# LES BELGES

DANS

# L'AFRIQUE CENTRALE

P. MAES ÉDITEUR

# LES BELGES

DANS

# L'AFRIQUE CENTRALE

# LES BELGES
## DANS
# L'AFRIQUE CENTRALE

VOYAGES, AVENTURES ET DÉCOUVERTES

D'APRÈS LES DOCUMENTS ET JOURNAUX DES EXPLORATEURS

## LE CONGO ET SES AFFLUENTS

PAR

CH. DE MARTRIN-DONOS

TOME SECOND




ILLUSTRÉ DE 140 GRAVURES, DE 3 CARTES ET DE 5 PLANCHES EN COULEURS

BRUXELLES

P. MAES, ÉDITEUR-LIBRAIRE

1886

# CARTE DU CONGO

de Mundunta à l'Equateur

dressée

à l'Échelle de 1 à 1,500,000.

Long. E. de Greenwich 18° 19°

0° 1° 2°

Okanda Balu R.

Buruki ou Mobindu R.

Jyambo

Makuli

STAT. ÉQUATEUR

Ireku

Injunda

Igubu

Ikengo

Nkungu

Nkoh

Ubangi

B a k u t i

B a l u i

W a l w a

Bukaka

Buaka

Bukaku

Maboko

Usenge

Ibulu

Usindi

Irebu

Iboko

Busungu

Kutuu

Kauta

Ikenge

Maboke

Meyb

Bulumu

Nkuku

NGOMBE

Ikoko

Lac Mantumba

Ugangi

Ibungi

Vikuru

Ntumba

Lundu

Ikulu

Ikoko

Congo

Likona ou Bunga R.

Bunga

Village abandonné

Moamba

Maburu

LUKOLELA

Mundunta

Pays submergé

Nchorengi

Bambya

Lac Léopold II

Inongo

Imunu

C. Bluf

Mpanga

Pointe des 3 Palmiers

Pointe du Palmier

Mutumba

Musseh

Munono

Mukano

(Riv. Noire)

R

Nkuri

Yamvu

Ndukumbi

Mfini

Ganto

Kwa R.

Ile Sedgy

Ndua

Mutekeh

Imbali

Ngetch

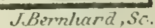
Mbutoka

Mbuheh R.

B a s a s s a

Long. E. de Paris 15° 16°

Ch. Kerremans, del.


J. Bernhard, Sc.



# CHAPITRE PREMIER

Le 7 décembre 1882 à Léopoldville. — Janssen sur le Stanley-Pool. — De l'île Bamu au village d'Enyari. — Msuata-Station et *Souzou M'Pembé.* — *Where is your canoe ?* — Le lac « Léopold II ». — Stanley et Hanssens à Vivi.

Ici nous revenons au 7 décembre 1882, date à laquelle Stanley lançait sur les eaux du Pool le steamer *En Avant*, dont le nom, en quelque sorte prophétique, indiquait l'impulsion qu'allait recevoir l'exploration de l'Afrique centrale.

La route de Banana à Léopoldville n'était déjà plus a l'état de projet ou d'ébauche : les premiers explorateurs belges, Braconnier, Harou, Janssen et Orban, y plantaient sur divers points des jalons pour les futures stations hospitalières.

L'agent supérieur du Comité d'études préparait de son côté à cette époque une sérieuse expédition vers le haut Congo et appelait à son aide le sous lieutenant Janssen qui donnait à Issanghila des preuves éclatantes de ses aptitudes et de son dévouement à l'œuvre pacifique de la conquète africaine.

Le 8 mars, Janssen recevait l'ordre de rejoindre Stanley à Léopoldville.

« Voilà donc comme cela va, écrit à cette date le jeune officier ; je commençais à être plus ou moins installé à Issanghila : mon jardin était un petit parc, ma maison me semblait un palais... Je dois quitter le tout... Enfin, je me console. car je serai là-bas sous l'œil du grand chef. »

Le lendemain, Janssen remettait à M. Swinburne le commandement de la station. Le voyageur bouclait ses valises, entassait par précaution des boîtes de sardines et des biscuits dans ses coffres, et partait pour Léopoldville, au grand regret de ceux qu'il laissait à Issanghila.

Le 19 avril, à six heures du matin, Stanley et Janssen, embarqués sur l'*En Avant* pavoisé aux multiples couleurs des nations du monde civilisé, saluaient de la voix et du geste le capitaine Braconnier et les travailleurs noirs de la station de Léopolville rangés en ligne de bataille sur les quais naturels du futur Gibraltar de l'Afrique centrale.

Bientôt la cloche du steamer jette dans la brume vaporeuse ses appels réitérés, appels qu'entrecoupe le sifflet aigu de la machine; les nombreux amis accourus pour assister au départ de Boula Matari poussent un vigoureux hourra, les têtes se découvrent, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent, les bras se tendent, un dernier salut est échangé de part et d'autre et l'*En Avant* vogue vers le nord-est en remorquant la flottille exploratrice.

A quelques encâblures du steamer dont l'équipage est de vingt hommes, nage une allège montée par dix rameurs et rattachée par un câble de rotang à l'arrière du vapeur ; plus loin, également remorqués, deux grands canots indigènes, montés par trente hommes et portant un approvisionnement de vivres pour dix jours, glissent bord à bord sur les eaux du Stanley-Pool.

Vers sept heures l'*En Avant*, suivant toujours à une faible distance la rive gauche du fleuve, s'apprête à doubler la pointe qui sera connue plus tard sous le nom de Kallina.

Le léger brouillard étalé sur la rive s'efface peu à peu devant le soleil qui se lève et qui, à mesure qu'il monte sur l'horizon. dore de ses rayons les parties encore sombres et indécises du paysage.

Çà et là, sur les talus gazonnés descendant en pente douce jusqu'au fleuve, des bouquets d'arbres au feuillage diapré laissaient entrevoir dans

leur ramure des miliers de perroquets gris qui font leur toilette du matin. Dans le fouillis des joncs, des rotangs, des roseaux massés sur la rive, les ibis labourent le sol marécageux de leur bec crochu, les buffles, encore mal éveillés jettent autours d'eux un regard lourd de sommeil; au-dessus de ces animaux voltige une foule de merles qui saluent l'aube de leurs notes joyeuses.

Plus loin, des femmes indigènes se livrent à des travaux de culture et de charmants oiseaux *(gareolæ)* les suivent et volent autour d'elles. Au clapotis des eaux troublées par les pirogues, ces femmes s'inquiètent et courent en tremblant se blottir au plus épais des grandes herbes, d'où s'échappent par bonds rapides des antilopes effrayées.

A chaque touffe d'euphorbe sont suspendus des nids qui se balancent au souffle d'une douce brise comme autant de petites lanternes vénitiennes. La scène offre partout le caractère tropical; une lumière argentée relève et repousse vigoureusement les teintes glauques ou bronzées, sombres ou vives, de cette nature ravissante.

Après avoir doublé la pointe de Kallina, les passagers de l'*En Avant* distinguent les huttes de Kinchassa, au-dessus desquelles les couleurs du drapeau français se découpent crument parmi les gerbes des palmiers.

Le sergent Malamin avait, on ne l'a pas oublié, occupé ce village sur l'invitation du chef indigène Nchuvila.

En apercevant le steamer, le sergent Malamin se hâta d'exécuter les saluts de pavillon réglementaires.

Pour la première fois, au centre de l'Afrique, le drapeau français saluait l'étendard du Comité d'études.

Stanley répondait à cette politesse en amenant par trois fois, du haut en bas de sa hampe, le pavillon bleu constellé d'or déployé à l'arrière de l'*En Avant*, et le drapeau tout de fantaisie qui flottait comme une immense voile bigarrée au sommet du grand mât.

Ce pavillon fantaisiste, confectionné à grands renforts de mouchoirs de couleurs, comprenait tous les drapeaux des nations diverses; son auteur, Stanley, disait non sans raison qu'il était le véritable symbole d'une association internationale.

Outre sa valeur « symbolique » pour l'imagination de Stanley, cet amalgame d'étoffes aux mille couleurs causait aux nègres une admiration sans pareille. Il devait bien des fois éveiller plus tard la cupidité, les désirs des makokos éblouis à sa vue.

Dans l'après-midi, l'*En Avant*, sur le pont duquel on grillait littéralement, longeait la rive devant le district de Kinchassa; puis s'éloignant du

bord où l'eau ne présentait pas une profondeur suffisante, le steamer se frayait péniblement une route à travers quelques petits îlots jusqu'à l'île Bamu.

Bamu est la plus considérable des îles du Stanley-Pool.

Cette île occupe au centre de l'expansion lacustre un espace présentant environ cent kilomètres d'un littoral très bas, susceptible d'être aux trois quarts inondé à l'époque des crues du fleuve.

La partie nord est la plus basse, elle est presque déserte ; la partie sud est couverte d'une forêt où pénètrent seuls les buffles, les éléphants, les hippopotames et des myriades d'oiseaux.

Sur ces bords, néanmoins, d'intrépides pêcheurs indigènes ont dressé çà et là quelques abris de chaume pour se garantir des brûlants rayons du soleil.

L'île Bamu sépare le courant en deux bras très larges, parsemés de bancs de sable et d'îlots rocheux.

Le bras méridional est seul navigable en toute saison.

Ce fut donc dans ce canal, séparant la côte sud de l'île de la rive gauche du fleuve, que la flottille expéditionnaire essaya de poursuivre sa route.

Un obstacle formidable s'opposa à la rapidité de la marche. Des hippopotames, massés par troupeaux, formaient comme autant de dangereux récifs ambulants, menaçant sans cesse de culbuter l'une ou l'autre des embarcations.

Ces terribles monstres s'avançaient doucement à l'encontre des bateaux, on distinguait leurs croupes rugueuses nageant entre deux eaux ; parfois l'un d'eux, stoppant près d'une pirogue, montrait son énorme gueule armée de dents brillantes, véritable gouffre dans lequel l'homme le plus robuste eût été englouti aussi rapidement qu'un moineau disparaît dans la gueule d'un chien.

Les feux de peloton parvinrent à disperser ces troupeaux d'écueils vivants. Les animaux blessés par les balles plongeaient au fond des eaux ; leurs cadavres, le lendemain, servirent de pâture aux noirs gourmets de Kinchassa.

L'un d'eux, tué par Janssen, fut remorqué par le steamer jusqu'à l'endroit choisi sur la rive gauche pour établir, dans la nuit du 19 au 20 avril, un bivouac de repos.

Là, il fit tous les frais du repas abondant que s'offrirent les équipages de la flottille avant de se livrer, sur des lits d'herbe sèche, aux douceurs du sommeil.

Le bivouac était installé sur les bords d'une anse profonde, à quelques

centaines de mètres au sud du confluent de la Nselé, rivière qui déverse dans le Stanley-Pool, par une double embouchure, des eaux noircies par les racines des manguiers.

Une jungle épaisse recouvre partout le sol et s'étend sur une plaine immense limitée au sud par une chaîne de montagnes qui s'élèvent graduellement de l'est au sud-ouest jusqu'au mont Mabengu, dont l'altitude est d'environ sept cents mètres.

Dès l'aube du 20 avril, un violent orage éveilla les dormeurs; la pluie tomba jusqu'à huit heures du matin, empêchant les explorateurs de reprendre leur marche.

« Maudite pluie, disait Stanley à Janssen; elle nous occasionne un retard préjudiciable. Vous n'ignorez pas, lieutenant, que mon émule, M. de Brazza.



ILE FLOTTANTE SUR LE STANLEY-POOL.

étend vers le haut Congo le réseau de ses découvertes. Nous devons lutter de vitesse avec ce rival intrépide.

— Le ciel exauce vos vœux; voilà précisément une forte bourrasque soufflant du sud-ouest qui poussera nos embarcations et nous permettra de regagner le temps perdu. »

Une forte brise s'élevait en effet et refoulait les gros nuages noirs vers les plateaux herbeux, pelouses resplendissantes qui couronnent les Dover cliffs.

« Cette brise vient à propos; vous prendrez, lieutenant, le commandement de l'allège que nous pouvons livrer à ses voiles et à ses rameurs. J'embarque sur l'*En Avant;* essayez de dépasser le vapeur, si vous êtes un pilote habile. »

Vingt minutes plus tard, l'*En Avant* remorquait seulement les deux

pirogues de l'expédition et fendait les eaux du Pool, en amont du confluent de la Nselé.

L'allège, battant toutes voiles et pagayée par ses dix rameurs, courait parallèlement au steamer, en passant au plus près de la rive.

Le courant, moins fort qu'en aval, opposait à l'allège une résistance qui paralysait les efforts de ses vaillants rameurs et l'envergure de ses voiles. L'*En Avant* se jouait de l'obstacle et remontait le fleuve en tirant de droite et de gauche des bordées pour éviter les quelques bancs de sable où d'énormes alligators, arrachés au sommeil par le vapeur, ouvraient leurs gueules menaçantes.

Au bout d'une heure, le steamer avait gagné sur l'allège une distance de plusieurs milles. Janssen apercevait à peine l'*En Avant* côtoyant les criques sinueuses de la rive.

La brise n'avait pas molli, et un pilote expérimenté n'eût pas perdu l'espoir d'atteindre le steamer, ou tout au moins de perdre honorablement la victoire dans cette régate inégale.

Mais le jeune officier maniait le gouvernail en apprenti marin. Une fausse manœuvre jeta l'allège presque à la rive gauche du Congo, où des arbres gigantesques projetaient sur le fleuve d'énormes et vivaces rameaux.

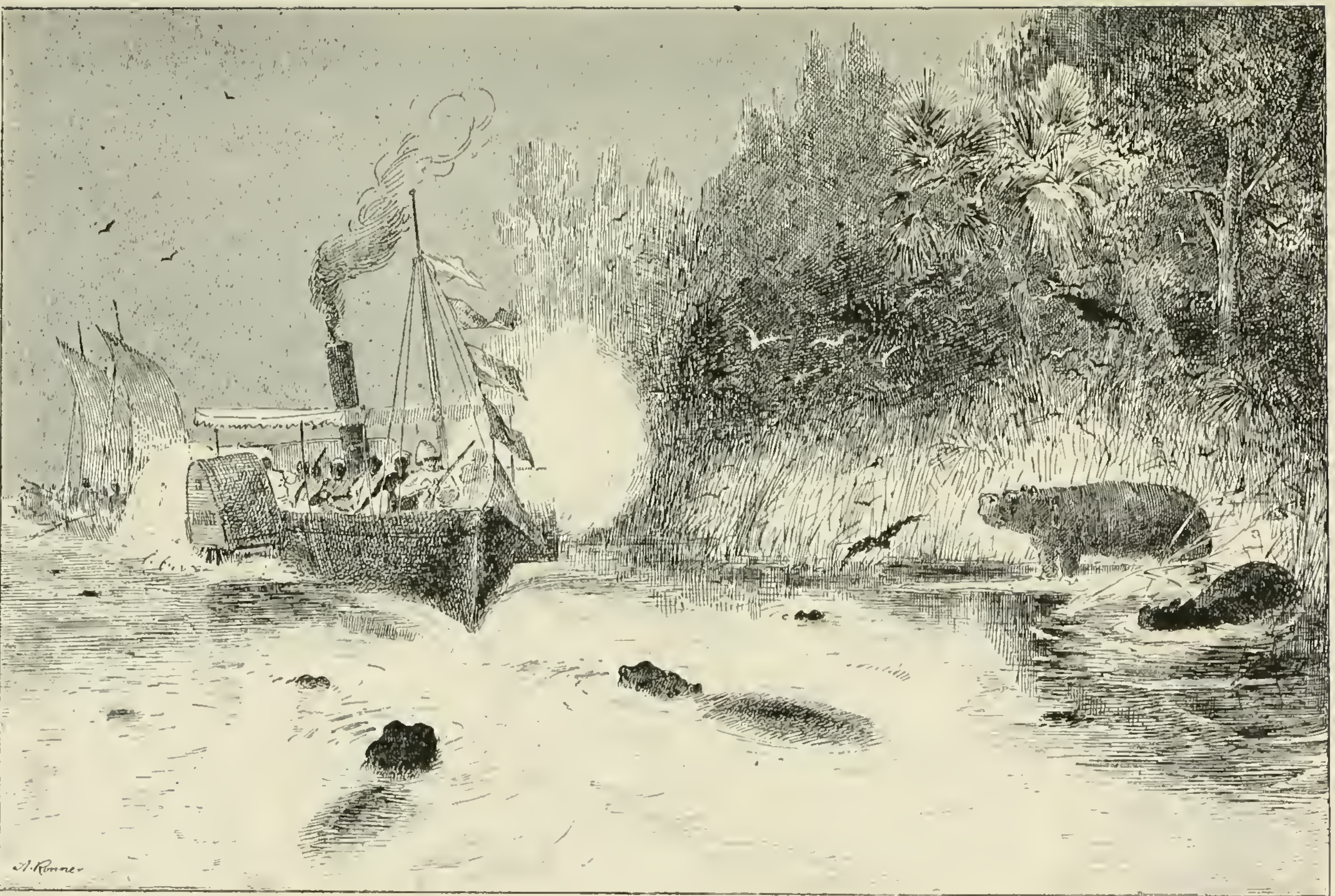
Le mât de l'allège embarrassé dans les branches se cassa par suite des efforts qui furent tentés pour le dégager. On employa une demi-heure à le rajuster avec des lianes.

Puis Janssen se ravisant donna l'ordre du départ, en ayant soin de gagner le milieu du fleuve. La barre du gouvernail portée à gauche imprima la direction voulue à l'embarcation. L'allège vola sur les eaux : la brise gonflait ses voiles, les rameurs excités redoublaient d'entrain ; le bruit régulier des rames marquait harmonieusement la cadence d'une chanson des noirs matelots.

A midi, l'allège accostait l'*En Avant* stoppé dans un chenal, en face du village de Kimpoko.

La chaleur était intolérable ; les équipages noirs se plaignaient même des ardeurs inusitées du soleil. On décida de débarquer, pour manger d'abord, et pour prendre ensuite, à l'ombre des arbres tutélaires qui abritaient les huttes de Kimpoko, un regain de forces et de fraîcheur.

Le village de Kimpoko s'étend sur la rive gauche, entre deux petits cours d'eau tributaires du Congo. Sa situation est délicieuse, il occupe comme le premier gradin d'un escalier formé par des collines très boisées dont le dernier échelon se confond avec le sommet de la chaîne de montagnes




L' « EN AVANT » SUR LE STANLEY-POOL.

qui court en forme de croissant, parallèlement à la rive méridionale du Stanley-Pool.

Devant les huttes le fleuve, resserré entre la rive et les bords d'une île couverte de végétation, constitue un canal où les eaux sont troublées seulement par de rares hippopotames et par des alligators en quête de gibier.

Kimpoko dépend du district de Nfumu-Nguma, habité par la tribu des Banfunu, nègres qui excellent dans le métier de bûcherons et de charbonniers.

Des sentiers indigènes serpentent en tous sens à travers ce district forestier; ils sont fréquentés surtout par les Wabuma, porteurs d'ivoire, dont les nombreux villages sont perchés comme autant de nids d'aigles sur les pentes abruptes, mais boisées, de montagnes encaissant le lit du Congo à l'entrée en amont du Pool.

L'accueil sympathique fait aux voyageurs par les habitants du village de Kimpoko impressionna favorablement Stanley, qui conçut le projet d'installer plus tard une station dans ces parages.

Après une halte de deux heures, la flottille quitta Kimpoko et passa à quatre heures et demie en vue de la pointe d'Inga, promontoire crayeux auprès duquel s'élèvent deux ou trois colonnes de même formation et qui ferme au nord l'étang de Stanley.

En amont de ce promontoire, la largeur du Congo n'est plus que de mille mètres; la profondeur est très considérable; le courant a une vitesse de trois nœuds à l'heure. Une bourrasque habituelle du sud-ouest rend très dangereuse pour les embarcations à bordage peu élevé la navigation du fleuve.

L'*En Avant*, remorquant toujours les deux pirogues indigènes s'engagea résolument dans le lit encaissé du Congo. Stanley avait préalablement recommandé à Janssen, pilote désormais excellent de l'allège, de ménager les bras de ses rameurs et de ne courir près du vapeur qu'en cas d'appel. Le héros de la découverte du fleuve africain se souvenait de son dernier combat, le trente-deuxième, soutenu et gagné par lui contre les indigènes riverains de cette portion du Congo.

Ainsi prévenu, Janssen toujours, aux écoutes, avait peu de loisirs pour détailler les merveilles que la flore et la faune africaine étalent sur les rives.

On nageait silencieusement à une faible distance de la rive droite; doublant de petites anses découpées au pied de falaises d'un grès de couleur grise et très dur, reposant sur des couches d'un grès tendre et rougeâtre.

Parfois ces falaises s'abaissaient et laissaient deviner des vallées boisées,

où les dômes vert-noir du gaïac estompaient les bouquets ravissants des acacias mimosas aux fleurs d'or, poussés entre les troncs gris d'argent, ressemblant à des colonnes marmoréennes, des majestueux cotonniers au feuillage vert tendre.

Au bord de l'eau, sous les voûtes impénétrables de ces géants de la flore, pullulaient des joncs, des rotangs, des lianes grimpantes et des milliers de plantes aquatiques formant comme un filet à mailles inextricables emprisonnant des fleurs de toutes couleurs et des baies de toutes sortes.

De petites antilopes abondaient sur la rive droite; plusieurs de ces gracieux animaux, interrompus dans leurs ébats par le clapotis des rames, tombaient en arrêt et suivaient d'un regard étonné, hésitant, les mouvements saccadés de l'allège enlevée sur les eaux légèrement moutonneuses.

Dans la crainte de pousser quelque indigène frénétique à jeter son cri de guerre, ce qui aurait répandu l'alarme parmi les équipages de la flottille, Janssen s'abstint à regret d'enrichir ses provisions de bouche de quelques pièces de ce gibier délicieux.

D'ailleurs la famine n'était pas imminente, et les cartouches des winchesters constituaient des richesses trop précieuses pour qu'elles fussent aussi légèrement prodiguées.

Les rives du Congo semblaient inhabitées au sortir du Stanley-Pool. On ne rencontrait pas, sur un parcours de plusieurs milles, une seule agglomération de huttes indigènes pouvant prétendre au nom de village: deçà, delà, quelques abris bâtis par des pêcheurs révélaient néanmoins la présence d'êtres humains.

Le fleuve court du nord au sud, en venant de l'Équateur: entre le troisième et le quatrième degré de latitude méridionale il baigne, à droite, le territoire appartenant encore à la nombreuse tribu des Bateké, riverains nord du Pool; à gauche, les terres du district des Banfunu.

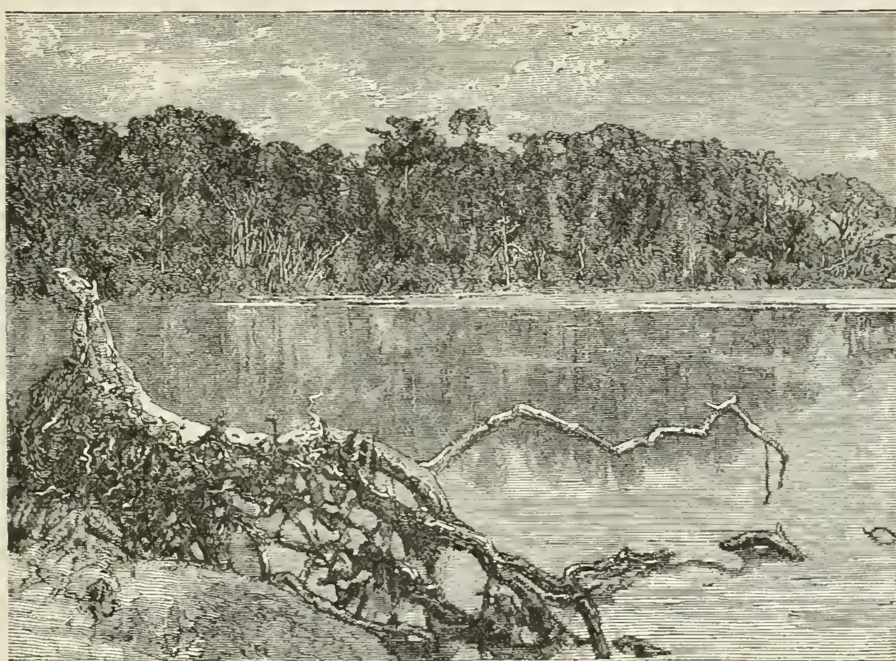
A la nuit tombante, les embarcations de la flottille s'arrêtaient à quelques mètres en aval du confluent de la rivière Wampoko, entrant dans le Congo par la rive gauche. Les eaux de cet affluent ont la couleur d'une décoction de thé; elles sont beaucoup plus fraîches que celles du Congo. La plaine qu'elles arrosent semble la terre privilégiée des palmiers *hyphœne*, des élaïs et des bananiers. Ces plantes tropicales s'y groupent en bosquets splendides fixant le regard des voyageurs par l'harmonieux pêle-mêle du feuillage, et éveillant l'appétit par le velouté alléchant de leurs régimes de fruits.

Mais tout explorateur doit au centre africain éprouver bien des fois le supplice de Tantale; il sait voir sans avoir, car son désir de posséder les

fruits qui s'offrent à sa vue et parfois à sa faim s'efface nécessairement devant l'appréhension de déchaîner la fureur des hordes sauvages propriétaires du sol.

Dérober le fruit mûri sur une plante qui s'est développée, même à l'état sauvage, dans le domaine d'un chef nègre, c'est bénévolement s'exposer à des revendications excessives de la part du noir, sinon à encourir les plus mauvais traitements, voire même la mort, de la part de fétichistes âpres à l'assassinat.

Un petit village nègre situé à deux kilomètres au nord du confluent du



PAYSAGE DU HAUT CONGO.

Wampoko offrait abondamment contre monnaie locale, et à bon marché, des poules, des œufs, des fruits, des légumes et du poisson frais. Sa population, facile à amadouer avec des cadeaux, fit aux marchandises des explorateurs un accueil sympathique; il n'eût tenu qu'à Stanley d'abandonner aux natifs en échange de toutes leurs denrées le chargement en étoffes et en bibelots de ses embarcations, y compris les drapeaux et la voilure.

Sur la rive droite, en face de ce petit marché indigène, s'étagent fantastiquement d'énormes blocs de rochers grisâtres; en amont, sur la rive gauche, le lit du fleuve dessine une crique barrée par de hautes falaises de

grès projetant dans le courant plus rapide qu'en aval une série de récifs.

Plus loin la scène change, les rochers et les falaises des rives disparaissent pour faire place à des massifs de palmiers *hyphœne*; le cours se sépare en deux bras pour former les deux iles boisées de Dualla et Pururu; cette dernière est très longue, on emploie une demi-heure pour la doubler.

Dès lors, des villages indigènes s'entrevoient sur les flancs des collines peu pittoresques qui limitent à l'ouest la vallée du Congo. Ils portent les noms de Makann's, Ejani, Hali, et appartiennent encore à la tribu des Banfunu.

La rive droite est depuis le Stanley-Pool dépourvue de villages; en amont de l'île Pururu, elle offre une succession de sites plus pittoresques que ceux de la rive opposée.

La chaîne de collines qui court parallèlement au rivage, détache une série de terrasses descendant par gradation jusqu'au bord de l'eau, et dont la plupart couvertes de végétation semblent avoir été disposées artificiellement et plantées de jeunes arbres splendides.

Les lions, les éléphants, les buffles, sont les farouches hôtes de ces bois.

Dans l'après-midi du 25, l'*En Avant*, après avoir croisé un grand nombre de criques tortueuses, parvenait entre deux villages construits face à face, l'un Mbula sur la rive gauche, l'autre Enyari, premier centre populeux rencontré sur la rive droite depuis le Pool.

Janssen avec l'allège voguait auprès du steamer.

« Continuez votre route, cria Stanley au sous-lieutenant. J'ai l'intention de rendre visite aux bandits de ces rives qui me reçurent jadis à coups de mousquet. Si vous entendez des détonations, virez de bord, et accourez à mon aide. »

L'ordre de Stanley donnait à réfléchir, mais il fut fidèlement exécuté par Janssen.

L'allège mollement bercée par la brise, glissa à côté des pirogues qui remontaient le courant à force de rames, tandis que l'*En Avant*, gouverné par Stanley, allait aborder au village d'Enyari.

Soudain vingt coups de feu, signal de mauvais augure, font résonner les échos du Congo et vibrer le cœur de Janssen.

Allège et pirogues évoluent prestement; sur l'ordre de Janssen, les noirs se courbent sur les rames; les embarcations, aidées par le courant, volent vers Enyari, stoppent et sont amarrées aux abords du village; en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les équipages du canot, formés en peloton derrière l'officier, lancent leurs sinistres cris de guerre et parviennent au pas de charge sur la place de la localité.

Stanley, cerné par des indigènes animés plus par la curiosité que par des sentiments hostiles, y fume tranquillement son cigare en causant amicalement avec son entourage.

Janssen et son peloton en croyaient à peine leurs yeux.

La stupéfaction du lieutenant s'accrut encore à la vue du drapeau français qui fut déployé à la branche d'un arbre, unique ornement de la place d'Enyari.

« De Brazza est-il ici ? demanda Janssen.

— L'explorateur français n'y est pas, et il n'y est même pas venu. Au premier abord les natifs m'ont pris pour de Brazza; ils ont fêté mon arrivée par une salve de mousqueterie. L'histoire du drapeau est fort simple, continua Stanley : de Brazza est passé, il y a près de deux mois, à plusieurs milles du village, chez un chef bateké nommé Ganchu. Il a fait à ce chef don de nombreux drapeaux, en le chargeant de les distribuer aux mfoums des villages environnants, avec recommandation de les exhiber si un blanc venait à se montrer. »

Nous éviterons de relater dans notre ouvrage les rumeurs plus ou moins fondées relatives à l'antagonisme des deux explorateurs, rumeurs colportées dans les derniers mois de l'année 1882 par divers organes de la presse européenne.

Comme Stanley, le vaillant officier de la marine française était un de la civilisation cherchant à pénétrer dans les régions encore inconnues du continent noir.

C'est à tort que quelques-uns de ces journaux ont posé la mission de M. de Brazza comme rivale de celle que dirigeait Stanley.

Peut-être ignoraient-ils que S. M. Léopold II, jaloux d'encourager toutes les entreprises humanitaires ayant pour but le centre du continent africain, avait aidé de ses propres deniers l'expédition de de Brazza, dont l'action s'était étendue jusqu'au delà du Stanley-Pool par l'Ogoué et l'Alima.

Sans même essayer de pousser les indigènes d'Enyari à renier le drapeau qu'ils tenaient de la libéralité de Ganchu, Stanley quitta, le lendemain 26 avril, cette localité, pour aller s'installer plus au nord, sur la rive gauche, au village de Msuata (latitude 3° 28'), à trente kilomètres en amont de l'entrée du Stanley-Pool.

Les équipages de la flottille, débarqués sur le rivage, se mêlèrent aux habitants de Msuata venus pour les examiner.

Entre-temps, Stanley et Janssen, accaparés par les notables du village, étaient amenés devant le chef Gobila, nègre remarquable par sa corpulence et surtout par sa toilette indigne d'un haut et puissant personnage.

Gobila avait grand besoin d'une pièce d'étoffe pour couvrir décemment

ses hideux tatouages. Ce fut aussi par un cadeau de ce genre que Stanley entama avec lui les négociations que nécessitaient l'achat de terrains et l'obtention de droits de séjour pour les agents du Comité d'études.

Gobila accepta avec empressement tous les présents en espèces qu'on voulut bien lui octroyer; mais il n'avait pas, disait-il, le pouvoir de contracter avec les étrangers des engagements relatifs à la cession d'un seul arpent de terre.

Le village de Msuata était un fief vassal du roi des Banfunu : ce roi avait nom Gandelay. On dut aller querir cette majesté noire au fin fond de ses domaines. Le 1er mai seulement Gandelay se rendit près des explorateurs blancs, précédé d'une file interminable de guerriers, de musiciens, de femmes et d'enfants. Le défilé de son excentrique escorte égaya fort le sous-lieutenant Janssen. Le jeune explorateur avait assisté bien des fois à des parades nègres, aucune ne lui avait paru d'un aussi haut comique.



HACHE DE GANCHU.

Toute la population valide de Msuata s'était portée au-devant du souverain. Une houle humaine, exhalant des odeurs nauséabondes d'huile de palme et de sueur, emplissait les espaces libres entre les cabanes: c'était un pêle-mêle de jambes et de bras s'agitant, remuant l'air empesté, avec accompagnement infernal de tambours, de trompes d'ivoire, de fifres, de musettes et de guitares d'un modèle particulier, sur lesquelles des fragments de roseaux tenaient lieu de cordes.

Lorsque Stanley put enfin se trouver en face de Gandelay, la foule des assistants se précipita vers la rive du fleuve.

Trois canots bateké venaient de débarquer le célèbre Ganchu, l'homme aux drapeaux français, et une nombreuse suite.

Jamais Msuata n'avait vu grouiller entre ses huttes une affluence d'étrangers aussi considérable.

Deux longues heures s'écoulèrent avant qu'il fût possible aux blancs d'entamer une conversation avec les chefs indigènes.

Entraînés par l'exemple de leurs sujets. Gandelay, Ganchu, Gobila lui-même malgré son embonpoint excessif, se livraient à une danse des plus échevelées.

Vers quatre heures du soir le calme commença à s'étabir.

Stanley et Janssen s'assirent assez commodément sur des nattes de gazon, en face des potentats nègres, sous un bombax dont la frondaison formait un plafond de salle d'audience convenable avant le coucher du soleil.

Pendant que Stanley captivait l'attention de ses auditeurs noirs, Janssen observait la physionomie et l'accoutrement de chacun.

Ganchu représentait, physiquement parlant, le moins laid des trois chefs réunis. Ce personnage remplissait les fonctions de collecteur de taxes pour compte de Sa Majesté Mpumu Ntaba, le plus grand makoko des rives du Congo moyen, souverain omnipotent du royaume des Bateké. Il tenait fièrement dans sa main droite l'insigne de sa dignité, sorte de hache dont la lame en forme de croissant était reliée au manche cannelé par une longue tige en fer forgé.

Son plus bel ornement consistait dans la disposition architecturale de sa chevelure empennée, tressée et maintenue horizontalement à l'aide d'un filet de fibres de palmier.

La plupart de ses sujets s'étaient parés de plumes de pélican.

Mais Gandelay éclipsait par son faste le luxueux accoutrement de Ganchu. Indépendamment des peaux de léopard jetées sur ses épaules, le chef des Banfunu, grimaçant sans cesse un sourire disgracieux qui s'efforçait d'être aimable, étageait sur sa poitrine une série de colliers de dents de singe et de rongeurs, et par un mouvement assez coquet de l'avant-bras il invitait le regard à s'arrêter sur de magnifiques anneaux de cuivre auxquels étaient appendues des divinités portatives, becs d'oiseaux, arrêtes de poissons, cailloux, morceaux de bois coloriés sculptés au couteau.

Sa cour au grand complet l'avait accompagné. Près de lui quelques femmes demi-nues font l'office de chasse-mouches, des musiciens semblent attendre son signal pour arracher les sons les plus étranges à de non moins étranges instruments.

Mandé auprès d'un mundelé, Gandelay a eu le soin de se munir des présents qu'il lui destine; il offre à Stanley trois chèvres, une corbeille d'arachides, une calebasse d'huile de palme, un pot de miel, une demi-douzaine de poulets et de nombreux régimes de bananes.

Ces généreux arguments valurent à Gandelay une réponse non moins généreuse.

L'éloquence de Stanley, renforcée par la munificence de l'agent supérieur

du Comité d'études, triompha aisément des craintes puériles que manifestait le chef des Banfunu au sujet de l'établissement des blancs sur ses domaines.

Comme tous les makokos fétichistes, Gandelay attribuait aux mundelés un rayonnement néfaste, le *mauvais œil*.

Néanmoins, en monarque peu autoritaire, Gandelay s'en remit à la décision de Gobila, pour accorder à Boula Matari les terrains sollicités aux environs de Msuata.

Gobila, témoin des libéralités de Stanley, se déclara enchanté d'avoir dans son voisinage une sorte de poule aux œufs d'or, une maison où les fils du mpoutou entasseraient les merveilleux trésors de leur industrie.

On régla, séance tenante, le montant de l'annuité à payer pour la cession d'un terrain sis à quatre minutes du village, sur une éminence peu élevée, dont la base se baignait dans les eaux du fleuve.

Janssen fut aussitôt présenté aux chefs indigènes en qualité de futur commandant du poste à établir.

Le lendemain, le sous-lieutenant plantait sur la hauteur concédee le drapeau bleu du Comité d'études et y installait en même temps une escouade de travailleurs.

Ce même jour, un émissaire de de Brazza, ayant nom Giral, quartier-maître de la marine française, survivant glorieux des bataillons du Bourget, se présentait à Msuata pour remettre à Gobila le pavillon tricolore. Cet agent de la mission française arrivait trop tard; il n'avait pourtant pas ménagé en chemin ses forces et sa santé. Ce messager fidèle avait abandonné aux ronces du chemin le cuir de ses chaussures; il arrivait pieds nus à destination.

« Avec cent jeunes gens de la trempe de Giral, a écrit depuis Stanley, on fonderait aisément un empire en Afrique. »

Giral, devancé par les agents du Comité d'études, accepta pour une nuit leur cordiale hospitalité; il quitta, le 27, le village de Msuata en compagnie de Ganchu qui s'était chargé de le conduire près du grand makoko Mpuma Ntaba.

A la date du 5 mai, le terrain de la station était entièrement déblayé. Janssen y transporta sa tente et commença la construction d'une maison d'habitation.

Le sol contenait en abondance du grès rouge propre à fabriquer des briques; les environs de Msuata offraient en quantités prodigieuses le bois de charpente et le loango utilisable pour les toitures. L'effectif de Janssen, réduit le 7 mai, par le départ de Stanley, à vingt Zanzibarites et à dix

GANCHU, ROI BATEKÉ

et sa lance sacrée

Kroomen, pouvait, selon les calculs de l'officier, édifier en trois mois les bâtiments indispensables de la station de Msuata.

Janssen avait compté sur les bonnes dispositions de la population indigène. Il ne négligea rien pour obtenir l'appui efficace des habitants de Msuata.

Pendant son sejour à Issanghila, l'officier belge avait acquis les connais-



UNE LEÇON DE KIBUMA PAR GOBILA.

sances rudimentaires de l'idiome fiot; plusieurs semaines de pratique l'amenèrent à comprendre le langage *kibuma* usité par les peuplades banfunu du district de Msuata, et différant fort peu de la langue parlée sur les bords du Congo inférieur.

Une leçon de kibuma par Gobila ou par tout autre personnage du village rompait la monotonie des heures inoccupées du chef de la station.

Les professeurs improvisés s'émerveillaient des progrès rapides de leur élève qu'ils avaient baptisé du sobriquet de *Zouzou M'Pembé* (coq blanc), à cause, paraît-il, des vêtements de tricot blanc portés par Janssen.

En revanche, les Zanzibarites de la garnison de Msuata appelaient « aigle » leur commandant.

Janssen témoignait aux natifs la plus grande bonté possible : traitant d'égal à égal avec les notables du village, il acceptait, en appelant Gobila son « papa », le titre de fils de ce chef nègre, et se laissait interpeller par les femmes même vieilles sous le nom de *moulumé* (mari), titre auquel, bien entendu, il n'avait aucun droit, mais qui lui valait d'être nommé « papa blanc » par les enfants de la localité.

Cette familiarité occasionnait parfois des désagréments au chef de la station. Pas un habitant du village ne passait devant la demeure de Janssen sans y pénétrer effrontément pour aller serrer la main de son ami et l'asommer de questions naïves.

Un matin, trois ou quatre de ces fâcheux amis venaient distraire l'agent du Comité d'études occupé à rédiger son courrier et voulaient à tout prix s'approprier son encrier pour se barbouiller le visage.

Les natifs de Msuata ont la manie du maquillage : les uns tracent sur leur visage les dessins les plus informes à l'aide d'une couleur blanche et de l'ocre rouge; les autres se font comme des pince-nez bicolores autour des yeux; presque tous renforcent le noir de leur teint par une couche de charbon de bois délayé dans l'huile de palme.

Bien entendu, Janssen n'encourageait pas leur passion du peinturlurage en leur abandonnant sa provision d'encre. Il dut donner à la plupart de ses visiteurs d'interminables explications relativement à l'usage qu'il faisait de cette matière noire; chaque fois qu'il écrivait en présence des natifs, il se pliait bénévolement aux fantaisies de certains, désireux de tracer des barres sur le papier.

Les plus habiles de ces apprentis écrivains réussissaient toujours à gâcher les feuilles blanches qu'ils couvraient de larges pâtés provoquant leurs plus bruyantes exclamations.

Le lendemain, de nouveaux visiteurs envahissaient par bande la chambre de l'officier et y mettait le mobilier au pillage. Les uns se disputaient pour carresser le tigre magnifique brodé sur la couverture de voyage à fond rouge, achetée par Janssen dans un magasin de Bruxelles; d'autres s'extasiaient non sans effroi devant le remontoir nickelé qui scandait les minutes avec son tic-tac habituel.

La mimique expressive de chaque nègre découvrant un objet nouveau

pour lui divertissait quelque peu le chef blanc qui était néanmoins obligé de mettre brusquement un terme à la curiosité de ses naïfs amis. Il fallait alors avec ces envahisseurs importuns recourir à la sévérité qu'exerce un pion sur une troupe de bambins conduits dans un bazar à dix centimes, le jour de la Saint-Nicolas.

Au demeurant, Janssen ne pouvait point trop se plaindre de ses complaisances envers les sujets de Gobila; il eut plus souvent maille à partir avec des visiteurs bayanzi, tribu dont le territoire s'étend en amont de Msuata, le long de la rive gauche du Congo, au delà du confluent du Koango, l'un des plus importants tributaires du grand cours d'eau de l'Afrique centrale.

Ces Bayanzi, intrépides porteurs d'ivoire, traversaient fréquemment le district de Msuata et se montraient assidus auprès de Janssen au point d'éveiller la jalousie de Gobila et de ses surbordonnés.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, une nombreuse caravane bayanzi, quittant la station après une altercation assez vive avec des natifs de Msuata, dérobait le seul canot possédé par Janssen.

A l'aube du lendemain, l'officier, éveillé par des rumeurs insolites, courait à la rive du fleuve où la populace guerrière de Msuata, embarquée sur une vingtaine de pirogues immenses, hurlait à tue-tête le sinistre cri de guerre local.

Janssen chercha vainement son canot pour se rapprocher de l'embarcation montée par Gobila. Ce dernier vint gracieusement donner au mundelé les explications relatives à la prise d'armes.

« Les Bayanzi ont déclaré hier qu'ils nous enlèveraient Souzou M'Pembé, notre bon fétiche... Nous allons brûler leurs villages, emmener en captivité leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves, piller leurs troupeaux et ravager leurs champs de manioc. Les Bayanzi sont méchants; venez avec nous, votre seule présence assurera la victoire. »

Janssen n'en pouvait croire ses oreilles en apprenant le motif de cette guerre imminente qu'il désapprouvait et à laquelle, bien entendu, il refusait de prendre part.

« D'ailleurs les Bayanzi ne m'enlèveront pas, affirma-t-il à Gobila; ils ont bien peu prouvé leur intention de rester mes amis, puisqu'ils m'ont volé, cette nuit, le seul canot que je possédais.

— Ils ont dérobé votre pirogue ! s'écria Gobila indigné; raison de plus pour les châtier; nous allons leur faire la guerre, et demain nous vous ramènerons votre embarcation. »

Tout discours fut inutile pour empêcher le mfoum de Msuata de se ven-

ger des procédés censément déloyaux des Bayanzi. Du reste l'obèse Gobila eût été impuissant à réprimer les élans belliqueux manifestés par son armée navale.

Les équipages de sa flottille, qu'impatientait la longueur du dialogue entre les chefs blanc et noir, proféraient des paroles malveillantes à l'égard de Janssen qui tourna le dos à son interlocuteur et regagna la station.

Le 11, Gobila revint, assez confus, dire au sous-lieutenant qu'il avait bien reconnu le canot en question parmi les embarcations de la flottille bayanzi et qu'il avait tenté par tous les moyens de s'en emparer, sans pouvoir y réussir.

Dans l'après-midi, les Bayanzi revenaient eux-mêmes pour restituer, moyennant six cents mitakos, la pirogue dérobée, qu'ils affirmaient avoir trouvée nageant à la dérive sur la rive droite.

Janssen, refusant de récompenser d'hypocrites voleurs, offrit néanmoins trente mitakos pour rentrer pacifiquement en possession de l'objet qui lui avait été volé.

Son offre fut rejetée; les Bayanzi filèrent avec son canot.

Ladite embarcation, creusée dans le tronc d'un gigantesque teck, pouvait aisément contenir vingt-cinq hommes; c'était une des deux pirogues remorquées par l'*En avant* lors du départ de Léopoldville; elle avait été achetée aux indigènes par Stanley, au prix de trois cents mitakos.

Stanley, remontant le fleuve, apparaissait précisément le 12 mai devant Msuata-Station.

A la vue inopinée du steamer qui amenait l'agent supérieur du Comité d'études, Janssen s'était précipité vers le rivage, dans l'espoir d'obtenir plus tôt son courrier et de revoir un visage blanc.

L'*En avant* était encore à une distance de dix minutes du débarcadère, que Stanley, appuyé sur le bordage à l'avant du navire, scrutait de son œil de lynx les herbes et les criques tortueuses de la rive, et criait à Janssen d'une voix inquiète :

« *Where is your canoet?* (où est votre canot?)

— Volé! » répliqua laconiquement Janssen.

L'*En avant* stoppa. Stanley sauta prestement à terre et, sans serrer la main que lui tendait l'officier, il exigea le récit immédiat des circonstances du vol.

Les paroles de Janssen jetèrent dans une violente colère le loyal administrateur des biens du Comité d'études.

Stanley, une fois le récit terminé, brusqua tout son personnel, activa le déchargement du navire, donna fiévreusement des ordres au chef de la

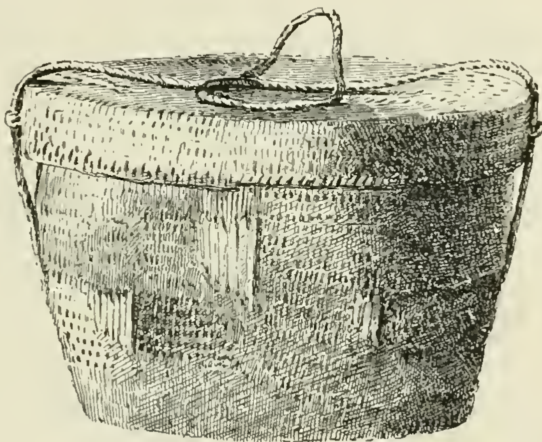
station et fit chauffer l'*En avant*, à trois heures du matin pour voler chez les coupables Bayanzi.

Sur ces entrefaites, on annonça l'approche de pirogues descendant le fleuve. C'était justement la flottille des porteurs d'ivoire, grossie du canot en litige.

Stanley fit distribuer les armes et des munitions à tous les hommes dont il disposait; l'*En avant*, menaçant de sombrer sous le poids du nombre considérable de ses passagers armés, se mit en travers de la route des Bayanzi.

Ces derniers n'en persistèrent pas moins à avancer. Arrivés près du steamer, à portée de la voix, ils déclarèrent leur intention de restituer le canot, sans même exiger le moindre mitako.

Cette promesse aussitôt réalisée fit disparaître la sombre fureur à laquelle Stanley était en proie.



PANIER (COLLECTION DE M. FLEMING).

Le lendemain, 12 mai, le canot de la station de Msuata, solidement amarré, se balançait de nouveau dans la crique protégée par la bannière bleue du Comité d'études.

Ce même jour, Stanley recrutait parmi les sujets de Gobila des guides volontaires, qui l'accompagnaientle 19 dans son exploration vers le Nord.

Assez mal reçu par les indigènes des rives du Congo, Stanley s'engagea sur l'*En avant* dans les eaux du Kwa ou Koango. Il remonta cet affluent jusqu'à l'endroit où il se divise en deux larges rivières courant l'une vers le sud, sous le nom de Mbiheh, l'autre vers le nord-est, sous le nom de Mfini.

Là, Stanley, poursuivant ses découvertes, explora la rivière Mfini et atteignit l'expansion lacustre formée par ce cours d'eau, véritable lac connu depuis (26 mai 1882) sous le nom de lac Léopold II.

Le 7 juin, Stanley, gravement malade, rentrait à Msuata, où il infor-

mait Janssen de son projet de retourner en Europe pour y recouvrer la santé.

Le 8 juillet 1882, l'agent supérieur arrivait à Vivi.

Voici en quels termes le capitaine Hanssens raconte, dans une lettre datée de Vivi 11 juillet, l'arrivée de Stanley dans cette station :

« Vendredi dernier, nous avons vu apparaître, au sommet d'une des montagnes qui bornent à l'est l'horizon de Vivi, une caravane précédée du drapeau de l'Association.

« De tous les blancs qui se trouvaient à la station, j'étais le seul qui fût prêt à se porter à la rencontre du chef de l'expédition : tous les autres étaient en ce moment dans des costumes impossibles.

« Je me dirigeai donc vers la caravane, que je rejoignis à quelques centaines de mètres nos constructions. Je m'approchai du hamac dans lequel était couché Stanley, et j'eus de la peine à retenir des exclamations de surprise en apercevant les ravages produits par l'horrible fièvre d'Afrique dans cette organisation de fer.

« La figure avait une teinte cadavérique : les yeux profondément enfoncés dans les orbites n'avaient pour ainsi dire plus de regards.

« Stanley éprouva toutes les peines du monde à sortir de dessous sa couverture de voyage la main qu'il voulait me tendre lorsque je me présentais à lui : sa voix n'était qu'un souffle lorsqu'il répondit à mon speech d'introduction :

« — Bonjour, mon cher capitaine, je suis heureux de vous voir en bonne santé. »

« Je marchai à côté de son hamac, jusqu'au moment de notre arrivée sur le plateau de la station.

« En ce point, le malade sembla se ranimer ; en revoyant cette ville naissante qui était son œuvre, sa création, et qui avait marqué ses premiers pas dans la mission d'agent en chef du Comité d'études, ses yeux prirent une expression de contentement et sa figure rayonna de joie.

« Il se sentait chez lui ; il savait qu'il y trouverait tous les soins dévoués qu'exigeait son état.

« Entre-temps, les autres blancs étaient venus lui présenter leurs compliments de bienvenue.

« Porté près du pavillon qui sert de logement aux autorités de l'expédition, et qui renferme sa chambre et sa bibliothèque, Stanley sortit de son hamac : Lindner (chef actuel de Vivi) et moi, nous le prîmes chacun sous un bras, et l'aidâmes à monter l'escalier qui conduit à ses appartements.

« Une légère collation et quelques réconfortants le ranimèrent bientôt complétement.

« Mon étonnement n'eut pas de bornes en entendant cet hommme, réduit à l'état de cadavre ambulant quelques instants auparavant, demander sa pipe à Dualla et l'allumer avec toutes les apparences d'une vive satisfaction.

« ...... Il semble tout à fait s'illusionner sur son état, et ne parle de rien moins que de revenir en Afrique après deux ou trois mois de séjour en Europe. Je souhaite que son espoir se réalise ! »

Le départ du chef de l'expédition modifiait l'organisation de celle-ci et amenait un changement dans les attributions du capitaine Hanssens.

La possibilité de ce départ avait été prévue par S. M. Léopold II.

Avant que Hanssens quittât la Belgique, le roi avait mandé en son palais de Laeken le capitaine belge, en même temps que le colonel Strauch et un agent allemand, le docteur Peschuel.

Au cours de cette audience, l'auguste promoteur de l'œuvre africaine avait déclaré que si, par suite d'une circonstance quelconque, M. Stanley quittait l'expédition, le commandement en serait remis à M. Peschuel. Sa Majesté avait ajouté que le docteur allemand recevrait des pouvoirs écrits sous une enveloppe cachetée qui ne serait ouverte que le jour où M. Stanley serait mort ou aurait décidé son retour en Europe.

Précisément, au moment où l'une de ces éventualités se produisait, le docteur Peschuel se trouvait à Vivi. Il informa Stanley de la décision du roi des Belges et ouvrit devant lui, en présence aussi de Hanssens, le pli cacheté.

Stanley parut satisfait de voir la direction de l'expédition assurée par les soins du Comité; il remit avant son départ ses pouvoir au docteur Peschuel.

Nous avons précédemment raconté un épisode concernant une expédition du chef intérimaire, et relaté brièvement quelques-unes des étapes accomplies dans le bas et le moyen Congo par le capitaine Hanssens, dont les pouvoirs s'étendirent d'abord sur toute la zone entre Issanghila et le Stanley-Pool inclusivement.

Peu après, tout le personnel attaché aux postes établis dans cette zone et au delà, fut placé sous les ordres du capitaine belge; par suite du départ du docteur Peschuel, la charge d'agent supérieur fut confié à Hanssens.

La tâche désormais imposée au capitaine était lourde, pleine de responsabilités sérieuses, hérissée d'obstacles et de difficultés; mais il la préférait

de beaucoup au service relativement sédentaire qu'il aurait eu à remplir en acceptant le commandement d'une station.

La vie agitée de bivouacs, de marches, d'aventures, de luttes imprévues et de découvertes, était plus conforme aux aspirations du vaillant pionnier. Il désirait le bruit, les émotions, le mouvement, un généreux retentissement de son nom en Europe : son vœu le plus cher s'accomplissait.





# CHAPITRE II

Hanssens agent supérieur de l'Association. — Voyage d'exploration de l'*Éclaireur*. — Les Wabouma. — Bolobo. — Ibaka et son chapeau. — Relation ethnographique sur les peuplades Bayanzi. — Funérailles de Mpoki.

Du jour où Hanssens fut investi du commandement effectif de l'expédition du Congo, il se créa une besogne à sa taille : il tenta résolument vers l'intérieur une entreprise dans laquelle Stanley lui-même avait précédemment échoué.

Après avoir assuré l'établissement d'une route suivant la rive méridionale du Congo entre Manyanga et le Stanley-Pool, pacifié les territoires riverains situés entre ces deux points, conclu deçà, delà, grâce à l'éloquence de sa parole persuasive ou au triomphe de ses armes,

des traités d'alliance et d'amitié avec les chefs des tribus qui habitent cette partie de la ligne d'opérations de la Société internationale, Hanssens s'apprêtait, en octobre 1882, à visiter les domaines des sauvages Bayanzi.

Le 6 octobre, le capitaine transmettait à Janssen l'ordre de rechercher dans son district des nègres capables de servir de guides et d'interprètes à une expédition dirigée vers le Nord.

Janssen connaissait les mœurs peu hospitalières des Bayanzi, et d'autre part il savait que Gobila était opposé à l'établissement d'une succursale des blancs en amont de Msuata, succursale qu'il considérait comme nuisible à ses propres intérêts.

Incapable cependant de reculer devant l'exécution d'un ordre reçu, Janssen se mit en quête de recrues indigènes.

Il manda Gobila et les notables du village, et leur exposa dans une palabra émouvante les projets d'un nouveau Boula Matari, dont le nom et les aventures audacieuses dans le bas et le moyen Congo servaient déja de thème à de merveilleuses légendes parmi les nègres.

La conférence eut lieu dans la soirée du 8 octobre.

Gobila et sa suite, reçus avec plus d'honneurs et d'affabilité encore que d'habitude, étaient réunis dans la chambre à coucher du chef de la station.

Un temps épouvantable avait empêché de tenir la palabra à l'extérieur. Le vent soufflait à déraciner les arbres et couvrait de sa voix puissante les roulements ininterrompus du tonnerre. On était alors en pleine saison des grandes pluies.

Janssen, assis sur une caisse à bagages en face de Gobila accroupi à la turque sur la magnifique couverture de voyage au tigre brodé, employait depuis une demi-heure toutes les ressources du langage persuasif pour déterminer l'assistance à lui prêter son appui dans la conjoncture présente.

Ses meilleurs arguments étaient successivement combattus par les divers orateurs de la suite de Gobila :

« Nous ne connaissons pas Boula Matari II, disait l'un ; comme vous, il est peut-être bon ; peut-être aussi comme vous veut-il notre bonheur, mais son intention n'est-elle pas d'aller bâtir une ville chez les Bayanzi, nos traditionnels ennemis ? N'ira-t il pas vendre lui-même aux tribus de notre voisinage les marchandises du mpoutou que nous obtenons directement de vous aujourd'hui, et que nous leur revendons avec de gros bénéfices ? Toutes ces suppositions sont à craindre ; aussi nous défendrons à nos amis, à nos frères, à nos enfants, à nos esclaves, de guider le nouveau mundelé sur les terres des Bayanzi.

— Eh bien, répliqua Janssen, j'admets vos hésitations à accorder des guides à Boula Matari II; mais je vous demande en mon nom personnel de me confier une escorte. Vous me connaissez; je suis pour vous tous le bon Souzou M'Pembé, le fils de votre mfou Gobila; je vous promets de suivre vers le Nord mon frère blanc et d'user auprès de lui de toute mon influence pour qu'il ne prenne avec les Bayanzi aucun arrangement préjudiciable à vos droits et à vos intérêts.

— Vous avez bien parlé, exclama Gobila. Je tiendrai à votre disposition mes interprètes les plus fidèles. Ils vous conduiront auprès de mon confrère de Tchoumbiri, le roi Monkouala; et plus loin, à l'endroit où le grand fleuve s'élargit, dans les domaines d'Ibaka, fier makoko de Bolobo. »

La palabra se termina sur ces bonnes promesses.

Janssen, fidèle aux traditions, fit verser aux assistants des rasades de gin; on but à l'amitié, à la fraternité de Gobila et de Janssen, on continua sans toaster à faire de copieuses libations; puis un membre de l'assistance improvisa sur le rythme monotone des refrains africains une ballade en l'honneur de Souzou M'Pembé.

Au dehors l'orage continuait avec une violence inouïe; le crépuscule qui commençait, rendait plus vives et plus terribles les incessantes lueurs des éclairs.

Janssen alluma une bougie, supportée par le traditionnel bougeoir de l'explorateur africain : le goulot d'une bouteille vide. Pendant ce temps, le noir improvisateur emplissait des éclats de sa voix l'étroite chambre où les conférenciers ronflaient, cuvant leur gin, dans les pauses les plus diverses et les plus imprévues.

Janssen maudissait dans son for intérieur l'idée qu'il avait eue de procurer à ces fieffés ivrognes le moyen de s'alcooliser dans son appartement privé. Il songea un moment à appeler ses serviteurs pour emporter un à un les hôtes encombrants de sa chambre à coucher, mais il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.

Janssen laissa donc le champ libre à Gobila et à ses conseillers engourdis par l'ivresse, prit son bougeoir et s'installa pour le reste de la nuit dans la pièce voisine. Dormir n'étant pas possible avec le concert infernal exécuté par les ronfleurs, le jeune pionnier, que n'inquiétaient pas les nuits blanches, disposa sur le semblant de table à manger faisant au besoin fonction de bureau, tout ce qu'il fallait pour écrire. Depuis plusieurs jours, ses occupations absorbantes ne lui avaient pas laissé le loisir de causer avec les siens.

Mais à l'extérieur l'orage était loin de se calmer; la pluie tombait

bruyamment en larges gouttes sur la toiture de paille . le vent s'engouffra violemment à travers les volets mal joints des fenêtres et éteignit la lumière du veilleur.

Décidément Janssen devait cette nuit-là passer par toutes les petites misères réservées aux voyageurs dans l'Afrique centrale.

Faisant néanmoins contre vilaine nuit bon cœur, le sous-lieutenant laissa, en dépit du vacarme, courir son imagination à travers les mirages de l'avenir.

« Le capitaine Hanssens vient sans nul doute, pensait-il, pour réaliser le but du Comité d'études, la jonction des stations du Congo au poste de Karéma. Je le prierai de m'attacher à lui en qualité de second.

« J'ai acquis aujourd'hui l'expérience du pionnier de la conquête pacifique africaine; après Issanghila, j'ai élevé Msuata.

« Ces services passés me vaudront l'honneur de traverser l'Afrique avec Hanssens et d'assouvir ainsi mon goût des aventures, du changement, de la marche en avant, à la découverte, vers l'inconnu. Hé! pourquoi pas? ma santé est excellente, ma constitution inébranlable a résisté au ciel de ce pays, et les dangers ne m'effrayent pas... »

Rêvant ainsi, le lieutenant Janssen s'endormit sur son escabeau, comme il l'eût fait sur un mœlleux lit de plumes.

A l'aube, il était debout, secouant énergiquement ses hôtes encore ivres dont les exhalaisons nauséabondes infectaient sa chambre à coucher. Les conseillers noirs, tout surpris de se réveiller entre des murs qu'ils ne connaissaient pas, attachèrent sur Janssen des yeux égarés. Tous avaient oublié la scène de la veille, le lieutenant la leur rappela en peu de mots; Gobila promit de confier au chef de la future mission exploratrice son esclave le plus dévoué, guide sûr doublé d'un excellent interprète auprès des districts bayanzi.

Délivré de ces malencontreux buveurs, Janssen se mit à l'œuvre, loin de songer à prendre du repos, en prévision de la venue très prochaine du capitaine Hanssens, nouvel administrateur général de l'expédition.

Ce dernier arrivait à Msuata le 17 octobre. Parti de Léopoldville le 12 du même mois, Hanssens avait employé cinq jours pleins pour parcourir cent cinquante milles anglais, soit environ deux cent cinquante kilomètres, distance qui sépare Léopoldville de Msuata-Station.

Cette traversée aurait nécessité moins de temps si le steamer *En Avant* eût été en état de l'entreprendre. Mais, par une singulière coïncidence, le vapeur se trouvait hors de service depuis le départ de Stanley pour l'Europe, par suite de la disparition de deux robinets de la machine. Ces

deux engins, indispensables à la locomotion du bateau et qu'il était impossible de fabriquer dans l'Afrique centrale, il fallait attendre plus de trois mois pour pouvoir les remplacer.

Hanssens avait disposé d'une allège à fond plat, mise en mouvement par huit rameurs. Cette embarcation, lourdement chargée, contrariée par le vent et par le courant, avait difficilement accompli le trajet.

En maints passages du fleuve où la violence du courant présentait un obstacle insurmontable aux huit rameurs, les hommes de l'équipage avaient été obligés de se jeter à l'eau, pour aller attacher un fort câble à l'un des gros arbres de la rive, et haler ainsi l'embarcation. Ce manège fréquemment renouvelé occasionna une perte de temps considérable.

Dans ce voyage, le capitaine Hanssens était accompagné de M. Boulanger, un Français, agent de l'Association internationale.

Dès son arrivée à Msuata, le capitaine Hanssens accomplit spontanément une partie des rêves de Janssen : M. Boulanger fut désigné pour remplacer par intérim le sous-lieutenant dans le commandement de la station; Janssen accompagnerait le capitaine au pays d'amont.

Le départ des explorateurs fut retardé jusqu'au 23 octobre.

Le 18, Hanssens utilisa son séjour à Msuata en inspectant minutieusement la station, dont l'installation lui parut merveilleuse.

« Rien ne vous manque ici, disait-il à son jeune compatriote; cuisines, fourneaux, fours, magasins, arsenal, et voire même, luxe inconnu jusqu'ici dans les stations africaines, des water-closets bâtis en torchis. Comment avez-vous fait pour arriver à ces surprenants résultats, en si peu de mois et avec un nombre fort restreint de mauvais travailleurs noirs?

— J'ai travaillé moi-même, capitaine ; je me suis fait terrassier, briquetier, maçon, menuisier et charpentier à l'occasion.

— Travailleur infatigable. Ah ! je reconnais bien là, lieutenant, mon ancien élève Janssen de l'École militaire. Qui nous eût dit, à l'époque où je vous déclamais mon cours sur l'*Art militaire* dans la vieille abbaye du bois de la Cambre, que nous nous retrouverions, après des années, à quatre degrés sud de l'Équateur, presque au cœur du Continent noir, ouvriers tous deux du monument impérissable qu'a construit notre auguste Roi? »

Là-dessus, une longue évocation de souvenirs communs aux deux compatriotes charma les veilles prolongées des hôtes blancs de Msuata.

Le 19, Hanssens fit la connaissance de Gobila, — « ce bon gros Roger Bontemps, préoccupé surtout de bien boire et de bien manger, à la façon nègre, s'entend, » selon les termes du capitaine, — et conclut avec lui un traité d'amitié.

Fidèle à ses promesses, Gobila céda au mundelé l'esclave Banfunu, futur interprète et guide des blancs chez les Bayanzi : il dépassa même ses engagements car il accorda deux pirogues indigènes au chef de la prochaine exploration.

Les journées des 20, 21 et 22 octobre furent employées aux préparatifs de départ : choisir parmi les Zanzibarites de la station de Msuata les hommes nécessaires à l'établissement et éventuellement à la défense de la station à créer ; leur distribuer des armes et des munitions ; emballer les étoffes et les autres articles indispensables ; charger les deux pirogues de construction indigène, les réunir par des pièces de bois transversales de façon à leur donner plus de stabilité, etc., etc.

Le 23, à six heures du matin, la flottille quittait Msuata. L'allège à fond plat emportait Hanssens et Janssen, peu commodément assis dans un coin très exigu de l'arrière, où un homme seul eût eu quelque peine à se caser ; plus dix rameurs, les ballots d'étoffe et les effets personnels des blancs.

Chacune des pirogues contenait six pagayeurs.

Voici la reproduction textuelle du passage d'une lettre du capitaine Hanssens, lors de son départ de Msuata :

« C'est une singulière impression que l'on ressent, lorsqu'on quitte ainsi une contrée connue, occupée par des blancs, pour se rendre dans une partie dont la grande majorité des habitants ignore jusqu'à l'existence d'êtres humains d'une autre couleur que la leur.

« On se demande quels incidents surgiront pendant le trajet. Sera-t-on bien ou mal reçu par ces populations sauvages ? Faudra-t-il jouer du fusil ou de la poignée de main? Trouvera-t-on à acheter de la nourriture en route? En un mot, sera-ce une partie de plaisir ou une promenade tragique? »

On peut concevoir les préoccupations anxieuses qui dominaient les explorateurs, car l'un et l'autre connaissaient l'accueil peu sympathique fait à Stanley au mois de juin précédent par les populations qu'ils allaient affronter avec des forces bien inférieures à celles que transportait naguère l'*En Avant*.

L'expédition comprenait cette fois vingt-quatre Zanzibarites armés de bons fusils, il est vrai, l'esclave de Gobila et les deux blancs, représentant les deux seuls hommes réellement courageux et résolus. L'allège avait été baptisée par Hanssens du nom de l'*Éclaireur*.

La journée du 21 se passa sans incidents notables ; les explorateurs doublèrent vers midi une sorte de promontoire barrant sur la rive droite une

anse spacieuse au fond de laquelle se dressait un village où des missionnaires français installèrent plus tard un poste hospitalier.

Le 24, dans la matinée, l'*Éclaireur* passa à hauteur du confluent du Congo avec la rivière Koango, dont une portion avait été récemment explorée par Stanley. Ce cours d'eau, renseigné dans la carte de Chavanne sous le nom d'Hari Nkutu, est appelé *Woukini* en dialecte bateké, et *Moussa*, en dialecte bayanzi. Il étale à son embouchure une largeur d'environ quatre cent dix mètres; ses sources, traversées par Livingstone en 1855, viennent de la ligne de faîte séparant le bassin du Congo du bassin du Zambèze.

Dans l'angle méridional de ce confluent habite une tribu féroce : les Wabouma, ou mieux les Babouma.

Ces indigènes inhospitaliers refusent à tout étranger, voire même aux hommes de race noire, l'entrée de leur territoire; ils cherchent à empoisonner quiconque se risque parmi eux. Moins rigoureux pour eux-mêmes lorsqu'il s'agit d'opérer une excursion intéressée, une razzia chez le voisin, ils se hasardaient souvent, en armes, mousquets et lances, jusqu'aux abords de la station de Msuata.

Hanssens, n'ayant rien à faire chez les Babouma, passa sans s'arrêter devant leurs villages, et à sa grande surprise il ne fut même pas menacé par cette sauvage population.

Au nord du confluent du Koango, le Congo coule avec rapidité dans un lit d'une largeur de plus de mille mètres; les rives montueuses, inhabitées sur les pentes, présentent, au sommet des falaises, des villages, des plantations de bananiers et de manioc.

Les habitants y sont aussi hospitaliers que les Babouma le sont peu. Hanssens s'arrêta quelques heures parmi eux, et comme le pays était très riche en vivres, il renouvela sa provision de pains de manioc qui, sous le nom de chicoanga, constituaient la nourriture de ses hommes.

Rassurée du côté de la famine, l'expédition poursuivit son ascension du fleuve. A la nuit tombante, on s'arrêta pour loger dans un village et se mettre tant bien que mal, sous la toiture béante de quelque hutte enfumée, à l'abri d'une pluie torrentielle.

Les averses se montrèrent d'ailleurs compagnes inséparables, mais dont on se fût passé sans regret, des explorateurs ayant pour se garantir des manteaux soi-disant imperméables, qui devinrent bientôt aussi perméables que des éponges.

La journée suivante se passa sans incident intéressant. On longea de fort près la rive gauche pour échapper, autant que faire se pouvait, à la violence du courant.

De nombreux villages s'échelonnent sur les falaises. Les habitants en apercevant l'*Éclaireur*, pirogue de forme inconnue montée par des visages pâles, accouraient au bord de l'eau et regardaient ahuris, mais sans pousser la moindre clameur malveillante.

Loin de témoigner de l'inimitié, ils adressaient aux mundelés les plus amicaux « m'boté ». Ces indigènes connaissaient quelque peu l'homme blanc; plusieurs d'entre eux s'étaient rendus à Msuata ou à Léopoldville, et avaient pu constater par eux-mêmes que, contrairement à la légende, le blanc ne passe pas son temps à couper les têtes ou à sucer le sang de l'homme noir.

« Le vendredi 27 octobre, rapporte Hanssens, je suis arrivé à Tchoumbiri, localité sur laquelle Stanley donne beaucoup de renseignements dans la relation de son grand voyage « à travers le continent mystérieux ».

« Je tenais à me mettre en bons termes avec le chef de ce district, attendu que si mon projet d'installation en amont, à Bolobo, ne réussissait pas, j'avais l'intention de m'établir dans le Tchoumbiri. Je fis donc amarrer mes embarcations aux arbres de la rive, et je me rendis dans le principal village, résidence du roi Moukouala. »

Ce personnage, dont nous avons parlé assez longuement en relatant les découvertes de Stanley, reçut très cordialement, mais sans quitter son chapeau légendaire, Hanssens et son jeune second.

De sa voix doucereuse, le roi de Tchoumbiri, que Stanley désigne comme « le nègre le plus rusé et le coquin le plus fieffé de l'Afrique », offrit gratuitement un terrain aux mundelés pour y bâtir une station.

L'offre fut momentanément écartée par Hanssens.

Après avoir frugalement déjeuné sur l'herbe, en présence de la jeunesse mâle de l'endroit, guerriers se distinguant par un genre de coiffure spécial — leurs cheveux se divisent en une multitude de tresses; quatre de ces nattes sont en forme d'accroche-cœur et deux de ces dernières se projettent au delà du front — *(Stanley)*, — les explorateurs se rembarquèrent.

A partir de ce point, chaque massif de rotangs, chaque bouquet d'arbrisseaux, chaque amas de rochers sur les rives recèle un ennemi, lâche mais acharné, à l'affût contre les blancs dont la marche est signalée de village en village.

Impossible, durant toute la soirée du 27, de débarquer en un point hospitalier des berges, pour y trouver un abri ardemment souhaité, car le ciel, inclément lui-même, versait sans relâche une pluie diluvienne sur les explorateurs.

Partout repoussés, les infortunés passagers blancs de l'*Éclaireur* orga-

nisent leur lit entre les jambes des pagayeurs et disposent les voiles de l'embarcation en forme de parapluies.

Protégés contre l'averse, les blancs passent curieusement leur têtes entre les couvertures de toile pour jouir du curieux spectacle des fureurs grotesques des indigènes massés sur les rives et qui essayent d'effrayer les étrangers en poussant des hurlements, en agitant leur lances empennées, voire même en les mettant en joue avec des arquebuses impossibles.

Bien qu'inoffensives par elles-mêmes, ces démonstrations étaient fort désagréables. Ces nuées d'indigènes empêchaient les équipages de la flottille de prendre pied sur le rivage.

La nuit était comme d'habitude complète à six heures du soir; les nuages chargés de pluie masquaient la lune dont la clarté aurait été si utile pour se guider sur le fleuve: au milieu de cette obscurité il était impossible, sans commettre de graves erreurs, d'estimer la largeur de la nappe d'eau; les malheureuses embarcations allaient à l'aventure et couraient à chaque minute le risque d'échouer contre une des nombréuses petites îles qui parsemaient le fleuve et qui étaient presque entièrement submergées dans cette saison pluvieuse.

Vers neuf heures du soir, on put heureusement aborder dans une crique de la rive droite, où des pêcheurs inoffensifs accueillirent, sans opposition ni menaces, les explorateurs exténués; ils poussèrent même la bienveillance jusqu'à accorder aux deux officiers belges, un refuge contre la pluie : la hutte dans laquelle ils fumaient leur poisson.

L'odeur y était intolérable; la toiture de la cabane garantit cependant les voyageurs, déjà transis de froid, de la douche glaciale que leur eût réservée la nuit en plein air. Auprès d'eux, « dans un espace grand comme un mouchoir de poche », écrit Hanssens, les équipages de la flottille s'entassèrent comme ils purent et s'acharnèrent à maintenir allumés de grands feux de bois mort que la pluie menaçait d'éteindre à chaque instant.

Au petit jour, blancs et noirs, heureux de quitter ce déplorable gîte, s'embarquèrent pour remonter le fleuve.

Ils entrèrent dans une sorte d'archipel boisé, coupant çà et là la vaste nappe d'eau dont l'ampleur égalait presque celle du Congo devant Banana.

Sur la rive gauche, des hauteurs boisées esquissaient une chaîne dentelée, se confondant au loin vers l'est avec l'horizon gris-clair; à droite, un plateau couvert d'herbes fauves surplombait à pic le courant et profilait sur le ciel quelques sommets en pain de sucre.

Avant midi, les embarcations nageaient dans les canaux d'un archipel

chargé d'une végétation luxuriante: les hauteurs boisées de la rive gauche se dressaient fières de leurs villages et de leurs cultures.

On côtoyait le district de Bolobo.

L'indigène de cette partie du fleuve n'était plus le sauvage et inhospitalier Wabouma, ou la brute intraitable qui s'était opposée la veille au repos des voyageurs. « Il semblait, écrivait Stanley en 1877, appartenir à l'*humanité* et comprendre qu'il y avait sur terre d'autres individus de son espèce, mais d'une autre couleur. »

Néanmoins les explorateurs firent escale de village en village sans pouvoir obtenir autre chose qu'un accueil d'une réserve agaçante.

Partout la population des agglomérations de huttes cachées dans les *raphia vinifera*, les *elaïs guineensis* et les bananiers de la rive gauche se portait au-devant des étrangers, mais, se tenant sur la réserve, refusait de répondre aux questions posées par Hanssens.

Sans être hostiles, ces gens étaient soupçonneux, méfiants, et ne comprenaient pas pourquoi les mundelés venaient chez eux. Les absurdes récits importés de la côte par les traitants d'ivoire, et qui posent les blancs en mangeurs de petits nègres, n'étaient pas étrangers à la froideur de l'accueil.

Il fut littéralement impossible aux explorateurs de connaître les noms des villages qu'ils rencontrèrent ce jour-là, et les noms des chefs de ces localités.

Voici du reste un extrait du journal de Janssen, relatant laconiquement les déboires de la journée du 28 octobre :

« Arrivés dans le district de Bolobo, nous rencontrons sur la rive gauche une série de villages.

« Nous stoppons au premier village, pour demander le nom. — « Pas de nom », répond une voix, celle d'un notable probablement. Le nom du chef, alors...» — « Pas de nom », répond la même voix.

« Hanssens enrage, nous enrageons et nous partons. A cinq minutes de là, deuxième village: nous débarquons. La population accourt et attend respectueusement nos questions. « Comment nomme-t-on votre village? » fait demander le capitaine. — « Que vous importe? » — « Merci! et votre chef? » — « Nous n'en avons pas. »

« Inutile d'insister avec de telles brutes, nous filons. De quart d'heure en quart d'heure, nous stoppons devant le troisième, le quatrième, le cinquième... le neuvième village...

« Toujours et partout la même et désolante réponse : « Pas de nom ! Pas de nom ! »

« C'est une mystification. On pourrait croire que ces gaillards-là se sont transmis par téléphone un mot d'ordre contre nous.

« Enfin, dixième village : il y a un chef !... mais il est absent.

« En ce moment, la clarté du jour disparaît; la pluie continue à tomber; nous demandons à loger dans ce village, en dépit de l'absence du chef.

« — Il est trop tard, glapit quelqu'un, nous n'avons pas d'ailleurs de place pour héberger des étrangers. »

« Nous enrageons de plus belle, et nous quittons ces sauvages.

« Devant nous, vers le milieu du fleuve, nous entrevoyons des masses noirâtres coupant le courant. Ce sont des îlots estompant le ciel nuageux de leurs bois sombres et épais; nous abordons successivement le premier îlot, le deuxième, le troisième. Impossible d'atterrir,... ces îles sont submergées : seuls, les dômes touffus surplombent la surface liquide.

« Nous naviguons dans une obscurité complète jusqu'à dix heures du soir, mouillés, trempés, rincés, par une de ces averses africaines dont les plus abondantes giboulées d'Europe ne peuvent donner une idée.

« La nuit est trop noire pour continuer sans périls la navigation : l'*Éclaireur* et les pirogues sont amarrés à un arbre du troisième îlot; nous essayons jusqu'au matin de dormir sous les voiles de l'allège. Quelques hippopotames indiscrets viennent lugubrement renifler près de nous; plus loin, des crocodiles festoient bruyamment; et le ciel inclément lance dans ce concert terrible les notes sourdes et prolongées de son tonnerre peu rassurant.

« Le dixième jour, à 9 heures du matin, nous débarquons à Bolobo, capitale du district de ce nom, où s'élèvera bientôt, j'espère, une station dont j'aurai le commandement *ab interim*..... »

Le lendemain, 31 octobre, le capitaine Hanssens datait de ce village une lettre à laquelle nous emprunterons, sans être assez malavisés pour y changer un mot, les passages d'un haut intérêt touchant notre récit :

« Ouvrez la carte de Chavanne et prenez la branche du Congo située en amont du Stanley-Pool et se dirigeant vers le nord-nord-est. Vous y trouverez la localité de Bolobo, par environ 2° 1/2 de latitude sud et 17° 3/4 de longitude est.

« C'est là que je me trouve depuis hier matin, et c'est de là que j'écris.

« Mon bureau diffère essentiellement de ceux que l'on voit d'habitude en Europe. Il se compose d'une vieille caisse vide dont les planches ont été réunies pour faire une tablette plus ou moins horizontale, placée sur quatre pieux fixés dans le sol; pour plafond, j'ai un superbe palmier dont les longues gerbes garnies de feuilles me protègent des rayons du soleil. A quelques pas en face de moi, une hutte en paille que j'ai fait construire hier, et

dans laquelle je loge avec mon camarade d'exploration, le sous-lieutenant Janssen.

« Enfin, tout autour de moi, un cercle compacte d'indigènes accroupis ou debout, regardant d'un air ahuri cet homme blanc, ce mundelé, comme ils nous appellent, promenant sur une feuille blanche une pointe d'acier fixée au bout d'un morceau de bois et trempée de temps en temps dans un petit réservoir renfermant une liqueur noire.

« Je regrette de ne pouvoir croquer ce tableau réellement curieux et indescriptible. Il faut le voir pour s'en faire une idée. Ce groupe de spectateurs est là en quelque sorte en permanence, observant jusqu'au moindre de nos gestes et les commentant dans leur langue assez harmonieuse pour un dialecte sauvage; il ne diminue jamais; quand une partie s'en va pour une cause quelconque, elle est bien vite remplacée par un groupe nouveau venant de distances très éloignées et attiré ici par la curiosité.

« Hier, durant la soirée, j'avais autour de moi plus de trois cents de ces types, armés, la plupart, de lances ou de longs et larges couteaux de fabrication indigène. Cette curiosité poussée jusqu'à l'indiscrétion n'est pas un des moindres désagréments de la vie du voyageur en Afrique : mais il n'y a pas moyen de s'y soustraire, il faut en prendre son parti.

« Heureusement ces enfants noirs possèdent un autre défaut, très ennuyeux parfois, mais qui, dans la circonstance présente, nous a fait le plus grand bien : je veux parler de leur rapacité. Moyennant quelques pièces d'étoffe et quelques bibelots de bazar, je me suis peu à peu attiré leur sympathie.

« Les habitants de Bolobo et tous ceux qui vivent sur la rive gauche du Congo, à partir du confluent du Koango jusqu'un peu au-dessous de l'Équateur, appartiennent à la tribu des Bayanzi.

« Fort laids en général, ils ajoutaient à cette laideur un aspect féroce et repoussant en se bariolant et se peinturlurant la figure.

« Les couleurs employées sont variées à l'infini; mais celles qui prédominent sont le rouge, le jaune, le blanc, le bleu et même le noir pour ceux qui ont la peau d'une teinte bronzée.

« Je vois un indigène ayant sur la poitrine une grande croix renversée peinte en trois couleurs, noir, jaune et rouge. J'éprouve une impression indéfinissable de voir les couleurs nationales servir à l'ornementation d'un thorax de négro.

« Mais, au point de vue physique, une distinction caractéristique des Bayanzi réside dans leur coiffure.

« Contrairement aux indigènes du bas Congo, les Bayanzi ont les che-



LE CAPITAINE HANSSENS A BOLOBO.

veux très longs et luisants. Ils les divisent d'abord en deux nattes par une raie longitudinale suivant le plan médian de la tête, absolument comme les « gommeux » de nos grandes villes; puis chacune de ces nattes est elle-même subdivisée en plusieurs autres par des raies perpendiculaires à la première, ou bien circulaires. La disposition de toutes ces tresses forme des dessins fort originaux : sur le devant elles détachent deux cornes qui dirigent leurs pointes en avant.

« Cette mode de coiffure, la plus généralement adoptée, admet naturellement des exceptions et certaines variétés dans les détails.

« On remarque par exemple certaines femmes qui se sont fait épiler la tête à droite et à gauche, et laissent pousser seulement leurs cheveux dans la zone médiane. Leur chevelure relevée en bourrelet, et fixée au moyen d'une sorte de résille en fibres de palmier, revêt l'apparence des cimiers qui surmontaient jadis les casques des pompiers de ma bonne ville d'Ypres.

« Hommes et femmes apportent un soin extrême dans l'édification de ces monuments chevelus, à l'aide d'un peigne végétal ayant la forme d'une truelle profondément entaillée et dentelée sur le plus large côté.

« Chez les Bayanzi, la barbe est rare et clairsemée; les chefs seuls la portent au menton, elle est, dans ce cas, généralement tressée. Sauf cette exception en faveur des familles puissantes, tous les Bayanzi, hommes et femmes, s'épilent complètement le corps, y compris les cils et les sourcils. Est-ce par coquetterie ou par mesure de propreté?

« Les Bayanzi n'ont pour se garantir la tête contre les ardeurs du soleil que les tresses de leurs cheveux. Le privilège de se couvrir le chef est réservé aux rois de la contrée.

« Ibaka, makoko du district de Bolobo, use consciencieusement de ce privilège. Son chapeau est tout un poème. De la même forme que celui du clergé arménien, cette coiffure monumentale se compose d'une natte très serrée, faite avec des fibres de palmier crucifère et assez solide pour lui durer toute sa vie et passer encore sur les têtes de ses petits-enfants; elle est fixée à demeure sur la tête de son propriétaire par un fil de laiton.

« A défaut de poches, Ibaka entasse dans ce magasin portatif une collection d'objets disparates dont l'énumération serait trop longue et parmi lesquels je me bornerai à citer : des déchets de pièces d'étoffes, des vieilles douches de cartouches, des morceaux de journaux déchirés hier par nous, des poires à poudre, des pierres à fusil, des squelettes, des becs d'oiseaux, etc., etc., etc.

« J'ai eu un jour l'occasion d'examiner de près ce capharnaüm africain, mais j'ai bien vite renoncé à en explorer les abîmes, comme j'en avais eu primitivement l'intention.

« Ibaka tient à son chapeau presque autant qu'à son autorité; il ne le quitte jamais que la nuit, lorsqu'il se trouve « en famille », et il a fallu toute l'amitié et la confiance dont il honore les blancs pour le décider à s'en dessaisir pendant quelques instants en ma faveur. Encore n'a-t-il pas voulu exposer sa tête aux regards indiscrets de ses sujets: j'ai dû lui prêter ma casquette d'explorateur.

« — Jamais, m'a-t-il dit en me remettant son couvre-chef, jamais jusqu'à ce jour je ne m'étais décoiffé avant la nuit. »

« Tant de condescendance de sa part méritait une récompense. Je m'acquittai envers lui en ornant le devant du chapeau de quatre superbes lézards en cuivre repoussé et d'une boucle de ceinture en laiton portant au centre un énorme diamant... en verre.

« Depuis ce jour, Ibaka se croit le plus grand roi de la terre, et je suis persuadé que, s'il connaissait l'histoire des cantons helvétiques, il s'empresserait d'imiter l'exemple de Gessler.

« Je suis aussi convaincu qu'il ne se trouverait pas dans tout le Bolobo un Guillaume Tell assez audacieux pour refuser de saluer la coiffure du souverain, tant cette dernière semble faire partie intégrante de la personne même du roi de ce district. »

Ce fut avec ce personnage haut coiffé que le capitaine Hanssens conclut le 10 novembre la convention autorisant l'Association internationale à établir dans les parages de Bolobo un poste hospitalier.

Le portrait d'Ibaka, qui accompagnes les présentes pages, est d'une ressemblance tellement frappante, que nous croyons pouvoir nous dispenser d'y ajouter la moindre description.

La voix et les manières d'Ibaka, son obséquiosité cérémonieuse, laissaient percer de toutes parts des instincts rapaces; le moral répondait chez lui au physique et paraissait totalement dépourvu de franchise.

Ses épouses, qui sont nombreuses, l'avaient accompagné pour assister à son entrevue avec Hanssens. Quelques-unes d'entre elles, presque jolies et bien faites, avaient la peau d'un brun luisant et une gracieuse courbe d'epaules, rare sur les bords du Congo.

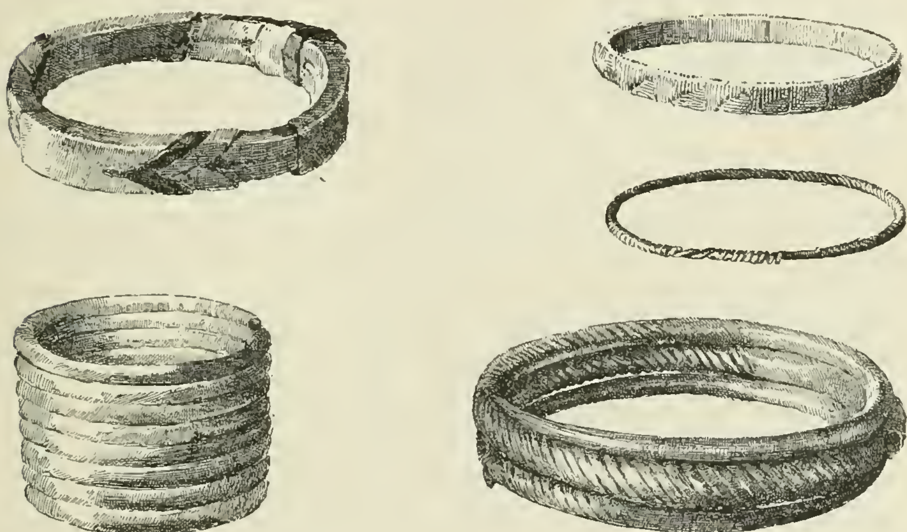
Leur costume, identique à celui des hommes, consistait en un tissu roulé autour des reins et tombant jusqu'aux genoux. Au-dessus et au-dessous, rien: c'est aussi primitif que possible.

Mais Ève, dans les sentiers du Paradis terrestre, ne leur eût certes pas

envié les massives parures, fallacieux ornements de cuivre, scellées autour de leur cou.

Ces lourds anneaux ont trois ou quatre centimètres de hauteur et pèsent approximativement dix-sept ou dix-huit kilogrammes chacun. Ce ne sont pas des colliers, mais des carcans véritables.

Les dames qui ont cette... parure, sont condamnées à porter nuit et jour un poids considérable leur pressant les épaules et montant jusqu'au menton. Sans paraître nullement gênées par ces larges cravates de métal, elles



BRACELETS ET ANNEAUX BAYANZI (COLLECTION DE M. FLEMING).

s'en montrent toutes très fières; elles se réjouissent même de la pression qu'ils exercent sur leur corps et qui est enviée par les femmes-esclaves.

Bon nombre d'entre elles poussent la coquetterie « locale » au point de garnir leurs jambes de gros anneaux plats également en cuivre, larges de plusieurs centimètres et superposés depuis la cheville jusqu'à la moitié environ des mollets. Le diamètre de chaque anneau va en s'élargissant de manière à se mouler sur la jambe. Ces anneaux sont couverts de ciselures parfois délicatement exécutées.

Ainsi accoutrées, les femmes font, à chaque pas, résonner le cliquetis de tous ces cuivres qui s'entre-choquent; de loin, on croirait, lorsqu'elles

défilent, entendre le bruit métallique des armures de nos anciens chevaliers en marche.

Les favorites du majestueux Ibaka furent gracieuses avec les blancs et se montrèrent fort empressées à recevoir les nombreux cadeaux dont elles furent gratifiées.

Grâce à ses libéralités, Hanssens avait obtenu l'autorisation de camper dès les premiers jours sur un terrain abandonné, à proximité du village; mais cette première installation sommaire n'était que provisoire.

Le 11 novembre, les équipages de la flottille d'exploration procédaient au déblayement d'un terrain concédé en aval du village, et convenable à l'établissement d'une station.

Les bâtiments, maisons de logement pour les blancs, magasins et dépendances, allaient s'élever rapidement, grâce à l'expérience de Janssen, sur ce plateau de Bolobo-Station couronnant le sommet d'un morne qui tombe à pic dans le Congo.

Par prudence, en cas de revirement subit dans les dispositions des indigènes, Hanssens fit établir une citadelle palissadée, sorte de blockhaus moins important que celui de Léopoldville, où son personnel pourrait au besoin trouver un refuge assuré.

Hanssens et Janssen ne tardèrent pas à constater un des plus fâcheux inconvénients que réservait Bolobo-Station.

Les moustiques s'y donnaient rendez-vous en quantités prodigieuses, et rendaient intolérable et cuisant le séjour du plateau.

Aux premiers brouillards de la nuit, ces insectes insupportables bruissaient partout à l'extérieur, et, bravant portes et fenêtres, ils pourchassaient les blancs de la salle à manger aux chambres à coucher, de la table au bureau, du bureau au lit de camp.

Ces insectes avides, attirés par l'éclat des bougies, formaient de véritables nuages autour des lumières; on fut obligé de renoncer à l'emploi de tout éclairage et de se coucher à tâtons, chaque soir à huit heures, comme les poules.

A la crainte d'être dévorés par les moustiques, les explorateurs durent ajouter, dès la fin de novembre, le danger de mourir de faim.

Les vivres, rares aux environs de la station, consistaient en chèvres, poules étiques et chicoanga; mais les indigènes étaient les dispensateurs rapaces de ces ressources alimentaires.

Les provisions de l'expédition s'étaient épuisées insensiblement, et les pièces d'étoffe, les bibelots de tout genre, les mitakos, monnaie courante

du pays, importés par Hanssens, n'avaient qu'en partie assouvi la cupidité des indigènes.

D'autre part, le personnel noir fort restreint des explorateurs belges avait, en raison des constructions à développer, paru insuffisant pour assurer, par la voie fluviale, des services réguliers entre les exilés de Bolobo et ceux de Msuata et du Stanley-Pool.

La perspective prochaine de la famine aidant, on expédia des Zanzibarites à Léopoldville, avec ordre de ramener le plus tôt possible l'allège chargée de vivres. En même temps, le capitaine Hanssens mandait auprès de lui, en qualité de commandant de la station de Bolobo, le sous-lieutenant Orban, alors second de Nilis à Manyanga.

La présence de Janssen redevenait indispensable à Msuata.

En attendant le retour de l'allège, les explorateurs firent maigre chère; le menu habituel se composa de bananes étuvées, d'un poulet ou d'une tourterelle rôtie, et de bananes grillées comme dessert.

Quelquefois ce frugal repas était arrosé de malafou. Depuis le mois de juillet précédent Hanssens n'avait plus vu ni une bouteille de vin, ni un verre de liqueur sur sa table.

Le 1er décembre, on se trouvait à Bolobo-Station sans un atome de graisse ou de beurre; on se vit contraint de préparer à l'huile de palme les quelques poulets étiques qui formaient la maigre base de l'alimentation quotidienne.

Le lait, le café, les condiments, tout ce qui peut exciter l'appétit ou disposer l'estomac à accepter la nourriture grossière que les blancs parvenaient difficilement à se procurer, la farine, qui leur eût permis de remplacer par une appétissante tranche de pain de froment l'écœurante chicoanga obtenue en laissant pourrir complètement le manioc dans l'eau, leur faisaient depuis longtemps défaut.

En suivant un régime aussi débilitant les deux courageux pionniers belges marchaient rapidement à l'anémie, à l'épuisement.

Les petites plaies, les moindres blessures qu'ils devaient soit aux piqûres des moustiques, soit à toute autre cause, se transformaient en ulcères et contribuaient à appauvrir encore leur sang déjà si pauvre.

A peu près tous les mois, Hanssens et Janssen avaient un accès de fièvre qui durait tantôt plusieurs heures, tantôt plusieurs jours.

Le capitaine possédait heureusement une réserve d'ipécacuanha, excellent vomitif qui, doublé d'un purgatif, détergeait son vigoureux organisme et triomphait de la maladie.

« Enfin !!! écrit Hanssens à la date du 15 décembre, le bateau, qui assure

nos communications avec le Stanley-Pool, arrive et apportedes vivres pour le corps et des aliments pour l'esprit.

« Je reçois les courriers arriérés de juin, juillet, août, etc. : plus de cinquante lettres et une caisse de journaux ! »

Janssen avait aussi reçu un monceau de lettres, des livres et des périodiques.

Quelle débauche de lecture à Bolobo-Station ! Ce plaisir-là, bien entendu, ne nuisait pas aux travaux en cours. Les coups de marteau des charpentiers bâtissant les façades, ou de hache des bûcherons fendant les arbres, les grincements du rabot des menuisiers, troublaient chaque jour le silence du plateau où s'élevait la ville future.

L'allége avait en outre apporté des mitakos, des pièces d'étoffes, des caisses de bimbeloterie, valeurs susceptibles de dérider les negres des alentours et de ramener l'abondance sur la table des pionniers.

Ce renfort de monnaies courantes permit à Hanssens de resserrer les liens amicaux qui l'unissaient à Ibaka, noire Majesté rapace, et d'étendre ses relations avec les habitants des environs du nouvel établissement.

Hanssens en profita pour recueillir sur les mœurs et les coutumes des peuplades du district de Bolobo les documents les plus variés et les plus intéressants.

Il nous serait impossible de puiser à des sources plus autorisées et plus sûres que les lettres manuscrites du capitaine une relation ethnographique sur les Bayanzi.

Avant nous, divers périodiques européens ont fait des emprunts identiques à la correspondance de l'illustre officier, qui joignait aux qualités viriles du soldat et de l'explorateur les charmes et le talent du conteur le plus agréable, l'esprit et la verve enjouée du meilleur écrivain.

Certains de nos lecteurs retrouveront avec plaisir, sans nul doute, ces extraits intercalés dans notre récit.

Outre les détails donnés plus haut sur le costume et les ornements des Bayanzi, Hanssens a noté les renseignements qui suivent :

« La « peinturluration » du corps semble exclusivement réservée aux hommes. Dans cet art la fantaisie se donne libre carrière. Tantôt des lignes multicolores, bleues, jaunes, rouges, blanches, courent le long des bras, à la façon des passe-poils qui ornaient jadis les « kourka » de nos lanciers, et viennent se rejoindre sur le dos en dessinant des arabesques variées. Tantôt la poitrine est sillonnée par des lignes analogues s'étendant sur toute la hauteur du torse et projetant latéralement des embranchements qui rappellent les brandebourgs de nos uniformes contemporains.

« Quelquefois aussi des cercles concentriques, de couleurs différentes, s'épanouissent au creux de l'estomac ou entre les mamelles et font ressembler les bustes à des cibles pour carabines Flobert.

« L'ensemble de ces décorations multicolores, toujours exécutées avec infiniment de goût, ressort fort bien sur le fond bronzé de la peau et donne à tous ces corps à demi-nus une physionomie *sui generis*.

« L'ornement de la figure est l'objet de soins particuliers. Dans les circonstances ordinaires, les Bayanzi se bornent à recouvrir les paupières de l'un ou l'autre de leurs yeux d'une couche de couleur blanche, faisant de loin l'effet d'un monocle à large garniture d'argent.

« Mais dans certains cas particuliers, mort d'un chef, départ pour la guerre, première visite aux blancs, etc., la face est couverte de dessins multiples les plus variés et dénotant l'incontestable sentiment artistique de leurs auteurs.

« Les femmes ne recourent pas à l'emploi des peintures ; elles s'enduisent très souvent le corps tout entier d'une teinte rouge uniforme, obtenue par l'infusion de l'écorce de certains arbres.

« Les tatouages sont également très variés.

« Tandis que les Bateké, habitants de la rive droite, se découpent longitudinalement les joues par des stries parallèles descendant des tempes vers la bouche, les Bayanzi, indigènes de la rive gauche, se tatouent de préférence le front. Ils pratiquent parallèlement à la ligne des yeux une ou deux rangées d'incisions en forme de croix, incisions dans lesquelles ils introduisent un liquide corrosif qui a pour effet de boursoufler la peau.

« Quelquefois ces tatouages se continuent sur les tempes jusqu'en dessous des yeux. D'autres fois une troisième rangée perpendiculaire aux deux premières descend de la naissance des cheveux suivant le plan médian de la tête et se prolonge jusqu'a l'extrémité du nez. Parfois aussi, chez les femmes surtout, le buste est orné d'une façon analogue : plusieurs rangées d'incisions de formes diverses s'étendent alors de la naissance de la gorge jusqu'au bas-ventre et projettent latéralement des branches qui contournent les seins

« En dépit de cette hideuse ornementation, les Bayanzi ont physiquement assez bonne apparence.

« Leur taille est en général au dessus de la moyenne ; chez quelques-uns elle est beaucoup plus élevée.

« Le corps est bien fait, les jambes nerveuses, quoique assez grêles, les épaules larges, le buste bien découpé, les bras assez faiblement musclés.

« La figure légèrement aplatie leur donne une physionomie caractéristique, l'angle facial est ouvert. le crâne rond, rarement pointu.

« Comme les indigènes du district de Mukumbi, les peuplades Bayanzi riveraines du haut Congo paraissent cordialement détester les ablutions d'eau froide. Les prescriptions hygiéniques du Coran ne sont jamais parvenues jusqu'à eux et l'ignorance invétérée de ces tribus fétichistes les maintient au physique et au moral dans un état permanent de crasse.

« De même que chez les Bateké, les Bacongo, les Banfumu, les Babouendé, les Kabindas, les Krouboys et toutes les tribus du bas Congo, la polygamie recrute de nombreux et fervents adeptes chez les Bayenzi : la quantité de femmes que chaque individu possède croît en raison directe des ressources pécuniaires de chacun.

« Sitôt qu'un Bayanzi dispose de quelques centaines de baguettes de laiton ou de leur équivalent en étoffe, il s'empresse d'acheter une esclave nouvelle qu'il appelle à l'honneur de partager sa couche.

« C'est d'ailleurs un excellent placement : le produit du travail de la nouvelle épouse procurera en effet à son maître une source de bénéfices et son entretien ne lui coûtera rien, puisqu'elle cultive elle-même le manioc nécessaire à son alimentation.

« Les enfants issus de ces unions, loin de constituer une charge pour le père, lui procurent au contraire un accroissement de puissance ou de richesse : les garçons augmenteront le nombre de guerriers dont il dispose, les filles arrivées à l'âge de puberté seront vendues comme épouses à l'un ou à l'autre voisin et feront ainsi affluer de nouveaux capitaux dans le trésor du père

« Il va sans dire que dans les familles ainsi instituées les sentiments affectueux brillent par leur absence.

« Le père ne s'occupe de ses enfants qu'à dater du moment où ils commencent à lui rapporter ; jusque-là il ne s'y intéresse que fort superficiellement.

« Ibaka interrogé sur le chiffre de sa progéniture répondait, sans paraître gêné le moins du monde, qu'il ne se rappelait pas exactement s'il possédait trente ou quarante rejetons !... Le roi de Bolobo ne mourra pas sans laisser d'héritiers.

« Quant à la mère, elle soigne son enfant par instinct tant que celui-ci est petit ; comme chez les animaux, elle s'en désintéresse complètement dès qu'il parvient à marcher seul. Les soins qu'elle lui donne pendant les premiers mois qui suivent sa naissance, ne constituent d'ailleurs pas une bien lourde charge pour elle.

« Heureusement les bébés ne sont pas douillets dans ce pays ; leur toilette comporte absolument ce que la mère nature a eu soin de leur procurer : les mesures de propreté sont totalement inconnues.

« Quand la mère se transporte d'un endroit à un autre, elle campe son rejeton à califourchon sur le dos ou une des hanches et le fixe dans cette position au moyen d'une pièce d'étoffe enroulée autour du corps et ne laissant dépasser que la tête de l'enfant.

« Rien n'est plus tristement drôle que de voir une femme pagayant à bord d'une pirogue dans cet accoutrement : la tête du petit suit tous les mouvements du corps de la mère, oscillant d'avant en arrière, de droite ou de gauche, à la façon d'un balancier de pendule.



HABITATIONS INDIGÈNES A BOLOBO.

« Un tel traitement imposé à nos enfants d'Europe leur ferait pousser des cris aigus et donnerait lieu à un concert de vagissements des moins harmonieux.

« Les nourrissons bayanzi ne paraissent pas s'apercevoir de l'incommodité de leur position et semblent goûter les douceurs d'une béatitude parfaite.

« Mal soigné à sa naissance, tout être bayanzi est mal traité au moment de sa mort. »

Vers la mi-décembre, Hanssens et Janssen mirent à profit les derniers jours de leur présence à Bolobo, en observant les cérémonies très intéressantes occasionnées par les funérailles d'un notable du village de Manga (à quelques kilomètres en aval de la station).

Ce notable, nommé Mpoki, avait joui pendant sa vie d'une certaine auto-

rité, mais de bien peu de considération, car sa fortune n'était pas considérable.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le corps fut lavé complètement, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé auparavant. La figure fut ensuite barbouillée d'une peinture fantaisiste; les jambes, repliées de manière à faire monter les genoux le plus haut possible, furent fixées par des ligatures en écorces d'arbre et en étoffe indigène.

On enroula le corps dans les plus riches étoffes délaissées par le défunt. Il présentait après cette opération l'aspect d'un vaste mannequin multicolore aussi large que haut, surmonté d'une tête bariolée dont les yeux restaient largement ouverts.

Ainsi fagoté, le corps fut exposé devant la hutte habitée avant le décès.

Pendant huit ou dix jours, les indigènes de Manga et ceux des alentours vinrent exécuter autour du cadavre des danses funèbres accompagnées de chants, de roulements de tambour et de coups de fusil.

Ce charivari, commencé au lever du soleil, durait toute la journée et se prolongeait parfois bien avant dans la nuit. Bien entendu le malafou, ne perdant pas ses droits à figurer dans toute cérémonie nègre, circulait à pleines calebasses, et les danseurs ne se retiraient qu'épuisés de lassitude ou tout à fait ivres.

Les mêmes scènes se reproduisirent jusqu'au jour où la décomposition du cadavre fut avancée au point d'infecter les environs à une lieue à la ronde. On procéda alors à l'enfouissement.

Un trou plus large que profond fut creusé aux abords de la case du défunt; le corps y fut déposé avec toutes les étoffes dont il avait été entouré lors du décès.

Dans l'esprit des indigènes ces étoffes étaient destinées à assurer le bien-être de celui qui n'était plus, pendant le grand voyage qu'il venait d'entreprendre.

Il résulte de cette façon de voir que plus le défunt est riche et puissant, et plus son bagage d'outre-tombe est volumineux.

Ne doit-il pas soutenir son rang dans l'autre monde? Peut-on le condamner à se priver dans le pays inconnu où il pénètre des soins de ses épouses favorites, des services de ses esclaves?

Cette déplorable croyance donne lieu à la pratique barbare des sacrifices humains.

Selon la coutume on égorgea sur la tombe du notable de Manga un nombre de femmes et d'esclaves proportionné à sa richesse et à sa puissance.




LES FUNÉRAILLES DE MIOKI.

Les deux explorateurs belges durent assister, confus et révoltés, à cette inqualifiable hécatombe.

A l'heure du sacrifice, la nuit avancée était radieuse; la lune dans son plein projetait sur le théâtre du drame les reflets les plus fantastiques de sa lumière d'argent.

Près des sièges réservés aux blancs se tenait Ibaka entouré de sa cour, et non loin de là se dressait le billot à côté duquel un nègre de haute stature, le corps barbouillé d'ocre rouge, armé d'un sabre énorme et recourbé, conservait l'attitude du bourreau qui attend sa victime.

Bientôt quatre femmes, dont deux épouses de Mpoki et deux de ses jeunes esclaves furent amenées garrottées, le corps caché sous des monceaux de fleurs, de feuilles et d'oripeaux de tout genre, la tête entièrement nue, à quelques mètres du billot.

Les noirs assistants gorgés de malafou, altérés de sang, dansèrent une sarabande effrénée et hurlèrent comme un troupeau d'hyènes flairant les restes d'un festin de cannibales.

« Oh! Mpoki était un pauvre diable, dit Ibaka au capitaine Hanssens: on va tuer seulement deux de ses femmes et deux esclaves sur sa tombe. »

— Penses-tu, que je sois flatté d'assister à cette infâme cérémonie? répliqua vertement l'explorateur. Ne sais-tu pas que ces atrocités me répugnent? Les blancs n'aiment pas l'assassinat. »

Hanssens s'oubliait; son âme généreuse se soulevait contre l'horreur des apprêts de cet affreux spectacle.

Ibaka offensé par la réponse indignée du capitaine s'apprêtait à proférer des imprécations menaçantes; mais l'attrait momentané de la scène fit taire cet ignoble *dilettante*.

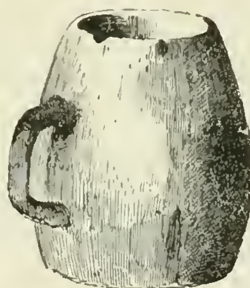
Une musique sans nom étouffait les pleurs des quatre infortunées. La foule indigène, hommes, femmes, enfants, se ruait, en proie au délire de l'ivresse ou de la joie féroce, autour des cadavres des victimes immolées.

Fifres en bambou, gourdes trouées, lyres, tam-tams, tambours, instruments à cordes impossibles et innomables essayaient d'unir leurs accords aigus, criards, sourds ou plaintifs aux voix enrouées des hurleurs. Ibaka, dominant cette foule de la hauteur de son chapeau, battait joyeusement la cadence en branlant la tête: les généreuses récriminations du capitaine Hanssens étaient tout à fait oubliées.

Le calme se rétablit peu à peu: les corps des deux épouses de Mpoki furent déposés en travers dans le fond de la fosse, comme pour servir d'assise au cadavre du défunt: quant aux deux esclaves, on les enfouit

pêle-mêle après avoir au préalable tranché leurs têtes, que l'on plaça comme ornement sur le faîte de la case qui avait appartenu à Mpoki.

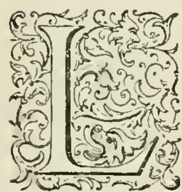
Après le hideux épilogue de cette cérémonie, que les lueurs mourantes des feux de nuit indigènes et les pâles rayons de la lune faisaient ressembler à un drame emprunté au royaume de Belzébuth, Hanssens et Janssen, sous le poids d'une profonde émotion, regagnèrent le plateau de Bolobo-Station, évitant avec horreur la compagnie royale d'Ibaka littéralement grisé par le malafou et les péripéties de ces odieuses saturnales.





# CHAPITRE III

Naufrage de Kallina. — Voyage de Brunfaut : de Léopoldville à Msuata. — Arrêt à Kinchassa. — Chez Callewaert, fondateur de Kimpoko-Station. — Un jugement de Souzou M'Pembé. — Janssen dans la capitale des Batéké. — Le sérail de Mpumu Ntaba.



Le 25 décembre, le jour même de Noël, Orban relevait Janssen du commandement intérimaire de la station de Bolobo.

Deux jours plus tard, Janssen retournait à Msuata et descendait le fleuve en compagnie du capitaine Hanssens que réclamaient des affaires de service à régler dans les multiples stations de l'Association internationale.

Ce voyage de retour renouvela, entre le village de Bolobo et l'embouchure du Koango, les incidents désagréables qui avaient marqué le voyage d'exploration des deux officiers.

En aval du confluent du Koango, à une journée de canot de Msuata, le capitaine Hanssens, reconnaissant l'importance capitale que présenterait l'établissement d'une station nouvelle à l'embouchure de ce large cours d'eau, décida une longue halte dans ces parages pour tenter la possibilité d'une acquisition.

Ce fut là une heureuse détermination. Après quelques heures de pourparlers et moyennant un prix dérisoire, l'agent supérieur intérimaire de l'Association conclut avec les chefs indigènes des traités qui garantissaient à la société le protectorat de tout le territoire situé à dix lieues en amont, dix lieues en aval et trente lieues à l'intérieur du confluent en question.

Sur cet espace de six cents lieues carrées acquis désormais à l'Association grâce à l'initiative du capitaine Hanssens devait s'élever plus tard, dans l'angle formé par la rive gauche du Congo et la rive méridionale du Koango la station de Kwamouth (3° 14' lat. sud).

Le 1er janvier 1883, Hanssens et Janssen se reposaient à Msuata.

Ils pouvaient fièrement adresser, en guise de brillantes étrennes aux administrateurs européens de l'Association internationale, le récit de leur rapide exploration, qui assurait de nouvelles victoires et un prestige plus grand au drapeau bleu constellé d'or.

A la station de Msuata, les moustiques formaient des nuées moins épaisses que sur le plateau de Bolobo et permettaient les longues veillées et les calmes causeries. Pendant la première nuit de la nouvelle année, les deux compatriotes, dont l'âge et le grade différents n'altéraient en rien l'amitié, échangèrent leur impressions mêlées de douceur et d'amertume. Malgré l'intime satisfaction que leur causait le succès si promptement réalisé de leur expédition, ils ne pouvaient néanmoins se soustraire aux idées mélancoliques en pensant à leur famille et aux amitiés dont une si grande distance les séparait. L'époque à laquelle ils se trouvaient rendait, en le ravivant, ce souvenir plus douloureux encore.

Une catastrophe, dont Hanssens allait apprendre à Léopoldville tous les détails, empêchait les hôtes de Msuata de recevoir à cette date les vœux les plus touchants dont ils étaient l'objet et qui leur étaient adressés de l'Europe dès le mois de septembre précédent.

Une partie de la correspondance destinée aux explorateurs en amont du Stanley-Pool avait été perdue à la suite du naufrage qui coûta la vie à M. Kallina. Cet agent de l'Association avait abandonné son pays et la brillante carrière qui lui était réservée dans l'armée autrichienne où il occupait le grade de lieutenant, pour se rendre au Congo en juillet 1882.

Arrivé à Vivi, il y avait été retenu pendant plusieurs mois, et sous divers prétextes, par le chef de la station.

« Finalement, raconte Hanssens, on l'expédia vers le haut du fleuve conformément aux instructions qui lui avaient été données à Bruxelles, et, pour lui permettre de regagner le temps qu'on lui avait fait perdre dans le bas, on lui prescrivit de me rejoindre dans le plus bref délai possible.

« Fidèle à sa consigne M. Kallina, ne m'ayant pas trouvé à Léopoldville, voulut absolument remonter jusqu'à Bolobo.

« Comme nos embarcations étaient, l'une hors de service, l'*En Avant*, et l'autre en route, le jeune Autrichien profita d'un canot indigène récemment envoyé par le chef de Msuata pour chercher divers articles à Léopoldville.

« Il s'y installa avec quelques hommes et, malgré les pressantes sollicitations du capitaine Braconnier qui voulait absolument le retenir, il partit le 23 décembre, gai comme un pinson et tout heureux d'aller voir des pays inconnus.

« Hélas! il ne devait jamais y aborder.

« Son canot, creusé comme toutes les pirogues indigènes dans un tronc d'arbre, présentait peu de stabilité; il ne parvint pas à doubler la pointe qui barre en aval de Kinchassa l'entrée du Stanley-Pool.

« En cet endroit, il existe un rapide augmentant la violence du courant. Le canot fut saisi de côté par les lames, et immédiatement culbuté: M. Kallina, l'équipage et les marchandises furent lancés dans le fleuve.

« Quelques hommes et deux chiens parvinrent à atteindre la rive à la nage. L'infortuné blanc et trois nègres trouvèrent la mort dans les eaux du Congo.

« Pauvre Kallina, ajoute le capitaine, quelle triste fin!

C'est une fin déplorable en effet : quitter sa patrie, renoncer de gaîté de cœur à une brillante carrière pour venir misérablement s'engloutir dans le Stanley-Pool, avant même d'avoir été efficacement utile à la cause africaine!

Désormais, l'îlot sablonneux sis à la pointe de Kinchassa et où gît le corps du naufragé, porte le nom de Kallina et transmettra à la postérité la plus reculée la mémoire de l'infortuné voyageur.

Le 16 janvier, Hanssens, retenu à Léopoldville par les besoins du service, apprenait par express le brusque retour de Stanley à Vivi.

Hanssens était relevé des hautes fonctions temporaires qu'il avait si heureusement remplies; il était nommé chef supérieur de la zone qui s'étend de l'Océan au Stanley-Pool.

Nous avons mentionné l'accueil qui fut réservé au vaillant pionnier par la garnison blanche et noire de Manyanga, à la date du 26 janvier 1883.

L'arrivée à Léopoldville d'un compatriote de Hanssens, agent de l'Association : Émile Brunfaut, coïncida avec le départ du capitaine de cette même station, le 18 janvier.

Brunfaut venait de Vivi par étapes ; en route il avait connu les souffrances de toutes sortes inhérentes à la marche le long des rives et à la navigation du fleuve ; il avait néanmoins conservé sa bonne mine habituelle écrivait Hanssens, et paraissait fort bien acclimaté.

Désigné pour commander la station de Bolobo en remplacement d'Orban nécessaire dans le bas Congo, Brunfaut s'embarquait à Léopoldville, vers la fin de février, sur l'allège pagayée par une vaillante escouade de Zanzibarites, pour remonter le fleuve en compagnie de M. Johnston, le voyageur anglais dont nous avons, en son temps, mentionné la présence à Manyanga.

Nous pouvons, relater d'après l'ouvrage publié par M. H. Johnston, *The River Congo*, les épisodes intéressants survenus pendant le cours de cette traversée.

La partance fut saluée par une épouvantable bourrasque mêlée de pluie dont la violence et la durée exceptionnelles permirent aux voyageurs de constater avec une satisfaction relative leur degré d'acclimatation avancée, puisqu'ils furent assez heureux pour échapper à tout malaise après avoir subi durant plusieurs jours les rigueurs de la tropicale saison des averses.

Dans la vaste embarcation ouverte à tous les vents et à tous les orages, il leur fut absolument impossible de trouver un abri contre les larges gouttes d'eau qui trempaient leurs légers vêtements, et contre les glaciales rafales de la tempête, terribles menaces de fluxion de poitrine et de maux de toute espèce.

Comme il eût été téméraire de s'exposer durant de longs jours à des douches incessantes et meurtrières, on doubla résolument la pointe qui avait été si fatale au malheureux Kallina et on chercha sur la rive gauche, près des villages de Kinchassa un refuge contre les éléments.

Une misérable hutte indigène abrita tant bien que mal les voyageurs inondés, qui n'étaient pas sans ressentir quelque inquiétude en raison de l'attitude peu engageante que prirent dès leur arrivée les sauvages habitants du village.

Le propriétaire de la case hospitalière était un nègre wambundu d'une trentaine d'années, aux cheveux noués en chignon sur le sommet de la tête, paraissant fort doux et plein d'attentions tendres pour son

unique épouse, allaitant son enfant, et dont le front disparaissait sous une bande d'étoffe de couleur écarlate.

Ce ménage indigène si uni avait, sans calcul intéressé, recueilli un vieillard décrépit, oncle ruiné de la famille. Prochain suppôt de l'enfer, le vieux nègre, acariâtre au dernier degré, s'était énergiquement opposé à l'entrée des blancs dans la cabane. Son neveu n'ayant tenu aucun compte de ses injonctions envenimées, il avait traîné sa rancune de hutte en hutte chez les voisins et provoqué en quelque instants un attroupement menaçant devant la case occupée par les mundelés.

Pour calmer la rage soudaine de la population, les assiégés durent en appeler aux couleurs éclatantes des pièces à mouchoirs et aux attractions séduisantes des divers articles de bimbeloterie européenne faisant partie des ballots débarqués de l'allège.

Soudain les sauvages de Kinchassa, et le ciel, devenus cléments, donnèrent une fois de plus raison au proverbe : « Après l'orage vient le beau temps ».

Brunfaut et son compagnon, libres de tout souci momentané, détaillèrent à loisir le mobilier de la case, sans s'occuper des regards et des acclamations arrachées par chacun de leurs mouvements aux curieux indigènes massés sur le seuil de la porte.

Au centre de la hutte, un tas de cendres marquait l'emplacement habituel du foyer. La ménagère noire, soucieuse du bien-être de ses hôtes s'était hâtée, aussitôt l'orage terminé, d'y raviver les charbons à demi éteints pour permettre aux blancs de sécher leurs vêtements dégouttants d'eau.

Cette marque de sollicitude attentive toucha d'abord les voyageurs, qui coururent bientôt le risque d'être asphyxiés par la fumée ; mais la maîtresse du logis retira délicatement de l'âtre les tisons mal allumés et les jeta à l'extérieur. La fumée s'échappa peu à peu en nuages par l'unique ouverture de l'habitation.

La maison était propre et bien tenue ; des objets de fabrication locale étaient rangés avec beaucoup d'ordre le long des parois.

Ici les longs tuyaux de pipes emmanchés à de petits fourneaux dénotaient la passion pour le tabac et le chanvre des hôtes indigènes ; plus loin un clairon bossué, (acquis probablement à des caravaniers retour du mpoutou), un instrument de musique assez semblable à la guitare, mais muni de cinq cordes végétales, pendaient au mur et témoignaient des aptitudes musicales du propriétaire ; un peu partout, symétriquement disposés, brillaient des défenses d'ivoire, des colliers de dents de fauves, des cornes

d'antilope, des arêtes de poissons, et une multitude de petits objets, plus faciles à classer, dit Johnston, sous le terme très-commode d'*et cætera*.

L'examen de ces chefs-d'œuvre de l'art local ne put empêcher les explorateurs de ressentir et de suivre les exigences de leur estomac.

Ils prirent congé du gracieux couple indigène, non sans avoir au préalable généreusement reconnu l'accueil hospitalier qu'ils en avaient reçu, et dressèrent le couvert, à quelques mètres de la plage, sous le dôme touffu d'un cotonnier, verte toiture aussi impénétrable aux rayons brûlants du soleil, qu'imperméable en quelque sorte aux rayons humides des nuages pluvieux.

Les incorrigibles badauds de la localité ne firent pas aux dîneurs la grâce de les laisser manger en paix.

La vue des boîtes de conserve excita surtout chez les natifs une curiosité où perçait la crainte. Ils se demandaient quel comestible pouvaient renfermer ces ustensiles d'étain.

Quelques-uns, invités par Brunfaut à examiner les petits poissons (sardines) flottant dans l'huile, exprimèrent leur grande surprise en se cachant les lèvres avec les doigts et poussant des exclamations étouffées. Mais, en dépit des instances des blancs, pas un noir ne voulut goûter aux petits poissons magiques contenus dans les boîtes.

Au dessert, Brunfaut et Johnston savourèrent les délicieuses bananes que les naturels cueillirent à leur intention.

Autant la matinée de ce jour avait été orageuse et pluvieuse, autant la soirée était calme et douce; contrairement aux lois habituelles de la saison, le ciel était resté sans nuages, mais une douce brise tempérait les ardeurs du soleil.

Brunfaut consulta son compagnon sur l'opportunité du départ immédiat. M. Johnston fit remarquer l'heure avancée de la journée et la difficulté de rejoindre avant la nuit noire l'une des îles du Pool : on décida de partir de Kinchassa le lendemain au petit jour.

Les blancs ordonnèrent alors à l'equipage de l'allège de dresser les tentes à quelques mètres du bombax sous les branches duquel on avait dîné.

L'emplacement du camp était ravissant : fougères arborescentes, lianes grimpantes, palmiers hyphœne, raphias, elaïs, enchevêtraient leur vert feuillage au dessus de massifs herbacés où les fleurs jaunes des cucurbitacées, et mauves des convolvulus, couraient sur une pelouse riche et plaisante en coloris. Des fruits et des baies pendaient en régimes ou en

grappes à chaque plante, à chaque arbuste de ce coin de terre, reproduction en petit du Paradis perdu.

Un tentateur, vieux nègre perverti doublé de son épouse, y remorqua ses deux fillettes dans un costume assez primitif et proposa aux blancs de devenir ses gendres, moyennant plusieurs mètres d'étoffe.

Brunfaut et Johnston se rappellèrent en ce moment l'histoire de Joseph abandonnant un pan de son manteau aux mains de Putiphar. Ils laissèrent eux, aux mains des fiancées offertes, des pièces à mouchoirs, et repoussèrent spontanément les propositions d'ailleurs peu séduisantes du père dégradé de ces deux malheureuses.

Cet acte jeta un froid momentané dans l'assistance noire; Brunfaut et son compagnon Johnston furent des *incompris.*

Néanmoins, grâce à leur générosité, les deux blancs n'occassionnèrent aucun événement fâcheux par leurs refus obstinés.

Dès la nuit, les femmes se retirèrent; la mère des refusées, ignorant la rancune, offrit un superbe poisson tout frais pêché dans le Stanley-Pool, et souhaita aux vertueux étrangers un heureux sommeil. Le père déconfit, se joignit à l'assistance masculine qui devait, en buvant du malafou, contant des légendes et brûlant des kilos de tabac, de chanvre ou d'iamba, empêcher les passagers de l'allège de fermer les yeux, durant cette nuit où la lune toute grande, masquée à intervalles par des nuages noirs, fit l'office d'un phare à feux tournants.

Le lendemain, les voyageurs s'éloignèrent de leurs amis de Kinchassa. L'allège cingla rapidement les eaux du Stanley-Pool, qui étalait son ampleur magnifique coupée d'îlots, de bancs de sable et de masses flottantes de végétation aquatique, îlots de papyrus, de joncs et de roseaux où nichent les ibis, les hérons et les pélicans.

On débarqua vers midi dans l'une des petites îles, pour y déjeuner avec le poisson donné par l'aspirante belle-mère.

Tandis que le cuisinier de l'expédition, un Zanzibarite du nom de Mafta, préparait, plus heureux que Vatel, ce poisson en ragoût avec des patates douces et du manioc, les blancs exploraient et contournaient l'îlot.

Au centre, s'étendait un vaste marécage, dont mille oiseaux aquatiques labouraient la vase. Sur les bords la végétation tropicale étalait ses merveilles, et les enivrantes senteurs des fleurs blanches des raphias dominaient les émanations fétides du marais.

Des milliers de perroquets gris jacassaient, voletaient, où se suspendaient aux branches; le sous-bois semblait n'avoir été foulé que par les énormes

hippopotames, dont les larges empreintes maculaient les lianes et les arbrisseaux.

Non loin de l'îlot s'étendaient plusieurs bancs de sable, où des nègres soumettaient le produit de leur pêche à des fumigations spéciales.

La plupart de ces pêcheurs étaient des Bayanzi, revenus des marchés d'ivoire du bas Congo et profitant de leur passage sur le Stanley-Pool pour s'assurer des approvisionnements.

A deux heures, malgré les menaces d'un ciel orageux, les voyageurs s'embarquèrent et se frayèrent un passage à travers les files serrées d'un troupeau d'hippopotames.

Soudain de rapides éclairs tracèrent sur la surface tranquille des eaux des zigzags éblouissants et rougeâtres, le tonnerre roula avec des grondements pareils à ceux que pourraient produire les détonations simultanées de milliers de canons de cent tonnes. Tour à tour, de gros nuages noirs se massèrent à l'horizon et obscurcirent l'espace; un vent furieux secoua le le fleuve jusque dans ses profondeurs.

Durant quelques minutes la pluie parut hésiter avant d'inonder ses victimes; de larges gouttes d'eau tombaient par intervalles, presque une à une: l'aquilon augmentait de violence et apportait aux passagers de l'allège les senteurs étranges de la terre des rives.

Virant prestement de bord, l'allège parvint à force de rames à la rive sud de l'île Bamu, où les passagers débarquèrent et dressèrent leurs tentes.

Une seconde après le vent avait faibli et les nuages couleur d'encre se fondaient en gouttes d'eau énormes, tombant avec une violence inouïe, ricochant sur les lames du pool, et ravinant deçà delà, les faibles pentes boisés de l'île.

L'averse cessa seulement à six heures du soir, c'est-à-dire au moment où l'obscurité naissante empêchait les voyageurs de reprendre leur route interrompue. Les moustiques s'acharnèrent dès lors sur les malheureux voyageurs incapables de trouver le sommeil.

Le lendemain matin, l'aurore d'une journée splendide fut saluée par les chants de milliers de perroquets gris, folâtres habitants des forêts de Bamu. Johnston, savant naturaliste et profond observateur, rectifia au sujet du chant de ces oiseaux une erreur généralement commise: les refrains de ces perroquets étaient très variés; les modulations de leur voix passaient par toutes les phrases de l'octave musical.

Deux heures de nage amenèrent l'allège dans le paisible canal de Kimpoko. Les voyageurs débarquèrent dans ce village où Callewaert, le même

agent qui s'était porté au secours de MM. Peschuel et Teusch attaqués à Mowa, construisait sur les plans de Stanley une nouvelle station de l'Association.

Callewaert avait reconnu de loin l'embarcation portant les blancs, et, sans distinguer autre chose que la couleur du visage des lointains passagers, il avait aussitôt fait préparer pour les recevoir un accueil réconfortant, un excellent déjeuner.

L'appétit des convives suppléa à la variété et à la qualité des mets; la conversation la plus vive et la plus enjouée y remplaça la gaieté factice obtenue à l'aide de vins trop généreux dans les dîners du monde officiel d'Europe.

Callewaert présenta à ses hôtes le chef nègre de la localité.


LE ROI DE KIMPOKO.

Ce dernier était un personnage à la physionomie très sombre, au regard dur et arrogant, et d'un caractère soupçonneux et jaloux. Il parut très offensé de l'attention que Brunfaut, poussé par la simple curiosté, prêta à l'examen des traits et de la toilette des dames qui l'accompagnaient.

Invité par les blancs a boire un verre de vin de Madère, luxe passager de la cave de Callewaert, le noir se récusa d'abord ; c'était fétiche pour un homme libre de Kimpoko d'absorber un liquide quelconque en présence d'étrangers.

Néanmoins, sur les instances des mundelés, ce païen fanatique accepta le verre, déploya devant sa figure le large morceau d'étoffe écarlate qui lui servait de manteau et but d'un trait le liquide rosé.

Surpris après cette opération par l'arrivée inopinée d'un groupe d'indigènes, le chef de Kimpoko rendit à Callewaert le verre vide en tremblant comme un homme qui vient de commettre un méfait.

Quelques murmures de désapprobation s'élevèrent dans l'assistance ; la crainte respectueuse qu'éprouvèrent pour les blancs les sujets de Kimpoko réprima seule les représailles que l'accomplissement d'un tel sacrilège eût occasionnées inévitablement à une époque antérieure.

Le chef de Kimpoko, pris à partie par les plus rigides censeurs de l'endroit, faillit dans la nuit suivante être destitué par ses propres sujets.

L'un d'eux, nègre ambitieux, favori de Gandeley, makoko des Banfundu, ressemblant physiquement à un magot de porcelaine japonaise, déclama un violent réquisitoire contre le chef indigène qui avait souillé ses lèvres

en buvant devant des étrangers, « fétiches de race, » un verre de vin de mpoutou.

Ces insinuations aboutirent à la condamnation de l'accusé à l'épreuve du poison, moyen efficace pour faire rendre au chef le liquide censément fétiche qu'il avait avalé.

Pour échapper à cette ordalie, le chef de Kimpoko se réfugia auprès des blancs.

Callewaert sauva son hôte par un habile subterfuge. Il administra au condamné, en présence de tous les juges, une potion contenant quelques grammes d'émétique, excellente drogue pharmaceutique qui produisit, et au delà, l'évacuation désirée par les indigènes.



HABITANT DE KIMPOKO.

Le chef indigène fut de nouveau acclamé et élevé sur le pavois par ses subordonnés; Callewaert passa désormais aux yeux des indigènes pour un grand féticheur.

Comme on peut en juger, les nègres de Kimpoko, respectueux des lois ineptes mais traditionnelles de leur contrée, sont toujours prêts à rendre à César ce qui appartient à César, à condition toutefois que César rende lui-même ce qu'il a pris sans se conformer aux ridicules usages en vigueur.

Le 22 février, Brunfaut et M. Johnston prenaient congé de Callewaert en emportant le souvenir durable de l'excellent accueil qu'ils en avaient reçu, souvenir inoubliable, grâce à l'incident du verre de Madère.

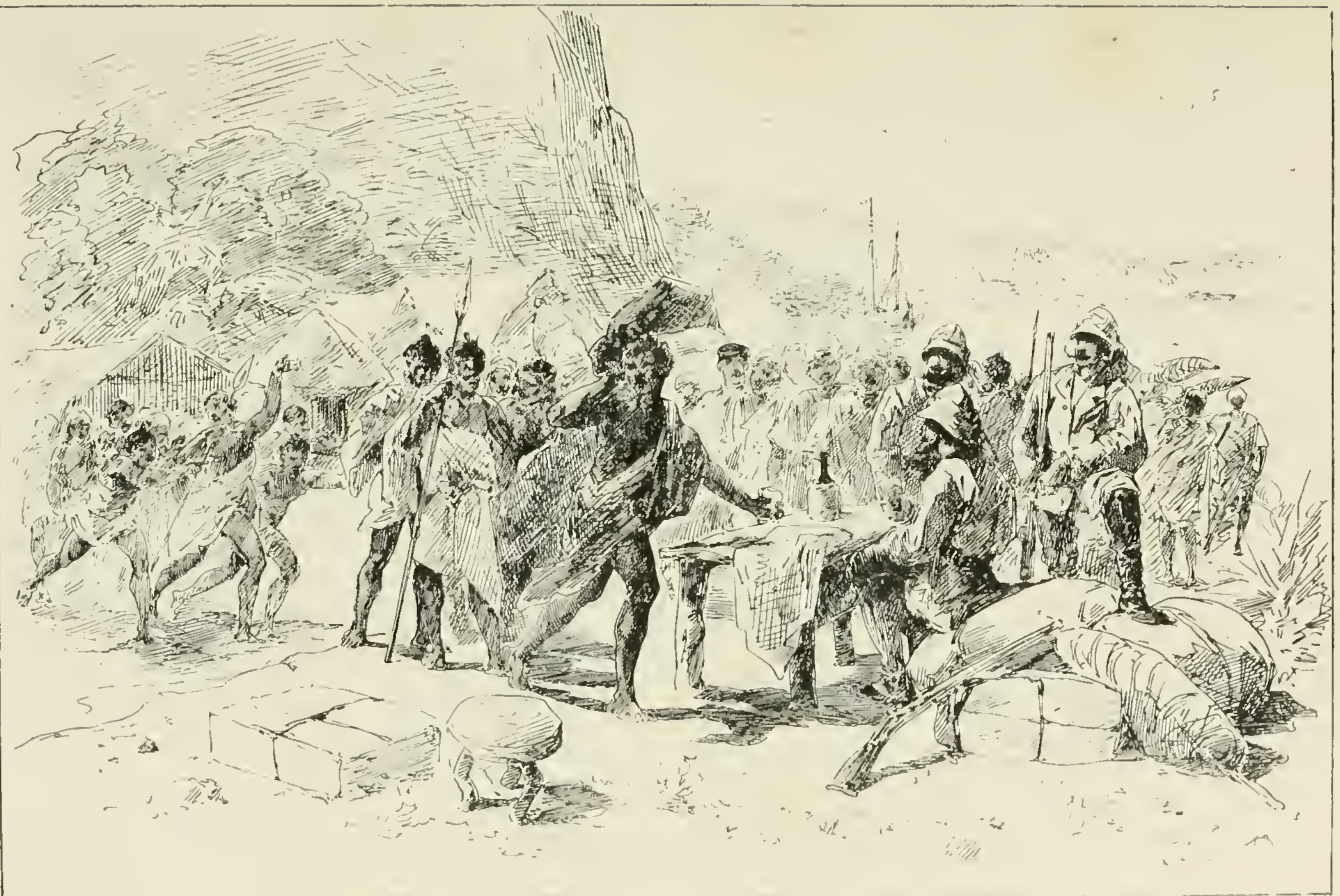
Le 26 au soir, les voyageurs s'arrêtaient à Msuata-Station et ne pouvaient, à leur grand regret, y rencontrer dès leur arrivée le sympathique fondateur de ce poste hospitalier.

Janssen, absent depuis plusieurs jours, était allé rendre visite au grand makoko des Bateké, Mpumu Ntaba (chef « bouc », en dialecte kibuma).

Un incident, qui avait failli tourner au tragique, s'était déroulé en janvier dernier à la station de Msuata et avait eu pour conséquence le déplacement momentané de Janssen.

Le 13 janvier, des Bateké, originaires des villages de la rive droite en face de Msuata, s'étaient présentés à Souzou M'Pembé pour lui vendre une pointe d'ivoire.

Janssen avait précisément à cette date fort peu d'étoffe en magasin; mais



A KIMPOKO-STATION.

il put néanmoins remettre aux vendeurs la moitié des quantités convenues en payement de l'ivoire.

Les Batekė se retirèrent. Confiants dans la solvabilité de l'acheteur, ils lui laissèrent l'objet vendu et promirent de revenir prochainement pour emporter le restant de l'échange.

Trois jours après, les cupides vendeurs s'introduisaient de nouveau auprès du lieutenant et exigeaient insolemment le double de la quantité d'étoffe primitivement convenue.

Ces marchands sans aveu avaient en outre apporté les étoffes reçues antérieurement, sous le fallacieux prétexte qu'ils ne pouvaient tirer aucun profit de cette marchandise dépréciée sur les marchés bateké.

Une discussion, ou mieux une véritable dispute s'engagea entre acheteur et vendeurs. A bout de patience et impuissant à hurler aussi fort que ses partenaires, Janssen leur rendit la pointe d'ivoire et déclara nettement que le marché était rompu, et qu'il n'achèterait plus désormais un seul objet à de pareils traitants.

En ce moment survint une giboulée soudaine : les Bateké déposèrent prestement les étoffes qu'ils avaient rapportées et décampèrent non moins prestement, en criant à Janssen :

« Nous retournons chez nous en toute hâte ; la pluie pourrait avarier les marchandises contenues dans nos pirogues. »

Janssen, obligé depuis son séjour chez les noirs d'élever la défiance à la hauteur d'un principe, examina aussitôt les pièces d'étoffe qu'on lui restituait si brusquement, et il reconnut qu'il manquait à chacune d'elles plusieurs brasses.

Les filous n'étaient pas loin: la pluie, dont ils avaient invoqué la complicité, les avait empêchés de traverser le fleuve et forcés à se réfugier au village de Msuata.

Désireux d'infliger une leçon à ces coquins, Janssen dépêcha un de ses plus fidèles Zanzibarites auprès de « papa » Gobila, pour le prier d'arrêter les marchands bateké. L'émissaire revint au bout de vingt minutes: selon lui, les gredins étaient introuvables, Gobila était momentanément absent.

Ne voulant à aucun prix être dupe des moricauds indigènes, Janssen se mit à la tête d'un peloton de douze hommes armés et partit à la recherche des gredins.

Jamais démonstration hostile n'avait été dirigée par Janssen contre le village de Msuata; aussi l'apparition à l'improviste du m'foum Souzou M'Pembé, fâché et conduisant au pas de charge douze guerriers, jeta-t-elle dans le village un complet désarroi.

En l'absence de Gobila, les quelques vieux notables de la localité se portèrent au-devant du mundelé et le supplièrent d'épargner les habitants.

Le « Souzou M'Pembé, *mandaka ma bi!* (coq blanc, c'est bien mal!) » allèrent leur train; écrit Janssen, on crie, on hurle, on gesticule, on menace.

Bref après une heure de pleurs et de grincements de dents, les représentants du village se calment. Janssen s'explique et réclame la livraison des voleurs.

On refuse. D'ailleurs on ne les connaît pas, on ne les a pas vus, dit-on.

Mais, tout à coup, un des larrons se détache de la foule et s'approche doucement de Janssen.

Les Zanzibarites, sur l'ordre du lieutenant, empoignent le Batekė qui se débat et provoque par ses hurlements un vacarme épouvantable.

L'assistance noire veut se porter au secours du prisonnier; les notables font à Janssen les plus sévères remontrances; quelques habitants, s'insurgeant devant la sévérité de Souzou M'Pembé, apparaissent armés de leurs fusils; les femmes et les enfants se sauvent à toutes jambes sur un mot d'ordre des hommes.

Janssen forme en carré son petit peloton de Zanzibarites; le prisonnier, ligoté et impuissant, est placé au centre.

Le calme le plus absolu plane un instant sur la foule. Il semble qu'on hésite de part et d'autre à commencer le feu.

Janssen s'avance vers les notables de Msuata.

« Je veux, leur dit-il, emmener mon prisonnier à la station; il ne lui sera fait aucun mal, mais je dois néanmoins le punir par quelques jours de cachot. Ordonnez à la populace de me laisser passer, et sachez que si un habitant de Msuata fait feu sur moi ou sur mes hommes, le village sera brûlé aussitôt, vos femmes seront enlevées, vos champs seront ravagés par les fils de Boula Matari. Pourquoi d'ailleurs prendriez-vous le parti de l'homme que j'arrête? C'est un Batekė et un voleur!

— Gobila est absent, répondent les interpellés; nous craignons, en laissant arrêter un Batekė dans notre village, d'encourir la colère du grand Mpumu Ntaba, roi tout-puissant et vindicatif.

— Eh bien, je ferai mon affaire du courroux du grand makoko. S'il marche contre vous, je serai votre allié et nous remporterons une victoire certaine. »

Ce dernier argument clôtura la discussion.

Les chefs banfundu possédaient une foi sans limites dans la parole de

leur ami Souzou M'Pembé; ils calmèrent la populace surexcitée; Janssen et son peloton purent, sans coup ferir, emmener le captif jusqu'à la station.

Le lendemain, à l'aube, Gobila, alarmé par les récits exagérés de l'incident de Msuata, quittait en toute hâte le marché banfundu où il se trouvait depuis deux jours, et arrivait d'une traite à la station. Exténué, sanglotant, il sollicitait une audience immédiate de son fils blanc.

Janssen dormait encore; les sanglots de Gobila l'éveillèrent. Il donna l'ordre d'introduire le plaignant dans sa chambre à coucher: là, il lui raconta toute la vérité.

« Quoi! s'écria Gobila après avoir écouté anxieusement ce récit, quoi! le village n'est pas brûlé? mes huttes sont encore debout? mes femmes sont vivantes? mes richesses n'ont pas été pillées? Tout cela est-il bien vrai, Souzou M'Pembé? On m'avait affirmé le contraire; on m'avait dit que vous aviez été méchant, et que vous étiez devenu, comme tous ceux de votre race, un ennemi juré des noirs, un brûleur de villages nègres, un mangeur de petits enfants banfundu.

— Bah! répliqua Janssen, retournez à votre village, papa Gobila, vous le retrouverez tel que vous l'avez laissé lors de votre départ. Allez, et ramenez ici sans retard tous les notables : je désire qu'ils assistent au jugement du Bateké coupable. »

Une heure après, Msuata-Station se transformait en vaste aréopage. Presque toute la population masculine du village s'était transportée sur les pas de Gobila, nommé d'office par Janssen président du jury chargé de juger le larron.

La pointe d'ivoire en litige avait été trouvée précisément en possession du voleur arrêté.

Janssen, se rappelant le jugement de Salomon, soumit à l'approbation des jurés la peine qu'il désirait infliger aux frauduleux marchands bateké.

Sur le sol, près du captif garrotté et gardé à vue par deux Zanzibarites, étaient éparpillés la pointe d'ivoire, une scie et les ballots d'étoffe déchirée rapportés par les vendeurs.

Après avoir, au préalable, exposé succinctement les circonstances de la vente, Janssen montra aux juges les ballots d'étoffe lacérée.

« Voilà, dit-il, l'état dans lequel les marchands m'ont rendu ma monnaie; n'est-il pas juste que je leur restitue la pointe d'ivoire diminuée de longueur? A l'aide de cette scie, je vais donc couper un morceau d'ivoire que je garderai, et je remettrai aux Bateké l'autre partie. »

Une explosion de rires accueillit cette proposition; les juges banfundu

ne savaient pas rester impassibles; dans leurs approbations bruyantes revenaient les mots : « *Mayelle* Souzou M'Pembè. » (Il a de l'esprit. Souzou M'Pembè.)

Le jury décida séance tenante le partage de la pièce d'ivoire, mais Janssen voulut auparavant accorder la parole au Bateké intéressé.

Celui-ci reconnut les droits du mundelé et se déclara prêt à accepter au nom de ses camarades et au sien les conditions premières de la vente. La pointe d'ivoire resterait intacte au mfoum blanc, et les marchands reprendraient les étoffes rendues par eux en versant en outre cinquante mitakos (12 fr. 50).

Janssen souscrivit à cet arrangement.

On délivra le prisonnier; les bravos les plus enthousiastes s'élevèrent de la foule; le malafou circula à pleines jarres. Accusé et jurés d'il y a un instant s'embrassèrent, chantèrent en chœur, et prirent part à un galop général.

Pour mettre le comble à cette joyeuse manifestation, le lieutenant alla chercher dans sa chambre un engin civilisateur apporté à la station par le dernier courrier.

Il revint presque aussitôt, portant une magnifique boîte en acajou.

Les natifs se groupèrent autour de Souzou M'Pembé, qui réclama le silence et l'attention.

Dès que le calme fut rétabli dans l'assistance, Janssen fit jouer secrètement le ressort, et l'instrument déroula automatiquement un des refrains de l'opérette la plus populaire du compositeur Lecocq.

L'effet que cette musiqne produisit sur les auditeurs fut contraire à celui qu'en espérait le lieutenant. Les indigènes s'enfuirent comme autant de lièvres effarouchés : Souzou M'Pembé était un sorcier, il ensorcelait des caisses.

Le premier moment de terreur passé, les plus courageux des fuyards se ravisèrent et revinrent timidement pour examiner la boîte magique.

Elle ne jouait plus. Janssen l'ouvrit devant eux. Une enveloppe de verre protégeait heureusement le mécanisme ingénieux de l'instrument qui fut palpé en tout sens par les curieux.

Sur l'invitation de l'un d'eux, le lieutenant remonta la mécanique, qui modula cette fois une valse de Strauss. Quelques natifs avaient bonne envie de s'enfuir encore, mais le calme d'un certain nombre parmi lesquels se trouvait le papa Gobila, les rassura et les retint.

Le fétiche musicien n'était pas méchant; il n'y eut plus de poltrons. La boîte à musique adulée, entourée de tout le respect possible, fit tous les



LA BOÎTE A MUSIQUE DE MSUATA-STATION.

frais d'un concert écouté dans un religieux silence et prolongé au delà des désirs de Janssen.

A la nuit noire, Msuata-Station reprit son calme accoutumé: dans les villages des alentours, les témoins oculaires et auriculaires de la fête de la veille contaient aux populations émerveillées les prouessesfantastiques du magicien Souzou M'Pembé.

Désormais la boîte à musique joua un rôle considérable dans les bonnes relations de Janssen avec les tribus environnantes.

Le marchand bateké, cause de l'incident de Msuata, colporta de village en village, dans tout le royaume de Mpumu Ntaba, la légende de l'instrument ensorcelé, la gloire, la puissance et la générosité du mfoum blanc de la station de Msuata.

Le 15 janvier, Janssen recevait une lettre de son chef direct, le capitaine Hanssens. Nous croyons devoir la reproduire in extenso: elle dit mieux que nous ne pourrions l'écrire nous-même les services rendus à l'Association par le jeune officier.

« Mon cher camarade,

« Je suis heureux de pouvoir vous exprimer toute ma satisfaction pour le concours dévoué et intelligent que vous m'avez prêté dans la reconnaissance que nous avons faite ensemble du 25 au 30 octobre, reconnaissance dont le résultat à été la création de la station de Bolobo.

« Grâce à votre activité, à votre zèle, à vos connaissances pratiques, une vaste maison provisoire a pu être construite dans d'excellentes conditions, le terrain en grande partie défriché, des routes pratiquées dans diverses directions, et une grande quantité de matériaux destinés à la construction de la maison définitive a été rassemblée à pied d'œuvre.

« J'accomplis un devoir en vous attribuant la plus large part dans le résultat obtenu et j'aurai soin d'informer l'Association de votre collaboration si active et du résultat qu'elle a produit.

HANSSENS.

Comme on peut le voir, la loyauté était une des qualités multiples du brave capitaine Hanssens. Jamais, à l'instar de certains chefs d'expédition, il ne s'attribua tout le succès des entreprises qu'il dirigeait; ses lettres et ses rapports au Comité de Bruxelles mentionnèrent toujours la part, si minime qu'elle fut, prise par ses seconds et ses plus modestes serviteurs à la réalisation des tentatives hardies menées le plus souvent à bonne fin

par lui. Les équitables procédés du capitaine redoublaient la bonne volonté et le zèle des agents placés sous ses ordres.

Janssen apprit à regret, vers la fin de janvier, le déplacement du capitaine Hanssens, nommé chef de la division du bas Congo.

Néanmoins le sous-lieutenant, escomptant la sympathie et l'intérêt que lui portait Stanley, espéra beaucoup sur le retour de ce dernier pour obtenir un changement de position conforme à ses goûts aventureux de voyage et de découverte.

L'existence de chef de station pesait au jeune pionnier qui, mis en goût par son voyage d'exploration poussé jusqu'à Bolobo, désirait ardemment joindre son nom à ceux des explorateurs qui ont traversé l'Afrique équatoriale.

Le jour vint, en février 1883, où le chef de Msuata put satisfaire un des vœux les plus ardents de son imagination aventureuse.

L'incident survenu à Msuata, au sujet de la mauvaise foi des marchands bateké, avait eu pour conséquence de populariser le m'foum Souzou M'Pembé dans le vaste royaume du Mpumu N'taba.

Le très-haut et puissant successeur du makoko avec lequel de Brazza avait antérieurement conclu des traités d'alliance manifesta dès lors le désir le plus vif d'entrer en relations parlées avec son blanc voisin d'outre-Congo.

Il dépêcha successivement de nombreuses ambassades à Msuata pour inviter gracieusement Janssen à se rendre dans sa capitale.

Refuser constamment de telles invitations eût été de la part de l'agent de l'Association une fausse manœuvre diplomatique. La bonne entente, l'entretien de rapports amicaux avec les tribus limitrophes, faisaient partie du rôle d'un chef de station.

Vers la fin de février, Janssen, estimant que son absence momentanée de Msuata ne serait pas préjudiciable aux travaux de la station, accepta l'invitation du makoko bateké.

Mpumu N'taba résidait avec sa cour dans un village baptisé de son nom, situé dans l'intérieur des terres, à plusieurs kilomètres de la rive droite du Congo, et par la même latitude environ que Msuata-Station. Dix heures de marche à travers une contrée entièrement dépouillée de hautes futaies, mais abondamment pourvue d'herbacées, d'arbustes de toute espèce, et coupée par un sentier tracé par les éléphants, y conduisirent le lieutenant et son escorte peu nombreuse.

En dépit de l'heure avancée (six heures du soir) à laquelle arrivait Janssen, Mpumu N'taba reçut le visiteur dans son *palais* royal.

« Un vrai palais, écrit le lieutenant, si l'on tient compte de la région où je me trouve. »

« La construction mesure environ trente-cinq mètres de long sur douze de large. Elle n'a pas d'étage, et le rez de chaussée constitue une seule pièce très vaste où sont disposés d'un côté des lits de fabrication indigène, munis de couvertures, de coussins d'étoffes soyeuses à couleurs vives et de moelleux édredons, des sièges cannelés s'efforçant de ressembler a des fauteuils européens: du côté opposé, les armes de tout genre, mousquets à silex, flèches, arcs, lances sacrées surmontées d'une forêt de plumes d'oiseaux (ces dernières armes sont les insignes de la souveraineté des makokos bateké); au centre, un emplacement noirci par la fumée marque l'espace réservée a la cuisine. Çà et là, relégues dans les encoignures ou appendus aux murs, les idoles dévoilent leurs hideurs sculptées, et les mkissi, dieux lares empruntés aux squelettes de la faune africaine, dégagent de fétides émanations en harmonie avec les âcres odeurs des pipes d'iamba, régal permanent offert par Mpumu N'taba aux dignitaires de sa cour. »



LANCE SACRÉE.

A l'entrée de Janssen dans ce capharnaüm mal éclairé par des torches fumeuses, le spectacle qu'offraient les hôtes qui s'y trouvaient avait un aspect saisissant.

Sur une estrade adossée à la muraille du fond, Mpumu N'taba, revêtu des ornements royaux, reposait majestueusement accroupi sur des peaux de lion; à ses pieds, son jeune frère Galiena s'étirait sur une peau de panthère; à droite et à gauche de ces altesses, gisaient dans les poses les plus diverses et les accoutrements les plus disparates les ministres et les hauts fonctionnaires des États bateké.

Un orchestre sauvage massé dans un angle de la pièce, à gauche de la porte d'entrée, couvrit tout d'abord, sans pitié pour les oreilles du mundelé, les m'botés d'introduction. Trombes et tambours, fifres et musettes se taisent ensuite; Mpumu N'taba se lève et souhaite la bienvenue au mfoum Souzou M'Pembé, dont la célébrité, répercutée par les marchands d'ivoire à tous les carrefours des districts bateké, est venue jusqu'à lui.

L'allocution du makoko est écoutée par les assistants avec une attention respectueuse.

Les ministres et les fonctionnaires de la cour de Mpumu Ntaba ne ressemblent en rien à leurs collègues des autres cours africaines.

Éduqués par un autocrate habitué à faire couper la tête de ses sujets irrespectueux, les courtisans sont d'une servilité à toute épreuve. Lorsque le roi parle, ils retiennent leur respiration pour ne pas troubler sa parole, et attendent, pour l'applaudir, le moment où l'orateur royal donne lui-même le signal des applaudissements.

Cette fois, comme d'habitude, le chef batéké ayant terminé son speech remplit les fonctions de chef de *claque* et fut à tour de bras secondé par son entourage.

Janssen, émerveillé, joignit ses plus bruyants battements de mains à l'approbation tapageuse des noirs, et voulut vainement bisser l'orateur. Ses cris de : « Bis! bis! bis! » restèrent sans écho. Le programme de la cérémonie réglée d'avance n'admettait pas de modifications.

Aussitôt après le discours du souverain, le ministre *de la bouche* s'était levé pour procéder à la distribution du sempiternel malafou.

Une volumineuse jarre remplie de ce vin des tropiques fut présentée d'abord au lieutenant, qui y trempa ses lèvres; puis elle passa de bouche en bouche, du roi Ntaba à son frère, de Galiena au doyen d'âge des ministres, de celui-ci au cadet des ministres, etc., pour arriver entièrement vide aux mains du plus jeune des courtisans.

Bien entendu, le cinquième ou le sixième buveur transmettait déjà au suivant, par ordre de classement, la jarre allégée de tout liquide; on devait donc faire appel à l'échanson pour la remplacer par une jarre remplie.

Ces premières libations suffirent pour réveiller les penchants musicaux et chorégraphiques des habitants du palais royal. On chantait, on hurlait, on pirouettait, on se disloquait, et l'on ne songeait pas le moins du monde que « l'Aurore aux doigts de rose allait ouvrir les portes de l'orient »; que le mundelé éreinté par la marche longue et pénible la veille, se serait trouvé très heureux de consacrer au repos les dernières heures de fraîcheur de la nuit.

Mis à son aise par le sans-gêne si ostensible de ses hôtes, Janssen s'approcha de Mpumu Ntaba et lui fit comprendre qu'il était satisfait au delà de ses espérances de l'accueil enthousiaste dont il était l'objet, accueil qui dépassait en éclat toutes les réceptions dont les rois du Congo, y compris Ibaka, avaient honoré les mundelés.

La physionomie de l'autocrate, vaniteux à l'excès et amouraché de gloriole,

s'épanouit de contentement à cet éloge. Mpumu Ntaba se déclara disposé à procurer au blanc si aimable, toutes les distractions qu'offrait sa capitale.

« Les étoiles brillent encore dans la nuit calme et sereine: la population de ma capitale, prévenue de votre arrivée, vous attend à la porte de mon palais pour vous acclamer et vous fêter; plus loin, dans la somptueuse demeure où logent mes épouses favorites et mes esclaves, de délicieuses surprises vous attendent et vous feront oublier les fatigues de votre voyage.

— Le sommeil est, hélas! plus fort que ma volonté; l'appât des distractions charmantes dont vous me parlez me tente moins pour le moment que les ineffables douceurs d'un lit sous un toit de loango. A demain donc, Mpumu Ntaba ; indiquez-moi la case où je pourrai dormir le reste de la nuit. »

Le souverain bateké, poussant la complaisance au delà de toute limite, envoya querir aussitôt, par son frère Galiena, la plus belle et la plus jeune des esclaves détenues au service des souveraines de la localité. Il l'offrit à son hôte, mais Janssen récusa le présent, car en l'acceptant il se fût trouvé dans l'obligation de faire un don très considérable.

Les courtisans s'étonnèrent du refus du mundelé, mais ils cachèrent leur surprise pour ne point déplaire à l'auguste chef noir très favorable à Souzou M'Pembé. L'un d'eux se détacha de l'assistance sur l'ordre de Ntaba, et conduisit Janssen dans une case de construction récente située à proximité du palais, mais hors de l'enceinte de paille qui protégeait l'habitation royale.

Là, il souhaita un bon sommeil au protégé de son maître. Janssen s'installa assez commodément sur une couchette en bambou : les hommes d'escorte, selon leur habitude en voyage, se rangèrent à l'extérieur autour de la cabane occupée par le maître, et dormirent de leur plus bruyant sommeil sous la voûte étoilée.

Dès le lever du soleil, Janssen était réveillé par la population du village empressée de voir le mundelé. En vain ses serviteurs essayèrent-ils de s'opposer à l'invasion de la cabane; hommes, femmes, enfants, courtisans, roi et reines forcèrent tour à tour la consigne des Zanzibarites et vinrent combler Janssen de m'botés amicaux.

La provision de perles et de bibelots dont le prudent visiteur s'était muni fut insuffisante pour contenter toutes les dames accourues au petit lever. Cependant Janssen n'avait distribué ses cadeaux qu'aux moins laides de ces filles d'Ève, et plus particulièrement à celles qui portaient le titre d'épouses de Mpumu Ntaba. Ces dernières se comptaient par dizaines.

L'officier, terminant rapidement sa toilette en présence de nombreux témoins, sollicita la permission de visiter le palais, d'autres écriraient le sérail du roi des Batekè.

A peine eut-il formulé sa demande qu'il fut conduit par Mpumu Ntaba dans les huttes voisines du palais où logeaient ses femmes, pour la plupart négresses pur sang, achetées ou enlevées aux tribus environnantes, et toutes plus laides les unes que les autres; certaines avaient dépassé même la quarantaine.

Des nattes inachevées, des pagnes à demi tressés indiquaient les occupations auxquelles se livraient les royales épouses.

Franchement, ce harem ne rappelait en rien ceux que l'imagination d'un lecteur des Contes des Mille et une Nuits eût pu enfanter. Janssen en manifesta son étonnement au makoko.

« Oh ! répondit Mpumu Ntaba, je possède encore des épouses, arrivées de bien loin, en deçà des déserts immenses qui s'étendent au nord de mon royaume; je les ai achetées à des traitants arabes. Venez, Souzou M'Pembé, je veux moi-même vous faire admirer les plus beaux ornements de ma cour. »

Effectivement, Mpumu Ntaba pénétra avec Janssen dans une case spacieuse, plus vaste et mieux éclairée que les précédentes, où une dizaine de femmes, accroupies à l'orientale sur d'élégantes nattes, devisaient entre elles, coquettement drapées dans de soyeuses étoffes, les bras et les jambes surchargées d'anneaux de cuivre, d'argent et d'or.

A l'arrivée des visiteurs, toutes se levèrent, et plusieurs s'élancèrent en souriant et en sautillant à la rencontre de Mpumu Ntaba.

Celles-ci différaient essentiellement des massives négresses dont regorgeaient les huttes précédemment visitées. Moresques de race noire, elles avaient les beaux traits de leurs sœurs du Sénégal et de l'Algérie : de grands yeux fendus en amandes, estompés de longs cils noirs recourbés, le nez aquilin, les lèvres rouges et délicates, la chevelure soyeuse, ondulée et abondante.

Sans tenir compte de la présence de Janssen, Mpumu Ntaba leur témoigna une vive affection; il les embrassait, jouait, riait avec elles; de leur côté, ces épouses accablaient le royal époux de leurs plus coquettes minauderies.

Dans le nombre, une fillette de quatorze ans, la préférée, la favorite de Mpumu Ntaba, était plus particulièrement l'objet des câlineries, des cajoleries de son maître.

« C'est la plus jeune de mes femmes, je l'ai récemment épousée; elle vient

du pays des bananiers et des cocotiers, des rivages découpés par une immense nappe d'eaux bleues ou vertes... dit Mpumu en étendant le bras dans la direction de l'Orient. Son nom est Anina. »

C'était une Zanzibarite. Janssen lui dit quelques mots dans le dialecte kissahouili. L'enfant leva sur l'étranger des yeux rayonnants de bonheur. Depuis de longs mois elle n'avait plus entendu parler l'idiome de son pays natal ; les paroles du mundelé ravivaient les plus doux souvenirs dans l'âme de cette jeune exilée.

« Veux-tu l'emmener avec toi? demanda Mpumu Ntaba, témoin nullement jaloux d'une conversation qu'il était incapable de comprendre. Je te la donne; la veux-tu?

— Merci, répliqua Janssen. Dans mon pays, plus loin que le mpoutou, je choisirai plus tard une compagne. Nous autres blancs, nous ne prenons qu'une femme et ne pouvons en associer qu'une seule à notre vie, à nos joies et à nos douleurs.

— Comment ! une seule épouse? exclama Mpumu Ntaba. La même pendant toute la vie?

— Une seule femme, » répondit gravement l'officier.

Mpumu Ntaba, que cette réponse surprenait beaucoup, traduisit à ses favorites les paroles de l'étranger.

Les femmes se regardèrent et partirent d'un éclat de rire aussi bruyant qu'unanime.

« Les blancs ont cependant assez d'étoffes, de fusils, de mouchoirs et de perles pour acheter plus d'une femme.

— Assurément, les blancs sont très riches; mais ils n'achètent pas leur épouse. Chez eux, la femme est libre; elle donne son cœur à celui qu'elle aime, et le prend pour mari, pour compagnon, pour ami de toute sa vie. »

Ces paroles, traduites aux femmes, firent cesser les rires et rendirent pensives et silencieuses ces créatures déshéritées qui semblaient chercher à comprendre toute la portée du langage de l'étranger...

Le soir, les favorites, redevenues rieuses et enjouées, assistaient parées de leurs plus beaux atours au festin copieux donné en l'honneur de Janssen dans le palais de Mpumu Ntaba.

Au repas succédèrent les réjouissances tapageuses, réédition des danses et des chants de la veille, non corrigée, mais augmentée de la présence du beau sexe.

Cette nuit-là, les femmes de Mpumu Ntaba se montrèrent les dignes émules des bacchantes de l'antiquité. Enivrées de gin et de malafou, elles préludèrent, dans la toilette la plus incorrecte, à de véritables saturnales, sans

respect pour les mkissi et les idoles qui tapissaient les murs du palais.

L'orgie se continuait à l'extérieur : la population du village dansait et hurlait autour des feux de joie : quelques jeunes gens tiraillaient sur la place où trônait un majestueux bombax pavoisé. (Mpumu Ntaba avait fait attacher aux rameaux de cet arbre tous les drapeaux en sa possession : banderoles aux couleurs françaises, abandonnées au roi des Bateké par M. de Brazza : pavillons importés au village par maître Ganchu, collecteur de taxes de Sa Majesté noire.)

Au cours de la fête de nuit, Janssen fut à diverses reprises surpris par les tintements d'une sonnette rappelant le tin-tin des grelots attachés en Europe au collier des animaux domestiques.

Cet appel était répété chaque fois qu'un nouveau personnage, un notable de la localité, sollicitait l'honneur de prendre part aux réjouissances de la cour. Cette ingénieuse sonnerie prévenait ainsi Mpumu Ntaba de chaque nouvelle arrivée. Nul sujet bateké n'eût séjourné du reste dans les appartements royaux sans avoir obtenu au préalable une autorisation spéciale.

A jeun ou en goguette, Mpumu Ntaba était toujours un chef nègre respecté, sinon respectable ; de tous les semblants de rois rencontrés par Janssen sur les bords du Congo, le roi des Bateké était sans contredit celui que ses sujets entouraient en apparence des plus grandes marques de respect et de servilisme.

Heureux d'avoir fait cette visite, mais reconnaissant néanmoins qu'il serait mis promptement hors de combat en la prolongeant, Janssen prit congé de son hôte et s'éloigna dès l'aube du lendemain. Ses porteurs pliaient sous le faix des cadeaux dus aux largesses du roi et de la population du village.

Un soleil ardent éclaira le retour du voyageur, et lui fit chaudement payer les distractions relatives que lui avait procurées son excursion.

Le 27 février, le commandant de Msuata-Station présidait à son tour un repas moins copieux et surtout moins bruyant que le banquet de Mpumu Ntaba. Les convives européens préféraient néanmoins cette simple réunion à tous les festins de souverains nègres possibles. Brunfaut, Johnston et Janssen, malgré la frugalité de la table, resserraient les nœuds de leur récente amitié par une intime revue du passé, par des confidences réciproques et par l'échange sincère de leurs nobles aspirations d'avenir.





# CHAPITRE IV

Msuata-Station. — Un fauve qui vole les chèvres. — Voyage de Bruntaut : de Msuata à Bolobo. — La canne à sucre de Mbongo. — Mpongwé ! mpongwé ! — Le roi Ibaka boit ! — Visite au village de Bolobo. — Religion des Bayanzi. — Retour d'Orban vers le bas Congo.



Après le modeste déjeuner que nous avons esquissés à grands traits dans le chapitre précédent, les blancs réfugiés à Msuata entreprirent une excursion sur le domaine géré par Janssen.

M. H. Johnston, ce voyageur artiste doublé d'un écrivain, a publié les impressions qu'il éprouva en rencontrant, sur ce plateau occupé depuis huit mois à peine par les agents de l'Association, une station dont les aménagements et le comfort ne le cédaient en rien aux établisse-

ments similaires élevés sur les bords du Congo, plus près des portes de la civilisation, et développés successivement par les travaux assidus de leurs fondateurs.

C'est que M. Janssen, écrit M. H. Johnston, est l'un des agents les plus pratiques et les plus expérimentés de l'expédition. Son talent à tirer parti des ressources locales est surprenant; Msuata, grâce à ses énergiques et incessants labeurs, est devenu un poste hospitalier et confortable.

Il a jeté sur les bords d'un délicieux ruisseau, qui borne au nord ces possessions, un charmant établissement de bains, à l'occasion citadelle accessible au baigneur et inaccessible aux alligators jaloux de l'inviolabilité de leur domicile.

La maison d'habitation est pourvue d'un mobilier remarquable.

La batterie de cuisine est une merveille d'ingéniosité : les grils sont fabriqués au moyen de baguettes de fusil hors de service; la table à manger et les banquettes sont dues aux planches accouplées d'une pirogue indigène échouée sur les bords du fleuve; le four est bâti en briques séchées au soleil.

Autour des bâtiments s'étendent des jardins potagers où croissent des légumes de toute espèce; plus loin un poulailler, chef-d'œuvre de sculpture rustique, abrite plus de quatre-vingts poules et domine une petite hutte où les pondeuses trouvent des paniers pour déposer leurs œufs; une étable bien aérée sert de retraite nocturne aux chèvres laitières de la station.

Enfin, l'administrateur général actuel de cette ferme-modèle africaine a défriché, près de l'habitation, des champs où mûrissent les arachides, amandes fournissant une huile excellente tant pour les besoins culinaires que pour l'alimentation des lampes manufacturées par Janssen et remplaçant avantageusement les gluantes chandelles en usage dans les stations.

Dans les parages de Msuata on rencontre communément de petits oiseaux au plumage noir et rouge écarlate, connus sous le nom de *tisseradns;* d'énormes ravageurs de bananes, *Schirorzis gigantea*, aux plumes bleu vert, avec une crête violette; de gros et gras guêpiers, des vautours, des aigrettes et des coucous, monotones crieurs de nuit.

Sur le territoire des Bateké, le lion règne, paraît-il, en roi dans les forêts ténébreuses; sa présence, si elle est réelle dans cette région du Congo, s'explique difficilement, car on rencontre à peine le gros gibier à poil, menu habituel de cet imposant carnivore.

Les mêmes Bateké prétendent connaître le gorille, et donnent de ce

redoutable quadrumane des descriptions assez exactes; mais les voyageurs européens n'ont pu encore vérifier l'exactitude de ce renseignement.

Un curieux oiseau aquatique, l'*Eurystomus*, vit aussi non loin de Msuata; il est petit, mais brave jusqu'à la témérité, il se mesure intrépidement avec les éperviers et les aigles pêcheurs.

Les représentants de la race féline, chats-tigres, léopards, panthères, etc., pullulent dans le district de Msuata. L'audace et les instincts de rapine et de pillage poussent fréquemment l'un ou l'autre de ces carnassiers jusqu'aux étables de la station.

« Ce matin, écrit le lieutenant Janssen à la date du 6 mars, j'ai tué une panthère.

« Le jour de ma rentrée à Msuata (après la visite chez Mpumu Ntaba), j'appris qu'un fauve était venu enlever dans la nuit deux de mes chèvres, dont on avait retrouvé les débris sanglants près de l'enclos.

« La nuit suivante, le voleur à quatre pattes revint à l'étable. J'étais déjà couché, lorsque j'entendis les bêlements d'alarme de mes bonnes laitières; je me levai et me dirigeai vers l'endroit attaqué.

« L'obscurité était si profonde, que je dus me contenter de tirer au jugé trois ou quatre coups de fusil, qui chassèrent l'animal.

« Le lendemain je constatai la disparition de deux chevreaux, une de mes chèvres était mourante, le fauve lui avait labouré la tête d'un coup de griffe.

« Je résolus de mettre fin aux exploits du carnassier. Je construisis en clayonnage une petite hutte fort étroite dans laquelle je plaçai un jeune chevreau fortement ficelé et attaché à trois fusils reliés entre eux. Les gâchettes de ces armes étaient elles-mêmes rattachées par des ficelles à un piquet planté à l'entrée du piège; les canons dirigés vers la terre devaient inévitablement projeter leurs meurtrières décharges contre le carnassier guetté.

« A la tombée de la nuit le fauve, alléché et guidé par les gémissements plaintifs du pauvre chevreau garotté, bondit sur cette victime sans défense.

« Aux aguets dans ma chambre, j'entendis les ricanements de triomphe de la bête déchirant sa proie: les détonations n'avaient pas retenti. J'étais interdit; il eût été téméraire de m'aventurer dans les ténèbres vers l'enclos des chèvres: j'attendis.

« Le chevreau ne bêlait plus: le fauve poussait par intervalle des miaulements prolongés; sans doute il dévorait sa victime: cependant le piège était si étroit que j'avais espéré une tout autre solution. J'aurais donné dix

ans de la vie de mon allié Mpumu Ntaba pour voir dans cette nuit noire et assister aux péripéties du drame sanglant.

« Soudain trois détonations simultanées vibrèrent et dominèrent les hurlements du fauve. La machine infernale avait éclaté. Le carnassier ne ricanait plus, ses rugissements de douleur résonnaient d'une façon sinistre.

« J'attendis le jour sans dormir, et subissant toutes les tortures de l'anxiété, par moments n'entendant plus les plaintes du fauve, je craignais qu'il n'eût réussi à s'enfuir; parfois encore ses hurlements intenses m'empêchaient de croire que l'animal fût blessé.

« Enfin les premières lueurs de l'aurore éclaircirent mes doutes. Je courus près du piège: une panthère inondée de sang enserrait de ses puissantes griffes le cadavre lacéré du chevreau.

« A mon approche, le nerveux animal, qui avait reçu les trois balles dans l'épaule, puisa dans sa férocité assez de force pour sauter au-dessus de la palissade de deux mètres cinquante qui cernait l'enclos des chèvres et venir s'abattre presque à mes pieds.

« Je me reculai instinctivement et m'apprêtai à tirer le coup de grâce. Un Zanzibarite armé d'un fusil arrivait précisément en sens opposé; plus prompt que moi, mais aussi plus imprudent, ce noir serviteur s'élança vers l'animal et déchargea à bout portant son arme dans le ventre de la panthère, qui s'enfuit en rampant dans le champ voisin planté de manioc.

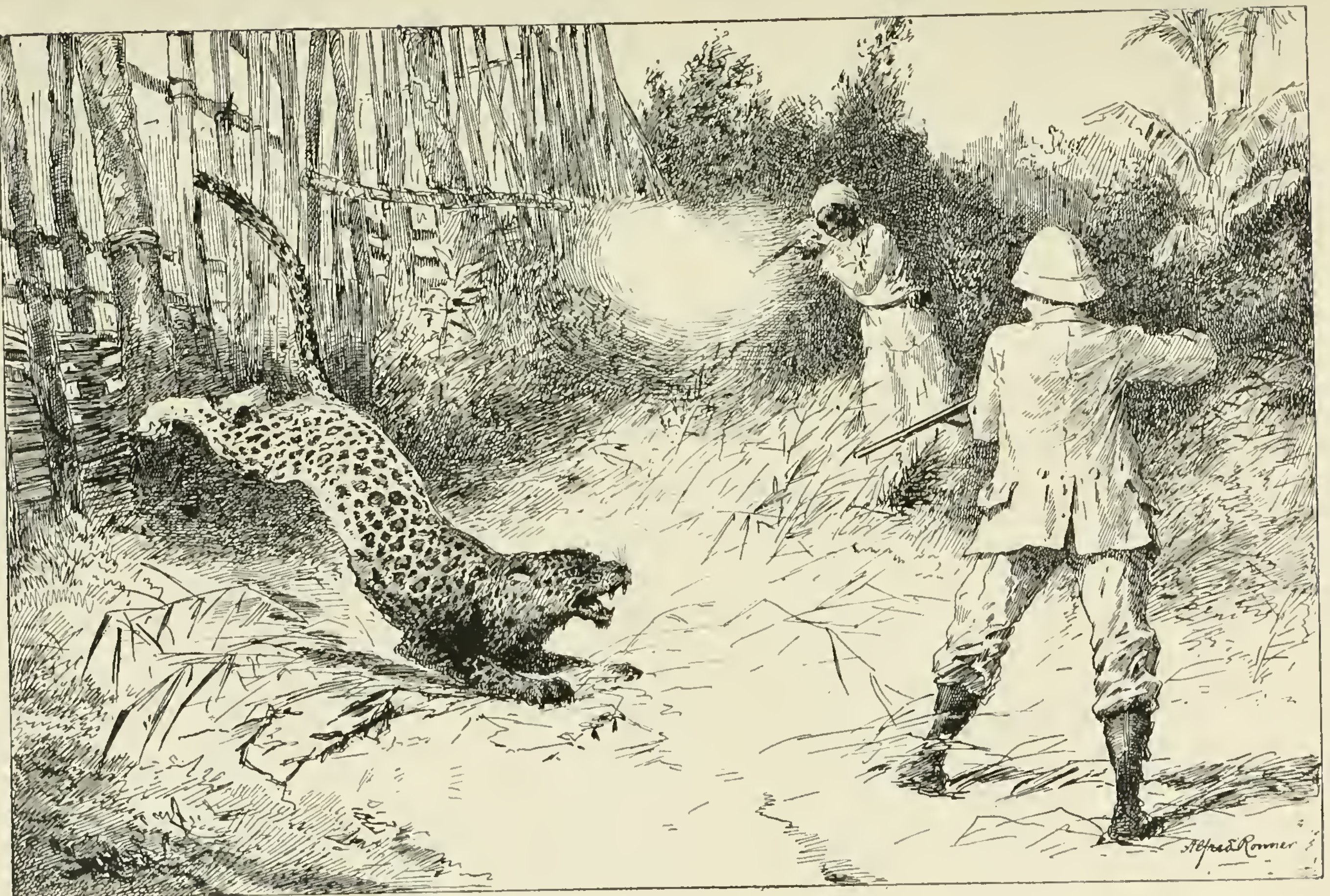
« Je marchai à la recherche de cette terrible victime si tenacement attachée à la vie; je la découvris dans le feuillage, labourant la terre de ses ongles, déracinant les tiges de manioc, hurlant encore rageusement. Elle leva sur moi un regard étincelant de haine et de menace, et se replia sur ses jarrets comme pour bondir à ma gorge...

« Sans épauler, je lui logeai la balle de mon winchester au beau milieu du front.

« Tout le personnel de la station assistait à cette aventure cynégétique. On construisit une civière pour rapporter triomphalement le cadavre de la panthère devant la porte de mon logis.

« Quelques Kroomen désiraient promener ce trophée palpitant dans les rues du village. Je refusai d'accéder à leur désir. Mais l'événement fut bientôt connu : Gobila, talonné par toute la population valide de Msuata, vint me féliciter et présider, disait-il, à une fête nègre improvisée en l'honneur du fauve trépassé.

« Cet animal est considéré comme mfoum (chef) par les indigènes; les mêmes cérémonies funèbres pratiquées à l'occasion du décès d'un notable




» JE ME RECULAI INSTINCTIVEMENT ET M'APPRÊTAI A LUI TIRER LE COUP DE GRACE ».

de village président aux funérailles de toutes panthères, de tous léopards, tigres ou lions tués par un chasseur. »

On danse, on boit, on chante en chœur autour du fauve privé de vie, durant l'entière matinee; l'après-midi, on enveloppe le corps d'étoffes multicolores et on l'enfouit en grande pompe avec quelques chèvres ou boucs masacrés expressément et nécessaires, selon les natifs, au ravitaillement de la bête pendant son voyage au pays des esprits fétiches.

Ce jour-là, après avoir fait détacher la peau de la panthère, destinée à augmenter sa collection de souvenirs du Congo, Janssen ordonna à ses hommes, au grand désappointement des sujets de Gobila, de vaquer aux travaux de la station comme d'habitude.

Le récit de chasse qui précède nous a fait oublier les voyageurs européens, convives de Janssen le 27 février. M. Johnston et Brunfaut quittaient Msuata le 28, pour se rendre à Bolobo. Dans la même journée, ils doublaient le promontoire de Ganchu, longue langue de terre qui part de la rive droite, s'avance dans le courant et constitue selon la hauteur des eaux du fleuve une île ou une presqu'île.

Sur cette péninsule s'élevait le village gouverné par Ganchu, important personnage de la cour de Mpumu Ntaba. Les huttes y étaient construites sur pilotis, à cause du niveau très-bas du sol, et pour éviter les dangers et les inconvénients de l'inondation à l'époque des pluies. Lors de sa célèbre descente du fleuve Congo, Stanley s'était imaginé que ces cases perchées sur des pieux étaient de vrais nids de pirates; et jusqu'à ce jour, sur certaines cartes géographiques allemandes, cette localité est désignée sous le nom de *Piraten Dorf*.

A la chute du jour, les passagers débarquèrent, pour y passer la nuit, dans les parages du confluent du Koango, sur la rive supérieure de ce cours d'eau, auprès d'une grande et populeuse bourgade de Bayanzi.

Vu du milieu du fleuve, aux dernières lueurs du soleil couchant, l'ensemble des huttes dissimulées sous le feuillage noir des manguiers et les feuilles gigantesques des bananiers offrait un effet pittoresque. Mais à terre l'impression favorable du premier coup d'œil s'évanouissait, les espaces libres entre les cabanes étaient autant de dépotoirs fangeux d'où s'élevaient les plus fétides exhalaisons.

La population, notables en tête, accourut au-devant des étrangers. Le chef, vêtu d'une étoffe fripée au delà de toute expression, demanda la cause du passage si fréquent des blancs sur le fleuve depuis plusieurs mois.

Brunfaut satisfit amplement la curiosité de ce personnage, et il en obtint

pour lui-même et son compagnon un logement assez confortable, divisé en trois pièces: cuisine, salon et chambre à coucher.

Plus on avance vers le centre africain en suivant le Congo, fait remarquer Johnston à cette occasion, et plus les natifs progressent dans l'art de se loger : les cases sont mieux meublées et décorées ; les ustensiles, armes, poteries, objets en métal, de fabrication indigène, sont plus abondants et faits avec plus de soin : tout, en un mot, semble proclamer la supériorité relative, en tant que savoir-vivre, du riverain du haut Congo sur l'indigène établi le long du cours inférieur et moyen du grand fleuve.

Le 1er mars au matin, Brunfaut et Johnston éprouvèrent des effets contraires à ceux qu'ils espéraient des splendeurs de leur gîte nocturne. Tous deux s'éveillèrent en proie à un malaise inusité ; ils ressentaient une sorte de névralgie, des difficultés de respirer, qui disparurent après deux heures de navigation par une fraîche brise du sud-ouest.

A midi, l'indisposition des voyageurs avait fait place à un appétit rassurant. On débarqua pour déjeuner sur la rive gauche, presque en face de l'embouchure du Lawson, large rivière dont les eaux baignent le territoire des Bateké.

La contrée est si peuplée, qu'il eût été difficile de camper sur un point quelconque de la rive gauche, sans être dans le voisinage d'un village grand ou petit ; aussi Brunfaut et Johnston furent-ils aussitôt cernés par des groupes de natifs plus curieux que malveillants.

Johnston remarqua parmi eux un type bizarre, entièrerement différent des autres, un jeune nain à la chevelure longue, bouclée, de couleur jaunâtre et arrangée sur le front en papillotes touffues, à la physionomie sauvage et au corps rappelant celui des Boschemans de l'Afrique australe.

Non loin de cette créature, une tête ridée de vieille naine, également pourvue d'une épaisse chevelure jaunâtre, fixa aussi l'attention du voyageur.

Pour satisfaire la curiosité qu'avait éveillée en lui l'apparition de ces deux êtres, Johnston s'informa de leur origine. Il lui fut répondu que ces deux types de race noire aux cheveux jaunes étaient des esclaves amenés de l'est par des traitants. Là se bornèrent les renseignements et il lui fut impossible de savoir à quelle tribu africaine appartenaient ces deux rares variétés de l'espèce humaine.

Le 2 mars, la navigation reprenait son cours. Les voyageurs, que n'inquiétaient en aucune façon les interpellations des indigènes entassés sur les rives, examinaient les richesses du décor tropical qui se déroulait sur

chaque rive du fleuve roulant des eaux agitées par une violente bourrasque.

Les petites baies tortueuses enserrées çà et là au pied des falaises présentaient des surfaces uniformément couvertes par les feuilles d'un vert brillant du *Pistia stratiotes*, plante aquatique à fleurs ravissantes commune dans la plupart des rivières équatoriales.

La violence du courant et les récentes pluies torrentielles avaient troué en maints endroits ces tapis de verdure, et charrié au milieu du fleuve, avec des amas de rameaux desséchés, des milliers de ces végétaux dont les longues racines s'attachaient aux branches submergées et contribuaient ainsi à former des sortes de filets flottants qui arrêtaient les épaves ballottées par les lames et obstruaient parfois, blocs énormes, la navigation fluviale.

De distance en distance s'amoncelaient sur les rives des roches capricieusement modelées et projetant des ramifications à cimes aiguës dans le courant, de manière à faire croire à l'existence antérieure de cataractes.

Vers quatre heures, les rameurs demandèrent à se reposer. On stoppa devant un village dont la population, rangée pacifiquement sur la plage, sollicitait la visite des voyageurs.

L'instinct mercantile des peuplades riveraines du haut Congo a beaucoup atténué l'antipathie première qu'elles éprouvaient pour les blancs.

Depuis que Hanssens et Janssen ont côtoyé bravement ces rives inhospitalières sans tenir compte des colères grotesques des riverains, une réaction avantageuse s'est opérée chez ces derniers : ils ne menacent plus le blanc, ils l'appellent et lui proposent, en échange de bibelots européens, les productions de leur sol.

Brunfaut et Johnston avaient beau dire aux habitants du village où ils venaient de débarquer, qu'ils n'avaient aucun besoin d'acheter des poulets, de la chicoanga et autres victuailles, les natifs voulaient leur vendre à toute force ces divers articles. Un combat sanglant faillit s'ensuivre entre les enragés vendeurs et ceux qui refusaient d'acheter. Il fallait se soustraire par la fuite à l'obstination de ces enragés marchands de comestibles.

Poursuivis par les huées menaçantes de cette populace âpre au gain et désillusionnée, les blancs se rembarquèrent en toute hâte et remontèrent un malencontreux rapide contre lequel les rameurs engagèrent une lutte désespérée.

A la nuit tombante, l'équipage exténué de l'allège faisait halte auprès d'un ravissant petit village, le plus délicieux séjour qu'on puisse rencontrer sur les bords du Congo. Les habitants peu nombreux de ce village nommé Mbongo sont d'une affabilité qui rappela aux deux explorateurs

la cordiale hospitalité des chefs et du personnel des stations européo-africaines.

Johnston, légèrement indisposé, fut l'objet des soins les plus attentifs de la part des indigènes qui l'avaient abordé.

Le chef de la localité sollicita l'autorisation de voir le mundelé qui reposait sous sa tente : il lui apporta une calebasse remplie d'une fraîche boisson exclusivement composée de jus de canne à sucre.

Le vin de palme extrait du *Raphia vinifera* ou de l'*Elaïs gueneensis* est inconnu dans cette localité, où croissent néanmoins en abondance ces gracieux sujets de la flore africaine.

M. Johnston, dans sa relation, se montre étonné de rencontrer si avant dans l'intérieur de l'Afrique des plantations artificielles de canne à sucre, alors que la culture de ce roseau précieux est entièrement négligée sur le littoral océanique africain.

Cependant Stanley, Cameron et beaucoup d'autres explorateurs dignes de foi, ont mentionné la culture de cette plante presque partout de l'est à l'ouest dans l'Afrique centrale.

La canne à sucre, originaire de l'Asie orientale, fut introduite en Europe par les Arabes, et en Amérique, où elle constitua depuis une des plus lucratives productions, par les Européens. Au dix-septième siècle, les Portugais l'importaient d'Amérique sur les côtes de l'Afrique occidentale.

Il n'est donc pas extraordinaire de rencontrer de nos jours des plantations de canne à sucre sur les rives du Congo, voire même à mille kilomètres dans l'intérieur des terres.

Quoi qu'il en soit, M. Johnston fut ravi de la façon courtoise dont lui fut offert ce breuvage par le chef de Mbongo qui, en voyant l'indisposition du voyageur, ordonna aux curieux de se retirer et de laisser le malade en repos.

Brunfaut profita lui-même de l'attention délicate du mfoum indigène. Le calme de la nuit fut à peine troublé par les cris de détresse des tourterelles et des pintades brusquement éveillées dans les halliers voisins, sous les griffes des fauves en quête d'une proie.

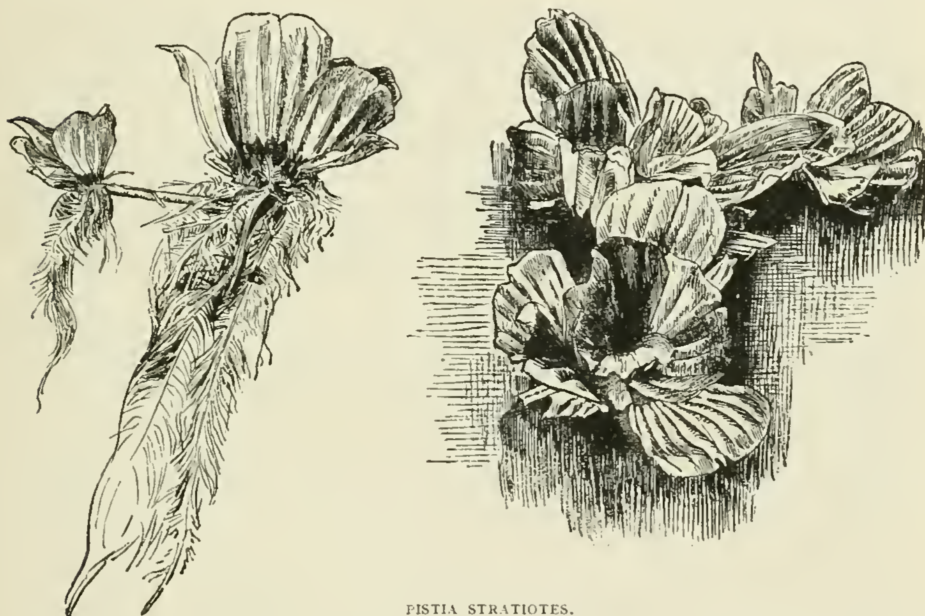
Le 3 mars, l'allège emportait de nouveau vers le nord les passagers qui avaient hâte d'arriver à Bolobo et délaissaient à regret l'hospitalier séjour de Mbongo.

Brunfaut dirigeait habilement l'embarcation et Johnston retraçait en artiste les beautés sauvages et pittoresques qui çà et là sollicitaient son crayon, lorsque les exclamations de l'équipage attirèrent leur attention

sur la rive gauche, où des centaines de nègres faisaient des signaux d'appel aux étrangers.

Le pilote mit sans retard le cap dans la direction voulue pour toucher barre quelques instants après et débarquer au milieu des solliciteurs. Les blancs furent aussitôt interpellés par un personnage remarquable par sa corpulence.

« Vous voyez les drapeaux qui flottent sur cet arbre, leur dit-il en indiquant du doigt un bombax gigantesque où se déployaient des étoffes aux trois couleurs françaises, un chef noir du mpoutou (le sergent Malamin) est venu nous les apporter en nous disant de les montrer aux blancs qui passeraient devant notre domaine. Si vous êtes des fils de Boula Matari,



PISTIA STRATIOTES.

vous ne pouvez être nos amis et nous nous opposerons à votre passage.

— Mais, répliqua Brunfaut, pourquoi vos sentiments de haine contre les fils de Boula-Matari? Que vous importent du reste notre origine et la couleur de notre drapeau? Nous sommes des voyageurs essentiellement pacifiques, allant rendre visite au roi des Bayanzi, le puissant Ibaka. Vos sujets nous ont appelés, nous sommes venus à vous, pleins de confiance et de bonnes intentions ; nous avons, sur votre ordre, contemplé les drapeaux déployés sur cet arbre; il nous reste à vous saluer, ou bien, si vous le

permettez, à préparer notre déjeuner ici-même, à l'ombre du bombax pavoisé.

— Jamais la fumée n'a souillé le feuillage de cet arbre vénéré, clama le volumineux chef nègre d'une voix qu'entrecoupait la colère... Partez d'ici au plus vite, vous êtes des amis d'Ibaka, ce traître qui a vendu son district au méchant Boula Matari. Partez, afin de ne pas être massacrés par mes soldats. »

L'invitation était d'autant plus pressante que le courroux de la population dépassait la colère du mfoum. Des mousquets faisaient leur apparition; des lances étaient agitées au-dessus des têtes; les vociférations les plus discordantes exprimaient d'une façon péremptoire l'hostilité unanime de l'assistance.

Brunfaut et Johnston armèrent leurs revolvers et battirent prudemment en retraite, protégés par le peloton des Zanzibarites qui maniaient à terre les sniders aussi habilement que les rames à bord.

Par un étrange contraste, après avoir doublé un promontoire rocheux, rempart élevé qui déroba les voyageurs à la vue et aux menaces des ennemis des fils de Boula Matari, on abordait un petit village, Embé, où la population fut aussi conciliante et aussi aimable qu'avait été querelleuse et hostile celle précédemment visitée.

Le chef de ce nouveau village se faisait remarquer par l'abondance et le luisant de sa chevelure, véritable crinière ébouriffée et ébouriffante dont l'exacte reproduction ci-jointe est due au crayon de M. Johnston.

En amont d'Embé, la rive gauche du fleuve présente une succession de hameaux très rapprochés les uns des autres et habités par des Bayanzi.

Les huttes, construites avec des herbes séchées au soleil, étaient d'une couleur jaunâtre et se détachaient nettement sous la sombre verdure des manguiers et des palmiers qui les recouvraient. Au-dessus d'elles, et aussi familièrement que le font les moineaux francs en Europe, des milliers de perroquets gris voletaient sans craindre le voisinage de l'homme, et s'abattaient par bandes dans les champs voisins des cabanes, au grand préjudice des récoltes à venir.

Le Congo commence dès lors à étaler une ampleur vraiment saisissante. A droite des voyageurs longeant la berge orientale, la nappe liquide d'un bleu grisâtre se confond, au coucher du soleil, avec le fond rose et or d'un cielenchanteur, sur lequel se découpent par moments des îlots ombragés, des terrains où croissent l'aloès, l'euphorbe, le cactus, le rotang, les fougères arborescentes, qu'arrosent de gais ruisseaux dont les méandres se

dissimulent sous les bosquets impénétrables au milieu desquels le pandanus altier profile ses rameaux capricieux.

Un silence de mort plane sur ces îles dépeuplées d'où s'envole parfois avec un bruyant battement d'ailes un aigle-pêcheur troublé par le bruit monotone des rames dans son festin du soir, et emportant dans ses serres puissantes un gigantesque martin-pêcheur à demi décharné.

Le disque du soleil descend insensiblement et finit par disparaître derrière un mamelon rocheux de la rive droite qu'il enflamme des lueurs rougeâtres de ses derniers feux. Sans transition crépusculaire, l'obscurité succède à la clarté évanouie : la lumière indécise des étoiles ne peut guider sur le fleuve pareil à une mer intérieure les voyageurs repoussés de tous les points des rives où ils ont essayé d'atterrir.

Une tristesse indéfinissable, un sentiment d'effroi s'empare des malheureux frappés d'ostracisme. Ils voguent doucement, en étouffant le bruit des rames, en tâtonnant ; ils suivent les détours des criques, à l'abri des forêts surplombantes, craignant les surprises, les embûches, cherchant le long des îles la sécurité que l'homme leur refuse.

Ah ! si dans cette excursion nocturne, sous le firmament qui étincelle, au milieu de cette nature sauvage, dans l'ombre mystérieuse, source d'évocations idéales, d'harmonies, de dissonances, parmi tout un monde invisible d'insectes, de créatures ailées, rampantes ou bondissantes, ne s'était pas agité sur les berges du fleuve un autre petit monde noir, plein de bassesses, gonflé d'orgueil et de haine, aux pratiques barbares et fétichistes, inhospitalier, querelleur, âpre à l'assassinat, avec quel recueillement extatique les voyageurs eussent apprécié les charmes de cette nature tropicale ensevelie dans des vapeurs ténébreuses chargées d'aromes enivrants !

Mais Johnston et Brunfaut doivent agir et non rêver. Pourchassés comme le gibier, ils errent durant des heures aux aguets, aux écoutes, évitant là un troupeau d'hippopotames qui chassent aux bords d'un îlot, ici un attroupement de sauvages frénétiques dont les fusils et les armes tranchantes dégagent de sinistres reflets à la clarté des feux de bivouac ; enfin ils se réfugient dans le fond d'une anse tortueuse bordée par des massifs de palmiers qui masquent quelques cabanes indigènes occupées par des pêcheurs.

Les rameurs à bout de forces, épuisés par la faim, avaient déclaré catégoriquement qu'ils préféraient affronter les sauvages et conquérir même au prix d'un combat, un gîte pour y souper et dormir.

Cette sorte de grève des Zanzibarites n'eut heureusement pas de fâcheuses

conséquences. Les pêcheurs bayanzi, surpris par le débarquement inopiné des passagers de l'allège. s'émurent et se rassemblèrent comme pour s'opposer à l'approche des étrangers; mais, à la vue des blancs escortés de vigoureux noirs bien armés. ils semblèrent hésiter, réfléchir, puis ils se décidèrent à sourire aussi aimablement que leurs traits hideux le permettaient.

Pour se concilier entièrement la confiance des natifs et endormir chez eux tout soupçon, Brunfaut et Johnston se hâtèrent de leur offrir des présents. L'obscurité enlevant aux étoffes et aux divers bibelots tout leur clinquant et toute leur valeur de fascination sur la rétine des nègres, les voyageurs flattèrent cette fois le sens du goût, le palais de ceux qu'ils voulaient capter. Ils distribuèrent aux pêcheurs des poignées de sel marin.

Il eût fallu voir les gambades, les entrechats de contentement, et entendre les exclamations délirantes de ces insulaires devant les faveurs salées que leur distribuaient les voyageurs, pour se faire une idée de l'effet provoqué par ce cadeau.

La manne tombée du ciel à la prière de Moïse ne fut pas accueillie par les Hébreux à demi morts de faim avec des démonstrations d'enthousiasme égales à celles de ces rejetons de Cham, aujourd'hui sujets indisciplinés d'Ibaka, recevant la blanche substance saline.

Mpongwé! mpongwé! *(du sel! du sel!)* criaient les natifs à tue-tête, mpongwé! mpongwé!...

Et du fond des taudis enfumés où le poisson frais de la veille exhalait des odeurs de marée, sortaient des créatures humaines. nègres, négrillons. négresses, négrillonnes, arrachés au sommeil, courant mal éveillés encore, pour avoir une part de la friandise annoncée.

Patriarcalement, on divisa en autant de rations qu'il y avait d'estomacs dans le hameau la précieuse denrée. Hommes, femmes, enfants, savourèrent avec une avidité sans pareille la minime portion de ces bonbons fondants d'un nouveau genre que les moins gourmets de l'endroit n'eussent pas échangée contre un immense plat de chicoanga, voire même contre un cuisseau d'hippopotame rôti sous la cendre.

Les Zanzibarites de l'expédition répandirent à dessein le bruit que les blancs étaient deux grands chefs du mpoutou excessivement riches, car ils possédaient des huttes remplies de sel destiné à être distribué aux nègres riverains du fleuve. Les huttes étaient situées en amont, plus loin que Bolobo; les voyageurs s'y rendaient par étapes, pour y faire un chargement; ils notaient actuellement à l'aller les localités où ils étaient bien

accueillis par les populations, afin de proportionner au retour l'importance du cadeau de sel, selon la cordialité chaque groupe de riverains visités.

Grâce à cette fable ingénieuse, les blancs bénéficièrent des soins les plus empressés dont les pêcheurs étaient capables.

On leur disposa des lits moelleux d'herbes sèches, au-dessus desquels les tentes furent dressées. Pendant la nuit les natifs eux-mêmes veillèrent sans trêve sur le repos des mundelés fatigués.

Le lendemain, Brunfaut et Johnston, accablés de prévenances, mis en demeure d'accepter un filet dont les mailles végétales s'élargissaient sous le poids des poissons prisonniers, éprouvèrent toutes les peines du monde à s'éloigner du village où le sel donné par eux aux habitants avait été, comme jadis la même substance accordée par des familles sédentaires à des voyageurs égarés, le gage d'une hospitalité inviolable et d'une inaltérable amitié.



CHEF DE EMBÉ.

Les pêcheurs pleins de sollicitude voulaient s'opposer au départ des étrangers : le ciel lourd de nuages noirs annonçait une averse imminente; une violente bourrasque fouettait sur le Congo des vagues énormes soulevées en sens contraire du courant et livrant un véritable combat d'écumes aux lames roulant vers le sud et furieuses d'être entravées dans leur course.

A tort ou à raison, les blancs refusèrent de se rendre aux avertissements des pêcheurs appuyés par les rameurs zanzibarites.

On embarqua; l'allège fut démarrée et entreprit le trajet le plus dangereux de tous ceux qu'elle avait effectués jusque-là. Dix minutes après le départ une ondée fondit sur l'équipage et les passagers; puis elle cessa comme pour permettre à ces derniers de contempler fleuve qui développait sous leurs yeux sa puissance effroyable.

Des vagues tourbillonnantes poussées par le vent du sud-ouest saisissaient l'embarcation, la soulevaient, pour la lancer sur la lame contraire qui la rejetait à son tour, en l'obligeant à pirouetter comme une toupie sur quelque crête écumeuse d'où elle retombait dans un nouvel abîme.

Brunfaut, timonier de sang-froid, lançait hardiment l'allège du tourbillon à la crête et de la crête à l'entonnoir, au gouffre béant.

Les rameurs, stimulés par Johnston qui payait d'exemple, pagayaient avec l'énergie et l'audace du désespoir.

La lutte inégale soutenue par cette poignée d'hommes contre les éléments déchaînés durait depuis plus de deux heures. Noirs et blancs épuisés, perclus de tous leurs membres, commençaient à perdre l'espoir d'échapper au sort fatal qui les menaçait.

Effarés, la lèvre crispée par le blasphème, les matelots zanzibarites maniaient convulsivement les rames; Brunfaut et Johnston tournaient vers le ciel des regards suppliants, comme pour invoquer quelque secours d'en haut.

Soudain de pâles rayons blancs percèrent les nuages: l'orbe encore voilé du soleil se dessina confusément derrière une sorte de gaze vaporeuse qui se fondit peu à peu, s'évanouit et laissa l'astre triomphant briller de tout son éclat dans l'azur; les vagues s'abaissèrent; le remous rida légèrement l'immense nappe d'eau sur laquelle ne s'abattaient plus les violentes rafales de la bourrasque.

Le foyer équatorial, devenu pour la première fois l'auxiliaire de pionniers de race blanche, avait opéré ce merveilleux et tant désiré changement de tableau: mais il fit chèrement payer aux voyageurs le prix de cette alliance momentanée. Une chaleur suffocante succéda à l'orage et rendit inutile toute tentative de continuer la navigation, de profiter de l'accalmie survenue.

L'allège, maintenue autant que possible durant la tempête dans le milieu du courant, se trouvait à quelques encâblures des îles ombragées. On put aisément gagner l'un de ces refuges de verdure, et y goûter successivement un repas et un repos réconfortants.

Johnston, emporté par l'amour de la science, explora pendant l'heure de sieste de ses compagnons le petit îlot boisé où il rencontra une plante qu'il ne connaissait pas encore; c'était un arbre de la famille des papilionacées, ayant le feuillage et les branches épineuses du mimosa et les fleurs d'un jaune orange éclatant.

Avant le coucher du soleil on parcourut encore quelques milles, puis on fit halte au bord d'un îlot sablonneux occupant une superficie de mille mètres carrés en plein milieu du fleuve. Une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques s'envolèrent de ce banc de sable, à l'approche des voyageurs; seules des hirondelles à bec rouge persistèrent à voltiger et

à piailler par milliers au-dessus des nouveaux venus comme pour protester contre la violation de leur domicile.

Le lendemain 5 mars, l'allège, pilotée parmi les nombreux détroits d'un archipel d'îlots, les uns entièrement couverts de sable et dénudés, les autres chargés d'une végétation luxuriante, fendait les eaux du district de Bolobo.

Les passagers regardaient avec un certain étonnement des indigènes dans l'eau jusqu'aux chevilles et remorquant des filets de pêche amarrés à des bancs de sable à demi submergés. Ces nègres pêcheurs paraissaient médiocrement satisfaits à la vue d'une embarcation montée par deux hommes au visage pâle, mais leur physionomie maussade était exempte de toute menace. Ces sujets d'Ibaka connaissaient l'intérêt porté par leur souverain aux fils de Boula Matari II.

Sur le banc oriental du fleuve s'alignaient sans interruption des groupes de huttes enfouies sous le feuillage de ravissantes plantes tropicales variées à l'infini.

Arrivés à la hauteur du principal groupe de cabanes, les Zanzibarites, obéissant à l'ordre donné par Brunfaut, cessent de ramer, descendent dans le courant, halent l'embarcation jusqu'à la rive et l'amarrent à l'une des branches du cotonnier traditionnel, sous l'ombrage duquel le roi de Bolobo interroge lesétrangers désireux de pénétrer dans sa capitale et perçoit d'eux les impôts exigés en pareille circonstance.

Comme d'habitude, Ibaka, la tête couverte de son inséparable chapeau, suivi des ministres, des femmes et des enfants de sa cour, est accouru au-devant des étrangers.

En présence des blancs, roi le de Bolobo n'exige aucun impôt; sa face respire la joie, il sait que la générosité des pâles voyageurs outrepassera ses propres exigences. Brunfaut et Johnston ne trompent pas l'attente cupide de Sa Majesté bayanzi; ils donnent à Ibaka de copieuses poignées de sel en échange de cordiales poignées de main, et se font indiquer l'endroit où s'élève la maison des blancs.

Le plateau que couronne la station de Bolobo est aussitôt désigné par les cent bras de l'assistance tendus dans sa direction.

Les voyageurs embarquent, l'allège remise à flot touche à la nuit close le pied du mamelon que surmonte le drapeau bleu de l'Association. Orban et Boulanger, hôtes européens de ce domaine, souhaitent la bienvenue aux arrivants et les laissent, à cause de l'heure avancée, livrés aux tortures et aux démangeaisons infligées par les moustiques, ce fléau nocturne, de Bolobo dont nous avons déjà entretenu les lecteurs.

A l'aube du lendemain Brunfaut goûtait à peine les délices du premier sommeil, lorsque Orban réveilla son compatriote pour le présenter à Ibaka qui venait de grand matin rendre un hommage officiel au nouveau chef de la station.

L'incognito des voyageurs si aimables de la veille avait été divulgué par des courriers de nuit, et tout le district de Bolobo connaissait déjà la nouvelle du départ imminent du mundelé Orban et de son remplacement immédiat.

Johnston, éveillé de son côté par le vacarme et les grouillements de l'escorte du roi de Bolobo, se leva également pour assister à tous les détails de la présentation solennelle.

Après les m'botés d'usage, les serments d'amitié, de fraternité, etc., etc., Orban invita les assistants à boire le malafou à la santé de son successeur.

La proposition fut acceptée avec enthousiasme par les indigènes sur l'assentiment de leur souverain.

Ibaka devait selon la coutume octroyer son adhésion aux libations générales et donner avant de boire, le spectacle d'une curieuse pratique.

Au moment où les serviteurs d'Orban s'apprêtaient à faire circuler parmi l'assistance les énormes jarres remplies de vin de palme, Ibaka se leva, saisit de sa main droite une calebasse, fit claquer les doigts de sa main gauche, et cria fortement « Mà ! mà ! mà ! » pour réclamer le silence et l'attention.

Aussitôt une de ses femmes vint docilement s'agenouiller à l'un de ses pieds, et un petit garçon saisit sa main gauche pendante. La femme clama à son tour « Mà ! mà ! mà ! », en frappant à coups de poing redoublés le ventre de son souverain maître et mari; l'enfant, se voilant la face de sa main libre, secoua de l'autre, et de toutes ses forces, le bras du monarque

Entre-temps, Ibaka porta la calebasse à ses lèvres et en ingurgita le contenu.

Lorsque le souverain eut étanché sa soif, il s'essuya délicatement la bouche avec la paume de sa main, et étendit ensuite l'index droit dans la direction du ciel, en répétant la formule consacrée « Mà ! mà ! mà ! » monosyllabes exclamatifs qui précédaient et clôturaient toute libation publique du potentat bayanzi.

Orban expliqua complaisamment aux nouveaux venus l'origine de cette coutume, pendant que l'assistance noire se livrait sans autre cérémonie à l'absorption favorite du malafou.

« Il y a longtemps, bien longtemps, suivant une légende de ce pays,




P Maes Editeur Bruxelles

Imp A Mertens Bruxelles

IBAKA

ROI DE BOLOBO.

un roi des Bayanzi vidait un jour à son aise une calebasse de vin de palme près de la hutte isolée de l'un de ses noirs sujets, lorsqu'un léopard, jaloux de la soif insatiable de ce personnage, lui sauta à la gorge inopinément, le renversa et l'étrangla séance tenante, avant que personne eût eu le temps ou le courage de porter secours au buveur si malencontreusement interrompu. Depuis lors, et pour éviter à l'avenir une pareille catastrophe, les successeurs de l'infortuné roi de Bolobo instituèrent et pratiquèrent la cérémonie précédente.

« Néanmoins, continuait Orban, maître Ibaka, en maintes circonstances de jour ou de nuit, lorsqu'il rend une simple visite officieuse au chef de la station, vide jusqu'au fond une calebasse de malafou sans exécuter la moindre simagrée. »

Le jeune officier fit remarquer ensuite aux nouveaux venus le légendaire chapeau autour duquel brillaient depuis peu, à côté des lézards en cuivre repoussé du capitaine Hanssens; la magnifique étiquette et la plaque en papier argenté d'une bouteille de champagne récemment sablée à la station.

Brunfaut, désireux de capter les bonnes grâces de son futur collègue noir du district de Bolobo, orna la volumineuse coiffure d'un nouveau fétiche : une gravure coloriée découpée dans un vieux numéro d'un journal pour rire couvre désormais la zone postérieure du haut bonnet « arménien » d'Ibaka.

Quant à M. Johnston, il obtint, après de pressantes sollicitations la permission de crayonner la tête et le couvre-chef du souverain bayanzi.

Jamais modèle d'artiste ne se montra aussi remuant que cette noire Majesté. Ibaka suivait avec une anxiété fiévreuse chaque coup de crayon sur le papier ; à chaque minute il changeait de pose, il se levait pour venir examiner le crayon, le papier et les mains du dessinateur.

L'esquisse terminée, Ibaka et son entourage crièrent à la sorcellerie. Ils entouraient Johnston le suppliaient de donner la parole au portrait qu'il venait d'exécuter, et dont la ressemblance était frappante.

Les protestations d'impuissance de l'artiste anglais en réponse à cette demande instante furent mises par l'assistance noire sur le compte du mauvais vouloir du blanc, et peu s'en fallut que le désappointement qu'elles provoquèrent ne suscitât une sanglante mêlée.

La mauvaise humeur des Bayanzi fut habilement noyée dans des rasades de malafou.

Ibaka et sa suite ne laissèrent leurs nouveaux amis qu'à la tombée de la nuit, en exigeant d'eux la promesse d'une visite pour le lendemain.

Le 7 mars, en effet, Brunfaut, Orban et Johnston, esclaves de leur parole, se rendaient au village de Bolobo.

Les blancs examinèrent avec une surprise à laquelle ils ne s'attendaient pas les produits de la civilisation rudimentaire des naturels de la localité : maisons, armes, outils, mobilier indigène, dénotaient chez eux une somme considérable de *savoir faire et vivre*.

M. Johnston laissa ses compagnons s'avancer sans lui près d'Ibaka, et s'installa à l'écart, assez commodément à l'ombre d'un berceau de verdure, pour dessiner au crayon la résidence d'un notable de Bolobo.

Le dessinateur esquissait à grands traits les huttes et les feuilles de bananiers qui constituaient l'arrière-plan de son œuvre, lorsqu'il se produisit un incident qui pour lui faillit tourner au tragique.

Pendant qu'il était absorbé par son travail, un des noirs serviteurs de la maison dessinée s'était caché à l'angle d'une des cases et suivait anxieusement les faits et gestes de l'homme au pâle visage.

Johnston qui avait terminé son dessin sans se préoccuper de l'espionnage dont il était l'objet, s'apprêtait à rejoindre ses compagnons et serrait son album et ses fusains, lorsqu'il fut cerné à l'improviste par une bande de noirs armés de longues lances et de couteaux à larges lames terminées en pointe recourbés comme un bec d'aigle.

L'anglais, avec un sang-froid digne de Philéas Fogg, ce héros légendaire du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, plia et mit dans sa poche tous ses ustensiles de dessinateur et s'avança d'un pas ferme pour franchir la ceinture humaine qui l'enserrait.

Les lances furent alors croisées contre sa poitrine, et les couteaux agités au-dessus de sa tête. Dans un langage inconnu pour lui, mais accompagné de gestes significatifs, les noirs réclamaient au mundelé le papier sur lequel il venait de faire des maisons et des arbres.

M. Johnston, seul, sans armes, et incapable de se faire comprendre de ces sauvages provocateurs, eut l'heureuse idée de rouvrir son album et d'y dessiner la tête la plus animée de son agressif entourage. Ses mouvements immobilisèrent les noirs qui contemplaient avec surprise le mundelé levant par intervalle les yeux sur l'un d'eux et confiant successivement au papier le nez, la bouche, en un mot les traits d'un homme reproduits contre son gré.

Le portrait achevé, M. Johnston le communiqua sans mot dire à ses voisins, qui en reconnaissant le modèle, s'offrirent à l'unanimité par gestes à poser devant le crayon magique du mundelé.

M. Johnston profita de l'enthousiasme délirant qu'il venait d'occasionner

pour échapper à ses gardiens et rejoindre à toutes jambes Orban et Brunfaut qui devisaient avec les femmes de la cour d'Ibaka.

Là, il raconta son aventure: les noires favorites du roi de Bolobo, enthousiasmées à leur tour, demandèrent à l'envi leurs portraits à l'artiste.

M. Johnston allégua la fatigue et les mauvaises dispositions actuelles de son crayon fétiche mécontent de l'hostilité manifestée par les habitants de Bolobo: il promit néanmoins de satisfaire le désir des épouses souveraines dans un moment plus favorable.

La conversation étant naturellement tournée vers les esprits et les fétiches, les blancs apprirent que le village de Bolobo ne comptait ni temple, ni féticheurs, ni docteurs indigènes, autrement dits « hommes à médecine. »

Les Bayanzi, dont le territoire, peu étendu dans l'intérieur, se développe principalement le long du fleuve Congo, entre les districts des Banfunu, au sud et à l'est, et la contrée des Bakuti au nord, réclament à l'occasion pour les cérémonies du culte, ou pour les cures exceptionnelles, les prêtres féticheurs et les hommes à médecine attitrés des peuplades limitrophes.

Il est du reste presque impossible de recueillir des renseignements précis et détaillés sur la religion des sujets d'Ibaka.

Elle consiste en un grossier fétichisme qui les amène à attribuer des vertus surnaturelles aux objets les plus disparates.

Depuis l'arrivée des blancs, le papier quel qu'il soit, pourvu qu'il porte des lettres gravées, imprimées ou manuscrites, ou des dessins au crayon, à la plume, etc., est ardemment recherché par les natifs des environs de Bolobo-Station.

Le papier paraît avoir à leurs yeux une valeur considérable comme préservatif des maux qu'ils redoutent: tout projet de lettre déchiré, tout fragment de vieux journal illustré ou non, est destiné à orner la chevelure du bienheureux Bayanzi que le hasard a fait propriétaire de ce débris délaissé par un mundelé.

M. Johnston eût facilement écoulé dans ce village tout le stock de paysages, de dessins de têtes d'hommes ou d'animaux qu'il possédait; mais ces documents graphiques constituaient un trésor inappréciable qu'il eût été peu sage d'abandonner à de capricieux fétichistes.

Orban et Brunfaut invoquèrent donc l'appui d'Ibaka pour permettre à leur camarade de retourner à la station sans être harcelé par les sollicitations fatigantes des nègres et des négresses.

Le roi de Bolobo se dévoua dans la circonstance, et escorta lui-même ses visiteurs jusqu'à leur propre demeure.

En route le potentat se plaisait à vanter l'importance de ses domaines, vaste plateau couvert d'épaisses forêts qui empruntent leur nature luxuriante à l'abondance des pluies et à la courte durée de la saison sèche.

Ses sujets sont beaucoup plus riches que ceux du puissant Mpumu Ntaba, disait-il, car la culture des terres est plus répandue chez les Bayanzi, et en outre les sites non défrichés, les forêts ou sous-bois impénétrables hantés par des troupeaux d'éléphants, sont autant de mines inépuisables d'ivoire, la denrée d'échange la plus estimée par les gens du mpoutou et par les indigènes du bas Congo.

Ibaka se complaisait encore à énumérer les richesses minérales de la contrée.

Le fer et le cuivre y gisent en grande abondance, et les Bayanzi peuvent exporter chez les tribus voisines les objets de fer et de cuivre manufacturés habilement chez eux.

Une espèce de topaze d'une couleur bleu pâle, et quelquefois entièrement jaune, ser encontre aussi dans l'intérieur de son royaume, et sert d'ornement aux femmes libres. Les natifs appellent *monkoli* cette pierre précieuse.

Interrogé par Johnston sur les hôtes habituels des forêts, Ibaka affirma que le lion, le léopard, la hyène, le chacal, le chat-tigre, la panthère et des races de grands singes, gorille ou peut-être chimpanzé, vivent sur son territoire.

Le voyageur anglais, à qui nous avons emprunté les principaux renseignements scientifiques contenus dans ce chapitre, utilisait, comme le lecteur a pu en juger, chacun de ses instants au profit de la science.

Tout en écoutant le cours d'histoire naturelle débité par son noir et royal cicérone, M. Johnston remarquait sur la route de Bolobo-Village à Bolobo-Station une grande quantité d'ananas sauvages qui développaient leur feuilllage avec une étonnante vigueur, mais au détriment de leur fruit ; c'était l'espèce américaine connue sous le nom d'*Ananassa sativa*.

Deux jours après cette excursion intéressante dans la capitale d'Ibaka, Orban et M. Johnston s'éloignaient de Bolobo-Station, quittant à grande peine le commandant de ce poste, repaire à moustiques, à taons, à djiggas, qui devait quelques mois plus tard être incendié et pillé par les sujets révoltés de l'hypocrite et félon Ibaka.





# CHAPITRE V

Les obsèques de Bamya. — Adieux d'Orban à Janssen. — Wa Bui et Souzou M'Pembé. — Roger et un sujet du Schah de Perse. — Une nuit de noce à Makolé.



Le jour de leur départ de Bolobo-Station, MM. Johnston et Orban s'arrêtèrent vers le soir à Itimba, petit hameau faisant face à la pointe de Reef, un peu en amont de Tchoumbiri, point où le lit du Congo se resserre et où le fleuve, au lieu de dix kilomètres, n'a plus qu'une largeur de quelques centaines de mètres.

La population d'Itamba, groupée autour d'un cadavre soigneusement enveloppé d'étoffes multicolores, paraissait en proie à une profonde

tristesse et se ne livrait ni aux chants, ni à la danse, ces manifestations ordinaires de la douleur nègre.

Les voyageurs se méprirent un instant sur les sentiments de cette foule attristée. Le défunt, homme considérable sans doute, inspirait pensaient-ils, de si poignants regrets, que ses concitoyens ne pouvaient se livrer sur sa tombe à aucun sentiment de joie; ou mieux, les rites funèbres des naturels de cette localité ne ressemblaient probablement pas aux rites des populations avoisinantes.

Orban voulut avoir la solution de ce problème.

Il s'approcha du chef, vieillard à la face désolée, et lui demanda qu'elle était la cause de la profonde et muette douleur dans laquelle était plongée l'assistance.

« Ah! bon mundelé, sachez que nous ne possédions dans le village qu'un seul fusil, un seul, celui-ci, répondit le chef en désignant de la main la crosse d'un vieux mousquet détachée du canon qui gisait à quelques mètres plus loin sur le sol. C'était mon arme favorite, je l'avais achetée, il y a bien longtemps, à des gens du mpoutou; aujourd'hui, je l'avais chargée de manière à obtenir une forte détonation... elle s'est brisée en blessant mes deux fils... Les blessures sont rien, mais comment célébrer sans mousquet les obsèques de mon vieil ami Bamya?

— Ne vous lamentez plus, chef d'Itimba, nous pouvons réparer le désastre. Votre compagnon Bamya ne sera pas enseveli sans l'éclat de la poudre. »

Orban ordonna aussitôt à ses Zanzibarites de charger leurs winchesters et tira lui-même le premier coup de feu, qui fut suivi d'une salve de mousqueterie régulière et prolongée.

Jamais la dépouille d'un chef ou d'un sous-chef bayanzi n'avait été saluée par des détonations aussi puissantes; jamais non plus les funérailles d'un homme libre ou d'un chef d'Itimba ne donnèrent lieu à une scène plus animée, par les cris, les chants et les danses qui accompagnèrent les obsèques de Bamya.

Les natifs, désespérés naguère en pensant qu'ils ne pouvaient faire aucun bruit et appeler ainsi l'attention des esprits sur l'âme du défunt, rayonnaient maintenant d'une joie indicible et proclamaient le bonheur de Bamya volant dans l'espace sur les ailes de la poudre brûlée par un mundelé.

Le délire de l'assistance noire était tel, que l'on eût trouvé certainement bon nombre d'amis et d'esclaves du défunt disposés à s'immoler sur la tombe entr'ouverte pour entreprendre le grand voyage vers l'inconnu, avec accompagnement des beaux et retentissants fusils du mpoutou.

Le vieux chef d'Itimba ne savait en quels termes remercier Orban et son escorte.

« Restez avec nous, bon mundelé, disait-il. Voici ma hutte, elle est à votre disposition : mes épouses vous prépareront le pain de manioc, aussi blanc que les fleurs floconneuses de l'arbre à coton : mes esclaves grimperont au sommet des palmiers pour y remplir de malafou les plus amples calebasses; les poules, les chèvres engraissées dans nos champs de maïs sont votre bien. »

Ce langage était surprenant chez un petit chef nègre perdu au centre de l'Afrique. Orban n'avait pas rencontré, au cours de ses étapes successives de Banana à Bolobo, un mfoum noir aussi sensible, aussi enclin à la reconnaissance que le mfoum d'Itimba.

« Merci, lui dit-il. Nous accepterons pour la nuit votre large hospitalité.... Mais puisque vous semblez disposé à m'accorder les plus larges faveurs, veuillez, chef d'Itimba, ordonner au bourreau, qui dresse le billot sur la place de votre village, de cesser ces préparatifs révoltants. Ne laissez pas assassiner des femmes sur la tombe de votre vieil ami! »

En ce moment, en effet, l'épilogue fatal de toutes funérailles d'un notable bayanzi allait dérouler ses ideuses scènes. Deux femmes, une épouse de Bamya et une jeune esclave ayant appartenu au défunt, étaient promenées, couvertes de fleurs et d'oripeaux, sous les yeux de la populace frémissante de plaisir.

« Quoi ! répliqua le chef sur le ton d'une colère soudaine, vous demandez la suppression du sacrifice? Vous voulez que je prive Bamya, parti pour un long et dernier voyage au pays des esprits, de la compagnie de son épouse favorite, et des services de son esclave. Taisez-vous, mundelé? vous avez été bon jusqu'ici pour mon ami perdu, ne blasphémez pas, n'invoquez pas contre moi le courroux légitime de Bamya ! Il aura ses compagnes dans le monde inconnu où il est allé. »

Après cette réponse, le chef d'Itimba laissa brusquement les blancs et traversa la foule pour assister, au premier rang des spectateurs enivrés à l'épouvantable hécatombe humaine.

Les protestations des blancs restèrent sans échos. Les voyageurs tant acclamés tout à l'heure, furent dès lors entièrement négligés, comme ignorés par les gens du village : ils en profitèrent pour visiter les rues désertes, bordées par des cabanes spacieuses, sur le faîte desquelles on remarquait des crânes humains attachés à des bambous et se balançant sinistrement au souffle de la brise du soir.

La mort de Bamya, paraît-il, eut des conséquences encore plus désas-

treuses que l'immolation des deux femmes. On portait à vingt-cinq au moins le nombre des victimes sacrifiées par la rancune des prêtres féticheurs, à l'occasion de cette mort attribuée à la malveillance.

Devant d'aussi sanglants trophées, Orban et M. Johnston, qui ne pouvaient continuer leur route interrompue par l'obscurité, résolurent de dresser leurs tentes à plusieurs mètres en aval du village d'Itimba, d'où ils emportaient de si exécrables souvenirs.

L'allège fut doucement pagayée et amarrée dans une crique de la rive droite, havre naturel, situé presque en face de Tchoumbiri et bordé par un rempart végétal piquant et très élevé par des haies d'*Euphorbia Hermentiana*, plante grasse armée d'épines, au suc vénéneux, dont les fibres sont recherchées par les tisserands indigènes.

Le lendemain, Johnston décidait Orban à faire halte vers midi au village de Mbongo, pour y délecter la boisson de canne à sucre fabriquée par les indigènes.

Orban n'eut pas à regretter d'avoir cédé à l'invitation pressante de son compagnon de route. Les natifs de Mbongo firent aux voyageurs une réception enthousiaste; ils donnèrent à M. Johnston une curieuse tortue de rivière, espèce de *trionyx*, pourvue d'une carapace molle et flexible de couleurs diverses.

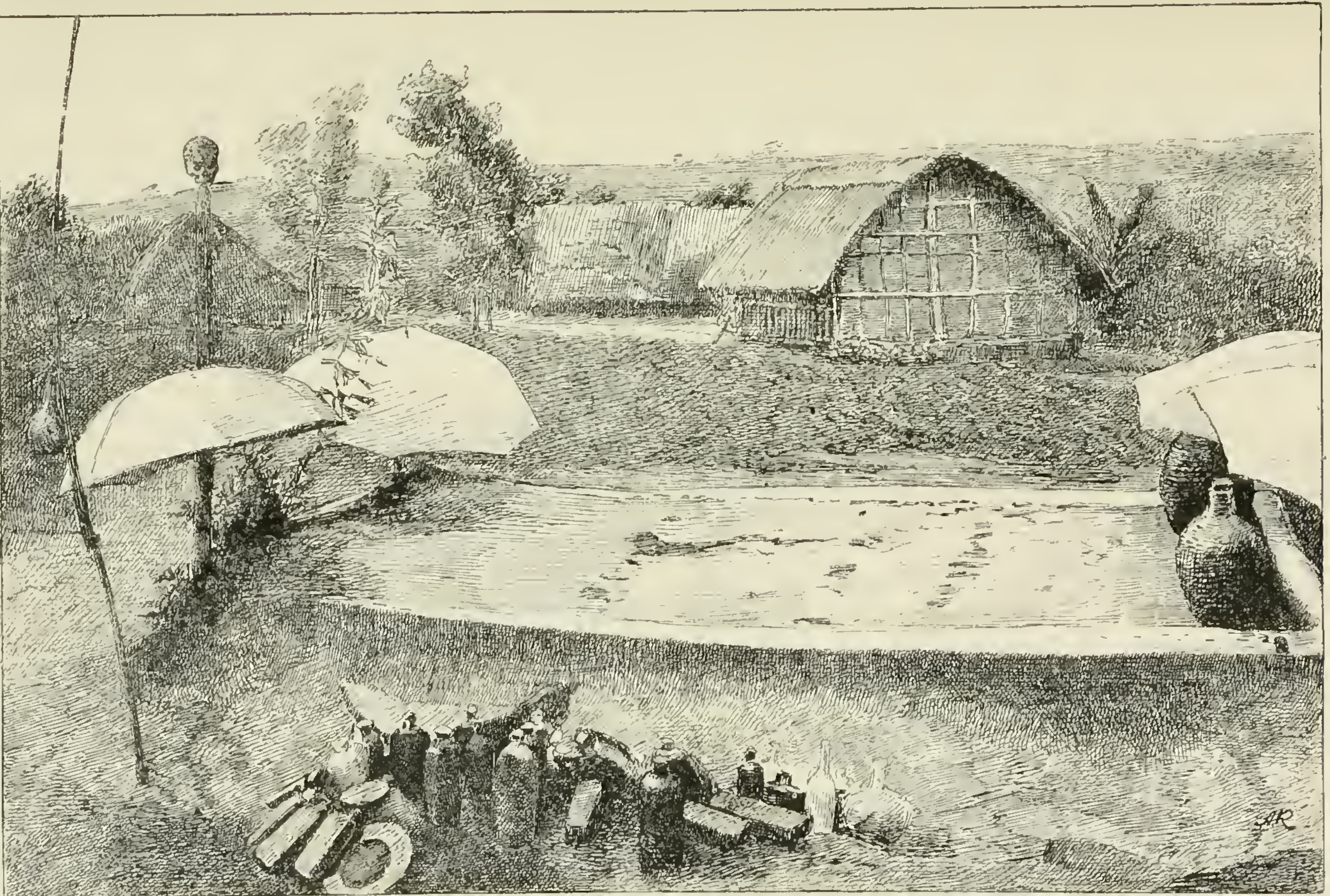
A la nuit, les voyageurs campaient aux abords d'un village bayanzi appelé *Mukemo* ou « petit », en dialecte local. Bien accueillis par le chef de cet endroit, avec qui ils durent néanmoins boire du malafou au même goulot, les blancs ne purent fermer l'œil de la nuit, par suite d'un vacarme dont ils se seraient bien passés.

Une épidémie de coqueluche régnait à Mukemo; tous les enfants en bas âge étaient atteints par le fléau, et toute la nuit ces créatures souffrantes, demi-nues, exposées à l'humidité, laissées en liberté par leurs parents, vinrent tousser, gémir autour des mundelés, pour en obtenir, qui du sucre, qui un bibelot quelconque.

Le 12 mars, Orban et Johnston retrouvaient à Msuata le lieutenant Janssen, qui leur fit les honneurs de la station avec sa générosité et sa franchise de cœur habituelles.

Orban, malgré son vif désir, ne put séjourner auprès de son cher compatriote. L'allège qui l'avait amenée, devait rejoindre sans retard une flottille préparée par Stanley à Léopoldville. L'ex-commandant de Bolobo prit à peine le temps de déjeuner, et fit ses adieux à Janssen et à M. Johnston.

Le jeune officier d'artillerie avait obtenu l'autorisation de rentrer en Europe avant l'expiration de son engagement.



TOMBE D'UN CHEF BAYANZI (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

Sa constitution minée par la fièvre, fatiguée par les marches incessantes, les allées et venues entre les stations du bas Congo et la dernière étape jusqu'à Bolobo, réclamait impérieusement ce retour anticipé.

Mais comme tous ceux qui ont goûté les charmes étranges, insaisissables, de la vie aventureuse de l'explorateur en Afrique, Orban affirmait son intention de revenir sur les rives du Congo.

« Ce n'est pas un dernier adieu, disait-il à Janssen, son seul confident intime sur la terre africaine, je vous reverrai l'année prochaine, cher Eugène ; vous serez peut-être à cette époque commandant d'une station nouvelle sur les bords enchanteurs du lac Tanganîka. Votre santé robuste et les services incessants rendus par vous à l'Association ne sont-ils pas autant de probabilités en faveur de ma prophétie? Allons! au revoir, Janssen, et vous aussi, Monsieur Johnston, car vous prolongerez sans nul doute votre excursion scientifique et artistique dans l'Afrique centrale! L'allége est démarrée, tout est prêt : j'ai mes bagages et les colis que vous m'avez confiés pour remettre à votre excellent père. Au revoir, cher Janssen, bonne chance surtout, et à l'année prochaine dans les parages de Karéma! »

Dix minutes après, l'allége doublait la pointe de terre qui sert de base au village de papa Gobila.

Janssen et Johnston, suivant des yeux le sillage de l'embarcation qui emportait l'officier belge, récapitulaient les qualités aimables et solides d'Orban, aussi valeureux et infatigable pionnier que généreux et bienfaisant ami.

« Puisse mon excellent camarade avoir prédit la vérité! soupirait Janssen. L'existence est bien pénible pour moi à Msuata : ici, lorsque je vis seul, les jours s'écoulent et se ressemblent. Mon idéal serait de voyager, de marcher à la découverte, d'aller ainsi que vous, Monsieur Johnston, librement, à droite et à gauche, où le hasard de l'exploration me conduirait, où le paysage tenterait mon crayon. Orban est heureux, il va revoir les siens et se retremper sous le ciel clément de notre Belgique; puis il reviendra et pourra parcourir d'étape en étape hospitalière cette immense route transcontinentale dont j'aurai, je l'espère, planté de nombreux jalons.

— Vous êtes plus heureux que votre compatriote, mon cher Monsieur Janssen : vous avez la santé. Le pauvre Orban est épuisé, par l'anémie; dans son dévouement infatigable à la cause africaine il se fait illusion sur son etat. Qui sait s'il verra jamais la réalisation du rêve qu'il formulait tout à l'heure? » répondit M. Johnston d'une voix prophétique.

Nos lecteurs connaissent déjà le sort fatal que réservait à l'infortuné sous-lieutenant le dernier mois de l'année 1883. Orban, retenu tour à tour

au sanitarium de Boma par la maladie, à Vivi et sur la côte occidentale d'Afrique par des services à rendre encore à l'Association, ne devait jamais revoir ni l'Europe, ni « les bords enchanteurs du lac Tanganîka ».

M. Johnston, un instant prophète de mauvais augure, devint bientôt pour Janssen un merveilleux antidote contre l'ennui ou les sombres pensées. Le touriste anglais avait successivement visité le Transwaal, l'Algérie, la Tunisie et presque toute l'Europe.

Comme ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu, Johnston était à ses heures un conteur intarissable, un aimable compagnon.

En outre, des goûts communs aux deux Européens resserrèrent les liens de la sympathie spontanée qui les unissait. M. Johnston et Janssen étaient l'un et l'autre des naturalistes érudits et partant de passionnés collectionneurs d'insectes, des herboristes infatigables, à qui l'orage, le soleil, la distance à parcourir, importaient peu ou point lorsqu'il s'agissait d'enrichir leurs trésors scientifiques.

« Mon intention est de rester un mois en votre compagnie, si vous le permettez, dit un jour Johnston au commandant de Msuata. Je reconnais chez vous une passion pour l'histoire naturelle analogue à celle qui me domine; nous ne serons pas des concurrents, mais bien des émules combinant leurs efforts pour arracher à cette terre d'Afrique ses plus intimes secrets.

— Bravo! vous êtes mon hôte; je vous installerai ici aussi bien que vous pourriez l'être dans le meilleur hôtel de Londres. Voici votre chambre : rien n'y manque: lit de camp, moustiquaire, pot à eau et le reste : quant aux draps de lit, mon cher monsieur, ils sont à la charge des voyageurs. La nourriture répond au logement: elle est propre, saine, quelquefois abondante, toujours peu variée. Msuata n'offre pas autant d'ennuis naturels que Bolobo: les moustiques n'y pullulent pas, les Banfunu des alentours sont moins importuns et moins à charge en société que les sujets d'Ibaka. Vous vous y trouverez à même d'étudier sans vous déplacer les mœurs des Wabuma, des Bayanzi, des Bateké, car je reçois tour à tour les visites des caravanes de ces tribus.

— Vous oubliez de mentionner l'attraction la plus séduisante qu'offre actuellement ce séjour et la raison qui m'a déterminé à vous demander l'hospitalité : c'est la cordialité et la bonne humeur permanente de son commandant. »

Janssen était en effet un des rares agents de l'Association qui n'avaient pas perdu sous le climat énervant de l'Afrique centrale son caractère

enjoué et toujours aimable, en dépit des situations les plus précaires, des privations, des souffrances et des contrariétés de toutes sortes.

Comme tant d'autres, il avait été surtout éprouvé par la monotonie exaspérante de la vie d'un blanc chef de station, isolé au milieu de travailleurs noirs, créatures plus rapprochées de la brute que de l'homme civilisé.

La présence de M. Johnston devait pendant un mois assurer une existence variée, remplie d'excursions, d'incidents toujours piquants, parfois désagréables, mais dont les désagréments étaient atténués par l'inaltérable gaieté de Janssen.

« Mon bonheur est *sans nuage*, écrivait Janssen à la date du 15 mars, il ne pleut pas ces jours-ci à Msuata, et M. Johnston et moi nous profitons du beau temps, on ne peut mieux.

« Dès l'aube, à quatre heures et demie du matin, je me lève et je distribue la tâche quotidienne à mes travailleurs noirs; à neuf heures, je m'embarque avec mon compagnon dans une pirogue indigène, nous traversons le fleuve et nous explorons tantôt en aval, tantôt en amont, ici un village, là une forêt, plus loin un cours d'eau. A midi, nous nous arrêtons pour déjeuner au petit bonheur, à *pique-au-hasard* en quelque sorte: le menu se compose le plus habituellement de poules achetées où nous nous trouvons, de bananes, de fruits, de malafou, de pain de manioc, le tout absorbé avec un appétit formidable; quelquefois un rôti d'antilope, une tourterelle, un gibier quelconque d'un excellent manger, dû aux balles de mon winchester, enrichit notre repas sur l'herbe.

« Avant de rentrer à la station, nous campons deçà, delà, dans la savane ou sous l'ombrage; M. Johnston dessine un paysage, je m'égare à droite ou à gauche à la recherche d'une aventure, d'un papillon, d'un insecte ou d'une proie volumineuse.

« A cinq heures du soir, nous rentrons à la station : mon sergent zanzibarite, un loyal serviteur en qui j'ai bien placé toute ma confiance, me rend compte des travaux, j'inspecte le tout, j'examine en un mot si les ordres donnés par moi le matin ont été exécutés.

« Nous dînons ensuite: la variété des plats manque totalement, les vins brillent par leur absence, mais l'appétit qui fait défaut à mon hôte anglais se concentre dans mon estomac. Je crains véritablement d'engraisser quelque ver solitaire, cependant je suis étonné de la façon dont je me porte : toujours de mieux en mieux.

« Dans la soirée, papa Gobila ou quelques-uns de ses notables sujets, nous rendent régulièrement une visite... intéressée. S'ils ne réclament pas de la poudre, du sel, des étoffes, ils exigent toujours un morceau de musi-

que : la boîte fétiche de Souzou M'Pembé contribue dans une large part à la civilisation du district de Msuata.

« Franchement, j'hésite à me prononcer sur les sentiments des natifs. Est-ce à moi, est-ce à mon instrument automatique qu'ils sont le plus attachés? Dans tous les cas, ils continuent à m'aimer un peu, et à me craindre et à me respecter beaucoup.

« Il n'en est pas ainsi de leur part à l'égard de M. Johnston.

« Les indigènes ont une frayeur bleue du dessinateur anglais. Il veut dessiner tout le monde, histoire de faire des études de crâniologie ; il choisit de préférence ses sujets parmi les dames.

« Or le bruit court dans les villages environnants que ceux qui se laisseront croquer par *Wa Buï* — (sobriquet qui se traduit en français par *araignée*, donné a M. Johnston, parce qu'il collectionne toutes sortes d'araignées, de mille-pattes, de centipèdes, etc., etc.,) — tous ceux, dis-je, qui permettront à l'artiste de reproduire leur tète mourront dans l'année courante. O la superstition !

« C'est le diable, ce Wa Buï, disent les uns, d'où sort-il? Il est blanc comme Souzou M'Pembé, mais il a les cheveux et la barbe d'une couleur insolite. Puis les autres blancs ne volent pas les têtes des nègres, pourquoi celui-ci veut-il emporter sur le papier les portraits de nos femmes, de nos sœurs, de nos filles? Évidemment pour nous faire du mal. »

« Aussi M. Johnston est-il le croquemitaine de l'endroit, et j'ai grand' peine à faire supporter sa présence par les natifs. Toutes les jeunes filles s'enfuient a sa vue ; les hommes se voilent la face à son approche et regardent entre ses doigts pour voir si Wa Buï ne prend pas ses crayons et son papier pour dessiner l'un ou l'autre d'entre eux.

« M. Johnston enrage. Son succès a été tout autre chez les Bayanzi : Ibaka a consenti à poser. Ici Gobila a été et est encore intraitable. Sur mes instances et mes paroles rassurantes, mon noir papa avait consenti un jour a se laisser portraicturer. Mais dès qu'il a vu son nez, ses yeux et ses oreilles retracés au crayon sur l'album, il a poussé des cris d'effroi intraduisibles et ameuté toute la population contre le blanc qu'il appelait voleur.

« En revanche, l'artiste se rattrape sur des modèles plus dociles. Tous les paysages les plus souriants, les plus sauvages, les plus pittoresques ou les plus dénudés des environs sont relevés sur son album ; les oiseaux que je tue, les plantes, les insectes les plus rares, sont habilement reproduits par son crayon expérimenté.

« En ce moment, il dessine un magnifique serpent python que mes Zanzibarites ont capturé hier à quelques mètres de l'étable.

« Ah! mes pauvres chèvres, quels terribles assauts elles ont à soutenir! Dans la nuit d'avant-hier une autre panthère est venue leur rendre visite, et elle a emporté un jeune chevreau.

« J'ai donc replacé le piège de mon invention qui m'avait si bien réussi, et j'attends encore le résultat.

« Lors du passage d'Orban, j'ai échangé la peau de la première panthère prise au piège contre une presse à copier et une cargaison de papier: je serai donc très heureux, pour ma collection, de posséder une seconde panthère.

« Cette nuit, vu la grande chaleur, je ne pouvais fermer l'œil. M. Johnston, ressentant un léger accès de fièvre, s'était couché de fort bonne heure; j'ai veillé près de son lit, tout en prêtant une oreille attentive aux bruits du dehors.

« Le chevreau que j'ai ligoté comme hameçon dans ma machine infernale n'a pas cessé de bêler jusqu'à deux heures du matin. A ce moment, des rugissements féroces ont couvert les bêlements du pauvre animal, toutes les chèvres de l'étable ont poussé des gémissements précipités : j'ai entendu simultanément un cri étouffé et une détonation.

« De mes trois fusils, un seul avait joué; je ne pouvais me risquer dans l'obscurité pour aller voir ce qui se passait, j'écoutais anxieusement: aucun hurlement ne se faisait entendre, seules les chèvres enfermées dans l'étable bêlaient à arracher des larmes à un crocodile.

« Aux premières lueurs du jour, je cours examiner le résultat de mon traquenard.

« Pieux de barrière, chevreau, fusils, tout avait disparu. La panthère avait traîné le tout ensemble jusque dans le champ de manioc.

« Là il ne restait plus du chevreau que les deux pattes de derrière. Je vous fais juge de mon furieux désappointement. Décidément mon invention a besoin de perfectionnements.

« M. Johnston, témoin de mes déboires, rit à gorge que veux-tu, et me dit que la panthère s'est sauvée pour ne pas s'exposer à poser devant son crayon. Papa Gobila, accouru à la station en apprenant l'insuccès de ma machine infernale, ne se fait pas des gorges chaudes, il est au contraire tout penaud, tout attristé, et semble redouter les sortilèges que la panthère déchaînera sur la contrée pour se venger des embûches qu'on lui a tendues. »

Peu de jours après. Janssen donnait dans une nouvelle lettre des renseignements sur l'expédition.

« Stanley, écrit-il, remorque le *Royal* jusqu'à Léopoldville. Selon toute probabilité, notre grand chef remontera bientôt vers le haut Congo. Le steamer qui faisait précédemment le service entre Issanghila et Manyanga est remplacé par des baleinières amenées par Roger.

« J'apprends en même temps le danger qu'a couru ce dernier explorateur chargé de conduire les embarcations susdites de Vivi à Issanghila. Dans ce trajet, une des baleinières fut brisée, et l'un des porteurs se révolta ouvertement contre Roger.

« Le révolté était, paraît-il, un Persan. (Une récente levée d'hommes engagés au service de l'Association se compose de tout ce que l'Orient possède d'éléments humains hétérogènes : Arabes, Persans, Indous, Zanzibarites, Afghans, etc., etc.)

« Le Persan en question se permit de trouver absurde de traîner des bateaux sur des montagnes, alors qu'il existait un cours d'eau au pied des hauteurs : il refusa catégoriquement d'avancer et chercha à détourner les porteurs de leur devoir.

« Roger, furieux contre le mutin, lui enjoignit sévèrement d'obéir; mais, à bout de patience, il leva son bâton contre le répliqueur. Le fougueux sujet du schah de Perse bondit à la gorge de Roger et eût infailliblement étranglé son maître, si les caravaniers n'eussent aussitôt porté secours.

« Roger, délivré, voulut sur-le-champ brûler la cervelle au serviteur rebelle; il se contint néanmoins, et pardonna même au coupable, sur les instances du chef caravanier indigène.

« Enfin, comme nouvelle autre du bas Congo, on m'écrit que Hanssens est parti au secours du capitaine Grant Elliott, attaqué quelque part du côté du Niari (affluent du Kouilou).

« Tous ces détails m'intéressent, mais j'aurais préféré recevoir de Léopoldville les médicaments que j'avais demandés pour soigner mes ulcères.

« Papa Gobila attribue les plaies dont mes jambes sont littéralement couvertes à la vengeance de la panthère; je sais pertinemment qu'elles sont la conséquence des égratignures inévitables, des blessures mordantes que m'octroient généreusement les ronces et les plantes épineuses du chemin, lors de mes excursions avec M. Johnston.

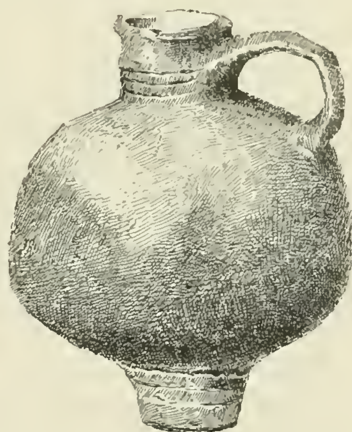
« On me répond flegmatiquement de Léopoldville qu'on n'a pas le temps de chercher ces médicaments enfermés dans des caisses reléguées au fin fond des magasins. Donc, mes ulcères n'ont qu'à se bien tenir! »

Quelle dose de *philosophie*, de stoïcisme dans ces derniers mots! Combien de voyageurs parcourant le centre africain n'auraient point pris aussi gaiement leur mal en patience, et auraient jeté sur le papier destiné à un ami leurs plus amères récriminations ou leurs plus violentes diatribes!

En l'absence des médicaments demandés, Janssen cautérisa de son mieux ses ulcères et vaqua comme d'habitude, durant tout le mois d'avril, à ses fonctions de commandant de station, sans négliger la distrayante société de son hôte anglais.

M. Johnston avait fini par vaincre la frayeur qu'éprouvaient à sa vue les natifs de Msuata. S'il ne parvint pas à décider Gobila à poser pour son portrait, il eut du moins la bonne fortune de trouver dans le district banfunu un charmant petit village appelé Makolé, du nom de son chef, dont les habitants admirèrent son talent de dessinateur et lui servirent à tour de rôle de modèles patients et dociles.

Les huttes de Makolé s'entassent les unes sur les autres dans un espace demi-circulaire entouré d'une barrière de verdure, palissade naturelle obtenue en plantant de distance en distance des palmiers dont les gerbes se rejoignant forment autant d'arches gracieuses, et comme une sorte de cloître végétal d'une architecture fort agréable à la vue.



CRUCHE EN BOIS
(COLLECTION DE M. FLEMING).

La cabane du mfoum Makolé, principal «édifice» du village, occupe une superficié considérable au centre même de l'agglomération, et s'ouvre sur une place ombragée par un teck colossal, dôme tutélaire abritant, suivant les heures de la journée, la population locale accroupie et muette au moment de la sieste, ou dansant, chantant et buvant lorsque le soleil est sur son déclin.

Une clémente soirée d'avril réunit sous le feuillage de ce teck Makolé et ses sujets, M. Johnston, Janssen et un peloton d'escorte zanzibarite.

On allait célébrer les épousailles, les noces du fils aîné de Makolé. La population du village était en fête, ou mieux faisait bombance depuis le matin.

Lorsque les blancs arrivèrent, le repas était terminé, mais des pièces à

conviction gisaient sur le gazon, au pied de l'arbre gigantesque, et attestaient la profusion, sinon la qualité des mets engloutis.

Çà et là roulaient des calebasses vides, laissées à regret par les buveurs ivres; plus loin de larges plats taillés dans des troncs d'arbre étalaient les vestiges d'une sauce huileuse refroidie; partout des os de poulet, d'antilope, d'hippopotame, dépouillés de leur chair gisaient abandonnés aux chiens de la localité.

Brochant sur le tout, des noirs rassasiés, gorgés de malafou, piétinaient, gambadaient, se bousculaient, en attendant l'heure des chants et de la danse.

Cette grouillante multitude s'écarta néanmoins avec une crainte respectueuse devant Janssen et Johnston conduits au palais même de Makolé par un notable remplissant habituellement les fonctions d'introducteur des ambassadeurs.

L'entrée des blancs dans la cabane fut saluée par des hourras qui couvrirent le bruit assourdissant des *marimbas*, espèces de lyres grossièrement fabriquées, dont les cordes, pincées par les doigts des nègres, produisaient des vibrations aigres et discordantes.

Tout en regrettant mentalement de n'avoir pas bourré leurs oreilles de coton, les visiteurs européens remercièrent Makolé pour la réception musicale qu'il leur avait ménagée.

Janssen pria ensuite le beau-père de lui présenter les nouveaux époux.

« Impossible de vous satisfaire en ce moment, mon bon Souzou M'Pembé: les jeunes mariés reposent dans leur cabane; mon fils apprend à ma bru les devoirs que lui impose sa nouvelle position. Mais dans une heure ils reviendront parmi nous, pour se livrer toute la nuit aux réjouissances de la population de mon village.

— Ah! répondit Janssen qui gardait son sérieux, je comprends parfaitement l'absence momentanée du nouvel époux. Aurons-nous le plaisir de voir aussi l'épousée dans une heure? »

Makolé ouvrait la bouche pour répondre, lorsque des clameurs couvrirent sa voix et détournèrent l'attention des auditeurs.

Un brouhaha sans pareil avait lieu dans l'assistance; on se pressait autour d'un indigène qui racontait, d'une voix pleine de colère et d'indignation, un scandale commis au dehors par l'escorte zanzibarite des mundelés.

Un des soldats de Msuata-Station, ayant puisé une dose insolite d'audace au fond d'une bouteille de gin, s'était furtivement glissé dans la cabane des nouveaux époux.

On comprend aisément la fureur du jeune marié. Le Congo, lui aussi, a ses Othellos.

Peu soucieux de s'expliquer verbalement avec un antagoniste ivre de gin, l'époux, obéissant à son premier mouvement de rage, frappa d'un vigoureux coup de couteau le Zanzibarite qui s'enfuit l'épaule ensanglantée, et en poussant des hurlements de douleur.

Les camarades du blessé, irrités par la vue du sang qui s'échappait de la plaie béante, se précipitèrent, criant vengeance, vers la hutte du fils de Makolé, et l'un d'eux déchargea au hasard son winchester sur le mur de la cabane.

Une effroyable mêlée s'ensuivit, ajoutait le narrateur venu en toute hâte pour faire savoir au chef les premières phases de l'événement dont il avait été le témoin indigné et effrayé.

La traduction instantanée de ce récit fit bondir Janssen. Sans écouter les réquisitions ou les pleurnichements de Makolé et des notables, le jeune officier s'élança hors de la hutte et se fraya à coups de poings et de crosse de revolver un passage à travers la foule massée sur la place.

Arrivé près des Zanzibarites pelotonnés autour du nyampara et vociférant sans prendre toutefois l'offensive contre les naturels, pour la plupart littéralement ivres, Janssen interpella rudement ses soldats tremblants, muets de terreur et courbés sous l'œil du maître énergique qu'ils avaient, on s'en souvient, surnommé l'*Aigle*.

« Qu'avez-vous fait, misérables ! clamait l'officier exaspéré. Amenés ici par moi pour me protéger et me défendre, vous m'exposez par votre inconduite à être lacéré par la population légitimement irritée. Vous êtes des infâmes ! Un ivrogne s'est trouvé parmi vous qui a commis une action abominable : il a encouru le châtiment qu'il méritait. Au lieu de crier vengeance, vous auriez dû dire qu'Allah lui-même avait guidé le bras qui a frappé le coupable, et accepter sans murmure l'œuvre de la justice divine. Bas les fusils, et que pas un de vous ne bouge sans mon ordre, ou je lui brûle la cervelle ! »

Cette véhémente allocution eut l'effet prévu par Janssen. Allah avait voulu la punition du coupable; tout bon musulman devait s'incliner devant la volonté du Tout-Puissant. Le blessé reconnut lui-même qu'il n'était pas assez puni.

Makolé, arrivé sur ces entrefaites, fut constitué par Janssen juge suprême du coupable. Le chef consulta les notables du village qui furent unanimes à déclarer qu'il fallait livrer au bourreau le trouble-ménage de l'héritier du pouvoir.

La mort du délinquant pouvait seule, aux yeux des natifs désensorceler la mariée, sur les futurs enfants de laquelle le Zanzibarite avait jeté un mauvais sort.

L'impitoyable verdict prononcé par Makolé eut l'approbation unanime de la population courroucée.

Les natifs improvisèrent aussitôt le billot sur la place du village; et l'un d'eux, grand et robuste, s'offrit pour remplir l'office de bourreau. D'autres, perçant les rangs des Zanzibarites, s'apprêtèrent à ligoter le condamné.

Les soldats de Janssen, stupéfaits du silence glacial de leur commandant, assistaient en apparence impassibles, mais la rage au cœur, aux préparatifs du supplice impatiemment attendu par la population.

Les acolytes du bourreau volontaire promenaient déjà, comme un trophée rempli de promesses sanglantes, la victime entièrement nue et étroitement garrottée par des cordages de lianes. Le barbare cortège s'arrêta d'abord devant la hutte des époux outragés, où eurent lieu des pratiques de désensorcellement: puis il se dirigea lentement, au milieu des huées, des chants et des gambades des indigènes vers le palais de Makolé.

Janssen, qui avait maintenu rangé autour de lui son peloton de Zanzibarites, parlait à M. Johnston avec une indifférence apparente; mais les mêmes intentions étaient dans le cœur de chacun d'eux.

« Le supplice réclamé par ces sauvages n'aura pas lieu, disait le lieutenant.

— Assurément non, répliqua Johnston. Mais comment allez-vous faire? les juges et les bourreaux sont en nombre; ils ont des mousquets, des lances et des coutelas. Ils veulent voir couler le sang promis; ils ont hâte d'assister au terrible dénouement.

— S'ils veulent du sang, ils en auront, répliqua brièvement Janssen. Le moment d'agir est venu pour nous: le cortège s'arrête près du billot. Rangez-vous par deux, et suivez-moi en bon ordre; soyez prêts à tout, il faut délivrer à temps le coupable assez puni déjà, ordonna l'officier d'une voix électrisante à son escorte, trop heureuse de lui obéir cette fois.

En un clin d'œil, Janssen, Johnston et les soldats avaient, bousculant bras et jambes, ouvert les rangs serrés des spectateurs ahuris, entouré le billot et désarmé le bourreau près de frapper.

Des hurlements de rage et de déception s'élevèrent de toutes parts. Les sauvages préparaient leurs armes; les files de spectateurs se resserraient; on renvoyait les femmes et les enfants.

Makolé écumant de rage, interpella directement Janssen.

« De quel droit arraches-tu au bourreau sa victime? Ton esclave doit mourir. Mes sujets réclament sa tête.

— Ils ne l'auront pas! répliqua le lieutenant. Je suis le père de mes esclaves, moi! Lorsque la faute de l'un d'eux n'entraîne pas la mort, je défends sa vie envers et contre tous. La tête de ce soldat ne tombera pas sous le coutelas de ton bourreau. Ordonne, tu le peux, tu le dois, un châtiment plus équitable, proportionné à la faute commise, et mon esclave le subira.

— Tu veux donc la guerre, mundelé. Regarde autour de toi, compte mes guerriers, écoute leurs cris, leurs chants de guerre. N'affronte pas ainsi, Souzou M'Pembé, la colère de mes sujets !

— Regarde à ton tour autour de moi, compte mes fusils, lis dans les yeux de mes onze soldats leur bravoure et leurs sentiments de haine et de vengeance contre les tiens? Comprends-tu maintenant que je saurai résister à la multitude trébuchante, ivre, mue par une rage impuissante, qui veut s'opposer à ma volonté ? Allons, Makolé, ordonne à tes subordonnés de me livrer passage et d'abandonner à ma justice mon esclave coupable. Évite, en prenant l'offensive, les horreurs d'un combat préjudiciable surtout aux habitants de ton village. Mon fusil et ceux de mes hommes sont autant d'armes foudroyantes, susceptibles en une heure d'envoyer de vie à trépas les neuf dixièmes de tes prétendus guerriers. Si l'on tire sur nous, si l'on frappe sur un des miens, nous livrons au pillage et à l'incendie les cabanes de tes sujets. Si au contraire on nous laisse partir sans combattre, je jure par tous les fétiches de remettre à ton fils et à son épouse les plus riches présents du mpoutou que recèlent ma maison de Msuata, et mon frère Wa Bui te donnera les plus beaux dessins tracés sur le papier par son crayon magique. »

Ce long speech, débité en langue indigène par le mundelé Souzou M'Pembé, fut écouté paisiblement. Certains passages provoquèrent des murmures, de sourdes réclamations, mais la péroraison parut satisfaire les intéressés, et opéra une diversion salutaire dans l'esprit des juges et des bourreaux.

Il ne fut plus question d'exécution à mort, mais du règlement de la quotité de marchandises à livrer au ménage troublé et au mfoum Makolé devenu juge conciliant. Le billot servit de siège à Janssen qui s'égosilla à combattre les prétentions exagérées des intéressés.

Enfin, après un marchandage prolongé bien avant dans la nuit, le différend fut amiablement réglé: les plus copieuses libations de malafou

rétablirent une harmonie très sonore entre Makolé, ses sujets et les serviteurs des blancs.

L'heure et l'état des hommes d'escorte ne permirent pas à M. Johnston et à Janssen de reprendre immédiatement la route de la station. Ils durent forcément assister à la reprise et à la fin de la fête si dramatiquement interrompue.

Le lendemain, le soleil était déjà haut sur l'horizon, lorsque les blancs, que suivaient péniblement les traînards zanzibarites, éreintés par les fatigues et les excès de la nuit, aperçurent dans le lointain la banderole bleue, étoilée d'or, agitée par la brise sur les bâtiments de la station, ce nid de repos et de bien-être après lequel soupiraient les marcheurs.

Avant d'atteindre ce refuge hospitalier, les blancs devaient subir encore un contretemps désagréable.

Papa Gobila et une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, presque toute la population de Msuata en un mot, barrèrent le chemin aux excursionnistes.

Gobila regardait Janssen et Johnston avec une telle expression d'étonnement, que les blancs éclatèrent de rire, sans respect pour la dignité du gros personnage.

Revenu de sa stupeur, Gobila articula quelques mots, tout en palpant les bras, les épaules et la face de Souzou M'Pembé et de Wa Buí.

« Vous êtes donc vivants tous deux? C'est extraordinaire; on affirmait au village que les gens de Makolé vous avaient coupé la tête, parce que vos hommes étaient méchants.

— Vous avez, été fort mal renseigné. Voyez, il ne nous manque pas un cheveux sur la tête ; les gens de Makolé nous ont fêtés à outrance; nous sommes épuisés de fatigue ; nous tombons de sommeil. De grâce, papa Gobila, laissez-nous regagner nos demeures et faites en sorte que vos sujets ne troublent point notre repos aujourd'hui.

Une heure après, les blancs se reposaient sur leurs lits de camp. Mais à trois heures on annonçait à Janssen la mort du Zanzibarite blessé la veille et l'arrivée d'émissaires spéciaux de Makolé réclamant la livraison des objets promis.

Dès que le lieutenant eut constaté le décès de son serviteur, il ordonna la suspension de tout travail.

Ensuite, tout en pestant contre l'empressement de Makolé à réclamer la remise des présents convenus, il compta loyalement les brasses d'étoffes, y joignit les mauvaises ébauches délaissées par M. Johnston, qui composaient le montant de l'indemnité à payer, et remit le tout aux envoyés

en les priant de déguerpir au plus vite, pour n'encourir aucune conséquence désagréable.

Effectivement les Zanzibarites, éprouvés par la mort de leur camarade, avaient grand' peine à faire taire leurs ressentiments contre les gens de Makolé. N'eût été le respect que Janssen inspirait à ses soldats, les ambassadeurs indigènes auraient emporté de la station plus de coups de chicotte que de cadeaux précieux.

Dans la soirée, on procéda, conformément au rite zanzibarite, aux obsèques du défunt. Ce malheureux, échappé la veille à une fin tragique, inaugura en quelque sorte le cimetière de Msuata-Station.

Le champ, désigné par le fondateur du poste pour recevoir les dépouilles mortelles des agents blancs et noirs de l'Association décédés à Msuata, était depuis son installation, qui coïncidait presque avec l'arrivée de Janssen, vierge de tout coup de pioche du fossoyeur. Il occupait sur les bords du fleuve quelques acres d'un terrain rocailleux où de pâles aloès élançaient vers le ciel leurs tiges dégarnies de feuillage.

Le dernier jour de la semaine qui suivit l'enterrement du Zanzibarite, triste épilogue de l'événement dramatique de Makolé, M. Johnston quitta Msuata.

Durant plus d'un mois M. Johnston avait été non seulement le compagnon inséparable du chef de la station, mais aussi le confident des pensées joyeuses ou tristes, des espérances ou des regrets du jeune officier éloigné de tous ceux qu'il chérissait.

La séparation fut pénible pour chacun d'eux. M. Johnston en éprouvait un regret qu'adoucissait l'espoir de revoir bientôt les horizons brumeux de sa patrie. Quant à Janssen, son affliction fut plus vive ; avec son hôte anglais disparaissaient les aventureuses excursions scientifiques, les instructives et agréables causeries de la veillée, les encouragements, les conseils du savant, de l'ami, du voyageur expérimenté.

Pour prolonger encore une société dont il appréciait surtout la valeur au moment où elle allait lui manquer, Janssen accompagna durant plusieurs heures le canot qui emportait le touriste.

Un dernier repas pris en commun sur les bords verdoyants de l'île Pururu se termina par le toast des adieux.

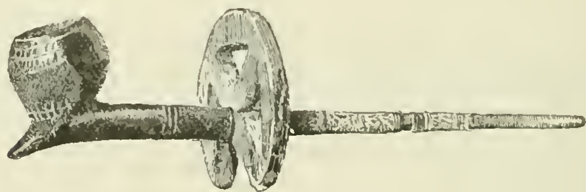
« Pourquoi ne dirions-nous pas au revoir ? interrogea Johnston.

— Hélas! répondit Janssen, vous allez dire que c'est de la superstition, mais j'ai le pressentiment que nous nous voyons pour la dernière fois. Adieu, donc, Monsieur Johnston ; si vous passez devant Anvers, allez, je vous prie, donner aux miens de mes nouvelles. Dites-leur comment

ma robuste constitution triomphe sans cesse des accès périodiques de la fièvre, et combien ma bonne humeur et mon ardeur au travail imposent de défaites aux maladies morales de tout pionnier africain, l'ennui, la nostalgie, le spleen, etc...

— Allons, cher lieutenant, me voici embarqué. Au revoir ! au revoir !

— Adieu ! reprit Janssen en étreignant la main du partant... Adieu ! adieu ! » dit-il encore en agitant le bras dans la direction où la pirogue indigène montée par l'Anglais, voguait rapidement, portée par les lames propices, et pagayée à tour de bras par de vigoureux nautoniers kroomens, serviteurs éprouvés mis à la disposition du voyageur par le commandant de Msuata.





# CHAPITRE VI

Une palabra à Kinchassa. — Guerre imminente entre Mpumu Ntaba et Gobila. — L'arbitre Souzou M'Pembé. — Janssen chez Makouenntcho. — Dans la forêt vierge. — Chats-tigres au lieu d'éléphants.

Le retour de M. Johnston ne donna lieu jusqu'au Stanley-Pool à aucun incident notable.

Le voyageur anglais, arrivé à Kimpoko le 1er mai, vers six heures du soir, fut salué au débarcadère par le lieutenant Coquilhat, détaché en avant-garde par Stanley qui se disposait à remonter le fleuve au delà de Bolobo.

Camille Coquilhat, lieutenant adjoint d'état-major, d'une nature franche et droite, d'une taille au-dessous de la moyenne, court et trapu,

au teint cuivré comme celui d'un Asiatique, à la physionomie mobile, aux yeux noirs très expressifs sous des sourcils épais, aux cheveux taillés en brosse, aux gestes énergiques ; à la parole facile, railleuse et pleine d'expressions pittoresques, Camille Coquilhat fut dès l'abord très sympathique à l'artiste voyageur. Johnston, en le voyant et surtout en l'écoutant, oublia sa fatigue et la nuit entière fut employée à passer en revue avec lui les principaux événements survenus en Europe depuis un an, à causer de l'œuvre africaine, de son passé, de sa situation présente et à apprécier son avenir.

Le lendemain, à midi, M. Johnston s'arrêtait dans la baie de Kinchassa près du *Royal* et d'une flottille considérable battant pavillon de l'Association internationale.

« Boula Matari est ici, fut-il dit au voyageur ; il est occupé à palabrer avec les chefs de la contrée. »

M. Johnston descendit à terre, traversa la savane, les fourrés de hautes graminées séparant la plage du village, passa devant plusieurs huttes indigènes désertées par les habitants, et atteignit un vaste enclos palissadé où, sous l'ombrage de baobabs splendides, parmi les palmiers et les lianes rampantes, se groupait pittoresquement un auditoire nègre accroupi en cercle autour de deux orateurs blancs : Stanley et le lieutenant Van Gele, fondateur de Luteté-Station.

Les auditeurs les plus rapprochés étaient assis et prêtaient aux discours une oreille attentive ; derrière eux, rangés suivant le grade et l'importance de la position sociale, venaient d'autres natifs dans les attitudes les plus variées : ceux-ci couchés et se souciant très modérement de la conférence, ceux-là dormant ou passant machinalement la main sur les armes qui brillaient à leur ceinture, d'autres, et c'étaient les plus nombreux, portant à leurs lèvres les goulots de leurs calebasses pleines de malafou.

L'arrivée d'un nouveau blanc dans l'enclos interrompit un instant la palabra. Stanley envoya de la main un salut amical à son compatriote et reprit son discours.

« Vous savez, disait-il en s'adressant plus spécialement à deux mfoums indigènes assis près de lui sur deux superbes peaux de léopard, vous savez combien Ngaliema et les gens de Ntamo, opposés naguère à l'établissement de mes frères dans leur voisinage, se félicitent aujourd'hui de la présence à Léopoldville des bons mundelés qui les enrichissent et les rendent heureux. Vous pouvez vous-mêmes bénéficier des faveurs et des avantages que les blancs vous apportent dans les replis du drapeau

bleu étoilé d'or, en nous concédant, aux alentours de votre village, un terrain convenable à notre établissement.

— Bah! répliqua Bankwa, l'un des chefs interpellés, si nous consentons à vous laisser établir ici, demain un seul de vos frères s'y fixera et trouvera l'espace concédé suffisant pour ses besoins; mais plus tard d'autres mundelés viendront résider près de nous et exigeront de nouvelles concessions, de nouveaux droits. Notre district tout entier deviendra une possession des blancs; quant à nous, nous n'aurons plus ni huttes, ni champs de manioc, ni esclaves; nous serons peu à peu dépossédés et obligés de reculer, devant l'invasion des hommes de votre race, jusqu'aux montagnes dont les sommets se profilent au loin sur l'horizon. »

Il y avait dans ces paroles une inspiration prophétique qui impressionna vivement l'assistance noire.

« Bankwa a raison, clamaient unanimement les notables. Si nous cédons aujourd'hui un pouce de terrain, nous serons obligés de laisser successivement, dans un avenir prochain, nos domaines aux blancs devenus plus nombreux et partant plus puissants.

Néanmoins l'opposition de Bankwa fut détruite par l'argumentation de Stanley, appuyée de l'éloquence zanzibarite de Doualla, premier ministre, interprète, serviteur toujours blotti comme un chien fidèle aux pieds de l'agent supérieur.

Les habitants de Kinchassa octroyèrent à l'Association la concession d'un terrain et le droit d'y élever des maisons et des magasins.

Des présents sans nombre furent échangés, le malafou circula à profusion; les m'botés les plus amicaux saluèrent quelques heures plus tard le départ du *Royal* emportant Stanley vers le haut Congo, et suivi à une courte distance par l'*Association internationale africaine*, steamer à hélice jaugeant huit tonneaux, (généralement désigné par les agents du Comité, sous les initiales *A. I. A.*), et la baleiniere l'*Éclaireur*, baptisée par Hanssens dans les eaux du district de Bolobo.

La flottille toucha à Kimpoko, pour permettre au lieutenant Coquilhat de prendre passage à bord de l'*A. I. A.* De là elle poursuivit sa route et, augmentée du vapeur *En Avant*, venu à toute vitesse de Léopoldville, elle ancra dans les eaux de Msuata le 9 mai 1883.

Janssen, prévenu de l'arrivée de cette escadre fluviale, ne pouvait contenir sa joie et oubliait ses ulcères en présence du nombre inusité de convives qu'il eut à traiter ce jour-là.

Toutes les réserves alimentaires de Msuata-Station avaient été mises à contribution pour fêter les passagers blancs et noirs de la flottille.

Au dessert, le sous-lieutenant narra avec entrain et d'une façon humoristique le rôle pacificateur qu'avait joué le drapeau de l'Association dans une altercation survenue la veille entre le grand makoko Mpumu Ntaba des Bateké et le gros mfoum Gobila des Banfunu. En voici le pâle résumé:

Au village de Msuata vivait en paix depuis des années un certain Parrey, sujet bateké, proche parent de Mpumu Ntaba.

Lorsque Stanley avait, l'année précédente, découvert le lac Léopold II, ce Parrey avait eu la bonne fortune d'accompagner l'explorateur, de gagner son affection et de descendre avec lui jusqu'à Léopoldville.

Chaudement remercié et comblé de présents par son maître près de partir pour l'Europe, Parrey était devenu à Msuata un personnage important, faisant étalage de ses richesses au point de rendre jaloux, d'empêcher de dormir Gobila lui-même.

Une rivalité de poids, de corpulence, existait d'ailleurs depuis longtemps entre ces deux hommes: Parrey était presque aussi gros et gras que Gobila.

Une conjuration s'ourdit aussitôt entre les notables banfunu de Msuata pour dépouiller le corpulent Bateké, de ses richesses et de son trop puissant abdomen. On empoisonna adroitement l'une des épouses favorites de Parrey; le sorcier, convié à rechercher les causes surnaturelles de ce décès, déclara devant la population de Msuata que Parrey avait volontairement donné la mort à son épouse.

Devant cette déclaration, les gens de Msuata ordonnèrent d'une voix unanime au sorcier dénonciateur de devenir le bourreau du dénoncé.

Une décoction d'herbes vénéneuses fut préparée devant l'assistance. et avalée séance tenante par le malheureux parent de Mpumu Ntaba. Le malheureux résista pendant plusieurs mois aux ravages du poison, mais il dépérissait insensiblement et ressemblait, par sa maigreur, à un véritable squelette ambulant.

Gobila, rayonnant de joie lorsqu'il rencontrait sa victime, lui adressait hypocritement des paroles d'amitié et de consolation. Il promenait complaisamment ses mains charnues sur les épaules desséchées de son ex-rival, et lui disait d'un ton mielleux et larmoyant :

« Pauvre Parrey, la mort de ton épouse infortunée t'empêche donc de retrouver tes grasses et larges épaules, ton volumineux abdomen, ta gaieté et ton entrain d'autrefois? Quelle folie de te chagriner ainsi! Tu es riche, rien ne t'est plus facile que d'acheter de nouvelles épouses; choisis dans mon sérail, je t'abandonnerai mes plus belles esclaves contre les mou-

choirs, les belles étoffes, les tissus et le beau fusil que tu dois à la munificence de Boula Matari. »

Parrey supporta d'abord avec une rage mal contenue les railleries de son rival fortuné ; mais, un jour, rassemblant ce qui lui restait de forces, il traversa le fleuve et arriva mourant au village de Mpumu Ntaba.

Epuisé et pouvant à peine parler, Parrey fit connaître ses dernières volontés. Il laissait à son royal parent la totalité de ses richesses, à condi-



LE LIEUTENANT VAN GÈLE.

tion toutefois que le roi bateké exercerait de sanglantes représailles contre les notables et le sorcier de Msuata.

Avant d'accepter les charges de légataire universel de l'opulent défunt, Mpumu Ntaba manda une ambassade au village de Gobila, pour s'assurer de la quantité et de l'importance des richesses délaissées, et pour espionner les forces guerrières dont disposait le mfoum de Msuata.

Les ambassadeurs bateké, diplomates avisés et malicieux résidèrent dans le village banfunu assez longtemps pour remplir leur mission d'espionnage

sans éveiller le moindre soupçon. Ils déblatérèrent avec Gobila contre feu Parrey et critiquèrent la source des richesses de l'ex-favori de Boula Matari, tout en demandant ce qu'étaient devenues ces richesses.

Gobila s'en était attribué la plus grande partie ; le reste, disait-il, pièces de mouchoirs démodés, colliers de perles ordinaires, mkissi sans valeur, pourrissait encore dans les huttes délabrées, tombant en ruine, qui avaient appartenu à Parrey.

« Mais, répliquait un des espions, ne craignez-vous pas, chef Gobila, d'encourir la colère de Mpumu Ntaba, en détenant à tort la fortune du défunt?

— Oh! la colère de Mpumu, répondait Gobila, avec un gros rire narquois et dédaigneux, qu'il vienne ici votre monarque; s'il trouve des pirogues pour traverser le fleuve, je l'attendrai avec mon armée composée de cent cinquante fusils et fortifiée de la présence de mon fils blanc Souzou M'Pembé et de ses invincibles soldats.

— Effectivement, disait l'un des faux amis, vous pouvez aujourd'hui, grâce à vos alliés les fils de Boula Matari, vous soucier médiocrement du courroux et des forces de notre roi. Nous ne l'aimons pas, d'ailleurs, notre tyran Mpumu Ntaba, et pour échapper à son pouvoir despotique nous avons quitté son village pour ne jamais y retourner. »

Le même soir, ces effrontés mais habiles ambassadeurs feignaient, en quittant Msuata, de se diriger vers la contrée des Babouma ; mais ils passaient le fleuve en amont de la station et allaient rendre compte de leur mission à Mpumu Ntaba.

L'autocrate, indigné des termes méprisants avec lesquels Gobila parlait de sa puissance, manda Ganchu, son collecteur de taxes, et l'expédia dans tous les villages environnant la capitale des Bateké pour y racoler des guerriers.

Deux ou trois cents volontaires armés, les uns de mousquets délabrés, les autres de lances, de haches, de coutelas indigènes, se rangèrent sous les ordres de Ganchu. On jugea bon dans la circonstance d'utiliser les banderoles aux couleurs françaises, comme guidons de cette armée sauvage.

Mpumu Ntaba, ses ministres, ses femmes, ses esclaves porteurs du mobilier, literies, édredons, peaux de lion, mkissis, lances sacrées, formèrent une interminable caravane qui marcha prudemment derrière les hordes soldatesques de Ganchu.

Troupes armées, gens de la cour et souverain arrivèrent sur la rive droite du Congo et campèrent à la belle étoile, en face du village de Msuata.

On sait que les Bateké possédaient sur la rive droite, entre le Stanley-Pool et l'embouchure de la Lawson, un seul centre de population sédentaire : le petit village d'Enyari, habité par des pècheure de vairon.

Mpumu Ntaba dut envoyer Ganchu jusqu'à cette bourgade pour y réquisitionner les pirogues qui s'y trouvaient. Ganchu réquisitionna selon l'usage bateké. Il entra dans Enyari à la tète d'une centaine d'hommes d'armes, convoqua le ban et l'arrière-ban des chefs du village, et leur enjoignit avec force menaces de mettre à sa disposition, au nom de Mpumu Ntaba, toutes les embarcations de pèche, de guerre ou de plaisance dont disposait la population du village.

Les notables d'Enyari, s'inclinèrent respectueusement devant le nombre des hommes d'escorte de Ganchu et s'apprètèrent à livrer les embarcations requises.

L'un d'eux, laissant ses collègues offrir à l'envoyé du roi le malafou de bienvenue, transmit de hutte en hutte aux pècheurs du village l'ordre de filer au large sur leurs pirogues et d'aller les cacher dans les grandes herbes de la rive gauche.

Cette manœuvre fut exécutée sans éveiller le moindre soupçon dans le cerveau de Ganchu, alourdi par l'ivresse.

Le lendemain matin, le réquisitionneur et ses cent hommes d'armes quittaient Enyari en ramenant une seule pirogue de pèche au tout-puissant Mpumu Ntaba

« Que faire de cette unique embarcation ? » se demandèrent les généraux et le chef suprême des chefs bateké.

Une idée lumineuse éclaira tout à coup la face de Mpumu Ntaba.

« Là-bas, sur la rive gauche, s'écria-t-il, vit mon ami Souzou M'Pembé, le brave et chaste mundelé qui doit épouser au mpoutou une seule femme blanche. (Mpumu Ntaba riait toujours de son gros rire à ce souvenir de la visite de Janssen.) Tu vas aller le trouver, Ganchu; pour lui demander de venir à notre aide. Conte-lui notre embarras momentané et, si tu peux, décide-le à nous rendre une visite amicale. »

Ganchu partit. Il rencontra précisément chez Janssen le corpulent Gobila racontant avec force contorsions les mésaventures de son ennemi Mpumu Ntaba.

L'arrivée de Ganchu calma les éclats de rire de Gobila. Le mfoum de Msuata se doutait de la mission intéressée que venait remplir le plénipotentiaire bateké. Il s'emporta contre Ganchu et supplia son fils Souzou M'Pembé de ne point donner audience à l'un de ses ennemis.

Janssen ne tint aucun compte des supplications de Gobila; tout au contraire, il imposa silence au réclamant et pria poliment Ganchu d'exposer les motifs de sa venue.

Le Bateké exprima en termes fort nets les désirs de son souverain, malgré les nombreuses et bruyantes interruptions du jaloux Gobila.

» Je consens, dit Janssen, à rendre visite à mon ami Mpumu Ntaba, mon frère de sang, mais quant à lui prêter secours dans la circonstance je ne le puis et ne le dois. Allez, maître Ganchu ; demain je passerai le fleuve et j'irai serrer la main à votre roi. »

Gobila, muet sous l'œil de Janssen, contint mal son indignation en entendant ces paroles. Il attacha sur le Bateké un regard chargé de haine et de férocité.

Ganchu adressa son plus gracieux sourire au bon Souzou M'Pembé, et s'arrêta devant Gobila en lui montrant les dents comme pour le dévorer. On eût dit, en voyant les faces contractées des deux noirs, assister aux préliminaires d'un combat entre deux bouledogues.

Janssen sépara aussitôt les adversaires et enjoignit à Ganchu de partir au plus vite. Le Bateké s'exécuta non sans décocher sur Gobila un dernier coup d'œil menaçant.

« Vous n'irez pas chez Mpumu Ntaba, geignit Gobila après le départ de Ganchu. De grâce, Souzou M'Pembé, n'y allez pas, n'y allez pas ! Vous êtes mon fils, vous ne commettrez pas un parricide. Je vous en supplie, restez près de moi.

— J'agirai comme bon me semblera. Retirez vous, Gobila, laissez-moi, la nuit approche. J'irai demain rendre visite à mon frère de sang, mais soyez assuré que je ne tenterai rien contre vous. »

Dans la nuit suivante, Gobila, peu rassuré malgré les promesses réitérées de son fils adoptif, vint à la station avec toutes ses femmes, tous ses enfants et les familles des notables de Msuata, pour implorer Souzou M'Pembé, excellent fétiche de victoire, de ne passer dans le camp des ennemis bateké.

Les Banfunu possédaient une foi sans égale dans le pouvoir occulte du mundelé. Pour eux, la présence d'un blanc dans le camp d'un belligérant était une garantie certaine de triomphe ; un mundelé est le dieu invincible des soldats banfunu.

Loin de renoncer à ses projets, Janssen appela à son aide les Zanzibarites de la station, fit déguerpir ses visiteurs nocturnes et partit dès l'aube pour le camp de Mpumu Ntaba.

Rien n'était plus original que le campement des Bateké. Sur les bords

d'une crique sauvage, où des blocs de rochers amoncelés constituaient autant d'excavations, d'interstices, de grottes, nichait la horde soldatesque du vengeur de Parrey. Plus loin, sur la lisière d'un hallier, Mpumu Ntaba avait fait élever des huttes d'herbages où il s'enfermait en permanence avec ses favorites, ses musiciens, ses ministres et tous les dignitaires de sa cour.

A l'heure matinale où Souzou M'Pembé débarqua sur la rive droite, les Bateké s'éveillaient, quittaient leurs demeures rocailleuses et se pressaient au-devant des femmes indigènes apportant de l'intérieur des fruits et des légumes, pitance habituelle de cette armée sans intendant délivrée à chacun contre payement.

Bon nombre de ces malheureux guerriers guignaient d'un œil envieux, leurs camarades assez fortunés pour marchander les denrées alimentaires, puis, avec une philosophie résignée et avec cette solidarité intuitive qui rapproche les misérables, ils s'attelaient à d'énormes filets qu'ils remorquaient assez avant dans le fleuve, et attendaient le produit de leur pêche pour calmer les exigences de leur estomac.

En approchant du village spontanément établi pour servir de quartier général à Mpumu Ntaba, Janssen remarquait plus d'aisance, plus de bien-être, et partant plus de visages satisfaits. Là on n'achetait pas les vivres quotidiens, mais des files enchaînées d'esclaves réquisitionnés comme bêtes de somme faisaient affluer dans les offices de la cour, les productions et les ressources les plus variées du territoire bateké : bananes, ignames, manioc, arachides, chèvres, poules, poulets, porcs et moutons.

Le makoko faisait bonne chère, et ses courtisans pouvaient aisément s'engraisser des restes de la table royale...

Les honneurs musicaux qui avaient accueilli Janssen lors de son entrée au palais de Mpumu Ntaba, assourdirent encore le visiteur à son arrivée au quartier général.

Mpumu Ntaba, mollement étendu sur des peaux de lion et entouré de ses plus jolies favorites chargées de leurs ornements de cuivre et couvertes de vêtements soyeux, souhaita dans un speech bien senti la bienvenue au mundelé.

« Votre présence ici est une preuve manifeste de l'amitié que vous me portez. Si j'ai sollicité votre venue, bon Souzou M'Pembé, c'est que j'ai une confiance sans bornes en votre justice. Vous n'ignorez pas les motifs qui m'ont déterminé à déclarer la guerre au mfoum de Msuata. Gobila a fait mourir un de mes parents pour le voler; je veux venger l'assassinat de Parrey et rentrer en possession de ses richesses. En traver-

sant mon camp, vous avez pu vous rendre compte du nombre de guerriers dont je dispose; il est plus que suffisant pour anéantir la puissance de Gobila. Malheureusement je ne possède pas de pirogues pour transporter ma nombreuse armée sur la rive opposée. Vous seul, si vous le voulez, êtes à même de me fournir d'immenses embarcations d'acier, rapides comme la balle du mousquet. Vous me rendrez ce service, Souzou M'Pembé; vous m'aiderez à châtier la morgue insolente de cet assassin, de ce voleur qui a nom Gobila.

— Je suis en effet votre ami, roi Mpumu Ntaba ; mais Boula Matari m'a confié à Gobila avec le titre de fils du mfoum de Msuata. Gobila s'est, dans toutes les circonstances, conduit en excellent père avec moi ; son village est le centre de ravitaillement, le grenier d'abondance de mon village. L'équité, la reconnaissance, l'intérêt, me font un devoir de ne point participer à l'accomplissement de votre vengeance.

— Comment! Souzou M'Pembé, vous dont la justice est connue de tous mes sujets, vous refusez de me prêter votre concours dans les conjonctures présentes; vous déclinez toute participation à ce rôle de vengeur, de justicier, que m'imposent les mânes de mon parent lâchement empoisonné? L'histoire de votre jugement dans l'affaire de la pointe d'ivoire est-elle une simple légende? la fraternité du sang qui nous lie n'entraîne-elle pas un degré de parenté plus étroit que la qualité fantaisiste de fils adoptif de Gobila? Vous me refusez vos pirogues de guerre, vous invoquez vos sentiments de reconnaissance en faveur d'un voleur, vous alléguez des questions d'intérêt au sujet de l'existence du village de Msuata... Eh bien, soit ! je me passerai de votre alliance; j'attendrai des mois, des années s'il le faut, pour avoir des canots en nombre suffisant pour traverser le fleuve, et j'irai ravager, brûler, les champs, les plantations, les huttes, et massacrer les guerriers, les enfants et les femmes de votre soi-disant père adoptif. »

Ici le Démosthène noir, essoufflé, reprit haleine un instant. Son entourage jetait vers le blanc des regards indignés, étincelants de menaces. Janssen, ne manifestant aucune crainte, restait silencieux et calme, il attendait patiemment la péroraison annoncée du discours de Mpumu Ntaba.

« Écoute, continua ce dernier en s'adressant amicalement à Janssen, je n'oublie pas encore que tu es mon frère de sang. Tu vois mes courtisans indignés contre toi, ils ne te feront aucun mal, je punirais de mort celui qui toucherait à un cheveu de ta tête. Mais rebrousse chemin vers ta demeure ; n'essaye pas de rester plus longtemps sur mes terres qui s'éten-

dent bien loin du côté où le soleil se couche. J'avais compté sur ton amitié, tu me la retires. Va, retourne au plus tôt vers le soleil levant. »

Janssen se permit de risquer quelques observations. des murmures couvrirent tout d'abord sa voix; mais Mpumu Ntaba imposa silence à ses courtisans et accorda la parole à Souzou M'Pembé.

« Je comprends ta colère contre Gobila, commença Janssen profitant de l'autorisation, mais puisque tu as rappelé et approuvé mon jugement dans l'affaire des vendeurs de mauvaise foi, cela prouve que tu n'ignores pas les sentiments de justice qui règlent toujours ma conduite. Si Gobila a des torts envers toi, je l'amènerai ici même pour qu'il les confesse, et nous trancherons pacifiquement, s'il est possible, la querelle pendante entre vous. Je ne veux pas plus servir la cause de Gobila que la tienne. je te jure devant tous, sur le drapeau bleu fétiche, d'être le juge impartial de vos discordes. »

Ces paroles provoquèrent dans l'assistance des chuchotements, des discussions entre groupes de courtisans. Mpumu Ntaba parut en sonder la portée; il délibéra quelques minutes avec ses ministres et se déclara très satisfait de confier l'arbitrage de la guerre imminente à l'équité de Souzou M'Pembé.

La cour se livra ensuite aux transports d'une joie aussi soudaine que délirante. aux gambades, aux contorsions, aux danses les plus bizarres. se mêlèrent les chants, les cris, les sons de trompe, les roulements de tambour, les sifflements des fifres: femmes. ministres, soldats de garde, souverain, reprirent en chœur une ballade improvisée, célébrant la gloire. la justice et les hauts faits du mundelé de Msuata.

Mpumu Ntaba, s'approchant de Janssen, fit apporter des volailles, des fruits, des jarres de vin de palme, qu'il lui offrit gracieusement. Il l'invita ensuite à partir sans retard, lui faisant promettre de revenir dans le plus bref délai en compagnie de Gobila.

Sans nul doute. ces manifestations subites en faveur du mundelé cachaient des tentatives de séduction à l'adresse du futur arbitre. Janssen se laissa aduler, couvrir de cadeaux et escorter par tous les courtisans et le gros de l'armée bateké, jusqu'à l'embarcadère.

Là, une salve de mousqueterie salua l'embarcation du mundelé à son départ.

Sur la rive opposée, dans les jardins et les cours de la station, Gobila et ses sujets attendaient depuis le matin, avec une impatience allant parfois jusqu'au découragement, le retour de Souzou M'Pembé.

La rentrée de Janssen dans ses domaines produisit un enthousiasme général ; des centaines de bras s'agitèrent, brandissant une forêt de lances, de sabres rouillés, de mousquets : des cris et des chants d'allégresse acclamèrent le fidèle ami. Ces pauvres Banfunu avaient tant redouté que le séjour prolongé de Janssen chez les Bateké n'influençât le ciel en faveur de leurs ennemis !

« Me voilà, dit-il à Gobila en l'abordant, je viens vous chercher. Mpumu Ntaba est votre ami, comme il est le mien. Il veut vous voir et traiter avec vous des conditions de paix.

— Comment ! il veut me voir ? Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ! Je n'irai pas dans le camp de Mpumu Ntaba. Son invitation est un guet-apens.

— Vous y viendrez en ma compagnie. J'emmènerai avec vous tous mes soldats et mon drapeau fétiche. Consentez, je vous en conjure, à ce déplacement : préparez vos pirogues de guerre : demain, au lever du soleil, nous partirons pour la rive droite. »

Il n'en fut point dit davantage. Gobila se retira avec les siens, tout en réfléchissant en route à ce qu'il ferait le lendemain.

La détermination fut celle que désirait Janssen. Dès l'aube du 8 mai, dix pirogues de guerre se balançaient dans la crique de Msuata-Station.

Janssen, Gobila, quelques notables indigènes et les hommes valides de la garnison de Msuata prirent place sur les longues embarcations. Vers neuf heures, l'escadre atterrissait au pied des rochers de la rive droite ; les équipages débarquaient au milieu des guerriers bateké pacifiquement rangés autour de Mpumu Ntaba.

L'entrevue des deux chefs noirs commença par une scène grotesque, pendant laquelle Janssen eut grand' peine à garder son sérieux et à remplir gravement son rôle d'arbitre.

Mpumu Ntaba et Gobila vociférent longtemps, de concert, l'un accusant, l'autre se défendant, le premier réclamant les richesses de Parrey et la vie du sorcier empoisonneur, le second niant l'existence de ces richesses et la scélératesse du sorcier.

Le roi bateké, qui tenait par dessus tout à amoindrir son adversaire, affirma n'avoir consenti à cette entrevue que sur les instances de Souzou M'Pembé ; mais il n'entendait pas s'abaisser à discuter ses droits avec un petit chef banfunu

Peu lui importait, ajoutait-il, de savoir comment Parrey avait succombé, les richessses du défunt étaient incontestables, Boula Matari n'ayant jamais laissé sans récompense un de ses loyaux serviteurs. La paix serait

donc conclue séance tenante, si Gobila souscrivait à la restitution intégrale des immeubles et du mobilier du défunt. Du reste, Mpumu Ntaba s'en rapportait entièrement au jugement de Janssen.

Ce dernier mit les parties d'accord en décrétant que Gobila conserverait en toute propriété les huttes de Parrey construites sur les terres de Msuata,




ME VOILA, DIT-IL A GOBILA EN L'ABORDANT.

mais qu'il rendrait à Mpumu Ntaba, les étoffes, bibelots et armes ayant meublé ces huttes.

Ce verdict fut unanimement approuvé.

La réconciliation prévue d'ailleurs par l'un et par l'autre adversaire provoqua une orgie générale, une incommensurable ingurgitation de malafou qu'agrémentait un vacarme orchestral cher aux populations sauvages de l'Afrique centrale.

Mpumu Ntaba et Gobila reconnurent catégoriquement qu'ils devaient à l'entremise de Souzou M'Pembé, porteur du drapeau de la justice et de l'humanité, le bienfait d'échapper aux horreurs d'une guerre, source inévitable de maux de toute espèce. Ils promirent l'un et l'autre de soumettre désormais les différends qui pourraient survenir entre eux à l'arbitrage de Janssen ou de son successeur.

Le récit qui précède, fait avec verve par Janssen à ses convives, avait prolongé au delà des heures habituelles le repas du matin. Stanley félicita chaleureusement le chef de Msuata du rôle de conciliateur qu'il avait si bien rempli.

« Vous êtes l'agent par excellence d'une société humanitaire et civilisatrice, mon cher lieutenant, lui dit-il, et je vous confierai sous peu une mission où de nouveau vous aurez à déployer avec les indigènes vos aptitudes conciliatrices.

— Certes, Monsieur Stanley, je voudrais bien pouvoir rendre d'incessants services à l'œuvre africaine; mais un repos de quelques jours m'est indispensable; mes membres sont tout ulcérés et je suis forcé d'aller consulter le docteur Van den Heuvel à Léopoldville.

— C'est inutile, lieutenant. Je vais vous donner un médicament souverain contre les plaies qui vous font souffrir. Reposez-vous toute la journée de demain dimanche: lundi vous m'accompagnerez sur le *Royal*, pour débarquer auprès du confluent du Koango, où vous aurez à civiliser les Babouma, à conclure définitivement les traités ébauchés par Hanssens et à édifier plus tard la station de Kwamouth.

Le lundi suivant, Stanley quittait Msuata avec son escadre d'exploration; mais le *Royal* n'emmenait point Janssen.

Le chef de Msuata ne devait remonter le fleuve pour remplir chez les Babouma la mission qui lui était assignée que quelques jours plus tard, le 17 mai 1883.

En son absence, un sergent zanzibarite fut appelé aux fonctions de commandant intérimaire de Msuata-Station. Le 20 mai, à la nuit tombante, Janssen débarquait sur le territoire des Babouma.

Le chef du village devant lequel l'allège était amarrée, s'empressa de venir à la rencontre du mundelé. Il s'appelait Makouenntcho, mais la bienveillance de son accueil faisait oublier la barbarie de son nom. Après l'inévitable échange de m'botés et de présents, Makouenntcho introduisit Janssen dans une spacieuse cabane qu'il avait fait disposer, disait-il, pour recevoir le fils de Boula Matari.

Singuliers préparatifs! la hutte était dépourvue de tout mobilier, et

sur le toit, suspendus à des tiges de loango, blanchissaient des crânes humains.

« C'est ici qu'est mort mon prédécesseur, dit le chef du village; il était aimé et respecté par toute la population ; sa demeure est vénérée à l'égal d'un temple sacré; vous y vivrez en paix jusqu'au jour où il vous plaira de nous quitter. La nuit vient, je vous laisse, et j'espère que grâce à l'esprit du défunt vous aurez d'heureux songes pendant votre sommeil.

Sans répondre à l'étrangeté de ce souhait, Janssen serra la main du prévenant Makouenntcho, et donna l'ordre à ses serviteurs de procéder à l'aménagement du logis. Le lit de camp fut installé dans la case déserte; le coffre contenant les effets personnels du voyageur fut placé au chevet du lit; les ballots de marchandises furent rangés à droite et à gauche. Puis le lieutenant se coucha tout habillé; les Zanzibarites cherchèrent de leur côté à l'extérieur, autour de l'habitation de leur maître, le gîte le plus favorable au repos; mais ce repos fut troublé par une nuit d'orage équatorial sans ondée. De minute en minute, de rapides éclairs déchiraient l'espace et enveloppait d'une clarté fantastique les bananiers, les palmiers, les huttes, groupés au bord du fleuve dont les eaux étaient violemment soulevées.

A travers la porte entrebâillée de sa cabane, Janssen distinguait par instant, à la lueur des feux du ciel, un tableau imprévu. Les femmes, les enfants, les habitants du village entouraient la demeure du mundelé.

Silencieux, retenant leur haleine, entassés les uns sur les autres, les enfants grimpés sur les épaules des parents, tous ces natifs braquaient sur Janssen, des yeux écarquillés par la curiosité et la peur.

Le mundelé était couché; près de lui, sur un coffre, brûlait, emmanchée dans le goulot d'une bouteille vide, une lumière fumeuse. Dans la case éclairée par cette étrange lueur, on voyait le voyageur tracer des signes mystérieux sur une large bande blanche, à l'aide d'une mince baguette de bois trempée par intervalle dans une petite calebasse pleine de malafou noir.

Les récits de ces découvertes, chuchotés timidement d'abord, circulèrent dans la foule des curieux et arrivèrent aux derniers rangs, grossis par l'imagination des conteurs.

« Le mundelé bat son fétiche sans doute, disait les noirs terrifiés; il convoque contre nous les esprits malveillants. »

La vénération qu'inspirait la hutte où Janssen, privé de sommeil, rédigeait sa correspondance, préserva l'étranger des mauvais traitements qu'auraient infailliblement amenés les terreurs des assistants. N'osant pas

commettre un sacrilège en pénétrant sans autorisation préalable dans la hutte du chef défunt, les spectateurs les plus émus s'enfuirent pour raconter l'événement au mfoum Makouenntcho.

Ce dernier peu soupçonneux de sa nature, refusa d'ajouter foi aux invocations du mundelé contre les Babouma. Cependant il se laissa conduire devant la porte de la hutte concédée à l'étranger.

Passant la tête dans l'entrebâillement, Makouenntcho regarda Janssen. Celui-ci relisait sa correspondance, et par moment souriait complaisamment à la lecture de ses lignes raturait, ponctuait, deçà delà, sa longue lettre.

« Évidemment, pensa Makouenntcho, le mundelé parle avec les esprits. »

Le chef noir se retira en entraînant ses voisins, qu'il rassura complètement.

« Le blanc est bon, leur dit-il, il sourit en battant le fétiche. Retirez-vous, rassurez vos amis et vos épouses. C'est moi-même qui, hier au soir, ai souhaité au mundelé des songes gais et souriants. »

Aux premières clartés du jour, Makouenntcho et quelques natifs envahissaient la demeure considérée comme sacrée du lieutenant. Janssen n'était pas levé. Sur le coffre gisait dépliée l'œuvre épistolaire de la nuit.

Makouenntcho saisit le papier, et contempla avec stupéfaction les pattes de mouche tracées par Janssen.

« Qu'as tu fait sur ce morceau d'étoffe? demanda le nègre.

— J'ai reproduit mes pensées à l'aide de ce petit morceau d'acier trempé dans cette substance noire, » répondit le lieutenant en montrant la plume et l'encrier.

Ces derniers objets passèrent de main en main; un des assistants fut assez malavisé pour avaler d'un trait, aux applaudissements de ses compagnons, le liquide contenu dans l'encrier.

Janssen s'emporta violemment contre le nègre et réclama de lui la restitution de son bien.

Les natifs éclatèrent de rire devant cette réclamation. Makouenntcho fit observer au mundelé que le coupable ne pouvait, même avec la meilleure volonté du monde, restituer le malafou englouti.

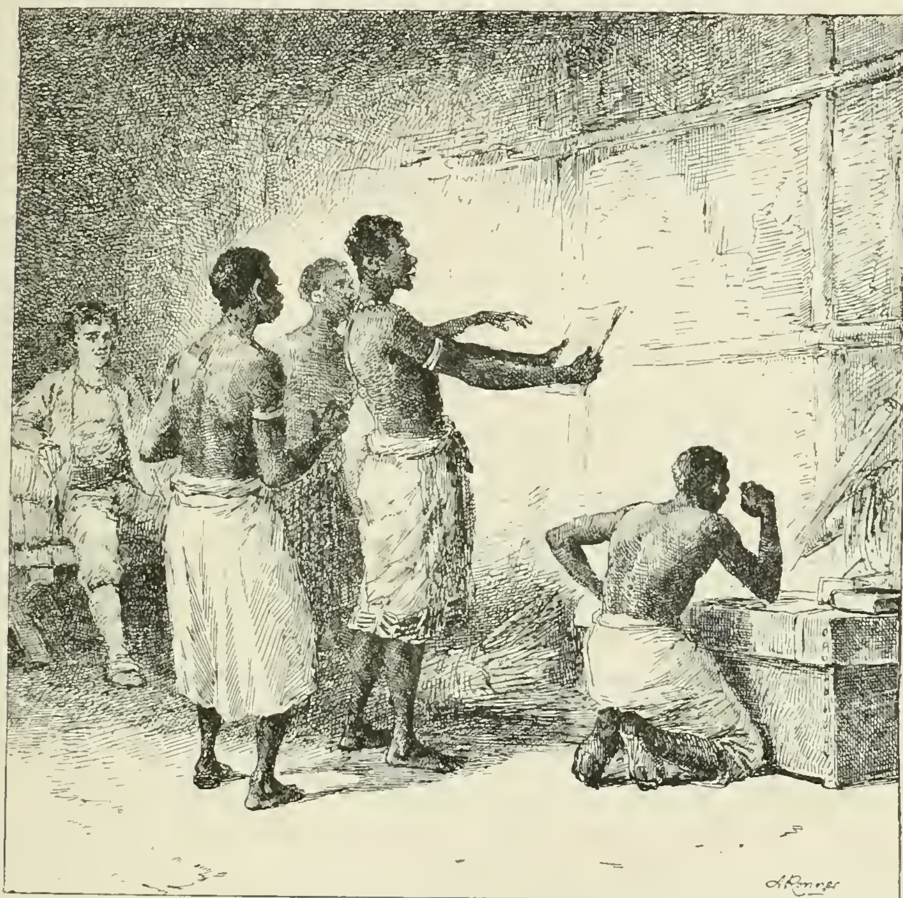
« Il le rendra néanmoins, je l'exige. »

Et Janssen, certain de l'influence morale qu'il allait conquérir sur son entourage superstitieux, imposa au voleur, en guise de châtiment, l'absorption d'une dose respectable d'émétique.

Le résultat du vomitif répondit à l'attente du mundelé. Makouenntcho

et les notables du village se déclarèrent disposés à confier les destinées de la contrée au tout-puissant féticheur blanc.

Janssen profita sans tarder des bonnes dispositions de Makouenntcho. Il prit familièrement le bras de ce mfoum babouma et explora les alentours du village. Il choisit, avec l'assentiment de son compagnon, un vaste terrain



QU'AS TU FAIT SUR CE MORCEAU D'ÉTOFFE ?

permettant à l'installation d'une station future et régla dans une palabra copieusement arrosée de gin le taux minime de l'annuité à payer pour la concession accordée.

L'emplacement choisi s'étendait à quelques centaines de mètres en arrière du village babouma, dans l'angle méridional formé par les rives du fleuve Congo et la rivière Kwa (Ibari Nkutu), et entre deux villages de

tribus différentes : village bateké au sud, village bayanzi au nord. Les bâtimens de la station seront élevés au centre même de ce terrain, vaste plateau en amphithéâtre, d'une altitude de trente mètres au-dessus du niveau du fleuve.

Le soir de cette journée si bien employée, le lieutenant, en proie à des douleurs intolérables, s'allongeait péniblement sur son lit de camp. Les jambes et les pieds du vaillant pionnier étaient couverts d'ulcères ayant les dimensions d'une pièce de cinq francs; il portaient en outre de nombreuses déchirures et des plaies vives toutes saignantes, dues aux ronces épineuses et aux herbes tranchantes à travers lesquelles s'était accomplie la dernière excursion.

Le lendemain, l'infortuné Janssen constatait avec découragement son impuissance à se lever, à se servir de ses jambes. Un ulcère au cou-de-pied gauche l'empêchait de remettre sa chaussure; une plaie également ulcéreuse pénétrant jusqu'aux os de la jambe droite, lui interdisait tout mouvement et lui causait de cruelles souffrances.

« Que faire? écrit-il alors; je ne puis que rester étendu sur mon lit. Mes ulcères n'ont pas été soignés depuis le jour où Stanley m'a remis son médicament souverain. Ici je n'ai sous la main, en fait de drogues pharmaceutiques, que de l'émétique. Les plaies ne feront donc que croître et embellir; je resterai impropre à tout service. Un seul parti me reste; je me ferai transporter jusqu'à Léopoldville, auprès du docteur Van den Heuvel, dispensateur de drogues fétiches, gage certain de guérison.

« D'ailleurs, ma mission chez les Babouma est momentanément terminée. Stanley m'avait ordonné de procéder au choix et à l'acquisition d'un terrain et de regagner l'embouchure du Koango pour y construire la station, lorsqu'il sera revenu de son voyage d'exploration actuel.

« J'ai bien réussi chez Makouenntcho. Sera-t-il aussi honnête qu'il a été aimable? n'oubliera-t-il pas, après mon départ, la concession qu'il m'a accordée et le prix de cette concession? »

En butte à ces préoccupations soucieuses, Janssen manda auprès de lui le chef Makouenntcho et lui annonça son départ immédiat, mais son retour prochain. Le chef indigène témoigna d'un grand chagrin à cette nouvelle; il affirma ses intentions de rester sous le protectorat des blancs et consentit à échanger son sceptre de commandement, sorte de bâton garni de clous à tête de cuivre, insigne de sa dignité, contre un drapeau de l'Association.

Le 24 mai, Janssen débarquait à Léopoldville. Il y trouvait le lieutenant Valcke remplissant les fonctions de chef de station par suite de la rentrée

en Europe du capitaine Braconnier, un agent anglais, commandant en second, et le dévoué docteur Van den Heuvel dont il venait réclamer les soins.

« Vous avez eu grandement raison, mon cher lieutenant, dit le médecin, de descendre jusqu'ici. Votre séjour en Afrique doit être abrégé ; un changement de régime vous est absolument nécessaire : votre sang est littéralement appauvri. Quant à vos ulcères, ils ne résisteront pas longtemps à mes cautérisations.

— Vos dernières paroles me rassurent à demi, cher docteur. Cautérisez mes ulcères, guérissez-les au plus tôt. Il ne peut être question pour moi d'un retour immédiat en Europe ; je veux voir en Afrique le terme de mon engagement et ajouter à mes états de service la fondation de la station de Kwamouth. D'ailleurs M. Stanley ne sera pas de retour du haut Congo avant deux ou trois mois : il m'est donc impossible de songer à résilier le commandement qu'il m'a confié. »

Effectivement, le 4 juin, Janssen, tout heureux de se retrouver un peu plus ferme sur ses jambes guéries en apparence, profita d'une baleinière qui remontait le Congo et retourna à Msuata, en dépit des insistances réitérées du docteur Van den Heuvel.

Des acclamations prolongés accueillirent l'arrivée de Souzou M'Pembé, qui condescendit aux accolades de son « papa » Gobila. Cet accueil remua profondément l'âme du jeune pionnier. L'attachement des natifs était sincère ; et les preuves éclatantes qu'ils en donnaient au mundelé produisirent sur lui l'effet d'un baume salutaire.

Dès le 17, Janssen dirigeait les travaux d'une nouvelle maison destinée au logement des blancs de passage à Msuata. Dix jours plus tard, l'habitation comptait deux locataires : l'explorateur Roger et M. l'abbé Guyot.

Le premier résolut d'y attendre le retour de Stanley ; le second, venu avec l'espoir de fonder un établissement religieux dans les parages de Msuata (a la pointe de Ganchu), y goûta, durant plusieurs mois, tous les agréments d'une hospitalité cordiale et aussi généreuse que le permettait l'endroit.

Le nom de l'abbé Guyot se retrouvera plus tard fatalement lié à celui du sous-lieutenant Janssen ; nous croyons devoir dès maintenant présenter à nos lecteurs l'excellent et digne homme qui l'a honoré.

L'abbé Guyot, prêtre au diocèse d'Alger, avait été envoyé par le cardinal de La Vigerie au Congo dans le but de créer des établissements religieux sur les bords du fleuve. Voyageur ardent, il avait accompli déjà plusieurs étapes exploratrices dans le sultanat de Zanzibar et planté la croix du catholicisme sur les bords du lac Tanganika.

Dans ses longues et pénibles explorations, le courageux abbé Guyot s'était souvent contenté d'une poignée de riz et d'un peu d'eau. C'était un champion bien trempé dévoué à l'œuvre de civilisation africaine et familiarisé avec le climat meurtrier du continent noir. Son épaisse barbe taillée à la Henri IV, de fortes moustaches en croc, l'arsenal de pistolets et de revolvers qu'il portait à sa ceinture, ses fusils de chasse ou de guerre croisés en bandoulière, son accoutrement si différent du grave costume religieux, lui donnaient plutôt l'air d'un aventurier que d'un missionnaire.

Mais le bon religieux, grand chasseur devant l'Éternel, ne tourna jamais ses armes contre l'homme même sauvage et cruel : ses fusils et ses revolvers n'étaient dirigés que sur le gibier préservatif de la faim, ou sur les carnassiers féroces destinés à enrichir les collections scientifiques des musées scolaires organisés par le cardinal primat de l'Afrique catholique.

La présence de ces deux hôtes rendit à Msuata le bon temps des veillées toujours trop courtes, des excursions et des promenades diurnes qu'avait fait connaître à Janssen le séjour de M. Johnston.

La saison sèche plaquait déja la campagne environnante de ses rouilles mélancoliques; les grands bois étageaient les hautes cimes de leurs arbres au-dessus des herbes roussies au milieu desquelles le fleuve gigantesque déroulait comme un ruban d'azur la nappe irisée de ses eaux ; les tornades et les bourrasques, ces messagers violents de la saison des pluies, avaient cédé la place à la sérénité éclatante du ciel équatorial où le soleil couchant mêle parfois à l'étincellement des saphirs célestes des flamboiements d'or rouge et des gouttes de sang écarlate.

Dans ce cadre éblouissant à certaines heures, les hôtes blancs de Msuata, triomphant des idées moroses, des doutes, des souffrances morales et physiques, recherchaient avidement les émotions et les aventures de l'existence tropicale.

Lors de son voyage au pays des Bateké, Janssen avait suivi sur un parcours de plusieurs kilomètres les seules voies tracées au sein des fourrés inextricables de la rive droite par le passage des éléphants. Depuis cette époque, l'aventureux pionnier n'avait cessé de caresser le projet de déclarer la guerre à ces redoutables mammifères; l'alliance de Roger et de l'abbé Guyot, émules passionnés de Nemrod, fut dans ce but accordée avec empressement au chef de Msuata.

Le 25 juin, les blancs et dix Zanzibarites, armés pour la bataille contre les géants de la faune africaine, s'engageaient résolument dans les sous-bois et les forêts primitives qui couvrent d'un réseau de végétation impé-

nétrable la portion la plus considérable des domaines commandés par Ganchu.

Les haches et les couteaux frayèrent çà et là d'étroits passages aux chasseurs dans l'amas de lianes, de plantes sarmenteuses, de caoutchoucs grimpants, de mucunas pruriens à aiguillons, confusément enchevêtré, emmêlé, abrité des rayons les plus pénétrants du soleil par la voûte épaisse que forment à une hauteur prodigieuse les rameaux enlacés des tecks, des élaïs, des bombax, des gommiers, des mimosas, des acacias, des ptérolobes, des figuiers aux feuilles charnues, des rubiacées à l'écorce grise, arbres gigantesques dont les enfourchures présentent des excroissances spongieuses nourrissant des orchidées en fleur, des fougères délicates et aux branches desquelles s'accrochent des milliers de plantes parasites, et pendent les franges gracieuses de l'usnée.

Avec quelle joie Janssen, amateur passionné de la science entomologique, s'arrêtait dans un des retraits les plus profonds de la forêt vierge, en un point où des papyrus baignaient leurs racines dans des eaux paisibles et stagnantes!

Dans ces endroits sombres et humides s'agitait et bruissait tout un monde d'insectes, fragment insignifiant des richesses naturelles incalculables que recèlent les puissantes forêts des latitudes tropicales.

Là, des milliers de myriapodes, au corps long, sinueux et luisant, de couleur noire ou chocolat, attiraient le regard ; plus loin des fourmis brunes, noires ou jaunes, défilaient en lignes serrées, ravageant, mâchant, creusant, perforant, bâtissant, et toujours prêtes à se liguer et à combattre les hommes assez audacieux pour violer leur domicile.

Deçà, delà, rampant au pied des papyrus, des chenilles terrestres, à l'armure flexible et polie, rappelant la vase, laissaient leur trace visqueuse dans ce laboratoire actif de la nature.

« On parle beaucoup du silence des grands bois, pensait Janssen, mais la forêt tropicale est loin d'être silencieuse. »

Des bourdonnements indistincts, des murmures indéfinissables emplissent de leur bruit confus l'ombre crépusculaire qui règne sous la feuillée impénétrable. Au chuchotement régulier des cimes qui s'entrechoquent secouées par la brise légère, s'ajoutent le froissement de ramilles, la chute de noix, de baies, de fruits desséchés et de feuilles jaunies, le brisement d'une branche morte, le broiement de milliers de mandibules, le stridulement ininterrompu des grillons, le bruissement de milliers d'insectes aux ailes minuscules emplissant les couches inférieures de l'air.

Mais un chapitre entier ne suffirait pas à énumérer les impressions que

l'animation, l'exubérance de vie de la véritable forêt vierge tropicale, procurent aux voyageurs attentifs.

Janssen fut tiré de ses savantes observations par un pressant cri d'appel que poussait Roger.

« Venez donc, lieutenant, nous allons vous perdre si vous restez en arrière. Avez-vous oublié que nous chassons à l'éléphant?

— Assurément, répondit Janssen; ces énormes bêtes ne m'occupaient plus, j'étais absorbé dans la contemplation de milliers de petits insectes.

— Il serait plus prudent, interrompit l'abbé Guyot, de se garder des rencontres imprévues et dangereuses que nous réserve la forêt. Si j'en crois ma longue expérience des chasses africaines, voici des traces de lions. Rassemblons-nous, et soyons prêts à la moindre alerte; le gros et terrible gibier ne peut être loin. »

Les chasseurs se groupèrent alors et marchèrent en file indienne, se frayant un passage à travers le sous-bois. Des détritus de végétaux, de hautes graminées, des lianes, des troncs d'arbres renversés, d'inextricables broussailles encombraient le sol; les arbres devenaient si touffus que l'air et la lumière pénétraient difficilement sous les voûtes de verdure où il régnait une humidité chaude, presque suffocante, produite par la fermentation de l'humus végétal qui recouvrait la terre.

Les violents parfums des fleurs tropicales saturaient tellement cette atmosphère lourde, que les trois Européens en éprouvèrent une sorte d'ivresse; ils marchaient d'un pas moins assuré, avec une pénible pesanteur de tête, oubliant les hôtes, n'écoutant plus les voix de cette luxuriante nature.

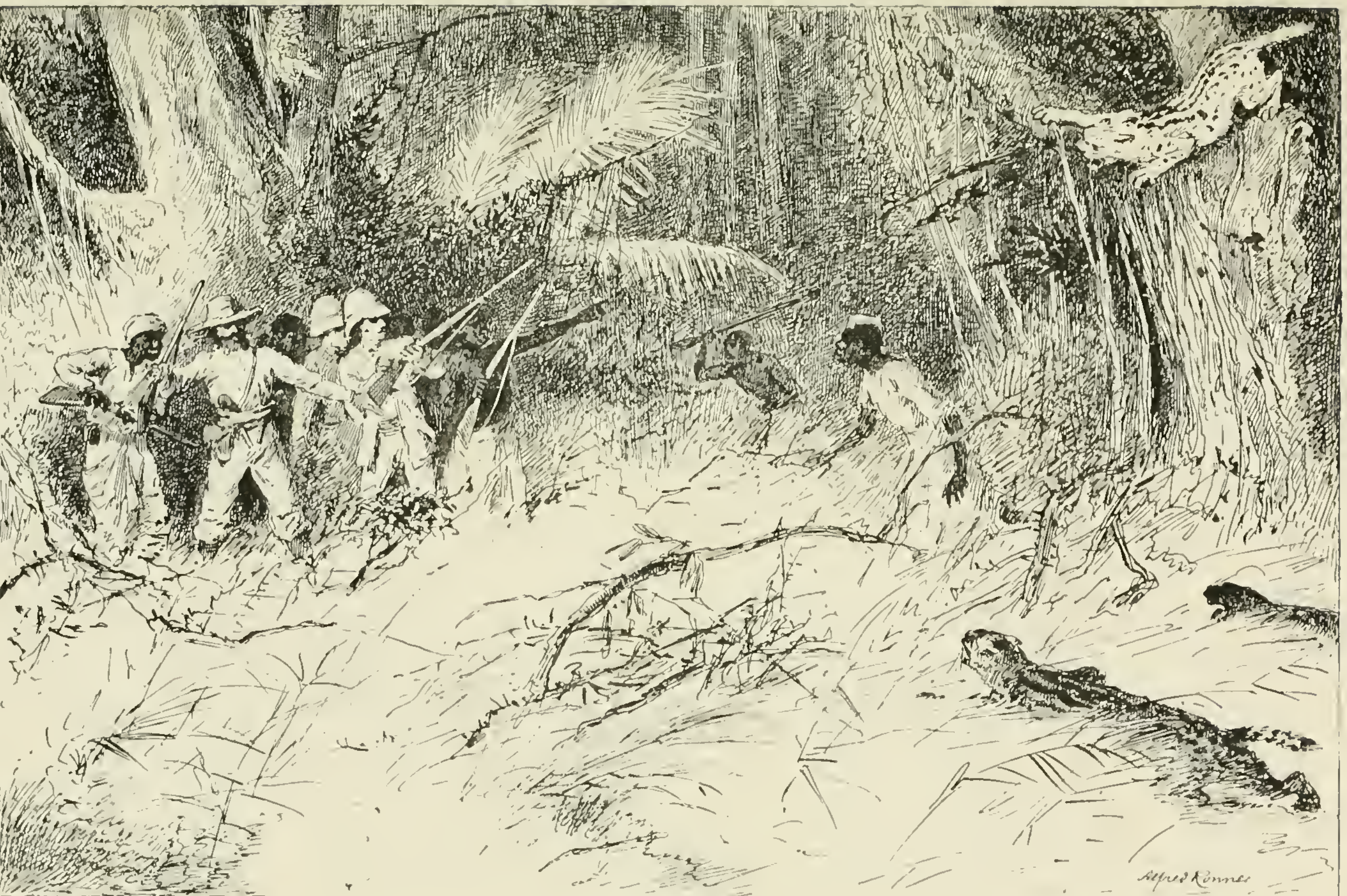
Ils donnaient à peine un coup d'œil distrait au plumage étincelant et varié des perroquets, d'oiseaux charmants, sortes de colibris, qui voltigeaient de branche en branche, becquetant des insectes aux ailes d'or, ou concassant entre leurs becs les baies aromatiques des arbres

Complètement absorbés, ils n'avaient plus qu'un but, qu'une pensée : découvrir le gibier désiré.

Roger, placé en tête de la colonne, s'arrêta brusquement, signifia de la main à ses compagnons d'imiter son exemple et s'apprêta à tirer.

Le sentier que les chasseurs suivaient était si étroit, qu'il était impossible à deux hommes d'y marcher de front. En outre Roger, gêné par d'énormes branches de raquette épineuse placées au-dessus de sa tête, était obligé de se courber au point de ne pouvoir commodément viser.

Roger, forçant ses compagnons à battre en retraite se recula de quelques pas.



PAS D'HÉSITATION ! DIT L'ABBÉ GUYOT.

« Voyez là, entre les grands bois, dans une sorte de clairière très étroite, dit-il à ses camarades en désignant, au delà de la trouée profonde au milieu des colonnades de feuillée qui s'étendaient à perte de vue dans la pénombre de la forêt, trois éléphants dont les croupes massives se dessinaient crûment dans les mailles d'un filet végétal.

— Il est inutile de les tirer, dit l'abbé Guyot; la distance me paraît trop grande; rapprochons-nous sans bruit, faisons un coude dans la forêt de manière à trouver un espace où nous pourrons nous ranger en bataille et diriger un feu de peloton sur ces énormes cibles vivantes. »

Les observations de l'abbé Guyot furent écoutées; les chasseurs s'évertuèrent à se frayer un passage sur leur droite, au milieu d'un épais fourré.

Soit hasard, soit grâce aux évolutions des haches avec lesquelles les Zanzibarites battaient incessamment les broussailles, les chasseurs eurent la bonne fortune de ne point rencontrer un seul serpent sous leurs pas.

Guettant toujours la proie volumineuse qui les tentait, ils s'avancèrent et atteignirent un large espace facile à déblayer, et d'où ils découvraient en flanc les trois éléphants toujours arrêtés au même endroit et labourant le sol de leurs trompes.

Là, tandis que les noirs procédaient au déblayement, les blancs se consultaient à mi-voix et cherchaient la meilleure place pour frapper sûrement les fauves qu'ils guettaient.

En ce moment un bruit étrange, des cris rauques et furieux détournèrent l'attention des chasseurs et glacèrent d'effroi les Zanzibarites.

Des chats-tigres, qui le cédaient à peine aux jaguars en grosseur, en force et en voracité, délogés soudain de leur repaire par les pas des chasseurs, se rassemblaient, le poil hérissé, découvrant leurs dents formidables, autour du peloton qui se disposait à exécuter les trois pachydermes.

Cette attaque avait été si imprévue, les assaillants appartenaient à un genre d'animaux si redoutables, que malgré leur courage les blancs restèrent un moment stupéfaits et immobiles : les noirs se serraient en tremblant contre leurs chefs.

Encouragées par cette immobilité, les bêtes carnassières grondèrent furieusement et grimpèrent de tous côtés, s'apprêtant en un mot à déclarer aux chasseurs une guerre acharnée.

« Pas d'hésitation, dit froidement l'abbé Guyot, rangeons-nous, et feu tous ensemble sur ces ignobles ennemis ! »

Une fusillade effroyable commença; blancs et noirs tiraient avec sang-

froid contre les féroces carnivores, dont les yeux brillants et verdâtres flamboyaient au milieu de la demi-obscurité. Les chats-tigres roulaient à terre, ensanglantés, poussant des cris affreux, les uns les reins brisés par les balles, les autres la tête fracassée.

Vainqueurs de ces malencontreux ennemis, les chasseurs cherchèrent inutilement à retrouver les éléphants, objectif de leur excursion.

L'heure était avancée; les rares clartés qui traversaient le sommet des arbres s'éteignaient peu à peu et projetaient une apparence fantastique sur les grandes masses de la forêt. Pendant quelques instants les profondeurs ombreuses restèrent dans une demi-obscurité, çà et là éclairée par les vifs reflets du soleil qui semblait rouge comme une fournaise. La végétation d'une verdure si puissante, si crue, se colorait de pourpre. On croyait voir la nature à travers un vitrail rouge; les fugitifs espaces entrevus dans le ciel étaient comme une lave en fusion.

« Nous sommes près de l'enfer, dit gaiement Janssen. Parbleu! c'est Lucifer qui nous a dépêché ces satanés chats-tigres, et qui allume maintenant ses fourneaux de cuisine. Qu'allons nous devenir? Le soleil s'est enfui, coucherons-nous ici?

— Nécessité n'a pas de loi, lieutenant, répondit Roger. Allons, Zanzibarites, dit-il en kissahouili, préparez nos couchettes et les vôtres, nous dormirons si nous pouvons, mais surtout allumez les feux et maintenez-les flambants toute la nuit, sinon nous serions dévorés. »

Peu à peu les tons ardents du ciel s'affaiblirent; ils devinrent d'un rouge pâle, violacé, et finirent par s'éteindre ou se confondre dans l'azur foncé de la nuit.

Les chasseurs se pelotonnèrent, se blottirent auprès des grands feux de broussailles, et les plus courageux demandèrent tour à tour au sommeil ses bienfaisantes faveurs.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, la faim fit sortir du bois les chasseurs qui s'en revinrent bredouilles. Arrivés sur la lisière de la forêt vierge ils entrevirent, non sans une vive satisfaction, les replis flottants du drapeau bleu arboré sur le plateau de Msuata-Station.





## CHAPITRE VII

Rumeurs alarmantes. — Stanley rassure les hôtes de Msuata-Station. — Voyage d'exploration jusqu'à l'Équateur. — Loukoléla. — Ngombé. — Le chef Mangombo. — L'échange du sang.

De retour à Msuata-Station, Janssen donna audience à des chefs caravaniers bayanzi, qui semaient sur leur passage des nouvelles alarmantes.

D'après leurs récits pleins d'exagération, l'établissement hospitalier de Bolobo était devenu la proie des flammes; une guerre sanglante entre les soldats de Boula Matari et les hordes indigènes désolait le district d'Ibaka.

Le jeune sous-lieutenant se garda bien d'ajouter foi à ces rumeurs.

Néanmoins, comme le proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu » se justifie en tout pays, Janssen communiqua à ses compagnons les nouvelles colportées par les caravaniers.

« Une insurrection des sujets d'Ibaka a tout lieu de me surprendre, ajoutait l'officier en forme de conclusion. A l'époque où le capitaine Hanssens débarqua avec moi à Bolobo, nous y fûmes accueillis avec empressement, et l'accord le plus parfait n'a cessé d'exister entre les natifs et nous, pendant la durée de notre séjour dans cette contrée. Néanmoins, de même qu'en Europe, on de peut jurer de rien chez les sauvages : les Bayanzi sont turbulents, et leur roi, cupide à l'excès, peut à l'occasion, et selon son intérêt, forfaire à tous les engagements solennellement contractés par lui. »

Janssen, Roger et l'abbé Guyot, tout en ne voulant point se laisser aller au découragement et tout en luttant contre le pessimisme, ne restaient pas moins sous la triste impression du récit des Bayanzi.

Depuis que la flotille d'exploration du haut Congo avait quitté Msuata, Janssen était resté sans nouvelle directe de Stanley et de ses compagnons; en outre, depuis plus d'un mois, aucune embarcation appartenant à l'expédition n'était venue de Bolobo à Msuata.

En rapprochant ces faits, dus à des causes inconnues, des sinistres relations des caravaniers, les pionniers de Msuata furent conduits à des conclusions désespérantes. Ils commençaient à envisager comme probables l'anéantissement de l'escadre exploratrice et le massacre des explorateurs.

Les liens d'une solidarité étroite unissent en Afrique les agents internationaux de l'Association et les voyageurs européens, touristes, missionnaires ou commerçants qui trouvent auprès des chefs de station un accueil toujours sympathique et au besoin un secours efficace, un appui certain. Aussi les civilisés, quelle que soit leur nationalité, Belges, Anglais, Français, Allemands, Autrichiens, Italiens, tout en gardant intacts au fond de leur cœur, la foi et le culte envers la patrie, désirent-ils unanimement voir triompher la grande œuvre de régénération entreprise en Afrique au nom de l'humanité. Il ne faut donc pas s'étonner des jours d'angoisses et d'incertitudes par lesquels passèrent les stationnaires de Msuata.

Les caravanes indigènes, les porteurs bayanzi, les pêcheurs babouma qui traversaient Msuata-Station, disaient à l'envi, avec force détails, les prétendus désastres survenus à Bolobo, exagérant les pertes subies par les blancs, dépeignant avec une joie injurieuse les barbares victoires d'Ibaka, l'incendie de la station, le pillage des embarcations et le massacre des équipages.

Janssen et Roger, dévorés par l'impatience et l'inquiétude, interrogeaient chaque jour, pendant de longues heures, l'immense fleuve, dans l'espérance d'y découvrir une pirogue amie, messagère fidèle, battant pavillon bleu. Mais rien ne paraissait et le lendemain ramenait pour eux les mêmes anxiétés, les mêmes incertitudes, les mêmes découragements.

Enfin, le 3 juillet, une embarcation à vapeur double la pointe de Ganchu. Battu par la brise d'ouest, le yacht longe prudemment la rive orientale, suit le contours des criques sinueuses, se cache un instant derrière les berges élevées, reparaît à la pointe d'un cap et disparaît encore en avançant toujours.

Tout Msuata-Station suit des yeux l'approche trop lente du navire.

Bientôt Janssen le reconnait : c'est le *Royal !* A l'arrière, la main sur la proue du gouvernail, un blanc se dresse superbe, déployant le drapeau de l'Association qui se détache sur le fond bleu du ciel; peu à peu Janssen et Roger finissent par distinguer les traits de ce messager d'espérances. C'est Stanley !

« Aux armes, crie Janssen à ses travailleurs noirs, suspendez les travaux. Nyamparas, rangez vos hommes auprès du débarcadère, hourra pour Boula Matari ! »

Une heure après, les vivats enthousiastes de la garnison de Msuata se mêlent aux détonations répétées des winchesters.

Les blancs entourent Stanley; Janssen, Roger, l'abbé Guyot, parlent à la fois, interrogent de la voix, du geste, du regard: Bolobo, Ibaka, Brunfaut, incendie, pillage, massacre, flottille, exploration, etc. etc., tout se mêle et se croise dans leurs discours ; puis, hors d'haleine, suspendus aux lèvres de Stanley, qui ne sait d'abord auquel entendre, les trois auditeurs recueillent le récit véridique de l'agent supérieur.

« J'ai séjourné à Bolobo du 23 au 28 mai dernier, dit-il, un incendie accidentel a détruit à cette époque une partie de l'étable de la station. En fait de détonations d'armes à feu, il n'y a eu que des salves de mousqueterie tirées en mon honneur par les troupes de Bolobo-Station et par les sujets d'Ibaka.

« Dans ce district, rangé sous le protectorat de l'Association par le vaillant capitaine Hanssens que secondait l'un de vous, j'ai remarqué l'esprit d'entreprise commerciale des natifs et l'opulence des chefs indigènes.

« Bolobo m'apparaît comme le centre le plus important du commerce de l'ivoire et de la poudre de canwood, et les industrieux indigènes exploitent leurs richesses avec une intelligence hors ligne. En général, les gros

commerçants bayanzi qui organisent les caravanes d'ivoire, possèdent à la côte des agents correspondants, faisant en quelque sorte l'office de commissionnaires en marchandises, contrôlant sévèrement les apports des caravaniers et rendant fidèlement leurs comptes aux négociants bayanzi.

« J'ai donc pu m'expliquer la présence de certains nababs à la cour d'Ibaka; l'un d'eux, nommé Mangourou, peut être, à cause de ses grandes richesses, considéré comme le Rothschild de l'Afrique centrale.

« Ces détails, que j'ai scrupuleusement notés, disent assez quels avantages le commerce des nations policées retirera de notre présence protectrice sur le territoire des Bayanzi.

« L'opulence de ces traitants n'excluant pas leur amabilité apparente et surtout leur serviabilité intéressée, il m'a été facile d'obtenir, moyennant cadeaux, deux esclaves d'Ibaka connaissant parfaitement les contrées en amont de Bolobo, et de les attacher à mon personnel en qualité de guides et d'interprètes.

« Le 28 mai, l'expédition exploratrice, augmentée de ce précieux renfort, quittait Bolobo-Station, laissant M. Brunfaut en excellents termes avec les sujets d'Ibaka.

« Dans la matinée, les embarcations à vapeur traçaient d'éphémères sillages dans les mille canaux de l'archipel boisé qui s'étend durant plusieurs milles en amont de Bolobo.

« Partout les rives et les îlots du fleuve présentent des sites favorables à l'établissement de stations européennes, et, en dépit de la barbarie des possesseurs primitifs de ce sol fécond en ressources de tous genres, il est à espérer que la race blanche exploitera bientôt cette contrée fortunée et centuplera la valeur de ses terres.

« Le *Landolfia florida*, plante qui exsude la précieuse gomme élastique, le baobab, le tamarinier, le bombax, les bois de teinture, l'élaïs, les palmiers à fruits et à huile, le *Calamus indicus*, se développent, se massent capricieusement sur les bords du fleuve et constituent des barrières formidables que l'homme bien outillé peut pénétrer un jour pour découvrir et utiliser les trésors incalculables qu'elles enserrent ou fécondent dans les entrelacs protecteurs de leurs rameaux.

« Au cours de mon existence voyageuse, continuait en s'enthousiasmant le narrateur, j'ai navigué sur le Mississipi, sur le Nil, sur le Danube, sur le Rhin; j'ai lu, j'ai étudié dans les ouvrages des explorateurs les descriptions les plus éblouissantes des rives du fleuve-géant de l'Amérique méridionale; j'ai suivi, comme vous tous, sur les cartes et dans les livres géographiques, le cours majestueux du Volga : pas un de ces fleuves su-

perbes n'offre des sites comparables en splendeurs, en beautés, en richesses naturelles, à la succession des paysages merveilleux qui s'étalent en amont de Bolobo, des deux côtés de cette route qui marche, sur laquelle vous et moi nous sommes appelés à promener triomphant l'étendard de la civilisation, de la justice, du progrès.

« Mais ici le riverain ressent, à l'approche de l'étranger au visage pâle, la fureur des bêtes de proie. Le cours d'eau majestueux, dont la beauté mystique, la noble grandeur, les courants muets et solitaires qui serpentent parmi les îles d'un vert intense où les larges croupes de sable blanc, inspirent des charmes incomparables, arrose des districts habités par des créatures noires et hideuses n'ayant d'humain que le corps.

« Ces brutes frénétiques se pressent, s'entassent sur la rive orientale où se succèdent sans discontinuité, sur une longueur de trente kilomètres, une trentaine de groupes de cabanes formant des hameaux, des villages, des marchés, des capitales de district.

« Le passage de notre imposante flottille arrache aux populations riveraines des exclamations de surprise d'abord, d'alarme, de frayeur ensuite, puis de formidables *yaha-ha-ha*, cris de guerre dictés à ces sauvages plus par la panique que leur causent nos engins de navigation, que par l'intention réelle de nous combattre.

« Néanmoins, lorsque la fin du jour met obstacle à la poursuite de notre route, nous affrontons la colère grotesque des riverains. Nous atterrissons; le *Royal*, l'*En Avant*, l'*A. I. A.*, l'*Eclaireur*, sont amarrés dans une anse paisible, les équipages débarquent.

« Blancs et noirs de l'expédition, à l'exception des cuisiniers, engagent, le fusil sur l'épaule, une lutte à coups de hache contre les lianes, les hautes herbes, les arbrisseaux, les branches d'arbres, qui doivent assurer la construction de notre camp volant.

« De loin, les natifs assistent en grommelant à nos préparatifs. Leurs regards flamboyant d'une curiosité haineuse s'attachent sur nous; mais ils nous comptent, ils énumèrent les fusils et les armes qui nous protègent, et s'abstiennent *bravement* de toute démonstration hostile.

« Le 30 mai, l'escadrille d'exploration évolutionnait vers midi devant les falaises rougeâtres où s'élève Lyumbi, dernier anneau de la chaîne de villages dont j'ai déja parlé, lorsque les riverains, exaspérés sans doute par notre persistance à refuser d'écouter leurs criailleries, décochèrent contre les cuirasses de nos vapeurs des nuées de flèches. Peut-être cet épisode belliqueux a-t-il servi de point de départ aux contes alarmants des caravaniers bayanzi.

« Redoublant de vitesse, nos embarcations se trouvèrent bientôt hors d'atteinte des flèches et hors de portée des huées et des imprécations des naturels.

« Nous voguâmes alors dans un canal circulant entre la rive gauche et une quantité innombrable d'îlots herbeux. Ce chenal était hanté par des troupeaux d'hippopotames. Les îles étaient habitées par des flamants, des pélicans, des oies, des canards, des hérons, des ibis, des martins-pêcheurs énormes, des veuves, en un mot par tout un monde d'oiseaux des latitudes tropicales. Plusieurs canots indigènes se balançaient dans les criques de certains îlots au-dessus desquels planait en nuages la fumée des feux des noirs fabricants de sel.

« A droite de nos embarcations, à deux milles environ dans l'intérieur, des montagnes que j'ai appelées monts Lévy bornaient notre horizon.

« Sur la rive occidentale, il n'existe pas de villages. Depuis notre départ de Bolobo, ce côté inhabité du fleuve n'avait éveillé notre attention qu'au point où l'Alima, grossie de la Mpama débouche dans le Congo par un estuaire large d'environ trois cents mètres.

« Vers deux heures, nous découvrions sur la rive gauche une vaste crique dont le fond vaseux donne naissance à une forêt de roseaux et de plantes aquatiques; elle s'étend bien loin dans l'intérieur des terres et constitue plutôt un étang, un étroit et long bassin d'eaux croupissantes qu'un cours d'eau. Au bord méridional de cette nappe aqueuse, couverte de verdure et des fleurs du *Pistia stratiotes,* est campé le village d'Ikulu.

« Comme nous avancions doucement dans l'intention d'atterrir aux abords de ce centre populeux, une trentaine de pirogues indigènes, sortant des roseaux et du feuillage, apparurent soudain à notre vue. Leurs équipages, surpris à l'apparition inattendue de notre flottille, poussèrent des clameurs d'effroi, firent virer les pirogues et se sauvèrent à force de pagayes.

« A peine débarqués, nous scrutâmes les massifs herbeux de la rive pour y retrouver les fuyards.

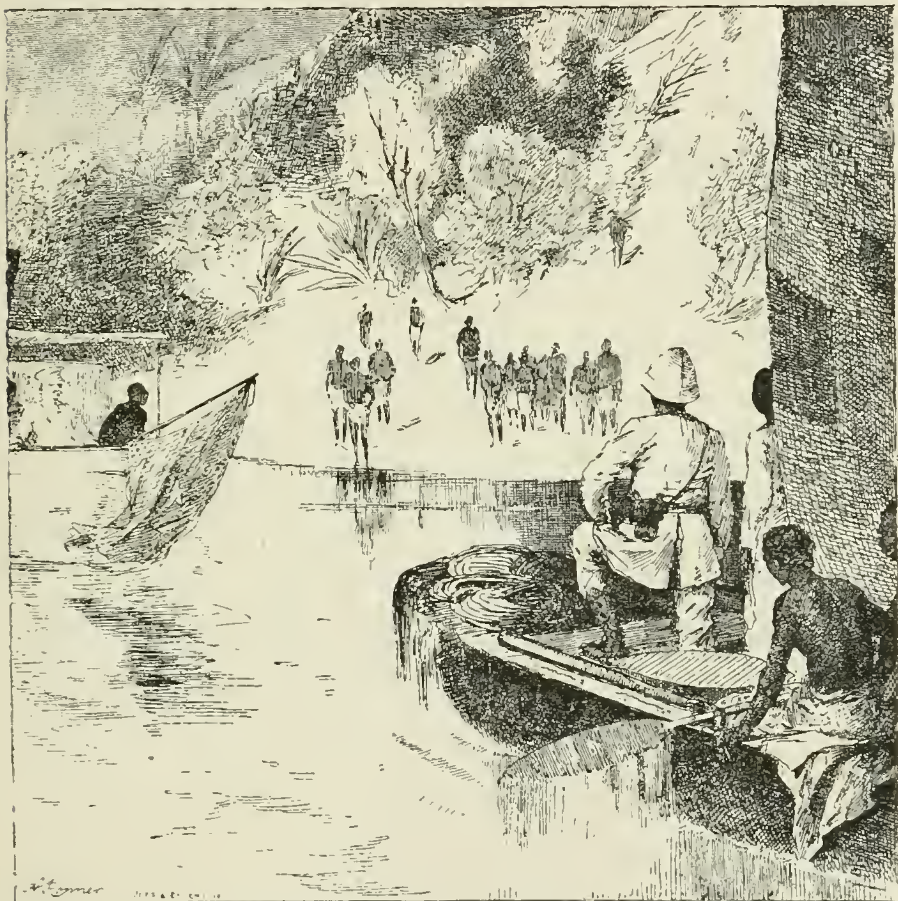
« On distinguait les pirogues cachées et prisonnières dans les roseaux; quant aux équipages, ils se sauvaient à la nage, luttant avec les racines et les joncs et courant les plus grands risques d'être noyés. Quelques-unes de ces créatures affolées parvinrent cependant au rivage et, à notre grande surprise, nous reconnûmes des femmes dans une toilette plus que décolletée.

« Il nous fut impossible d'obtenir d'elles, malgré nos présents, la moindre réponse à nos questions, le moindre mot.

« Elles paraissaient frappées de mutisme et regardaient alternativement,

d'un air passablement maussade, leurs canots arrêtés dans les roseaux et les embarcations à vapeur, véritables Léviathans du Congo, qui composaient notre flottille.

Van Gele et Coquilhat se divertirent à attacher eux-mêmes, quelques bracelets et des colliers de perles aux bras et au col de ces naïades effarouchées.



« FIDÈLES SUJETS D'IBAKA, VENEZ SALUER BOULA MATARI. »

« Le 1er juin, apres avoir longé durant neuf heures des rives couvertes de forêts impénétrables, nous découvrîmes sur la berge orientale, au sommet d'une large et haute pointe de terre qui s'avançait dans le fleuve et réduisait à quinze cents mètres la largeur du courant, un village très important que nos guides nommaient Loukoléla.

« Comme nos provisions touchaient à leur fin, je résolus de tenter auprès

des indigènes des démarches afin d'obtenir des vivres pour mes compagnons blancs et mes quatre-vingts hommes d'équipage... »

Quel que soit notre regret, nous sommes obligé de clore ici le récit de Stanley. En lui laissant plus longtemps la parole, il nous faudrait passer sous silence les éloges que mérite cet incomparable découvreur et laisser dans l'ombre plusieurs épisodes intéressants dont les Belges, qui l'accompagnaient dans ce grand voyage d'exploration poussé jusqu'à l'Équateur, furent les héros.

Donc, le 1er juin, Stanley vient de nous l'apprendre, l'escadrille stoppa devant Loukoléla. Au pied de la falaise escarpée, sur le sommet de laquelle se détachaient les murs grisâtres des huttes indigènes, des groupes de naturels au corps bronzé, jetaient des regards remplis de stupéfaction sur les vapeurs et sur leurs équipages.

« Sondons un peu les intentions de ces gens avant de débarquer, » pensa tout haut Stanley. Et d'une voix ferme et vibrante il pria Van Gele, alors à bord de l'*Éclaireur*, de s'approcher de la rive et de dérouler sous les yeux des natifs les plus belles étoffes écalates ou bleues, les plus fascinants objets représentant le trésor financier de l'Expédition.

En même temps l'un des interprètes, esclave d'Ibaka, penché sur le bordage à l'arrière de l'*En Avant*, criait d'une voix de Stentor aux riverains:

« Ho! ho! braves gens de Loukoléla, enfants de Youka et de Moungaou (tels étaient les noms des mfoums de la localité), ho! ho! fidèles sujets d'Ibaka de Bolobo, venez saluer Boula Matari, son frère de sang et recevoir les riches présents qu'on étale à vos regards! Apportez en échange des plus belles richesses du mpoutou les productions de votre territoire!

— Nous n'avons rien, répondirent les natifs; nos chefs sont morts, la peste a décimé la population de notre village, et la famine menace maintenant de nous faire périr jusqu'au dernier. »

Cette peu encourageante réponse détermina Stanley à ne point faire halte au village de Loukoléla.

L'escadrille franchit rapidement la courte portion du fleuve resserré comme un détroit où nul îlot n'interrompait le courant, et s'engagea bientôt dans une nouvelle expansion fluviale parsemée d'îles boisées et de bancs de sable à découvert.

En longeant la rive gauche, les voyageurs découvrirent successivement trois villages: les deux premiers habités par des tribus bayanzi qui répondirent d'une façon évasive aux demandes de vivres qui leur furent adressées, le troisième entièrement désert et construit sur la lisière d'une épaisse forêt primitive.

Comme la nuit approchait, on résolut de débarquer aux abords du village abandonné, devant lequel, dans les herbages de la rive, se découvraient des pirogues indigènes également sans propriétaire.

Une partie des équipages fut préposée à la garde des steamers et à l'installation d'un camp sous la direction de Van Gele; l'*Éclaireur* et les canots indigènes, montés par le restant du personnel, visitèrent en quête de vivres, sous le commandement de Stanley, les parages des environs.

Cette flottille de ravitaillement entreprit la descente du fleuve, explora successivement chaque crique tortueuse chaque îlot, chaque site boisé de la rive, mais ces recherches furent infructueuses. Nul être humain ne semblait exister dans les solitudes ombreuses scrutées tour à tour. Il eût fallu disputer le gibier à poil ou à plumes, recélé dans ces profondeurs aux fauves carnassiers dont l'obscurité naissante réveillait les farouches instincts, et dont les rugissements et les ricanements féroces arrivaient à l'oreille des chercheurs comme un avertissement de mauvais augure.

Quand vint la nuit, l'*Éclaireur* et les pirogues étaient amarrés auprès des steamers; les chasseurs de vivres qui n'avaient rien trouvé, débarquaient confus et dépités et recevaient leur part des fruits sauvages qu'avait, pendant leur absence, recueillis l'escouade de Van Gele.

Le lendemain, au lever du soleil, les indigènes interpellés la veille à Loukoléla défilaient sur des pirogues bondées de denrées alimentaires devant le camp de l'expédition et s'informaient des intentions des mundelés.

« Réflexion faite, disaient ces sauvages, nous sommes disposés à commercer avec Boula Matari. Hier nous vous avons trompés : nos chefs ne sont pas morts, aucune épidémie ne sévit sur notre contrée, nos huttes et nos champs regorgent de vivres. Nos mensonges étaient simplement dictés par la crainte que nous inspiraient vos immenses embarcations. »

Stanley accueillit avec un joyeux empressement les propositions d'échange de ces marchands à mobile humeur.

Poulets, chèvres, moutons, bananes, petits pains de cassave, farine de manioc, œufs, huile et vin de palme furent achetés et généreusement payés aux indigènes. Ces achats, qui assuraient une semaine d'existence au personnel de l'expédition qui mourrait de faim la veille, furent portés avec une ardeur sans pareille dans les embarcations par les Haoussas et les Zanzibarites.

Stanley s'enquit, tout en déjeunant, des causes qui avaient amené chez les habitants de Loukoléla ce bienheureux revirement. Un orateur indigène raconta l'histoire du peuple de Loukoléla depuis les vingt dernières

années, et termina son speech par l'exposé des discussions et des délibérations qui avaient eu lieu, la nuit précédente, entre les chefs et les notables du village.

Il y a quelque vingt ans, les peuplades qui vivent aujourd'hui à Loukoléla, sur le territoire soumis à la juridiction d'Ibaka, habitaient la rive droite du fleuve.

Une guerre de dix années avec les puissantes tribus belliqueuses de l'Irebu avait obligé les vaincus à abandonner leurs villages incendiés et leurs terres ravagées pour venir s'établir sur la berge orientale.

Depuis cette désastreuse époque les noirs de Loukoléla, dont la haine pour les étrangers est devenue implacable, ont confié leurs destinées à deux chefs bayanzi, Youka et Mongaoua, et à un grand féticheur babouma. Ce dernier représente seul dans ce triumvirat le parti de la paix ; Youka et Mongaoua sont pour la guerre à outrance contre ceux que les hasards des voyages amènent devant leurs nouveaux domaines.

Émerveillés à la vue des trésors que renfermaient les gigantesques bateaux des mundelés, les notables du village, d'accord avec le grand féticheur, avaient exercé une pression sur les deux partisans forcenés de la guerre, et il avait été décidé que l'on entrerait en relations avec les possesseurs des richesses entrevues la veille.

Stanley, en apprenant les bonnes dispositions d'esprit des habitants de Loukoléla, combla de présents les natifs qui venaient de soustraire l'expédition à la famine, et promit de se rendre prochainement à Loukoléla pour entamer avec les chefs de ce village des pourparlers au nom d'une Association puissante et généreuse.

Dans l'après-midi de cette journée, la flottille d'exploration continua l'ascension du Congo parmi les nombreux canaux d'un archipel boisé et de bancs de sable pointillant de vert, de roux et de blanc l'immense étendue de la nappe fluviale. A quelques milles du village désert, de longues bandes de petits oiseaux formaient comme autant de nuages noirs au-dessus de la tête des passagers.

A la vue de ces nuées d'oiseaux assombrissant le ciel, les voyageurs se demandaient si les vastes forêts couvrant les deux rives du Congo, suffisaient à abriter tout ce petit monde ailé qui voltigeait dans l'espace.

Une heure avant le coucher du soleil, l'escadrille atteignait une passe où le fleuve se resserre, comme en aval, à Loukoléla.

Sur la rive gauche, au sommet d'un morne flanqué de bois ravissants, on distinguait, disséminés çà et là dans la verdure et entre les palmiers, des

groupes de huttes indigènes constituant, disaient les interprètes, le village de Ngombé.

Peu soucieux de tenter, à la tombée de la nuit, les chances aléatoires d'une hospitalité chez des êtres incultes, Stanley fit stopper les embarcations dans les eaux d'une anse paisible et ordonna de débarquer et de procéder sans retard à l'installation d'un camp retranché.

Ces ordres étaient à peine exécutés, lorsqu'on vit apparaître derrière les steamers, deux pirogues montées par des naturels criant d'une voix très distincte : « Stanley! Stanley! »

L'explorateur se montra aussitôt à ceux qui l'appelaient, et les engagea à descendre au milieu de ses amis et de ses serviteurs.

Sans témoigner ni hésitation ni surprise, ces natifs sautèrent lestement de leurs pirogues et échangèrent des poignées de main cordiales avec les blancs, les Zanzibarites et les Haoussas de l'expédition.

C'etaient des habitants de Ngombé; ils avaient reconnu de loin les énormes bateaux à fumée des gens du mpoutou. Ces embarcations n'etaient pas nouvelles pour eux, affirmaient-ils, car ils en avaient rencontré de semblables dans les parages de l'île Bamu, à l'endroit où le fleuve s'élargit comme un lac.

Hardis commerçants, les nègres de Ngombé se rendaient fréquemment sur les bords du Stanley-Pool pour vendre des charges d'ivoire au fantasque Ngaliema, Bateké enrichi, chef de Ntamo.

Cette rencontre était agréable et avantageuse des deux parts : aux blancs, à qui elle assurait des échanges; aux habitants de Ngombé qui allaient pouvoir satisfaire amplement leur passion pour les brillantes bimbeloteries fabriquées au pays des mundelés.

Parmi les occupations étranges de ces peuplades, la plus curieuse, assurément, est l'élevage des crocodiles.

Les natifs de Ngombé recherchent très activement les endroits où les alligators femelles déposent leur couvée ; ils s'emparent des œufs, les placent soigneusement dans le sable sur un point tranquille qu'ils puissent entourer d'une surveillance assidue. Lorsque les jeunes animaux ont percé les coquilles, les éleveurs attentifs les transportent dans un marais peu profond recouvert au préalable d'un immense filet.

Là, les batraciens se développent rapidement et lorsqu'ils ont atteint la longueur et la grosseur convenables, ils sont remorqués vivants dans les mailles du filet et exposés en vente à des prix très élevés sur les marchés des environs.

Cet article purement de luxe, aussi dangereux que difficile à garder,

trouva néanmoins de nombreux amateurs parmi les blancs qui faisaient partie de l'expédition.

Les mécaniciens de la flottille se cotisèrent pour acheter un des plus beaux élèves du marais de Ngombé. Plusieurs brasses d'étoffe, des boîtes en étain, des colliers de perles, des fils de laiton payèrent la valeur de ce magnifique crocodile qui fut attaché par un fort câble en rotang à l'arrière d'un des vapeurs.

Cet ingrat prisonnier, bien que choyé par les passagers et les équipages de l'escadrille d'exploration, n'en décampa pas moins dans le cours de la nuit suivante.

A l'aube, les natifs de Ngombé revenaient au campement des mundelés et offraient en vente une surprenante quantité d'élèves monstrueux.

Vendeurs très rusés, ils insistaient surtout auprès des rameurs de l'*Éclaireur*, leur vantant à l'envi les précieuses qualités des jeunes crocodiles comme remorqueurs de pirogues.

L'emploi d'aides de ce genre pour aller à la découverte de contrées barbares et de populations éprises du merveilleux aurait été d'une couleur locale tout à fait réussie ; mais l'indocilité et la férocité de pareilles recrues imposaient l'obligation de renoncer à leurs services.

Le 4 juin, les explorateurs quittaient les parages de Ngombé en emportant les meilleures impressions du site, de l'aménité et des aptitudes mercantiles des indigènes.

La situation du village perché à trente mètres au-dessus du fleuve, sur un morne escarpé, était des plus salubres et commandait on ne peut mieux la passe étroite du Congo. Ses environs regorgeaient de végétaux producteurs : bananiers, élaïs, hyphænœ, raphias et manguiers. En un mot, à tous les points de vue, Ngombé parut propre à l'installation d'une station et Stanley conçut le projet d'y acquérir ultérieurement pour les blancs le droit de séjour et une concession de terrains.

A plusieurs milles en amont de cette localité, le fleuve s'élargit à nouveau, et présente une immense nappe de plusieurs kilomètres de largeur, presque dépourvue d'îlots.

Sur la rive droite, où l'on n'aperçoit aucun village, on remarque l'embouchure d'un volumineux affluent, l'Okanda-Balui, qui court du nord est au sud-ouest, à travers une vallée déserte.

Le bord opposé présente outre une population très dense, des pointes rocheuses et basses bien cultivées et couvertes de bananiers.

Nkoulou, capitale du district de ce nom fut le premier village rencontré en amont de Ngombé.

La flottille passa sans s'arrêter devant ce centre populeux, mais elle fut suivie par un grand nombre de pirogues indigènes que pagayaient des naturels réclamant à cor et à cri l'échange de marchandises.

Plus loin, les habitants de Boutunu se pressèrent sur le rivage au moment du passage des vapeurs, et saluèrent de leurs chants d'allégresse, répercutés d'écho en écho les explorateurs ravis de la joie qu'ils provoquaient.

Une heure après, la flottille était en vue des terres du populeux district d'Ousindi. A son approche, des centaines de naturels détachaient leurs pirogues et grimpaient à l'assaut des steamers pour donner aux voyageurs des poignées de main et des accolades, sans distinction de couleur, d'âge ou de nationalité.

Jamais réception aussi chaleureuse, n'avait été faite aux pionniers par les autres peuplades riveraines du fleuve équatorial.

Le féroce sauvage de 1877, qui faisait manger aux compagnons pourchassés de Stanley « plus de fer que de pain » et les obligeait à se cacher dans les sentiers tortueux et déserts, dans les canaux protecteurs d'un archipel boisé, pour échapper à ses poursuites inhumaines, accourait maintenant au-devant de Boula Matari, l'acclamait, l'embrassait, le suppliait de s'arrêter, de s'établir chez lui.

Autant l'illustre explorateur avait jadis éprouvé de difficultés à descendre le fleuve en aval d'Ousindi, en raison de l'hostilité des natifs, autant il en éprouva cette fois à continuer l'ascension du cours d'eau, par suite des supplications, des instances des indigènes désireux de le retenir au milieu d'eux.

« Quel heureux vent de concorde et de paix a donc soufflé sur ces contrées? demanda Stanley au chef d'Ousindi. Naguère vous mettiez un empressement sans égal à décharger contre moi et mes compagnons d'infortune du *Lady Alice* tous les mousquets du pays, vous nous considériez comme des épaves humaines, sans appui, sans moyens de défense; aujourd'hui vous venez à moi et à mes amis, bien armés, bien équipés, pour nous tendre la main et solliciter notre alliance.

— Ah! répondit Tuka, Tanley était pauvre alors. Aujourd'hui Boula Matari ne sait plus compter ses richesses ; ses bateaux couvrent le fleuve depuis le mpoutou jusque devant nos terres; son armée est innombrable, et cependant ses bienfaits sont inépuisables et ses générosités s'étendent a tous les chefs de tribus, à tous les hommes libres vivant sur les rives de puissant cours d'eau.

Vers deux heures, Stanley donna le signal du départ. Des recommandations préalables avaient été faites à chaque commandant des embar-

cations: on approchait du village d'Iribou, habité par des sauvages qui avaient jadis édifié Stanley sur leur caractère féroce.

Les steamers et l'*Éclaireur* voguèrent donc parallèlement bord à bord, à quelques encàblures l'un de l'autre, et s'engagèrent bientôt dans un canal large d'environ troiscents mètres, circulant entre la rive gauche et les bords d'une île couverte de roseaux, de joncs et de rotangs.

L'*A. I. A.* passait au plus près de la rive orientale, et de son bord le lieutenant Coquilhat découvrit le premier les rangées de créatures humaines qui s'étageaient devant les huttes d'Iribou, et dont la masse couleur chocolat se détachait remuante, houleuse, sur le vert à reflets éclatants des palmiers frissonnant sous la brise.

Pas un cri n'était poussé par cette foule humaine. Les naturels braquaient sur ces embarcations des yeux démesurément ouverts ; ils se balançaient d'avant en arrière comme pour imiter les mouvements cadencés des bateaux, mais ils se taisaient, comme si chacun d'eux eût reçu à l'avance l'ordre d'observer le plus rigoureux silence.

Le spectacle de cette épaisse multitude oscillant avec ensemble, comme mue par un même ressort, avait son côté comique ; mais les voyageurs, peu satisfaits d'une aussi froide réception, se demandaient prudemment quelle surprise leur réservaient ces balanciers muets, armés pour la plupart de vieux fusils à pierre, de sabres recourbés et de zagaies.

Arrivés devant les natifs, les steamers continuèrent à filer, et, suivant les instructions reçues, voyageurs blancs et noirs vaquaient à leurs occupations, sans paraître se douter que des riverains les regardaient. Mais à peine avaient-ils dépassé d'un mille le village d'Iribou, qu'ils se virent suivis par d'innombrables natifs, embarqués pêle-mêle dans des pirogues et faisant force de pagayes pour atteindre les vapeurs.

Bienveillamment Stanley, laissant filer les autres bateaux de la flottille, fit stopper l'*En Avant* qui portait le pavillon international, et enjoignit à l'un des interprètes de demander des explications aux enragés poursuivants.

« Nous venons de la part de notre chef, le roi Mangombo, répondirent-ils, pour inviter Boula Matari à visiter notre village.

— Très-bien ! fit répondre Stanley. Allez dire à Mangombo que Boula Matari se met entièrement à ses ordres. »

Dix minutes après, les embarcations de l'escadrille, virant de bord, atterrissaient devant Iribou dont les cabanes, groupées par dizaine, faisaient tache dans la verdure bordant les canaux à l'eau noire et boueuse formés

par le delta du Loukounga, large rivière qui se confond dans l'intérieur des terres avec le lac Mantoumba.

Devant les huttes, des centaines d'hommes, d'enfants, de femmes, de vieillards assistaient, dans le costume le plus primitif, aux manœuvres des bateaux à vapeur et à rames, sans manifester leur étonnement. Mais ce silence fut bientôt rompu lorsque les grincements des chaînes et le bruit des ancres tombant à l'eau eurent succédé aux ronflements sonores et réguliers des machines. Des applaudissements éclatèrent, des exclamations frénétiques s'élevèrent de cette multitude humaine, incapable de manifester d'une autre manière son admiration.

Le vacarme cessa un instant pour permettre aux sept mundelés d'échanger, en l'abordant, quelques paroles avec Mangombo : il s'accentua de plus belle lorsque le vieux chef répondit, le sourire aux lèvres, que Boula Matari et ses enfants étaient les bienvenus dans la capitale de l'Iribou.

Mangombo était un beau vieillard nègre, âgé de quelque soixante ans ; une monumentale chevelure d'une blancheur immaculée surplombait sa face souriante, ornée au couteau de profondes cicatrices rouges, bleues et blanches, se détachant sur un fond bronzé. Il tenait à la main une pique de commandement en bois de *Curtisia faginea*, surmontée d'un double fer de lance, et son accoutrement était aussi simple aussi primitif que celui du dernier de ses sujets.

Ce roi d'Iribou était un féroce personnage méprisé, mais redouté à vingt lieues à la ronde. Son sourire de bienvenue, adressé aux mundelés forts de leurs armes et protégés par une nombreuse escorte, était contraint et résigné. Mangombo était un vieux bandit.

Bien des fois, lorsqu'il était encore dans la force de l'âge, il avait conduit ses hordes belliqueuses au pillage, à l'incendie et au massacre des tribus avoisinantes, et promené les dépouilles de ses ennemis de marché en marché, pour les échanger contre les plus belles esclaves et les brillants produits de l'industrie indigène ou du commerce du mpoutou.

Aucune denrée négociable sur les marchés africains ne lui était inconnue.

Mais le diable en vieillissant se fait ermite, et Mangombo, dont les mains tremblantes ne pouvaient plus porter que des coups mal assurés, laisse reposer dans leurs larges gaines de peau de buffle rouge ses coutelas rougis de sang humain ; ses vieux mousquets, ornent en panoplie les parois de sa cabane, où des crânes humains et des chevelures empennées redisent hautement les prouesses sanglantes du pillard et de l'assassin.

Avec un rictus hideux Mangombo parla aux mundelés des criminelles aventures de sa jeunesse et déplora sa faiblesse actuelle qui l'empêchait

de tirer vengeance des sauvages Bangala qui lui avaient récemment dérobé trois pirogues chargées de marchandises.

Ce dernier événement lui tenait à cœur, et il conjurait Stanley de lui prêter main-forte pour punir les habitants d'amont.

« On ne récolte que ce que l'on a semé, mon pauvre Mangombo, répondit Stanley. Vous avez autrefois allumé l'incendie et pratiqué le pillage chez les Bangala : ces nègres à leur tour volent vos marchandises. Je ne puis me joindre à vous pour combattre les tribus d'amont, chez lesquelles je compte trouver un bon accueil pour moi et mes compagnons ; cependant je ferai tous les efforts possibles pour que vos pirogues vous soient restituées. »

Cette promesse, et le vif intérêt avec lequel les blancs et les noirs de l'expédition avaient en apparence écouté les récits du vaniteux chef d'Iribou, leur valurent toutes les attentions dont étaient capables les populations sauvages de l'endroit.

On prépara des logements pour les étrangers, et on prétendit les garder le plus longtemps possible au village.

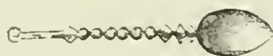
Le village est sectionné en trois parties, en trois arrondissements désignés suivant leurs positions respectives sous le nom d'Iribou haut, Iribou bas, Iribou central; chaque section a son administration différente.

C'est dans Iribou central que réside habituellement Mangombo, et c'est près de sa demeure, sur une place spacieuse ombragée par deux énormes cotonniers, qu'eut lieu le 7 juin la curieuse cérémonie de l'échange du sang entre le chef noir et l'agent supérieur de l'Association.

Cette pratique tout africaine fut faite avec plus de pompe que jamais en raison de la présence des six compagnons blancs de Stanley et des quatre-vingts Zanzibarites et Haoussas de l'expédition.

Cette cérémonie, ayant déjà été décrite avec soin dans le premier volume de cet ouvrage, nous ne pouvons, pour les détails qu'elle comporte, qu'y renvoyer le lecteur.

Contentons-nous de dire qu'après l'échange du sang Stanley et Mangombo, entourés des blancs et des notables, se juraient peu après, la main dans la main, une amitié fraternelle aussi durable que leur vie : puis la flottille exploratrice, toutes voiles dehors, flammes et pavillons déployés, reprenait, à travers les lames moutonneuses du fleuve, sa route vers l'Équateur.





# CHAPITRE VIII

Réception enthousiaste chez les Bakouti. — La rivière noire. — Sous l'Équateur. — Prise de possession à Loukoléla. — Mort d'Eugène Janssen.



En amont d'Iribou, lorsqu'on a dépassé l'embouchure de la Loukanga masquée par une île plus longue que large et couverte de roseaux et de joncs. le fleuve, réduit à une largeur de trois kilomètres, coule entre des îlots boisés formant un lacis de détroits et de canaux tortueux.

Les deux rives sont désertes sur une étendue de plusieurs milles. Le premier groupe d'habitations que l'on rencontre s'étale sur la rive droite parmi des bois ravissants et au confluent d'une rivière, l'Oubannghi, qui donne son nom au riche district qu'elle arrose.

Pendant la nuit du 7 au 8 juin, la flottille stoppa dans une crique paisible abritée par des îles désertes et située devant le confluent et le village de l'Oubannghi.

Le 8, vers dix heures, elle serrait de très près la rive gauche, longeant le district des Bakouti, et découvrait successivement les villages de Nkoungou, Ikengo, Iguba, Inganda, échelonnés à une faible distance l'un de l'autre, parmi des forêts touffues où se voient les plus beaux et les plus grands produits de la flore équatoriale.

L'arrivée de la flotille provoqua l'admiration des populations riveraines. Les quatre villages qui viennent d'être nommés se disputaient l'honneur de recevoir les blancs.

L'*En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.*, l'*Éclaireur* même, cernés de toutes parts par de nombreuses pirogues indigènes, furent triomphalement pilotés de chenal en chenal, de crique en crique, devant chaque centre populeux dont les bruyantes acclamations retentissaient sur la rive gauche.

Les équipages de la flottille indigène massée autour des embarcations de l'expédition grimpaient comme des singes à l'abordage des steamers, s'accrochaient d'une main aux bastingages et de l'autre gesticulaient, bousculaient les concurrents, et s'efforçaient de capter l'attention des mundelés.

La marche des bateaux était forcément ralentie et fréquemment interrompue. Stanley, à qui incombait le rôle délicat de choisir le point de débarquement, devenait de plus en plus perplexe, il ne savait à laquelle entendre de ces bienveillantes populations et craignait en atterrissant près de l'un ou de l'autre village, de froisser les bourgades environnantes.

Pour sortir d'embarras, il annonça son intention de descendre dans le voisinage d'Inganda, d'où il visiterait successivement chacune des localités situées en aval et en amont de son campement.

Des cris d'allégresse accueillirent cette sage détermination. Les indigènes ressaisirent les pagaies et firent voler les pirogues devant l'escadrille d'exploration.

On côtoya ainsi les villages si hospitaliers d'Ikengo et d'Igouba.

Leurs habitants se pressaient sur les bords, s'entassaient parmi les joncs et les herbes du rivage, et mêlaient aux joyeux accents des pagayeurs les vivats les plus enthousiastes.

Au-dessus de ces haies humaines s'agitait une forêt d'armes brandies par les guerriers en signe de réjouissance : couteaux en forme de serpe, vieux mousquets à silex, sabres à lames recourbées, zagaies longues et

légères, décorées de fil de laiton, de plaques, d'agrafes et de clous du même métal, le tout resplendissant aux ardents rayons du soleil.

Les explorateurs répondaient de la voix et du geste aux acclamations enthousiastes de ces natures incultes, bénissant instinctivement l'arrivée des civilisateurs.

A l'arrière de chaque bateau, frôlés par les plis du drapeau, les blancs, penchés sur les bordages, adressaient aux populations les plus vigoureux mbotés et agitaient mouchoirs, casques, fusils, bâtons, oriflammes, tout ce qui tombait sous leur main.

Ce fut jusqu'à Inganda une navigation rayonnante ; des ovations et des hourras sans fin éclataient sur la rive, des salves de mousqueterie partaient de chaque navire et mettaient le comble à la joie des naturels.

Jamais pareil accueil n'avait été réservé par des tribus sauvages aux représentants de la civilisation. Jamais bateaux à vapeur, déployant sur les eaux du Congo la flamme bleue et or de l'Association, le pavillon de la Belgique et l'étendard international fantaisiste imaginé par Stanley, n'avaient été acclamés par des admirateurs aussi passionnés que les Bakouti.

A Inganda, au débarcadère, des centaines de natifs se précipitent au-devant des blancs qui débarquent, embrassent leurs mains, leurs vêtements, s'offrent à amarrer les énormes pirogues, à transporter les effets de campement, à coopérer à l'installation du camp.

Pendant trois jours, les voyageurs goûtent au milieu de ces populations hospitalières une vie douce et paisible, que nulle contestation ne vient troubler.

Européens, Zanzibarites, Haoussas et naturels sont les meilleurs amis du monde. Par groupes de centaines, tantôt à pied, tantôt en pirogues, ils visitent tour à tour les villages du district des Bakouti. Chaque visite amicale se termine inévitablement par un échange de produits d'Europe contre les productions locales.

Tous les soirs, des approvisionnements variés s'entassent dans les flancs des embarcations exploratrices : farine de manioc, pain de cassave, maïs, patates douces, ignames, poissons fumés, etc., etc..

Rien n'est plus sincère, plus spontané, plus vrai, que l'attachement que témoignent aux voyageurs les habitants d'Inganda et des alentours : ils s'enquièrent chaque matin des désirs de leurs hôtes, apportent le bois nécessaire aux feux du bivouac, remorquent auprès des tentes des filets à mailles de rotang remplis de poissons et dans leurs plus belles calebasses ciselées le malafou, ce vin de la torpeur et de l'ivresse, trait d'union

cependant indispensable entre les étrangers et les possesseurs-nés du sol de l'Afrique centrale.

Les blancs éprouvent parmi ces populations amies un sentiment de sécurité qui leur était encore inconnu sous ces latitudes. Peut-être doivent-ils ces faveurs aux penchants mercantiles des Bakouti, mais ils sont trop heureux de les reconnaître, même au prix d'une fraction importante de leurs articles de bimbeloterie.

Ces naturels recherchent beaucoup plus les sabres, les fusils, la poudre, les objets de quincaillerie, les gravures coloriées, les poteries grossières et la verroterie que les étoffes. En général ils sont presque nus de la tête aux pieds; ils s'enduisent le corps de poudre de bois rouge (*camwood, ptérolobe santalénoïde*) et d'huile de palme : ils font un usage immodéré du tabac, qu'ils absorbent sous forme de feuilles largement découpées et pressées dans une calebasse perforée, faisant à la fois fonction de tête et de tuyau de pipe, ou bien qu'ils réduisent en poudre à priser.

La plupart portent en permanence, sur les épaules ou à la ceinture, des armes de tout calibre et de toute espèce, artistiquement décorées de laiton.

Leurs couteaux à large lame recourbée en serpe sont garnis d'un manche couvert de ciselures, d'arabesques délicatement exécutées. Partout du reste, dans l'architecture et les dispositions de leurs cabanes, dans la confection de leurs objets de parade et de leurs ustensiles de ménage, de pêche, de chasse, les Bakouti deploient un savoir-faire qui les met au premier rang parmi les tribus africaines les plus industrieuses.

Au sud-est de leur territoire vit la puissante tribu des Baroumbé, dont les principaux chefs se rendirent à marches forcées près des mundelés pour les féliciter de leur venue et leur offrir des présents : défenses d'ivoire et talismans fétiches, poudres combustibles parfumées, etc., etc.

Confiant dans les dispositions bienveillantes des indigènes, Stanley laissa le gros de l'expédition à Inganda et partit sur l'*En Avant*, dès le 11 juin, pour explorer les contrées d'amont, et surtout pour éclaircir ses doutes relativement à la dénomination d'un affluent de gauche du Congo qu'il avait en 1877 baptisé du nom d'Ikélemmba.

Cette excursion permit à l'explorateur de rectifier l'erreur géographique commise dans l'ouvrage *A travers le Continent mystérieux* au sujet de ladite rivière.

« En longeant la rive gauche, par environ 20' de latitude sud, nous découvrîmes, écrivait Stanley le 19 février 1877, une énorme rivière, ayant plus de deux mille mètres de largeur et dont les eaux profondes et rapi-

des étaient de la couleur du thé noir. C'est le plus considérable de tous les affluents du Congo que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Après avoir débouché, il refuse étrangement de se mêler au fleuve et semble disposer seul de la moitié du lit; la ligne de séparation est nettement marquée par une ride en zigzag, comme si les deux courants luttaient à qui dominera l'autre . L'Arouhouimi et la Lohoua, en s'unissant, n'excéderaient pas de beaucoup cette énorme rivière. Par leur teinte presque noire ses eaux contrastent vivement avec celles du Congo, qui sont d'un brun blanchâtre.

« Sur la rive, en amont du confluent, se trouve le village d'Ibonnga. »

Cette description est applicable en effet à la rivière que Stanley rencontra à deux milles en amont d'Inganda; mais le puissant tributaire du fleuve ne porte pas le nom d'Ikélemmba. Les indigènes l'appellent Mohindu ou rivière Noire, en raison de la couleur foncée de ses eaux.

L'Ikélemmba coule un peu plus au nord ; c'est une rivière fort peu importante.

A trois milles en amont du confluent de la rivière Noire prospère un immense village dont le nom Ourouki sert à désigner aussi le Mohindu.

Ourouki est l'établissement-frontière nord des Bakouti. Ses habitants, aussi prévenants que ceux d'Inganda, accueillirent avec empressement les passagers de l'*En Avant*.

Stanley se prêta avec complaisance aux ordalies de la fraternisation africaine. Il enrichit sa collection de frères de sang noirs d'un volumineux personnage, chef et parrain du village. Ce Barouki doit, si l'obésité est un titre au respect des peuplades barbares, être le mfoum le plus respecté des riverains du Congo.

Gobila mourrait de jalousie s'il lui était donné de voir un jour la rotondité de son collègue bakouti; les vœux de Parrey expirant seraient ainsi comblés.

Mais l'embompoint n'excluait pas chez ce mfoum certaines délicatesses de sentiments. et sa cordialité ne laissa rien à desirer.

Satisfait du résultat de son excursion, Stanley redescendit jusqu'à Inganda dans la journée du 12 juin, pour retourner le 13, en compagnie des lieutenants Van Gele et Coquilhat, au village de Ourouki.

On convint alors avec les notables de l'endroit de la cession d'un vaste terrain situé au sud du confluent de la rivière Noire, dans le voisinage d'une bourgade baroumbé appelée Wangata 0° 1' de latitude nord, où les deux officiers belges, disposant d'un personnel de soixante-six hommes

zanzibarites et haoussas, furent chargés d'installer un établissement hospitalier connu depuis sous le nom d'Équateur-Station.

Le 20 juin, Stanley se disposa à redescendre le fleuve jusqu'à Léopoldville. Il éprouva de réelles difficultés à prendre congé des habitants d'Inganda désireux de le retenir parmi eux. Plus bas, à Iribou, il dut prêter main-forte à son vieux frère Mangombo attaqué par une peuplade guerrière, et il fut assez heureux pour terminer à l'amiable un différend belliqueux.

Le 23 juin, il explora les bords du lac Mantoumba, en partie bien cultivés et en partie couverts d'épaisses forêts.

De retour à Loukoléla le 29 juin, il sut se concilier l'amitié des chefs Youka et Moungawa, et devint même, grâce à l'intervention du grand féticheur de la localité, le frère de sang de ces deux personnages. Un traité verbal assura à l'Association les droits de souveraineté les plus étendus sur tout le district de Loukoléla, et quelques hectares d'un terrain fertile sis aux bords du Congo, où les blancs furent autorisés à séjourner, à construire et à cultiver.

Deux des plus fidèles serviteurs de Stanley furent laissés sur ce point, avec la recommandation d'y attendre l'arrivée d'un agent anglais, M. Glave, destiné à y fonder plus tard une station.

Le 1er juillet, Stanley touchait à Bolobo, où les turbulents Bayanzi donnaient du fil à retordre au commandant du poste, M. Brunfaut.

Ce dernier, obligé au mois de juin précédent de descendre le fleuve jusqu'à Léopoldville, avait confié le commandement interimaire de la station à M. Boulanger. Par suite du départ de Brunfaut qu'accompagnaient huit solides pagayeurs zanzibarites, la garnison du poste se trouvait réduite à quinze hommes de couleur.

Les habitants de Manga, village bayanzi situé en aval de la station, sur les terres d'Ibaka, cherchèrent à profiter de la faiblesse numérique momentanée du personnel de M. Boulanger. Ces sauvages avaient voué une haine profonde aux Zanzibarites absents, à propos d'un incident assez futile où il avait été question de femme.

Ils se liguèrent en grand nombre et guettèrent le moment où le personnel de la station se rendait sans armes à la forêt voisine pour y faire des provisions de bois.

Onze serviteurs noirs furent ainsi assaillis à l'improviste par les féroces conjurés; deux d'entre eux furent grièvement blessés par des coups de feu : l'un, ramené à la station, y mourut dès son arrivée; l'autre, tombé au milieu des herbes, fut vainement cherché dans la soirée par ses camarades.

Peu après le crime, les gémissements du pauvre diable avaient guidé

jusqu'à lui les natifs, et le blessé, emporté par ses bourreaux au village de Manga, avait subi les plus horribles tortures.

La population de Manga, avec l'assentiment du chef de la localité, un colosse appelé Miongo, avait improvisé une barbare fête nocturne dont la victime sanglante fit tous les frais. On lui coupa les doigts, les pieds, les oreilles, le nez, avant de lui trancher la tête, au milieu des bravos et des chants de l'assistance enivrée.

Ibaka, mis au courant de cette odieuse monstruosité par l'interprète de Boulanger, s'était contenté de répondre qu'il n'exerçait pas assez d'influence sur les noirs de Manga pour les obliger à accorder une réparation aux mundelés.

Brunfaut, rentré à son poste, résolut d'attendre le retour prochain de Stanley pour venger l'assassinat de ses deux serviteurs.

Dans un conseil qui réunit Ibaka et les notables de la contrée, Stanley exprima son vif mécontentement au sujet des méfaits des indigènes, et leur fit promettre d'empêcher à l'avenir toutes nouvelles tentatives d'hostilité contre ses frères blancs et leurs serviteurs.

Ibaka et ses acolytes manifestèrent leurs regrets et jurèrent de nouveau, sur tous les mkissi possibles, amitié et fidélité à Boula Matari et à ses enfants. Nous verrons plus tard comment ces serments furent respectés.

Le 3 juillet, ainsi que nous l'avons raconté, Stanley débarquait à Msuata-Station.

Après avoir brièvement exposé chacune des péripéties de son long et heureux voyage d'exploration, l'agent supérieur inspecta, en compagnie de Janssen, la station modèle de Msuata et adressa ses plus sincères félicitations au jeune sous-lieutenant.

« Vous pouvez confier maintenant le commandement intérimaire de Msuata à votre sergent zanzibarite sous le contrôle officieux de M. Roger, et aller à Kwamouth continuer les merveilles que vous réalisez partout où le rôle de fondateur de station et d'agent civilisateur vous est dévolu.

« Je crois inutile, mon cher lieutenant, de vous recommander en outre d'accorder à M. l'abbé Guyot votre concours le plus dévoué, pour l'aider dans ses projets d'établissement aux environs de Kwamouth. Protestants ou catholiques, les hommes de bien assez courageux pour affronter le courroux des fétichistes et les intempéries du ciel de l'Afrique centrale, en prêchant l'apostolat de l'union et de la charité sur les rives du Congo, ont droit indistinctement à l'appui le plus efficace des agents d'une société philanthropique. »

Le 4 juillet, le *Royal* emportait vers Léopoldville l'administrateur géné-

ral de l'Association; il stoppait le lendemain à Kimpoko, où un pionnier belge, ex-chef de Luteté, M. Amelot, poursuivait la mission difficile ébauchée par trois prédécesseurs, de construire une station, avec l'assentiment constant des natifs.

Les Banfunu de Kimpoko étaient bien les voisins les plus désagréables, les plus fantasques de tous ceux que s'étaient donnés les blancs dans l'Afrique centrale.

D'humeur aussi changeante que les flots du Stanley-Pool, ces nègres se montraient tour à tour les amis les plus caressants mais les moins serviables des hôtes de la station, ou leurs ennemis les plus farouches.

Une gorgée de malafou avalée de travers par leur mfoum suffisait à les mettre en révolte ouverte contre le buveur et partant contre les étrangers trop disposés à protéger l'incriminé: un air d'ocarina ou de petite flûte exécuté devant eux par Amelot était suffisant pour calmer l'irritation de ces grands enfants gâtés.

Mais à certains moments, en dépit de l'ocarina et de la petite flûte, les Banfunu intraitables refusaient, sous les plus futiles prétextes, d'aider en quoi que ce fût les fétiches malveillants de la station; ils leur interdisaient catégoriquement l'entrée de leur marché et s'attroupaient, menaçants et en armes, aux abords de la résidence en construction.

Les travaux étaient fréquemment interrompus par ces alertes; des palabres, auxquels assistait la garnison entière sur la défensive, occasionnaient des retards préjudiciables à leur achèvement.

Amelot espérait néanmoins réduire par la patience et la douceur son entourage indiscipliné, et mener à bonne fin les constructions et les plantations entreprises. Il acceptait donc stoïquement les tourments de son existence au milieu d'une population peu rassurante et ne perdait point son œuvre de vue.

Stanley prodigua les encouragements les plus chaleureux au jeune pionnier, puis il quitta Kimpoko et se rendit tout d'une traite à Léopoldville.

Le lieutenant Valcke avait donné là les preuves manifestes de ses aptitudes en tant que chef de station.

Le poste fondé par Braconnier prenait les dimensions d'une petite ville où parcs d'agrément, jardins maraîchers, bananeraies, avenues verdoyantes, présentaient à la vue un réjouissant aspect. Non loin de Léopoldville, le lieutenant Valcke avait aussi présidé à l'installation du poste de Kinchassa, succursale et port, sur le Stanley-Pool, de la capitale du Congo moyen.

Le 13 juillet, les steamers à vapeur et les allèges composant la flottille du haut Congo, sous le commandement du capitaine Anderson, repartaient vers l'Équateur, avec des chargements de vivres et d'outillage destinés aux stations déjà existantes et à celles plus récentes en voie d'installation.

Le 15, cette flottille de ravitaillement stoppait devant Msuata, où flottait en berne, à mi-hampe sur la maison principale, le drapeau bleu voilé de noir. Une terrible catastrophe venait de plonger dans la consternation et le deuil la population tout entière du district gouverné par Gobila...

On n'a pas oublié les instructions données le 3 juillet au jeune commandant de Msuata-Station par l'agent supérieur près de retourner à Léopoldville. Quatre jours après le départ de Stanley, le lieutenant Janssen et l'abbé Guyot, accompagnés de vingt hommes de couleur armés de fusils et pourvus d'étoffe, de fils de cuivre, de laiton, de l'outillage complet de pionniers africains, quittaient Msuata pour se rendre vers l'embouchure du Koango.

Arrivés à la pointe de Ganchu, les voyageurs s'arrêtèrent pour reconnaître le terrain ; l'abbé Guyot fut assez heureux pour enlever, après deux heures de pourparlers, le consentement des indigènes à l'établissement d'une mission française catholique sur les bords de la baie occidentale formée par ce promontoire. Le concours de Janssen n'avait pas fait défaut au missionnaire français; la conduite du jeune agent de l'Association internationale avait été dans la circonstance conforme en tous points aux vœux formulés par Stanley, et aux aspirations de la société philanthropique patronnée par le roi des Belges.

Cette reconnaissance accomplie, l'abbé Guyot, qui ne possédait aucun élément pour installer immédiatement la mission, poursuivit sa route avec Janssen jusqu'au village de Makouenntcho.

De même qu'aux visites antérieures, une réception bienveillante fut faite au sous-lieutenant et à ses compagnons. L'abbé Guyot, qui fut surtout l'objet de la curiosité la plus vive, répondit avec son aménité habituelle aux questions les plus naïves que lui adressaient les natifs au sujet de son futur établissement sur le domaine de Ganchu.

Quant à Janssen, déjà familier avec les indigènes, il s'évertuait à les évangéliser d'une façon différant sous certains rapports de celle généralement adoptée par les missionnaires; il s'efforçait par son éloquence et par ses cadeaux de décider les sujets aimables mais paresseux à l'excès du non moins aimable et flegmatique Makouenntcho à prendre une part active et bien payée aux travaux préliminaires de la construction de Kwamouth-

Station. Mais il prêcha dans le désert : il dut se résigner à commencer le déblayement du terrain, la coupe des bois de charpente, le transport des feuilles propres à la toiture, etc., etc., avec ses seuls travailleurs haoussas, zanzibarites ou kroomen.

Sur ces entrefaites, le 12 juillet au matin, Janssen reçevait une lettre pressante de Roger disant que Stanley était de jour en jour attendu à Msuata.

Après avoir lu la missive, Janssen se disposa au départ et ne laissa que deux hommes sur l'emplacement de la future station. Le soir du même jour, à quatre heures, Janssen, l'abbé Guyot et dix-huit noirs remontaient sur les deux canots qui les avaient amenés.

Ces embarcations étaient deux pirogues jumelées, c'est-à-dire attachées ensemble à une faible distance l'une de l'autre au moyen de deux perches liées transversalement à l'avant et à l'arrière pour leur assurer de la stabilité.

L'ordre de jumeler ainsi les canots de service indigènes avait été donné aux agents de l'Association afin d'éviter les catastrophes comme celle dont l'infortuné Kallina avait été victime.

Les indigènes seuls savent gouverner ces longues et étroites embarcations, et par certains gros temps ils n'y parviennent pas toujours.

Ce jour-là précisément le vent d'ouest qui soufflait continuellement depuis le matin, mollissait insensiblement dans l'après-midi, mais rendait encore la navigation fort dangereuse. La surface de l'eau était blanchie par l'écume des vagues ; les lames, courtes et brusques, venaient se briser contre les rochers des rives avec des sifflements et des gerbes d'embrun.

On longea comme d'habitude la berge orientale, en suivant prudemment les baies capricieuses mais sûres. Janssen, monté sur la pirogue la plus rapprochée de terre, avait confié le gouvernail au nyampara Ali ben Juana, serviteur dévoué et excellent timonier. Sur l'autre pirogue était l'abbé Guyot plein de confiance dans l'habileté de son pilote krooman.

Vers 6 heures du soir, les rayons du soleil couchant coloraient d'une teinte rouge les lames écumantes du Congo. On eût dit que le courant furieux du fleuve charriait des flots de sang.

« Notre marche est bien lente, murmurait Janssen. La nuit tombe rapidement et nous sommes encore à cinq milles en amont de Msuata.

— Effectivement, dit le missionnaire, nous nageons trop doucement. Ne pourrions-nous éviter les mille et un détours de ces criques et gouverner vers le milieu du fleuve où le courant plus rapide accélérerait notre marche ?

— Vous avez bien raison, répondit Janssen. Allons, continua-t-il en kissouahili, porte la barre à droite, Ali ben Juana, et vous, matelots, courbez-vous sur vos rames, gagnons le haut du fleuve où le courant nous emportera sans fatigue et promptement au terme de notre voyage.

— Comment! répliqua Ali ben Juana, vous voulez affronter la colère du fleuve? Bon maître, vous n'y songez pas. La brise est contre nous et les lames sont brusques, nous serons culbutés.

— Bah! dit en souriant l'abbé Guyot, si nous sommes noyés, nous aurons une mort bien douce, nos peines seront vite passées dans les profondeurs ignorées du fleuve. Obéissez, Ali, on croirait que vous avez peur. »

Les timoniers agirent sans répondre, quelques pagayeurs prudents se débarrassèrent de leurs vêtements, puis ils luttèrent de rames avec une indomptable énergie contre les innombrables lames soulevées vers le milieu du fleuve par la brise d'ouest dont rien n'entravait la violence.

L'avant des pirogues incapables d'obéir à temps aux mouvements des lames courtes et saccadées passait à travers des vagues écumeuses, divisait victorieusement l'obstacle, mais embarquait chaque fois, payant cher sa victoire, les bordées pesantes de l'eau irritée.

« De grâce, mundelés, supplia Ali ben Juana, retournons à la rive. Ici les flots nous enveloppent, la mort froide et glacée va nous saisir.

— Oui, biaisez, timoniers, obliquez vers la gauche. Pagayez prudemment... Attention!... Attention! la lame fond sur nous... » cria le lieutenant interrompu soudain par le choc d'une vague monstrueuse qui s'abattit sur le canot.

Coup sur coup deux autres lames énormes s'aplatirent sur la pirogue, l'emplirent d'eau et la coulèrent à pic, l'embarcation de l'abbé Guyot, fatalement entraînée par la première, chavira, culbuta dans l'eau hommes et chargement, et resta la quille presque en l'air, comme immobilisée, disputée par la vitesse du courant à la fureur des flots montants soulevés par la bourrasque.

Des malheureux passagers qui montaient les barques chavirées, les deux timoniers et quatre Zanzibarites purent seuls se raccrocher un moment au canot du missionnaire.

Janssen et l'abbé Guyot, tous deux excellents nageurs, mais malheureusement trop vêtus, chaussés de grandes bottes et armés de pied en cap, furent engloutis, ainsi que douze hommes de couleur, dans les profondeurs du fleuve pour n'en plus sortir.

La prédiction du missionnaire s'était, hélas! trop bien réalisée.

Durant quelques minutes, Ali ben Juana, cramponné à la pirogue,

assista, conservant tout son sang-froid, aux épouvantables péripéties de ce naufrage éclairé par les lueurs blafardes de la lune.

L'infortuné Janssen, coulé à pic avec la première embarcation, ne fut pas revu une seule fois; mais l'abbé Guyot et quelques noirs se débattirent longtemps contre les vagues furibondes, contre la mort.

Le prêtre avait encore son casque sur la tête; il surnageait à quatre ou cinq mètres d'Ali et répondit distinctement en kissouahili aux appels réitérés du nyampara criant à tue-tête à ceux qui remontaient à la surface de venir se raccrocher à la pirogue : *Ali! Ali! lete mitoumboui lete! lete!...* (Ali! Ali! amène la pirogue! amène! amène!...)

« Impossible, maître, impossible, le canot a chaviré, » répondit d'une voix désespérée le brave Zanzibarite.

L'abbé Guyot ne parla plus. Ali le vit encore essayant de remonter vers l'amont pour s'approcher de l'embarcation retournée, seule branche de salut, étrange canot de sauvetage cause en partie de ce lamentable désastre. Il ne put l'atteindre; la force du courant l'entraînait en aval et le poussait insensiblement vers la rive orientale.

Ali le perdit de vue.

Autour du nyampara s'agitaient encore des malheureux nageurs secoués par les vagues, tour à tour saisis et abandonnés par le courant, rejetés, tournoyant avec la lame, mais luttant avec désespoir, sans proférer un cri de détresse.

Trois d'entre eux s'accrochèrent avec l'étreinte désespérée des noyés aux jambes des compagnons d'Ali ben Juana cramponnés à la pirogue chavirée qui, cédant à cette pression nouvelle, se retourna à demi et menaça d'entraîner au fond de l'abîme ceux qu'elle avait soutenus.

Dès lors ces malheureux, à l'exception du timonier krooman qui ne savait pas nager, abandonnèrent l'épave libératrice. Ils entreprirent la tâche surhumaine de nager pendant trois milles à travers les vagues. Longtemps ils entendirent les lamentations navrantes du Krooman, à qui ils n'avaient pu porter aucun secours.

Vers neuf heures, les nageurs intrépides, complètement épuisés, gagnèrent le rivage. Sans prendre un repos presque indispensable, ils se traînèrent à travers les fourrés inextricables de la rive, écartant de la main les ronces et les épines, et arrivèrent exténués, à demi morts de fatigue, après cinq heures d'une marche douloureuse, à Msuata-Station.

Tout dormait dans ce poste paisible.

Roger couché fort tard la veille, car il avait eu comme le pressentiment que Janssen et l'abbé Guyot seraient partis de Kwamouth au reçu de sa



MORT DU LIEUTENANT JANSSEN ET DE L'ABBÉ GUYOT.

lettre annonçant l'arrivée imminente de Stanley, s'était endormi après avoir donné l'ordre au jeune boy de garde, accroupi en travers de sa porte, de l'éveiller à l'arrivée de ses amis.

Ali ben Juana, laissant ses compagnons épuisés regagner leur lit, courut heurter à la porte du logement des blancs. Le boy, réveillé en sursaut, demanda, sans se lever, le nom de celui qui frappait.

« C'est moi, Ali ben Juana! cria le nyampara.

— Ouvre donc, paresseux, dit Roger brusquement arraché au sommeil... Ouvre, ils sont arrivés!... je m'habille et je cours au-devant d'eux...

Le nyampara entra et sans invitation, en attendant son maître, il se laissa tomber comme une masse inerte dans un fauteuil cannelé, meuble de luxe apporté de Madère par l'abbé Guyot.

Cinq minutes après Roger, franchissant le seuil du vestibule, s'arrêtait bouche béante, au comble de la stupéfaction, devant le Zanzibarite écrasé par le sommeil.

« Eh bien, Ali, qu'y a-t-il? cria l'explorateur en secouant à tour de bras le malheureux dormeur.

— Ah! mundelé, laissez-moi, laissez-moi, répondit le nyampara d'une voix faible et brisée... ne criez pas... ils sont morts... tous noyés .. le maître, le missionnaire, les pagayeurs.

— Noyés! s'écria Roger en étreignant comme dans un étau et secouant de ses deux mains les bras du pauvre Ali... Noyés! répéta-t-il, mais tu rêves, tu mens, tu délires!... Allons! réveille-toi, sors de ton cauchemar... parle, raconte, Ali!... Ton maître n'est pas mort, tu ne serais pas là vivant toi même, s'il en était ainsi.

— Oh! ne m'accuse pas, cria d'une voix terrible le nyampara se redressant soudain à ces dernières paroles comme mû par un ressort invisible... ne m'accuse pas, mundelé, reprit-il d'un ton suppliant. Rien n'a pu les sauver!... Après que la pirogue eut culbuté, je n'ai plus revu mon jeune maître... j'aurais tenté l'impossible, j'aurais donné ma vie pour l'arracher aux flots irrités du fleuve haïssable. »

Puis, lentement, sans un sanglot, sans une larme, mais d'une voix oppressée par l'émotion et la fatigue, Ali ben Juana raconta à Roger consterné, tous les détails de la journée terrible.

L'aube du 13 juillet blanchissait à peine les façades de Msuata-Station, qu'une foule innombrable de Banfunu se pressait silencieuse et recueillie sur les pas de Gobila et envahissait peu à peu tous les espaces libres entre les constructions des blancs.

Mais, par une touchante délicatesse de sentiment, Gobila enjoignit aux

naturels de ne pas cerner la demeure où pleurait le malheureux frère des mundelés perdus, et il pénétra seul dans l'appartement de Roger.

« Mundelé, dit le mfoum de Msuata, quel affreux malheur s'est étendu sur notre contrée! Souzou Mpembé est perdu; tout le district se lamentera à l'occasion de cette mort. Mais vous versez des larmes, brave mundelé, consolez-vous... Tenez, buvez ce vin de nos palmiers et oubliez votre chagrin... Savez-vous où sont allés vos frères?...

— Oh! répondit Roger ramené tout à coup à la pensée de rechercher les cadavres des infortunés naufragés, leurs âmes sont au ciel, et leurs corps errent encore ballottés par les lames du fleuve. Vous êtes bon, Gobila!... la sympathie spontanée et sincère que vous me témoignez dans ces cruelles circonstances ira jusqu'à mettre à ma disposition vos meilleures pirogues et vos plus intrépides pagayeurs pour tenter de retrouver sur les eaux encore furieuses les corps de mes malheureux compagnons...

— Oui, certainement, interrompit avec empressement Gobila, j'irai moi-même à la tête de ma flottille disputer le cadavre de mon fils blanc aux malveillants fétiches de la rivière. »

L'entretien en resta là. Roger, essuyant furtivement ses larmes, poussa devant lui Gobila et Ali ben Juana et sortit de l'habitation.

Au dehors, la foule rassemblée chuchotait à voix basse. Les femmes et les enfants arrêtèrent sur le mundelé désolé des regards empreints d'une douceur mélancolique; ils tenaient leurs mains sur la bouche comme pour témoigner sincèrement leur douleur de la fin tragique des victimes.

Avec une respectueuse attention complètement inusitée, ces sympathiques créatures écoutèrent la voix de Gobila réclamant le concours de ses plus habiles pagayeurs. Ceux-ci s'offrirent à l'unanimité pour accomplir les pénibles et périlleuses tentatives de recherches.

Tout en écoutant l'allocution émue du mfoum indigène, la foule s'était docilement écartée pour laisser passer Roger se rendant avec Ali ben Juana aux huttes occupées par la garnison noire du poste.

Auprès des feux mourants, Zanzibarites, Haoussas et Kroomen, tous anciens serviteurs de la station, étaient silencieusement rangés dans l'attitude du désespoir autour des survivants de la terrible catastrophe à peine éveillés et racontant avec force gestes d'effroi, comme s'ils éprouvaient encore de hideuses visions, les lugubres péripéties du naufrage.

La nouvelle de la mort du maître qu'ils chérissaient paraissait les avoir plongés dans un état de stupeur qui faisait taire en eux tout sentiment tumultueux, toute plainte, tout regret violent. C'est à peine si l'arrivée soudaine de Roger souleva un murmure, une exclamation de tristesse,

tant la désolante nouvelle avait saisi au réveil, comme au sortir d'un songe affreux ces serviteurs éplorés.

« Debout tout le monde, commanda Roger. On va monter dans les pirogues que les natifs mènent à la rive pour scruter minutieusement les criques et les bords des îlots à la recherche des noyés. Je ferai des hommes riches de ceux qui me ramèneront les corps de mes frères!

— Oh! maître, protesta une voix, pas un de nous n'a besoin de l'appât d'une récompense pour accomplir scrupuleusement ce douloureux service.

Quelques heures après, une nuée de pirogues couvrait le fleuve, et les équipages silencieux et mornes de cette innombrable flottille fouillaient l'immense nappe d'eau légèrement houleuse, les massifs de joncs, de roseaux, d'herbes et de broussailles entassés sur les rives.sur une étendue de dix milles en aval et de cinq milles en amont de Msuata-Station.

Ces minutieuses recherches n'aboutirent, hélas! à aucun résultat. Les sombres profondeurs du fleuve gardaient jalousement les corps des naufragés.

« Pauvre Eugène Janssen, écrivait Stanley apprenant à Léopoldville cet affreux événement, pauvre Janssen, le modèle de nos chefs de stations, nous l'avons perdu pour toujours! Quelle déplorable fin à tant de promesses! Quel foudroyant dénouement pour tant de vertus et de qualités!

« Disparu presque à la fin de son engagement pendant lequel il avait toujours été fidèle, loyal, industrieux et gai. Quel inoubliable deuil pour nous tous, Européens aussi bien qu'indigènes!

« Nous avons été privés en un moment du centre commun de notre estime et de notre affection. Nos pensées. naguère toujours dirigées de ce coté, sont maintenant arrêtées et nous comprenons l'immensité de notre perte. Pauvre jeune Janssen !

« Je l'estimais pour son affabilité et surtout parce que j'avais trouvé réunies en lui toutes les qualités qui font l'excellent chef de station,

« Il avait le rare talent de traiter les indigènes comme ils devaient toujours l'être; il était industrieux et son caractère enjoué lui faisait supporter avec aisance les vicissitudes du climat africain. Attaché au travail, il puisait dans l'accomplissement de ses devoirs un bonheur incessant. Il n'eut que des amis et fut toujours sincère, loyal et fidèle avec eux; c'était un *gentleman* dans le vrai sens du mot.

« Personne ici ne l'égale pour remplir la place qu'il laisse vide, personne ne peut accomplir, comme il l'eût fait lui-même, les dernières missions que je lui avais confiées.

« A Issanghila, à Msuata, il avait installé des stations modèles pourvues de tout le confortable possible eu égard aux circonstances.

« L'artiste anglais Johnston le préferait. ainsi que sa station de Msuata, à tous les autres ; l'abbé Guyot avait été retenu chez lui par les charmes de sa société et la cordialité de son accueil. Roger s'était empressé de quitter Léopoldville pour rejoindre à Msuata son inestimable compatriote; nos machinistes, quand ils se hâtaient pour passer une nuit dans cette escale, savaient que nulle part ailleurs ils n'auraient rencontré le même confort, parce que l'hôte de cette station était le généreux et sympathique Janssen.

« Une pensée me rend encore cette perte plus douloureuse. Si le jeune officier eût vécu trois mois encore, je l'aurais renvoyé en Europe avec les honneurs dus seulement à un homme d'un tel mérite. »

Dans cette élogieuse oraison funèbre Stanley laissait percer la douleur de l'ami et les déceptions de l'agent supérieur de l'Association africaine.

Deux mois après, la presse internationale, donnait un légitime tribut de regrets et de reconnaissance au jeune et infortuné Janssen; la nation et l'armée belges, par la voix du colonel Fix commandant le 6me régiment de ligne, aux cadres duquel avait appartenu le valeureux officier, déploraient la perte irréparable d'un illustre concitoyen.

« Comme plusieurs de ses camarades, écrivait le colonel Fix le 20 septembre 1883, Janssen est mort victime de sa participation courageuse à l'œuvre scientifique et civilisatrice de l'Afrique centrale.

« Il avait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir sa tâche : une bonne instruction, beaucoup d'énergie, un sang-froid imperturbable et une santé robuste. Sa mission touchait à sa fin et nous allions bientôt le revoir, quand la mort impitoyable est venue nous l'enlever à l'âge de vingt-cinq ans.

« L'humanité et le pays perdent en lui un pionnier de la science et de la civilisation ; l'armée, un officier d'avenir au cœur généreux, aux aspirations élevées; le régiment, un camarade affectueux, un ami prêt à tous les dévouements.

« Son souvenir nous sera toujours cher et restera éternellement gravé dans nos cœurs. »



# CHAPITRE IX

Un malheur n'arrive jamais seul. — Destruction de Kimpoko-Station. — Guerre dans le Bolobo. — Le canon de Liebrechts. — Flore et faune du district bayanzi. — Les journées d'Ibaka. — Division du temps chez les Bayanzi

Encore en proie à la consternation que lui causait la catastrophe de Msuata, Stanley recevait coup sur coup à Léopoldville plusieurs courriers arrivant de directions diverses et lui apportant des nouvelles plus alarmantes les unes que les autres.

L'un, de Vivi, annonçait la défection en masse d'un nombre considérable de serviteurs noirs, un autre, du Niari, apprenait que Hanssens avait reçu une blessure dans une affaire dont il était sorti victorieux; un troisième,

de Kimpoko, signalait la situation grave dans laquelle une révolte des Banfunu plaçait Amelot.

Un vent contraire se déchainaît sur le territoire acquis au protectorat de l'Association; et de nouveau, mais pour cause de légitime défense, le sang des indigènes attristait le drapeau bleu à étoile d'or.

Devant ces navrantes missives Stanley ne se découragea point: son énergique présence d'esprit lui dicta le seul parti à prendre.

Dans le bas Congo, les destinées de l'expédition étaient protégées par la présence de nombreux vétérans de l'œuvre africaine, parmi lesquels figuraient en première ligne Hanssens, Valcke et Nilis.

A Léopoldville, le docteur Van den Heuvel pouvait remplir les fonctions intérimaires de commandant de station.

Stanley résolut tout d'abord de secourir Amelot et de poursuivre ensuite, en amont de l'Équateur, le réseau de ses conquêtes pacifiques, sans négliger néanmoins d'assurer l'existence et le développement des stations établies ou en voie d'installation.

Il équipa aussitôt une flottille de pirogues indigènes, confia le commandement d'une partie de ces embarcations au lieutenant suédois Pagels chargé d'assurer la fondation de Kwamouth-Station, et se rendit à Kimpoko avec le reste de la flottille.

Amelot luttait là en désespéré contre des hordes sauvages mal armées, mais redoutables par leur nombre et leur férocité. Sans provocation aucune de la part du mundelé, les Banfunu s'étaient rués en masse contre la garnison de Kimpoko et avaient ordonné au blanc de quitter la place.

Voici le singulier motif qui avait motivé cette attaque. Le 18 juillet, une femme indigène, étant allée vendre des fruits à la station, avait à son retour, éprouvé une indisposition soudaine qui, mal soignée, s'aggrava promptement et emporta la malade.

Le sorcier de Kimpoko, jaloux du mundelé dont il redoutait la science, exploita ce cas de mort subite pour fomenter un soulèvement hostile contre le mauvais fétiche blanc.

Le 19, tous les guerriers valides de Kimpoko, armés de vieux mousquets, de zagaies et de lances, attaquaient, sous les ordres d'un certain Gambiele, les ouvriers zanzibarites et haoussas occupés aux travaux habituels de la station.

Amelot, surpris par cette attaque, engagea vainement les natifs à rentrer dans l'ordre. Les hordes de Gambiele, surexcitées par les perfides insinuations du sorcier ne voulurent rien entendre : le sang du mundelé et de ses

serviteurs devait couler, disaient-ils, pour venger la mort due à un mauvais sort, de la marchande de fruits.

La garnison de Kimpoko remplaça en toute hâte ses outils par les armes de guerre. Les trente soldats d'Amelot opposèrent aux décharges inoffensives des mousquets banfunu, les détonations meurtrières des fusils à tir rapide.

Le premier feu des assaillis mit sept ou huit guerriers natifs hors de combat et décida les assaillants à chercher prudemment le salut dans la fuite.

Mais le 22 au matin, excités par les paroles de Gambiele, trois cents indigènes cernaient la station avec la ferme résolution de réduire par la famine la petite troupe d'Amelot trop bien outillée pour le combat.

Aucune parole conciliante, aucune promesse de cadeaux ne put déterminer ces sauvages à lever le siège du poste frappé d'interdit pour tous les approvisionneurs de la contrée. Une telle situation ne pouvait durer, Kimpoko-Station n'ayant des vivres que pour deux jours.

Après avoir échoué devant l'opiniâtreté de Gambiele, Amelot dépêcha un courrier à Léopoldville; puis il attendit patiemment, sans paraître tenir compte de l'état de siège et se contentant de réduire les rations de chacun de ses hommes.

Le 25, la flottille de Stanley, renforcée des embarcations du lieutenant Pagels, apparut dans le canal paisible qui circule entre les terres de Kimpoko et les îles du Pool.

A la vue de ce secours si rapidement organisé, Gambiele et ses acolytes se dispersèrent. Stanley, à peine à terre, convoqua dans la station le clan des notables du village. Tous s'y rendirent avec le mfoum de l'endroit, triste personnage, effréné sectateur du fétichisme, qui oublia en ce moment les services multiples que lui avaient, à diverses reprises, rendus les chefs blancs de la station.

L'éloquence habituellement victorieuse de Stanley échoua contre l'obstination persistante des natifs, qui réclamaient la tête d'Amelot pour désensorceler la contrée.

« Nous ferons une guerre impitoyable au blanc, répondaient les notables; la mort du mundelé peut seule détourner les préjudices que sa présence nous a causés. La femme qui a succombé était aimée et respectée par la population du village: c'était la favorite de Gambiele, favori lui même de notre makoko Gandelay. »

Les fétichistes furent intraitables.

Stanley, comprenant qu'il avait momentanément affaire à des gens exal-

tés, à des enfants terribles incapables de tout raisonnement, termina brusquement la palabra, renvoya les natifs et ordonna lui-même la destruction complète de la station.

Le personnel et le matériel de cet établissement furent dirigés sur Léopoldville sous les ordres d'Amelot si malencontreusement dépossédé par les perfidies d'un sorcier.

Le lieutenant Pagels poursuivit sa route jusqu'à l'embouchure du Kwango où Makouenntcho, toujours animé de bonnes intentions pour les mundelés, accueillit cordialement le successeur de l'infortuné Janssen.

De son côté Stanley était à peine rentré à Léopoldville après une halte prolongée à Kinchassa, qu'il recevait des renseignements inquiétants sur l'attitude des Bayanzi envers le commandant de Bolobo-Station, et des instructions spéciales de Bruxelles tendant à décider l'agent supérieur de l'Association à aller sans délai, et sans établir de nouveaux postes intermédiaires, planter au cœur même de l'Afrique, sur les bords du Congo, aux Stanley-Falls, le drapeau de l'Association.

Fort heureusement, la flottille de ravitaillement commandée par Anderson touchait le 20 août à Léopoldville et pouvait remonter le fleuve dès le 22 du même mois, avec un chargement considérable d'hommes, de vivres et de munitions de guerre.

Le lieutenant Liebrechts, qui avait, peu de jours auparavant, remorqué jusqu'à Léopoldville un canon de campagne sorti des usines Krupp, prenait place avec son lourd bagage à bord du *Royal.*

Le 29 août ces forces navales imposantes côtoyaient la rive gauche du fleuve, en vue du populeux district de Bolobo, lorsque quelques sujets d'Ibaka accostèrent le *Royal* et apprirent à Liebrechts que les Bayanzi incendiaient la station commandée par Brunfaut et juraient d'exterminer jusqu'au dernier les enfants de Boula Matari.

Ces nouvelles furent communiquées à Stanley, qui n'en fut que plus résolu à accélérer la marche des steamers.

Bientôt, en amont d'Itimba, paisible village où le chef paraissait encore se souvenir du service rendu par des blancs à l'occasion des funérailles d'un notable, les voyageurs remarquèrent des attroupements inusités d'indigènes en armes, proférant des cris injurieux, agitant les gongs et frappant à tour de bras sur leurs tambours de guerre.

L'*En Avant*, détaché en éclaireur au plus près de la rive, fut accueilli par une décharge générale, mais sans résultat. La cuirasse résistante du steamer fut à peine bossuée par les décharges des mousquets indigènes composées d'éclats de cuivre et de fer.

Néanmoins cet accueil édifia Stanley sur les intentions manifestement hostiles des Bayanzi. L'*En Avant* vira donc de bord, poursuivi par les huées des naturels trop prompts à crier victoire; mais il revint quelques heures plus tard flanqué à bâbord de l'*A. I. A*, à tribord du *Royal* présentant à l'avant une large embrasure d'où sortait la gueule bronzée du canon de Liebrechts.

Les Bayanzi qui ignoraient l'outillage perfectionné de la guerre et qui



ÉMILE BRUNFAUT.

croyaient seulement à la valeur des bras et au nombre des ennemis, jugèrent d'un coup d'œil les forces de Stanley comme numériquement plus faibles que les leurs et prirent cette fois pour cible non plus les flancs des embarcations, mais bien les têtes humaines qui émergeaient des bordages.

En tireurs inexpérimentés, les natifs ne tinrent pas compte de la vitesse des steamers et leur feu d'ensemble noya, avec de sifflants ricochets dans le sillage des bateaux, un stock considérable de lingots de cuivre et de fer.

En réponse à d'aussi maladroites attaques, il répugnait beaucoup à Liebrechts de déployer contre les riverains son talent de pointeur expérimenté. L'officier d'artillerie s'apprêtait néanmoins à riposter par quelques coups de canon, lorsque la voix de Stanley vint modifier les intentions du lieutenant.

« Ne tirez pas, monsieur Liebrechts, criait Stanley du bord de l'*En Avant*. Évitons de verser le sang de ces créatures inconscientes ; s'il le faut, nos winchesters viendront à bout de nos ennemis... Garons-nous actuellement de la fusillade à l'abri des îlots. »

Puis traçant la route aux steamers, l'*En Avant*, timoné par Stanley lui-même, s'engagea dans l'un des nombreux canaux qui serpentent entre les îles de l'archipel de Bolobo.

Les riverains, se méprenant sur le généreux mobile qui dictait cette retraite, crurent à la lâcheté des mundelés et célébrèrent par des chants et des danses leur prétendue victoire.

A la nuit tombante, les steamers jetèrent l'ancre près d'une île inhabitée s'étendant devant le village de Manga.

Les équipages débarqués sur le bord de l'île opposé à la rive gauche du fleuve ne subirent aucune alerte jusqu'au lendemain matin.

Ce jour-là, l'*En Avant*, doublant seul la pointe nord de l'île précitée, se découvrit aux gens de Manga, qui aussi malintentionnés que les habitants d'aval dirigèrent contre le steamer une vive fusillade. Un Zanzibarite fut cette fois légèrement atteint au bras par un projectile indigène.

Stanley ne put dès lors maîtriser la rage de l'équipage. Des détonations successives et meurtrières parties du bord de l'*En Avant* semèrent la mort et perforèrent huttes et bananiers dans le village de Manga.

Au vacarme de la mousqueterie, le *Royal* et l'*A. I. A.* avaient rejoint l'*En Avant*.

Les équipages des deux steamers, emportés par l'exemple des matelots de l'*En Avant*, contribuèrent à déblayer rapidement la rive gauche, à mettre en fuite les naturels déja affolés au seul aspect de la multiplication des forces des blancs.

Les natifs de Manga, cachés dans les hautes herbes et les massifs de la rive gauche, suivaient curieusement les manœuvres des étrangers. Leur étonnement fut à son comble lorsqu'ils virent les troupes de Boula Matari procéder avec un calme parfait aux préparatifs d'un repas.

Enhardis par les procédés inoffensifs de leurs ennemis victorieux, les naturels sortirent peu à peu de leurs cachettes et formèrent, deci, delà,

des groupes compacts et animés, sortes de conciliabules où furent agitées des questions de paix et de guerre.

Stanley et Liebrechts, pourvus l'un et l'autre de bonnes jumelles de marine, observaient de leur île la gesticulation expressive des noirs délibérant.

« Regardez je vous prie, le personnage affublé d'une coiffure de plumes rouges et autour duquel se massent insensiblement nos ennemis déconfits, disait Liebrechts à Stanley, c'est probablement le chef de la localité.

— Vraisemblablement, répondit Stanley, cet homme doit être le chef de Manga. La foule se presse sur ses pas : on lui montre des calebasses perforées par les balles de nos winchesters et tombées de la cime des palmiers vinifères où elles s'emplissaient de malafou, puis des huttes et des bananiers déchiquetés par nos projectiles, enfin un homme et une femme qui paraissent grièvement blessés. Les dégâts matériels semblent surtout affecter ces hommes cupides qui en voulaient naguère à notre vie..... Mais, le chef s'avance jusqu'à la rive, des lances sont plantées en croix, on nous fait des signaux. Une pirogue est détachée : elle nous amène la paix sans nul doute : apprêtons-nous à recevoir comme il convient le parlementaire de Manga. »

L'embarcation indigène signalée débarquait en quelques minutes, non loin du camp des explorateurs, le chef de Manga, un certain Miongo, et une faible escorte.

Conduits avec beaucoup d'honneurs près de la tente de Stanley, les vaincus exposèrent avec force gestes de désespoir les maux que leur avait occasionnés le combat de la matinée. Ils se déclarèrent prêts à accepter la paix, à condition toutefois que les mundelés feraient des cadeaux en réparation des dommages essuyés par leurs caves aériennes.

Devant ces prétentions inqualifiables, Stanley et Liebrechts ne purent dissimuler un sourire moqueur.

« Comment, mon bon Miongo, dit l'agent supérieur, vos gens ont commencé les hostilités, depuis deux jours nous sommes pourchassés comme des bêtes fauves par les riverains, les flancs de nos steamers sont endommagés par vos projectiles, et vous avez l'aplomb d'exiger de nous des cadeaux pour faire la paix ! En vérité, chef de Manga, j'ignore où vous avez puisé assez d'audace pour venir me dicter de telles conditions. Retournez à votre village et dites à vos guerriers que Boula Matari refuse non seulement de donner un seul mitako, mais qu'il exigera au contraire des populations riveraines des indemnités considérables, payables en denrées alimentaires.

— Mais alors, répliqua effrontément Miongo, vous voulez la continuation de la guerre, Boula Matari! Peut-être ignorez-vous le nombre des guerriers dont dispose notre souverain Ibaka. C'est lui qui a déchaîné contre les blancs les populations des villages riverains.

— Quoi! Ibaka s'est mis à la tête de l'insurrection? interrompit Stanley rouge de colère. C'est bien, retirez-vous, Miongo; je ne puis traiter avec vous des conditions de paix ou de guerre. Je veux m'adresser en personne au roi des Bayanzi. »

L'heure tardive empêcha seule Stanley de mettre sur-le-champ ce projet à exécution.

Le camp ne fut levé que le lendemain au petit jour. La flottille prenant le large, vogua plusieurs heures hors de portée des mousquets à silex des sauvages de la rive gauche et s'arrêta vers midi au pied du morne où s'élevaient les bâtiments de Bolobo-Station noircis par l'incendie.

Depuis trois jours Brunfaut et la garnison peu nombreuse de ce poste soutenaient vaillamment une lutte incessante contre des ennemis vingt fois supérieurs en nombre, mais heureusement mal armés et mauvais tireurs.

Les difficultés entre Brunfaut et les sujets d'Ibaka dataient du jour même où l'approche de Stanley avait été connue dans le district de Bolobo. Les Bayanzi en voulaient, parait-il, à Boula Matari pour un motif particulier, motif qui restera sans doute toujours inconnu.

La bravoure des Bayanzi, due à des causes diverses mais surtout à l'ignorance, n'allait pas jusqu'à la témérité. La jonction des équipages de la flottille aux troupes de Bolobo-Station suffit pour calmer l'effervescence qui régnait dans le district d'Ibaka.

De village en village on se repéta que les blancs étaient en forces à la station, et aucune horde guerrière n'osa affronter la petite armée de Boula Matari.

Ibaka, prévenu par Miongo du projet de Stanley, se rendit en personne à Bolobo-Station pour traiter des conditions de paix. Il offrit au roi des mundelés de l'Afrique centrale des poulets, des chèvres, des moutons, de la farine de cassave, en un mot, des quantités importantes de provisions alimentaires.

A ce prix, Stanley consentit à reconnaître encore Ibaka pour ami; mais, il ne ménagea pas au monarque ses plus dures réprimandes; et il l'avisa même de la présence à la station d'un fusil monstre susceptible au besoin de démolir à quatre kilomètres la plus solide cabane du pays.

« Cette arme, disait l'agent supérieur, est le fétiche le plus sûr des mun-

delés. Grâce à elle, la victoire n'abandonne jamais les troupes de Boula Matari. Sa voix, puissante comme le tonnerre, fait résonner les échos des montagnes à dix lieues à la ronde. Partout où son projectile passe, il détruit, brise, renverse, perfore tous les obstacles rencontrés. »

Le roi de Bolobo supplia aussitôt Stanley de faire parler le monstre-fusil.

« Pas aujourd'hui, répliqua le sollicité. Demain nous disposerons le canon sur le morne de Bolobo-Station et mon frère, le lieutenant Liebrechts, battra ce fétiche de bronze en présence des notables de la contrée réunis ici-même par vos soins. »

Le lendemain en effet Ibaka, qui avait fait répandre dans les villages environnants la nouvelle de l'arrivée chez les blancs d'un monstrueux fusil fétiche, arrivait à la station avec une suite nombreuse, composée de ses favorites, de ses courtisans et de tous les notables des villages de Bolobo, de Manga et d'Itimba.

La pièce d'artillerie avait été mise en batterie au sommet de l'escarpement tombant à pic dans le Congo, et sur lequel avait été élevés les bâtiments incendiés de Bolobo-Station. La gueule du canon était tournée vers le fleuve, dont la largeur sur ce point est de treize mille mètres environ. Liebrechts, Brunfaut, Roger, que le *Royal* avait aussi amené de Msuata a Bolobo, et Stanley, se tenaient auprès de l'engin de meurtrier.

Ibaka et les notables de l'assistance noire qui couvrait le plateau dénudé de Bolobo-Station furent invités tour à tour à examiner le volumineux appareil fétiche qu'ils se refusèrent à appeler fusil.

Lorsque le premier mouvement de curiosité fut apaisé, Liebrechts ordonna a des serviteurs de la station d'aller remorquer et fixer dans le fleuve, à deux milles environ de la rive gauche, une pirogue vermoulue et hors de service, bonne précisément, en l'absence du légendaire tonneau des polygones d'artillerie, à servir de cible au tir au canon.

Cet ordre exécuté, le lieutenant pointa et chargea sa pièce. Les natifs suivaient avec la plus grande attention les manœuvres du pointeur. Selon leur pensée, Liebrechts devait préluder à la cérémonie par des incantations et des prières; l'exercice du pointage et du chargement constituait un appel à l'attention du fétiche.

« Vous voyez tous cette pirogue ballottée par les vagues au milieu du courant, fit traduire Liebrechts; il n'est pas un de vous qui songerait à l'atteindre avec la charge la plus forte que puisse supporter un de vos mousquets. Eh bien, l'énorme balle de plomb que renferme mon fusil fétiche va en un instant faire voler cette embarcation en éclats. »

Un murmure d'incrédulité accueillit ces paroles.

Les natifs secouaient la tête et souriaient ironiquement en montrant leurs dents limées ou cassées au marteau.

Liebrechts, sans se déconcerter, rectifia le pointage et fit feu. Les naturels perçurent un nuage épais de fumée et une détonation formidable; les plus rapprochés du fleuve purent voir la pirogue percée à jour s'emplir d'eau et couler a pic, tandis qu'une colonne liquide s'élevait et retombait presque simultanément au milieu du courant avec le sifflement d'une trombe soudaine.

Un tremblement convulsif courut dans l'assistance noire; les incrédules de tantôt, devenus fanatiques croyants en la mystérieuse puissance du canon, acclamaient par des chants frénétiques les prouesses du fusil fétiche et l'adresse du féticheur Liebrechts: mais quelques noirs doutaient encore des qualités de l'engin de guerre.

Le colosse Miongo, entrautres, affirmait que le mkissi de bronze, docile à la voix de Liebrechts, se montrerait rebelle aux ordres de tout autre blanc.

Brunfaut s'offrit à montrer séance tenante le ridicule de cette affirmation susceptible de faire du chemin dans cette ignare assemblée.

Un nouveau boulet fut pointé par le chef de Bolobo-Station et souleva cette fois, à une distance de trois milles, une nouvelle gerbe liquide dans le Congo.

Ce dernier essai pacifique du canon désormais légendaire de Bolobo imposa silence aux plus incrédules.

Décidément le fétiche redoutable obéissait à tous les blancs indistinctement et pouvait à l'occasion porter à d'incalculables distances la destruction et la mort.

Stanley mit immédiatement à profit l'effet produit sur les indigènes par les expériences de tir. Il rassembla les chefs et les notables de l'assistance, et tout en leur assurant que le pouvoir destructeur du canon Krupp ne serait jamais invoqué contre les villages bayanzi, si les naturels respectaient toujours les mundelés et leurs établissements, il exigea d'eux le payement immédiat de huit cents mitakos à titre d'indemnité de l'incendie de Bolobo-Station.

Quelques sourdes récriminations s'élevèrent devant les exigences de Boula Matari; Ibaka promit néanmoins de payer.

Deux jours après, le roi de Bolobo rançonna les villages bayanzi, et put remettre aux vainqueurs le nombre considérable de fils de laiton demandé par Stanley.



LE LIEUTENANT POINTA ET CHARGEA SA PIÈCE.

L'agent supérieur se disposa dès lors à quitter Bolobo avec la flottille. Brunfaut, depuis longtemps édifié sur le caractère plein de rancunes des Bayanzi, fit remarquer au chef de l'expédition combien il lui serait difficile de renouer désormais des relations courtoises et amicales avec les sujets rançonnés d'Ibaka.

« Ces gens à l'aspect doucereux, disait Brunfaut en montrant à Stanley les principaux mfoums du district venus à la station le 15 septembre pour souhaiter un heureux voyage à Boula Matari, ces êtres en apparence sociables, sont autant de créatures vindicatives, haineuses et cupides à l'excès. Ils vous ont payé récemment huit cents mitakos sans essayer de se soustraire par la force à cette exigence; mais ils comptaient ce jour-là avec les fusils et le canon dont nous disposions. La flottille partie, je reste de nouveau à Bolobo avec vingt-cinq hommes à la merci de milliers d'assassins. J'ai la ferme conviction de ne pouvoir relever de ses cendres la station de Bolobo avec un personnel aussi restreint et qui sera fatalement en butte aux attaques incessantes des sauvages. »

Les objections de Brunfaut étaient fondées. Stanley consentit à laisser à Bolobo un renfort de serviteurs noirs sous les ordres du lieutenant Liebrechts.

« Vous vous mettrez d'accord, messieurs, ajoutait Stanley en s'adressant aux deux pionniers pour partager entre vous l'administration du domaine.

Le 16 septembre, la flottille s'éloignait du district d'Ibaka et emportait vers l'Équateur Stanley et Roger.

Liebrechts et Brunfaut restés sur le plateau ruiné par l'incendie, et désireux de faire face au danger probable de nouveaux conflits avec les indigènes, se divisèrent les charges du gouvernement de Bolobo.

L'officier accepta les portefeuilles de la guerre, de l'intérieur et des travaux publics, Brunfaut géra le ministère des affaires étrangères.

Le rôle de diplomate n'était point une sinécure chez les peuplades de cette région; rien n'était plus malaisé que de décider les natifs à permettre la reprise des travaux de construction de la résidence des mundelés.

Stanley avait malhsureusement manqué de tact en exigeant le versement des huit cents mitakos. Tout peuple vaincu, rançonné, appauvri par le vainqueur nourrit contre lui une rancune que les années n'effacent pas. Cela est vrai surtout, pour les peuplades incultes de l'Afrique centrale chez qui la question d'intérêt prime tout.

Les Bayanzi, grands trafiquants sans foi ni loi, avaient accordé aux mundelés le droit de vivre et de bâtir sur leurs terres, dans le but de se créer

des voisins généreux et riches, taillables et corvéables à merci. En d'autres termes, la station de Bolobo devait être la vache à lait du district, ou bien elle ne devait jamais exister.

Mais Brunfaut et Liebrechts, n'étant pas autorisés à encourager les mauvais penchants de ces peuplades, endossèrent courageusement les imprudentes revendications de l'agent supérieur de l'Association et maintinrent envers et contre tous les chefs de la contrée leurs droits à reconstruire la station incendiée.

Les Bayanzi refusèrent d'aider en quoi que ce fût à la reconstruction du poste; ils persistèrent à rôder par groupes armés dans les parages de la station et allumèrent à diverses reprises des incendies dans les herbes environnantes, pour brûler les pans de bâtisses en bois et en mortier que les travailleurs de Liebrechts élevaient péniblement, l'outil d'une main et le fusil de l'autre.

En découvrant ainsi une vaste étendue de terrain, les indigènes ne se doutaient pas qu'ils rendaient un véritable service aux pionniers. L'incendie en dévorant la savane supprimait les sombres cachettes d'où les bandits de Miongo pouvaient, sans être vus, tirailler contre le personnel de la station.

Brunfaut et Liebrechts se gardèrent bien de contrarier leurs ennemis dans cette tâche soi-disant malveillante.

Lorsque les flancs du morne escarpé où campaient les travailleurs furent entièrement dénudés, il devint impossible aux Bayanzi de s'approcher en rampant sans être découverts et d'éviter le tir des winchesters.

Les natifs comprirent trop tard la maladresse stratégique qu'ils avaient commise; ils cessèrent d'inquiéter les équipes laborieuses des blancs et Bolobo-Station fut rebâtie sur l'emplacement de l'ancien poste.

Le bâtiment principal, qui mesure douze mètres de longueur sur quatre de largeur, s'étend au centre du plateau, dominant le Congo d'une hauteur de cent quatre-vingts mètres. C'est une maison à simple rez-de-chaussée, construite en bois et en mortier, recouverte d'un toit de loango à double pente et entourée d'une véranda; elle est divisée en trois appartements.

A quelque distance de cette construction s'élevèrent successivement une maison de logement plus petite, destinée aux blancs de passage, les chimbecks des hommes de couleur, la cuisine, une étable pour les chèvres et un poulailler.

Des bananiers, des plants de canne à sucre, des jardins furent disposés autour de ces diverses fabriques. Dix hectares de terrain furent successivement défrichés, on y planta des pommes de terre, on y sema du maïs,

du sorgho. Grâce à l'admirable fertilité du sol, les blancs pouvaient désormais compter sur des récoltes suffisantes pour nourrir le personnel pendant plusieurs mois et se soustraire de cette façon au mauvais vouloir des marchands indigènes de la contrée.

Soit que les Bayanzi fussent revenus à des sentiments plus calmes, soit que l'attitude décidée de l'officier d'artillerie et le langage persuasif et ferme à la fois de Brunfaut eussent favorablement impressionné les chefs du district, les conflits sanglants disparurent, et les rapports redevinrent amicaux entre les blancs de la station, le roi Ibaka et son peuple.

Pendant le mois de novembre, Brunfaut visita assidûment les mfoums des villages environnants et parvint à se les concilier par ses bons procédés.

Le ministre des affaires étrangères du gouvernement civilisé de Bolobo sut tirer parti de ses déplacements diplomatiques; il se fit partout des amis et des frères de sang bayanzi et put dès lors explorer sans crainte, avec une faible escorte, une portion considérable du district d'Ibaka.

L'explorateur a consigné dans une très longue lettre ses impressions et ses observations ethnographiques sur les Bayanzi. Compatriote du capitaine Hanssens, Brunfaut s'est appliqué à compléter les renseignements fournis sur cette peuplade par le fondateur de Bolobo-Station. Nous sommes heureux de reproduire ici quelques fragments de cette intéressante correspondance.

« Le royaume d'Ibaka, écrit Brunfaut, est fort beau dans son ensemble : il offre certains paysages réellement magnifiques. Malgré les incendies allumés par les indigènes à certaines époques de l'année dans le but de détruire les broussailles et les hautes herbes qui atteignent rapidement de quatre à cinq mètres de hauteur, la végétation y est permanente et vigoureuse.

« Dans le bas Congo, au contraire, ces mêmes incendies volontaires plus fréquents détruisent tout et donnent au paysage un aspect lugubre.

« L'archipel de Bolobo que l'on découvre de notre poste présente une succession d'îlots boisés, que peuplent les crocodiles et des hippopotames et où volent en grand nombre des oiseaux dont le plumage aux couleurs éclatantes compense la voix stridente; car il n'est pas un seul de ces oiseaux dont le chant ait quelque chose d'agréable. On croirait qu'ils se ressentent de l'état sauvage du pays et de ses habitants humains.

« Les rives sont montagneuses et boisées, les tecks, les gaïacs, les mangliers rouges, noirs, des variétés infinies d'acacias, les mahogonis (acajou) s'y rencontrent abondamment, ainsi que les palmiers et les bananiers à larges feuilles, sans lesquels tout paysage africain serait incomplet.

« La flore de ces parages est d'une richesse inappréciable : les orchidées de toute espèce, le réséda sauvage, le gloxinia, de ravissantes liliacées, et bien d'autres plantes équatoriales croissent un peu partout dans un pittoresque pêle-mêle. Les parfums délicieux qu'elles exhalent atténue fort heureusement pendant la saison sèche les exhalaisons putrides des marécages.

« Le règne animal compte ici, et partout du reste sur les bords du haut Congo, bon nombre d'individus aussi curieux qu'intéressants. Les oiseaux qui visitent et charment le plus assidûment notre résidence, sont : le vulgaire moineau, le perroquet gris à queue rouge, les bengalis rouge, bleu, gris, orange, les colibris, les aigles pêcheurs.

« Mais au-dessous de ces charmants hôtes aériens qui jettent la note gaie dans le va-et-vient journalier et monotone de la station, rampent une infinité de désagréables et dangereux reptiles, variant de dimensions, de couleurs, mais tous plus nuisibles, plus venimeux les uns que les autres.

« On s'arrête parfois saisi d'une peur instinctive au moment d'écraser une petite vipère verte, grosse comme un crayon ordinaire : plus loin, on est glacé d'effroi devant un monstrueux typhon ou devant un boa qui ne sont pas fort heureusement aussi redoutables que l'ont affirmé certains voyageurs.

« Dans le sous-bois et les forêts du voisinage, les éléphants et les variétés les plus nombreuses de l'antilope se rencontrent par troupeaux.

« Les léopards et les panthères y cherchent de jour un abri contre les chasseurs, et ces ignobles fauves se hasardent aux heures propices de la nuit noire aux abords des parages habités pour dévorer en toute sécurité les malheureux volatiles des poulaillers, ou les faibles brebis des étables.

« Le buffle est l'objet d'une chasse spéciale de la part des indigènes. Pour le prendre, on creuse d'énormes fosses, plus larges en bas qu'en haut, de façon que l'animal qui y tombe ne puisse s'en échapper, et on les couvre des herbes et des feuilles dont les buffles sont les plus friands. Il est ainsi facile d'achever à coups de fusil ou de lance la bête tombée dans le piège. C'est de la même manière que les nègres du haut Congo chassent l'éléphant.

« Le lion n'est pas commun, mais parfois on signale la présence du roi des forêts dans les environs de Bolobo. Nous avons entendu, fréquemment au coucher du soleil ses rugissements lointains.

« Un autre quadrupède remarquable, que je crois être l'antilope bubale,

a été rencontré dans le district de Bolobo. D'une taille à peine inférieure à celle du bœuf, il lui ressemble assez quant à la forme de la tête et du corps. De couleur rousse, il a des cornes polies et d'un noir luisant, mais implantées de telle sorte que l'animal ne peut s'en servir pour frapper son ennemi. Sa peau, comme celle du buffle, pourrait servir à la confection de vêtements inusables.

« Je ne suis, hélas ! qu'un profane en fait de sciences naturelles et je dois



FLEURS ET FRUITS DU MAHOGONI (ACAJOU).

arrêter ici mon énumération incomplète des richesses vivantes du district de Bolobo. Mon instruction sur les denrées négociées et négociables chez les Bayanzi laissera peut-être moins à désirer que mes connaissances en botanique et en zoologie.

« Les Bayanzi, quoique possesseurs de nombreux villages, forment une espèce de peuplade nomade détachant dans toutes les directions des cara-

vanes commerçantes. Pour la facilité de leurs transactions commerciales, ils ont bâti leurs cabanes sur les bords du Congo; à cent cinquante ou deux cents mètres du rivage, il est fort rare de rencontrer des groupes d'habitations.

« Les terres qu'ils occupent et cultivent appartenaient primitivement à une peuplade paisible, refoulée aujourd'hui à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, vers l'orient.

« Les Bayanzi sont cupides, voleurs, querelleurs et batailleurs: ils exploitent leurs voisins de toutes les façons et ne se montrent jamais disposés à se laisser exploiter eux-mêmes.

« Les marchandises qui font l'objet le plus important de leur trafic sont l'ivoire, des poudres de diverses couleurs, rouges, jaunes et blanches, et du poisson fumé.

« L'ivoire leur arrive de divers points du pays de Bolobo, aussi bien que des districts de l'Iribou et de Banngala.

« Les riverains ne chassent pas l'éléphant; ils achètent l'ivoire en seconde et troisième main. Du reste pour toutes les denrées dont ils trafiquent, à l'exception du poisson qu'ils pêchent et fument eux-mêmes, ils sont plutôt des commissionnaires en marchandises, des agents transitaires entre les nègres des contrées d'amont et les habitants des rives du Pool.

« Ils sont très experts dans le choix des défenses d'ivoire, que les Banngala et les Bakouti viennent leur offrir en vente. J'ai remarqué au village d'Ibaka de superbes pointes d'éléphant destinées au transit: une d'elles, entre autres mesurant plus de deux mètres de longueur, pesait cent soixante trois livres anglaises (soit soixante-quatorze kilogrammes). Le pachyderme dépouillé de cet ornement avait dû promener longtemps dans quelque forêt tropicale un poids de cent quarante huit-kilogrammes d'ivoire!

« Un des chefs de la maison Daumas Béraud et Cie de Paris possède une défense pesant quatre-vingt-quinze kilos.

« Les poudres de couleurs diverses servent à la toilette des indigènes. C'est surtout aux époques fréquentes de troubles et de combats, de guerres civiles, que la consommation de ces ingrédients colorants atteint le chiffre le plus élevé.

« Les guerriers, outre leur peinturlurage habituel qui les enlaidit, se teignent de façon à devenir hideux. L'un se peint un lorgnon blanc, une ligne jaune le long du nez, un cercle rouge au milieu du dos; l'autre dessine un signe multicolore sur le gros orteil et trace une ligne rouge ou bleue coupant bizarrement la figure de l'œil gauche à la partie inférieure droite du menton.

« Ainsi affublés, ils revêtent les pagnes les moins fanés de leur garde-robe, se munissent de tout un attirail de fusils à silex, de couteaux, de lances, d'arcs et de flèches, se parent de plumes et de peaux de fauves et partent, en criant, chantant et gambadant, à la rencontre de l'ennemi.

« En les voyant se mettre en route, on pourrait croire que le sang humain coulera à flots. Il n'en est rien. Lorsque les adversaires sont en présence, ils se bornent à tirer le plus grand nombre de coups de fusil possible, sans épauler, sans viser, au-dessus, à droite ou à gauche des troupes ennemies, en évitant presque avec soin, à moins que le motif de la guerre ne soit d'une gravité incontestable, de tuer ou de blesser plus d'un combattant.

« Si quelque maladroit tireur a mis hors de combat un guerrier ennemi, les hostilités cessent aussitôt. On palabre pendant plusieurs jours, le camp auquel appartient le blessé ou le mort réclame et obtient en mitakos un dédommagement. On boit alors du malafou, et l'on se sépare bons amis comme auparavant.

« Les armes des Bayanzi, à l'exception du fusil à silex importé d'Europe, se composent d'arcs, de flèches, de lances et de couteaux de fabrication locale.

« Les arcs et les flèches sont des engins de guerre actuellement dédaignés par les indigènes aussi, n'en voit-on que fort rarement. La corde de l'arc est fabriquée de fibres d'aloès. Les natifs tissent également avec les fibres de l'aloès une étoffe fort solide habituellement ornée de dessins réguliers et de différentes couleurs.

« Les flèches, très légères, sont faites d'un bois flexible et terminées par un morceau de fer façonné tantôt en forme de fer de lance, tantôt en forme d'hameçon, ou encore simplement pointu et muni dans sa longueur de plusieurs crochets.

« Les lances aux longues hampes de bois de teck sont armées d'une lame de fer, plate, à double tranchant, le plus souvent ornée d'incrustations et percée à jour de petits trous étoilés et disposés symétriquement à intervalles égaux.

« Les couteaux méritent une description particulière. Ils sont parfaitement bien confectionnés, ils servent en général à orner la ceinture des hommes libres et varient de forme, de dimensions et de finesse d'exécution, suivant le degré d'importance, de fortune et d'adresse de leurs possesseurs. Les lames mesurent généralement de trente à quarante centimètres de longueur, et de cinq à sept centimètres de largeur à la base. Les uns s'élargissent sensiblement et se terminent en forme arrondie à leur

extrémité; les autres sont recourbés en croc; d'autres affectent la forme d'une serpe ou bien encore figurent deux petites faucilles reliées par un tranchant droit et court.

« Les manches de ces couteaux sont d'un bois très solide et recouverts de fil de laiton, de plaques de cuivre à ornements repoussés, remarquables par la finesse et la régularité du dessin.

« En général ces couteaux sont aiguisés de manière à couper aussi bien que les rasoirs de nos barbiers.

« J'ai pu voir à Bolobo, à l'occasion d'une guerre entre les populations de deux villages voisins, un petit chef peu vigoureux, presque chétif et qui m'avait toujours paru un être inoffensif, venir à moi et me montrer d'un air triomphant son couteau ensanglanté.

« Le mfoum avait blessé dans le combat un ennemi d'un coup de fusil et il l'avait fait prisonnier; la paix conclue entre les deux camps, il avait plus tard tranché d'un seul coup de couteau la tète du captif impropre à tout travail en raison de sa blessure, et ce crâne humain parait encore la toiture de la hutte du vainqueur.

« Mon homme était tout fier de son hideux trophée; il parut assez mécontent des reproches que je lui adressais au sujet de l'acte barbare qu'il avait commis.

« C'est que, avec le même orgueil qui pousse les États conquérants de notre vieille Europe à collectionner dans les musées les drapeaux ou les canons pris à l'ennemi, auprès des armes favorites de leurs héros, les Bayanzi collectionnent et piquent au faîte de leurs cabanes les têtes humaines coupées aux cadavres de leurs adversaires d'un jour, à côté de celles de leurs épouses favorites décédées ou sacrifiées.

« Il résulte de cette atroce coutume que la plupart des villages bayanzi offrent un spectacle répugnant et hideux à la vue.

« Les maisons de ces bourgades sont cependant beaucoup mieux construites que celles du bas Congo.

« La régularité des lignes, la symétrie, quoique n'étant pas parfaite, sont cependant plus heureusement observées que dans les autres districts.

« Certains villages sont formés par trois seules rangées de huttes, parallèlement disposées et laissant entre elles des espaces fort larges ou rues, assez bien entretenues, mais le plus souvent encombrées d'enfants sales, nus et dégoûtants, grouillant, pataugeant là dedans en nombre incalculable.

« Les huttes sont toujours spacieuses et possèdent rarement d'autre ouverture que la porte. Les parois sont fabriquées avec deux claies de

rotang appliquées l'une sur l'autre, mais laissant entre elles une sorte de rainure où l'on fait glisser des feuilles de palmier qui se couvrent, se tassent et finissent par clore hermétiquement la cloison.

« Le toit construit avec les tiges séchées du loango est à double pente, et garantit aussi bien des ardeurs du soleil que des ondées diluviennes.

« Au-dessus de la porte de chaque hutte, pendent ou sont fixés un certain nombre de mkissis, fétiches lares, se composant des objets les plus disparates qu'il soit possible d'imaginer.

« Ici l'on remarque un bouquet de plumes de coq ou d'aigle pêcheur; là un morceau de fer de lance, une écaille d'œuf, un crâne de singe, une arête dorsale de poisson... Bref tout ce qui est tombé sous la main des propriétaires toujours à la recherche de nouveaux gri-gris.



UNE FEMME BAYANZI.

« Autour des habitations croissent les inévitables palmiers, élaïs ou *Raphia vinifera*, et les bananiers dont le fruit peut être à volonté mangé cru, cuit et en compote. Quelques plantes légumineuses et autres herbacées sont également cultivées par les femmes indigènes à proximité de leurs cases.

« C'est, on le sait, la négresse qui vaque aux besoins du ménage, cultive les champs et porte les fardeaux. La femme bayanzi sert de bête de somme; lorsque les années ont courbé ses épaules et l'ont rendue impuissante à remplir son rôle laborieux, elle est vendue par son maître et mari aux parents de quelque notable décédé, pendue haut et court, ou décapitée afin que son âme éternelle plane dans l'espace en compagnie de celle du défunt.

« Quant au nègre bayanzi, soit chez lui, soit en voyage d'affaires, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, que le moment soit à la paix ou à la guerre, il emploie la plus grande partie de sa journée à se tatouer ou à se peinturlurer, à fumer ou à se griser et à goûter sous l'ombrage d'un arbre séculaire les douceurs ineffables du *far niente*.

« Le culte des fétiches absorbe les trois quarts de l'existence d'un Bayanzi puissant et désœuvré.

« Il m'a été donné de visiter bien des fois le grand roi Ibaka, le plus fanatique sauvage, le plus superstitieux fétichiste, la plus paresseuse créature de tout le district de Bolobo.

« J'ai scrupuleusement noté les occupations quotidiennes de ce personnage couronné. Aussitôt levé, le matin au petit jour, Ibaka n'oublie pas de mettre son chapeau, tandis qu'il oublie quelquefois d'attacher son pagne; il sort immédiatement de chez lui et à l'aide d'un petit tube creux il va siffler aux quatre coins de sa maison; puis, tenant à la main une bûche allumée, il gesticule aux mêmes angles de sa demeure en prononçant des mots incompréhensibles qui, à l'en croire, sont doués d'un pouvoir cabalistique susceptible de réduire à néant les invocations aux fétiches malveillants proférées dans la nuit par ses épouses, toutes désireuses au même degré de voir arriver bientôt la mort de leur royal époux, afin de jouir de leur liberté et de leurs richesses.

« Ibaka sait fort bien à quoi s'en tenir sur les sentiments de ses femmes. Il en possède par douzaines : les unes vieilles, les autres jeunes, fort laides pour la plupart. « Les plus âgées, dit-il, se sont enrichies à mon service, et elles souhaitent ma mort pour reconquérir leur liberté; les plus jeunes sont des créatures coquettes et ingrates; je les ai à peine tirées de l'esclavage pour en faire mes épouses, qu'elles désirent se débarrasser de moi et aller papillonner librement avec mes jeunes courtisans. »

« Ibaka ne dit pas qu'il est jaloux à l'excès et qu'il se montre d'une sévérité féroce envers ses épouses coupables seulement de flirtage avec les élégants de Bolobo. Tout récemment, il surprit une de ses jeunes belles en conversation criminelle avec un beau gars du pays.

« Les deux flirteurs furent condamnés séance tenante à être noyés dans le Congo. On les lia ensemble, face à face, très étroitement avec des lianes, et on les jeta ainsi dans le courant, « pour aller disait leur juge, goûter dans une autre patrie les joies impures de l'amour défendu. »

« Après la cérémonie de désensorcellement de sa hutte, le roi de Bolobo rentre chez lui pour terminer sa toilette. Ses favorites du jour retouchent habilement son maquillage, plaquant deçà, delà, sur ses épaules, sur son dos, le long de son nez, autour des yeux, quelques couches épaisses de couleur, rouge, bleue, jaune, noire ou blanche. Ibaka, coiffé depuis son lever, boucle lui-même sa ceinture, passe en sautoir une calebasse pleine de gin ou de vin de palme, attache son collier de verroteries, et se rend armé du soi-disant sceptre royal sur la place de son village, où la foule servile

vient le saluer. Un courtisan lui offre à boire, un autre lui donne à manger; et le roi, sans paraître fâché le moins du monde, accepte les victuailles qui lui sont offertes, boit et mange, non sans avoir au préalable accompli les cérémonies qui président à toutes ses libations.

« Par défiance de ses pourvoyeurs, Ibaka n'avale jamais rien sans que l'un de ses serviteurs, ou à l'occasion l'une de ses épouses, n'ait goûté aux aliments ou trempé les lèvres dans le liquide qu'il doit ingurgiter.

« Depuis l'incendie de la station, le roi de Bolobo ne termine pas une seule de ses journées sans se rendre avec l'une de ses épouses préférées à l'endroit où le steamer de Stanley stoppe d'habitude. Là Ibaka et sa royale moitié lancent dans l'eau quelques menus cailloux, et plongent par trois fois dans l'onde pure de la baie une statuette en bois grossièrement sculpté, fétiche privilégié du souverain. Cette ordalie a été inventée par Ibaka dans le but de se concilier les faveurs de Boula Matari.

« Avant de se coucher, lorsque la nuit est calme et sereine, le makoko bayanzi, très friand de spectacles dansants et chantants, se déplace avec une suite nombreuse et court assister, dans l'un ou l'autre des villages soumis à son sceptre, à quelque bruyante fête improvisée en l'honneur d'un illustre défunt, ou à l'occasion du mariage d'un personnage de marque.

« Les chœurs des Bayanzi, toujours scandés par des battements de tambour, des tintements de gong et des grincements arrachés à des instruments primitifs, sont d'une monotonie désespérante et énervante.

« La principale danse consiste en un balancement lascif du haut du corps, et en contorsions qui, les vapeurs de la boisson aidant, ne tardent pas à prendre un caractère fort risqué.

« Ibaka possède deux cents esclaves mâles et femelles. Il y aura donc à sa mort quarante victimes humaines sûrement immolées: la coutume étant chez les Bayanzi de sacrifier, à la mort d'un chef, le cinquième de ses gens de service.

« Au village de Bolobo, on a généralement recours à la strangulation ou à la pendaison, lorsqu'on procède aux horribles réjouissances des sacrifices humains.

« Les étranglés et les pendus sont seulement décapités lorsqu'ils ne donnent plus aucun signe de vie, leurs crânes, comme je l'écrivais plus haut, sont alors exposés, jusqu'à décomposition entière, sur la toiture du personnage en l'honneur duquel ont eu lieu ces odieuses immolations. »

Ici s'arrêtent les notes de voyage de l'explorateur Brunfaut.

Comme nos lecteurs ont pu en juger, les renseignements concernant les peuplades bayanzi et leur bizarre monarque ne font pas défaut dans le présent ouvrage. Ils sont dûs au talent observateur de deux Belges, deux Yprois, qui ont songé l'un et l'autre à faire profiter la science ethnographique de leurs études, en même temps qu'ils coopéraient efficacement à la réalisation de l'œuvre philanthropique élaborée, organisée et magnanimement soutenue par S. M. Léopold II.

De son côté, le lieutenant Liebrechts recueillait de nombreuses observations sur les habitudes bayanzi.

Il nous serait impossible, sans nous exposer à des redites fatigantes pour le lecteur, de citer de longs passages de la correspondance du lieutenant d'artillerie. Voici l'extrait d'une de ses lettres, traitant de la division du temps chez les Bayanzi.

« Les indigènes de Bolobo divisent l'année en quatre saisons : le *njororo* (avril et mai), pendant laquelle les pluies tombent avec abondance; l'*isebo* (juin, juillet et août), saison sèche, presque exempte de pluies: le *mpira* (septembre, octobre, novembre et décembre), époque des grandes pluies, au cours de laquelle les eaux atteignent leurs plus hautes crues et où les natifs se livrent surtout à la pêche au filet; enfin le *moanga* (janvier, février et mars), où il tombe assez régulièremet une petite averse tous les huit jours. »





# CHAPITRE X

Loukoléla-Station. — Le *Mahogoni* (acajou). — Le *Moka lancifolia*. — Van Gele et Coquilhat à la station de l'Équateur. — Un tremblement de terre à Ikengé. — Le bombax et le cotonnier. — Un féroce justicier. — Funérailles du moucounzou Seko Tounghi. — Van Gele, roi des Baroumbé. — Le Kassaï.

Partis de Bolobo le 16 septembre 1883, ainsi qu'il a été dit dans les pages précédentes, Stanley et Roger, arrivaient six jours après, à Loukoléla-Station.

Ce poste, en voie d'installation, qui comptait une garnison de trente-cinq hommes de couleur sous les ordres d'un jeune agent anglais, M. Glave, s'élevait en pleine forêt vierge, sur la rive gauche du Congo, à trois kilomètres en amont de Loukoléla.

Les arbres abattus par la hache des bucherons fournissaient, il est

vrai, les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments, mais on n'obtenait ces matériaux qu'au prix d'écrasantes fatigues pour un personnel numériquement trop faible.

Pour défricher les quelques hectares de terrain indispensables à la station on avait engagé une véritable lutte de Titans avec les tecks, les gaïacs, les *Mahogoni Swietenia* et les platanes qui, depuis des siècles, s'étaient développés dans des proportions gigantesques et avaient fécondé, dans les enfourchures de leurs rameaux, des millions de végétaux parasites d'une surprenante vigueur.

M. Glave espérait néanmoins venir à bout en quelques mois de ces obstacles formidables. L'agent anglais montrait avec un légitime orgueil à ses visiteurs les conquêtes chaque jour plus étendues, et les découvertes pleines de promesses, que l'Association devait au travail soutenu de ses serviteurs.

Dans la forêt primitive, dont on surprenait peu à peu les secrets, se révélaient à chaque instant quelques-unes de ces richesses naturelles que l'Europe et les deux Amériques s'empressent d'exploiter à l'aide d'un outillage perfectionné.

Les *Mahogoni Swietenia*, d'un bois analogue à celui de l'acajou, abondent en effet dans cette forêt vierge, droits comme des pins-parasols, gigantesques et superbes comme les chênes de nos forêts septentrionales. Les noix de ces arbres, aux multiples vacuoles pleines d'un suc visqueux couleur pourpre noir, fournissent un excellent caustique, et leurs pédoncules, appelés pommes d'acajou, simulent un fruit ayant la forme d'une poire et dont la saveur légèrement acidule est agréable au goût. Les branches exsudent une gomme ressemblant à l'ambre jaune pour les caracteres physiques, et susceptible d'être utilisée comme astringent par la médecine, et dans la fabrication des vernis par l'industrie.

Au-dessous de cette végétation puissante, dans le fouillis des fougères arborescentes, des lianes qui grimpent au sommet des arbres et retombent en festons capricieux, croissent des arbrisseaux variés à l'infini, dont l'un, le caféier, enrichira les indigènes du district de Loukoléla.

Avant l'arrivée de M. Glave, les natifs, ignorant les qualités de cet arbrisseau, n'avaient jamais songé à le cultiver. Peut-être, maintenant qu'ils en connaissent la valeur, secoueront-ils leur paresse invétérée et s'adonneront-ils à la culture du *Moka lancifolia*.

Ce précieux arbuste, qui atteint, à l'état sauvage, une hauteur de plus de dix mètres, porte des rameaux arrondis disparaissant à la fois sous des

monceaux de fleurs blanches odorantes et sous une multitude de petites baies contenant une ou deux fèves.

Il n'est personne, sous toutes les latitudes, qui n'ait savouré la boisson délicieuse fournie par le cotyle doré du caféier; mais qu'ils sont rares ceux qui connaissent l'arbuste et les soins particuliers que réclame sa culture.

Le caféier est un arbre essentiellement capricieux; il vient à merveille dans certaines contrées couvertes de forêts vierges, où la terre est meuble et légère; il végète parfois misérablement dans les terres fortes et fertiles



FLEURS ET FRUITS DU CAFÉIER.

il semble ne se plaire à croître qu'à l'ombre de certains végétaux; il recherche surtout dans l'Amerique centrale l'ombrage d'un acacia à fleurs rouges ravissantes, nommé *Punciana imperialis*.

Mais en confiant en Afrique le caféier cultivé à la tutelle du bananier prodigue à la fois d'ombre et de fruits, on obtiendra des plantations doublement productives et qui offriront au regard un riant aspect.

L'arbre à quinquina, l'un des plus beaux végétaux tropicaux, croissait aussi dans la forêt vierge de Loukoléia. On y distinguait çà et là ses larges

feuilles vertes, et l'air était embaumé par le parfum de vanille qu'exhalent ses fleurs blanches comme la neige. Il n'est pas besoin de rappeler ici les précieuses qualités fébrifuges de l'écorce de cet arbre magnifique.

Nous ne pouvons, dans la crainte d'être entraîné trop loin, décrire toutes les richesses végétales charmant les yeux et l'odorat, qui s'entremêlaient et formaient un rempart de verdure au poste hospitalier de Loukoléla. N'était le témoignage unanime des nombreux explorateurs qui ont visité cet établissement, on hésiterait à croire que toutes les espèces vegétales utiles et précieuses des latitudes tropicales sont représentées dans un espace de quelques lieues carrées: cette merveille est due aux climat invariablement chaud et humide de Loukoléla.

Le 25 septembre, Stanley et Roger continuaient leur voyage vers le nord et s'arrêtaient, le 29, à la station de l'Équateur.

En débarquant, l'agent supérieur de l'Association ne put que témoigner aux lieutenants Van Gele et Coquilhat son étonnement, ou mieux son admiration pour les heureuses transformations qu'avaient subies les hectares de terre concédés.

Aux ronces et aux broussailles de la savane avaient succédé des maisons d'habitation, des magasins, des champs de maïs, de manioc et des jardins potagers où s'étalaient, dans un réjouissant pêle-mêle, les feuillages variés des plantes légumineuses d'Europe : oignons, radis, carottes, navets, petits pois, haricots, choux, salades, betteraves, tomates, etc., etc., à côté de légumes indigènes d'une vitalité prodigieuse.

Le fondateur de la station de l'Équateur située sur la rive gauche du Congo, à cinq kilomètres en aval du confluent de la rivière Noire, par 0° 6' de latitude nord, avait réalisé en trois mois ce changement complet de décor, à l'aide de brigades de négresses bakouti.

Les femmes bakouti, comme celles de tous les districts de l'Afrique centrale, ont l'apanage exclusif des travaux des champs et de l'élevage des nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Les hommes, au lieu de cultiver la terre, préfèrent perdre leur temps à se disputer entre eux, à batailler, à fumer, à se coucher, à bâiller, à boire et à dormir.

Lors de l'arrivée des blancs sous l'Équateur, Van Gele et Coquilhat, avaient inutilement conféré avec les chefs des villages environnants d'obtenir un contingent de travailleurs mâles. L'un des mfoums visité, un certain Molyra, chef de Macouli, avait déclaré que les hommes ne pouvaient s'abaisser à labourer les champs, aussi bien pour le compte des mundelés que pour leur propre compte; mais il avait consenti à racoler

dans son village une brigade de quinze femmes, au courant de la culture, et à les enrôler au service de l'Association.

Cette escouade féminine s'était mise aussitôt à émonder les terrains concédés propres aux plantations, tandis que le personnel mâle, Zanzibarites, Haoussas et Kroomen, taillait, équarrissait, façonnait des troncs d'arbres, confectionnait des briques d'argile et construisait un petit village de huttes et de demeures réellement somptueuses, étant donnée la situation.

L'exemple du chef Molyra avait été imité par le *moucounzou* Seko Tounghi, grand chef des Baroumbé et d'Ibonga-Wangata, important village situé près de la station. Trente femmes indigènes furent mises par le moucounzou à la disposition des mundelés, pour activer les travaux des champs. Seko Tounghi s'était ainsi créé de beaux revenus : il percevait près de deux mitakos par journée de travail de chacune de ces femmes.

Outre la concession primitivement accordée à Stanley, les premiers officiers belges en station sous l'Équateur avaient acquis des naturels une île qui s'étendait au milieu du fleuve, en face du poste.

Cette île, autrefois déserte, possédait maintenant une maison en argile et se couvrait de plantations importantes de maïs et de bananiers.

Une bonne entente avait toujours existé entre les Bakouti et les blancs vivant sur leur terres ; la présence de ces derniers semblait même avoir amené chez les indigènes une sensible transformation morale.

Les conflits très fréquents entre les populations des villages voisins, et terminés naguère par de terribles effusions de sang, étaient toujours pacifiquement réglés par l'intermédiaire de Van Gele ou de Coquilhat.

L'ascendant moral que les hommes blancs, exerçaient sur les nègres bakouti, fut à diverses reprises invoqué par le fétichiste Ikengé, makoko du district équatorial, non seulement contre ses propres sujets révoltés. mais encore contre les éléments rebelles aux injonctions des prêtres-féticheurs.

Il existe en effet sous les latitudes constamment pluvieuses de l'Équateur une secte spéciale de sorciers, mystificateurs grossiers, disant à leur superstitieux entourage qu'ils peuvent disposer à leur gré des phénomènes atmosphériques, faire en un mot la pluie et le beau temps.

Comme sous l'Équateur la pluie tombe en abondance durant toute l'année, excepté dans la période qui s'étend de la mi-janvier à la fin de février, les peuplades indigènes s'estimeraient fort heureuses d'avoir, dans

ce long intervalle de plus de dix mois de pluie, quelques bienfaisantes journées de soleil.

Mais les fétichistes attitrés, quelles que fussent leurs jongleries, n'ont jamais satisfait les désirs des populations qui leur demandaient le beau temps, et Ikengé, convaincu de l'incapacité de ses sorciers noirs, suppliait instamment les mundelés de commander au ciel lui-même.

Obsédés, un après-midi, par les instances réitérées du makoko, Van Gele et Coquilhat, de ce ton que prennent les grands parents répondant avec impatience à un enfant gâté qui demande la lune, lui promirent d'enjoindre au soleil d'avoir à resplendir le lendemain dans le plus beau ciel qu'on ait jamais vu.

Ikengé, enchanté de cette promesse banale, courut de hutte en hutte dire aux notables de son village que les mundelés consentaient à faire le beau temps. Des explosions de joie, des cris, des chants, des rires, des danses et surtout de copieuses libations accueillirent cette nouvelle.

Les natifs, dont l'impatience était au comble, se disposèrent à passer la nuit en réjouissances publiques.

Contrairement aux soirées précédentes, le firmament fut cette nuit-là d'une sérénité parfaite ; les nombreuses constellations du ciel bleu-noir de l'Équateur firent flamboyer dans le ciel des milliers de saphirs.

Rassemblés autour d'Ikengé, sur la place qu'ombrageait le bombax traditionnel du village, les naturels les moins ivres devisaient ou mieux discutaient encore à minuit sur la puissance des mundelés; les plus naïfs, essayant de convaincre les incrédules, leur faisaient remarquer la traînée sinueuse et brillante de la Croix du sud étalant au-dessus de leurs têtes une incomparable rivière de diamants.

Aux pieds des discoureurs, çà et là sur la pelouse où le bombax doucement agité par la brise avait semé des flocons d'un blanc neigeux, d'autres natifs lassés par la danse ou cédant aux vapeurs soporifiques du malafou mêlaient au bruit des discussions le vacarme de leurs ronflements sonores.

Soudain une violente secousse de tremblement de terre renverse sur le sol les veilleurs encore debout, et, par un effet contraire, réveille les ronfleurs, les redresse un instant, pour les rejeter ensuite dans la position horizontale qu'ils occupaient. La secousse dura huit secondes, le mouvement fut horizontal.

Des paroles précipitées, des exclamations d'effroi se croisaient dans cette assistance effarée, tandis que de chaque hutte s'échappaient en poussant des cris de détresse, et avec la rapidité de daims effarouchés, des

enfants et des femmes arrachés en sursaut à leurs songes par les oscillations du sol.

Ikengé et les notables expliquèrent à leur façon ce phénomène aussi imprévu que terrifiant.

« Les mundelés, disaient-ils, ont battu leur fétiche pour commander aux éléments. La terre n'ayant point voulu suivre leurs ordres, ils l'ont secouée, jusque dans ses profondeurs: elle est vaincue maintenant et docile aux volontés des hommes blancs. Voyez, dans le ciel qui blanchit on ne distingue plus un seul nuage. Nous aurons sûrement une journée d'azur. »

Cette interprétation fit cesser l'effroi des natifs: ils attendirent plus calmes, au pied du bombax, l'aurore du beau jour promis.

Nous avons plusieurs fois nommé le bombax dans le cours de cet ouvrage, sans donner la description de cet arbre aussi majestueux qu'utile. Réparons cette omission momentanée.



FLEURS ET FRUITS DU COTONNIER.

Le bombax jette, partout où il s'élève, une agréable fraîcheur due à l'abondance de son feuillage: il se couvre, à certaines époques de l'année, de larges fleurs blanches exhalant un doux parfum. A la floraison succèdent des fruits ayant la ressemblance d'un cône à angles saillants. Le fruit contient un duvet blanchâtre, sorte de coton utilisé depuis longtemps par les Anglais dans l'industrie manufacturière.

Il ne faut pas confondre ce gigantesgue végétal avec le cotonnier des Indes, petit arbrisseau n'ayant pas trois mètres de hauteur et dont le tronc mesure à peine quelques centimètres de diamètre. Cet arbuste est très rameux; son écorce mince et lisse, verte d'un côté et rougeâtre de l'autre, est marquée de petits points noirs: ses feuilles blanchâtres sont garnies en dessous d'un duvet rude au toucher; ses fleurs, d'une couleur jaune soufre, son remplacées par des fruits ovoïdes de la grosseur d'une noix, et contenant de cinq à neuf graines brunes environnées de flocons d'une grande blancheur. Ces flocons débordent de toutes parts lorsque la matu-

rité fait éclater la capsule; ils sont recueillis pour être utilisés sous le nom de coton.

Mais revenons aux noirs qui ont attendu l'aurore au pied du bombax et qui ont vu avec un indescriptible transport d'admiration et de joie le soleil se lever radieusement dans l'azur le plus pur. Ikengé leur expliqua de nouveau que ce grand phénomène était dû à la toute-puissance des mundelés Van Gele et Coquilhat qui avaient imposé leur volonté à la terre, et que cette dernière en avait inutilement tremblé de fureur pendant la nuit.

Les deux officiers étaient loin de s'attendre à un pareil honneur. Ils n'avaient pas ressenti à la station la moindre secousse terrestre, et, réveillés par les natifs aux premiers rayons du soleil, ils attribuaient tout simplement l'enthousiasme de leurs visiteurs à l'apparition de l'astre promise dès le jour précédent.

Mis au courant du phénomène nocturne par les récits des noirs émerveillés, les blancs se gardèrent de détromper leurs crédules admirateurs.

L'oscillation horizontale peu intense qui avait troublé durant quelques secondes l'équilibre des habitants d'Ikengé, eut les plus heureuses conséquences: elle jeta les Bakouti dans une adoration perpétuelle devant les mundelés, autrefois demi-dieux, élevés désormais au rang de tout-puissants, et leur assura une sécurité pleine et entière dans le district équatorial riverain du Congo.

Des circonstances fortuites, tout à fait indépendantes de la volonté humaine, ont parfois amené les plus importants résultats. Christophe Colomb, menacé d'être abandonné par ses compagnons dans une île des Antilles peu de jours avant de découvrir un nouveau monde, fut sauvé grâce à l'intervention d'un phénomène céleste : une éclipse totale de soleil, dont l'immortel navigateur avait prédit l'apparition à jour fixe et déterminé la durée.

Puisse l'avenir réserver au district bakouti, si subitement inféodé aux mundelés en raison d'un jour de soleil succédant à une nuit tourmentée, les bienfaits qu'une éclipse totale de ce même astre permit à la civilisation de répandre sur l'immense continent américain!

Puissent aussi les innocents mensonges des lieutenants Van Gele et Coquilhat maintenir les sujets d'Ikengé dans la louable habitude de vénérer les hommes blancs à l'égal de leurs dieux que, dans leur pieuse reconnaissance, ils comblent d'offrandes consistant, la plupart du temps, en produits alimentaires!

Disons, pour expliquer ce dernier souhait, que Van Gele et Coquilhat,

adorés par la population d'Ikengé depuis la manifestation de leur puissance sur le soleil, furent chaque jour abondamment pourvus d'aliments de toute nature.

« A six heures du matin, écrit Van Gele, notre premier déjeuner, assuré par la piété des fidèles, se compose d'œufs frais, d'une pinte de lait de chèvre avec biscuits ou galettes de maïs.

« A midi, le dîner comprend : un bouillon ou potage aux légumes européens récoltés dans nos jardins, un poulet étuvé aux tomates, un rôti avec compote de bananes, un pudding aux bananes avec œufs battus; des galettes de maïs au miel, du vin de palme, du café au lait, pas de liqueurs.

« A six heures du soir, nous soupons des reliefs du dîner et nous prenons en outre une tasse de thé.

« C'est là notre ordinaire, auquel nous ajoutons parfois une pièce de gibier, ou bien, suivant le nombre et la qualité de nos invités, une chèvre ou un mouton entier rôtis.

« Dans de telles conditions l'existence est fort supportable à la station de l'Équateur, où le thermomètre centigrade marque à l'intérieur des maisons, au moment de la plus forte chaleur, trente-deux degrés. »

Van Gele et Coquilhat mirent à profit les bonnes dispositions des natifs pour augmenter le personnel féminin attaché à la culture des hectares défrichés, et ils obtinrent d'Ikengé une nouvelle brigade de négresses qui furent employées a des plantations de canne à sucre.



FÉTICHE
(COLLECTION DE M. FLEMING.)

La canne à sucre a le port d'un grand roseau comme le bambou et le sorgho, mais elle est remarquable par l'élévation et la grosseur de ses chaumes, l'ampleur de sa panicule et l'abondance de ses fleurs argentées et soyeuses.

Elle est appelée à devenir une source de richesses dans les districts équatoriaux de l'Afrique où seront installés les postes de l'Association Internationale.

Pendant que les négresses d'Ikengé préparaient le terrain destiné aux plants de canne à sucre, il survint un événement dramatique, qui témoi-

gna du barbare intérêt que portait à la prospérité de la station la noire majesté bakouti.

L'un des nyamparas préposés à la surveillance des négresses, vint se plaindre aux commandants de la station du mauvais vouloir d'une esclave maniant paresseusement la pioche d'émondage. Van Gele manifesta une heure après, pendant le repas du soir auquel étaient invités le mfoum Ikengé et quelques notables, la mauvaise humeur que lui avait causée le rapport du Zanzibarite.

Ikengé garda le silence, mais il tint compte des plaintes du lieutenant et parut méditer longuement le genre de punition qu'il infligerait à la coupable. Il quitta ses hôtes en promettant de corriger la paresseuse d'une façon exemplaire.

Le lendemain un messager du roi bakouti apportait aux mundelés la tête de l'indolente négresse plantée au sommet d'une pique.

On peut juger des regrets des officiers belges, qui jurèrent, mais un peu tard, de ne plus soumettre à la justice sommaire d'un souverain sauvage l'un ou l'autre de leurs serviteurs indigènes.

Les plus sévères remontrances furent adressées par les blancs au cruel Ikengé, qui ne put rien comprendre au courroux des mundelés contre lui.

« Cette négresse, disait le stupide justicier, avait presque atteint l'âge où la femme bakouti, ne pouvant plus rendre de services d'aucune sorte, vaut à peine les mitakos que payent, pour la posséder et la décapiter sur une tombe, les parents d'un notable défunt. »

Van Gele et Coquilhat, voyant que leurs admonestations toutes philanthropiques étaient inutiles et qu'ils ne parviendraient jamais à convaincre Ikengé de son cruel excès de zèle, ne voulurent point garder rigueur à ce sanguinaire monarque et finirent, dans l'intérêt à venir de la station, par l'inviter de nouveau à leur table.

Au mois d'octobre 1883, quelques semaines après le départ de Roger et Stanley d'Équateur-Station, le pays des Baroumbè fut agité par la mort du grand moucounzou Seko Tounghi.

Van Gele fut convié aux funérailles solennelles de ce monarque.

Le lieutenant, qui ne pouvait se soustraire à cette invitation, se rendit avec une escorte nombreuse au village d'Ibonga-Wangata, théâtre de la cérémonie funèbre.

« En approchant du village, écrit le généreux officier belge, nous entendîmes des rumeurs effroyables, et peu à peu nous pûmes distinguer des chants et des cris de désolation. Le moucounzou était mort la veille.

« Des processions de femmes s'organisèrent dès notre arrivée ; elles por-

taient triomphalement les objets ayant appartenu au défunt, tels que bouteilles, gobelets, pagnes, calebasses, etc., etc.

« Elles parcoururent ainsi l'unique rue du village; leur va-et-vient était continuel, et leurs chants accompagnés de déhanchements lascivement cadencés. Leur toilette, composée uniquement de quelques feuilles de bananier, rappelait celle d'Ève dans le paradis terrestre.

« Pendant ce temps les notables s'emparèrent de la poudre du mort, chargèrent ses fusils, et tiraillèrent jusqu'à épuisement complet de munitions.

« Le soir, tous les gongs et les tambours furent réunis près de la hutte mortuaire : on chanta, on dansa, on grinça des dents, on continua les salves de mousqueterie.

« Le lendemain, une députation vint me prier de faire exécuter quelques décharges par mes hommes d'escorte. J'acquiesçai à ce désir. On me désigna un superbe bananier dont il fallait abattre la tête à coups de fusil. Ma coopération eut un plein succès; le végétal tomba sous une pluie de balles; lors de sa chute, ce fut une joie délirante : les mauvais esprits qui habitaient l'arbre étaient vaincus, devenus inoffensifs, impuissants. On me supplia dès lors d'assister à toutes les cérémonies ultérieures.

« Ce que je venais de voir et d'entendre n'était que le prologue du drame terrible qui se préparait. Des informations m'apprirent en effet qu'on achetait, pour les décapiter, des esclaves mâles dans les villages environnants; six des femmes favorites du défunt devaient, me disait-on, compléter l'hécatombe.

« Je fis des remontrances répétées concernant l'exécution, et je m'efforçai d'y faire renoncer; ce fut peine inutile : un des notables me répondit même : « Chez vous, où les chefs sont si riches, on doit en tuer beaucoup plus : ne faudra-t-il pas sacrifier au moins deux mille têtes lors de la mort de Boula-Matari. »

« Que répondre à ces frénétiques ignorants?

« Le temps est, hélas! bien loin encore où l'on pourra faire comprendre par la persuasion à ces misérables brutes toute l'horreur de pareilles tueries.

« Le lendemain vers midi devait avoir lieu la première exécution. On vint me chercher pour me placer au meilleur endroit du spectacle. Je ne pouvais décliner cet honneur sous peine de mécontenter gravement tout ce peuple; je voulais d'ailleurs m'assurer jusqu'à quel point ces sauvages poussaient la barbarie.

« De la cabane où je logeais j'avais à peine quinze minutes de trajet à

faire pour me rendre sur les lieux de l'effroyable cérémonie. Au détour d'un sentier la scène se présenta à moi dans son ensemble hideux.

« A gauche, les porteurs de tambours, gongs, trompes en ivoire, produisaient par les sons des divers instruments une cacophonie énervante; à droite, se massaient en foule des spectateurs, hurlant à tue-tête: au fond, devant moi, s'étalait le lieu du supplice où se trouvait déja l'un des misérables voués à la mort.

« C'était un gaillard gros et fort, et paraissant compter à peine vingt printemps. Complètement nu, il était assis sur le sol, à côté des bourreaux, les jambes allongées et, ainsi que les mains, attachées à des piquets fichés en terre.

« Malgré ses liens, le patient aurait pu parfaitement se débattre, mais du premier coup d'œil je jugeai qu'il ne tenterait aucun effort pour échapper à la mort violente qu'on lui réservait. Son visage était d'une impassibilite parfaite, le regard indifférent, la respiration régulière.

« Caton n'a pas plus stoïquement avalé la ciguë.

« La victime paraissait attendre le moment fatal avec la résignation que donne l'espoir d'une autre vie.

« Les notables vinrent me serrer la main et me remercier d'être venu; ils m'assurèrent que la *fête* ne tarderait pas. J'intervins encore en faveur du malheureux esclave et je demandai à le racheter.

« On refusa d'abord mes propositions, on exigea ensuite un prix tellement exagéré, que je reculai devant une telle dépense. Que faire? si je rachetais celui-ci le double ou le triple de ce qu'il avait coûté, les vendeurs auraient en toute hâte dépensé leur avoir à acheter trois nouvelles victimes. Le pauvre gars était condamné sans rémission.

« Les apprêts commencèrent. On plaça entre les jambes du supplicié un pieu auquel il fut solidement lié par le milieu du corps, puis on lui passa au cou un collier fait de lianes.

« De ce collier partaient d'autres lianes qui toutes aboutissaient au-dessus de la tête où elles étaient réunies en un seul lien terminé en œillet au milieu duquel passait l'extrémité de la tige d'un jeune arbre planté en terre à cinq mètres en avant du patient et recourbé vers lui. Après la décollation, la tête devenue libre devait se trouver projetée en avant, et décrirait une parabole sanglante, par suite du redressement brusque du végétal.

« Ces opérations préliminaires durèrent environ trois quarts d'heure. L'appareil du supplice se faisait sur mesure, les bourreaux l'essayaient au patient, le retouchaient, le corrigeaient absolument comme chez nous les tailleurs essayent un paletot.



IPAMBA, ARMÉ D'UN ÉNORME COUTEAU, MESURE SON ELAN.

« Entre temps, quelques spectateurs loustics prenaient à tour de rôle la place du sacrificateur et simulaient l'action de couper la tête de la victime; au préalable, ils marquaient sur le cou du patient le point où devait s'abattre le couteau, ils plaisantaient le malheureux, lui offraient des consolations banales, triviales, et le chargeaient de leurs commissions pour le monde des esprits fétiches. Le condamné par persuaison, toujours impassible, se prêtait à ces tracasseries avec une docilité parfaite et des sourires nullement contraints.

« Tout étant bien ajusté, on couvrit de terre blanche la tête et le corps de la victime, puis on lui banda les yeux.

« L'action se précipita : l'assistance avait soif de sang. Des bandes armées de lances, de vieux sabres et de couteaux, se formaient en file indienne et s'élançaient sur la scène en simulant un combat.

« Le prêtre sacrificateur arriva aussitôt, en jupon blanc, manteau rouge écarlate et portant une coiffure énorme formée de plumes d'oiseaux variés.

« Il était précédé par une de ses femmes exécutant des danses lascives, et suivi par un cortège immense d'hommes armés.

« La mission méprisable de ce personnage était certes enviée par plus d'un assistant: sa présence imposa un instant le silence respectueux de l'admiration.

« Je reconnais en lui l'un des sous-chefs du moucounzou défunt : Ipambi presque un de mes bons amis, ma foi, une créature d'un naturel paisible, aux instincts pacifiques, qui m'a toujours affirmé son horreur pour la guerre et les massacres et qui par là s'était toujours distingué en paroles de ses semblables dont la guerre est la plus captivante distraction.

« Après deux ou trois minutes de pause, Ipambi, armé d'un énorme couteau, prend position, mesure son élan et frappe un coup sec.

« L'arbre se redressa et projeta à dix mètres au loin, en décrivant la courbe prévue, la tête du supplicié. Elle fut immédiatement enlevée : je ne la vis plus, mais j'appris qu'on l'avait dégarnie de ses chairs et que le crâne fut exposé sur un pieu au milieu du village.

« Immédiatement après la décapitation, les sauvages se précipitèrent avec leurs couteaux sur le corps mutilé d'où s'élançaient deux jets de sang, et ils le dépecèrent. J'en avais vu assez, ou plutôt j'en avais vu trop! mon indignation débordait: je me sauvai.

« J'appris le lendemain qu'on avait découpé le corps par quartiers. Le cœur et le foie devaient servir à faire de la médecine fétichiste : celui qui en mangeait devenait invulnérable à la guerre.

« Deux versions me furent rapportées quant à la destination des autres

parties du corps. D'après la première, les débris humains furent jetés dans le Congo : d'après la seconde, après qu'on eut découpé les bras, les jambes' séparé le tronc en deux, on avait envoyé ces parties dans différents villages voisins pour permettre aux habitants de festoyer en l'honneur de feu Seko-Tounghi.

« Pendant six jours, deux, trois, quatre autres victimes furent sacrifiées de la même façon.

« Le septième jour eut lieu la promenade du cercueil. Car chez les Bakouti contrairement à ce qui se pratique dans certain district du bas Congo, on ne brûle pas le corps, on l'enterre. L'enfouissement est l'occasion d'une nouvelle fête sanglante.

« Le cercueil est taillé tout d'une pièce dans un arbre ; il a la même forme que ceux fabriqués en Europe, mais sa section est pentagonale et ses extrémités sont terminées par des appendices en forme de grandes dents entrecroisées. Sur le couvercle, qui est de deux pièces, on avait placé deux fusils en bois assez bien taillés et le chapeau du mort.

« La mise en bière entraîna la décapitation d'une des épouses favorites de Seko. On m'a raconté que l'infortunée veuve n'acceptait pas son sort avec résignation. Elle avait essayé de se soustraire au sacrifice, ses tentatives avaient eu pour résultat de provoquer la fureur de l'assistance et d'augmenter les horreurs du supplice. Il se passa des scènes ignobles dans lesquelles le sexe de la victime ne fut pas même respecté avant et après la décapitation.

« Le huitième jour, à l'occasion de l'enterrement, je consentis à retourner à Ibonga-Wangata.

« Avec quel serrement de cœur j'ai dû assister à l'horrible spectacle auquel les circonstances ne m'ont pas permis de me soustraire ! En arrivant à Ibonga, j'appris que quatre nouvelles victimes avaient été désignées pour être sacrifiées sur la tombe du moucounzou.

« Je les vis avant leur départ, pendant qu'on procédait à leur toilette. J'intervins de rechef en faveur de ces malheureuses créatures : mais aucune offre, aucune remontrance ne put modifier leur sort.

« L'une d'elles était une petite fille de trois ans à peine, toute potelée, pleine de vie ; la pauvre enfant était sérieuse comme si elle comprenait sa destinée, et je vis des traces de larmes sur ses joues grassouillettes. Puis ce furent une jeune fille de onze à douze ans, une de dix-huit, et une dernière passant pour vieille. Elles représentaient les quatre âges de la vie.

« A l'exception de la dernière, ces infortunées victimes n'étaient pas rési-

gnées, bien qu'elles ne fissent aucun mouvement de révolte, tout à fait inutile d'ailleurs.

« Leur dernière toillette était fort simple: on les mit complètement à nu; puis elles furent lavées, raclées et enduites sur tout le corps de la poudre rouge végétale, la *goula*, dont tous les Bakoumbé se servent pour leur maquillage.

« C'est dans ce très simple appareil qu'elles furent amenées processionnellement jusqu'à la fosse où Seko-Tounghi devait être enterré : dans un endroit caché, aux abords du village et sur la lisière d'un bois épais; là, on pendit les malheureuses et leurs cadavres servirent de litière au cercueil.

« Le jour suivant eut lieu un défilé général de tous les sauvages du district dans leurs costumes de guerre : peintures symboliques, coiffures à plumes ou en peau de singe et armés de boucliers, de flèches, de couteaux, de lances et de javelots.

« La procession terminée, ces guerriers simulèrent un combat dans lequel l'adversaire était représenté par une épouse du défunt. Celle-ci était libre de toute entrave et sa toilette extrêmement légère ne la gênait pas pour essayer de fuir.

« Néanmoins la malheureuse, sûre d'avance de l'issue de cette lutte inégale, ne bougea pas et enleva par son impassibilité tout intérêt à la fête sauvage. La meute des bourreaux, brandissant lances et couteaux, se rua sur cette victime qui tomba et fut mise en pièces, déchirée, lacérée par les dents, les ongles et les armes de ces êtres humains plus féroces que les plus féroces carnassiers.

« Enfin les funérailles se terminèrent comme elles avaient commencé, par un nouveau et dernier sacrifice. On décapita une femme de la même façon qu'on avait immolé les esclaves mâles.

« C'était la neuvième victime femelle de cette sanglante cérémonie.

« Le sacrificateur en chef, le pacifique Ipambi, m'avoua avoir décollé dans son existence plus de cent individus... Et ce bourreau n'a que trente-cinq ans! Ce chiffre ne peut me surprendre, car je sais que pour la mort de tout homme libre, on tue au moins un esclave.

« Les natifs trouvent très naturels ces actes épouvantables: ils m'ont même demandé de leur vendre à l'occasion quelques-uns de mes vigoureux Zanzibarites. Je leur exprimai en termes indignés toute ma répulsion pour leurs agissements; mais mes tirades philanthropiques n'ont abouti qu'à me faire prendre en pitié. J'ai obtenu plus de succès près des femmes, qui m'ont répondu en joignant les mains · « Mabi! mabi! » *(c'est bien mal!)* ».

Le témoin oculaire et le narrateur de ces inqualifiables tueries, ne se doutait guère, à l'heure où il flétrissait en termes énergiques la conduite des sujets de feu Seko-Tounghi, qu'il serait peu de jours après appelé par les vœux unanimes de cette même population à remplacer le défunt en qualité de moucounzou.

Le lieutenant Van Gele fut nommé grand roi des Baroumbè, par les notables habitants d'Ibonga-Wangata réunis en une palabra solennelle.

Il eût été peu habile de la part de l'explorateur de refuser une telle distinction, preuve de confiance sans égale accordée pour la première fois à un blanc par une tribu riveraine du fleuve Congo.

Ce fait, tout à l'honneur du commandant de l'Équateur-Station, témoigne hautement du bon accord qui régnait entre les indigènes et l'agent de l'Association.

Van Gele accepta le trône laissé vacant par la mort de Seko-Tounghi, en stipulant toutefois que s'il venait à mourir dans l'exercice de ses fonctions royales ses sujets devraient s'abstenir de toute manifestation sanglante sur son tombeau. Cette clause faillit décider les natifs à porter leur choix sur un candidat moins ennemi des sacrifices humains; mais, après délibération, elle fut acceptée par la majorité des hommes libres d'Ibonga-Wangata, tous électeurs et éligibles à la royauté.

C'étaient là des résultats dont l'œuvre africaine avait le droit de s'enorgueilllir et dont elle devait aussi bénéficier. Il fut loisible au moucounzou blanc de ranger pacifiquement sous le protectorat du drapeau bleu le riche et populeux district des Baroumbé.

Les terres de ce royaume s'étendent dans l'intérieur africain entre le Congo et la large rivière connue sous les noms différents d'Ourouki, Mohindu ou rivière Noire.

Van Gele put en outre tenter après Stanley la reconnaissance partielle du cours inférieur de cet important tributaire de la rive gauche du Congo. En certaines places l'Ourouki est, à quelques milles de son embouchure, large comme le fleuve lui-même et également parsemé de vastes îlots boisés.

L'explorateur belge, obligé cependant de se dévouer plus au développement de la station de l'Équateur qu'à la gestion du gouvernement des Baroumbé, n'eut pas le loisir de faire l'ascension de la rivière Noire, dont la longueur et la direction sont encore inconnues.

Des informations qu'il ne faut admettre que sous réserve, car elles émanaient de caravaniers indigènes, firent présumer au lieutenant que l'Ourouki se confond dans la partie supérieure de son cours avec le Kassaï.

rivière considérable qui prend sa source par douze degrés environ de latitude méridionale, non loin de celle du Koango et d'un affluent du Zambèze.

Le Kassaï est déjà connu dans une partie de son cours par les explorations successives de Livingstone, de Büchner, du docteur Pogge et du lieutenant Wissmann.

Au mois de novembre 1883, l'explorateur allemand Wissmann accepta de suivre le cours entier du Kassaï, pour le compte de l'Association internationale. Sa mission était d'établir une station hospitalière à l'endroit même où le cours d'eau reçoit un affluent nommé la Louloua, de confier ensuite ce poste à la garde de trois blancs protégés par une garnison d'hommes de couleur, et de descendre la rivière inconnue avec une petite flottille de canots indigènes construite par les charpentiers de l'expédition.

Wissmann, lors d'un premier voyage entrepris en 1881-82, en compagnie du docteur Pogge son compatriote, avait découvert le village de Loubou-kou, situé près des bords du Kassaï et résidence du kalamba Moukengé, chef de la tribu indigène des Balouba.

Ce prince noir fit à son ancienne connaissance blanche un accueil chaleureux et l'autorisa à fonder non loin de sa résidence, sur la rive gauche de la Louloua, la station de Loulouabourg (6° latitude sud, 22 °15' longitude est de Greenwich).

Une lettre à l'adresse du roi des Belges, qui fut écrite par le lieutenant Wissmann sous la dictée du kalamba Moukengé, après la concession des terrains de Loulouabourg, mérite d'être reproduite; en voici la teneur :

« O toi, qui es grand comme les cieux. Souverain de tous les blancs, envoie-moi un remède afin que mes guerriers ne meurent pas, avec de belles armes qui se chargent par derrière et qui ont deux tuyaux de fer. Si tu fais cela, je serai prêt à accompagner tes enfants où tu voudras. Je veux aussi une statue, une idole grande comme un homme, avec de beaux vêtements de soie et un casque à plumes. Je serais heureux de posséder aussi une boîte à musique, une glace et des vases de cette belle terre brillante où l'on dessine dessus des fleurs et des oiseaux. Envoie-moi aussi un bel uniforme. Alors j'accompagnerai tes fils partout; je suis ton allié, ton frère, envoie-moi aussi beaucoup de poudre à tirer. »

Sans attendre, bien entendu, la réponse à cette bizarre missive, Moukengé se mit entièrement au service de M. Wissmann pour l'exploration du Kassaï.

Le chef de cette expédition scientifique, tentée sous les auspices de S. M.

Léopold II, obtint le concours des natifs dans la construction des bâtiments principaux de Loulouabourg, et reçut en cadeaux, de son frère de sang Moukengé, des plants de manioc, trente chèvres et moutons, quelques porcs, des poulets et des pigeons en quantité suffisante pour garnir une ample basse-cour.

Tout en surveillant l'édification de la station, le lieutenant allemand prit toutes les dispositions qui pouvaient assurer le succès de sa mission. Il fit construire deux immenses pirogues et acquit, en échange de présents, cinq canots indigènes.

Il décida le roi Moukengé à l'escorter avec deux cents guerriers jusqu'aux rives du gigantesque fleuve.

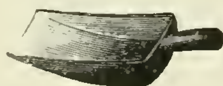
Ce voyage d'un chef des peuplades intérieures du centre africain aux stations civilisées du Congo équatorial, où une réception enthousiaste ne fera pas défaut aux visiteurs amis, activera sans nul doute l'introduction du progrès dans ces contrées admirablement disposées, écrit l'explorateur allemand, à recevoir la civilisation.

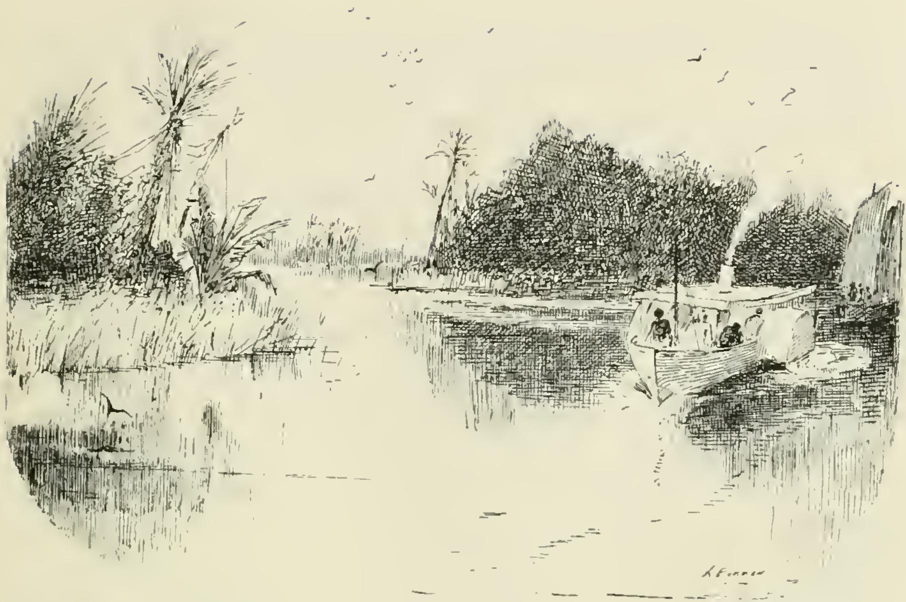
La confiance des Balouba dans les Européens est entière ; ces indigènes n'ont jamais vu sur leur territoire certains de ces traitants d'origine européenne, gens d'ordinaire enclins à tromper les natifs.

Dans la prévision peut-être fondée que le Kassaï et l'Ourouki étaient le même cours d'eau, le lieutenant Van Gele reçut de Stanley des instructions particulières pour faire serveiller à l'embouchure de la rivière Noire l'arrivée de l'expédition exploratrice commandée par le lieutenant Wissmann.

Le moucounzou des Baroumbé, usant de ses prérogatives royales, enjoignit à ses sujets riverains de l'Ourouki de guetter sans relâche sur leur rivière l'approche d'un mundelé.

Les noirs administrés de Van Gele accomplirent cette consigne durant des mois avec une constance admirable. Mais jamais, hélas ! sur les eaux noirâtres de l'Ourouki ces braves gens ne devaient entrevoir la pirogue portant l'explorateur blanc attendu.





# CHAPITRE XI

Le bagage d'un explorateur africain. — Au pays de l'Ouranga. — Mirages. — Chez Matamviké. — Échange de sang. — Prise d'armes à Moutembo.



Quiconque n'a jamais quitté ses paisibles foyers se fait difficilement une idée du nombre et de la variété des objets qui doivent être emportés pour un voyage dans l'Afrique centrale.

En voici la nomenclature incomplète : un nécessaire de toilette, des ustensiles de cuisine et de table, une baignoire en caoutchouc, une caisse de produits pharmaceutiques contenant notamment une grande quantité de quinine, un sextant, un horizon artificiel, des thermomètres,

des baromètres, des hypsomètres, des compas d'épaisseur et des compas ordinaires, des boussoles azimuthales, des caisses pour conserver les échantillons de zoologie et de géologie, des herbiers, un appareil photographique, un assortiment complet de papeterie avec pastels et crayons de diverses couleurs pour le dessin, un arsenal varié comme la devanture d'un armurier des mieux achalandés, des tentes, des hamacs, des moustiquaires, des vêtements et des chaussures de rechange, des chemises de flanelle, sans oublier les accessoires du fumeur, pipes, tabac, boîtes de cigares, allumettes, amadou, briquets, pierres à feu, et l'outillage compliqué du charpentier et du menuisier.

A ce bagage il faut joindre les caisses de biscuits, de conserves alimentaires, les boîtes de thé, de café, de sucre, de riz, les fûts de cognac, qui s'entassent pêle-mêle à côté des courroies reliant ensemble des couvertures de laine, des parasols, des parapluies, des bâtons de touriste, des lunettes d'approche, des pioches, des pelles, des couteaux de chasse, des haches, etc., etc.

Puis viennent les colis, les marchandises d'échange, ou, si l'on veut, les ressources financières de l'explorateur africain, à savoir d'innombrables ballots contenant les variétés connues des tissus ordinaires, depuis la cotonnade commune jusqu'aux foulards de soie· des caisses où sont emballées avec soin des bouteilles de gin ou d'eau-de-vie aux étiquettes resplendissantes, des essences, des épiceries, des parfums, des joujoux d'enfant, de la bijouterie en doublé, de la verroterie, des bracelets en cuivre, des colliers de perles et de corail, de petits miroirs, des poteries, du plomb, une grande quantité de poudre à fusil, des gravures, un stock de journaux illustrés, des livrées râpées, hors d'usage, de la ferraille, des sabres aux lames ébréchées ou bossuées, bref tout ce que, dans sa fantaisie excentrique le nègre recherche le plus parmi les marchandises du mundelé parcourant les latitudes équatoriales africaines.

Le 15 octobre 1883, la flottille du haut Congo, composée des steamers à vapeur l'*En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.*, et de la baleinière à rames l'*Éclaireur*, reprenait sa navigation en amont de l'Équateur. Elle emportait Stanley, Roger et soixante-huit hommes de couleur. Inutile de dire qu'outre les vivres et les bagages des voyageurs les bâtiments étaient munis des articles nombreux et variés qui viennent d'être énumérés.

Dans la matinée du lendemain, la flottille doublait, sous une pluie battante, l'embouchure de la rivière Ikalemba aux eaux couleur d'encre, cours d'eau sans importance, confondu longtemps bien à tort avec l'Ourouki, cet affluent bien autrement considérable.

Il était réservé à un missionnaire anglais, M. Greenfell, de reconnaître en 1884 le cours entier de l'Ikalemba. Longue d'environ deux cent quarante kilomètres, cette rivière se dirige d'abord au nord-est, puis à l'est: ses rives sont tortueuses, basses, et présentent à droite et à gauche de nombreux petits villages disséminés çà et là.

Le soir du même jour, 16 octobre, les bateaux circulaient dans un canal aux eaux calmes, entre les îles d'un archipel et le populeux district d'Ouranga, qui s'étend sur la rive gauche, à quelques mètres en aval du confluent du Loulemgou.

Ce dernier affluent, inférieur à l'Ourouki pour l'importance, mais beaucoup plus considérable que l'Ikelemba, est, au dire des natifs, à plusieurs milles de son embouchure aussi large que le Congo lui-même. L'exploration pouvait seule vérifier ces assertions ; mais Stanley, se conformant aux instructions venues de Bruxelles, avait hâte d'arriver aux *Falls*, but prescrit de son déplacement.



COUTEAU DE SACRIFICATEUR (COLLECTION DE M. FLEMING).

Le soleil près de se coucher obligea néanmoins les navigateurs à s'arrêter non loin du confluent du Loulemgou et à jeter l'ancre devant Ouranga, au moment où les habitants de ce village, hommes, femmes, enfants, se divertissaient, buvaient, fumaient ou dansaient. L'arrivée de la flottille transforma en une explosion de joie délirante l'entrain de cette population.

Les voyageurs essayèrent en vain de se soustraire aux ovations prolongées des noirs. Il fallut, avant de songer à l'établissement d'un camp de nuit, palabrer amicalement avec les chefs indigènes, ingurgiter du malafou et assister à la reprise des divertissements momentanément interrompus des natifs.

Ces gens si empressés, offraient une physionomie repoussante sous les

rayons argentés de la lune. Des tatouages horribles, peints de couleurs diverses, couvraient leurs faces et leurs poitrines, des colliers de dents humaines entremêlées de dents de singe constituaient, avec les rouleaux de laiton qu'ils portaient aux bras et aux jambes, des ornements peu attrayants pour le regard des Européens. Les hommes avaient autour de leur ceinture un ample jupon végétal, court comme celui de nos ballerines; les femmes semblaient avoir oublié dans leurs huttes pagnes ou vêtements quelconques.

Stanley et Roger, depuis longtemps blasés des spectacles nocturnes gratuitement offerts par les populations nègres, avaient mis à profit l'enthousiasme général pour ébaucher avec les chefs de la localité des traités d'alliance et un projet d'installation future d'une colonie blanche a Ouranga.

Le 17 au matin, les traités d'amitié furent scellés par l'échange du sang et la population sympathique d'Ouranga salua de ses plus bruyantes acclamations le départ de la flottille.

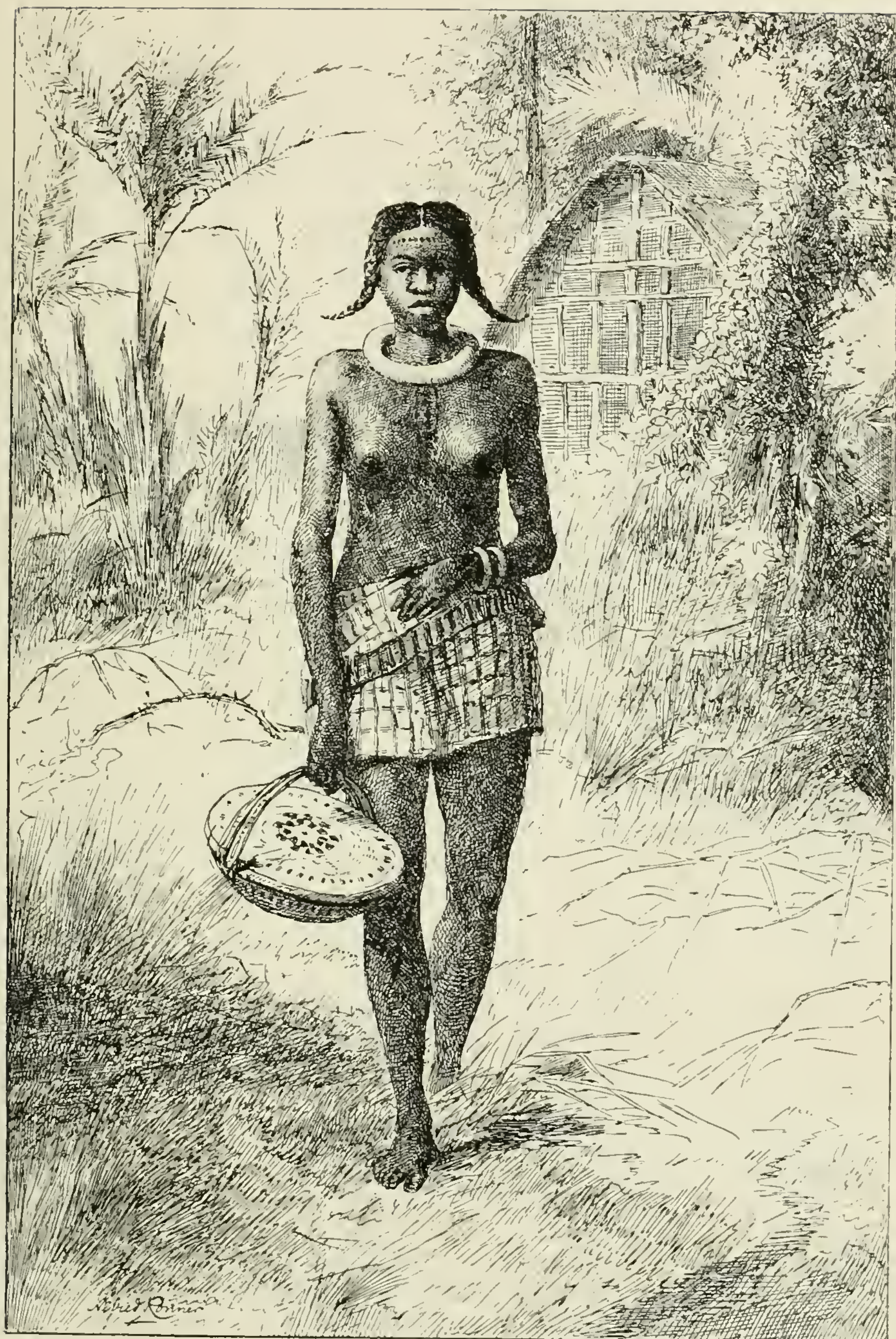
Ces bateaux à vapeur, qui émerveillaient les peuplades riveraines, étaient loin de rappeler aux explorateurs les paquebots spacieux et confortables des compagnies de navigation maritime. Bondés de marchandises, ayant des ponts étroits encombrés par les hommes d'équipe, ils réduisaient à l'immobilité presque absolue les passagers de toutes couleurs.

« Assis du matin au soir, écrit Roger, à l'arrière de nos bateaux minuscules, où tout exercice est impossible, abrités imparfaitement sous un mauvais tendelet, nous sommes tantôt exposés pendant de longues heures aux ardeurs d'un soleil de plomb, tantôt aux averses diluviennes de la saison des pluies. »

Le paysage seul en captivant les yeux peut calmer l'impatience que fait éprouver l'immobilisation prolongée des membres.

Mais en aval de l'Équateur, et durant plusieurs milles, la navigation présente une désespérante monotonie; à droite et à gauche, sur les rives dont il est impossible de calculer la distance en raison du nombre toujours renaissant des îlots et des bancs de sable qui coupent le courant, s'étendent à perte de vue de vastes et mystérieuses forêts primitives avec leurs taillis impénétrables et leur inextricable lacis de lianes et de vignes vierges.

Ici les croupes arrondies des montagnes dénudées qui enserrent le cours du Congo inférieur, ont fait place à des plaines sans fin, où des croupes boisées émergent touffues, massives, immobiles derrière des masses verdoyantes ou dorées par le soleil. La vie tropicale semble disparaître dans le lointain des horizons du district d'Ouranga.



UNE DES FILLES D'IBAKA (D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

De loin en loin un monstrueux hippopotame, barrant le courant à l'instar d'un écueil massif, s'ébranle au bruit des steamers à vapeur et s'enfonce dans les profondeurs des eaux.

Du sein des forêts ténébreuses sortent les jacassements des perruches et les appels criards de grands oiseaux sauvages ressemblant à des toucans. Parmi les arbres et les lianes, des singes montrent leurs faces grimaçantes, s'ameutent, crient, gesticulent, gambadent, et semblent faire des efforts désespérés pour capter l'attention des voyageurs...

Le 17 vers midi, le large estuaire du Loulemgou n'apparaissait plus aux membres de l'expédion que comme un simple ruisseau ; sur la rive gauche, le regard cherchait en vain une trace quelconque de l'industrie humaine.

Mais parfois, au fond d'une clairière liquide s'étendant entre deux îlots, les voyageurs distinguaient sur la rive droite des toits de chaume roussâtre tranchant sur la crudité du feuillage des palmiers borassus.

Cet arbre s'efforce de compenser par la beauté de son port et par la magnificence de ses frondes en forme d'éventail l'inutilité relative de son fruit, ressemblant quant à la forme à la noix du cocotier. « Inutilité relative, » disons-nous, car la noix du borassus, sans valeur pour les indigènes, est très recherchée par les éléphants.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les plaines du centre africain des étendues naguère ombragées par les frondaisons majestueuses de ces palmiers et réduites à l'état de nécropoles par suite de la gourmandise des pachydermes. L'éléphant, qui ne peut saisir avec sa trompe le fruit mûri à la cime du borassus, brise à coups d'épaule le tronc de ce palmier, qui ressemble par son élégance et la régularité de ses saillies aux plus belles colonnes de nos palais.

Dans le voisinage des centres populeux, le borassus, qui échappe aux attaques de l'éléphant, se développe dans toute sa beauté. Il formait autour des villages entrevus par les pionniers de ravissantes ceintures

Ces villages étaient les premiers repaires des féroces Bangala rencontrés sur la rive droite en remontant le fleuve. Par un étrange contraste tandis que les agglomérations de huttes se succèdent à de courtes distances à l'ouest du courant, la rive orientale est, en amont du Loulemgou, entièrement dépourvue de villages.

Cependant les deux rives sont également basses et sujettes à l'inondation lors des crues du fleuve, et la rive occidentale présente autant de dépression marécageuse et d'obstacles végétaux que la rive opposée.

Stanley, qui avait gardé de son premier passage devant les terres des Bangala les plus désagréables souvenirs, évita de suivre la côte habitée;

il maintint la route de la flottille au plus près de la rive gauche, dans les mille et un canaux d'un innomorable archipel.

Chacune de ces îles basses, merveille de végétation tropicale, est un foyer d'insectes dévorants, une citadelle de vampires gardée par des nuées bourdonnantes de moustiques, de taons et de mouches tsetsés, qui volaient à l'attaque des équipages de la flottille, et leur occasionnaient des blessures plus cuisantes que ne l'eussent pu faire les armes réunies des tribus bangalas.

On fut néanmoins obligé de chercher, à la nuit tombante, un gîte dans l'un de ces repaires infestés d'ennemis acharnés. Le débarquement troubla aussi d'autres habitants des roseaux, des papyrus, des rotangs, des massifs de palmiers et de cypéracées, véritables sentinelles avancées de la forêt vierge sur les bords de l'îlot. Des marabouts, des grues baléariques, des flamants roses, des ibis, des aninghas, des aigrettes, et tout un monde de gibier d'eau, s'enfuirent à tire-d'aile avec des cris d'effroi et de colère contre les hommes qui pénétraient dans leurs demeures jusque-là inviolées.

Pendant la nuit, les gardiens préposés à l'entretien des feux furent effrayés par des bandes de lémures qui glissaient, suivies de légions de singes minuscules, dans les ramilles des grands arbres et semblaient protester par leur vacarme effroyable contre le sommeil de ces audacieux visiteurs.

Au petit jour, le 18 octobre, on se remit en route, le cap au nord, mais en décrivant d'interminables allées et venues dans un labyrinthe de canaux où fourmillaient par centaines des crocodiles, des hippopotames et des monitors.

Au détour d'un îlot, d'où l'on apercevait l'embouchure d'un affluent de droite, on rencontra une trentaine de canots indigènes remorquant vers le sud des cargaisons de denrées d'échange. Les pagayeurs bangala nagèrent vaillamment pour accoster les embarcations à vapeur.

On apprit d'eux que les gens du district d'Iboko attendaient avec impatience l'arrivée déja signalée de Boula Matari.

La rivière en vue sortait, au dire des indigènes, d'un grand lac intérieur appelé Ngiri, situé à peu de distance du fleuve.

Cette rencontre de bon augure mit fin aux hésitations de Stanley; il donna l'ordre aux timoniers de se rapprocher de la rive droite.

Devant cette plaine boisée se confondant avec l'horizon, il y eut des illusions d'optique singulières.

On perdait totalement le sentiment des dimensions.

Le capitaine de l'*En Avant* fit subitement stopper la chaloupe, au grand

ébahissement de Stanley. Le marin avait pris pour une flottille de pirogues de guerre une douzaine de crocodiles qui séchaient au soleil sur un banc de sable à fleur d'eau leurs écailles boueuses.

Plus loin, Roger confondant une bande d'oiseaux aquatiques avec une armée de sauvages, sonnait à bord du *Royal* le branle-bas de combat.

Stanley, pensant peut-être à l'existence du lac Ngiri, s'imaginait tout à coup distinguer parmi les dômes de feuillage une immense nappe d'eau, sorte d'expansion lacustre, fuyant, fuyant toujours devant ses yeux.

Ces phénomènes de mirage causaient de francs éclats de rire, quand l'erreur était reconnue. Mais d'autres surprises non moins étranges étaient réservées aux explorateurs.



UNE DES FEMMES D'IBAKA.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Suivant l'heure, au gré de la lumière, l'aspect du même site paraissait se transformer. En arrivant, au coucher du soleil, non loin d'un village nommé Ousimbi, ils crurent débarquer au milieu d'un ravissant Eldorado, parc tropical idéal où les rayons rosés du soir s'arrêtaient sur de gracieux palmiers, et empourpraient des talus gazonnés, des berges fantastiques contrastant avec les planes étendues uniformément boisées, observées en aval. Mais lorsque les dernières lueurs rouges eurent cessé d'illuminer le lieu de campement, les palmiers, les talus, les berges s'effacèrent comme un rêve.

Le lendemain, quand le soleil eut chassé les vapeurs du matin, les ondulations du même site paraissaient évanouies dans la clarté rayonnante qui les baignait; on distinguait vaguement une lande presque déserte où de chétifs roseaux végétaient à côté de quelques bouquets d'arbres adossés à des huttes.

Dans la soirée du 19 octobre, la flottille stoppait devant un important village appelé Bolombo, et situé sur la rive gauche du fleuve par 1° 25' de latitude nord, à quelques milles en aval d'Iboko, capitale du district bangala.

Bolombo n'offrait pas, à la tombée d'une nuit sereine, l'aspect accoutumé

des villages indigènes. Les habitants paraissaient plongés dans la désolation. Ils ne manifestèrent aucune hostilité aux étrangers et ne mirent aucun empressement à les recevoir.

La famine, la hideuse famine exerçait ses ravages sur cette population nègre insouciante qui, pendant les beaux jours de la saison sèche, avait chanté, dansé, guerroyé, mais en revanche avait totalement négligé de cultiver les terres fertiles des environs.

Les notables de Bolombo, éprouvés par la faim comme les derniers de leurs esclaves, se traînèrent péniblement au-devant des mundelés: ils consentirent, en échange de provisions alimentaires, à tous les traités que Stanley leur proposa. Les vivres dont étaient bondés les bateaux, firent en partie les frais des négociations amicales, et les derniers chevreaux de la localité furent abattus pour consacrer l'union fraternelle du sang entre Stanley, Roger et les mfoums du village.

Deux jours après, la flottille, toutes précautions prises en cas d'attaque des indigènes, armes chargées, caisse de munitions ouverte, côtoyait la rive nord du fleuve où se succèdent presque sans interruption des agglomérations de huttes, de villages bangala.

Un bruit de tambours énormes roulant incessamment comme un tonnerre, des détonations ininterrompues de mousquets, des exclamations en chœur, des ya-ya bangala, des cris dont il était impossible d'interpréter le sens hostile ou sympathique, saluaient de la rive le passage de la flottille.

Cependant aucun de ces projectiles meurtriers, de ces morceaux de minerai de fer et de cuivre dentelés, que les Bangala envoient d'habitude contre les étrangers, n'atteignaient les flancs des navires, et grâce aux lunettes d'approche Stanley et Roger pouvaient lire sur les physionomies des riverains plus de gaieté sincère que de férocité.

Les tambours n'appelaient pas aux armes, les détonations étaient simplement des salves joyeuses, les exclamations n'avaient rien du cri de guerre terrible des Bangala.

Les rapports des marchands rencontrés en aval étaient vrais, les gens de l'Iboko attendaient avec une impatience dont il ne fallait pas se défier le débarquement de Boula Matari.

L'un des interprètes indigènes, passager de l'*En Avant*, désigna à Stanley un immense village nommé Mankanza ou Iboko, résidence habituelle du grand chef Mata-Bouyki, makoko des Bangala.

Sans se laisser influencer par l'aléa d'une réception hostile ou bienveillante, Stanley enjoignit aux capitaines du *Royal*, de l'*A. I. A.* et de l'*Éclaireur* de stopper dans un étroit canal circulant entre deux îlots, puis il poussa

sur l'*En Avant* pavoisé comme aux plus grands jours de fête, jusqu'à Matamviké.

La population de ce village et d'innombrables curieux accourus des centres voisins formaient sur le rivage une haie mouvante dont l'attitude pacifique décida l'explorateur à débarquer en compagnie d'un seul interprète.

Tous deux furent solennellement conduits devant la hutte de Matamviké. Ce chef suprême de l'Iboko était un vrai géant dont la large carrure était proportionnée à la haute taille. Vieillard robuste, il avait une épaisse chevelure presque blanche, tressée et disposée de façon à former une coiffure ressemblant, moins le panache, au bonnet carré des lanciers. Sur ses bras, sur ses jambes, à son cou, étincelait une profusion d'ornements de laiton, de cuivre et d'acier poli: tout un arsenal de lances, de mousquets, de couteaux et de sabres, armait ses mains, ses épaules et sa ceinture. Ses yeux noirs, expressifs, étaient doués d'un regard profond, fascinateur. Sa voix sonore avait par instants des éclats pareils aux notes sourdes et vibrantes de l'ophicléide.



MOUBANGA, CHEF BAYANZI.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Ses nombreux enfants de tout âge et de tout sexe l'entouraient, et une vingtaine de jeunes et vigoureux noirs formaient sa garde d'honneur.

Matamviké les présenta un à un par leur nom au célèbre Boula Matari, depuis longtemps connu chez les Bangala, sous le nom de « Tandeley »; mais, en dépit de sa politesse, il se montra très sobre de paroles et refusa d'entamer le moindre pourparler d'affaires avec Stanley, avant de pouvoir considérer ce dernier comme « son frère de sang ».

Cette cérémonie fort simple n'eut lieu que le lendemain avec quelques variantes qu'il est bon d'indiquer en passant.

Une légere entaille fut pratiquée dans le bras droit de chacun des deux futurs fréres à l'aide d'un coutelas à lame ondulée et portant au centre une double cannelure, puis chacun des bras incisés fut rapproché l'un de l'autre de manière à mettre les deux plaies en contact. Les serment furent prêtés de part et d'autre suivant la forme accoutumée.

Mais cet échange du sang ne constituait, aux yeux des Bangala, que la fraternité des corps : une cérémonie complémentaire devait assurer la fraternisation des âmes.

L'un des palmiers soi-disant fétiches du champ consacré aux cérémonies publiques, celui qui, au dire du grand féticheur Kokoro, hébergeait ce jour-là les âmes des aïeux de Matamviké, fut désigné pour être abattu par les acolytes officiants : les frères de sang, cramponnés l'un et l'autre aux frondes retombantes du végétal, devaient imprimer au tronc dans sa chute une direction préalablement déterminée.

Si les âmes réfugiées sur le palmier ne s'opposaient pas aux efforts réunis des nouveaux fréres, c'est qu'elles les reconnaissaient animés l'un et l'autre d'un dévouement réciproque éternel.

Bien entendu, le tronc du palmier fétiche, profondément entaillé par les haches des acolytes de Kokoro, s'inclina docilement dans le sens de la traction exercée par les fréres de sang. Les âmes des aïeux de Matamviké ne voyaient donc pas d'inconvénients à l'alliance de leur descendant avec un fils de race blanche.

Dès lors il fut permis à Stanley de soumettre au chef suprême de l'Iboko des propositions touchant l'installation future des blancs sur les terres des Bangala.

Des promesses de concession largement récompensées par des cadeaux permirent à Stanley de croire qu'il avait soumis au protectorat du drapeau bleu la contrée gouvernée par son frère Matamviké. Hanssens, on le verra plus tard, éprouva d'incroyables difficultés pour obtenir de ce félon personnage la réalisation de ces promesses.

Le 25 octobre, la flottille continua sa route. Stanley n'avait pas eu assez de confiance dans la durée des bonnes dispositions des Bangala, pour laisser sur le territoire d'Iboko un seul de ses hommes de couleur.

La navigation était rendue fort difficile, en amont de Matamviké, par le nombre croissant des îlots qui parsemaient le cours du fleuve, îlots entre lesquels couraient des canaux étroits, dont les infiltrations souterraines produisaient une verdure toujours fraîche et la flore la plus merveilleuse se puisse imaginer.

L'air était chargé de senteurs enivrantes ; le silence de ces solitudes verdoyantes n'était troublé que par les modulations, peu harmonieuses il est vrai, de nombreux perroquets gris à queue rouge : nulle pirogue indigène montée par de frénétiques sauvages ne vint, pendant plusieurs milles, troubler les rêves des explorateurs.

Mais en approchant d'un village nommé Moutembo et sis à la limite

nord-est du territoire des Bangala, des rumeurs épouvantables arrachèrent les voyageurs à leurs paisibles contemplations.

Des roulements de tambours, des clameurs assourdissantes, des coups de feu, des tintements de gong, désordonnés, bruyants, des sons de trompe, tout le vacarme habituel des peuplades nègres se disposant au combat, virent inquiéter Stanley et Roger.

Cependant les bateaux de la flottille, que cachait aux riverains la végétation d'une île longue et étroite, n'avaient pu provoquer la prise d'armes des habitants de Moutembo.



PAGAYEURS-ESCLAVES.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Sans aucun doute, pensa Stanley, la guerre civile si fréquente entre gens d'un même village bangala motivait seule le tumulte dont on percevait les bruits à travers un épais rideau de verdure.

Peut-être était-il peu prudent de continuer la navigation et de se découvrir à l'extrémité de l'îlot protecteur; mais débarquer sur des bords hérissés de rotangs, de papyrus, d'arundos et d'écueils végétaux, ou stopper au milieu du canal où l'on s'était engagé et dont les eaux, fouettées par une soudaine bourrasque grossissaient avec rapidité, étaient autant d'alternatives auxquelles on ne pouvait s'arrêter.

La navigation ne fut donc pas interrompue et la flottille ne tarda pas à défiler devant les auteurs de ce grand tumulte inconnu.

La population de Moutembo incapable de prendre les armes, groupée sur le rivage, assistait à l'embarquement des guerriers de la localité. Des centaines de pirogues, d'une coupe élégante, décorées de ravissantes sculptures couvraient la baie assez vaste qui s'étale devant le village.

D'une longueur variant de dix à vingt mètres, ces canots recevaient des équipages de dix à vingt hommes; et chacun des rameurs, armé d'une énorme pagaie en bois léger, devait s'y tenir debout.

L'apparition soudaine des vapeurs de la flottille fut le signal d'une recrudescence de vacarme. Aux batteries redoublées des tambours, aux sons stridents des trompes d'ivoire se mêlèrent des cris d'étonnement et quelques vociférations menaçantes. Mais bientôt le nom de Boula Matari vola de bouche en bouche, et les démonstrations cessèrent d'être hostiles.

Les pirogues s'approchèrent aussitôt des vapeurs; la flottille fut pilotée jusqu'à la rive et aborda au milieu des acclamations unanimes.

Le nom de Boula Matari, à Moutembo comme en aval, était un talisman devant lequel s'inclinaient les peuplades sauvages même les plus disposées à interdire aux étrangers l'entrée de leur territoire.

Boula Matari jouissait chez les Bangala de la réputation d'un grand chef blanc excessivement riche, possédant un nombre prodigieux de fusils perfectionnés et de pirogues monstrueuses aussi rapides que le vol de l'aigle-pêcheur, et les chefs belliqueux du village de Moutembo venaient de calculer les avantages que leur assurerait une alliance avec ce puissant mundelé.

Stanley à peine débarqué put se convaincre en effet du peu de désintéressement que l'on devait attacher à cet accueil.

Les gens de Moutembo prenaient les armes pour aller combattre une tribu d'amont, les Oubika, dont la capitale est à la lisière d'une forêt vierge et dans l'ongle oriental du confluent de la Mongala, rivière aux eaux brunâtres qui mesure son embouchure une largeur d'environ six cents mètres, affluent de droite du Congo limitant au nord-est le district d'Iboko ou pays des Bangala.

De leur propre aveu les chefs de Moutembo reconnurent qu'ils avaient fait à Boula Matari une réception amicale dans l'intention de s'unir à eux contre les Oubika. Dans le cas contraire, ajoutaient-ils, ils se verraient obligés d'empêcher Stanley par tous les moyens en leur pouvoir de poursuivre sa route, avant d'avoir battu leurs ennemis.

Ces intentions étaient loin de sourire au chef de l'expédition, qui avait hâte de se rendre aux Stanley-Falls. Aussi, avec une patience et une douceur

dignes d'un missionnaire apostolique, l'agent général de l'Association essaya-t-il de dissuader de leurs projets de guerre les chefs de Moutembo.

« Pourquoi d'ailleurs allez-vous combattre les Oubika? demanda-t-il.

— Pourquoi ? répliqua l'un des notables, gros personnage remarquable par ses dents limées en pointe et les balafres hideuses qui lui labouraient le corps et le visage : pourquoi ? Mais vous ignorez donc, Boula Matari, que les gens d'Oubika se sont montrés envers nous oublieux des convenances, et qu'ils ont failli aux usages établis depuis des siècles dans notre contrée ? Il y a huit jours, on enterrait chez eux le grand chef de la tribu ; sur sa tombe, plus de cinquante victimes ont été immolées. Ah ! c'était un riche et puissant souverain ! L'une de ses épouses favorites, une jeune négresse bangala, native de Moutembo, a été dépecée à cette occasion ; les sacrificateurs ont négligé de nous faire parvenir les bras et les cuisses de notre fille, que nous comptions manger en l'honneur du défunt. Pour les punir cette inqualifiable négligence, nous avons déclaré la guerre aux Oubika, et, si la victoire nous favorise, nous exigerons des vaincus une rançon de jeunes femmes les plus belles et les plus grasses de celles qui peuplent les huttes de nos voisins. »



IPOUKI, MINISTRE D'IBAKA.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Stanley, que rien ne pouvait plus surprendre de la part des sauvages de l'Afrique centrale, après avoir entendu ce singulier motif de déclaration de guerre, répliqua qu'il ne prendrait aucune part à cette levée de boucliers contre les Oubika.

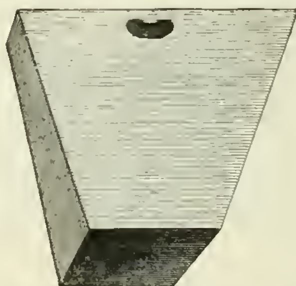
« Jamais un mundelé n'encourage les sacrifices humains, dit-il à son entourage. Si la guerre avait eu un tout autre motif, j'aurais peut-être pris le parti de mes amis bangala contre les gens d'amont ; mais le prétexte invoqué est odieux, inavouable, et Boula Matari ne prêtera pas ni pirogues ni ses fusils. »

Ce langage souleva dans l'assistance de rauques murmures ; le tumulte reprit de plus belle et les guerriers sautèrent de nouveau dans leurs canots, chargèrent leurs fusils, brandirent les lances et les sabres.

Stanley, jugeant inutile de prêcher la paix à ces créatures altérées de sang humain, ordonna à ses hommes de regagner les steamers.

Cette retraite, exécutée dans un ordre parfait, s'opéra en quelques minutes et sans coup férir.

La flottille d'exploration laissa les anthropophages de Moutembo désespérés de voir s'enfuir si vite celui dont ils eussent voulu obtenir l'alliance pour réquisitionner par la violence, chez les habitants d'Oubika, douze rôtis de chair humaine.





# CHAPITRE XII

Au pays de l'arbre à copal. — Les Roubounga. — Les éleveurs d'iguanes. — La rivière Arouhouimi-Biyerré. — Les chasseurs d'hommes. — L'île Ouana-Rousari. — Stanley-Falls.

Le 26 octobre dès le point du jour, les explorateurs, dont un sommeil paisible avait réparé les forces, étaient sur pied et contemplaient les masses sombres des nombreux îlots de l'archipel d'Oubika qu'ourlait un liseré rose pâle. Le silence n'était troublé que par le vol des oiseaux aquatiques qui s'éveillaient et quittaient par bandes les massifs d'arundos, de papyrus et de rotangs où ils s'étaient abrités pendant la nuit; les rives du Congo, bordés de grands arbres, se profilaient à l'infini et la vaste nappe

d'eau, que masquaient par intervalles les accidents du paysage, les îlots boisés ou les épaisses forêts des plaines, paraissait et disparaissait alternativement à droite et à gauche et se confondait avec l'horizon lointain.

La flotille reprit sa marche vers l'est et la baleinière l'*Éclaireur*, toutes voiles dehors et docile aux vigoureux efforts de dix rameurs, glissait dans le sillage des steamers.

Puis le décor changea et les îlots n'apparurent plus que comme des points noirs derrière les bateaux. Le Congo s'étalait majestueusement sur une largeur de plus de dix kilomètres entre la rive droite et le cordon ininterrompu de petites îles dérobant à la vue les forêts de la rive méridionale.

Une bourrasque d'ouest-est faisait craquer la mâture, balayait les cimes verdoyantes et arrachait aux forêts vierges leur délicate tapisserie de vignes et de lianes; le ciel soudain obscurci pesait sur l'eau comme un lourd couvercle de plomb; aux éclairs qui le traversaient sans cesse succédaient les formidables roulements du tonnerre et la pluie se mit à tomber avec une effroyable intensité.

L'orage, heureusement ne fut pas d'une longue durée. Vers midi, le ciel s'éclaircit, le vent s'apaisa, la surface du fleuve redevint plus calme, et l'équipage noir, que cette bourrasque inopinée avait glacé d'effroi, reprit courage en voyant s'éloigner toute crainte de naufrage.

On ne tarda pas à atteindre sur la rive droite une rivière, la Wabika, filtrant paisiblement ses eaux limoneuses à travers les mailles serrées d'une luxuriante végétation aquatique. De grands villages oubikas bordent à de droite et à gauche cet affluent et de belles plantations de manioc et de sorgho s'étendent au dessus des huttes et des cabanes.

En face, des arbres au port majestueux, à l'écorce lisse et jaunâtre, pointillée d'exsudations gommeuses, se font remarquer dans les fourrés et s'élèvent à une hauteur de neuf ou dix mètres.

Les Zanzibarites reconnaissent avec joie le précieux végétal et se pâment d'aise en présence de l'abondance du mnangou, *Shajar et Sandarus* des Arabes, ou arbre à copal.

Les bateaux stoppent et les équipages débarquent pour préparer le repas du jour.

Stanley et Roger explorent la riche forêt riveraine. A la base de chaque arbre à copal sont épars des morceaux de gomme, dont la millième partie ferait la fortune d'un fabricant de vernis de Bombay.

Cette substance d'une couleur verdâtre, d'un aspect fuligineux, peu

résistante se réduit, plongée dans l'alcool, en une pâte qui acquiert la consistance du mastic.

En creusant le sol, on retrouvait le copal résineux demi-fossile, remède fétiche employé chez les Vounyamouési, comme autrefois chez les peuplades du Mexique pour les incantations et le traitement des maladies.

Le bois de cet arbre est jaune et bien veiné; ses branches menues et basses ont la souplesse du jonc.

A deux heures, la navigation fut reprise. Pendant trois journées consécutives, la route, d'une accablante monotonie, offrit le même paysage, les mêmes îlots boisés, les mêmes plaines forestières à travers lesquelles le fleuve roulait solitairement ses eaux brunes reflétant près des bords les tiges élégantes du mnangou.

Le 29 octobre, la flottille expéditionnaire voguait, par environ 1° 40 de latitude nord et 18° 44' de longitude est (Greenwich), en face du village de Roubounga situé sur la rive droite. Elle découvrait peu après, au détour d'une île longue et étroite couverte de jungles, les hauteurs d'Oupoto, chaîne de collines à pentes cultivées et habitées par une population douce et hospitalière.

En cet endroit, le fleuve ne présente plus qu'une largeur de trois kilomètres, coupée par des îlots parallèles aux rives.

De toutes parts, des canots indigènes, construits sur le modèle des caïques, se détachent et nagent aussi rapides que des flèches au-devant des steamers.

De bruyantes démonstrations, exemptes de cris hostiles, de batteries de tambours de guerre ou d'appels sinistres de trompes, acclament l'arrivée des mundelés.

Comme en 1877, Stanley et ses compagnons retrouvèrent à Roubounga « cette tranquillité d'esprit qui est le partage du petit nombre d'heureux à qui les soucis et l'anxiété sont inconnus ».

Des vivres de toutes sortes, poisson fumé et poisson frais, limaçons, huîtres de marais, viande de chien, chèvres, bananes, plantains, pains de cassave, furent offerts aux voyageurs en échange de nombreux mitakos.

Le fil de laiton est la monnaie que recherchent avec empressement les natifs de Roubounga, et grâce à lui leur amitié fut acquise à Boula Matari, qui dut néanmoins pratiquer avec les chefs indigènes la grossière cérémonie brutale de l'échange du sang.

A Roubounga, ce pacte sauvage est un acte de cannibalisme. Les frères doivent se faire eux-mêmes une incision profonde dans le bras droit et sucer le sang qui s'échappe abondamment des blessures.

Cette nauséeuse pratique répugne au frère blanc, qui applique avec dégoût ses lèvres sur le bras ensanglanté du chef indigène. Elle est, au contraire, pour le frère noir l'occasion de déguster le sang d'un mundelé, et il s'en acquitte avec une ferveur dont le patient se passerait fort bien.

Les indigènes de Roubounga sont anthropophages. Comme les riverains des districts d'aval, ils apportent un soin extrême et un art véritable dans l'arrangement de leur chevelure; ils réunissent en touffes une partie de leurs cheveux et les fixent derrière la tête, au moyen d'épingles de fer, comme des chignons; sur le front, ils disposent deux larges tresses terminées en pointe recourbée et qui ressemblent à s'y méprendre à deux cornes de jeune buffle.

Leur corps, de la tête aux genoux, est couvert de tatouages dont les dessins variés à l'infini offrent les multiples figures de la géométrie plane : triangles, carrés, losanges, cercles, lignes parallèles, lignes ondulées, polygones à diagonales, rosaces, etc., etc.

Ces hideuses parures sont obtenues par l'injection sous la peau de matières corrosives, injection pratiquée à l'aide d'incisions et de piqûres préalablement faites avec des couteaux particuliers. Pour mettre le sceau à l'horreur de ces prétendus ornements, chaque natif de Roubounga surcharge son cou et ses épaules de colliers de dents de singe, de monitor, d'homme et de crocodile, ou de lourds carcans faits avec des défenses de sanglier.

Lors de son premier voyage de découverte, en 1877, Stanley avait compté dans ce village quatre fusils à silex; il en retrouvait plus de cent en 1883.

L'importation de ces armes atteint au Congo des proportions inquiétantes, et dans quelques années on ne rencontrera plus au centre africain que des peuplades nègres comptant autant de fusils que d'hommes.

Fort heureusement, les nègres emploient les fusils à pierre plutôt pour faire du bruit que pour semer la mort; ils ne savent ni épauler ni viser.

Les Roubounga obtiennent ces armes des marchands bangala, en échange de quantités considérables d'ivoire. Ce commerce n'a lieu que depuis fort peu d'années.

Leur territoire, riche en forêts vierges, en cours d'eau et en oasis de palmiers borassus est l'habitat favori de l'éléphant. Outre les défenses précieuses de ce pachyderme, les natifs recherchent comme ornement les soies épaisses et d'un noir brillant qui garnissent sa queue.

La chasse aux soies de l'éléphant est une entreprise pleine d'audace et de dangers.



UNE FORÊT VIERGE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Les naturels s'y livrent au moyen de pièges, sortes de fosses aussi profondes qu'étroites, où l'animal prisonnier ne peut pas se retourner. On l'attaque par derrière, et avec des coutelas affilés comme des rasoirs on le dépouille d'un seul coup de son énorme appendice caudal.

Des troupeaux d'éléphants traversent fréquemment les villages indigènes sans y causer de dommages: on les rencontre près du fleuve, à l'heure de la plus forte chaleur du jour ils entrent à demi dans l'eau et, pour se défendre de l'ardeur du soleil, ils s'administrent des douches à l'aide de leur trompe.

On remarque sur les marchés divers de cette contrée des cornes de rhinocéros dont les sorciers font un usage médical; mais les natifs de Roubounga ne connaissent pas ce redoutable animal.

Le 4 novembre, les explorateurs s'éloignaient de cette localité et passaient devant le coquet village de Yakongo, dernier établissement des Roubounga.

Le fleuve venant directement de l'est se trouve comme à cheval sur le deuxième degré de latitude nord. Son ampleur augmente brusquement au pied de la dernière colline des hauteurs d'Oupoto, elle est supérieure à la largeur du Stanley-Pool, mais entrecoupée par de nombreux îlots à rives sinueuses.

La végétation de cet archipel est merveilleuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on découvre un véritable océan de verdure agitée par la brise, au milieu duquel sont comme figées les nappes grises et dormantes d'étroits et tortueux canaux.

Les borassus, les élaïs, les hyphœne, les dattiers sauvages, les fougères arborescentes, les tecks, les gommiers gigantesques, les rotangs aux tiges ondulées où pendent des frondes élégantes et légères, les mangliers touffus aux racines innombrables, les bassias, forment des voûtes impénétrables, à l'ombre desquelles végètent des variétés infinies d'arbustes, d'arbrisseaux, de plantes herbacées.

Au bord de l'eau se groupent en épais massifs les arundos aux feuilles en ruban et d'un vert éblouissant, le bois d'amourette, *Mimosa tenuifolia*, dont le moindre souffle égrène les chapelets de fleurs jaune d'or: les *Aralia* aux fleurs en ombelles, plantes arborescentes auxquelles on attribue en Amérique les propriétés de la salsepareille, et dont une espèce, l'*Aralia papyrifera*, produit en Chine le papier de riz; des artocarpées, variétés minuscules de l'*arbre à pain*, arbustes à suc laiteux, à délicates feuilles alternes, laissant sur les rameaux des cicatrices annulaires brillant comme des anneaux de corail.

Et plus bas, empiétant sur le domaine liquide, nageant sur les eaux dormantes des canaux, s'étalent les fleurs et les feuilles emmêlées des nymphéas, des vallisnères et des *Pistia stratiotes*.

Sur les rives très basses, des mangliers rouges, à l'écorce d'un gris brunâtre, tachetée de byssus verdoyants, s'élèvent à des hauteurs de vingt-cinq mètres et offrent l'aspect de profondes galeries voûtées, contiguës, où courent en tous sens des ramilles parasites.

La reproduction du manglier offre une particularité fort curieuse. Le premier jet sorti de terre en produit d'autres qui, au lieu de s'élever se recourbent en cerceaux vers le sol, y provignent et représentent en cet état des séries de tonnelles feuillues.

L'écorce du manglier possède une vertu astringente qui la rend propre à faire du tan.

Plus modestes que les mangliers rouges, d'un aspect plus sombre, plus ténébreux, les mangliers noirs croissent sur les rives marécageuses du fleuve à la hauteur de douze ou quinze mètres. A leurs rameaux flexibles, élevés et tendus horizontalement, pendent des filaments qui descendent sur le sol, y prennent racine et forment a leur tour des arbres aussi gros que ceux dont ils proviennent.

Dans le vert foncé de leur feuillage détonnent des fleurs couleur de rouille auquelles succèdent des gousses allongées contenant des graines noirâtres que recherchent les ramiers et les tourterelles.

Partout la multiplicité des artocarpées et leur surprenante vigueur permettaient de croire que l'intérieur des forêts recèle le fameux arbre à pain, ce gigantesque et precieux végétal, si commun aux îles Taïti.

Le tronc de cet arbre, a peine de la grosseur du corps d'un homme, atteint plus de vingt mètres de hauteur; son écorce est textile, son bois résistant sert à la construction des huttes et des pirogues; son suc visqueux est employé comme glu.

Ses fleurs fraîches servent à faire une conserve pulpeuse à saveur aigrelette; desséchées, elles brûlent comme l'amadou.

Ses fruits globuleux, de la grosseur d'un crâne humain, contiennent une pulpe riche en fécule que l'on peut manger bouillie, grillée, cuite sous la cendre, ou desséchée et conservée. Cette pulpe possède toutes les propriétés nutritives du pain; elle est la base de la nourriture de la plupart des peuplades taïtiennes.

Les graines grillées ou cuites dans l'eau composent aussi un mets nourrissant.

Ainsi qu'on le voit, tout est mis à profit dans l'arbre à pain; sa culture

facile serait pour les habitants des districts équatoriaux de l'Afrique centrale un préservatif contre la famine.

Le 5 novembre, la flottille, suivant la rive nord du fleuve, passait en vue de bourgades dont les huttes abandonnées tombaient en ruine, puis elle découvrait de nombreuses cases d'une propreté engageante, neuves et alignées sur une longueur de deux kilomètres : c'était le village de Ndobo.

Plus loin, les habitations en clayonnage d'Ibounda apparaissaient comme autant de cages à claire-voie couvertes d'un toit de chaume, d'où sortaient des cris d'alarme, arrachés aux habitants par la vue des steamers à vapeur.



LE MANIOC.

Stanley, se méprenant sur le sens de ces clameurs, hésita tout d'abord à atterrir devant le village.

Il fit accélérer la vitesse des embarcations, qui échappèrent à la vue des riverains derrière un îlot boisé. Mais aussitôt, plus de cinquante pirogues furent détachées de la rive et coururent sus à l'escadrille d'exploration.

Les natifs d'Ibounda proposèrent aux étrangers de les escorter jusqu'à Boumba, cité métropolitaine du district de Watomba.

Arrivés dans cette capitale, les explorateurs y furent l'objet d'une manifestation chaleureuse. Myombi, roi de Watomba, sollicita lui-même l'honneur de devenir frère de sang de Boula Matari.

Une branche longue et flexible de palmier borassus fut coupée, dépouil-

lée de son feuillage, tordue et nouée à chaque extrémité. Les nœuds furent couverts de cendre de bois.

Stanley et Myombi saisirent de la main droite chaque extrémité de la branche ainsi disposée, pendant que le grand prêtre féticheur de la localité leur pratiquait sur le bras droit également une incision assez profonde pour faire jaillir quelques gouttelettes de sang.

Ce sang fut recueilli et pétri avec la cendre retenue dans les sinuosités des nœuds; puis la branche de borassus fut divisée en deux et le féticheur remit à Stanley la portion tachée du sang de Myombi, et a ce dernier la seconde portion imprégné du sang de Stanley.

Les deux frères répétèrent la formule d'un serment dicté par le féticheur, jurèrent de conserver leur vie durant les reliques ensanglantées et se vouèrent réciproquement une amitié inaltérable.

Après cette cérémonie, les explorateurs purent en toute sécurité procéder au ravitaillement de la flottille.

Les sujets de Myombi n'hésitèrent pas à vendre très cher aux étrangers des bananes, des chèvres, des tiges de canne à sucre, des feuilles de tabac, des plants de manioc.

Les racines de cet arbuste, soumises à une préparation particulière, fournissent une nourriture substantielle, mais il faut soigneusement en extraire le suc vénéneux: la partie féculente prend alors le nom de farine de manioc ou pain de cassave.

Le 8 novembre, la flottille touchait à Yambinga, populeux village sis à une heure et demie de navigation de Boumba et aussi sur la rive droite.

La population poussa des cris hostiles en apercevant les steamers à vapeur; elle se calma cependant lorsque l'interprète de Stanley eut annoncé que les blancs venaient rendre hommage au seigneur du village, un certain Moukoukou.

Ce Moukoukou, flatté d'entendre prononcer son nom par des voyageurs du mpoutou, imposa silence aux braillards de son entourage, fit équiper sa pirogue de guerre, longue et étroite embarcation pouvant contenir plus de quarante pagayeurs debout, et se porta au-devant du vapeur *En Avant*.

Lorsque la pirogue indigène accosta le vapeur, un jeune garçon de la suite de Stanley lâcha par fantaisie sur le pont du navire un jeune chat-tigre peu ou point apprivoisé, maintenu d'habitude à la chaîne dans la cale du steamer. Le fauve, abusant aussitôt d'un instant de liberté, courut à l'avant du navire, bondit par-dessus le sabord et tomba d'aplomb sur ses quatre pattes au beau milieu de l'embarcation indigène.

A cette vue, Moukoukou et les pagayeurs jetèrent des cris d'effroi et

s'agitèrent tant et si bien que la pirogue chavira, s'emplit d'eau et coula à pic. Les équipages des steamers opérèrent précipitamment le sauvetage, et furent assez heureux pour ramener sur le rivage tous les plongeurs timorés; quant au chat-tigre, emporté par le courant, il alla s'échouer contre un îlot et échappa sous bois à la vengeance implacable de ceux qu'il avait réduits à prendre un bain accidentel.

L'incident n'eut pas les conséquences fâcheuses qu'en redoutait Stanley. Loin de garder rancune aux propriétaires du fauve, Moukoukou se montra fort aimable envers les explorateurs et consentit à l'échange du sang et à la cession de terrains, sur lesquels les blancs pourraient séjourner.

D'après les renseignements donnés par Moukoukou, renseignements que la science géographique ne peut accepter sans contrôle, le district de Yambinga serait une île considérable enclavée entre le lit du Congo et le cours de deux affluents de droite, dont l'un, situé au nord-est, porte le nom de Ngougiri, mais est plus connu aujourd'hui sous le nom d'Itimbiri.

Cette rivière, d'une largeur remarquable, parsemée d'îlots boisés à l'instar du Congo, fut par erreur remontée par la flottille expéditionnaire dans les journées du 9 et du 10 novembre.

Stanley s'était perdu dans le labyrinthe de canaux et ne s'aperçut de sa méprise que le soir du même jour, en atteignant près de Yankau l'endroit où l'Itimbiri est réduit soudain à une largeur de trois cents mètres. Les habitants de ce village s'offrirent, moyennant quelques articles de pacotille, à remettre les steamers en bon chemin.

Le 11, au matin, les explorateurs doublaient le confluent de l'Itimbiri et découvraient trois villages contigus, fortifiés tout récemment, palissadés, entourés d'une enceinte de broussailles et d'épines.

On distinguait derrière les palissades une forêt de lances et de coutelas brandis par une population frénétique dont les menaces et les hurlements ne laissaient présager rien de bon.

Stanley jugea prudent de n'entamer aucun pourparler avec ses sauvages et la flottille passa à toute vapeur devant ces populations disposées à prendre l'offensive.

Le 12, on longea la rive droite, où s'étend à perte de vue une plaine dépourvue de hautes futaies, mais abondante en pâturages, en prairies naturelles rappelant par la vigueur de la végétation herbacée les pampas de l'Amérique méridionale.

Cette plaine, alors inhabitée, avait été jadis occupée par les Yaloulima, tribu belliqueuse et dévastatrice, insouciante du lendemain, dont la seule industrie se borne à utiliser les ressources fournies par le sol fécond et pri-

mitif, mais qui ignore complètement les premières notions de la culture.

Les Yaloulima campent actuellement dans les nombreux et fertiles îlots qui couvrent le Congo en amont de leur ancien territoire. Ils gaspillent les richesses entassées par la nature tropicale dans ces paradis en miniature, vivent de pêche, de chasse et des fruits savoureux des amomes, des bananiers et des arbrisseaux sauvages dont les frondes diverses leurs servent à fabriquer des huttes, à tisser des pagnes, à confectionner des corbeilles et des filets dans lesquels ils recueillent le poisson.

Autour de leurs installations primitives on ne voit aucune plantation, aucun essai de défrichement: leurs habitudes nomades expliquent seules ces négligences, car ils sont moins indolents, plus actifs que certaines peuplades sédentaires du bas Congo.

Sans rapports commerciaux avec les tribus environnantes, les Yaloulima fabriquent eux-mêmes leurs armes, leurs engins de pêche et de chasse; ils forgent très adroitement le fer et sculptent l'ivoire animal aussi bien que l'ivoire végétal.

L'ivoire végétal est contenu dans l'amande à écorce d'un noir d'ébène du *Phytelephas*, arbre magnifique nommé *corozo* par les natifs.

Ces mêmes indigènes, qui négligent l'élevage si facile des poules, des chèvres et des moutons, apportent un soin particulier à la domestication de l'iguane.

L'iguane est une espèce de lézard inoffensif, mais d'un aspect effrayant. Il atteint une longueur de deux mètres environ. Sa tête comprimée par les côtés est aplatie au-dessus; ses dents aiguës sont assez semblables à celles des lézards verts des provinces méridionales de l'Europe. Le museau, les contours des yeux et des mâchoires, sont garnis de larges écailles unies, luisantes et colorées: deux écailles plus larges que les autres placées au-dessous de ses oreilles semblent lui servir de porte-voix; une plus grande écaille de forme ovale, dont l'éclat rappelle celui des métaux polis, protège sa tête comme un bouclier. Les yeux sont énormes, en forme de boule; des tubercules, assez semblables à des pointes de diamant, sont placés au-dessus des narines et de chaque côté du cou. Une espèce de crête dentelée, composée de grandes écailles saillantes, figurant des fers de lance accotés, s'étend depuis la pointe de la mâchoire inférieure jusque sous la gorge où elle garnit le devant d'une grande poche que l'iguane peut gonfler à son gré.

Ce lézard est ordinairement de couleur verte, mêlée de jaune ou de bleu plus ou moins foncé; le ventre, les pattes et la queue sont panachés. Les teintes varient suivant l'âge du reptile.

C'est environ deux mois après la fin de la saison sèche (hiver), que les iguanes femelles sortent des profondeurs des bois des îlots habités par les Yaloulima, pour aller déposer leurs œufs sur les bords du fleuve, œufs aussi gros mais plus longs que ceux des pigeons, dont la coque est blanche et souple comme celle des œufs de tortues de mer. La couvée comprend toujours un nombre impair de ces œufs, depuis treize jusqu'à vingt-cinq.

Les natifs s'en emparent et les font éclore par les iguanes apprivoisés. L'iguane-femelle assiste avec désespoir à ce rapt qu'elle est impuissante à éviter; agitée par la colère elle fait entendre des sifflements aigus, secoue sa longue queue, gonfle sa gorge, redresse ses écailles et relève sa tête hérissée de callosités. Mais, craignant l'homme, elle se retire dans le creux d'un rocher, ou dans les rameaux d'un arbre. On la voit s'élancer avec une agilité surprenante jusqu'aux branches les plus hautes, autour desquelles elle s'entortille de manière à cacher sa tête au milieu des replis de son corps.

Les Yaloulima donnent la chasse à l'iguane et poursuivent cet animal doux et pacifique avec un acharnement facile à expliquer: la chair de ce saurien, surtout celle des femelles, plus grasse et plus tendre que celle des mâles, est excellente à manger. Ils choisissent de préférence le moment où les iguanes repus se reposent sur les rameaux qui penchent au-dessus du fleuve.

La douceur naturelle de ce lézard jointe à l'espèce de torpeur à laquelle il est sujet lorsqu'il a avalé une grande quantité d'insectes et de feuilles d'arbres, lui donne une apathie, une tranquillité qui le rendent, malgré son agilité, incapable de se soustraire aux chasseurs.

Il s'apprivoise facilement et devient aussi familier que le chat domestique, avec lequel il partage la faculté de voir pendant la nuit.

Les yeux de l'iguane peuvent se dilater de manière que la plus faible lumière leur permet de découvrir des proies microscopiques.

En amont des îlots habités par les Yaloulima, éleveurs d'iguanes, le fleuve descend du sud-est et sort par un étroit canal de l'expansion lacustre parsemée d'îles verdoyantes qu'il forme en face de l'embouchure de la grande rivière Arouhouimi.

C'est avec une certaine appréhension que Stanley approchait de cet important affluent de droite où en 1877, dans son aventureux voyage de découverte, il avait soutenu de rudes combats pour défendre sa vie et celle de ses compagnons contre la férocité des riverains cannibales.

Il y arriva dans la journée du 15 novembre, vers trois heures de l'après-midi.

Il fit stopper la flottille près de la rive gauche, en face des grands villages occupés par les belliqueuses et puissantes tribus de l'Arouhouimi, et distribuer aux équipages des armes et des munitions pour le débarquement et pour l'installation immédiate d'un camp retranché.

Ces préparatifs et ces mouvements furent aperçus par les indigènes de la rive droite qui se rassemblèrent aussitôt en poussant leur cri de guerre, frappant sur leurs énormes tambours et simulant un combat par leurs gestes désordonnés.

Mais deux pirogues de guerre seulement s'avancèrent en reconnaissance jusqu'à une distance respectueuse du point où les équipages de l'expédition avaient établi le camp et où, conformément aux instructions de Stanley, tous ses hommes, affectant la plus complète indifférence pour les natifs, étaient assis immobiles et envoyant dans l'espace les spirales de la fumée de leurs pipes.

Les vedettes des cannibales, après avoir contemplé pendant plus d'une heure ces pacifiques étrangers fumant autant que les cheminées de leurs embarcations à vapeur, se replièrent vers les villages de la rive droite et, dès leur retour, les roulements des tambours, les cris et les danses caractéristiques reprirent de plus belle.

Stanley, qui s'était déterminé à braver ces frénétiques batailleurs, leva le camp, regagna les bateaux, traversa la rivière et passa à toute vapeur devant les villages hostiles, en serrant la rive de près.

La stupéfaction des natifs fut au comble. Les cris, les batteries de tambours, les contorsions cessèrent, la rive n'offrit plus que des spectateurs ahuris, frappés d'un mutisme subit, suivant des yeux les trois steamers qui, pavillon au vent, chassant bruyamment par leurs cheminées des nuages épais de fumée, révolutionnant les eaux, agitant leurs roues, filant avec une rapidité vertigineuse, étaient montés par des équipages occupés à étaler des étoffes soyeuses et miroitantes, des fusils aux canons d'acier, des bibelots, des articles divers de couleurs éclatantes, et à inviter de la voix et du geste à la paix et à l'amitié.

A peine les steamers furent-ils hors de vue, que les chefs des villages de l'Arouhouimi résolurent d'envoyer des pirogues à la recherche des embarcations des blancs, pour supplier ces derniers d'entrer en négociations avec eux.

Les délégués rencontrèrent les vapeurs ancrés dans une petite baie, derrière les grands arbres d'un îlot parallèle aux rives.

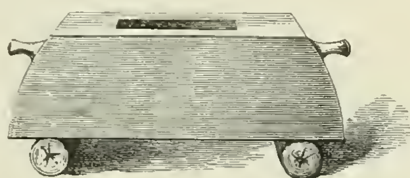
Des négociations pacifiques furent aussitôt entamées de part et d'autre; Stanley remit aux chefs indigènes des présents qui furent acceptés et

l'expédition fut autorisée à s'établir près des villages de l'Arouhouimi ou Basoko ou Basongo.

Cette rivière, peu profonde et émaillée d'îlots, est la principale tributaire du versant oriental du Congo. Elle prend sa source au pays des Niam-Niam et reçoit sur la rive gauche un affluent très important appelé Népoko, dont la source présumée est voisine du lac Albert-Nyanza.

Visitée par divers explorateurs sur différentes portions de son cours, elle a été baptisée de divers noms : *Ouellé*, par Schweinfurth en 1870; *Beré*, par le docteur grec Potagos en 1876; *Ouerré*, par le docteur Juncker en 1880 et enfin *Arouhouimi-Biyerré*, par Stanley en 1883.

Stanley remonta le Biyerré pendant les journées des 18, 19 et 20 novembre, et son ascension fut arrêtée par les rapides d'Yambouya, à trois cents kilomètres de son embouchure.



TAMBOUR DE GUERRE.

Les deux rives de l'Arouhouimi sont couvertes de villages basokos, riches en ivoire et en produits africains. La structure des huttes est fort originale et diffère essentiellement de celle des huttes composant les villages rencontrés sur les bords du Congo : les cabanes en forme de tourelle sont surplombées d'une toiture qui a l'aspect d'un énorme éteignoir.

Les populations sont entièrement sauvages et n'ont pour attaquer ou se défendre que les lances, les arcs, les flèches et les boucliers : fort craintives, elles demeuraient frappées de terreur à la vue des vapeurs et ne tentaient contre eux aucune poursuite. Elles possèdent néanmoins de nombreuses pirogues taillées dans des troncs de teck et ornées sur leurs flancs de sculptures habilement exécutées et représentant le plus souvent des crocodiles, des hippopotames et des pagaies.

Les Basoko sont remarquables par leur haute stature et par leur force musculaire. Leur peau est d'un beau noir foncé : leur chevelure n'est pas, comme chez les tribus d'aval l'objet d'un soin particulier : maintenue courte, elle est enroulée sur le sommet de la tête et couverte d'une coiffure basse ayant la forme du chapeau porté par le clergé arménien.

Le 24 novembre, l'expédition, de retour au confluent de l'Arouhouimi-Biyerré, quitta le district des Basoko et poursuivit sa route vers l'est-sud-est, sur le fleuve réduit à une largeur de trois mille mètres et parsemé d'îlots.

Le lendemain, elle croisait un essaim de petites barques indigènes d'où sortaient des gémissements, des plaintes incessantes.

Stanley redoutait un conflit, mais sa crainte ne fut pas de longue durée, car l'innombrable flottille indigène passa près des vapeurs sans tenter aucune démonstration belliqueuse.

On croyait voir une cité flottante et entendre les clameurs désespérées d'une population surprise par l'inondation ou l'incendie.

Plus loin, de chaque côté du fleuve, des monceaux de cendres noires marquaient l'emplacement de nombreux villages.

Les districts tour à tour côtoyés dans la journée du 26 avaient été récemment dévastés: les villages n'étaient plus que décombres fumants: les plantations, les palmiers et les bananiers étaient roussis par les flammes; les populations ruinées, désarmées, en proie à la plus vive désolation, se pressaient sur les bords du fleuve, s'entassaient dans des milliers de pirogues étroites et s'apprêtaient à fuir vers les contrées d'aval. On assistait à l'exode de tout un peuple.

Les explorateurs ne tardèrent pas à connaître la cause de cette lamentable migration. Ils avaient passé à terre la nuit du 26 au 27 novembre, non loin des villages d'Yombourri, presque en face de la rivière Loubiranzi, affluent de gauche.

A l'aube du 27, le campement de l'expédition était enveloppé par un brouillard insolite dû à l'incendie des villages, des landes et des forêts des environs. Vers huit heures, les nuages de fumée s'évanouirent dans l'espace, et les équipages regagnèrent avec armes et bagages les embarcations à vapeur.

La flottille s'éloigna de ces sombres parages et apprit, quelques heures plus tard, sur la rive droite, non loin des villages habités par les peuplades Mawumbé, ce qui avait amené la ruine et la dépopulation des districts côtoyés au cours des journées précédentes.

Les bandes d'Abed-ben-Selim, les Arabes chasseurs d'hommes venus de Nyangwé, campaient sur les bords du Congo. Ces bandits aux fez écarlates, aux burnous d'une blancheur immaculée, s'étaient abattus, le mousquet d'une main et la torche de l'autre, sur le pays des Basoko.

Comme naguère à Taborah, à Oudjidji, à Nyangwé, Stanley fut le bienvenu parmi les brigands, commerçants *de bois d'ébène*.

Abed-ben-Selim fit visiter aux explorateurs ses tentes et les richesses qu'elles contenaient : plus de quinze cents créatures humaines, vieillards, hommes, enfants et femmes, attachés à des chaînes, étroitement gar-

rottés et destinés à former ces bandes d'esclaves, marchandise avidement recherchée sur les marchés de la côte orientale de l'Afrique.

Tandis que les Zanzibarites de l'expédition échangeaient des poignées de main et des accolades avec les bandits parlant la langue du pays natal. Stanley et Roger écoutaient, le cœur plein d'amertume et de rage devant leur impuissance à délivrer les misérables victimes, les récits effrontés d'Abed, cet incurable suppôt de la traite.

Avec une loquacité doublée d'une pantomime cynique et de regards



UN MASSACRE D'ESCLAVES.

où perçaient le triomphe et la joie, Abed-ben-Selim exposait le succès inespéré des razzias infâmes qu'il venait de pousser pour la première fois si avant dans l'ouest. Il escomptait complaisamment le dépit de son rival de Nyangwé, le nabab Dougoummbi, obligé de constater sous peu de jours la valeur et la quantité de marchandise humaine ramenée des districts basoko par les flibustiers d'Abed.

La satisfaction de ce vieillard vil et inhumain navrait les explorateurs blancs. Un instant le projet de délivrer les captifs traversa leur âme généreuse ; malheureusement l'entreprise était au-dessus de leurs forces :

ils ne pouvaient que briser les fers de ces malheureuses créatures; mais comment assurer leur existence? il leur était impossible de les soustraire à la famine.

Le remède était pire que le mal: il pouvait en outre entraver la marche de la civilisation dans ces contrées lointaines et compromettre gravement la sécurité des blancs près de s'y fixer.

Les hordes des traitants, pourvues de fusils perfectionnés, constituaient une armée dix fois supérieure en nombre aux troupes zanzibarites et haoussas dont disposaient les agents de l'Association.

Stanley quitta donc, bien à regret, en excellents termes, le vieil Abed-ben-Selim, chef de ce ramassis de flibustiers arabes, et se dirigea vers les chutes qui depuis 1876 portent le nom de Stanley-Falls.

Il arriva, le 1er décembre, près de l'île des Vouenya, à un mille en amont des chutes.

En cet endroit le Congo présente une largeur de douze cents mètres. Les steamers ne pouvaient passer entre les falaises rocheuses de l'île des Vouenya et l'escarpement des berges du fleuve, sans être aperçus par les sauvages riverains.

Les trois vapeurs jetèrent l'ancre à une faible distance de la rive septentrionale, et la baleinière l'*Éclaireur*, montée par le guide interprète, s'avança vers les villlages vouenya.

Elle revint bientôt ayant à son bord les principaux chefs indigènes désireux de conférer avec Stanley, ce mundelé qu'ils avaient jadis pourchassé comme une bête fauve.

L'entrevue fut des plus cordiales. Après une palabra fort longue et des accolades que les blancs étaient loin de souhaiter, ces derniers obtinrent l'autorisation de parcourir les environs de la première cataracte et de rechercher le meilleur emplacement pour l'édification d'une station.

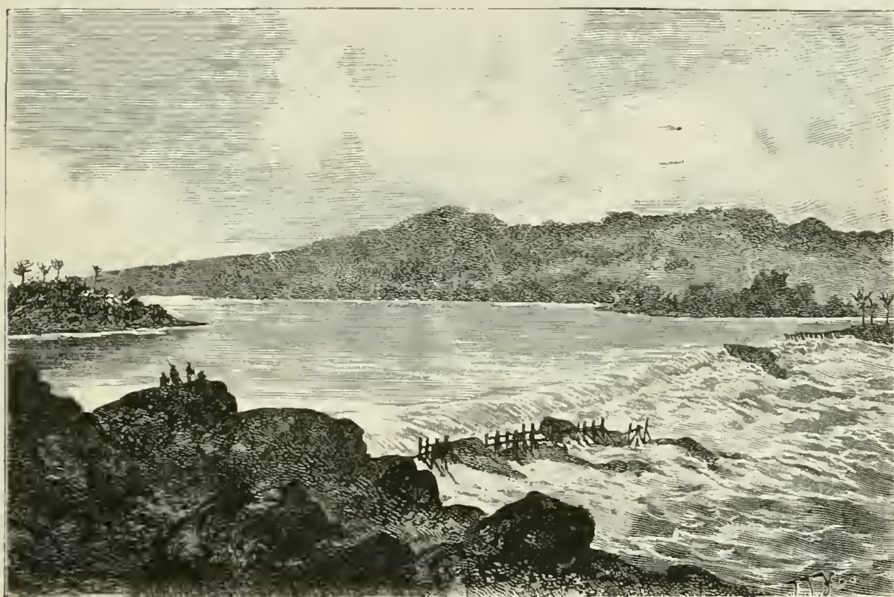
Le choix de Stanley s'arrêta sur l'île Ouana-Rousari, d'un accès facile, salubre, fertile et populeuse, située au beau milieu du fleuve, environ à quatre kilomètres en amont de la première chute.

Cette île, d'une longueur approximative de deux kilomètres, est sur certains points large de six à sept cents mètres; elle renferme de nombreuses agglomérations de huttes formant des rues régulières, presque tirées au cordeau, les unes parallèles, les autres transversales à angles droits.

Les habitants, nègres vouenya, sont très industrieux et très inventifs. Excellents menuisiers, ils sont très habiles à fabriquer des caisses de bois carrées, ressemblant à des chapelières, où ils entassent les perles, les

coquilles et les baies qui constituent leur monnaie courante : ils filent aussi en maîtres-cordiers les fibres des palmiers hyphœne et des bananiers ; ils fabriquent avec l'ivoire, qui abonde chez eux, les ustensiles les plus communs, des pilons à broyer le manioc, des jouets d'enfants, etc., etc.

Les conciliabules entre Stanley et les chefs du pays durèrent toute une semaine. Enfin le 10 décembre, les traités de cession de l'île Ouana-Rousari et le droit pour les blancs de bâtir et de séjourner dans cette propriété des Vouenya furent solennellement approuvés. Le drapeau de l'Association

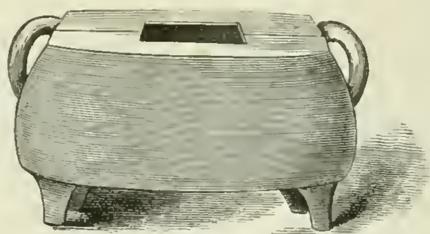


VUE DE L'ÎLE OUANA-ROUSARI (STATION DE STANLEY-FALLS).

fut solennellement hissé sur les eaux du Congo, au cœur même de l'Afrique, presque à égale distance de Banana et de Zanzibar, entre les deux océans.

La fondation de Stanley Falls-Station, couronnement en quelque sorte de l'œuvre africaine de l'Association internationale, devait être confiée à Roger. Malheureusement l'explorateur belge, dont la santé était fort compromise, ne put se charger de cette tâche aussi lourde qu'honorable. L'Anglais Bennie, mécanicien du *Royal*, fut laissé à Ouana-Rousari avec dix Zanzibarites, vingt Haoussas et des provisions de vivres pour une année.

Stanley, avant de quitter le poste avancé des Falls, envoya, *via* Nyangwé, un courrier au lieutenant Storms, chef de la station de Karéma, pour l'informer que le drapeau bleu à étoile d'or flottait à cent lieues à peine de l'extrémité septentrionale du lac Tanganika.





# CHAPITRE XIII

Retour de Stanley et Roger à Léopoldville. — Troisième incendie de Bolobo-Station. — Rentrée de Roger en Belgique. — Hanssens est nommé chef de l'expédition du haut Congo.

Stanley quitta l'île d'Ouana-Rousari le 11 décembre. Il retournait à Léopoldville avec Roger dont la santé laissait beaucoup à désirer.

Le départ ne fut pas entravé par les populations riveraines et le voyage s'effectuait rapidement, lorsqu'un accident imprévu, ce fut le seul heureusement, vint retarder la descente de la flottille. Le *Royal*, privé de son excellent mécanicien Bennie resté aux Falls, toucha le 15, au détour d'un îlot, contre une sorte de snag énorme,

arbre flottant dont les branches soutinrent le steamer et l'empêchèrent de sombrer. Le renflouage ne fut achevé qu'après quatre jours de travail.

Le 20 décembre, la flottille stoppa au pied des collines d'Oupoto. Stanley, après des pourparlers avec les notables de la contrée que lui concilièrent son habileté et sa générosité habituelles, obtint la concession d'un vaste territoire pour l'établissement d'une station, et le drapeau de l'Association fut arboré sur ce point, entre les Falls et le district d'Iboko.

Cinq jours après, l'expédition atterrissait chez les Bangala. Mais Stanley n'eut point la bonne fortune de rencontrer son frère de sang Matamviké: il l'attendit inutilement pendant deux jours et partit pour échapper aux obsessions avides des sous-chefs et arrière-chefs bangala. En les quittant, l'agent général de l'Association promit de leur envoyer un blanc qui les enrichirait par ses nombreux cadeaux.

Le 29, la flottille s'arrêtait à l'embouchure du Louloungou et le même jour, sur la demande des indigènes, le drapeau étoilé d'or flottait sur le district de l'Ouranga.

Le 1er janvier 1884, Stanley et Roger racontaient les circonstances heureuses de leur voyage aux lieutenants Van Gele et Coquilhat qui, grâce à leurs intelligents efforts avaient installé sous l'Équateur un établissement aussi confortable que propice.

Le 12 janvier, ils retrouvaient à Loukoléla M. Glave et ses hommes en parfaite santé et s'entendant à merveille avec les natifs, dans la ravissante clairière artificielle d'une forêt tropicale, sur laquelle ils avaient conquis un fertile domaine qu'enrichissaient des habitations hospitalières, des hangars bondés de matériel et de marchandises, des étables et des poulaillers pourvus d'hôtes nombreux et assurant pour de longs mois, à la garnison laborieuse de ce poste, des réserves contre la famine.

La dernière heure du séjour de Stanley à Loukoléla fut troublée par une désastreuse nouvelle arrivée du sud.

La station de Bolobo, relevée de ses cendres grâce aux efforts réunis de Brunfaut et Liebrechts avait été entièrement détruite par un incendie dans la nuit du 13 au 14 janvier.

Les sujets d'Ibaka n'avaient point pardonné à Boula Matari la rançon des huit cents mitakos, et ils avaient, dès qu'ils apprirent le retour imminent de Stanley, dirigé contre Bolobo-Station une attaque aussi lâche qu'impossible à réprimer.

A la date du 13 janvier, les populations des villages voisins de Bolobo-Station avaient processionnellement conduit à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un trafiquant bayanzi qui, pendant sa vie, avait contre-




F. Maes Editeur Bruxelles. Imp. A. Mertens Bruxelles

CHEF DES BAYANZI

balancé, grâce à ses richesses énormes, l'influence du roi Ibaka lui-même.

Ce jour là, Brunfaut et Liebrechts, retenus à leur poste en prévision de l'arrivée de Stanley, avaient refusé d'assister aux cérémonies, si répugnantes pour eux de l'inhumation.

Par caprice, ou mieux pour se venger du refus des blancs, les Bayanzi creusèrent la fosse du défunt au pied du morne sur lequel s'élevaient les bâtiments de la station, et ils s'évertuèrent à donner aux ordalies de l'enfouissement un apparat inusité.

Des sacrifices humains supplémentaires eurent lieu sur la tombe; les chants, les danses en chœur, les battements de mains, les batteries de tambour, les sonneries de trompe, les jongleries, et surtout les libations, furent continués par les assistants bien après le coucher du soleil.

Sans prendre garde au vacarme produit par ces réjouissances funèbres, les commandants de Bolobo regagnèrent à la nuit tombante l'habitation provisoire où ils couchaient depuis le dernier incendie de la station, en attendant que le corps de logis principal, encore en voie de construction, fût en état de les recevoir.

Avant de se livrer au repos, les deux pionniers belges passaient l'inspection minutieuse de leur domaine. L'ordre et le calme régnaient sur le morne de Bolobo. Les hommes de couleur dormaient près de leurs chimbecks de feuillage, groupés à quelques mètres de l'asile des blancs, à l'exception des gardiens de nuit allant et venant sur le plateau; le monstre-fusil, canon fétiche de Liebrechts, reposait silencieux sur son affût de bois ferré.

Arrêtés un moment sur le seuil de la hutte où ils comptaient se reposer des fatigues d'une journée bien remplie, le lieutenant Liebrechts et son ami Brunfaut regardèrent, à la lueur des feux de nuit, les nègres bayanzi dansant des rondes infernales.

Les cris rauques, les ricanements de cette sauvage multitude montaient jusqu'aux deux pionniers et résonnaient à leurs oreilles comme les aboiements d'une meute innombrable altérée de sang.

« Ne croirait-on pas que ces noirs veulent réveiller par leurs clameurs le mort qu'ils viennent d'enterrer? dit Brunfaut. Ils ont juré sans doute de nous empêcher de dormir.

Que ces gaillards s'amusent comme ils l'entendent, répliqua le lieutenant; je tombe de sommeil, et, fussent-ils assez audacieux pour venir pendant la nuit s'exercer au tir de mon canon Krupp, ils ne m'empêcheront pas de dormir.

— A propos de canon, ajouta Brunfaut, il serait bon, mon cher lieutenant, de réparer un oubli que nous avons commis aujourd'hui même en déplaçant et replaçant le matériel et les munitions dont nous disposons. Les cartouches des winchesters, les gargousses et les charges du krupp, toutes nos munitions de guerre sont entassées pêle-mêle dans le nouvel arsenal, mais ce bâtiment est encore dépourvu de portes. Il serait prudent de faire transporter ces engins dans la cabane où nous logeons. »

Le sage avis de Brunfaut fut approuvé par l'officier d'artillerie qui, luttant courageusement contre un sommeil de plomb, fit transporter par une escouade de Zanzibarites réveillés à cette intention toutes les munitions de guerre dans la hutte d'herbages, sous les couchettes des deux commandants.

L'exécution de ces mesures d'ordre demanda plusieurs heures pendant lesquelles les nègres bayanzi continuèrent au bas de la colline leur infernal sabbat.

« Enfin, nous pouvons maintenant songer au repos. Bonsoir, Brunfaut; je dors debout, je me jette sur mon lit de camp.

Et ce disant, Liebrechts s'étendait en effet sur sa dure couchette, sans prendre même la peine de se déchausser.

Brunfaut procéda comme d'habitude aux détails de sa toilette de nuit. Il ôta un à un ses vêtements de flanelle blanche, s'enveloppa dans une ample gandourah en laine, et se glissa lentement dans le sac de toile étendu sur son lit de camp, de façon à ne pas déranger sa couverture de voyage, merveille de l'industrie européenne, où le talent d'un habile tisserand avait fidèlement représenté deux lions de l'Atlas se disputant à coups de griffes une pintade ensanglantée.

Cette couverture avait valu à son possesseur de nombreuses et respectueuses protestations d'amitié de la part des indigènes, et bien des fois les femmes d'Ibaka, les reines de Bolobo, avaient jeté sur elle des regards pleins de désirs et d'admiration.

Avant d'éteindre la chandelle fumeuse qui répandait dans la hutte une clarté douteuse. Brunfaut, par précaution et par habitude, fit jouer les gâchettes de ses revolvers, placés tout chargés sur une caisse d'emballage lui tenant lieu de bureau et de table de nuit. Puis, après s'être assuré du bon fonctionnement de ses armes, le pionnier jeta les yeux sur son chronomètre qui marquait onze heures et souffla sa lumière.

Au dehors le vacarme des Bayanzi avait cessé; mais Brunfaut percevait confusément les bruissements de centaines de créatures humaines, marchant

à pas de loup sur le flanc oriental de la colline de Bolobo, parmi les tiges desséchées des grandes herbes qu'avait roussies un récent incendie.

« Les sauvages manifestants ont terminé leurs funèbres ébats, dit Brunfaut dans les ténèbres. Les braillards se retirent et paraissent avoir enfin compris que la nuit est faite pour dormir. Bonsoir, Liebrechts ! »

Ce dernier n'entendit pas les paroles de son compatriote ; il dormait du plus profond sommeil. Brunfaut ne tarda point à en faire autant.

Mais à vingt mètres de la hutte occupée par les blancs, des centaines de Bayanzi s'apprêtaient à consommer le crime le plus lâche et le plus odieux.

Pendant que ces bandits sacrifiaient la veille, sur la tombe du trafiquant, des femmes, des enfants et des esclaves mâles, un potentat du district de Bolobo, mfoumi de village appelé Mondombero, ennemi implacable de Stanley et proche parent du défunt, avait appris aux assistants le retour immédiat de Boula Matari à la station, et réveillé contre les mundelés, par des paroles pleines de mensonges et d'odieuses calomnies, la haine des Bayanzi et leurs penchants au crime.



MONDOMBERO.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Encouragé par les clameurs et les approbations enthousiastes de ses auditeurs, Mondombero leur suggéra l'idée de traîner les victimes qu'ils avaient immolées et décapitées jusqu'au sommet du morne de Bolobo, pour les brûler dans l'incendie des demeures des enfants et des serviteurs de Boula Matari.

Cet inqualifiable projet ne rencontra aucune opposition parmi les noirs qu'avait froissés le refus des mundelés d'assister à la cérémonie des funérailles.

Néanmoins, le moment de l'autodafé prémédité fut remis à une heure avancée de la nuit. L'obscurité sourit toujours aux lâches vengeances.

C'était donc l'écho affaibli de la marche de ces conspirateurs incendiaires que Brunfaut avait vaguement perçu peu d'instants avant de s'endormir.

Si l'explorateur eût pu alors observer les manœuvres des indigènes, il eût été surpris de voir sur la pente dénudée de la colline de Bolobo une

forêt de brandons enflammés s'avançant lentement et détachant au souffle léger de la brise nocturne une nuée d'étincelles.

La bande criminelle gravit la colline sans éveiller les soupçons des sentinelles zanzibarites préposées à la garde du poste, mais accroupies, oublieuses de la consigne, devisant et fumant, les pieds dans les cendres d'un feu de bivouac, le dos appuyé à la cabane où reposaient les maîtres endormis.

Cette demeure rustique, quartier général provisoire des commandants de Bolobo, fut en un instant entourée par un ramassis d'incendiaires conduits par Mondombero.

Le mfoumi réclama l'honneur de mettre lui-même le feu à la demeure des enfants de Boula Matari. Il s'approcha de la hutte, et communiqua aux parois d'herbes sèches la flamme d'un brandon qu'il avait arraché des mains d'un de ses acolytes. Cette prouesse fut accueillie par les chants d'allégresse et de triomphe des noirs.

A ce bruit, Brunfaut s'éveilla en sursaut; il entrevit, comme au sortir d'un cauchemar effroyable, les jets de flamme qui serpentaient et lézardaient de rouge les fissures des murs de sa cabane, et eut aussitôt l'instinct du danger qui le menaçait.

D'un bond il s'élança hors de sa couche, courut au chevet du lit de Liebrechts, secoua avec énergie le malheureux dormeur, puis tous deux, affolés, mus par le seul sentiment de la conservation, sans songer à sauver du désastre le moindre objet, la moindre valeur, se ruèrent contre la porte, l'ouvrirent d'une poussée désespérée et coururent vers les chimbecks des hommes de couleur en jetant des cris d'alarme.

Deux minutes plus tard, les cartouches, les gargousses et la provision de poudre entassées par prudence sous les lits de camp des pionniers détonaient avec une explosion formidable; la hutte volait en éclats, et les parcelles flamboyantes allaient incendier les bâtiments adjacents pour la plupart recouverts de chaume.

Entre-temps la horde incendiaire ne restait pas inactive. Disséminées sur le plateau, les bandes de Mondombero promenaient de hangar en cabane leurs torches enflammées.

Arrivés aux chimbecks des hommes de couleur, les blancs constatèrent avec désespoir que leurs serviteurs avaient déserté en masse, privant ainsi leurs chefs de tout secours, de tout espoir d'arracher aux flammes envahissantes les ballots de marchandises, le matériel, l'outillage, les armes renfermés, deci delà, dans des hangars encore épargnés par les assaillants.

Navrés, le désespoir dans l'âme, ruinés, privés de leurs bagages person-

nels. Brunfaut et Liebrechts, songèrent à fuir la fureur dévastatrice des indigènes; ils gagnèrent en toute hâte sur les bords du fleuve, l'endroit où d'habitude les embarcations de service battant pavillon bleu étaient amarrées.

Aucune pirogue ne se trouvait dans cette baie, où le fétichiste Ibaka venait chaque jour accomplir, en compagnie d'une de ses épouses, une ordalie de désensorcellement.

Brunfaut et Liebrechts crurent entendre au loin, sur la nappe immobile du fleuve, le bruit cadencé de pagaies frappant simultanément les eaux et scandant les conversations animées de rameurs zanzibarites.

L'égoïste garnison noire de Bolobo-Station avait, en désertant, enlevé aux deux commandants une dernière branche de salut.

Les deux infortunés, si brutalement arrachés aux douceurs du sommeil, durent passer le restant de cette nuit terrible cachés dans les massifs de hautes herbes et de fougères arborescentes qui les dérobaient à la vue de bandits plus féroces que les hyènes, mais les laissaient exposés aux attaques incessantes, aux piqûres douloureuses de légions de moustiques et d'innomables vampires ailés.

A l'aube du 14 janvier, après des heures de souffrances et d'angoisses impossibles à décrire, le malheureux Brunfaut, les membres déchirés, ensanglantés par les ronces et les insectes, puisait dans son caractère énergique assez de stoïcisme pour rire avec son compagnon d'infortune de leur situation précaire.

« Quel heureux mortel vous êtes, je pourrais dire même quel veinard, mon cher Liebrechts! Vous échappez au désastre avec des vêtements et une paire de grosses bottes inusables: moi, à part la pauvre gandourah qui pend comme une loque sur mes épaules, je suis aussi nu qu'un ver de terre, et je me demande à quel tailleur je m'adresserai pour reconstituer ma garde-robe.

— On peut se passer de vêtements, mon pauvre ami, le moanga est une saison peu pluvieuse. Mais comment nous soustraire aux poursuites des indigènes, où aller et surtout comment éviter les tortures atroces de la faim?

— Oh! le hasard providentiel a dans notre malheur assez bien fait les choses. Il nous a sauvés du danger imminent d'être déchiquetés comme des obus sous l'impulsion de plus de cent kilos de poudre; il pourvoira à notre avenir. La flottille de Stanley ne peut tarder à être en vue. Le mieux est de rester momentanément blottis dans nos cachettes. »

Deux heures après, Brunfaut désignait du doigt à Liebrechts, dont

l'estomac indocile réclamait impérieusement son premier déjeuner, une dizaine de petites barques remontant péniblement le Congo.

« Nous sommes sauvés, lieutenant : voici notre ami Mabouna, le commerçant batéké, pourvoyeur habituel de la station française établie par le docteur Ballay à Mbossi (embouchure de la Likouba) et qui nous apporte fréquemment en échange des poissons fumés, des rats desséchés et autres comestibles du même genre qui, dans les circonstances présentes, nous paraîtront des mets exquis. »

Brunfaut ne s'était pas trompé. Les pirogues hélées par les deux infortunés commandants de Bolobo accostèrent la rive.

Mabouna, qui plaçait l'amour du lucre au-dessus de tout autre sentiment, opéra le sauvetage des enfants de Boula Matari moyennant des promesses de cadeaux considérables.

On convint de nager à la rencontre de la flottille d'expédition du haut Congo qui, selon toutes probabilités, devait se trouver encore dans les parages de Loukoléla.

La journée du 14 amena la découverte des déserteurs de Bolobo-Station campés sur les bords d'une anse de la rive droite.

Ces serviteurs infidèles reconnurent leurs torts et se placèrent de nouveau sous le commandement des maîtres qu'ils avaient lâchement abandonnés au moment du péril.

Le 15 au matin, la flottille de Stanley, augmentée des pirogues des Batéké, des chefs blancs et de la garnison de Bolobo, s'arrêtait au pied du morne dévasté deux jours auparavant par les sauvages.

Ces forces coalisées débarquèrent, et campèrent dans les journées du 15, du 16 et du 17 sur la hauteur où par trois fois, les turbulents Bayanzi avaient exercé leurs ravages en haine de l'agent général de l'Association.

Ibaka accourut en toute hâte avec une suite nombreuse de sous-chefs et de notables bayanzi pour déclarer aux blancs qu'il était resté étranger au crime commis par une faction de Bayanzi, âmes vendues de Mondombero.

Les termes sincèrement indignés dont se servit le roi de Bolobo pour flétrir l'odieuse conduite des incendiaires persuadèrent Stanley, qui consentit, sur la demande des indigènes présents, à laisser sur le plateau trois fois ruiné les deux commandants Liebrechts et Brunfaut avec un renfort imposant d'hommes de couleur. Mais Brunfaut réclama et obtint l'autorisation de descendre avec la flottille jusqu'à Léopoldville, pour y

reconstituer autant que faire se pouvait sa garde-robe et celle de son compagnon.

Roger, gravement malade et autorisé dès cette époque à rentrer en Europe, se défit généreusement, en faveur de ses compatriotes dépouillés, d'une partie de son bagage d'explorateur.

Le 18, la flottille touchait à Kwamouth, où le lieutenant Pagels activait les travaux ébauchés par le regretté Janssen.

La situation de ce poste avait été admirablement choisie: les natifs, à l'instar de leur chef Makouenntcho, se montraient constamment favorables à la garnison étrangère.

Dans la soirée du 18, Stanley inspectait le poste de Msuata commandé par Ali-ben-Juana, le nyampara zanzibarite, témoin inconsolable de la catastrophe qui avait coûté la vie à son jeune maître. Il y rencontra le docteur Simms, chef de la *Livingstone Inland Congo Mission*, remontant le fleuve avec l'intention d'aller établir une maison évangélique à Misongo, chez les Bateké, devant Tchoumbiri.



UN COMMERÇANT BATEKÉ DE LA RIVE DROITE (D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Le 20, les voyageurs blancs de la flottille admiraient le développement pris par la station de Kinchassa, sous le commandement de M. Swinburne, l'un des agents les plus dévoués à l'œuvre de l'Association internationale.

Après deux heures de halte au port de la capitale du moyen Congo sur le Stanley-Pool, les bateaux jetaient l'ancre dans la baie de Léopoldville.

La future métropole du centre africain prospérait à merveille sous l'impulsion active et intelligente de son architecte de génie, le lieutenant Valcke; les maisons s'élevaient sur une ligne imposante le long de la terrasse bordée de plantations ravissantes; les magasins étaient fournis de vivres, de munitions, d'effets de campement et d'habillement et les habitants blancs et noirs, bien que tout récemment privés des soins du docteur Van den Heuvel, y jouissaient d'une santé parfaite.

Après une absence de près de cinq mois (146 jours), Stanley ramenait intacts à Léopoldville les trois vapeurs l'*En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.* et la baleinière l'*Éclaireur*.

Les équipages des quatre embarcations avaient résisté aux fatigues de ce long et pénible voyage. La mort n'avait fait aucune victime parmi les membres de l'expédition.

Malheureusement, Roger et Stanley avaient été, durant ces cinq mois, cruellement éprouvés par la maladie.

L'explorateur belge, gravement atteint de la fièvre comateuse, se trouvait dans un état de santé assez critique pour que son retour immédiat en Europe fût ordonné.

Ce valeureux champion *récidiviste* de l'exploration africaine, dont le nom est étroitement lié aux tentatives des Belges dans l'Afrique centrale, tant à la côte orientale que sur les bords du Congo, jusqu'à la station extrême des Falls, fut assez heureux pour regagner, en avril 1884, le sol du pays natal.

Les nombreux amis et admirateurs de ce voyageur infatigable lui firent à la gare de Bruxelles une ovation chaleureuse.

« J'ai eu le plaisir, écrivait l'un d'eux le 1er avril, de serrer la main à notre vaillant compatriote Roger, qui part demain pour Blandain, dans le Tournaisis, où il va se reposer dans sa famille. Il est encore très souffrant ; ses jambes sont affreusement ulcérées; il est complètement sourd de l'oreille gauche.

« Mais ces inconvénients momentanés n'abattent pas son courage ; il témoigne déjà du désir de retourner en Afrique aussitôt sa santé rétablie. »

Quant à Stanley, le long voyage pendant lequel il avait exploré le haut Congo sur un parcours de dix-sept cents kilomètres, fondé la station de Loukoléla, atteint l'île Ouana-Rousari en tête des rapides qui portent son nom, discuté sans cesse, palabré, péroré, accompli les cérémonies de l'échange du sang avec les multiples chefs des villages visités, l'avait complètement exténué.

L'agent supérieur souffrait de douleurs rhumatismales dans les reins, contractées en restant assis pendant d'interminables journées sur le pont des étroites embarcations à vapeur, et d'une congestion du foie, conséquence fatale de son manque d'exercice.

Fort heureusement il rencontra à Léopoldville les soins qu'exigeait son état. Un jeune pharmacien, Ernest Courtois, qui s'était naguère improvisé

artilleur lors des troubles de Vivi, s'installa en qualité de docteur au chevet de l'illustre malade.

A peine remis de ses rudes épreuves, Stanley résolut d'inspecter les stations du bas Congo. Mais pour retirer le plus tôt possible de son expédition déjà féconde vers le haut Congo tous les résultats pratiques qu'on était en droit d'en attendre, pour consolider les relations établies, pour réaliser les promesses qui avaient été faites aux chefs indigènes, pour tenter de nouveaux et lucratifs efforts là où de premières tentatives avaient été infructueuses, pour choisir définitivement les emplacements de nouvelles stations entre l'Équateur et l'île Ouana-Rousari, enfin pour ravitailler le poste extrême des Falls et y conduire les agents et le personnel nécessaires à compléter cet établissement, il fallait un voyageur intrépide et décidé, un explorateur rompu aux difficultés, aux traverses de l'existence tropicale, un diplomate expert à manier les makokos fantasques du centre africain sans compromettre l'avenir de l'œuvre pacifique et humanitaire de l'Association, et en même temps un chef blanc capable de s'imposer par son caractère sympathique, ses qualités éminentes, son prestige et ses services rendus au drapeau bleu, aux agents internationaux stationnés en amont de Léopoldville: il fallait en un mot un second Stanley, un autre Boula Matari.

Le choix d'un successeur au commandement de l'expédition du haut Congo n'arrêta pas un seul instant l'agent supérieur de l'Association.

Depuis le mois de février 1882, l'un des officiers belges attachés à l'œuvre africaine avait rendu les services les plus signalés et montré par son esprit d'initiative, par l'intelligente activité de ses déplacements, par le succès incessant de chacune des opérations successives qu'il avait tentées, que la tâche de conduire une expédition de découvertes et de prise de possession sur les rives explorées ou inexplorées des fleuves africains n'était pas, toute périlleuse et délicate qu'elle puisse être, au-dessus de ses forces.

Cet agent, surnommé Boula Matari II par les peuplades indigènes du bas Congo et du Niari-Kouilou, et parfois appelé dans les principaux organes de la presse européenne le *Stanley belge*, était le capitaine Edmond Hanssens.

Son grade, son affabilité, sa bienveillance inaltérable, lui avaient acquis le respect et l'estime de tous les blancs qui coopéraient à la réalisation du projet dû au roi Léopold II; son intrépidité, sa mâle énergie, sa bravoure héroïque, avaient mis à ses pieds les makokos les plus intraitables de la zone qu'il avait explorée; ses lauriers gagnés sur les champs de bataille de l'exploration africaine, l'habileté avec laquelle il avait rem-

pli les fonctions intérimaires d'agent général de l'Association et rangé sous le protectorat de l'étendard d'azur le district des turbulents Bayanzi le désignaient d'emblée au choix de Stanley.

Ce dernier expédia un courrier extraordinaire au vaillant capitaine belge pour l'inviter à se rendre immédiatement à Léopoldville. Le messager rencontra Hanssens à Manyanga-Nord, le 7 février 1884, au moment où le commandant de la division du bas Congo et du Niari venait de confier a Casman la mission de fonder la station de Mukumbi.

Au reçu de la missive de l'agent général, le capitaine se mit en route pour Léopoldville. A mi-trajet, il croisa une caravane conduite par son concitoyen Brunfaut qui, empêché par Stanley de retourner à Bolobo, allait remplir un emploi spécial sur la ligne de raccordement de Manyanga au bassin du Niari.

Mais l'infortuné survivant du désastre de Bolobo ne devait jamais accomplir la dernière mission qui lui fut confiée. Atteint d'une adénite, sorte de bubon résultant d'ulcères mal soignés, Brunfaut put à peine se traîner jusqu'à Manyanga-Nord, où la maladie rebelle l'obligea à réclamer d'urgence son rapatriement.

Entre-temps, le capitaine Hanssens était arrivé le 15 février à Léopoldville; Stanley fut pour lui d'une amabilité sans réserve.

« Je vous remercie, mon cher capitaine, lui dit-il, de l'empressement avec lequel vous répondez à mon message.

« Une lettre du colonel Strauch me rappelait tout récemment que le roi des Belges a pour vous la plus haute estime et vous porte le plus vif intérêt : l'honorable président de l'Association me recommandait en outre d'une façon toute particulière de vous employer dans des services où il vous serait aisé de vous mettre en évidence.

« Vous n'aviez certes pas besoin, auprès de moi qui depuis deux ans ai pu mieux que tout autre juger à sa valeur l'importance exceptionnelle de votre collaboration et apprécier vos qualités remarquables, de recommandations aussi puissantes et aussi chaleureuses ; mais je suis ravi de vous apprendre qu'il existe entre l'auguste initiateur, le président et l'agent général de l'Association, entre la pensée, l'âme et le bras qui président à la réalisation de l'œuvre africaine, une parfaite communauté de sentiments une unanimité élogieuse pour reconnaître l'intelligence, le zèle et le dévouement de votre coopération.

« L'état actuel de ma santé ne me permet pas de reprendre la route des Falls, et c'est à vous qu'il appartiendra d'ouvrir définitivement à la civilisa-

tion la partie du fleuve qui s'étend entre le poste extrême que je viens d'établir dans l'île Ouana-Rousari et la station de l'Équateur.

« La façon magistrale dont vous avez mené jusqu'ici toutes vos entreprises m'est un sûr garant du succès de votre expédition future, et je laisse à votre initiative les soins de la préparer et de la conduire à bonne fin. »



M. ERNEST COURTOIS.

Dès le lendemain, Hanssens s'occupait de l'organisation de son futur voyage; il s'adjoignit en qualité de second le jeune voyageur Amelot, l'ex-chef de la station délaissée de Kimpoko, et choisit de concert avec Stanley les blancs qui devaient composer l'expédition.

On désigna MM. Courtois et le lieutenant suédois Wester, destinés à prendre la direction de la station des Falls.

La flottille du haut Congo, composée de l'*En Avant*, du *Royal*, de l'*Association Internationale Africaine*, de l'*Eclaireur* et d'une nouvelle baleinière

à rames, fut radoubée, remise à neuf, chargée de marchandises d'échange, de matériel, de vivres et de munitions.

Les vapeurs devaient être conduits par les mécaniciens Nicholls, Dress et Guérin, le premier de nationalité anglaise, le second originaire d'Allemagne, le troisième Français, et montés par une cinquantaine d'hommes d'équipage, Zanzibarites, Haoussas, Kroomen et indigènes du Congo. Comme on peut en juger, l'expédition était internationale.

Les préparatifs de départ, bien qu'activement menés par Hanssens, durèrent plus d'un mois.

Le capitaine stimulait l'ardeur de ses ouvriers, en se réservant pour lui-même une part de la grosse besogne d'emballage.

Il passait ses journées dans les magasins, éventrant les ballots pour en extraire les pièces d'étoffes, déclouant et reclouant les caisses, réunissant en paquets les objets de toute nature, empaquetant les boîtes de conserves, mesurant les rations de riz, de légumes secs, destinées au ravitaillement de l'expédition et des stations déjà existantes ou à établir, classant méthodiquement les articles divers qu'il devait donner en cadeaux aux chefs des territoires à acheter, calculant le nombre des mitakos (baguettes en laiton) et autres monnaies nécessaires pour l'entretien du personnel blanc et noir qui l'accompagnerait.

La quantité de travail imposé par la préparation d'une expédition comme celle qu'allait entreprendre le capitaine Hanssens est plus facile à concevoir qu'à décrire.

Heureusement, l'assistance d'Amelot, de Courtois, de Wester et des mécaniciens européens de la flottille ne fit pas un instant défaut au commandant de la zone du haut Congo, et, n'eût été l'inéluctable nécessité où l'on se trouvait d'attendre à Léopoldville le retour d'une caravane expédiée à Vivi, au commencement de mars, pour y chercher des objets à remettre aux tribus arabes de Nyangwé, le départ eût pu avoir lieu vingt jours plus tôt.

La caravane attendue fut seulement de retour à Léopoldville le 23 mars. La journée du lendemain, un dimanche, fut consacrée en partie aux derniers travaux de chargement et aux fêtes improvisées en l'honneur des partants.

Les échos de la capitale future de l'État libre du Congo rediront longtemps encore l'éclat inusité des réjouissances célébrées à l'occasion de la partance imminente d'une expédition qui allait promener sur les rives du fleuve, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falls, l'étendard du progrès et de la justice.

Le pharmacien Courtois, émule à ses heures du fameux baron Brice, relate dans une de ses plus intéressantes lettres le menu du banquet qu'il composa à Léopoldville la veille du départ de l'escadrille du haut Congo.

A titre de curiosité, nous reproduisons ce document culinaire :

Hors-d'œuvre: harengs à la daube, radis, saucisson, beurre de palme.

Entrées : ragoût de *mouton* aux tomates, côtelettes de *mouton* au riz.

Rôti : gigot de *mouton*, purée de pommes de terres. poulets africains, salade laitue, mayonnaise de saumon conservé.

Entremets : imitation de plum-pudding.

Dessert : ananas à l'eau-de-vie, bananes, papayes. maracoujas.

Vins : quelques bouteilles de bordeaux ordinaire, sur lesquelles on avait collé, pour se faire. illusion des étiquettes dorées portant les noms des crus les plus exquis du Médoc et de la Bourgogne; du vrai madère...

Bières anglaises. stout. pale-ale. généreusement offertes par Stanley.

Café et liqueurs assorties : gin et eau-de-vie de troque.

« On remarquera que le menu ne brille pas par la variété des viandes de boucherie, ajoute Courtois; mais faute de grives on mange des merles, et ce repas a été sans contredit le banquet le plus brillant. le plus succulent, le plus animé de tous ceux auxquels des explorateurs exilés à trois cents milles des côtes dans l'intérieur de l'Afrique incivilisée ont assisté. Il y avait *des vins!* quel luxe!... l'eau du Congo était depuis trois mois mon unique boisson.

« A l'issue du banquet, après les toasts et les discours de circonstance. un concert donné par tous les membres présents sous la direction du maestro Amelot jouant de l'accordéon s'est terminé par l'exécution en chœur de la *Brabançonne*...

« J'ai cru revoir, comme dans un rêve, la fin d'un festin de joyeux étudiants belges, un tableau d'un souvenir de ma chère patrie. dont je vais m'éloigner demain encore davantage, en conservant l'espoir et le désir d'y retrouver plus tard tous ceux que je chéris. »

La soirée du 23 réunit dans le spacieux logis de M. Boulanger, agent commercial de la station, tous les hôtes européens qu'hébergeait Léopoldville; en plus, les gros bonnets indigènes du district flanquant de droite et de gauche le potentat Ngaliema, ami plus que jamais avec les enfants de Boula Matari.

A minuit, l'agent général de l'Association, près de quitter aussi Léopold-

ville pour se rendre dans le bas Congo, fait une courte apparition au milieu des invités de M. Boulanger.

Stanley porte la santé du roi des Belges et boit au succès de l'expédition future, au milieu des vivats et des acclamations enthousiastes de l'assistance.

On se sépare ensuite. Hanssens rentré dans sa chambre ne songe même pas à prendre du repos; il s'installe à son pupitre d'explorateur, étale ses cartes du Congo, et écrit à ses parents et amis de Belgique quelques renseignements relatifs à son futur voyage.

Pour l'intelligence des récits qui vont suivre, nous empruntons à la lettre du savant capitaine des passages d'un vif intérêt :

« Le Congo, dont le point exact d'origine n'est pas encore bien connu, peut se subdiviser en trois parties, écrit Hanssens.

La première partie connue sous le nom de Loualaba coule du sud au nord, depuis les sources jusqu'à l'Équateur, par environ 25° 15' de longitude est de Greenwich; son cours est obstrué par des cataractes au nombre de sept, connues depuis 1877 sous le nom de Stanley-Falls.

« C'est sur la rive droite de cette partie du fleuve que se trouve établie, par 4° 15' de latitude sud, la ville de Nyangwé, centre commercial des plus importants, où habitent des masses d'Arabes venus de la côte orientale, localité qui doit à mon avis constituer un jour le trait d'union entre le bassin hydrographique du lac Tanganîka et celui du Congo.

« La deuxième partie du fleuve s'étend des Stanley-Falls au Stanley-Pool; elle décrit d'abord une courbe convexe au nord de l'Équateur, revient dans l'hémisphère austral par environ 19° de longitude est, et coule ensuite jusqu'à Léopoldville dans une direction nord-nord-est, puis sud-sud-ouest.

« La troisième partie, et la plus connue, s'étend de Léopoldville à Banana.

« C'est dans la deuxième partie que je vais opérer pendant le temps qu'il me reste à passer au service de l'Association africaine. Cette zone complètement navigable sur un parcours de dix-sept cents kilomètres (soit trois cent quarante lieues belges!) présente une largeur variable de un à vingt kilomètres.

« A l'heure où j'écris ces lignes, l'Association possède le long de cette partie les stations suivantes :

« 1° Léopoldville; 2° Msuata: stations fondées par Stanley dans le premier semestre de l'année 1882;

« 3° Kwamouth, rive gauche, bâtie par le lieutenant Pagels sur un terrain

reconnu par moi en janvier 1883 et acquis par le regretté Janssen, ce brave et loyal compatriote, compagnon de ma première et heureuse expédition vers le haut Congo;

« 4° Bolobo, fondée par moi en novembre 1882;

« 5° Loukoléla, à environ mi-chemin entre le Stanley-Pool et l'Équateur;

« 6° Équateur-Station, où je retrouverai deux vaillants officiers de notre armée;

« 7° Stanley-Falls, où un poste a été établi dans les derniers jours de décembre 1883.

« D'après l'énumération qui précède, il n'existe ni postes, ni stations dans toute l'étendue de près de onze cents kilomètres qui sépare la station de l'Équateur du poste avancé des Falls.

« C'est à moi qu'il appartient de combler cette lacune, en achetant pour le compte de l'Association les territoires situés aux endroits de la route à parcourir présentant la plus grande importance stratégique ou commerciale, en y établissant des installations définitives et en concluant des traités avec les chefs des tribus intermédiaires, chez qui il serait actuellement impossible de s'installer, mais que nous avons intérêt à ne pas nous aliéner, en raison de la concurrence de la mission de de Brazza.

« Indépendamment de cela, je dois opérer dans la zone inférieure, entre Léopoldville et Équateur-Station, et y faire l'acquisition de points géographiques qui *doivent* absolument devenir la propriété exclusive de la Société internationale. »

La mission confiée au capitaine Hanssens était, comme on le voit, fort compliquée et fort délicate, et susceptible de faire hésiter un homme d'une trempe moins résolue et moins énergique que celle de notre valeureux compatriote.

Mais Hanssens avait une foi entière dans la réussite de sa nouvelle entreprise.

Depuis son séjour en Afrique, durant deux années de voyage de découverte et d'exploration, Boula Matari II avait été en quelque sorte l'enfant gâté du succès : les rudes intempéries du ciel tropical avaient épargné sa robuste constitution; les nègres du bas Congo, aussi bien que les tribus entièrement sauvages du Kouilou et du Niari, s'étaient courbés tour à tour aux pieds de ce mundelé, soit docilement, grâce au langage persuasif de ce généreux philantrope, soit de vive force, sous les représailles victorieuses de ce vaillant soldat.

D'ailleurs les stimulants ne lui manquaient pas pour apporter dans l'accomplissement de sa tâche toute l'intelligence, toute l'activité, tout le zèle qu'il possédait : le sentiment du devoir, l'ambition avouable qui engendre les héros, l'enthousiasme que professait Janssen pour l'œuvre de prédilection de son Roi, et, disons-le, l'amour-propre, le désir de prouver à certains agents anglais de l'Association, enclins à croire les Belges incapables de « décrocher la timbale en Afrique », qu'il en était autrement, l'envie de couper l'herbe sous les pieds de l'opiniâtre explorateur français de Brazza, dans une lutte à armes courtoises bien entendu, où l'habileté et la rapidité de la marche seraient les seules forces mises en jeu, enfin l'espoir de retourner en Europe au terme de son engagement qui allait expirer dans dix mois, après avoir ajouté à ses brillants états de service l'heureuse terminaison de la campagne d'occupation poursuivie au Congo depuis cinq années.

C'est donc animée par les meilleurs pressentiments que la seconde expédition de l'Association, tentée jusqu'aux Falls, s'éloignait de Léopoldville. Selon toutes probabilités, la nouvelle campagne devait durer quinze semaines ou trois mois et demi environ, et le lecteur le verra dans les chapitres qui vont suivre, l'avenir devait prouver que ces heureuses prévisions n'etaient point exagérées.





# CHAPITRE XIV

Départ de Léopoldville. — Mes aventures du *Royal* — M. de Brazza à la pointe de Ganchu. — Curiosité féminine. — Chez le lieutenant Liebrechts à Bolobo.



MALGRÉ les causeries et les libations prolongées de la veille, tous les hôtes, blancs et noirs, de la station de Léopoldville se levèrent comme un seul homme, le 24 février 1884, à cinq heures du matin, aux premiers tintements de la cloche du réveil.

Le déjeuner, le traditionnel café au lait, réunit dans la salle à manger le personnel européen au complet : Stanley, dérogeant à ses habitudes, assistait à cette simple collation. Puis ceux qui partaient roulaient leur lit

de camp, bouclaient leur valise, distribuaient à leurs hommes de couleur des armes et des munitions; les stationnaires se rangeaient en armes, sous les ordres de Stanley; et dans un ordre parfait, comme un bataillon qui défile un jour de parade, la garnison de Léopoldville se rendait au bord de la petite baie, où les coquets vapeurs l'*En Avant*, l'*A. I. A.*, le *Royal*, sous pression, mêlaient leurs lourds nuages de fumée aux vapeurs légères du matin.

Il est sept heures; Hanssens préside aux manœuvres d'embarquement Amelot monte sur l'*En Avant* qui porte le drapeau de commandement et doit recevoir à son bord le capitaine; MM. Wester et Courtois, ce dernier en qualité d'officier de santé de l'expédition, prennent place sur le *Royal* conduit par le mécanicien Guérin; le marin Nicholls et le mécanicien Dress s'installent à bord de l'*A. I. A*; cinquante hommes de couleur s'installent comme ils peuvent dans les embarcations à vapeur ou parmi les ballots et les caisses encombrant les deux baleinières attachées à la remorque des steamers.

Bientôt le capitaine Hanssens donne le signal du départ; les bateaux s'ébranlent: Stanley salue une dernière fois de la voix et du geste le commandant de l'escadrille, et ordonne aux pelotons de la garnison de Léopoldville d'exécuter des salves de mousqueterie. Les détonations couvrent un moment les clameurs, les vivats, les hourras frénétiques des équipages des navires répondant aux acclamations enthousiastes des mille sujets de Ngaliema accourus sur les bords du Congo. Puis les voyageurs perdaient de vue les gracieuses constructions alignées sur la terrasse de Léopoldville et doublaient la pointe de Kallima, devant le village bateké de Mfwa (Brazzaville) où flottait encore sur une hutte indigène le drapeau aux trois couleurs de France.

Le *Royal*, excellent marcheur, avait gagné sur les autres embarcations à vapeur ou à rames une assez forte avance; il naviguait bon premier sur les eaux du Stanley-Pool, lorsque par une fausse manœuvre de son apprenti-timonier, le lieutenant Wester, il toucha contre un rocher.

Une voie d'eau se déclara aussitôt à l'avant du navire et pour réparer cette avarie on dut s'arrêter, perdre l'avance gagnée, et laisser filer les autres embarcations, dont les équipages envoyaient en ricanant aux passagers du *Royal* des compliments de condoléances.

Piqués au vif, MM. Guérin, Wester et Courtois hâtèrent les réparations et accélérèrent à tel point la vitesse du steamer, que le *Royal* dépassa de nouveau la flottille à quelques encâblures en aval de la station de Kinchassa, où le commandant Swinburne adressait aux embarcations amies les saluts de pavillon réglementaires.

Mais le *Royal* devait jouer de malheur ce jour-là. A peine avait-il repris la tête de l'escadre, que son mécanicien désappointé prévenait Courtois et Wester d'un accident survenu à la machine. Les avaries étaient cette fois plus considérables : la machine refusait de fonctionner.

On dut larguer les voiles, virer de bord et aller accoster un banc de sable à fleur d'eau, défendant les abords de l'île Bamu. L'*En Avant*, l'*A. I. A.* et les deux baleinières dépassèrent le steamer avarié, et du pont de ces dernières embarcations partirent de nouvelles bordées sardoniques à l'adresse des marins du *Royal*.

La soirée du 24 fut encore plus émouvante pour l'équipage du vapeur déjà si éprouvé.

On venait de fixer les amarres qui retenaient le *Royal* au banc de sable sauveteur, lorsque éclata soudain une tourmente violente, une de ces tornadas courtes mais terribles, assez fréquentes dans la zone tropicale.

De grosses nuées noires et menaçantes se massèrent à l'horizon ; les coups de tonnerre, succédant presque sans intermittence aux éclairs incessants qui sillonnaient la nue, roulaient, précurseurs d'un orage inquiétant; une bourrasque du sud-ouest souffla avec une rage inouïe, en soulevant des vagues montueuses, résistant victorieusement au courant normal du fleuve.

Au milieu de ces diverses secousses, les amarres du *Royal* se brisèrent, et le bateau filant sur ses ancres courait le risque d'être emporté à la dérive.

Conservant leur sang-froid, les blancs se cramponnèrent aux cordages reliés encore au navire et, secondés par les hommes de l'équipage, ils résistèrent durant de longues heures à la fureur des éléments déchaînés.

A voir ces hommes affolés, courbés en deux sur les amarres, tirant avec l'énergie du désespoir sur le bateau poussé dans tous les sens on eût cru assister aux péripéties émouvantes d'une scène de pêche sur les plages d'un océan, alors que les pêcheurs mettent tout ce qu'ils ont de forces à remorquer un énorme filet, dans les mailles duquel un géant des mers se débat.

Enfin, vers minuit, le calme se rétablit; les nuages noirs disparaissent et le firmament est resplendissant d'étoiles.

De nouveaux cordages de rotang retiennent solidement le *Royal*. Guérin, Wester et Courtois escaladent le navire, s'enveloppent dans leurs grosses couvertures de voyage et s'endorment, mollement bercés par les lames paisibles du fleuve.

A l'aube du 26, la machine du steamer n'étant pas encore réparée, Courtois fit hisser au point le plus élevé de l'îlot sablonneux le pavillon de

l'Association, pour indiquer aux compagnons de voyage, si toutefois un steamer descendait à la recherche des retardataires, l'endroit où le *Royal* s'était échoué.

Aucune embarcation ne fut aperçue; seulement quelques pirogues indigènes passèrent au large de l'îlot et ne furent pas détournées de leur route par les appels réitérés des voyageurs en détresse.

Heureusement, les efforts de Guérin et de ses apprentis aides-mécaniciens, Wester et Courtois, aboutirent a remettre en état la machine avariée. Le *Royal* reprit la navigation et atteignit vers midi le restant de la flotte, occupé à faire du bois pour préparer le dîner dans l'un des multiples îlots sans nom du Stanley-Pool.

Les mésaventures du *Royal* furent rapportees à Hanssens, qui saisit cette occasion pour présenter aux passagers blancs de ce steamer des remontrances amicales.

« Il ne s'agit pas ici de régates, mes chers messieurs, dit le capitaine d'infanterie amené par les hasards inhérents à l'existence d'explorateur africain a exercer les fonctions d'amiral d'une flottille, et vous devrez à l'avenir maintenir autant que faire se pourra le navire que vous montez en vue des autres embarcations.

« Du reste la victoire dans la joute nautique à laquelle nous nous sommes follement livrés a failli vous coûter assez cher, pour que vous ne soyez plus tentés de recommencer la lutte.

« Dans la soirée d'hier, pendant que nous nous étions arrêtés pour vous attendre, un essaim de barques banfunu a entouré l'*En Avant*; les pagayeurs, natifs de Kimpoko, ont aussitôt reconnu dans la personne d'Amelot un fétiche de mauvais augure, et ils ont réclamé a cor et à cri la tête de mon second. L'irritation de ces fétichistes s'est accrue devant mon refus persistant et je me voyais sur le point de recourir à la force pour me débarrasser de ces forcenés solliciteurs. Je n'ai heureusement pas été conduit à cette extrémité que vous auriez été les premiers à déplorer.

« Vous le savez mieux que tout autre, le *Royal* est un précieux marcheur dont il faut ménager les forces : la quille, la machine et la provision de charbon. Nul d'entre vous ne peut prédire si dans quelques semaines, lorsque nous côtoierons les districts des anthropophages, on ne devra pas faire appel à la vitesse de ce navire pour l'envoyer chercher des secours indispensables. »

Les termes de cette réprimande que nous empruntons avec intention à la correspondance d'un compagnon du chef de la seconde expédition du haut Congo, font connaître mieux que tout ce que nous pourrions dire

la bienveillance inaltérable dont Hanssens était animé envers ses subordonnés.

Aussi le commandant de l'expédition ne comptait-il que des amis dévoués, des serviteurs à toute épreuve dans le personnel héterogène qu'il conduisit au cœur de l'Afrique.

Le 26, l'escadrille naviguait en bon ordre près de Kimpoko; dans la matinée, elle s'apprêtait à doubler la passe resserrée du fleuve en amont du Stanley-Pool, passe difficile où règne fréquemment la tourmente, où soufflait alors une épouvantable bourrasque du sud-ouest qui soulevait sur le fleuve furieux des lames énormes roulant des débris d'arbres et de végétaux arrachés aux rivages.

Les mécaniciens de la flottille familiers à ces colères brusques qui dévastent les falaises et démâtent les steamers, opposèrent le sang-froid, l'adresse, la prudence, à la rage momentanée des éléments.

Avec l'assentiment de Hanssens, les embarcations furent amarrées dans la baie de Nyamboua, anse spacieuse et profonde qui s'étale à l'abri des tempêtes au pied des hauteurs de la rive droite du Pool, en amont des falaises blanches, des *dover cliffs* de l'Afrique.

Les voyageurs ainsi préservés purent contempler sans péril le grandiose et terrible spectacle de la tourmente fluviale. Devant eux les lames furibondes, repoussees par le courant, se déchiraient aux écueils, escaladaient les digues élevées des rives et des îlots, avec le bruit lugubre et sourd des coups de canon d'un navire en détresse, et des monceaux d'écume se développaient en immenses éventails sur les rives, égrenant les chapelets de fleurs et de baies des plantes aquatiques.

Dans l'après-midi le vent tomba. Les paquets de troncs d'arbres et d'algues que les flots furieux avaient dispersés en chemin rayaient encore, de çà, de là, la nappe nacrée, presque immobile, pareille à un miroir d'argent.

A six heures du soir, l'obscurité presque complète obligea la flottille à stopper sans même pouvoir choisir un endroit convenable à l'installation d'un bivouac de nuit.

On aborda sur la rive gauche, dans un site marécageux, empesté et infesté de milliers de moustiques où les tentes des explorateurs ne tardèrent pas à se détacher sur un ciel menaçant et brumeux.

Au moment où les voyageurs, se disposaient à prendre un peu de repos, un orage tropical éclata brusquement, accompagné d'une pluie battante. Les larges gouttes d'eau crépitaient sur les tentes; le marais grossissait, montait graduellement; et vers trois heures du matin les fanges débor-

dantes se ruèrent vers le fleuve, en renversant dans leur course les frêles abris des infortunés voyageurs.

Fouettés par une pluie torentielle, plongés dans la boue jusqu'à mi-jambes, les malheureux s'appellent dans la nuit, roulent en tâtonnant leurs tentes et leurs bagages inondés, et s'enfuient éperdus, aveuglés par un assaillant invincible.

C'est un sauve-qui-peut général, une panique indescriptible; la voix du capitaine Hanssens qui vibre comme un appel de clairon sonnant le ralliement n'est plus entendue. L'expédition se débande; Courtois et Wester, pliant sous le faix de leur tente et de leurs bagages, se sauvent à toutes jambes vers le fleuve dont les tons glauques et ternes transparaissaient dans les ténèbres; Hanssens et Amelot suivis de plusieurs noirs courent d'un autre côté, s'enfoncent au hasard sous les voûtes de mangliers rouges massés sur les bords les plus élevés du marais.

L'aube trop lente à venir éclaire enfin de sa lueur blanchissante ce désordre lamentable. On se rejoint, on se compte, les visages défaits des malheureux transpercés jusqu'aux os se rassérènent: on se retrouve au grand complet.

Sauf quelques ustensiles dont la perte était réparable, et que les eaux fangeuses du marais avaient charriés jusqu'au fleuve, l'expédition sauvait son matériel de campement.

Hanssens fit retarder la reprise de la navigation afin de permettre à son personnel de laver et de sécher les effets maculés par l'inondation.

Rien de particulier ne signala le voyage entre ce point néfaste et la station de Msuata.

Dans l'embryon de ville fondée par Eugène Janssen sur les limites du domaine de Gobila, les compagnons d'exploration du capitaine Hanssens rencontrèrent une hospitalité confortable.

Le souvenir du jeune officier belge si tragiquement enlevé à la fleur de l'âge au moment où il allait ajouter un nom à la liste des stations qu'il avait déjà fondées en Afrique, n'était pas éteint dans le cœur des hommes de la garnison, et se mêlait fréquemment aux causeries du soir.

La présence de Hanssens, Boula Matari II, qui avait été, on ne l'a pas oublié, l'ami et le compagnon d'exploration du regretté lieutenant, raviva dans la pensée des natifs la mémoire de Souzou M'pembé. Avec une touchante naïveté, le fétichiste Gobila demanda au capitaine s'il n'avait pas rencontré sur sa route l'âme et le corps de son fils regretté.

« Nous l'avons si longtemps cherché, racontait le mfoum de Msuata. Peut-être le fleuve l'a-t-il emporté dans sa course indomptable vers le

mpoutou, vers le pays des blancs. Depuis la perte de Souzou M'pembé nous sommes tristes, préoccupés et éprouvés par des maux de tout genre, nos plantations ont été détruites par les tornadas, une maladie contagieuse a décimé nos troupeaux de chèvres.

« Assurément, Ali-ben Juana (nyampara commandant de Msuata-Station) se montre sans cesse pour nous un ami empressé, un frère, mais il est sans pouvoir, sans force contre les méchants fétiches dont la rage s'est déchaînée sur notre contrée.

« Rendez-nous de grâce un mundelé aussi bon et aussi puissant que mon généreux fils adoptif. »

Hanssens ne savait que répondre à ces sollicitations pressantes et sincèrement émues. Le désir de satisfaire une créature inculte, mais un grand chef dévoué aux agents de l'Association, et par-dessus tout l'accomplissement d'un devoir, un hommage à rendre à la mémoire d'un compatriote infortuné, inspirèrent le capitaine.

« Je n'ai pas, hélas ! retrouvé sur les eaux la dépouille mortelle du pauvre Janssen, dont plus que vous j'ai déploré la fin si tragiquement prématurée ; les corps des victimes de la terrible catastrophe que nous a racontée Ali-ben Juana dorment ensevelis dans les profondeurs ignorées du Congo.

« Conservez fidèlement le souvenir de ce jeune mundelé, et vouez son nom au respect de vos enfants et de vos sujets.

« Nous élèverons ici même un monument modeste à la mémoire de Janssen. Sur la pierre commémorative où nous écrirons le nom et les actes de ce brave, vous viendrez invoquer l'âme de Souzou M'pembé, vous y conduirez les vôtres, et vous redirez souvent aux pèlerins futurs pourquoi ce mundelé est l'objet de votre pieux attachement. »

Dans la soirée du 28 mars, Hanssens ciselait lui-même sur la face supérieure d'un bloc de rocher équarri le nom de son ancien élève de l'école de la Cambre et y faisait graver à la suite les glorieux états de service du jeune agent de l'Association.

Grâce à la généreuse initiative du premier commandant de la division du haut Congo, un roc inébranlable transmettra à la postérité la plus reculée le souvenir d'un officier dont la nation belge a le droit de s'enorgueillir.

Le lendemain, les bateaux de la flottille jetaient l'ancre dans l'anse septentrionale formée par la pointe de Ganchu, devant un poste civilisé récemment élevé par les agents de la mission française que conduisait M. Savorgnan de Brazza, à l'endroit même qu'avait précédemment choisi le malheureux abbé Guyot assisté du lieutenant Janssen.

Des Krouboys et des Kabindas, armés de chassepots, se rangèrent en bataille sur la rive, sous le commandement de quatre Européens : ils présentèrent les armes aux embarcations battant pavillon de l'Association africaine, et saluèrent d'une triple salve de mousqueterie le débarquement de Hanssens et de ses compagnons.

MM. de Brazza, Ballay, de Chavannes et un jeune homme de nationalité italienne, attachés à divers titres à l'expédition française, se portèrent au-devant des nouveaux débarqués et serrèrent avec effusion la main du capitaine belge, dont le nom et les remarquables travaux en Afrique leur étaient connus.

Les explorateurs fraternisèrent ; une légère collation fut offerte à terre par M. de Brazza aux agents de l'Association internationale. Dans la soirée, le capitaine Hanssens leur offrit à son tour sur le pont du steamer *En Avant*, un banquet qui fut trouvé exquis, étant donnée la situation.

A la fin du repas, l'officier de marine français but à la santé de l'officier belge, à l'avenir des deux missions sœurs et à la prospérité de la société présidée par S. M. Léopold II, le plus grand philanthrope du siècle.

Les Belges et les agents au service du drapeau bleu applaudirent à tour de bras ce toast vraiment fraternel. Hanssens improvisa une réponse chaleureuse ; mais avec une franchise louable, et tout en avouant qu'il professait la plus grande admiration pour le célèbre explorateur français, il se déclara prêt à faire tout son possible pour occuper avant lui, au nom de l'Association internationale, les points stratégiques et les positions importantes situés en amont.

« Votre déclaration est-elle un cartel, mon cher capitaine? dit en souriant l'explorateur français. J'accepte le défi, nous jouterons chacun à qui rangera le premier sous le protectorat d'un drapeau libérateur et humanitaire les districts incivilisés et inexplorés des anthropophages du centre africain.

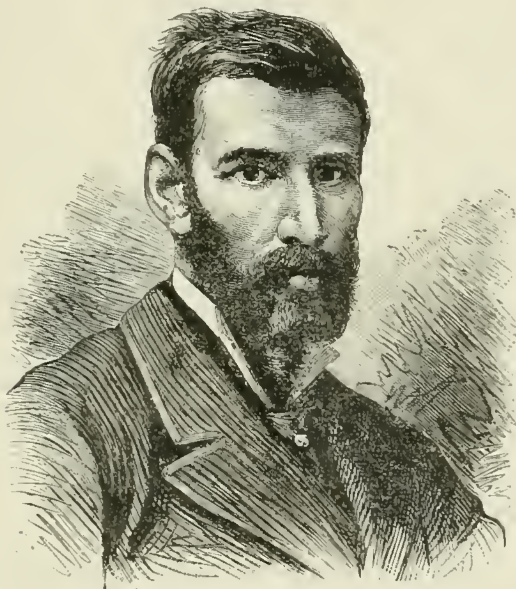
« Mais, quoi qu'il arrive, nous resterons toujours bons amis, car nos missions ne sont pas rivales. Comme l'auguste initiateur et les promoteurs de l'Association africaine, les philanthropes français qui m'ont commissionné n'ont eu d'autre but que de patronner une œuvre d'un caractère éminemment humanitaire : mon expédition et la vôtre sont des manifestations anti esclavagistes, de rudes et laborieuses entreprises tentées contre les négriers, et en vue d'ouvrir pacifiquement à la civilisation, aux peuples producteurs, les vallées populeuses mais incultes de ces régions équatoriales. »

L'officier de marine disait vrai. M. Savorgnan de Brazza dirigeait une

expédition française différant totalement des entreprises ordinaires tentées sur les mers lointaines par son gouvernement.

Sa mission n'était pas de doter la France d'une nouvelle colonie, mais d'étudier le centre de l'Afrique, d'éclairer le commerce français sur ses ressources, d'introduire chez des peuplades sauvages les premiers rudiments de la civilisation.

Le résumé succinct des travaux successivement accomplis en Afrique par l'officier français dont le nom sera inscrit dans les annales de la découverte et de l'exploration à côté de ceux de Stanley et de Hanssens sera, croyons-nous, bien accueilli par nos lecteurs.



M. DE BRAZZA.

En 1875, Savorgnan de Brazza, alors jeune enseigne de vaisseau, secondé par un groupe de capitalistes français, entreprit l'exploration de l'Ogoué, persuadé que cette route qui marche devait être la voie la plus directe et la plus facile relativement pour atteindre le cœur de l'Afrique, ce sphinx redoutable à qui nul homme civilisé n'avait encore arraché son énigme, ce pays légendaire dont le soleil et les prétendus sables brûlants semblaient avoir arrêté à travers les siècles la marche cependant hardie de la race blanche.

De Brazza explora vaillamment durant trois années les rives populeuses de l'Ogoué.

De retour en France, le jeune explorateur fut acclamé par ses compatriotes.

Le gouvernement comprenant la nécessité de sauvegarder et d'étendre dans les contrées africaines qu'il avait découvertes l'influence et le prestige du nom français, chargea de Brazza d'aller, en compagnie du docteur Ballay, continuer l'œuvre qu'il avait commencée en 1875.

De Brazza quitta cette fois l'Europe le 26 décembre 1879. Il partit seul et sans retard, car il désirait, en bon patriote, assurer à sa patrie une priorité de droits et d'occupation sur la zone de l'Afrique occidentale qu'il avait parcourue.

Le docteur Ballay, chargé de terminer les préparatifs de l'expédition, devait le rejoindre en Afrique, et lui amener des vapeurs démontables destinés à naviguer sur l'Alima et le Congo.

Préalablement M. de Brazza, mis par le ministre de la marine en rapport avec le comité français de l'Association internationale, reçut de ce comité des instructions consistant à choisir l'emplacement de deux stations hospitalières et scientifiques accessibles à tous les Européens.

L'une de ces stations, Franceville, fut établie sur le haut Ogoué, elle servit de point de départ pour le Congo à l'expédition française : l'autre sur le Congo même, à Mfwa (Brazzaville), et qui fut, comme on le sait, respectée par Stanley en 1881.

Une route carrossable de cent vingt kilomètres fut ensuite ouverte, par les soins de la mission de Brazza, entre Franceville et un point choisi sur l'Alima pour lancer les vapeurs démontables et arriver rapidement, en naviguant sur cet affluent de droite du Congo, au centre de l'Afrique.

Laissons l'explorateur français poursuivre l'œuvre humanitaire qu'il a entreprise et que la France, dans une heure d'enthousiasme, a moralement et financièrement appuyée : de Brazza ouvrait des routes nouvelles au commerce du monde dans une zone territoriale aussi vaste que les territoires réunis de la France et de la Belgique.

Le 30 mars, l'expédition Hanssens atterrissait à midi sur la rive droite, près de l'embouchure de la Lawson, en territoire bateké.

Les blancs, assistés d'un interprète, font une excursion de quelques heures sur la rive méridionale de cet affluent, arrivent dans un village bateké très populeux, où leur venue excite à un haut degré la curiosité de la population et surtout celle toujours et partout en éveil des filles d'Ève.

« Les femmes, écrit Courtois, ne sont pas si craintives qu'en aval : elles nous croient des nègres barbouillés de blanc, et manifestent le désir de nous frotter le visage pour voir si nous ne déteignons pas.

« Je me prête à cette fantaisie. L'une d'elles s'approche de moi, me frictionne les joues, le nez, les lèvres de sa main mal lavée, puis elle contemple avec étonnement ses doigts qui n'ont pas changé de couleur, et elle affirme à ses compagnes la parfaite authenticité de mon teint.

« Son examen n'en reste pas là; elle m'enlève mon casque, me passe la main dans les cheveux qui, entre parenthèses, n'ont pas été coupés depuis tantôt cinq mois et me font ressembler à un chevalier du siècle de Louis XIV, ou mieux à un brigand calabrais de notre époque; elle pousse des cris d'étonnement, et part à mon nez d'un éclat de rire que j'impute à son manque total d'éducation.

« De la tête elle passe à mes pieds; elle observe d'un regard naïf, enfantin, mes chaussures, gros souliers de chasse dont les semelles déjà usées commencent à bâiller; elle s'assied ensuite devant elles, comme pour mieux les contempler, et sans rien dire, mais abusant de la liberté complète que je lui laissais (elle me maniait depuis un instant comme si j'eusse été un automate en caoutchouc, et je n'opposais aucune résistance), la curieuse prend un de mes pieds, le place sur ses genoux, et se met en devoir de délacer ma chaussure avec une adresse que lui eût enviée le premier garçon d'une boutique de cordonnerie. Puis dextrement elle enlève ma chaussure, tire ma chaussette et contemple avec une réelle surprise la couleur blanche de mes orteils.

« Je remets ma chaussure sans le concours de la négresse dont la curiosité paraît satisfaite, et qui s'est éloignée pour causer avec ses compagnes.

« J'avais à peine lacé mon soulier que la négresse revenait vers moi.

« Cette fois, ne sachant plus jusqu'où l'indiscrétion de cette noire fille d'Ève pourrait aller, je lui désignai du doigt mon camarade Amelot.

« Amelot fouille dans l'une de ses poches, en retire un ocarina et siffle dans cet instrument l'air de la *Valse des cent vierges*.

« Tout aussitôt les Vénus noires, dont l'attention s'était concentrée sur moi depuis le bizarre conseil de revision auquel je m'étais soumis, courent sus à Amelot, s'arrêtent bouche béante à deux mètres du musicien, écoutent avec un recueillement inexprimable les accents harmonieux du maestro qui, la valse finie, souffle une ritournelle entraînante, l'air de polka le plus dansant de son répertoire inépuisable.

« Les négresses se sentent comme enlevées, et d'emblée, sans mot d'ordre, sans entente préalable, elles s'ébranlent l'une après l'autre, pren-

nent leurs distances et se livrent aux entrechats les plus grotesques, aux pirouettes les plus comiques.

« Jamais sirène de la mythologie n'obtint par ses roulades versant le baume de l'oubli un résultat comparable au succès, au triomphe que remporta Amelot.

« Les femmes ne se souciaient plus de vérifier la couleur de nos têtes, de nos orteils, de nos poitrines. Elles étaient sous le charme de la danse, elles n'écoutaient même plus la musique du maestro, battaient des mains à contretemps, se balançaient en chœur, se déhanchaient, exécutaient en un mot les figures chorégraphiques de leur quadrille national, et paraissaient, tant certaines de leurs poses étaient lascives et impudiques, se douter peu ou point de notre présence.

« Autour d'elles, la population masculine du village s'était groupée en désordre. Les dilettanti de la localité apportaient les tambours, les fifres, les trompes d'ivoire, les marimbas et tous les instruments innomables qui composent un orchestre nègre.

« Les guerriers accouraient avec leurs lances et leurs bannières, leurs carquois, leurs mousquets à silex, leurs sabres ébréchés, leurs énormes couteaux et leurs boucliers.

« Les musiciens, coiffés de leurs bonnets à plumes se rangèrent autour du chef de fanfare de l'endroit qui, à cheval sur les épaules d'un esclave, battait la mesure, scandait de la voix et du geste l'étrange cacophonie musicale dont nos oreilles menaçaient de saigner.

« Hanssens, mes camarades, sans en excepter Amelot qui avait depuis un instant reconnu l'inutilité de son concours instrumental, et moi, tous rangés sous un bananier au large et ravissant feuillage constituant un incomparable parasol, nous goûtâmes fort ce spectacle d'une réjouissante sauvagerie, provoqué par le talent musical de l'un d'entre nous.

« Mais on se lasse de toute chose; et j'avoue pour ma part avoir eu assez, après une heure, de la vue de ce ballet mi-comique dont la musique et les scènes étaient d'une désespérante monotonie.

« Le devoir, les labeurs sérieux nous rappelèrent fort à propos. Nous prîmes congé de l'aimable population de ce village batéké, en emportant les souvenirs inoubliables de la curiosité des femmes.

« A six heures du soir, nous soupions au milieu des nôtres, à l'embouchure de la Lawson. La nuit, d'une sérénité parfaite, ne nous ménagea pas de surprises désagréables; et le 1er avril, jour des poissons, nous nagions, où plutôt nos embarcations nageaient sur le Congo, et nous

emportaient à toute vitesse vers le pays de Bolobo, ce royaume du légendaire Ibaka dont les sujets ont à diverses reprises manifesté le désir d'être *éclairés* par les blancs, de voir clair dans la nuit à la lueur des flammes de l'incendie de la station. »

Dans la journée du 2 avril, la flottille côtoyant la rive orientale du fleuve passa, sans s'y arrêter, devant la capitale du roi de Tchoumbiri qui, mécontent de ne pas avoir reçu la visite des mundelés, dépêcha à



LE CHEF A CHEVAL SUR LES ÉPAULES D'UN ESCLAVE, BATTAIT LA MESURE.

leur poursuite ses meilleurs pagayeurs montés sur ses plus légères pirogues.

Hanssens, convaincu que son émule de Brazza tenterait par voie de terre, en usant de la plus grande célérité possible, une exploration chez les Bangala, habitants de la rive gauche du Congo, était peu disposé a perdre son temps en conversations oiseuses, dans les districts indigènes où l'influence du drapeau bleu étoilé d'or n'était pas menacée. Il fit accélérer la vitesse des embarcations.

A la nuit tombante, les bateaux jetèrent l'ancre dans un canal dont les eaux murmurantes clapotent entre le bord oriental d'un îlot stérile

où des pêcheurs indigènes ont élevé des huttes au pied de quatre palmiers géants, et la rive gauche du Congo, basse et prodigieusement fertile.

Les voyageurs débarquèrent sur cette rive, et installèrent le bivouac à la lisière d'un bois ravissant, parmi les grandes herbes et les lianes rampantes.

Le lendemain, à la pointe du jour, Hanssens, déjà embarqué, s'apprêtait à donner le signal du départ, lorsque le mécanicien du *Royal* signala au capitaine l'absence de MM. Wester et Courtois.

Ces deux derniers, pensant que l'ancre serait levée comme d'habitude, à sept heures du matin, s'étaient furtivement glissés, dès l'aube, hors du campement dans l'intention bien excusable de prendre une vue du ravissant paysage que les bords du Congo présentaient à cent mètres en amont de la halte.

En artiste désireux de conserver la vision tout entière de son voyage en Afrique, Courtois s'était muni, avant de quitter l'Europe d'un de ces appareils à l'aide duquel le premier venu peut s'improviser photographe.

Le capitaine Hanssens, mécontent du retard que lui occasionnaient les goûts artistiques de son compatriote, se mit lui-même à la recherche des retardataires.

Il les aperçut au moment le plus solennel de leurs opérations : Wester, accroupi dans les herbes, maintenait le trépied supportant la boîte photographique ; Courtois, la tête cachée sous un lambeau de toile noire, fixait le cliché ; ni l'un ni l'autre, tant ils étaient absorbés par leurs occupations, n'entendirent les bruissements des herbes foulées sous les pas de Hanssens.

Celui-ci saisit le bras de Courtois qui, sans détourner la tête et de ce ton de voix habituel aux photographes prononça les paroles traditionnelles, légèrement modifiées :

« Ça commence ; ne me poussez pas ! »

Le capitaine partit d'un franc éclat de rire.

« Eh bien, messieurs, dit-il, les vapeurs sont sous pression : nous devrions être en route à cette heure. Avez-vous oublié les termes de mon speech à M. de Brazza ?

— Mais, commandant, était-il permis de quitter un site aussi délicieux que celui qui s'étale à notre vue, sans emporter un vivant souvenir, une reproduction de ce tableau ? Ce n'est pas une photographie incolore qu'il en faudrait, c'est un pastel, une copie fidèle retraçant l'harmonieux ensemble de ces falaises de la rive droite, où meurent les lames amollies



L'ILE DES QUATRE PALMIERS.

du fleuve ourlant d'un liséré d'écume une couche rocheuse de couleur rouge tendre, et confondant avec les teintes lapis-lazzuli du ciel leur tons de rouille et de vert; puis cet îlot où quatre palmiers géants semblent de leurs frondes étiques protester contre les dômes touffus et l'enchevêtrement inextricable des rameaux, des arbres séculaires, des vignes vierges et des plantes arborescentes de la rive gauche.

— Le paysage est en effet ravissant, mon cher monsieur Courtois. J'ignorais vos goûts et votre talent artistiques: je suis heureux de les connaître, ils seront probablement profitables à l'expédition Pour le moment, installez-vous à bord du *Royal:* admirez la nature en compagnie de M. Wester, mais sachez que nous devons côtoyer aujourd'hui le district des turbulents Bayanzi, qui lors du dernier voyage de M. Stanley ont décoché la moitié de leurs munitions de guerre contre les quilles des steamers, et tenez compte de cet avertissement. »

Néanmoins, contrairement aux prévisions du chef de l'expédition, les habitants des villages en aval de Bolobo assistèrent, impassibles, au passage des embarcations de la flottille.

A cinq heures du soir, Hanssens, en serrant la main de son compatriote Liebrechts, eut l'explication de l'attitude pacifique des populations riveraines soumises au sceptre d'Ibaka.

« Depuis un mois, dit le lieutenant d'artillerie, le pays est entièrement tranquille. Ibaka s'est mis en quatre, peu de temps après le dernier incendie de Bolobo, pour faire payer à Mondombero et aux chefs des villages indigènes qui avaient participé au crime des indemnités considérables.

« De nombreuses contestations ont été soulevées, et il ne se passa guère de jours, pendant la seconde quinzaine de janvier et le mois de février suivant, sans que deux ou trois villages des environs ne se livrassent bataille.

« Je m'empresse d'ajouter que généralement ces combats étaient peu sanglants; les indigènes luttaient pendant une semaine entière, mettaient en ligne trois ou quatre cents guerriers, et il n'y avait ni tués, ni blessés de part et d'autre.

« Quotidiennement, chacun des chefs belligérants venait m'importuner pour que je prisse son parti; et longtemps il m'a été difficile de leur faire comprendre que mon devoir était de me tenir en dehors de leurs querelles.

« Enfin j'y suis parvenu; ils ne m'ont plus fatigué de leurs folles exigences, mais le territoire de la station est devenu, en cas de contestation, le lieu de réunion des chefs. Ici ils se sentent en sûreté, et ne craignent

pas de tomber victimes d'un guet-apens, comme cela leur arrivait lorsqu'ils tenaient ailleurs leurs délibérations; ils m'ont dit même : « Chez l'homme blanc, dont nous sommes les amis, chacun de nous se sait à l'abri d'une attaque, le mundelé est notre frère à tous, et lorsque nous aurons entre nous des motifs de brouille, il sera l'arbitre obéi, le juge impartial de nos discussions. »

« Peu à peu les chefs, arrière-chefs, sous-chefs, fils de chefs, et voire même la plupart des hommes libres du district sont venus me soumettre des questions de droit local, que j'ai toujours tranché au mieux des intérêts des parties adverses; mes jugements m'ont acquis, outre une renommée de justice et d'impartialité, la confiance des populations bayanzi. Ma station renaissante est un aréopage où je suis à la fois président, juge et juré. Ibaka met à mes pieds sa couronne, il est mon plus assidu et mon plus servile courtisan; j'use de mon influence, du pouvoir que m'ont confié les notables de la contrée, pour inculquer aux Bayanzi le respect du drapeau de l'Association. Comme vous le voyez, ce drapeau flotte sur mon logis, à côté du pavillon de notre chère Belgique: l'un et l'autre sont, je l'espère, à tout jamais implantés sur le plateau de Bolobo. »

Hanssens embrassa avec effusion son vaillant compatriote, qui venait en termes si modestes de narrer le plus brillant résultat auquel pouvait aspirer un mundelé exilé chez les peuplades sauvages du Bolobo.

Le commandant de la division du haut Congo inspecta la station et félicita chaleureusement Liebrechts de l'activité surprenante qu'il avait déployée dans la réédification des bâtiments.

Le lieutenant belge présenta à son supérieur son adjoint, M. Vannérus, officier suédois, à qui revenait aussi une bonne part des éloges décernés.

Dans la matinée du 4 mars, les blancs de passage à Bolobo envahirent la salle à manger de la station, qu'ils transformèrent en salle de correspondance.

On mit au pillage le papier administratif, l'encre et les plumes du lieutenant Liebrechts, et des monceaux de lettres, rédigées en français, en suédois, en anglais, en allemand, mentionnèrent chacune des phrases à peu près identiques, pouvant se traduire ainsi :

« Je quitte aujourd'hui Bolobo à midi précis; je confie mes correspondances à M. Liebrechts, qui se chargera de les faire parvenir à Léopoldville.

« Le capitaine Hanssens nous ayant avisés de l'impossibilité où nous nous trouverions d'expédier avant les mois d'août ou de septembre des nouvelles à nos parents ou à nos amis d'Europe, soyez sans crainte au

sujet de mon futur et long silence; je me porte actuellement comme un charme, et je partage cette faveur avec tous mes compagnons de voyage. »

A midi précis, en effet, les bateaux levaient l'ancre en présence d'Ibaka, de ses femmes et de nombreux flâneurs nègres; les blancs échangeaient de la main des signes d'amitié avec les lieutenants Liebrechts et Vannérus, et aux cris d' « Au revoir ! au revoir ! » les partants mêlaient des recommandations dernières concernant l'envoi immédiat d'un messager pour porter à Léopoldville leur volumineuse correspondance.

Liebrechts s'acquitta sur-le-champ de ces commissions.

Il expédia vers Léopoldville son unique canot de service, dont la boîte aux lettres entièrement remplie contenait des missives datées de Bolobo (centre africain), et destinées à être lues trois mois après en Belgique, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède et en Norvège.

Entre-temps, l'escadrille filait vers l'Équateur; cette fois Courtois avait pris à bord de l'*En Avant* la place d'Amelot.

L'officier de santé de l'expédition avait fait cette mutation pour se rapprocher du mécanicien Nicholls atteint depuis la veille par la fièvre intermittente.

Amelot, qui avait déjà fait un apprentissage de mécanicien dans le bas Congo, conduisit le *Royal*, et Guérin remplaça sur le bateau amiral le fonctionnaire indisposé.

Le pont de ce bateau était d'une exiguïté telle que le pauvre Courtois de moyenne stature, éprouva toutes les peines du monde à se caser commodément à côté de son malade.

Malgré son désir, Hanssens n'avait pu héberger son compatriote dans la cabine où il était logé à bord de l'*En Avant*.

Cette petite cabine, que Stanley avait fait construire à l'arrière de son bateau de prédilection, contenait un cadre en bois formant lit, une petite table, une chaise et quelques porte manteaux. Sa hauteur, proportionnée à la taille au-dessous de la moyenne de l'agent général de l'Association, était telle, que le capitaine Hanssens, dont un officier de grenadiers eût envié la taille et la prestance, ne pouvait se tenir dans sa chambre à coucher autrement qu'assis, couché ou plié en deux.

En outre, comme le chef de l'expédition avait déposé pêle-mêle sur la couchette de la cabine divers colis et paquets renfermant les articles précieux que la pluie aurait pu avarier ou gâter ailleurs, et ses bagages personnels, la chaise et la petite table étaient les seuls meubles disponibles de la chambre de l'amiral (c'est ainsi que les blancs, imitant en cela l'exemple de Hanssens, avaient baptisé ce local.

« Comme vous voyez, écrivait le capitaine à l'un des siens, en lui donnant la description de son logis flottant, ce n'est pas précisément le comble du confortable, mais à la guerre comme à la guerre ! je ne suis pas venu en Afrique pour me rouler dans la ouate.

« Je ne me tiens d'ailleurs dans cette cabine exiguë que lorsqu'il pleut très fort, et quelquefois pour manger, pour écrire ou pour faire la sieste sur l'unique chaise qu'emporte mon expédition.

« Je passe le reste de mon temps à l'avant du bateau, pressé comme un hareng entre des hommes de couleur et des caisses : mais je suis mieux placé pour respirer l'air, pour ressentir le ravissement produit par la course, pour examiner ce pays, pour contempler des tableaux absolument nouveaux et complètement inédits, pour entasser en un mot dans ma mémoire les souvenirs nombreux et précis d'un voyage que je vous conterai dans dix mois, à mon retour sous le ciel de la Belgique, plus sombre mais plus cher à mon cœur que celui qui darde en ce moment sur la fragile toiture de ma cabine les rayons de son soleil de feu. »

Hélas ! pourquoi n'a-t-il pas été donné à Hanssens d'accomplir cette promesse? Combien de descriptions fidèles et maintenant à jamais inédites, combien de pages éloquentes, de documents historiques et scientifiques, d'observations utiles et précises, de réflexions saines et larges concernant les pays étranges où se sont arrêtés les regards de l'explorateur belge, manquent aujourd'hui à l'historiographe chargé de retracer une a une les découvertes et les étapes multiples d'un illustre défunt !





# CHAPITRE XV

Une excursion à Ikoutou. — Station de Ngombé. — Un mariage dans l'Oubangi. — La rivière Mboungtou. — Les Bangala et le *mossolo* du mundelé. — Coquilhat chef de la station d'Iboko.

DOUZE jours après avoir quitté Léopoldville, l'expédition Hanssens campait à la fin de la journée du 5 avril sur un îlot parallèle à la rive droite, devant le village batéké de Mbossi.

Le lendemain, au point du jour, on apercevait le drapeau tricolore français sur la hutte la plus élevée du village établi sur la pente d'une falaise couverte de bananiers et de sorghos et tombant à pic, par son versant septentrional, dans les eaux brunâtres d'une grosse rivière appelée Likouba.

Hanssens, sans songer à porter la moindre atteinte à l'influence que la mission française avait acquise sur la rive droite, voulut, dans l'intérêt de l'Association, rendre visite aux habitants de la rive gauche et les déterminer, par des présents et des paroles amicales, à se ranger sous la protection de la Société internationale, dans le cas où ils n'auraient pas encore accepté le protectorat de la France.

Le capitaine confia à Courtois le commandement provisoire de la flottille et, accompagné de dix hommes de couleur, il redescendit le fleuve sur une des baleinières pour gagner vers l'est une rangée d'îlots d'où l'on voyait s'élever des nuages de fumée indiquant qu'ils étaient habités.

Hanssens accosta le premier de ces îlots et y rencontra des indigènes occupés à brûler des herbages.

Questionnés par le mundelé, les natifs répondirent amicalement, qu'ils faisaient du sel et qu'ils habitaient Ikoutou, bourgade située vers l'est.

« N'avez-vous jamais vu d'hommes blancs? demanda Hanssens.

— Oh! bien des fois nous avons vu passer les pirogues de Boula Matari, et nous connaissons aussi le frère de sang de Nabouna, un blanc grand féticheur, homme à médecine (le docteur Balay), dont les maisons pleines de fusils, de poudre et d'étoffes magnifiques sont à Mbossi, sur l'autre rive.

— L'homme à médecine dont vous parlez a-t-il visité votre village?

— Non, mais il a promis de revenir et d'aller avec nous rendre hommage à notre mfoum Ikoutou. »

« Décidément, pensa Hanssens, je devance fort heureusement les agents de mon émule de Brazza; puis s'adressant aux sauniers, il décida l'un d'eux à lui servir de guide et d'interprète jusqu'à Ikoutou.

La baleinière, sur les indications de l'indigène, redescendit le fleuve à travers un labyrinthe de canaux, et vint atterrir à la rive gauche, en un point où la berge peu élevée était d'un accès facile.

Confiant la garde de la baleinière à six de ses rameurs, Hanssens s'engagea sous la conduite du guide, avec les quatre autres pagayeurs portant des ballots, dans un sentier conduisant au village d'Ikoutou.

Ce sentier, étroit et capricieux comme toutes les pistes indigènes, zigzaguait à travers des fourrés inextricables d'arbustes et de hautes herbes dont les ramilles épineuses et les tiges emmêlées abritaient des nuées d'insectes aux couleurs vives et brillantes, mais audacieux et avides.

Dédaignant la peau noire et rugueuse des enfants de l'Afrique, ils s'acharnaient de préférence aux mains et au visage du malheureux pionnier blanc qui ne savait comment repousser ces attaques incessantes.

Les bourdonnements, les piqûres, les morsures des taons, des moustiques, des insectes de tout genre et de toute taille, les ronces et les épines, les caresses brûlantes du soleil tropical, telles furent pour Hanssens, durant deux heures d'une marche difficile, les douloureux incidents de la première partie du trajet.

Au bout de la savane, le tracé suivi décrivait une courbe vers le sud, longeait une forêt montueuse qui, aux dires du guide, était l'habitat favori des chats-tigres et des léopards, puis il inclinait brusquement vers l'est, laissant sur la gauche des masses sombres et profondes de verdure d'où sortaient un fracas d'eaux rugissantes, des grondements et des sifflements humides, rappelant à l'explorateur le vacarme des rapides et des chutes du bas Congo.

Après vingt minutes de marche, la petite caravane s'arrêtait sur les bords d'un torrent, à quelques mètres de cataractes dont le mugissement se mêlait au terrible concert des cascades tombant du haut de rochers énormes hérissés d'une végétation séculaire, d'un fouillis d'arbres et de lianes où le feuillage vert-noir des mangliers dominait les frondes du phrynium et s'empourprait des fleurs écarlates de l'ipomée parasite.

Au-dessus du torrent, à cheval sur les falaises rocailleuses, un tronc d'arbre colossal, renversé par la tempête, semblait comme un pont hardiment suspendu, défiant les marcheurs à tenter sur sa croupe arrondie le passage de la rivière.

Hanssens voulut suivre d'abord cette voie périlleuse ; mais son guide l'en dissuada. Le tronc d'arbre vermoulu ne résisterait point, disait-il, aux pas légers et rapides d'une panthère : d'ailleurs, au pied même de la cataracte, cette rivière sans profondeur offrait un endroit guéable.

Pour prouver au mundelé la véracité de ses assertions, le noir cicérone, nu jusqu'à la ceinture, s'engagea résolument dans le torrent, et reparut dix minutes après sur la berge opposée, d'où il encouragea du geste le blanc et ses compagnons à suivre son exemple.

Les serviteurs de Hanssens se disputèrent alors l'honneur de le porter. Le capitaine grimpa sur les épaules du plus vigoureux d'entre eux ; et à la queue-leu-leu, les trois noirs chargés des ballots, le quatrième transportant fièrement son maître, traversèrent le torrent.

A cent mètres de la rive droite de ce cours d'eau, affluent sans importance du Congo, appelé par Hanssens torrent d'Ikoutou, s'étalait le village du même nom, terme du voyage ardemment souhaité par les quatre porteurs épuisés.

Le mfoum de l'endroit, potentat bayanzi, fit un bon accueil au visiteur

blanc et reçut avec un joyeux empressement les riches étoffes et les objets d'échange que contenaient les ballots.

Ce vassal d'Ibaka connaissait à peine le nom de son suzerain, le roi de Bolobo, mais il avait fréquemment entendu parler de Boula Matari et des hommes de couleur blanche qui accomplissaient sur les bords du Congo des merveilles de génie et d'audace.

Il accepta, sans en comprendre peut-être toute la portée, les traités d'amitié et d'alliance que le capitaine Hanssens, au nom de l'Association internationale, soumit à son approbation ; il admira surtout l'étoffe soyeuse du drapeau bleu au milieu duquel scintillait une étoile dorée, et manifesta le désir de planter sur la toiture de toutes ses huttes, à côté des crânes humains décharnés qui les paraient déjà, de nombreux étendards de l'Association.

Hanssens fit observer à ce sauvage que le drapeau bleu, emblème de paix et d'humanité, serait déplacé au milieu de débris humains, mais les généreuses observations du capitaine ne furent pas comprises, et les drapeaux qu'il laissa au chef d'Ikoutou, avec recommandation expresse de les montrer à tous les voyageurs blancs qui visiteraient son village, furent hissés sur les huttes du mfoum bayanzi à côté des hideux trophées rappelant des sacrifices humains.

A la fin de cette journée, après avoir généreusement récompensé son guide qui l'avait ramené au point de départ, le capitaine retrouvait ses fidèles rameurs inquiets de sa longue absence, mais affamés et réclamant leur repas du soir.

« Vous avez faim, mes braves amis, je souffre comme vous de cette maladie passagère et curable. Patientez encore un peu, faites force de rames, nagez vigoureusement, dans deux heures nous stopperons près de l'*En Avant*. Ma journée a été bonne, il y aura pour chacun de vous un supplément de ration, un quart de gin. »

Ranimés par cette promesse, les noirs cessèrent de murmurer et se plièrent sur les pagaies. La baleinière, docile aux inflexions de la barre gouvernée par Hanssens, soulevée sur la nappe dormante d'innombrables canaux, vola, effrayant dans sa course les ibis attardés parmi les herbes des rives ; elle toucha terre, à la nuit tombante, à côté des steamers, devant les tentes des voyageurs dressées çà et là dans les sombres massifs herbacés, reproduisaient sur leurs toiles blanches, à la lueur des feux de bivouac, les silhouettes fantastiques des noirs occupés à préparer le souper.

Courtois, Amelot et Wester avaient attendu leur chef pour se mettre à table. Il y avait ce soir-là un service exceptionnel : ragoût d'hippopo-

tame, friture de petits poissons et rôti d'antilope; le tout résultant des exercices variés auxquels s'étaient livrés les blancs pendant l'absence du capitaine.

La chasse et la pêche peuvent, dans ces parages, suffire à l'alimentation d'une armée. Le gibier d'eau pullule dans les îlots herbeux; les hippopotames encombrent les canaux du fleuve, sans gêner la circulation d'innombrables poissons de toutes dimensions; les antilopes y courent partout, mais sont moins nombreux que les buffles rouges, plus petits et néanmoins aussi terribles que les buffles noirs de la zone orientale.

Hanssens remercia ses compagnons de leur délicate attente et surtout de l'agréable surprise qu'ils avaient ménagée à son estomac impatient.

Tout en mangeant et en mêlant à son récit des éloges sur le souper succulent, sur la façon dont le maître-coq Courtois avait préparé chaque mets, le capitaine raconta les incidents de son excursion à Ikoutou, et se montra satisfait d'avoir, au prix de plusieurs heures de fatigues et de quelques ballots de marchandises, acquis au protectorat de l'Association ce village susceptible d'éveiller les convoitises du docteur Ballay.

« Je n'ai pas caché, leur dit-il, mes intentions aux agents de la mission française.

« Sans être le rival de M. de Brazza, je dois prévenir le plus possible ses empiètements sur la rive gauche, où l'Association compte déjà de nombreuses possessions qui lui assurent un droit de priorité.

« Je renouvellerai sous deux jours, en amont, mes démarches d'aujourd'hui. Il est, à mon avis, indispensable aux intérêts futurs de l'Association de posséder ou tout au moins de ranger sous son protectorat les districts qui s'étendent sur la rive gauche du fleuve, depuis Loukoléla jusqu'à Équateur-Station.

« En effet, continua l'officier en déroulant sous les yeux de ses auditeurs la carte du Congo, partez de ce point marqué Loukoléla, remontez avec moi..., par la vue, le fleuve que nous remonterons demain sur nos vapeurs; vous trouvez en face de Ngombé une bourgade nommée Banana, comme le port où nous avons pour la première fois entrevu les eaux limoneuses du Congo.

« De ce village, et sur une étendue d'environ trois kilomètres vers le nord, le fleuve se resserre d'une façon très sensible; ce retrécissement est en réalité plus considérable que ne l'indique la présente carte. Selon les calculs de Stanley, le Congo y forme un canal navigable dont la largeur n'excède pas quinze cents ou deux mille mètres, alors qu'en aval elle varie de dix à quinze kilomètres.

« Cette zone présente pour l'expédition une importance de premier ordre, en ce sens que si de Brazza parvenait à s'en rendre maître il tiendrait une des clefs du haut Congo, et pourrait par l'occupation des deux rives fermer la navigation et proclamer français le cours supérieur du fleuve.

« M. Stanley sait toute la valeur de ce point, puisqu'il me l'a particulièrement signalé; il s'y est assuré l'alliance des natifs, mais sans réussir à y fonder une station.

« A nous de réparer l'insuccès de l'agent général. Demain nous quitterons notre camp; nous ferons une courte halte à Loukoléla; puis, sans plus de retard, nons poursuivrons notre route jusqu'à Ngombé, où je compte sur l'intelligent concours de chacun de vous pour m'aider à obtenir à un prix modéré une concession de terrains et le droit pour les agents de l'Association de bâtir et de planter sur ces terres. »

Le plan communiqué par Hanssens à son entourage fut exécuté ponctuellement.

Le 9 avril, après un temps d'arrêt à Loukoléla qui permit au commandant de la division du haut Congo d'inspecter les travaux de M. Glave, activement secondé par son adjoint, M. Gamble Keys, la flottille stoppa le soir au pied du morne boisé de Ngombé.

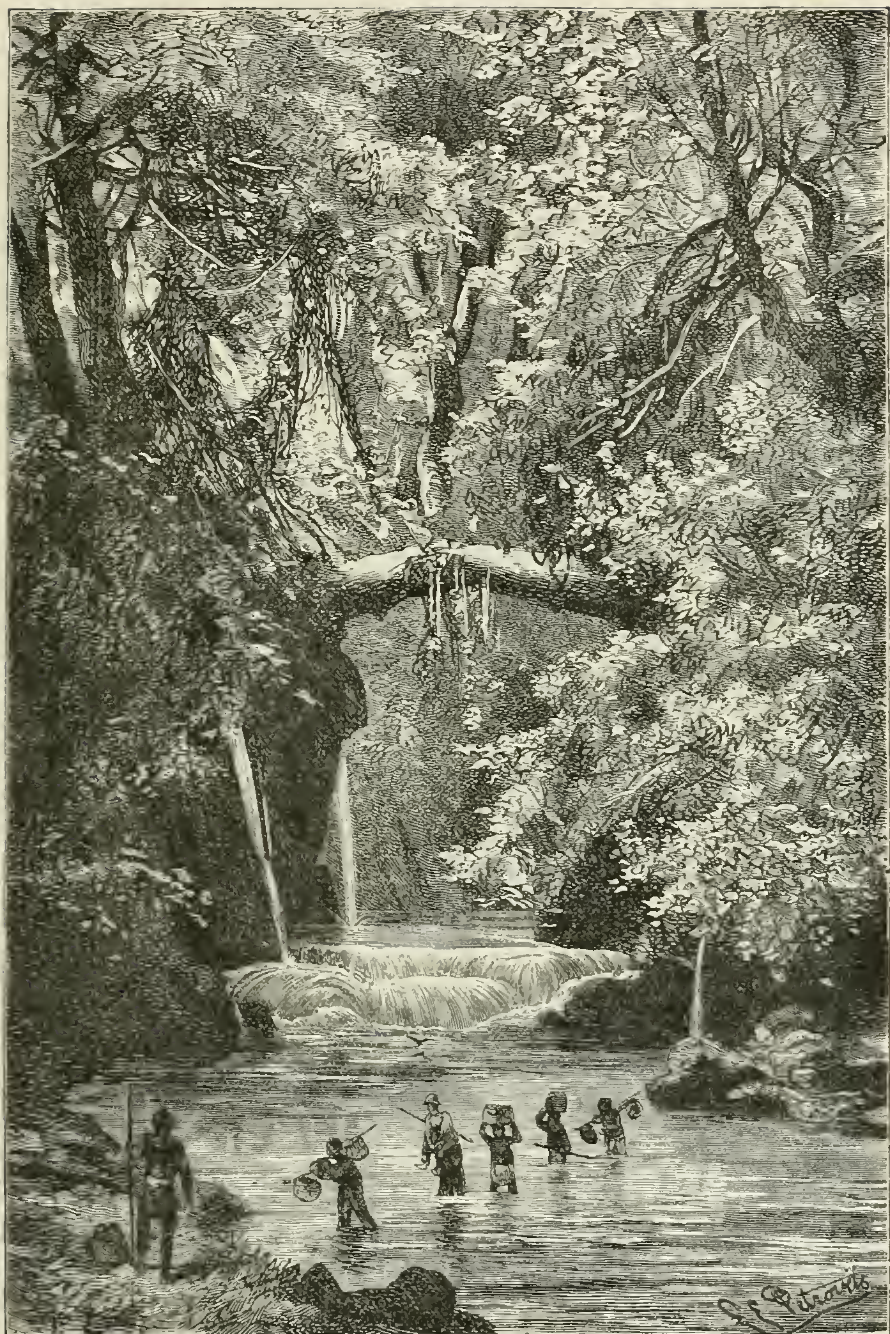
Les natifs de Ngombé, ces éleveurs de crocodiles que Stanley avait, en juin 1883, trouvés disposés à commercer avec les blancs, se montrèrent envers Hanssens pleins de bienveillance, et s'ils débattirent longuement les conditions d'un traité, du moins finirent-ils par en accepter, à un prix admissible, toutes les conclusions avantageuses pour l'Association.

Hanssens acquit un vaste emplacement aux abords mêmes du village, dans une situation pittoresque et salubre. Il y installa aussitôt quatre des plus dévoués Zanzibarites qui avaient remonté le fleuve avec lui, et leur enjoignit de défricher le terrain, de vivre en termes constamment pacifiques avec les natifs et d'attendre l'arrivée d'un blanc qui serait ultérieurement désigné pour prendre le commandement de la station de Ngombé.

Mais, contrairement à ses prévisions et aux indications de la carte, la bourgade désignée sous le nom de Banana n'existait pas sur la rive droite du fleuve en face de Ngombé.

Cette rive était dépourvue de villages et le territoire appartenait au grand chef du district d'Oubangi, dont la capitale est située sur la rive nord d'un affluent de droite du Congo, affluent inscrit Mbanghi sur les cartes de Stanley, mais appelé Mboundgou par les natifs.

Hanssens résolut de visiter ce chef de l'Oubangi, pour en obtenir seule-



TRAVERSÉE DU TORRENT D'IKOUTOU.

ment la cession du territoire qui s'étend devant Ngombé, à l'endroit où le fleuve est réduit à sa moindre largeur. Mais au préalable le capitaine amena sa flottille dans les eaux d'Équateur-Station. Il tenta ensuite sur l'*En Avant* l'excursion de découverte du district de l'Oubangi, en compagnie de son compatriote, le lieutenant Liebrechts, dont la popularité chez les nègres de la contrée était immense depuis qu'il avait été élevé sur le pavois par les Baroumbé, à la mort du moucounzou Seko-Tounghi.

La rivière Mboundgou mesure à son embouchure une largeur égale à l'estuaire du Congo devant Banana, soit environ onze kilomètres; elle est réputée par les trafiquants et les natifs de la région comme son plus important affluent de droite.

Hanssens et Liebrechts furent les deux premiers blancs qui y pénétrèrent. Ils longèrent la rive gauche, reconnurent l'agglomération de villages connue sous le nom d'Oubangi, et furent assez heureux pour rencontrer dans le plus important de ces villages, qui était en même temps le marché le plus achalandé de toute cette partie du continent africain, le grand chef noir, à qui ils avaient affaire.

Près de débarquer dans ce centre populeux, les explorateurs constatèrent avec surprise le peu d'empressement que mettaient les natifs à venir au devant des steamers.

Contrairement aux agissements de la plupart des populations africaines voyant pour la première fois une pirogue inusitée s'arrêter dans leurs eaux, les gens d'Oubangi ne formaient pas la haie sur la rive; ils couraient vers l'intérieur du village en chantant des refrains plus gais que les monotones strophes des chants funèbres ou guerriers; des envolées de coups de feu suivies de hourras d'allégresse résonnaient à tous les angles du village, envoyant vers le ciel comme des ballons de fumée.

Sans nul doute il se passait dans Oubangi un événement extraordinaire. C'est à peine si une cinquantaine de natifs s'arrêtèrent dans leur course pour contempler les blancs qui débarquaient du vapeur.

Cependant les rues du village regorgeaient de monde; monde bizarre, étrange, disparate, où tous les types de la race nègre du centre africain, Bateké, Bayanzi, Baloui, Bakouti, Oubangi, Bangala, Oubika, se distinguaient par leurs chevelures diverses et leurs accoutrements différents; tous les visages enluminés, peinturlurés, barbouillés aux couleurs du prisme solaire, respiraient la joie, le plaisir; les huttes elles-mêmes avaient un air de fête.

Hanssens et Liebrechts ne tardèrent pas à avoir le fin mot de cette animation : le grand chef de l'Oubangi convolait en huitième noce, il épousait

la fille d'un Crésus de l'Afrique centrale, d'un trafiquant de la contrée batéké dont les caravanes sillonnaient depuis des années tous les marchés des districts les plus riches de l'Afrique tropicale, semant partout l'ivoire, le minerai de fer et de cuivre, le fil de laiton, en échange de milliers d'esclaves, des productions locales et des produits manufacturés du mpoutou.

Le beau-père du chef de l'Oubangi était parent de Mpumu Ntaba, le plus puissant makoko de la zone tropicale africaine, dont la domination s'étend de la rive nord du Stanley-Pool aux vallées lointaines et inexplorées de l'Okanda.

Ces noces coïncidaient avec l'époque du marché d'Oubangi le plus fréquenté de l'année. Cette coïncidence n'était pas due au hasard : l'épouseur, possédé du démon de la gloriole, vaniteux à l'excès comme tous les potentats de l'Afrique, avait fixé lui-même la date des épousailles, et choisi le jour où le plus grand nombre de témoins, de spectateurs bruyants, enthousiastes, porte-voix de toutes les peuplades environnantes, pourraient assister à la solennité et s'extasier devant les richesse composant le trousseau de sa huitième épouse

La coutume permettait, en effet, dans l'Oubangi à tous les gens présents au village, lors d'une cérémonie d'épousailles, de compter les paniers de perles et de cauris, les douzaines de colliers, de bracelets et d'anneaux, les corbeilles de jonc chargées de fils de laiton et de cuivre, les ustensiles de ménage, les instrument agricoles, les ballots d'étoffes du mpoutou, les pagnes de fabrication indigène, et les esclaves mâles et femelles qui constituent la dot de la femme libre épousée.

Roi, chefs, sous-chefs, arrière-chefs, conseillers de villages et hommes libres du district de l'Oubangi se soumettaient de bonne grâce à cet usage, qui flattait le plus souvent leur amour-propre. Les notables de cette contrée recherchaient de préférence comme épouses légitimes les plus riches et les plus belles héritières des districts limitrophes; leurs recherches aboutissaient toujours à des résultats favorables, par la raison que les seigneurs de l'Oubangi opéraient des râfles d'héritières dans les districts voisins de la même façon que les premiers Romains enlevèrent les Sabines.

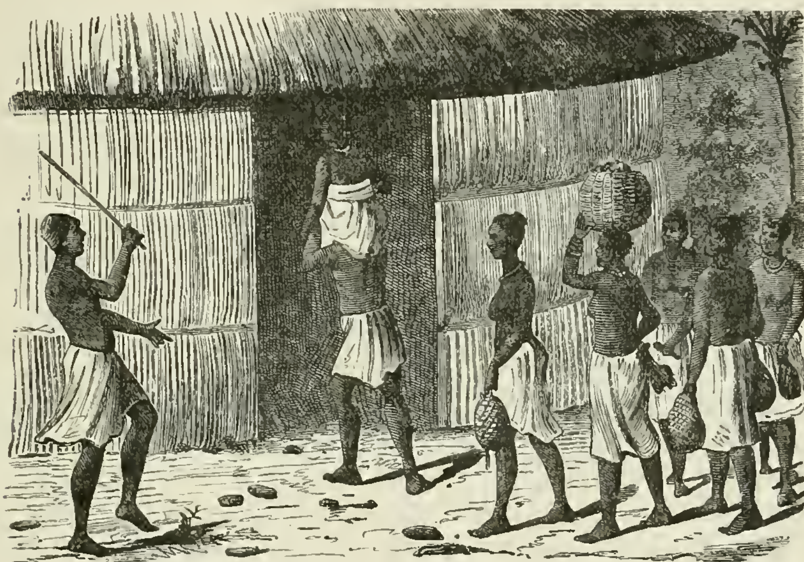
Mais la huitième épouse du grand chef de l'Oubangi n'avait pas été enlevée; la noce, à laquelle assistèrent les officiers belges, laissait subsister un accord parfait entre le beau-père et le gendre.

Les blancs se frayèrent un passage jusqu'à l'endroit où se déroulaient les péripéties les plus intéressantes de la cérémonie : la place du village, bordée de huttes de chaume en forme ovale, appartenant toutes, disait-on au grand chef de la tribu.

Lorsqu'ils y arrivèrent, après avoir joué du coude et écarté les rangs pressés des curieux, le défilé des porteurs du trousseau commençait.

L'épouse, campée sur les épaules d'un robuste esclave, était portée à sa demeure conjugale. Sur les traces de sa monture marchait, en file indienne, d'un pas lent et cadencé, de manière à permettre à la foule de calculer la valeur de la dot, tout son futur personnel domestique des deux sexes, portant à la main, sur la tête, sur les épaules ses multiples colis.

Lorsque le grand maître des cérémonies de la cour du makoko de l'Oubangi, personnage exotique dont la présence avait été requise pour



L'ÉPOUSE ÉTAIT PORTÉE A SA DEMEURE CONJUGALE.

régler la marche et les détails du cortège nuptial, eut refermé la porte sur l'esclave porteur de la dernière fraction du trousseau de la mariée, la curiosité des spectateurs se reporta tout entière sur les deux mundelés.

Hanssens et Van Gele furent en un instant cernés par une foule bigarrée d'où sortaient des murmures d'étonnement, des exclamations d'effroi et des grondements sourds et menaçants poussés par les fétichistes timorés de l'assistance.

Sans donner à leurs voisins le temps de se consulter, les blancs firent traduire aux plus proches leur désir d'être présentés au grand chef de l'Oubangi. Le lieutenant Van Gele ajouta qu'il venait en qualité de moucounzou du

district Baroumbé féliciter son puissant collègue de l'Oubangi à l'occasion de son brillant mariage.

Il se trouva fort heureusement dans l'assistance peu disposée à croire qu'un mundelé fût roi d'une tribu voisine, des sujets bakouti et baroumbé qui certifièrent le titre du commandant de l'Équateur, et narrèrent avec force amplifications les détails du tremblement de terre de l'Ikengé, phénomène attribué par les natifs au pouvoir occulte des blancs.

Un revirement complet en faveur de Hanssens et de Van Gele s'opéra dans la foule après les récits des trafiquants bakouti et baroumbé.

On se pâma d'admiration pour les mundelés ; toutes les mains se tendirent vers eux, et mille ciceroni volontaires s'offrirent à les escorter jusqu'à la hutte où le chef de l'Oubangi mettait la fille du trafiquant bateké au courant de ses devoirs d'épouse.

Craignant d'être indiscrets ou fâcheux, les blancs insistèrent pour attendre encore quelques heures le retour du grand chef : ils s'installèrent au pied d'un majestueux gommier odoriférant, aux dimensions énormes, du genre boswellia, dernier arbre séculaire d'un bois qui, situé à proximité du village d'Oubangi, avait été détruit par les natifs avides d'enrichir leur flottille de pirogues de combat.

Les occupations du nouveau mari ne furent point troublées. Il sortit enfin de la hutte nuptiale.

Sur le seuil de la porte, des courtisans l'arrêtèrent et lui annoncèrent la présence de deux hommes blancs, dont l'un, moucounzou des Baroumbé, avait naguère imposé sa volonté au soleil et à la terre, et l'autre, frère du célèbre Boula Matari, l'emportait encore en puissance occulte sur le premier.

Ces deux êtres surnaturels, ajoutaient les courtisans, sont arrivés à Oubangi par la rivière, en naviguant sur une pirogue monstrueuse qui roule sur les eaux sans le secours d'aucun pagayeur, mais en lançant dans l'espace par un long tuyau de fer des nuages de fumée. Ils sont aimables et courtois et, sachant que le chef était très occupé, ils ont refusé de le déranger et l'attendent à la lisière du village.

En entendant ce rapport, le nouveau marié se rendit précipitamment près des mundelés dont l'entourage n'avait fait que croître depuis une heure.

Les indigènes firent place au grand chef noir, qui serra bientôt avec effusion les mains que lui tendaient Hanssens et Van Gele.

Oubangi (tel était le nom du makoko) pouvait avoir quarante ans ; sa haute stature dépassait de beaucoup la moyenne habituelle de la taille des nègres, son corps, bien proportionné et d'une couleur chocolat tendant au

noir, était orné d'une façon toute particulière : au lieu d'avoir aux jambes des anneaux de fer ou de cuivre, il portait autour des chevilles une parure métallique en forme de cymbales ayant vingt centimètres de diamètre environ : ces ornements incommodes, percés au centre, étaient en place depuis de longues années, et leur propriétaire, dont les jambes étaient gonflées, engraissées, devait, eût-il eu l'intention de s'en défaire, les subir jusqu'au jour de sa mort. En outre, des colifichets sans nombre s'enroulaient autour des bras, des jambes et du cou du makoko; c'étaient ses mkissis de prédilection.

Il était vêtu d'une longue robe écarlate à ramages, présent de son beau-père bateké, et coiffé d'un chapeau grossier en feuilles de maïs, agrémenté d'un panache de plumes blanches, et rappelant par la forme et les dimensions celui qui sert de magasin ambulant et inséparable au fameux Ibaka.

Les dignitaires de la cour se rangèrent autour de lui avec une célérité surprenante, suivant le grade et la faveur. Tout d'abord de hauts et puissants seigneurs, occupant des fonctions élevées près de la personne du souverain; le signe distinctif de leur charge est un bracelet formé de petites clochettes de fer, dont les tintements rappellent celui des grelots attachés aux fouets des postillons. Ensuite viennent les féticheurs, les ministres du culte, à la fois médecins des âmes et des corps, qui se distinguent par leur chevelure, les calebasses et les corbeilles remplies de simples, attachées à leur ceinture aux couleurs éclatantes; plus loin sont groupés les notables du village, reconnaissables à de longues trompes d'ivoire rougies à la poudre de camwood, dont ils arrachent par moments des notes stridentes; puis sont entassées pêle-mêle, derrière le grand chef de la guerre, les hordes soldatesques d'Oubangi, dont les lances, les mousquets, les boucliers métalliques étincellent aux rayons du soleil; enfin le *vulgum pecus*, les trafiquants, les marchands, les femmes, les enfants, les esclaves, en un mot toute la population sédentaire ou flottante de la localité s'est rangée circulairement pour assister à l'entrevue, à la palabra d'Oubangi avec deux hommes blancs d'une essence supérieure et divine.

Surpris de la promptitude avec laquelle s'est effectué le rangement de cette foule diverse et imposante, Hanssens félicite chaleureusement Oubangi; il insiste particulièrement sur l'impression qu'il a éprouvée en reconnaissant de quel esprit d'ordre et de discipline sont animés tous les sujets de ce puissant souverain qu'il complimente ensuite sur les richesses incalculables de sa nouvelle épouse.

« Mon frère, le moucounzou des Baroumbé, grande tribu qui vit à l'orient

de votre royaume, vous félicitera lui-même à l'occasion de votre mariage; quant à moi, ma visite a un caractère spécial sur lequel j'appelle toute votre attention. Les divinités du ciel vous ont donné un sol riche et fécond, où se rencontrent en abondance des plantes oléagineuses, fructifères et vinifères, des bois précieux et des monceaux d'ivoire.

« Ces productions peuvent devenir pour vous une source intarissable de richesses, si vous permettez aux hommes blancs de s'installer sur vos terres. Les mundelés vous donneront, en échange des huiles, des fruits et du beurre de vos palmiers, des arbres de vos forêts et des récoltes de vos plantations, de ravissants colliers de perles, des mitakos, des ballots d'étoffes, de la porcelaine, des couteaux, de la verroterie, et des bijoux inaltérables encore plus brillants que les resplendissants ornements de cuivre qui parent vos chevilles.

« En outre, les mundelés consentiront à vous payer une redevance annuelle, pour avoir le droit de bâtir une ville, autour de laquelle ils cultiveront des plantations, initiant en cela vos sujets aux travaux rémunérateurs de la culture. »

Ces paroles, qu'un jeune Bakouti amené par Van Gele traduisait dans l'harmonieux langage indigène, produisirent sur Oubangi et son entourage un excellent effet.

Le makoko répondit que les blancs étaient les bienvenus chez lui et qu'il serait heureux de voir naître et se développer des relations commerciales entre son peuple et les riches et généreux étrangers.

Puis séance tenante, et d'une voix qui n'admettait pas de réplique, il soumit à ses ministres les conditions définitives auxquelles il consentait à céder au capitaine Hanssens le protectorat, la suzeraineté en quelque sorte, sur tout le district de l'Oubangi.

Cette cession complète de territoire ne souleva aucune indignation chez les sujets d'Oubangi. Elle ravit Hanssens, qui n'avait pas osé compter sur un tel succès. L'objectif de sa visite était, on se le rappelle, d'obtenir du grand chef de l'Oubangi la cession d'un coin de terre sis en face de Ngombé.

Néanmoins les conditions proposées par Oubangi ayant été rendues moins onéreuses après un débat, un marchandage assez long, Hanssens déclara les accepter au nom de l'Association internationale africaine.

En garantie de la foi jurée, Oubangi échangea son sceptre royal contre un drapeau d'azur que lui remit Hanssens. Le traité d'alliance et d'amitié fut cimenté par le pacte traditionnel de l'échange du sang.

Le succès couronnait donc encore une tentative hardie du « Stanley belge. »

Venu à Oubangi avec un seul steamer, en compagnie d'un seul blanc, Hanssens, sans autres arguments que la persuasion, l'exploitation habile de la vénalité d'un roi nègre, rangeait sous le protectorat de l'Association le district immense de l'Oubangi, dont le territoire, aux limites occidentales inconnues, s'étend sur la rive droite du Congo depuis le point sis en face de Ngombé jusqu'au pays des Bangala.

Mais, loin de se reposer sur ses lauriers, l'infatigable chef de la division du haut Congo, peu soucieux d'éterniser sa visite à Oubangi, d'accepter les surprises inépuisables de l'hospitalité de son nouvel allié décida son retour à Équateur-Station pour le lendemain même du jour de sa victoire pacifique.

La nuit l'obligea, bien malgré lui, à prolonger de dix heures son séjour à Oubangi.

Hanssens et Van Gele partagèrent pour la nuit une hutte spacieuse et bien aérée, mise gracieusement à leur disposition par le grand chef ami.

Malheureusement, le vacarme incessant des noirs, leurs ébats, leurs chants et leurs danses, les bruissements et les piqûres intolérables des insectes, troublèrent le repos des pionniers brisés par les émotions et les fatigues d'une journée figurant cependant parmi les jours fastes du chef de l'expédition du haut Congo.

Le lendemain, l'*En Avant* emportait les mundelés justement fiers du succès obtenu vers la station de l'Équateur.

En naviguant sur l'estuaire de l'Oubangi, dont la largeur équivaut presque à trente fois la largeur de l'Escaut devant Anvers, le capitaine communiquait à son compatriote ses réflexions touchant l'importance exceptionnelle que la capitale de ce district acquerra inévitablement lorsque les traitants de race blanche auront, sur les traces des explorateurs, remonté le Congo et étendu leurs relations commerciales et civilisatrices chez les peuplades mercantiles du versant occidental du Congo moyen.

« Si mes minutes n'étaient pas comptées, si je n'avais hâte d'aller tenter chez le grand chef de l'Iboko une campagne aussi fructueuse que celle d'hier, je n'hésiterais pas à remonter cette rivière large, profonde, énorme, sur laquelle nous voguons. Quelle magnifique voie pour se rendre dans la partie ignorée de la zone occidentale africaine! Que n'ai-je le temps de l'explorer, de fournir à la science géographique tous les renseignements concernant le système hydrographique de l'Oubangi, ou mieux du Mboundgou. »

Le souhait que formulait le capitaine belge fut réalisé plus tard par un agent des missions anglaises établies au Congo, M. Greenfelt.

Cet intrépide voyageur, dont nous avons à diverses reprises signalé les découvertes, remonta deux fois le Mboundgou et détermina, la direction de ce volumineux affluent de droite.

Le Mboundgou vient du nord-est et coule sur un parcours de plus de six cents kilomètres, parallèlement au Congo, de sorte que le territoire oubangi compris entre les deux cours d'eau forme une presqu'île longue et étroite.

L'altitude de cette presqu'île dépassant à peine le niveau des eaux moyennes du fleuve et de son affluent, il en résulte, à l'époque de la crue des rivières, des débordements intermittents et des inondations qui font ressembler la zone péninsulaire à une éponge d'où l'eau ruisselle.

Le Congo, gonflé, roule en grandes masses ses lames brunes et limoneuses, qui vont se mêler aux eaux noirâtres de son affluent.

L'humidité et les dépôts de limon accroissent la fertilité prodigieuse de cette contrée acquise désormais au protectorat de l'Association. Malheureusement, les natifs indolents et complètement étrangers à toute notion agricole ne retirent pas de ces débordements fertilisateurs les avantages, les bénéfices que les habitants de la basse Égypte se créent à la suite des inondations périodiques du Nil.

Les renseignements précédents font néanmoins prévoir la prospérité future du vaste pays de l'Oubangi, sous l'impulsion progressiste d'une société européenne qui saura tôt ou tard inspirer aux peuplades nègres de l'Afrique tropicale l'amour de la culture, cette source de puissance, de force et de richesse pour la race blanche.

De retour avec Van Gele à la station de l'Équateur, le capitaine Hanssens prépara son expédition chez les Bangala, cette tribu la plus sauvage et la plus indomptable de celles rencontrées par Stanley sur les rives du haut Congo.

Ce dernier avait, comme nous l'avons dit, promis aux notables de l'Iboko, en l'absence du chef Matamwiké, d'envoyer sur leurs terres un blanc assez riche pour les combler de cadeaux. Cette promesse obligeait le capitaine à se montrer plus généreux chez les Bangala, qu'il ne l'avait été près des chefs des tribus d'aval; mais sa générosité ne devait cependant pas nuire au ravitaillement du poste des Falls et à l'installation des stations futures en amont de l'Iboko.

En prévision de la rapacité des Bangala, Hanssens fit alléger les chargements de ses embarcations et déposer dans les magasins de la station de

l'Équateur les ballots de marchandises, les caisses de cauris et de mitakos, de vivres et d'outillage indispensables au succès de son voyage futur entre le pays de l'Iboko et l'île Ouana-Rousari.

Il combla les vides opérés sur les ponts des steamers par une forte escouade noire de la garnison commandée par Van Gele, mais réserva à bord de l'*A. I. A.* une place confortable pour le lieutenant Coquilhat à qui était destiné le commandement de la station à établir chez les Bangala.

Le 26 avril, la flottille quitta l'Équateur pour l'Iboko, dans l'ordre suivant : l'*En Avant*. portant pavillon de commandement, ayant à son bord Hanssens, Amelot et Dress, et remorquant une des baleinières ; l'*A. I. A.*, sur le pont duquel se tenaient Coquilhat, Courtois et Wester, et auquel était amarrée la baleinière l'*Éclaireur;* enfin le *Royal*, où Guérin remplissait les fonctions de mécanicien et Nicholls, à peu près rétabli grâce aux soins de Courtois, celles de timonier.

Le trajet s'effectua en douze jours, pendant lesquels des haltes furent faites pour permettre au capitaine Hanssens de conférer avec les chefs des villages de l'Ouranga.

Voici du reste, d'après une correspondance de Hanssens, la façon dont furent employées les douze journées du voyage entre l'Équateur et le village de Matamwiké.

« Les jours où je suis en route, écrit le commandant de la flottille, mes bateaux marchent depuis le lever du soleil jusqu'à six heures du soir; nous débarquons alors au hasard sur l'une ou l'autre rive, pour préparer le campement de la nuit.

« Nos serviteurs rompus, à l'existence nomade que nous menons depuis plus d'un mois, dressent en un clin d'œil ma tente et celles de mes compagnons de route. On allume des feux; nous soupons le plus souvent, à la lueur de ces foyers, sous le firmament resplendissant d'étoiles, car la saison des pluies touche à sa fin et nous bénéficions depuis une semaine des faveurs de la saison sèche.

« Puis après quelques heures de causeries enjouées avec mes compagnons, au nombre desquels mes compatriotes Amelot et Courtois se distinguent par leur caractère enjoué et une bonne humeur persistante, je rentre sous ma tente et j'écris mon journal aussi longtemps que les moustiques acharnés autour de ma chandelle fumeuse veulent bien me permettre de le faire. Lorsque ces êtres désagréables m'interdisent d'écrire, je souffle ma bougie; je fume coup sur coup une, deux et trois pipes de cet excellent tabac d'Obourg, qui ne me manque jamais, grâce aux envois de

mes bons amis d'Europe : les vampires sont, sinon asphyxiés, du moins réduits à une torpeur qui les rend inoffensifs, et je m'endors dans une atmosphère de tabac préférable, ma foi ! aux bruissements incessants et aux assauts de mes antagonistes ailés.

« Quant aux jours où les embarcations de la flottille ne naviguent pas, tout mon temps est absorbé par des négociations, des palabras avec les chefs des contrées où je veux obtenir des concessions, et ces personnages sont généralement des « crampons » tels qu'ils ne me laissent pas une seconde de liberté. Courtois, Wester, Amelot, mes mécaniciens et voire même les hommes d'équipage tentent en pure perte de détourner de moi l'attention des sauvages : dès que les noirs savent que je suis le grand chef des blancs, le Boula Matari II, ils n'ont d'yeux que pour ma personne, de paroles obséquieuses, de chants improvisés, de danses en chœur que pour moi, et ce la plupart du temps au grand dam de mes oreilles et sans souci de me lasser, de m'exténuer. »

S'il n'avait pas été si modeste, le capitaine aurait pu ajouter : « La bonne grâce avec laquelle je me prête aux fantaisies absorbantes des sauvages m'acquiert spontanément leur amitié : chemin faisant, les chefs que je visite et qui m'assomment de leurs sollicitations interminables, finissent toujours par reconnaître le protectorat de l'Association, et se montrent favorables à l'installation de postes hospitaliers futurs. »

Enfin, dans la matinée du 3 mai 1884, Hanssens s'arrêtait devant Iboko, capitale du district bangala située par 1° 15' de latitude nord.

La tribu des Bangala, contre laquelle Stanley, en 1877, lors de son aventureux voyage de découverte, avait eu à soutenir un combat sérieux, est signalée comme la plus féroce et la plus sauvage, et en même temps la plus populeuse et la plus riche de toutes les tribus riveraines du Congo.

Ses villages couvrent la rive droite sur une étendue de vingt kilomètres environ : ils se touchent et ne présentent d'interruption qu'aux rares endroits, remarque Hanssens, où le terrain est trop bas pour être habité.

Tout l'ivoire descendant du haut fleuve, ou provenant de la zone située au nord du courant, est arrêté au passage par les Bangala, qui n'admettent pas le transit dans la partie de la rivière soumise à leur juridiction et qui sont assez puissants, par le nombre, les armes et la férocité, pour arrêter les flottilles de canots et les caravanes qui voudraient passer outre.

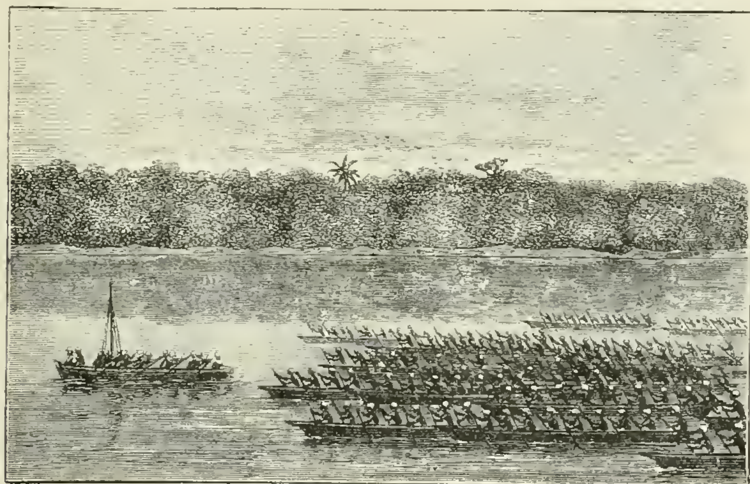
Leur territoire est donc le plus vaste marché d'ivoire qui existe de l'Océan aux Stanley-Falls ; il est connu dans le haut Congo sous le nom d'Iboko, sa capitale, mot qui signifie « marché » en bangala.

Ce point s'imposait donc pour l'établissement d'une station, et dans

l'élaboration de son plan de conquête pacifique la Société internationale africaine l'avait mis en première ligne.

Stanley, cela a été mentionné déjà, revenant avec Roger de l'île Ouana-Rousari, avait vainement tenté d'y obtenir une concession. Plus heureux que l'agent général de l'Association, Hanssens devait parvenir à faire signer au roi des Bangala, un traité accordant à l'Association le protectorat de toute la contrée et l'obtention d'un terrain propre à l'installation d'une station. Un résultat aussi important ne fut acquis cependant qu'après bien des efforts patients et de nombreux cadeaux.

Du 3 au 8 mai, cinq mortelles journées furent passées en négociations, en



UNE FLOTTILLE DE CANOTS BANGALA.

marchandages décourageants. Jamais, depuis deux ans de séjour en Afrique, Hanssens, fréquemment en contact avec des chefs de tribus sauvages, ne s'était heurté à autant de rapacité, de mauvaise foi, d'effronterie.

Matamwiké qui, depuis les promesses imprudentes de Stanley, attendait avec une impatiente avidité que chaque jour accroissait la venue d'un blanc porteur de cadeaux, fit tout d'abord au capitaine Hanssens l'accueil le plus empressé.

Le lendemain commencèrent les pourparlers relatifs à la concession d'un terrain. Matamwiké, tout en se montrant favorable à cette opération, voulut consulter les notables de son royaume, et les envoya querir par des messagers spéciaux.

Le 6, tout le clan des chefs de villages bangala parcourait la capitale de

l'Iboko, qui n'avait jamais vu dans ses ruelles étroites tant de personnages considérables réunis à la fois.

Matamwiké présenta ces conseillers un à un au capitaine Hanssens.

Il y avait parmi eux un certain Mongimbé, célèbre dans la contrée par un exploit de cannibalisme qui trouve ici tout naturellement sa place :

Mongimbé, potentat d'un petit village en amont d'Iboko, avait une prédilection marquée pour la chair de jeunes esclaves femelles immolées à l'occasion des funérailles des hommes libres de son fief. Il avait tout récemment, non sans recueillir les bravos enthousiastes de ses sujets, dévoré dans une journée, en trois repas échelonnés de deux heures en deux heures, les corps entiers, grillés sur un feu de broussailles, de deux victimes immolées par son ordre. L'une était son épouse favorite; l'autre, un jeune notable du district de Mongimbé. Tous deux avaient eu pour tombeau l'estomac d'un mari implacable qui les avait surpris en flagrant délit de conversation criminelle.

Au fur et à mesure des présentations, Hanssens recueillait une foule d'anecdotes peu encourageantes sur la... moralité des conseillers appelés à rejeter ou à admettre la demande de concession de terrain faite par les blancs.

Ces avis, personne ne s'en étonnera, furent fort partagés. Avec la meilleure volonté du monde, Hanssens, disposant de ressources limitées, ne pouvait acheter, payer au même taux les suffrages des avides conseillers de Matamwiké.

Le 5, le 6 et le 7 mai eurent lieu des délibérations secrètes entre les notables bangala, des conciliabules à la suite desquels chacun d'eux vint mendier des cadeaux à Hanssens, en exécution des promesses faites par Stanley.

Hanssens, pour sortir de la situation critique que lui avait léguée l'agent supérieur de l'Association, distribua deçà, delà, sa menue pacotille; mais il eut la précaution de réserver ses plus riches présents, jusqu'au jour où la décision définitive du grand conseil lui serait signifiée. Il résista le plus longtemps possible aux tentatives de dépouillement exercées par Matamwiké et consorts contre les cargaisons des navires de la flottille. Mais voyant que le désir de posséder tous les objets du mpoutou contenus dans les bateaux, quitte à se ruer ensuite contre les blancs dépouillés, était éveillé chez tous les notables consultés, Hanssens les convoqua le 8 mai en palabra solennelle sur les bords de l'anse spacieuse où les steamers et les allèges se balançaient à l'ancre, pavoisés aux couleurs de l'Association et étalant sur leurs ponts et sur leurs bordages des ballots d'étoffes, des

caisses de perles et de laiton, des articles de quincaillerie, des fils de laiton, etc. etc., le tout savamment disposé par les blancs pendant la nuit précédente, afin d'offrir un appât irrésistible à la cupidité des indigènes.

Matamwiké, ses fils, ses ministres, ses courtisans, ses femmes, les notables des environs, la populace indigène, se rendent à l'invitation de Hanssens.

Des murmures d'admiration, des frémissements de désir, des exclamations enthousiastes, se font entendre de toutes parts.

Hanssens prend la main tremblante d'émotion de Matamwiké, et, lorsque le premier moment de la bruyante curiosité est passé, il fait avec une habile lenteur le dénombrement des marchandises de toute nature contenues dans ses bateaux.

« Vous voyez dit-il, tous ces *mossolo*, Matamwiké! et vous, Mongimbé! et vous, Imbembé! et vous tous, seigneurs bangala! Eh bien! j'avais apporté tout cela pour mes amis les Bangala et pour leur grand roi. Mais comme Matamwiké et les Bangala ne veulent pas que je crée un village chez eux; comme ils se méfient du mundelé venu ici pour les enrichir, le mundelé va repartir avec ses mossolo.

« Il ira les porter à Oubika (capitale du district d'amont, avec lequel les Bangala sont constamment en guerre), où on lui a déjà demandé de s'établir; les Bangala n'auront rien de toutes ces merveilles qui leur étaient destinées. »

La perspective de perdre le contenu des grandes pirogues qui les fascinait, la crainte de voir toutes ces richesses passer dans les mains de leurs ennemis d'Oubika, produisirent l'effet qu'en attendait Hanssens.

Matamwiké, après avoir consulté son entourage, pria le mundelé si riche de retarder son départ.

Sur-le-champ les noirs tinrent une palabra solennelle. Une heure après, le drapeau bleu était hissé sur la rive, aux acclamations des équipages de la flottille et des natifs eux-mêmes. La rapacité, l'hostilité et la jalousie que portaient les assistants au district d'Oubika, avaient dompté les prétentions et la sauvagerie des vassaux des Bangala.

Comme Hanssens avait eu la précaution d'amener avec lui le personnel blanc, la garnison, les objets et l'outillage nécessaires à la création d'une station dans l'Iboko, les travaux d'installation furent entamés sans désemparer.

Dès le 9 mai, deux belles et spacieuses maisons indigènes servaient de logement provisoire aux blancs et de magasin; elles étaient entourées d'une palissade défensive, mettant momentanément les mundelés à l'abri

des perquisitions curieuses des natifs; autour d'elles, les hommes de couleur de l'expédition déblayaient une ample étendue de terrain descendant en pente douce jusqu'à la rive, où le pavillon bleu à étoile d'or flottait au sommet d'un grand mât.

« Nous sommes chez nous déjà, dans notre station nouvelle de Bangala, écrivait Hanssens le 11 mai 1884, oui chez nous, et dans de telles conditions de sécurité, que s'il prenait fantaisie à nos turbulents voisins de chercher à s'annexer le contenu de nos bagages personnels, il leur en cuirait rudement. »

Les tendances remuantes et guerrières des Bangala ne troublèrent pas les excellents rapports existant entre les chefs indigènes et les agents de l'Association. Lorsque Hanssens fut obligé, à la date du 12 mai, de redescendre avec la flottille jusqu'à Équateur-Station, pour y prendre le chargement qu'il y avait laissé, Coquilhat présenté à Matamwiké et consorts en qualité de chef de la station des Bangala avait réussi à faire participer les natifs aux premiers travaux d'établissement. Ils couvrirent eux-mêmes l'habitation du chef blanc de branches et de feuilles de palmier et de bananier, formant, selon l'architecture locale, une toiture à double pente, défiant les rayons du soleil aussi bien que les pluies torrentielles.





# CHAPITRE XVI

L'intervention miraculeuse du taratara. — Le serment des guerriers bangala — Excursion troublée sur les bords du Mongala. — Au pied des hauteurs d'Oupoto. — Le delta de l'Itimbiri.

Délivré de sa plus vive préoccupation, l'obtention d'un terrain pour station dans l'Iboko, Hanssens prit congé de Matamwiké, serra avec une émotion sincère la main de Coquilhat procédant déjà à l'installation du poste qu'il avait à commander, puis partit avec les deux steamers *En Avant* et *A. I. A.* qui remorquaient : l'un, la baleinière l'*Éclaireur*, l'autre, une pirogue indigène. Le 17 mai, l'infatigable explorateur quittait Équateur-Station pour remonter le haut fleuve, pendant que le *Royal*,

sous la conduite de MM. Nicholls et Guérin, se dirigeait vers Léopoldville.

Contrairement à ses prévisions, le vapeur considéré à bon droit comme le « meilleur marcheur » de la flottille était expédié vers le sud, non pour échapper à une série d'événements malheureux ou pour porter de fâcheuses nouvelles, mais à la suite de résultats heureux: acquisition imprévue du district de l'Oubangi, création du poste de Ngombé, visites amicales et dispendieuses rendues aux chefs de tribus riveraines, enfin et surtout négociations très onéreuses chez les Bangala, ravitaillement immédiat et occupation de la station d'Iboko, toutes opérations qui avaient sensiblement diminué le personnel et fort appauvri les bagages de l'expédition.

Le 18, à cinquante kilomètres en amont du confluent de l'Ourouki, Hanssens s'arrêtait à Ouranga, où il obtenait sans efforts et sans répugnant marchandage de la part des indigènes, outre le protectorat du district, la concession d'un vaste terrain sur lequel devait ultérieurement s'élever le poste civilisé de l'Ouranga.

La portion de terre concédée est située dans le secteur méridional du confluent du Loulemgou et du Congo: position excellente et dont l'importance commerciale est manifeste, car le Loulemgou est une voie praticable par laquelle débouche une grande partie de l'ivoire et des productions indigènes provenant de l'immense versant oriental du bassin du Congo.

L'occupation successive d'Ouranga, de Ngombé et de Bangala, mettait entre les mains de l'Association les trois points stratégiques les plus importants de la moitié inférieure du cours moyen du Congo; elle devait rendre infructueuses ou du moins secondaires toutes les tentatives des agents de la mission de de Brazza dans cette zone considérable.

Le loyal émule de l'explorateur français, le capitaine Hanssens, pouvait à plus d'un titre se féliciter d'avoir par la célérité de sa marche et ses honnêtes procédés diplomatiques enlevé à son concurrent toute possibilité d'occuper ces trois jalons importants de la route transcontinentale africaine.

Le 21 mai, Hanssens retrouvait à Bangala-Station son compatriote Coquilhat fort soucieux devant l'esprit turbulent et les tendances belliqueuses de ses redoutables voisins.

« Matamwiké, disait le lieutenant, ne m'a pas laissé une minute de repos depuis le moment de votre départ. Il m'a sans trêve poursuivi de ses obsessions afin de me déterminer à prendre fait et cause pour lui contre ses éternels ennemis, les Oubika. Ses instances sont même devenues des menaces; et depuis ce matin j'ai, comme vous pouvez le voir, empêché mes

ouvriers de se rendre à leur travail, redoutant d'un instant à l'autre une attaque des Bangala.

« Dans la journée d'hier, Matamwiké, devant les refus persistants que j'opposais à ses instances, a mandé ici tous les chefs des villages de l'Iboko. Ces chefs, indépendants les uns des autres pour leurs affaires locales, ne font plus qu'un dans les questions générales telles que l'indépendance de la fédération bangala, le vote d'une déclaration de guerre, l'attitude à prendre en face des étrangers. Ils ont répondu à l'appel de leur roi, et ont tenu sous sa présidence une palabra où il a été décidé de m'expulser par la force, si je persiste dans mes refus de participer à une expédition guerrière contre les Oubika.

« Ces décisions m'ont été communiquées ce matin par les fils de Matamwiké qui, vous le savez, sont en nombre considérable et constituent d'ordinaire la garde d'honneur de leur auguste père. J'ai répondu que j'opposerais la force à la force, et que j'allais immédiatement vous donner avis de l'hostilité déloyale du roi et des chefs bangala. — Mais comment ferez-vous, me dirent-ils, pour avertir à temps votre frère Boula Matari II. — Oh! qu'à cela ne tienne, ai-je répondu en prenant devant ces messagers tout ce qu'il fallait pour vous écrire ; je consigne sur ce bout de *taratara* (papier) toutes mes pensées intimes, et je les transmets à mon frère qui, après les avoir lues, volera à mon secours.

« Sur cette réponse, les fils de Matamwiké ont observé mes faits et gestes durant quelques minutes; ils m'ont examiné attentivement pendant que je vous écrivais, que je pliais et cachetais ma lettre, puis il sont partis, et depuis lors je n'ai, à ma grande satisfaction, reçu la visite d'aucun autre parlementaire bangala. »

Ce récit expliquait à Hanssens une circonstance d'abord peu remarquée au moment de son débarquement à Bangala-Station.

A l'arrivée de la flottille, les indigènes entrevus avaient été frappés de stupeur; la présence de Boula Matari II avait paru les méduser. Environ cent cinquante Bangalas armés et rangés sous le commandement des fils de Matamwiké avaient assisté au débarquement, sans pousser la moindre exclamation de bienvenue.

Évidemment, dans l'esprit superstitieux de ces indigènes, à qui les rejetons du roi Matamwiké avaient rapporté la réponse et les agissements du lieutenant Coquilhat, l'arrivée soudaine de Hanssens et de son armée était due à l'intervention merveilleuse du taratara.

Cette présomption fut confirmée peu d'instants après. Matamwiké solli-

cita le désir de serrer la main de son frère de sang Boula Matari II. Confus et repentant, il avoua ses torts et jura de ne plus inquiéter les mundelés.

« L'incident d'aujourd'hui, dit-il humblement, m'oblige à reconnaître la supériorité matérielle des hommes blancs. Le mundelé est immortel, il sort de l'eau, il fait sortir de terre les cauris et le fil de laiton : il correspond presque instantanément avec ses frères à l'aide de missives tracées sur des morceaux d'étoffe. Pas un de nous ne peut contester désormais le pouvoir occulte des blancs, et à l'avenir nous nous abstiendrons de menaces contre eux, nous serons leurs plus fidèles, leurs plus respectueux alliés.

— Vos croyances n'ont rien d'exagéré, répondit gravement Hanssens, les blancs sont très puissants, et grâce aux moyens de correspondance dont ils disposent, jamais l'un d'eux, fût-il séparé par d'incommensurables distances de son frère, de son ami ou de son chef, ne restera sans nouvelles de l'absent. Je pars pour le lointain pays des Basokos, mais à la moindre alerte que vous tenterez contre le repos de mon frère, chef du domaine que vous m'avez concédé, je serai avec ma flottille, avec tous mes compagnons blancs, avec tous mes guerriers, devant votre village. Je vous combattrai, et ne l'oubliez pas, les dieux qui assurent la victoire sont toujours dans les camps commandés par des mundelés.

— Je n'ignore pas la puissance des mundelés, répondit Matamwiké, et c'est pourquoi je recherchais l'un de vos frères comme un talisman invincible dans la guerre que j'ai déclarée aux Oubika, mes voisins, des mangeurs d'hommes qui arrêtent sur le fleuve et empêchent de venir jusque sur nos domaines les caravanes de barques chargées d'ivoire et de marchandises de toute nature provenant des riches districts de l'Orient. Je suis prêt à déclarer par serment que je n'inquiéterai plus les hommes blancs ou noirs qui marchent sous votre bannière bleue comme notre ciel : mais je ferai la guerre aux Oubika, et j'espère qu'aucun mundelé ne prendra le parti de mes ennemis, sinon je combattrai les blancs. Si tu soupçonnes ma bonne foi, si tu doutes de ma puissance, assiste ce soir même à la cérémonie préparatoire de l'entrée de mes troupes en campagne. Viens, ta présence me portera bonheur, et tu verras aussi comment Matamwiké appelle les faveurs des dieux sur la tête de ses guerriers. »

Le soir même, Hanssens, Coquilhat, Courtois, Amelot et Wester se rendirent avec une faible escorte sur le terrain où les guerriers bangala devaient prêter le serment de courage et de fidélité.

La cérémonie s'accomplit à proximité du village d'Iboko, sous le large

dôme d'un bombax sentinelle avancée d'un bois s'étendant sur la rive du fleuve.

Contre le tronc de l'arbre consacré se dressait une espèce d'escabeau sur lequel reposaient une gourde hémisphérique vide et une corbeille de jonc, grossièrement tressée, remplie de cailloux, de morceaux d'os, d'arêtes de poissons, de vertèbres de reptiles, etc., etc.

Le fils aîné de Matamwiké, héritier présomptif du trône bangala, rem-



UN SIMULACRE DE COMBAT.

plissant l'office de ministre du culte du royaume, se tenait debout à côté du tréteau.

Le roi et les notables se rangèrent près de lui, les guerriers firent cercle autour d'eux, laissant respectueusement aux mundelés invités une place spacieuse devant les autorités locales; puis derrière les gens d'armes grouillait la populace, femmes, enfants, sexagénaires, luttant à qui occuperait le premier rang pour mieux voir et mieux entendre.

Enfin le fils aîné de Matamwiké déclare la séance ouverte. Son père, les ministres, les dignitaires de la cour et quelques chefs tirent de dessous leurs pagnes des espèces de trompettes en ivoire; ils soufflent avec rage dans ces

instruments criards, pendant que des guerriers de bonne volonté frappent à tour de bras sur d'énormes tambours.

Le grand prêtre prononce au milieu de ce tohu-bohu quelques paroles qu'il est impossible d'entendre, tout en remplissant la gourde d'une partie du contenu disparate de la corbeille de jonc; il y joint aussi quelques tiges d'herbes desséchées mais sacrées, qu'il avait jusque-là cachées sous sa ceinture et enfermées soigneusement dans une boîte de conserve ramassée aux abords de la station.

Cela fait, il frappe par trois fois avec une javeline sur un large bouclier. A ce signal, les sonneurs de trompe et les batteurs de tambour se taisent: tous les assistants silencieux fixent leurs yeux sur le féticheur fils de roi qui, promenant tour à tour ses regards inspirés du ciel à l'amalgame étrange que contiennent la corbeille et la gourde, semble invoquer les esprits et correspondre avec eux dans un langage cabalistique.

Soudain la face du célébrant rayonne; puis il dépose son bouclier et sa javeline, et marche d'un pas triomphant vers le roi son père, s'arrête à deux pas de lui, et traduit d'une voix nette et vibrante le prétendu langage des oracles consultés.

« Les divinités de la guerre ont parlé, dit il. La tribu maudite des Oubika sera exterminée par vos guerriers, ô roi de l'Iboko! les villages, les huttes de nos ennemis, seront détruits par les flammes; leurs femmes, leurs esclaves, leurs troupeaux, leurs richesses, leurs marchandises deviendront notre propriété. Guerriers de l'Iboko, ajoute le grand féticheur d'une voix retentissante, l'oracle de la victoire a parlé : vous serez vainqueurs dans la guerre contre les mangeurs d'hommes de l'Oubika ! »

Et courant à son escabeau, le fils de Matamwiké saisit d'une main la corbeille, de l'autre la calebasse; il passe au pas de course devant le roi, devant les ministres, devant les chefs, devant les guerriers, laissant à peine à chacun d'eux le temps de prendre un caillou, un fragment d'ivoire, une arête de poisson, un bec d'oiseau, mkissis auxquels les esprits évoqués venaient d'attribuer des qualités invincibles.

La distribution terminée, l'héritier présomptif de la couronne revint au pied du bombax; puis il grimpa sur l'escabeau, de façon à pouvoir atteindre une excavation profonde faite préalablement dans le tronc de l'arbre consacré, mais soigneusement dérobée aux yeux des profanes par un treillis de feuillage et d'herbage. Frappant ensuite avec une baguette sacrée contre les parois sonores du bombax, le grand féticheur feignit d'entamer une conversation avec une divinité blottie dans l'arbre.

En ce moment, Matamwiké père et quelques dignitaires se rapprochèrent

des blancs, pour leur expliquer les manœuvres mystérieuses du prêtre fétichiste.

« Dans le creux de ce bombax habite le dieu de la guerre, celui au nom de qui les soldats bangala jurent de combattre à outrance les ennemis de notre fédération... Le prêtre invite cette divinité à sortir de sa demeure, à se montrer à nos guerriers... Il arrive parfois que ce dieu refuse d'exaucer les vœux du féticheur. Mais cette fois...

— Prosternez-vous, guerriers de l'Iboko ! » interrompit d'une voix de Stentor Matamwiké fils qui venait d'extraire de l'excavation, après mille contorsions, une idole en bois sculpté qui était cencée représenter un chef guerrier bangala et qui était recouverte d'une étoffe écarlate, coiffée d'un phénoménal casque à plumes aux couleurs étincelantes, armée d'un fusil en bois, d'un carquois, d'un arc, d'un bouclier, de coutelas, etc.

La foule s'inclina docilement : puis sur les pas de Matamwiké père, les ministres, les dignitaires, les courtisans, les guerriers, défilèrent à la queue leu-leu devant l'escabeau, où le grand prêtre balançait de droite et de gauche, et d'avant en arrière, l'idole sculptée, le dieu Mars bangala, en répétant jusqu'à extinction de voix ces paroles sacramentelles :

« Par le dieu de la guerre, je jure d'exterminer les Oubika. »

Chacun des assistants répétait ce serment en passant devant le bombax.

Le défilé achevé, le féticheur descendit exténué de son tréteauet les assistants se groupèrent pêle-mêle autour du roi Matamwiké et des mundelés.

« Guerriers, dit le roi bangala, par le dieu sacré qui vient de recevoir vos serments, en présence des hommes blancs nos alliés, nos amis, nos frères, jurez de combattre les Oubika exécrés, mais de respecter toujours les mundelés et leurs serviteurs ! »

Une affirmation unanime roula dans l'assistance avec un bruit pareil aux sourds et lointains grondements du tonnerre; mille bras se levèrent, agitant une forêt de mousquets, de lances, de sabres, de flèches et de coutelas.

Mais, à deux pas des mundelés, le cannibale Mougimbé fit entendre des paroles de réprobation contrastant avec l'enthousiasme général.

« Si les blancs sont nos amis, ils n'iront pas chez les Oubika. Je donnerai aux habitants de mon village l'ordre de massacrer les mundelés s'ils essayent d'avancer vers l'orient, du côté des terres de nos ennemis.

— Voilà un frénétique cannibale qui va tout gâter, murmura Coquilhat à l'oreille de Hanssens ; ne pourrions-nous pas prêter à notre tour un

serment conciliateur sur la tête du singulier Mars bangala que vient de nous exhiber le féticheur ?

— Votre idée est excellente, » répondit le capitaine. Et se tournant vers Mougimbé, il lui fit traduire par l'interprète les paroles suivantes :

« Les mundelés jurent de considérer les Bangala comme des amis ; ils ne prendront part ni pour, ni contre dans leurs querelles avec les tribus riveraines. Néanmoins ils appellent de tout leur pouvoir les faveurs du dieu de la guerre sur l'armée de Matamwiké. »

Aussitôt des hourras enthousiastes couvrirent la voix de l'interprète ; les répliques de Mougimbé se perdirent dans le tumulte : la foule transportée se livra à la danse, qui est la caractéristique la plus accentuée de la joie chez les nègres.

La fête dura toute la nuit. Hanssens et ses compagnons s'y dérobèrent dès que Matamwiké et consorts, engourdis par les vapeurs du malafou, furent incapables de s'opposer au départ des invités.

Le lendemain Hanssens, après avoir revu les notables de l'Iboko et s'être assuré de leurs excellentes dispositions pour Coquilhat et la garnison de Bangala-Station, ordonna le départ de la flottille d'expédition.

Quelques heures après l'éloignement des steamers, les troupes de Matamwiké, embarquées sur une cinquantaine de canots de guerre, remontèrent le fleuve pour aller combatre les Oubika. Elles revinrent après une absence de quarante-huit heures, et la pirogue de Matamwiké aborda à quinze mètres de la station.

Coquilhat et ses hommes vinrent s'informer de l'issue de la lutte auprès du roi bangala.

« La victoire est à nous, et en voici la preuve ! » dit triomphalement le féroce monarque en montrant le cadavre couvert de plaies d'un grand chef guerrier de l'Oubika, gisant sous les pieds des pagayeurs.

Puis on retira le corps ensanglanté ; les ministres et les dignitaires formèrent cercle autour du roi et de ses fils, qui, suivant la pratique des cannibales, dépeçaient le cadavre ennemi.

Chacun des notables de la cour de Matamwiké reçut une petite part de cette dépouille humaine, part qu'il dressait avec soin sur une feuille de bananier, sans prendre garde aux cris d'horreur que ce spectacle arrachait à Coquilhat et aux Zanzibarites.

Après ce révoltant partage, les favorisés, ceux qui avaient reçu une portion, défilèrent au milieu de la populace, répétant un chant lugubre et triomphal à la fois, et d'une frénésie caractéristique.

Dans la soirée, la population se réunit autour du bombax consacré, à

l'endroit même où le fils aîné de Matamwikè avait invoqué le dieu de la guerre; on entonna des prières. on se livra à des danses symboliques; puis on alluma de grands feux, les débris du cadavre dépecé furent grillés et mangés par le roi, ses fils, ses courtisans et les notables. pendant que la multitude répétait le refrain lugubre du chant particulier aux cérémonies des anthropophages.

Après que ces déplorables scènes se préparaient, Hanssens et ses com-



ACACIA ARABICA.

pagnons de voyage dressaient leurs tentes pour le nuit non loin de Bangala-Station, près du village d'Oubika, sur la rive gauche et à proximité du confluent du Mongala, affluent de droite du Congo.

Obligé de hurler avec les loups, Hanssens fit chorus avec les habitants d'Oubika contre les féroces guerriers de Matamwikè: mais. malgré les instances et les menaces des chefs de l'endroit. il déclara formellement ses intentions d'une neutralité absolue dans la vieille inimitié qui existait entre eux et les habitants de l'Iboko.

Ces déclarations formulées d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

mais habilement palliées par une distribution de cadeaux, lui valurent aussitôt l'admiration et le respect de ceux qui l'entouraient.

Pour se concilier entièrement les bonnes grâces du potentat de l'Oubika brûlant du désir de posséder un fétiche contraire aux armes de Matamwiké, Hanssens lui remit une épreuve photographique faite par Courtois et représentant le groupe des mundelés attachés à l'expédition.

Le grand chef de l'Oubika rempli de joie en recevant ce cadeau, caressa longtemps de la main et du regard la photographie des hommes blancs, et finit par fixer à son chapeau de paille de maïs la precieuse relique, talisman invincible selon les fétichistes de l'endroit.

Le lendemain, le capitaine, au mieux avec tous les natifs, put mettre à exécution un projet médité pendant la nuit et consistant à laisser devant Oubika les steamers et la pirogue indigène, et à remonter avec la seule baleinière l'*Eclaireur* la rivière Mongala.

Ce remarquable cours d'eau a une largeur moyenne de six cents mètres; sa direction générale est nord-est; ses rives sont basses et couvertes d'une végétation luxuriante; le sol est tapissé de plantes rampantes ou arborescentes qui semblent rivaliser entre elles par la fraîcheur du feuillage, la beauté et la variété des fleurs. Au-dessus de ces pelouses splendides s'entremêlent les rameaux et les feuilles nuancés des tecks, des mahogonis et de mille variétés d'acacias, parmi lesquelles nous signalerons l'*Acacia Arabica*, le *neb-neb* des nègres du Sénégal, dont les fleurs en épis, blanches et parfumées, se détachent entre les multiples folioles vertes disposées comme celle des fougères de nos bois, issues de tiges foncées armées d'épines et d'aiguillons. L'écorce de ce precieux végétal exsude une matière visqueuse connue sous le nom de gomme arabique. Les natifs de l'Oubika ne tirent aucun parti de cette substance dont ils ignorent les propriétés et la valeur commerciale.

Hanssens fit stopper l'*Eclaireur* devant une belle clairière, en un point où la rivière très étroite murmurait au pied de grands arbres, droits et superbes comme des pins-parasols, et de palmiers nains, de bananiers minuscules semblant arrêtés dans leur développement par les frondaisons épaisses et impénétrables de leurs robustes voisins.

Les rameurs débarquèrent pour préparer le repas du capitaine, composé habituellement d'un plat de viande chaude, chèvre ou poule, de riz, de patates douces ou ignames comme légumes, et d'un entremets, sorte de pudding de farine de maïs et de bananes. Ces provisions étaient, outre les armes et les munitions, les seuls bagages des excursionnistes.

En attendant la préparation de son déjeûner, Hanssens, tout heureux de

pouvoir enfin dégourdir ses jambes, quotidiennement condamnées à l'immobilité sur le pont trop étroit des embarcations, résolut d'explorer au hasard le sous-bois qui s'offrait à lui.

Les mystérieuses et calmes profondeurs du bois, la délicatesse des mousses, des pelouses abritées où l'on échappait à l'écrasante chaleur du



LA VÉGÉTATION SUR LES RIVES DU MONGALA.

soleil tropical, conviaient d'ailleurs à la promenade. Hanssens, jeta un snider sur son épaule, siffla sa chienne Mirza, compagne inséparable de ses excursions, et marcha à l'aventure, foulant avec ivresse le tapis d'herbes et de lianes d'où s'échappaient de pétulants insectes, sans se soucier des murmures de son estomac, sans songer à envoyer quelques balles de son fusil de chasse aux étranges oiseaux qui volaient parmi les branches de

gigantesques végétaux aux racines moussues, aux troncs enlacés de vignes vierges, allant toujours droit devant lui, vers les lointains lumineux que voilaient à peine des buées vaporeuses chargées de parfums aromatiques, s'égarant inconsciemment sous ces voûtes ombreuses.

Par instants, le tam-tam des lémures détournait l'attention du marcheur. Hanssens levait alors la tête et goûtait une joie enfantine à observer les manœuvres audacieuses, les exercices d'équilibre, de trapèze volant, hardiment exécutés par les singes, ces gymnastes incomparables des forêts du centre africain.

Mais soudain des coups de feu rapides, partants de l'endroit même où doit être encore amarré l'*Éclaireur*, résonnent comme un cri de détresse aux oreilles du pionnier. Il rebrousse chemin et essaye vainement de retrouver sa route; ses pas n'ont point laissé de traces sur le tapis verdoyant qui couvre le sol de toutes parts.

Incertain, craignant de s'égarer, de s'éloigner de ses compagnons au lieu de s'en rapprocher, Hanssens s'arrête, épaule son snider, tire en l'air les deux charges et blesse sans l'avoir cherché, parmi les branches, des singes qui s'enfuient la jambe blessée, en poussant des rugissements de douleur.

Mais les Zanzibarites ont entendu et reconnu le signal de leur maître: ils répondent à leur tour, les détonations sont plus rapprochées. Bientôt leurs voix arrivent distinctement aux oreilles du capitaine. Hanssens rallie ses hommes, les rejoint et demeure stupéfait en voyant les visages effarés de ses serviteurs.

« Qu'y a-t-il donc, Hamoud? demande le capitaine au myampara, chef de l'équipage noir de la baleinière.

— Ah! maître, ce qu'il y a, l'*Éclaireur* a été volé... des indigènes passant sur la rivière ont emmené notre embarcation pendant que nous préparions le repas

— Que dis-tu là? Est-ce possible? Ai-je bien compris? s'écria Hanssens. Devant toi, en présence de neuf hommes armés de winchesters, des natifs ont dérobé notre baleinière?...

— Oui, commandant... Les nègres étaient au nombre de plus de cent... Nous avons tiré sur eux, mais ils étaient bien armés... quelques-uns de mes hommes se sont cachés dans les broussailles pour échapper aux traits, aux décharges des assaillants. »

Toute discussion eût été inutile, tout reproche eût été intempestif, et Hanssens se garda bien de perdre le temps en paroles oiseuses.

Il se renseigna sur la direction qu'avaient prise les pirogues indigènes



SUCCESSIVEMENT LES DIX PAGAYEURS ATTEIGNIRENT LE BORD OPPOSÉ.

et sur le temps qui s'était écoulé depuis le vol. Hamoud répondit que les canots nageaient vers le sud, remorquant l'*Éclaireur* depuis une bonne demi-heure. Les canots indigènes étaient au nombre de cinq.

Sans plus tarder, Hanssens forma en colonne ses dix hommes, prit la tête de ce peloton, atteignit la rive du Mongala et la suivit au pas gymnastique, franchissant avec une célérité vertigineuse tous les obstacles, ruisseaux et fourrés de broussailles qu'il rencontrait.

Pour comble de malheur une ondée soudaine s'abattit sur les malheureux poursuivants au moment où, épuisés par la course, ils s'arrêtaient indécis sur les bords d'un marécage filtrant ses eaux fangeuse et pestilentielles à travers des massifs de joncs et de roseaux.

Hanssens perdant courage lui-même devant ce terrible obstacle fut sur le point de renoncer à la poursuite.

« Les voleurs, dit-il à ses hommes, vont se faire prendre à l'embouchure de la rivière par les équipages des steamers qui guettent notre retour. Et bientôt Courtois et Amelot, croyant à une catastrophe, viendront en toute hâte opérer notre sauvetage. »

Au moment où le capitaine achevait cette phrase, Hamoud, grimpé sur un arbre élevé qui commandait la rive, dégringolait de son observatoire avec la légèreté d'un chat-tigre en criant à tue-tête :

« Maître, la baleinière est là, derrière ces joncs et ces hautes herbes; les canots sont amarrés dans une anse, et les indigènes pillent les provisions et les munitions que contient notre baleinière. »

Ces paroles réveillent l'ardeur des Zanzibarites, et chassent les hésitations de Hanssens.

Le pionnier, toujours fort devant l'épreuve, donne l'exemple à ses serviteurs; il s'élance le premier dans le marais. L'eau sale et fétide l'enveloppe jusqu'à la ceinture; il court néanmoins, avec son fusil sur l'épaule, et encourage de la voix et du geste ses Zanzibarites à l'imiter.

Les deux plus braves d'entre eux serrent de près le capitaine; Hamoud les suit, et successivement les dix pagayeurs, courant tête nue sous le fouet battant de l'averse, le corps plongé jusqu'au cou dans les lames boueuses, atteignent le bord opposé du marécage où Hanssens, grelottant de froid, s'était arrêté pour surveiller l'opération hardie de la traversée.

« Bravo, mes amis, dit le capitaine, pas un de vous n'a reculé devant les éléments conjurés contre nous! Soyez courageux jusqu'au bout. Rangez-vous à mes côtés et fondons l'arme au bras sur ces bandits qui gaspillent le chargement de notre embarcation ! »

Rapides comme une flèche, Hanssens et sa poignée de Zanzibarites tombèrent à l'improviste au milieu des natifs occupés à se partager le butin trouvé dans la baleinière.

Cette soudaine survenue causa aux pillards une panique sans pareille. Les moins effrayés saisirent leurs armes, mais devant le visage pâle et impassible du capitaine, ils restèrent comme pétrifiés : ceux-ci, la main retenant la javeline sur la corde tendue de l'arc; ceux-là, le doigt posé sur la détente du mousquet. L'apparition d'un homme blanc, était pour eux inexplicable, surnaturelle.

Jamais ces riverains d'un affluent septentrional du Congo n'avaient rencontré, dans le cours de leurs excursions pillardes chez les tribus voisines, un être humain ayant le visage encadré d'une barbe longue et épaisse, un teint pâle et mat brûlé par le soleil et sur lequel la colère jetait des tons olivâtres.

Sans contredit, la peau blanche de Hanssens contribua beaucoup plus que les fusils des Zanzibarites à sauver d'un massacre général les propriétaires de l'embarcation enlevée.

Les voleurs étaient des cannibales habitant la région septentrionale du district de l'Oubika. Ils se rendaient dans la capitale avec l'intention de s'unir aux guerriers qui allaient combattre les troupes bangala.

Ces renseignements permirent à Hanssens de dire aux sauvages dans quels termes il avait quitté la veille le grand chef des Oubika, en lui laissant un gage infaillible de victoire.

Tout en parlant, le capitaine observait avec une réelle satisfaction intérieure l'expression intelligente des physionomies et les mouvements de têtes approbatifs de l'auditoire.

On acclama l'homme blanc possesseur de fétiches; on convint de lui restituer sur-le-champ la grande pirogue et de l'accompagner jusqu'au village de l'Oubika.

Le lendemain 20 mai, la flottille s'éloigna de cette localité où un nombre considérable de guerriers de tout genre attendait l'arrivée des troupes offensives de Matamwike.

Durant les six journées qui suivirent, les voyageurs menèrent une existence fort monotone. Ils côtoyaient la région du copal et naviguaient sous un soleil de feu depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, emprisonnés dans un espace de quelques pieds carrés, où l'impossibilité de prendre le moindre exercice était pour eux un supplice réel. Ils attendaient avec impatience le moment de descendre à terre pour pouvoir

marcher un peu. Malheureusement cet exercice salutaire était souvent contrarié ; les rives du Congo sont couvertes de forêts touffues dans lesquelles il faut se frayer un passage à la hache et où la marche la plus courte devient un terrible travail; la promenade se transforme en véritable corvée.

Hanssens, qui depuis l'occupation de Bangala disposait de plus d'espace libre dans sa cabine, préféra même pendant ces six jours coucher à bord de l'*En Avant*. La couchette de sa cabine, qui n'était plus encombrée de colis, servait de couvercle à une caisse renfermant plus de vingt barillets de poudre.

Néanmoins l'état sanitaire de l'expédition était dans de bonnes conditions et le régime alimentaire satisfaisait les explorateurs, car chaque jour ils faisaient régulièrement trois repas abondants. Les agents de l'Association internationale n'avaient pas à craindre, on le voit, de mourir de faim en Afrique. L'administration de Bruxelles avait amélioré les services de ravitaillement tant des stations que des expéditions exploratrices du Congo, et elle était arrivée, en 1884, à mériter les plus sincères éloges.

Malgré ces dispendieux efforts, malgré cette amélioration réelle et incontestable, il existait encore une lacune dans l'approvisionnement : c'était l'absence presque complète de vins et de liqueurs.

La faute n'en était pas imputable à l'administration, qui expédiait d'Europe le vin et les spiritueux nécessaires à l'ensemble des stations et des voyageurs, mais elle les adressait à Vivi d'où ils devaient être répartis entre les diverses agences.

Or Vivi, fidèle à un déplorable précédent, gardait pour lui la part du lion, et n'envoyait dans le haut Congo que des parts minimes qui se fragmentaient en route, à Issanghila, à Manyanga, et se réduisaient à zéro en amont de Léopoldville.

« Il y a, écrit Hanssens, excès de provisions dans le bas, et misère dans le haut Congo. »

Ces errements étaient fort regrettables. Le vin, quoiqu'en disent certains théoriciens qui n'ont jamais mis les pieds en Afrique, est une boisson fortifiante de première nécessité pour le voyageur européen.

Le 4 juin, les steamers jetaient l'ancre au pied des hauteurs d'Oupoto, où flottait depuis le dernier voyage de Stanley le drapeau de l'Association.

Les indigènes de cette zone montagneuse firent aux frères de Boula Matari une réception très cordiale.

« Ils sont très aimables malgré leurs hideurs, écrit le capitaine, mais ils sont aussi les plus fieffés voleurs que j'aie jamais rencontrés. J'ai pu le constater presque à mon détriment. Voici comment :

« En quittant ma cabine pour aller fraterniser avec le chef, j'avais par mégarde laissé un mouchoir de coton rouge sur la petite table de mon logis flottant, escabeau qui est installé près des fenêtres ou plutôt d'une des ouvertures donnant du jour dans mon appartement.

« Un indigène aperçut de la rive ce lambeau d'étoffe écarlate, et il se dit aussitôt qu'il y avait là pour lui une excellente aubaine.

« Le plus tranquillement du monde, sans se gêner, il descendit dans la rivière, marcha dans l'eau jusqu'au flanc de l'*En Avant*, grimpa comme un singe par le bordage, et plongea son bras à travers l'ouverture, où il *cueillit* l'objet de sa convoitise.

« Mais mon domestique, placé en sentinelle sur la plate-forme arrière du bateau, veillait heureusement au moment où le peu scrupuleux sauvage allait se retirer avec son butin. Mon Zanzibarite saute à la gorge du voleur, l'étrangle à moitié, lui administre une douzaine de taloches bien senties et lui reprend le mouchoir.

« Les riverains témoins de cette correction riaient à se tordre, et le pauvre filou, honteux et confus, se retira poursuivi par les huées et les injures de ses congénères, qui raillaient sa maladresse.

« J'ai su par le chef du district que le vol n'est pas un méfait chez les gens d'Oupoto, à condition que le voleur ne se laisse pas prendre. Cette façon d'envisager le vol m'a rappelé mon histoire des temps anciens ; peut-être les natifs d'Oupoto sont-il des descendants des Grecs.

« Dans son livre *A travers le Continent mystérieux*, Stanley signale l'abondance de tatouages qui caractérise les natifs de cette région ; ses renseignements sont d'une parfaite exactitude, ajoute le capitaine. Il est impossible, sans l'avoir vu, de se figurer l'horrible assemblage d'incisions qui couvrent le visage, le cou, et quelquefois le buste de ces malheureux. La peau est soulevée par des quantités innombrables de points formant saillie, qui par leur réunion forment des lignes s'étendant sur le front, les tempes, les joues, le nez, les lèvres, le menton et la gorge.

« On n'y trouverait pas une place grande comme une pièce d'un centime qui n'ait été tailladée, et ne présente une proéminence rugueuse. C'est à faire pitié ; et ces pauvres diables ont dû cruellement souffrir quand on les a charcutés de cette façon pendant leur enfance.

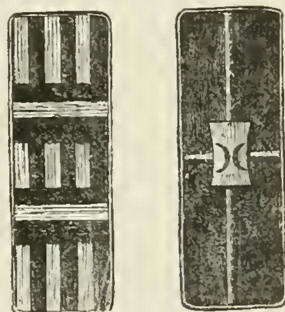
« Mais ils semblent aujourd'hui tout fiers de ces *embellissements*, et

pour rien au monde ils ne voudraient avoir la peau lisse des Européens.

« En revanche, ce qui est superbe chez eux, c'est la coiffure. Je n'en puis faire la description, parce qu'elle est variée à l'infini, suivant la fantaisie de chacun ; mais elle est toujours soignée avec un goût artistique très prononcé.

« Le roi de l'Oupoto, Mpesa, mon frère de sang depuis hier, porte les cheveux relevés et tressés sur une carcasse ayant la forme d'une immense poire renversée qui s'emboîte autour du crâne. Ce monument chevelu ne se termine pas en pointe comme le fruit qui me sert de comparaison, mais par une plaque de cuivre à peine un peu plus grande qu'une pièce de cinq francs en argent. C'est ma foi très joli, mais ce doit être bien incommode.

« Le costume de ces peuplades est des plus simples. Le sexe fort s'affuble d'une pièce d'étoffe d'écorce d'arbre passant entre les jambes et fixée au moyen d'une corde qui fait le tour des reins. Quant au sexe faible, aux dames, elles se bornent à porter seulement une corde, ou une ceinture tressée autour des reins, sans y ajouter une pièce d'étoffe; elles paraissent très à l'aise dans ce petit déshabillé. Par exemple elles sont fort gênées, quand elles n'ont pas leur ficelle.



BOUCLIERS DE L'OUPOTO.

« A mon arrivée au village, j'observais dans la foule indigène accourue à la rive pour contempler les mundelés une jeune fille, assez jolie, véritable statue taillée dans le bronze. Elle se trouvait au premier rang des spectateurs et spectatrices, et ouvrait ses grands yeux tout larges pour rassasier sa curiosité.

« Tout à coup elle laisse tomber son regard sur elle-même, s'aperçoit de son excessif négligé, pousse un cri, se cache la figure dans les mains et se sauve à toutes jambes vers sa hutte. Quelques minutes après, je la vois revenir achevant de nouer autour de ses reins une ceinture de deux centimètres de largeur, et reprendre sa place dans le groupe avec une placidité de visage qui annonçait une conscience satisfaite. Elle était habillée maintenant, et pouvait se montrer sans crainte aux mundelés!

« L'idée que l'on se fait de la décence n'est heureusement pas la même sous toutes les latitudes.

« J'ai pu moyennant quelques mouchoirs acheter plusieurs costumes

complets à l'usage des personnes des deux sexes de l'Oupoto; ils augmentent ma collection de curiosités africaines.

« La situation du district d'Oupoto est admirable; le canal qui sépare en cet endroit la rive droite de la première rangée d'îlots est très large, et des hauteurs du rivage on embrasse un horizon superbe.

« Ces hauteurs sont une chaîne de collines ondulées, à croupes arrondies, généralement boisées ou cultivées. Elles présentent des emplacements délicieux et salubres, excellents pour l'établissement d'une station.

« J'ai obtenu, avec l'assentiment de mon frère Mpesa, une concession au sommet d'une de ces collines, dans une situation fort avantageuse tant au point de vue de l'hygiène que comme panorama. Le drapeau bleu flotte sur cette éminence, où s'élèvera bientôt la station d'Oupoto. »

Dans cette intéressante lettre le capitaine Hanssens décrit le cérémonial de sa fraternisation avec le roi Mpesa. L'échange du sang se fit entre lui et le chef de l'Oupoto de la même façon qu'entre Stanley et le même personnage. « Seulement, ajoute Hanssens, après le frottement des blessures l'une contre l'autre, on appliqua sur les plaies un mélange de sel végétal et de pulpe d'un fruit spécial; cette poudre eut la vertu d'arrêter presque instantanément l'hémorragie. »

Partie d'Oupoto le 7 juin, la flottille navigua difficilement dans la passe étroite du Congo, entre le village de Moubangi (rive droite) et celui de Roubounga (rive gauche). En cet endroit le lit du fleuve est obstrué par des blocs de rochers sur lesquels le courant se heurte avec une violence inouïe, la navigation n'est possible qu'avec des embarcations d'un faible tirant d'eau. On dut haler les steamers, à l'aide d'un câble traîné par les hommes d'équipage.

Le 10, l'expédition s'arrêtait à l'embouchure du Ngingiri, ou Itimbiri d'après Stanley. Cet affluent de droite est appelé par les indigènes tantôt Boulumbu, tantôt Mboula; il est assez difficile de savoir à quelle dénomination s'en tenir, à cause de la mauvaise foi et de l'habitude de mentir qui caractérisent la race nègre.

Le capitaine Hanssens remonta ce cours d'eau sur une distance approximative de soixante-quinze kilomètres. La direction de l'Itimbiri est nord-est, sa largeur varie de cinq cents à huit cents mètres.

Dans la partie explorée par l'officier belge, la rive gauche offre une densité de population considérable. Hanssens y a constaté l'existence de trois districts importants : Bousambi, Libouki et Boumbouni.

Sur la rive droite, à quelques milles du confluent Hanssens, découvrit le village d'Itembo, chef-lieu du district des Yankooués; il débarqua dans

cette localité, y passa tout un après-midi et fit l'échange du sang avec le chef indigène nommé Moulanga.

Les natifs font un trafic considérable, surtout en ivoire et en esclaves.

L'Itimbiri débouche dans le Congo par une sorte de delta formé de plusieurs branches; la branche occidentale, la plus large, est couverte d'un tissu flottant et impénétrable de plantes aquatiques et de hautes herbes, la branche orientale, large de cinquante mètres seulement, est complètement libre et navigable, malgré la force du courant.

Pendant ce voyage d'exploration sur l'Itimbiri, Courtois ressentit les premières atteintes de la fièvre bilieuse; son indisposition paraissait néan-



AU DELTA DE L'ITIMBIRI.

moins peu inquiétante; il la combattit suivant la médication ordinaire : purgatifs et vomitifs énergiques.

Le 18 juin, jour où Hanssens fit avec le chef de l'Itembo l'échange du sang, cérémonie précédant la conclusion d'un traité d'alliance, le jeune docteur de l'expédition servit de parrain au capitaine, et à voir l'entrain, l'enjouement, la vivacité de Courtois, ses compagnons étaient loin de soupçonner la gravité de la maladie qu'il couvait à son insu.

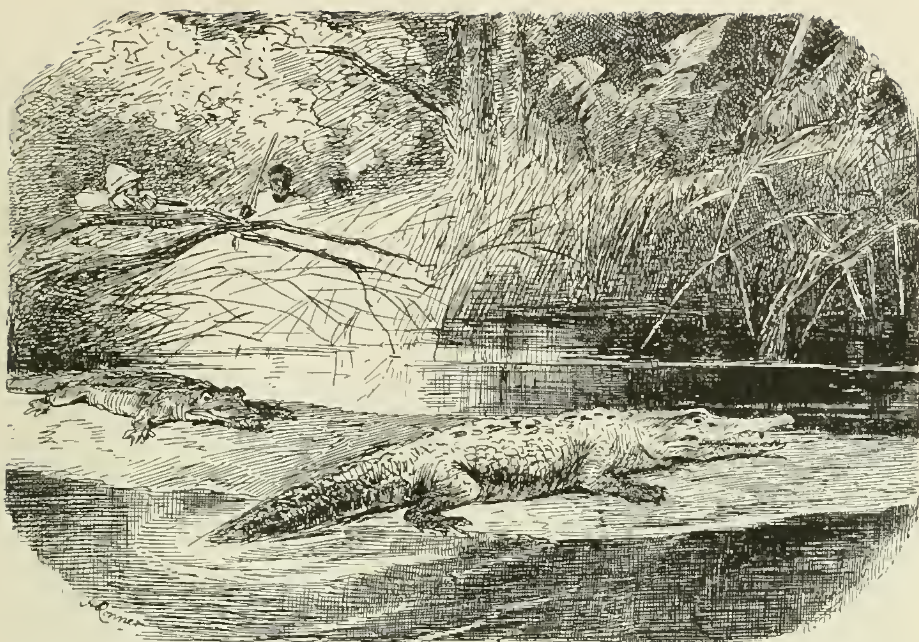
Cependant le 19 Courtois manifesta à Hanssens son désir d'arriver bientôt à l'embouchure de l'Arouhouimi, où l'expédition devait séjourner pendant plusieurs jours, afin de pouvoir consacrer au repos les longues heures de la halte.

Le capitaine, se conformant aux désirs de son compatriote, suspendit ses négociations avec les riverains de l'Itimbiri : la flottille navigua à toute vapeur vers le confluent de l'Arouhouimi.

Roger et Stanley ont, en 1883, remonté le cours de cette rivière jusqu'à 2° 13', au village d'Yambouga, point où l'expédition fut arrêtée par des rapides.

Le 21 juin, les bateaux jetaient l'ancre devant cette rivière; on débarquait sur l'emplacement de l'ancien camp de Stanley, et Hanssens faisait en toute hâte dresser la tente du malade dans un endroit élevé, salubre, sec et et assez ombragé pour y être à l'abri des ardeurs du soleil.





# CHAPITRE XVII

La route du Nil au Congo. — Les Basoko et les chasseurs d'hommes. — Les décemvirs de l'Issanghi, frères de sang de Hanssens. — Mort de Courtois. — Les Vouenya des Stanley-Falls. — Wester et Amelot chefs de la station de Stanley-Falls.

La rivière que Stanley appelle Arouhouimi-Biyerré, porte en réalité, écrit Hanssens, le nom d'Oubingi; ses deux rives sont habitées par les Basoko, tribus qui le disputent en sauvagerie et en cannibalisme aux peuplades de l'Iboko.

Le point où l'Oubingi se jette dans le Congo est de la plus haute importance géographique; selon toutes probabilités, cette rivière est la voie de communication future entre les bassins du Congo et du haut Nil.

A l'époque où Hanssens arrivait au confluent de l'Oubingi, un illustre voyageur africain, le général Gordon-Pacha, acceptait de S. M. Léopold II l'offre de succéder à Stanley en qualité d'agent général de l'Association internationale.

Cette mission, qui répondait si bien à la passion pour les expéditions lointaines du général anglais, alors gouverneur au Soudan égyptien, eût résolu le problème hydrographique de l'Oubingi. Gordon émettait la possibilité de rejoindre l'expédition de Hanssens en remontant le Nil blanc jusqu'au lac Albert Nyanza, et de là, en descendant le Népoko, branche supérieure de l'Oubingi. Malheureusement le gouvernement anglais repoussa le projet de Gordon; le ministre, M. Gladstone, fit appel au dévouement de l'héroïque général pour arrêter les progrès du madhi, chef de bandes innombrables d'Arabes, de sectateurs fanatiques qui ravageaient l'Égypte.

Gordon en référa au roi des Belges, qui le releva de sa promesse. On sait comment finit l'aventureux général anglais : esclave de son devoir, fidèle exécuteur des ordres que lui avait transmis son gouvernement, il mourut assassiné dans la citadelle de Karthoum, tombée au pouvoir du Madhi, après un siège héroïquement soutenu pendant de longs mois.

Le problème de l'Oubingi est toujours à résoudre; mais les explorations successives du docteur allemand Schweinfurth et du docteur russe Juncker ont révélé l'importance de ce cours d'eau confondu sous les noms d'Ouellé, de Népoko, d'Arouhouimi, de Ouerré et d'Oubingi.

En décembre 1883, Stanley avait vainement essayé d'acheter le district des Basoko; le capitaine Hanssens devait encore une fois être plus heureux que l'agent supérieur de l'Association et acquérir, à deux kilomètres en amont du point de jonction du fleuve et de son affluent, une concession aussi vaste que bien située.

Ce succès ne fut pas obtenu sans peine; Hanssens dut recourir à toutes sortes de combinaisons pour vaincre l'opposition des Bosoko à l'établissement d'étrangers sur leur territoire.

Naturellement insociables, les Basoko l'étaient devenus davantage encore lors de l'arrivée de Hanssens, en raison d'événements tout récents provoqués par les Arabes chasseurs d'hommes de la côte occidentale.

On sait que les bandes d'Abed-ben-Selim et consorts avaient poussé naguère leurs razzias infâmes en aval des Stanley-Falls; leur exemple avait été imité depuis, et les traitants de la côte occidentale, après avoir dépeuplé tour à tour les districts riverains du lac Tanganîka, établi le centre du commerce du bois d'ébène à Oudjidji, occupé ensuite le poste

de Nyangwé, sur le cours supérieur du Congo, en aval des chutes de Stanley, visaient à établir à l'embouchure de l'Oubingi un rendez-vous de chasse à l'homme.

Nous ne pouvons passer outre sans exposer sommairement ici le système commercial des traitants arabes : voici comment procèdent en général les imitateurs d'Abed-ben-Selim : ils racolent ou achètent quelques centaines de flibustiers, de mendiants arabes sans feu ni lieu, d'esclaves de toute pro-



LE CONGO A NYANGWÉ.

venance et distribuent à chacun d'eux des fusils et des munitions en quantité suffisante pour les besoins d'une expédition assez longue. Puis ils conduisent ces hordes affamées dans les contrées riches et fertiles dont les habitants n'ont qu'un armement primitif : lances, boucliers, arcs et javelots.

En un clin d'œil tout ce qui est utilisable dans la contrée est pillé, ravagé ou détruit : les hommes massacrés s'ils sont impotents, et fait prisonniers s'ils sont valides, les femmes violées et emmenées à la chaine pour être vendues dans d'autres régions, les enfants capturés dans le

même but, l'ivoire empaqueté et vendu sur les marchés de Nyangwé, d'Oudjidji ou de Zanzibar, et enfin les villages livrés aux flammes.

Lorsque ces pillards se retirent, le pays est appauvri pour de longues années. Le désastre est pire que celui ocasionné par une nuée de sauterelles dans un champ de céréales; la récolte peut reparaître l'année suivante, tandis que les forêts, les plantations, les villages détruits ne reparaissent plus.

« Pendant longtemps, écrit Hanssens, les traitants de la côte occidentale avaient limité au district de Nyangwé leurs razzias et leurs fureurs incendiaires, mais depuis 1877 Stanley leur a enseigné le chemin de l'ouest, ils se sont avancés progressivement jusqu'aux Falls, et, encouragés par les bénéfices, ils ont, dans l'année 1883, mis à feu et à sang toute la zone qui sépare les chutes de la rivière Oubingi.

« De toute cette contrée, autrefois si populeuse et si riche, il ne reste plus, racontent avec effroi les natifs basoko, que des monceaux de cendres, et des racines : c'est navrant !...

« Heureusement notre expédition arrive à temps pour mettre une barrière à ces déprédations; mais les populations basoko, encore sous l'impression de la terreur que leur a fait éprouver l'invasion des traitants arabes, suspectent notre bonne foi, se montrent peu disposées à écouter nos propositions conciliantes et refusent de croire à la protection que leur donnera contre les chasseurs d'hommes le drapeau de l'Association.

« L'arrivée de notre flottille a donc provoqué le sauve-qui-peut de la population incapable de prendre les armes, et une levée de boucliers de toute la population valide. Les tambours de guerre ont été battus dès l'apparition de nos steamers, les escarpements de la rive se sont garnis d'une foule compacte de guerriers fermement décidés à défendre pied à pied leur territoire.

« En présence de cette attitude, j'ai temporisé. Au lieu d'aborder à la rive droite de l'Oubingi, sur laquelle se trouvent les villages, j'ai établi mon camp à la rive opposée.

« Des pirogues se sont aussitôt détachées de la rive droite, et elles se sont approchées jusqu'à une bonne centaine de mètres de nos steamers, pour observer nos manœuvres.

« J'ai profité de cet espionnage, pour amorcer les natifs et les attirer près de nous. Quelques pièces d'étoffes aux couleurs voyantes ont été étalées sur les bordages des bateaux; j'ai renouvelé le truc de mon speech aux Bangala.

« Après de longues hésitations, la cupidité l'a emporté sur la crainte, un canot s'est risqué jusqu'au flanc de l'*En Avant*.

« J'ai remis en toute hâte une pièce d'étoffe aux natifs qui montaient cette pirogue, en les priant d'aller dire aux chefs de la contrée que je venais en ami, dans l'intention de faire avec eux l'échange du sang et d'acheter des vivres et des bois.

« Les gaillards ont emporté mon étoffe, et jusqu'au lendemain je n'ai plus revu de pirogue basoko. »

Le 22, des canots arrivèrent en plus grand nombre encore que la veille: ils étaient chargés de bananes, de chicoanga, de poissons frais et secs, etc. Un marché fut improvisé près du camp des mundelés; les natifs, alléchés par les marchandises d'échange apportées par les steamers, cédèrent leurs cargaisons de vivres et se retirèrent en assurant le frère de Boula Matari qu'ils décideraient leur grand chef à lui rendre visite.

Le 23 juin, une heure avant le lever du soleil, tandis que les falaises de la rive droite étaient encore noyées dans les derniers brouillards de la nuit, les tambours et les trompes réveillaient les échos du fleuve et des îles de leurs assourdissants éclats.

A six heures, un essaim de petits canots basoko, pressés contre les flancs d'une pirogue monstrueuse portant quarante pagayeurs debout et dix personnages coiffés de gigantesques bonnets piqués de plumes de perroquet gris, nageaient vers le camp des mundelés en faisant jaillir l'écume et soulevant les lames du fleuve sous leurs proues effilées.

Bientôt les équipages de cette flottille indigène encombrent les espaces libres entre les tentes des mundelés et fraternisent avec les hommes de couleur de l'expédition.

Hanssens et Amelot, après avoir confié Courtois malade à la garde du lieutenant Wester, s'avancent au-devant des dix personnages basoko amenés par la pirogue monstrueuse.

Ces dix personnages sont les potentats, les décemvirs basoko. Le district de l'Oubingi, connu sous le nom d'Issanghi, n'est pas gouverné par un seul makoko; les villages de cette région forment une sorte de confédération républicaine, où le pouvoir est exercé par les dix notables les plus riches et les plus puissants.

Amelot fait judicieusement remarquer au capitaine Hanssens, tandis que ce dernier écoute les explications des chefs nègres, que les dix doges de l'Oubingi ont un aspect uniformément rébarbatif; ils semblent avoir fait tous leurs efforts pour s'enlaidir, pour se rendre hideux, repoussants: ils sourient parfois en montrant, comme des dogues hargneux, deux

rangées d'incisives aiguës et menaçantes. Leur costume est indescriptible ; ils ont sans doute oublié de s'habiller, soulignait Amelot.

Mais leur armement est remarquable. Chacun d'eux porte une lance au manche sculpté et d'une longueur de deux mètres; autour des reins, un ceinturon de peau de buffle rouge rattache à leur corps une superbe dague semblable à un cimeterre de mameluck, et dont la lame ciselée est engagée à demi dans un fourreau en bois d'un noir d'ébène, monté en fer. Leurs boucliers également noirs, sont assez grands, pour les déguiser entièrement, à l'occasion, à la vue de leurs interlocuteurs.

L'un d'eux, qui paraît être le doyen d'âge des décemvirs, porte la parole au nom de ses collègues. Il déclare que la population basoko, plus nombreuse et plus forte que celle des Mayoumbé (district situé en aval de l'Oubingi), opposera une résistance acharnée aux chasseurs d'hommes, qu'ils soient noirs ou blancs, fils de l'Orient, frères d'Abed-ben-Selim ou enfants de Boula Matari.

« Mais, réplique Hanssens, les enfants de Boula Matari ne sont pas des marchands d'esclaves ; ils donnent aux populations riveraines du Congo des marchandises du mpoutou en échange de provisions alimentaires. Les mundelés sont d'ailleurs décidés à faire eux-mêmes aux chasseurs de nègres une guerre sans trêve ni merci.

« Déjà les enfants de Boula Matari occupent une position importante en aval de l'Issanghi, sur une île du fleuve à une faible distance des sept cataractes. La garnison de ce poste avancé des mundelés s'opposera à des invasions nouvelles de traitants arabes.

« Si les chefs de l'Issanghi veulent y consentir, les mundelés bâtiront auprès de leurs grands villages de l'Oubingi une ville, une forteresse armée de fusils, bien approvisionnée et contre les défenseurs de laquelle viendront se heurter impuissantes les hordes de bandits aux burnous blancs. »

Ces déclarations parurent exercer sur les auditeurs de Hanssens une impression favorable. Les décemvirs basoko se retirèrent pour délibérer un instant; leur porte-voix revint seul auprès des mundelés, et il invita Hanssens à passer sur la rive opposée, où l'on traiterait définitivement des conditions de cession d'un terrain.

Le capitaine accepta l'invitation, mais au préalable il leva le camp et fit transporter le malheureux Courtois, dont l'état s'aggravait d'heure en heure, dans la cabine d'arrière de l'*En Avant*. Le malade avait été pris dans la matinée d'hématurie, et, bien qu'ayant conscience de son mal incu-

rable, il conservait un courage héroïque et disait à Wester, en lui montrant le sang qu'il venait de rendre :

« *All right*, mon cher lieutenant, c'est complet maintenant... Vous commanderez seul la station des Falls, je ne verrai pas même l'île d'Ouana-Rousari. »

Wester et Amelot redoublèrent de soins auprès du malade, pendant que Hanssens se rendait avec trente Zanzibarites bien armés à l'invitation des chefs basoko (invitation qui pouvait n'être qu'un guet-apens).

Les décemvirs reçurent le capitaine avec de grands honneurs, aux abords d'un important village de la rive droite sis à deux mille mètres du confluent de l'Oubingi.

Ils conduisirent Hanssens devant une construction entièrement fabriquée avec d'énormes défenses d'éléphant et abritant une idole en bois ayant les dimensions d'un homme de taille moyenne, peinte en rouge écarlate, avec des yeux noircis au charbon, une longue barbe tressée en pointe et des cheveux crépus, restes d'une tête ayant appartenu à quelque misérable esclave scalpé jadis.

Devant ce temple d'ivoire, église du culte basoko appelée *meskiti*, on procéda à la cérémonie de l'échange du sang entre le mundelé et l'un des décemvirs.

En cette circonstance, la patience de Hanssens fut cruellement mise à l'épreuve. Pendant plus d'une heure, avec des cris stridents, des paroles injurieuses, au milieu des bruits assourdissants de l'assistance, chaque décemvir, chacun des dix potentats basoko revendiqua le droit et l'honneur de devenir frère de sang de l'homme blanc.

Chacun des dix intéressés, accrochés de droite et de gauche aux bras et aux jambes du capitaine, le tiraillait, lui esquissait son plus aimable ou plutôt son plus hideux sourire, le suppliait du geste, du regard, de la voix, de s'unir à lui par les liens indissolubles de la fraternité du sang.

Le malheureux voyageur se débattait vainement contre ses dix antagonistes, décochait, quand il le pouvait, un vigoureux coup de poing sur le nez ou sur l'œil des aspirants au doux nom de frère, procédé qui ne lui aliénait pas du tout les sentiments par trop affectueux de la victime; mais insensiblement ses forces s'épuisaient; il appela à son aide les Zanzibarites guidés par Hamoud, et leur ordonna de le délivrer, voire même à coups de crosse, des étreintes trop fraternelles des seigneurs basoko.

Les trente serviteurs mirent à obéir à leur maître un empressement exagéré au gré des décemvirs à qui ils enfoncèrent les côtes et démolirent bras et jambes.

Dès lors les personnages se montrèrent moins acharnés à réclamer le titre de frère du mundelé, et sur la proposition de Hanssens ils convinrent de laisser cette prérogative au plus jeune d'entre eux.

Le moins âgé des dix n'était ni moins laid ni plus aimable que ses collègues, mais il avait des chances de vivre plus longtemps qu'eux et de remplir durant de longues années a l'égard des mundelés les promesses qu'il allait solennellement contracter.

La populace basoko, satisfaite de l'issue drolatique de la petite guerre que s'étaient livrée ses seigneurs et maîtres, acclama la décision du mundelé et assista silencieuse et recueillie à l'ordalie de la fraternisation.

Laissons la parole au capitaine Hanssens qui raconte ainsi la fin de cette cérémonie désagréable :

« Les dix chefs de la contrée se tenant par la main se sont approchés de moi et se sont rangés en ligne à ma gauche, le plus jeune d'entre eux, celui que j'avais désigné, me tenant de ce côté, par le bras.

« Un jeune chevreau a été égorgé devant nous, en présence de toute la population du village grossie des badauds de tout le district.

« Chacun des chefs est allé successivement recevoir dans le creux de la main une partie du sang jaillissant de la blessure et s'en est frotté la figure, le buste et les épaules, puis chacun à son tour est allé prendre une seconde poignée du sang du chevreau et m'en a barbouillé les parties du corps similaires.

« Il m'a fallu, bon gré, mal gré, ouvrir ma chemise, retrousser mon pantalon et me laisser frictionner par ces dix paires de mains couvertes de sang.

« On conçoit comment j'étais arrangé après une aussi dégoûtante opération. Je n'ai eu d'autre ressource que de me mettre dans le costume favori des dames d'Oupoto (moins la ceinture), et de courir me plonger dans les eaux du fleuve qui fort heureusement n'étaient pas hantées en cet endroit par les alligators.

« Ce n'est qu'après une savonnée énergique que je suis parvenu à effacer les traces de la cérémonie.

« Je me hâte d'ajouter que comme compensation à ce désagrément j'ai eu la satisfaction de conclure un traité qui rangeait tout le district basoko sous le protectorat de l'Association et m'accordait une concession magnifique, où j'ai aussitôt planté le drapeau bleu et laissé un poste de trois Zanzibarites.

« C'est un triomphe, une acquisition peu onéreuse. Cependant je ne

tiendrais pas à devoir fraterniser tous les jours de la même façon; mon stock de savon n'y suffirait pas!... »

La satisfaction du capitaine Hanssens devait être de courte durée. De retour à bord de l'*En Avant*, le chef de l'expédition, heureux à la pensée d'instruire ses compagnons de voyage du succès de ses négociations, se heurtait aux visages consternés d'Amelot et de Wester.

Pendant l'absence du capitaine l'indisposition de Courtois avait pris un caractère aigu: la fièvre bilieuse, cette ennemie implacable du voyageur africain, compliquée d'hématurie, avait terrassé la robuste constitution du pionnier; dans les courts intervalles des violents accès de la fièvre le malade demeurait dans un état de prostration absolu.

Hanssens résolut aussitôt de prolonger le séjour de l'expédition à l'embouchure de l'Oubingi pour éviter à son compatriote les épreuves exténuantes de la navigation fluviale. On dressa de nouveau la tente du malade sur un point salubre de la rive droite, et durant deux nuits et deux jours Hanssens, Amelot et Wester s'installèrent à tour de rôle a son chevet.

Le 25 juin, les soins intelligents et pratiques de ses dévoués compatriotes avaient provoqué une légère amélioration dans l'état de santé de Courtois, qui supplia instamment Hanssens de ne pas différer plus longtemps le départ de la flottille.

« De grâce, commandant, répétait le pauvre malade, partons, partons d'ici! Mes prévisions étaient peut-être pessimistes, je pourrai voir l'île Ouana-Rousari et mourir à mon poste de commandant des Falls-Station. »

Cédant à ces sollicitations pressantes, le capitaine fit transporter Courtois, avec toutes les précautions voulues, à bord de l'*En Avant*, et l'installa le plus confortablement possible dans son étroite cabine.

Malheureusement c'était une amélioration trompeuse et deux heures après son transport sur l'*En Avant* l'infortuné Courtois, en proie au délire le plus violent, prononçait des paroles sans suite, demandait aux personnes de son entourage des objets qu'ils ne pouvaient lui donner, et comme froissés de leur refus involontaire, il entrait dans des transports furieux, essayait de sauter de son lit et frappait à coups de poing redoublés les amis dévoués qui assistaient, le désespoir dans l'âme, à cette cruelle agonie.

« Dans la nuit du 25 au 26, écrit le voyageur Amelot, je veillais mon infortuné camarade, et je l'entendis murmurer à diverses reprises, mais très doucement: « Anvers!... Anvers!... Belgique!... » Telles furent ses dernières paroles.

« A six heures du matin, le capitaine Hanssens vint me rejoindre; nous essayâmes vainement, pour rendre quelque force au pauvre agonisant, de lui faire avaler du lait et du vin coupé d'eau; son estomac refusa toute nourriture.

« A sept heures, le râle commença et ne laissa pas le moindre espoir de sauver notre infortuné compatriote; à huit heures, un violent hoquet agita le malheureux, sa respiration s'accéléra, une contraction nerveuse menaça de le jeter hors de sa couche; Hanssens tendit les bras, et le saisit pour le remettre sur le lit... Le capitaine n'étreignit qu'un cadavre... Ernest Courtois venait de rendre le dernier soupir sans avoir repris connaissance, et sans que sa physionomie présentât la moindre trace de souffrance. »

Sur le seuil de la cabine, les hommes de couleur se pressaient pour avoir des nouvelles du « bon docteur » qui leur avait tant de fois donné des soins et qu'ils idolâtraient.

Au premier rang se tenait le Zanzibarite Mahomédi, domestique de Courtois, sollicitant la permission de saluer comme d'habitude le maître qu'il adorait. Ce brave garçon vit couler des larmes sur les joues amaigries par les veillées du capitaine Hanssens et d'Amelot; il comprit aussitôt toute la vérité, ses gémissements et ses pleurs apprirent aux équipages la perte irréparable que l'expédition venait de subir.

Dans l'après-midi du 26, la dépouille mortelle d'Ernest Courtois fut transportée à terre et ensevelie sur la rive droite, à environ huit lieues du confluent de l'Oubingi.

Sa tombe a été creusée sur l'emplacement d'un marché indigène abandonné, sous une superbe voûte de verdure; elle est reconnaissable au monumental mausolée de pierres que les compagnons de l'infortuné voyageur ont élevé pour soustraire les mânes d'un ami et d'un compatriote aux fauves appétits des natifs, qui sont tous anthropophages dans cette région.

En annonçant à ses amis d'Europe le décès de son regretté compatriote, le capitaine Hanssens s'exprimait en ces termes :

« La mort, qui depuis mon départ de Léopoldville avait épargné l'expédition, vient de faire une victime parmi les Européens qui me secondaient. Ernest Courtois, un grand beau garçon, solide comme un chêne, et qui paraissait taillé pour vivre cent ans, est décédé entre mes bras, après douze jours de maladie.

« Courtois avait été engagé par l'Association en qualité de pharmacien, et il avait quitté l'Europe au mois d'août 1883. Après un court séjour à




P. Maes Editeur Bruxelles

Imp. A. Mertens, Bruxelles

CANNIBALE

(Environs de Stanley-Falls)

Vivi, il avait été dirigé sur Léopoldville, où il a résidé depuis comme adjoint du docteur Van den Heuvel.

« Doué de précieuses et sympathiques qualités, il n'avait pas tardé à être distingué par ses chefs, et en mars 1884 Stanley l'avait nommé commandant du poste avancé des Falls.

« C'est en se rendant à son poste que Courtois a succombé, victime de l'inexorable fièvre bilieuse.

« La perte douloureuse que l'Association vient de subir laissera un



ENTERREMENT D'ERNEST COURTOIS.

grand vide dans les rangs des agents enrôlés en Afrique sous l'étendard bleu étoilé d'or.

« Courtois possédait a un très haut degré les qualités requises pour rendre les plus éminents services à l'œuvre du Congo. Intelligent, actif, dévoué, il était toujours prêt à payer de sa personne, et c'est avec le plus vif empressement qu'il se mettait à la besogne quand il était chargé d'un travail quelconque.

« Pendant son séjour à Léopoldville, il s'était rendu utile en assistant le docteur Van den Heuvel dans l'accomplissement de ses devoirs de méde-

cin. Pendant mon voyage, je l'avais chargé du service médical des blancs et des équipages, et il s'était acquitté de ses fonctions avec le plus grand zèle. Il avait élaboré de nombreux projets pour le fonctionnement de la station des Falls; il rêvait d'en faire une station modèle.

« Dans ses relations avec les indigènes, il déployait un tact et une patience réellement remarquables. Il savait s'abaisser à leur niveau, se prêter à leurs fantaisies, amuser ces grands enfants avec des riens et les amener insensiblement, et sans qu'ils s'en aperçussent, au but que nous avions en vue.

« Il m'a été d'un grand secours dans la conclusion des traités avec divers chefs du haut Congo, et j'avais en lui un collaborateur précieux. Sa nature sympathique, son caractère jovial et enjoué, faisaient de lui le plus aimable compagnon de route; il avait conquis d'emblée l'amitié de tous les blancs du voyage et l'attachement de tous les hommes de couleur.

« Sa mort a été pour tous un coup terrible, et longtemps encore nous pleurerons cette nouvelle victime du dévouement. »

Le capitaine Hanssens faisait suivre cette oraison funèbre de réflexions hypothétiques sur la mort d'Ernest Courtois.

« Tout blanc arrivant au Congo, écrivait-il, est condamné, à de rares exceptions près, à subir une forte fièvre qu'on pourrait appeler la *fièvre d'acclimatation.*

« Ceux qui ont la chance de la subir au début de leur séjour en Afrique, possèdent encore toutes leurs forces et y résistent en général; mais ceux qui, comme le pauvre Courtois, sont atteints de ce fléau impardonnable plusieurs mois après leur arrivée au Congo, alors que le climat a déjà pu produire sur eux ses effets débilitants, anémiants, n'ont plus la vigueur nécessaire pour supporter le choc et ils y succombent, hélas! en trop grand nombre. »

Lorsque l'épilogue du douloureux événement que nous venons de rapporter se fut déroulé, lorsque les blancs et les équipages de la flottille eurent, le cœur brisé, jeté des pelletées de terre et apporté des pierres sur la tombe du regretté pharmacien, les steamers, pavillons en berne, s'éloignaient du pays de l'Issanghi, voguant vers le poste des Falls.

En amont de ce coin du rivage basoko, où Courtois repose pour toujours loin de sa famille, les berges du Congo se relèvent, forment de sourcilleux escarpements, aux pentes ombragées par des forêts magnifiques; la largeur du fleuve est si considérable sur ce point, qu'il est impossible de l'apprécier à simple vue.

Le 30 juin, l'expédition campait à la nuit tombante dans un des îlots ombreux qui s'étendent devant le district des Mayombé.

Durant trois jours de navigation, Hanssens avait vainement mis en jeu tous les moyens de séduction, toutes les combinaisons pacifiques imaginables pour attirer les riverains; aucune de ses patientes tentatives n'avait abouti. Entre l'Oubingi et l'île frontière ouest du district Mayombé le passage de la flottille avait occasionné une profonde terreur.

A l'approche des steamers, les populations riveraines, femmes, enfants, guerriers, vieillards, abandonnaient les villages à demi ruinés des rives, se réfugiaient dans les lointaines forêts de l'intérieur, ou s'éloignaient à force de bras sur des pirogues longues et étroites. Cette panique était la conséquence des ravages et des cruautés que les bandes d'Abed-ben-Selim avaient commis dans la contrée et dont il a été parlé au commencement de ce chapitre. Les indigènes qui avaient pu se soustraire à ces razzias, étaient rentrés, après le départ des Arabes chasseurs d'hommes, dans leurs villages en ruine, mais à l'aspect d'étrangers, quels qu'ils fussent, ils éprouvaient un insurmontable effroi.

Cependant, en côtoyant le district des Mayombé, Hanssens constata un heureux changement : l'influence salutaire de la station des Falls s'était déjà étendue sur les peuplades existant en aval. Tous les chefs des villages devant lesquels passaient les steamers battant pavillon bleu rendaient visite à Boula Matari II, lui apportaient des présents, se déclaraient ses amis, ses enfants, et lui demandaient un drapeau « comme celui de l'île Ouana-Rousari ».

Les Mayombé reconnaissaient les pirogues à vapeur qui, sous la conduite de Stanley, avaient passé et repassé devant leur territoire, sans qu'il en résultât pour eux le moindre préjudice.

D'autre part, ils visitaient périodiquement le poste des mundelés, dans l'île Ouana Rousari, lorsqu'ils se rendaient chez leurs amis de l'est, les Vouenya des chutes, pour y échanger leur manioc et leurs bananes contre le poisson pêché dans les rapides; ils avaient vu le village de Bennie, enfant de Boula Matari, et constaté que ce mundelé bâtissait ses maisons et cultivait ses champs sans empiéter sur le domaine du voisin, sans chercher querelle aux faibles, payant comptant en beaux objets du mpoutou les articles qu'il achetait, protégeant les natifs toutes les fois que sa protection était nécessaire.

Les Mayombé avaient aussi remarqué que depuis l'arrivée du blanc dans la contrée les chasseurs d'hommes n'avaient plus reparu.

Aussi les chefs mayombé réclamaient-ils instamment la fondation d'une

station sur leur territoire, et Hanssens les mit-il au comble de la joie en leur promettant que leurs désirs seraient satisfaits à son retour du pays des Vouenya.

Le 3 juillet, la flottille expéditionnaire s'arrêtait à l'île Ouana-Rousari, devant le poste des Falls. Elle était au terme de son voyage.

« La situation choisie par Stanley en décembre 1883, pour établir la station extrême du Congo, le dernier jalon, sur les rives du fleuve, de la route interocéanique africaine, est magnifique, écrit Hanssens, et bien que ce point se trouve à plus de quatre cents lieues à l'intérieur et qu'il ne reçoive de communications du monde civilisé que deux fois par an, tous ceux qui y arrivent voudraient y rester. »

Si Ouana-Rousari est la plus ravissante des îles dont est parsemé le Congo, sa position géographique est aussi de la plus haute importance : c'est le trait d'union entre la côte orientale et la côte occidentale, la tête de ligne du bassin navigable du Congo, et c'est de là que partiront plus tard les expéditions dont la mission sera d'explorer le centre proprement dit du continent africain.

L'occupation de cette île est un coup de maître; par elle l'Association tient en main la clef de la zone équatoriale, et commande l'entrée du fleuve; pas une embarcation ne peut y être mise à flot sans l'assentiment du commandant du poste, et c'est ainsi qu'il sera possible d'en empêcher l'accès aux pirogues des chasseurs d'esclaves.

M. Bennie y vivait dans les meilleurs termes avec tous les chefs des environs. Les indigènes Vouenya attachent en effet un très haut prix à la conservation des blancs sur leurs terres; ils ont éprouvé leur faiblesse contre les traitants de la côte orientale, et ils comprennent que s'ils étaient privés de la protection des mundelès ils redeviendraient comme par le passé la proie des bandits d'Abed-ben-Selim et de ses pareils.

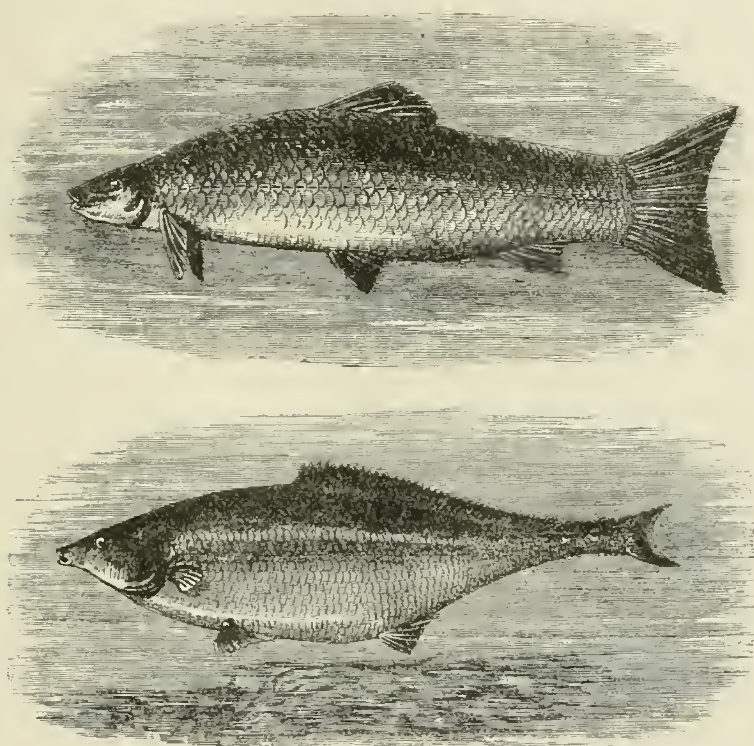
Les populations des bords des Stanley-Falls sont du reste pacifiques et industrieuses, quoique cannibales. Leur industrie spéciale est la pêche, qu'ils pratiquent de la manière suivante :

« De grands poteaux de vingt à trente centimètres de diamètres sont, dit Hanssens, placés verticalement par les natifs dans les interstices des roches qui constituent les cataractes de Stanley, et reliés à leur partie supérieure par des perches plus minces disposées transversalement. A ces dernières sont fixées des cordes en rotang qui retiennent de grandes nasses plongeant dans les eaux, au bas de la chute.

« Deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil, de grands canots de pêche, montés par trente et parfois même quarante pagayeurs, vont

retirer ces nasses et recueillir, au risque d'être culbutés par les lames rugissantes, le poisson qu'elles contiennent.

« Le butin ainsi prélevé quotidiennement est considérable ; on peut y admirer des poissons d'une taille dont il est difficile de se faire une idée en visitant les poissonneries de nos marchés d'Europe : j'y ai vu des sortes de brochets-géants, mesurant plus d'un mètre cinquante de longueur, et d'une grosseur proportionnée, d'autres poissons dont j'ignore le nom,



POISSONS DES STANLEY-FALLS.

ayant un petit museau rond et pointu, une queue d'une largeur démesurée, de grandes écailles luisantes d'une couleur brun pâle, mesurant environ soixante-dix centimètres de long et trente-cinq de tour : d'autres enfin, dont la tête rappelle par sa forme le groin des hippopotames et dont les écailles fines resplendissent comme des paillettes d'argent.

« Tous ces habitants de la zone aquatique sont indistinctement, gros et petits, communs et rares, à chair savoureuse ou coriace, séchés, fumés et vendus ensuite par des caravaniers aux populations de l'intérieur, en

échange de jarres d'huile de palme ou de graines oléagineuses, de corbeilles de pieds de manioc et de régimes de bananes. »

Ici comme en aval, depuis l'Oubika, les armes à feu, les mousquets à silex, sont entièrement inconnus. Les guerriers Vouenya sont armés de lances, de javelots (assagaies), de couteaux, d'arcs, de flèches et de boucliers; ils possèdent en outre, un nombre infini de trompes de guerre et de tambours. Quand ils vont au combat, ils trempent leurs armes de jet dans un poison végétal qui amène instantanément la mort; mais, sans craindre de s'empoisonner, ils découpent en tronçons, grillent et mangent à belles dents tout prisonnier ou blessé de guerre.

« Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon » disait un césar romain, Vitellius, si nos souvenirs classiques sont fidèles: « le cadavre d'un ennemi constitue un mets excellent », disent les Vouenya, dont les goûts son partagés par les Mayombé, les Basoko, les Oubika, les Bangala, en un mot toutes les peuplades des bords du Congo, en amont de la station de l'Équateur.

La traite des noirs a déjà reculé devant les agents de l'Association internationale: quant à ces monstrueuses hécatombes qualifiées par ces mots : « sacrifices humains », quant à l'anthropophagie, leur disparition complète du territoire de l'Afrique centrale n'aura lieu qu'après de longues années efforts, de patience et d'apostolat.

Vers la fin de l'année 1883, en décembre, il est utile de le rappeler ici pour mémoire, Stanley avait confié la « direction provisoire » des Falls au mécanicien anglais Bennie jusqu'à l'arrivée de Courtois désigné pour en devenir le commandant, avec le lieutenant suédois Wester pour adjoint.

La mort du jeune et courageux Courtois, dont la triste nouvelle était apportée par Hanssens a Ouana-Rousari, le 3 juillet 1884, changeait les dispositions prises par Stanley : Wester d'adjoint, devenait d'emblée commandant en chef de Stanley-Falls. Au moment de remettre ses pouvoirs à l'officier suédois, l'anglais Bennie informa Hanssens qu'il avait à régler lui-même à l'amiable un différend survenu entre deux chefs indigènes voisins qui avaient accepté son arbitrage.

Voici l'origine de ce différend :

L'un des deux contestants, Singué-Singué est le chef d'un village situé à l'intérieur même de l'île d'Ouana-Rousari. Katoukamo, l'autre partie adverse, est à la tête d'une île faisant face à la station, près de la rive gauche du fleuve.

Singué-Singué accusait Katoukamo de lui avoir dérobé les pieux,

auxquels les Vouénya attachent les nasses dont ils se servent pour prendre le poisson dans les cataractes. Le second ne niait pas le larcin, mais il se refusait à toute restitution, à moins que le premier ne consentît à lui payer une indemnité considérable. En d'autres termes, il fallait que le volé rachetât au voleur les objets dérobés : c'est d'ailleurs ainsi que les choses se passent parmi les populations primitives de l'Afrique centrale.

Singué-Singué, qui ne se souciait pas d'indemniser son voleur pour rentrer en possession de son bien, résolut de lui faire la guerre. Néanmoins, avant de commencer les hostilités, il alla consulter Bennie, qui parvint à arrêter un conflit immédiat en conseillant à Singué-Singué d'attendre l'arrivée des steamers, pour soumettre la question à l'examen de de Boula Matari ou de son successeur.

Dans la matinée du 4 juillet, le chef du village d'Ouana-Rousari vint exposer ses griefs au capitaine Hanssens, qui, assisté du mécanicien anglais, instruisit l'affaire.

Katoukamo fut mandé à la station ; le capitaine l'interrogea et, convaincu de sa culpabilité, le condamna à restituer les pieux volés et à renoncer à l'injuste indemnité qu'il réclamait à la partie lésée.

Katoukamo se soumit au jugement, mais, avec la mauvaise foi qui caractérise les nègres en général il chercha par toutes sortes de prétextes à en éluder les conséquences. Le 6 juillet, il n'avait encore fait aucune restitution.

Hanssens eut alors recours à un grand moyen : il signifia au retardataire qu'il allait lui envoyer deux mundelés, parmi lesquels M. Bennie, pour recevoir les objets en litige, et il ajouta que, s'il persistait à en refuser la restitution, M. Bennie lui reprendrait le drapeau bleu qu'il avait reçu naguère et que les blancs proclameraient partout que Katoukamo n'était plus sous leur protection.

Cette menace produisit l'effet attendu. Katoukamo, effrayé des conséquences qu'aurait pour lui le retrait de la protection des blancs, s'empressa de s'exécuter. La paix entre les deux chefs fut scellée à la station, en présence de la population des environs.

L'ascendant moral des mundelés avait suffi pour empêcher l'effusion du sang et pour éteindre un conflit qui aurait pu allumer une guerre générale dans la contrée : c'était là un résultat dont l'Association avait droit de s'enorgueillir.

La réconciliation de Singué-Singué et de Katoukamo avait amené aux Falls un grand concours de notables vouenya. Bennie leur fit ses adieux et les invita à reporter sur le lieutenant Wester le respect et l'attachement

qu'ils lui avaient toujours témoignés; ceux-ci vinrent à tour de rôle serrer la main du mécanicien en lui remettant des cadeaux divers, qui un poulet, qui un poisson, qui une calebasse, une trompe d'ivoire, un bec d'oiseau, une boîte de poudre sacrée, tous fétiches qui devaient préserver le mundelé des malheurs possibles, sa vie durant.

Amelot, qui assistait avec le plus vif intérêt à cette scène touchante, s'éprit spontanément du désir de prolonger son séjour en Afrique, au milieu des populations vouénya si affables, si reconnaissantes.

« Mon engagement au service du drapeau bleu vient d'expirer, dit-il à Hanssens, et je comptais retourner avec vous, mon capitaine, vers Léopoldville, pour regagner de là notre chère Belgique. Mais la place d'adjoint est vacante aux Falls-Station : ce poste, placé au centre d'une zone excessivement populeuse, nécessite au minimum la présence de deux blancs : M. Wester sera le premier, je vous offre d'être le second. Nous bâtirons une station sans rivale sur les bords du Congo, et nous enseignerons à ces cannibales peu farouches les devoirs de l'union et de la charité. Si vous y consentez, commandant, je resterai aux Falls jusqu'au prochain voyage des steamers; je prendrai ici ma revanche de Kimpoko, où mon désir d'être utile à l'Association a rencontré l'indomptabilité des fétichistes banfunu. »

— J'accepte avec empressement vos services mon cher Amelot. Votre demande de ce jour est digne des plus grands éloges : j'en référerai à l'administration de Bruxelles, en mentionnant que dans la circonstance vous avez écouté votre seul dévouement à l'œuvre de notre Roi. »

Séance tenante, le jeune pionnier belge fut présenté aux notables vouénya qui l'acclamèrent avec l'enthousiasme qu'ils venaient de témoigner au nouveau commandant Wester.

Le 9 juillet, Hanssens quitta Ouana-Rousari, laissant pour avant-garde de la civilisation au cœur de l'Afrique explorée un Belge et un Suédois.

Comme en remontant le fleuve la flottille avait presque toujours côtoyé la rive droite, Hanssens donna l'ordre de longer à la descente la rive opposée.

Dans la journée du 11, les bateaux jetaient l'ancre devant le confluent d'une importante rivière qui débouche à mi-chemin entre l'Oubingi (Arouhouimi) et les chutes.

Cet affluent porte le nom de Loubiranzi il vient directement du sud, s'il faut en croire les indigènes, et son cours est parfois littéralement barré par des troupeaux d'hippopotames.

Dans le secteur oriental de son confluent, le Loubiranzi présente un emplacement superbe, et le capitaine Hanssens, devant ce site splendide, conçut l'idée de l'acquérir pour l'Association.

Il laissa les steamers a l'ancre derrière un îlot boisé d'où s'envolaient de telles quantités d'oiseaux que le ciel en était obscurci, et longea la rive gauche avec la baleinière l'*Eclaireur* et quelques hommes de couleur.

La rive, assez basse au bord de l'eau, est couverte de bois admirables à l'ombre desquels les aborigènes, nègres waringa, ont groupé leurs huttes



UN ILOT A L'EMBOUCHURE DU LOUBIRANZI.

primitives, sortes de constructions presque souterraines, recouvertes de dômes arrondis, rappelant par leur forme les nids de fourmis blanches. Derrière les arbres on apercevait, courant parallèlement à la rive, deux chaînes de collines aux pentes dénudées, roussâtres, et dont les crêtes dentelaient de leurs cimes aigues le bleu foncé du ciel.

Après une heure de navigation accélérée, l'*Éclaireur* stoppa devant le plus important des villages riverains des Waringa, dans une baie spacieuse où les lames du Loubizanzi teignaient de noir la surface d'argent bruni des eaux paisibles du Congo.

Hanssens débarqua au milieu de la population indigène accourue sur le rivage pour contempler l'immense pirogue de fer de l'homme au visage pâle; mais avant de pouvoir exposer une demande quelconque aux chefs du district, le mundelé dut faire l'échange du sang avec eux.

Ce village comptait précisément cinq potentats waringa exerçant à divers titres les fonctions gouvernementales du district; après une cérémonie aussi désagréable que celle de la fraternisation chez les Basoko, ces cinq personnages comptèrent sur la liste déjà bien longue des frères de sang africains du capitaine Hanssens.

« Ils n'étaient vraiment pas beaux, mes nouveaux frères, écrit le voyageur. Figurez-vous des mannequins ressemblant plus à des singes qu'à des hommes, et revêtus de hideuses peintures : la poitrine, les épaules, les bras peints en blanc; les jambes et les pieds en rouge; le visage panaché de blanc et de rouge.

« Sur la tête, une coiffure en peau de singe, piquée de plumes de perroquets et autres oiseaux; dans les mains, des lances de parade, mesurant au moins deux mètres, et des boucliers d'une facture parfaite, longs rectangles tressés avec du rotang, à la fois légers et impénétrables, rendus inflexibles par une plaque carrée en bois d'ébène, sur laquelle se croisaient deux minces planchettes du même bois. »

Néanmoins, et ce n'est que justice de le reconnaître, ils étaient aimables et courtois à rendre des points aux peuplades les plus relativement civilisées des bords du Congo.

Comme Hanssens les remerciait chaleureusement de leur bon accueil, le plus âgé des décemvirs lui répondit de ne pas s'en étonner outre mesure :

« Il n'est pas dans nos habitudes de fraterniser avec les étrangers, surtout avec ceux qui descendent le grand fleuve. Trop souvent des hommes méchants, porteurs comme vous d'armes de guerre qui font un bruit terrible et dont les projectiles traversent nos boucliers, sont venus du pays où le soleil se lève, pour semer sur nos terres la ruine et la désolation, brûler nos villages, dévaster nos récoltes, et emmener à la chaîne nos femmes, nos enfants, nos guerriers.

« Mais nous avons appris par les Vouénya des chutes que les mundelés sont les ennemis des brûleurs de villages nègres et des tueurs d'hommes, et qu'ils possèdent des drapeaux ayant la couleur du ciel, devant lesquels reculent épouvantées les hordes de chasseurs d'esclaves.

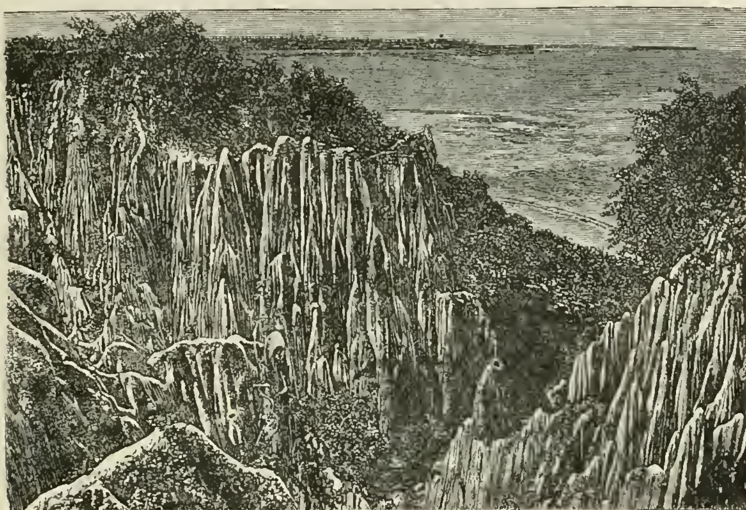
« Aussi avons-nous voulu devenir vos frères de sang pour recevoir de

vous des fétiches protecteurs, et nous assurer votre alliance contre nos implacables ennemis du Levant. »

Devant cette réponse, il ne fut pas difficile au capitaine Hanssens de placer le district des Waringa sous le protectorat de l'Association.

Deux jours plus tard, les steamers s'arrêtaient au pied du mamelon où s'élève l'énorme monceau de pierres sous lequel repose l'infortuné Ernest Courtois, que les cannibales de la région basoko avaient respecté.

En aval de ce point, le fleuve court presque en droite ligne au nord-ouest, demi-ouest; la rive gauche, escarpée, sourcilleuse, a des pentes couvertes de forêts vierges, retraites impénétrables pour l'homme à qui



ROCHERS AU CONFLUENT DU LOUBIRANZI.

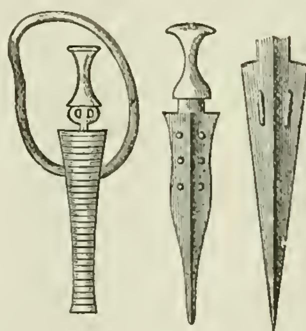
manquent l'outillage et le temps nécessaires pour pratiquer un passage dans cet inextricable lacis de feuilles et de rameaux.

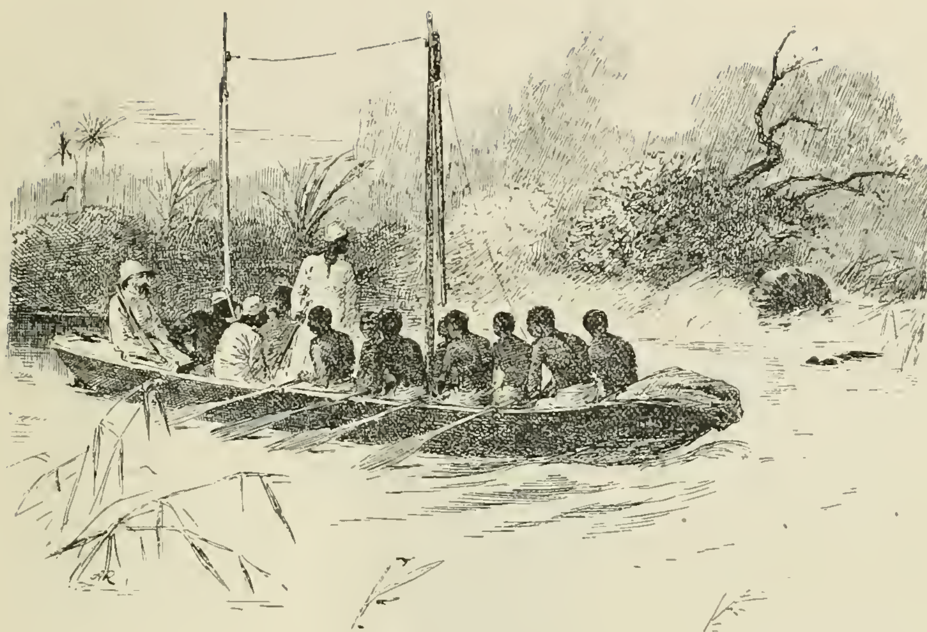
Çà et là des ruisseaux artificiels, de larges fossés creusés dans la partie inférieure de la berge, annoncent la présence d'établissements de pêche; et l'œil exercé des explorateurs découvre sous bois quelques indigènes à demi cachés dans les fourrés et suivant d'un regard curieux le passage des bateaux à vapeur.

Hanssens avait déjà remarqué, en aval de l'île Ouana-Rousari, ces excavations faites par les indigènes soit des îlots, soit des deux rives du fleuve.

Ces tranchées, formant des angles obtus avec le cours du Congo s'enfoncent dans les terres sur un parcours de cent à deux cents mètres; à l'époque des crues, elles se remplissent d'eau et de poissons.

Les natifs en ferment alors l'embouchure avec des claies en roseaux auxquelles sont attachées des nasses tressées; ils draguent ensuite ces fossés avec d'énormes filets de fibres de bananier et de doum, et recueillent ainsi, en quelques jours, le poisson pour leur nourriture et pour l'approvisionnement des marchés de l'intérieur.





# CHAPITRE XVIII

La capitale du district basoko. — Coquilhat et les Bangala. — Le climat de l'Équateur-Station. — Retour de Hanssens à Léopoldville. — Manduau fondateur de Kallima-Station.

Le 15 juillet, les steamers jetaient l'ancre devant les villages basoko situés à l'embouchure de l'Oubingi.

Les décemvirs vinrent demander à leur frère blanc des nouvelles de son voyage et le prièrent de laisser sur leurs terres un mundelé chargé de construire une ville.

« Mon voyage, leur répondit Hanssens, a été attristé par la mort d'un de mes plus chers compagnons: en revanche j'ai la satisfaction de vous apprendre que les districts échelonnés entre votre rivière et les chutes du

fleuve ont été placés sous le protectorat du drapeau bleu ; ils ont compris que ce fétiche de soie et d'or est pour le présent un symbole de paix et d'amitié, et pour l'avenir un gage certain de richesse et de bien-être.

« La plupart des blancs qui m'accompagnaient sont restés chez les Vouénya, dans une île qui commande le cours du grand fleuve et d'où ils pourront s'opposer efficacement aux désastreuses descentes des chasseurs d'hommes; il m'est donc impossible de laisser sur vos terres un mundelé, comme vous le désirez. Néanmoins, cultivez sans crainte votre sol si fécond, bâtissez des villages, élevez des troupeaux ; vos biens sont, grâce aux mundelés, à l'abri des hordes d'Abed-ben-Selim. »

Les chefs basoko, rassurés par ces déclarations insistèrent pour que le grand mundelé voulût bien parcourir le village, capitale du district.

Cette « cité métropolitaine » compte une vingtaine de rues parallèles et transversales se coupant à angle droit et bordées de constructions d'une architecture uniforme. Chaque maison, bâtie avec des tronçons d'arbres et de l'argile, possède une cour que protège une ceinture de pieux dressés côte à côte.

Toutes les pièces de bois, montants et linteaux de portes, pieux de palissades, entrant dans la construction des habitations, sont avant leur emploi trempés dans le lait de farine de cassave, substance que les Basoko considèrent comme sacrée et qui, suivant eux, a le privilège d'écarter du foyer tous les fétiches de mauvais sort.

Le lait de farine de cassave sert encore à badigeonner les tiges de figuier ou les troncs de bombax plantés çà et là pour donner de l'ombrage aux petites places ménagées de distance en distance encore les rues.

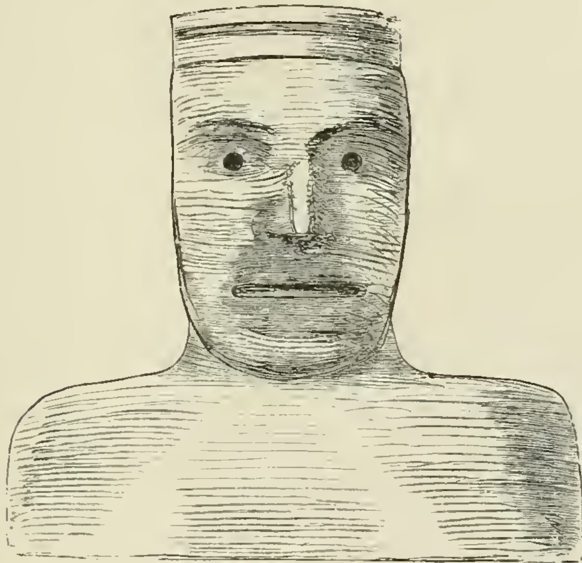
Ces places sont les lieux de réunion habituels de la population et ont chacune une destination particulière.

Les unes servent de rendez-vous aux dilettanti de l'endroit : un « kiosque à musique », composé de douze énormes tambours taillés dans des troncs d'arbres et fixés à demeure dans le sol, attire la foule aux jours de réjouissances publiques, mariages princiers, levées de boucliers, funérailles et sacrifices humains.

D'autres sont des marchés qui, à certaines époques de l'année, présentent un amalgame confus et bariolé de produits exotiques du centre africain, offerts à la fantaisie des acheteurs basoko par des caravaniers accourus du pays des Niam-Niam, de la contrée des Mombouttou, et des districts Watomba, Vouénya, Waringa.

D'autres encore, affectées au recueillement, aux prières, aux invocations, sont ornées d'un meskiti, temple d'ivoire ou de bois, à la toiture conique

en forme d'éteignoir, abritant une idole grossièrement sculptée, divinité dont les pouvoirs varient suivant le caprice des féticheurs de la localité. La même idole est un jour le dieu qu'invoquent les guerriers près d'aller combattre l'ennemi; le lendemain, elle figure le dieu du commerce, qu'implorent des trafiquants basoko désireux de flouer des acheteurs du voisinage; d'autres fois, cette idole a toutes les vertus de la déesse de l'agriculture, et les négresses du district viennent se prosterner à ses pieds pour la prier de prodiguer ses faveurs à leurs plantations de manioc ou de sorgho. Mais le plus souvent ces grossières images, ornements des temples féti-



IDOLE.

chistes, toujours dociles aux intentions criminelles des ministres du culte, dénoncent à la vindicte publique, c'est-à-dire au poison, à la décapitation ou à la pendaison, des femmes, des enfants, des vieillards, des esclaves, censément coupables d'avoir occasionné le décès, accidentel ou non, d'un notable de la contrée.

En parcourant les rues du village, en examinant l'intérieur des cases des décemvirs, le capitaine Hanssens put constater que les Basoko étaient plus avancés dans les arts, plus industrieux que les peuplades établies en amont, sur les bords du Congo.

Des instruments de cuivre et de fer, pinces, marteaux, poinçons, hameçons, bracelets, perles, clochettes, haches, houes, plantoirs, bêches, se

remarquaient à côté d'articles ouvrés en bois tels que : idoles grandes ou petites, sièges doubles, bancs, cannes, manches de lance, fifres, mortiers, maillets, pilons avec boule en fer, tambours et baguettes terminées par une boule en caoutchouc, auges, cuillers, pipes, vaisselle, etc., etc.

Mais çà et là, dans l'angle des rues ou des places publiques, des crânes humains, des tibias, des fémurs, gisaient, à demi rongés, parmi les débris provenant des cuisines; et ces hideux vestiges témoignaient jusqu'à l'évidence les habitudes anthropophagiques de ces nègres industrieux.

Remonté sur l'*Éclaireur*, après sa visite à la capitale des Basoko, le capitaine Hanssens rejoignit les embarcations à vapeur et la flottille, filant à toute vitesse vers le nord-ouest, vint jeter l'ancre, le 19 juillet, devant la station d'Iboko.

Le *Royal*, arrivé la veille de Léopoldville, attendait dans les eaux de ce poste l'arrivée des embarcations commandées par Hanssens. Le rapide marcheur, courrier postal de la flottille, avait apporté, outre des provisions de vivres et d'outils, une vraie cargaison de lettres et de journaux à l'adresse des pionniers du haut Congo.

Coquilhat, accouru au-devant de son chef et compatriote, lui fit avec un légitime orgueil les honneurs de sa résidence.

« Je croyais rêver, écrit le capitaine Hanssens, en retrouvant à Iboko, sur ces mêmes terres incultes que j'avais acquises deux mois auparavant au potentat Matamwiké, une maison spacieuse et confortable, entourée de jardins potagers et de plantations naissantes... La maison, un palais au centre de l'Afrique, était entièrement achevée et meublée, oui, meublée! C'est décidément un comble de rapidité et d'activité qu'a réalisé mon vaillant ami Coquilhat. »

Et cependant le lieutenant avait eu à surmonter des difficultés de toute nature. Les Bangala, en dépit de leur serment de respect et de fidélité, avaient cherché, par tous les moyens possibles, à s'emparer du mundelé, de ses serviteurs et des richesses du mpoutou que contenait le village des blancs.

A force d'énergie, de patience et d'adresse, le jeune officier avait toujours déjoué les projets sanguinaires de ses farouches voisins. A l'exemple du capitaine Hanssens, Coquilhat triompha diplomatiquement des Bangala en utilisant leur rapacité et leur avidité à posséder des marchandises européennes : il ouvrit un comptoir d'échange et entretint avec les turbulents et belliqueux sujets de Matamwiké des relations commerciales qui, petit à petit, devinrent plus fréquentes et s'étendirent dans tout l'Iboko.

Une certaine confiance s'établit entre les Bangala et le lieutenant belge;

et ce dernier put se ménager auprès des personnages influents du district des intelligences à l'aide desquelles il démasqua les trames ourdies contre son repos.

En outre, pour exercer un ascendant moral complet sur les Bangala, l'intelligent officier apprenait leur langage, s'initiait à leurs mœurs, étudiait leurs lois et leurs coutumes.

Hanssens, qui passa deux journées à la station d'Iboko, se fût volontiers oublié une semaine entière dans ce séjour confortable, tant l'affabilité et la conversation de son jeune compatriote avaient d'attraits pour lui.

« Il faut voir Coquilhat, raconte le capitaine, lorsque nous abordons le sujet qui nous préoccupe, les affaires du Congo et la civilisation des Bangala, la physionomie ouverte et sympathique du lieutenant s'anime, son enthousiasme prend le galop, il se met à parler de son royaume de l'Iboko avec l'abondance et l'entrain d'un homme de vingt ans. Il faut l'entendre, lorsqu'il prend la défense des Bangala cannibales, lorsqu'il indique le degré de perfectibilité auquel le nègre actuellement inculte peut atteindre au contact du blanc par le travail honnête et rémunéré. Son langage chaudement coloré, ses phrases africaines par le pittoresque et le piquant des images, sont ponctués par un geste vif, nerveux et empreint d'une verve juvénile. Coquilhat a appris à aimer le nègre bangala; il insiste sur la nécessité de le traiter toujours avec justice et bienveillance, et à l'occasion avec fermeté. Pour mon vaillant ami, le succès de l'œuvre de notre Roi ne fait pas l'ombre d'un doute; dans quelques années, avant longtemps peut-être, les omnibus attendront au débarcadère d'Iboko-Station les immigrants des deux mondes, pour les conduire à l'hôtel de Matamwiké; des Bangala, garçons de café, serviront leur clientèle blanche et noire sur les trottoirs des rues d'Iboko, et la cloche des steamers en partance pour le haut fleuve scandera de son tin-tin sonore la voix des employés criant : « MM. les voyageurs pour l'Oubingi, les Stanley-« Falls et Zanzibar, en route, le paquebot lève l'ancre !... »

Mais en attendant l'époque de cette magique transformation les Bangala continuent à vivre à l'instar de toutes les peuplades primitives de l'Afrique centrale. Ils mangent le cadavre de l'ennemi vaincu pour imposer à la mémoire du mort et de sa tribu une humiliation suprême et pour empêcher les antagonistes de retrouver même la trace de celui qu'ils ont perdu. Ils sont enclins à la superstition et appellent en toute hâte auprès de leurs malades le sorcier ou la sorcière, qui par des entrechats et par des improvisations qu'accompagne le son du tambour s'imaginent guérir les patients; ils croient aux féticheurs marmottant des abjurations contre la pluie, ou

sifflant dans un fifre en bois pendu à une peau de jeune léopard pour convier le soleil à briller dans un ciel sans nuages; ils s'appliquent sur la figure des couches de couleur bleue, rouge, jaune et blanche, pour s'affranchir des dangers de la guerre, pour essayer de se rendre invulnérables: ils consultent l'oracle pour découvrir les voleurs et les criminels, par l'entremise des ministres du culte fétichiste qui condamnent le plus souvent les innocents et les coupables à prendre un breuvage empoisonné; ils professent pour les spectacles sanguinaires, pour les scènes odieuses des sacrifices humains une ardeur supérieure à celle des hidalgos espagnols pour les courses de taureaux; ils achètent leurs femmes et vendent leurs enfants; enfin ils exercent comme maris des pouvoirs sans limite sur leurs épouses et renvoient au foyer paternel la femme adultère, après lui avoir coupé les oreilles ou passé un fer de lance dans les mollets.

Rien dans les mœurs et les coutumes barbares des sujets indisciplinés de Matamwiké ne faisait présager encore, en dépit des louables espérances du lieutenant Coquilhat, les premiers pas des Bangala dans la voie du progrès et de la civilisation.

Si l'appât d'un gain rémunérateur a décidé certains d'entre eux à travailler pour le compte du blanc, l'immense majorité des habitants de l'Iboko végetent aveuglément dans un état de paresse et d'ignorance invétérées, et persistent à s'égarer dans le ténébreux dédale de préjugés ridicules et de pratiques inhumaines qu'ont tracé leurs ancêtres.

Au nombre des coutumes traditionnelles de ces sauvages, il en est une cependant qui échappe a la réprobation des blancs et mérite même d'être encouragée :

A la naissance d'un enfant, la mère, ceinte de feuilles de bananier, doit planter elle-même un bananier à proximité de sa case. Cette pratique naïve a pour conséquence heureuse le développement de la culture d'un végétal aussi beau qu'utile.

Malheureusement la mère abandonne le nouveau-né à la sorcière du village, qui le baptise, l'enduit de *n'goula* (poudre de camwood), le promène, le fait passer de main en main, et elle réserve ses soins les plus assidus au jeune bananier qu'elle a planté. L'arbre croît et produit, l'enfant grouille misérablement dans la fange des rues, où il grandit et se déprave au contact de ses aînés.

Devenu homme, il achète femme, s'il est riche et libre; à sa mort, tout le village se soumet rigoureusement à un jeûne qui consiste à ne prendre que de l'eau ou de la bière de canne à sucre, jusqu'au moment de l'inhumation, soit trois ou quatre jours après le décès.

Dans ce laps de temps, les jeûneurs font parler la poudre; ils tiraillent matin et soir au lever et au coucher du soleil.

A la cérémonie des obsèques, nouveau vacarme de mousqueterie, chants funèbres, danses caractéristiques et sacrifices humains, le tout proportionné à la position sociale du défunt dans le village.

Les huttes du défunt sont, les unes détruites, les autres déplacées: ces dernières sont aussitôt ornées des crânes des victimes immolées, odieux trophées qui grimacent au bout de hampes de lance, à côté de squelettes de sokos.

Les enfants mineurs n'héritent pas à la mort de leur père; l'héritage passe en entier au frère du décédé, et ce frère est tenu de donner au fils aîné devenu majeur l'épouse de son choix; les autres fils ne reçoivent rien.

Si les enfants du mort sont majeurs, les fils héritent de tout, mais l'aîné est privilégié au partage; quant aux filles, il ne leur est rien accordé sur l'héritage paternel.

Comme dans toutes les tribus riveraines du Congo, la négresse bangala est la bête de somme du nègre, une créature déshéritée à qui incombe la grosse besogne du ménage et de la culture des champs.

Le nègre se livre à la pêche, à la chasse et à la guerre.

Le poisson, fort abondant, se vend à des prix minimes sur tous les marchés bangala. Les poules, les œufs et les chèvres sont en quantité moindre et se vendent très cher; mais les nègres du pays, pour satisfaire leur goût très prononcé pour la viande, se rabattent sur les hippopotames qui pullulent dans le Congo, et sur les guerriers capturés au cours des combats fréquents qu'ils livrent à leurs voisins de l'est.

Tels étaient les renseignements ethnographiques que le lieutenant Coquilhat donnait au capitaine Hanssens, à la station d'Iboko, dans les journées du 20 et du 21 juillet 1884.

Le 22, le commandant de la flottille prenait congé de son compatriote, en l'encourageant à persister dans ses croyances sur la perfectibilité des nègres bangala, et surtout dans son ardeur à remplir sa mission d'agent de l'Association, commandant la station d'Iboko.

« Le poste que vous commandez, lui dit Hanssens, sera l'un des plus importants de la route que nous traçons en Afrique, mais c'est en même temps le plus exposé. Vous paraissez, mon cher Coquilhat, fermement décidé à appliquer chez les Bangala les bons procédés qui ont valu au lieutenant Van Gele, votre aîné dans la lutte pour la civilisation des nègres de l'Afrique centrale, le titre de moucounzou. Je suis certain que vous réussirez à établir ici une station-modèle, mais j'hésite à croire, tout en le

souhaitant, que vous soyez à l'occasion appelé par les Bangala à succéder sur le trône de mon vieux frère de sang Matamwiké. Les Bangala sont braves et industrieux, mais ils sont farouches, ils détestent le blanc, et chercheront toujours à vous faire tomber dans leurs pièges. Il vous sera fort difficile d'amener les sujets de l'Iboko à reconnaître votre autorité, et surtout de les décider à s'enrôler volontairement sous le drapeau de l'Association. Votre tâche est hérissée d'obstacles, votre poste est dangereux, mais l'une et l'autre sont dignes d'un jeune officier belge qui a quitté son pays pour venir ici servir l'œuvre de prédilection de son Roi.

— Je suis venu en Afrique, avec l'intention de sacrifier ma vie, si ce sacrifice est nécessaire, au service de la cause grandiose que plaide en Europe Sa Majesté Léopold II. Je vous affirme, mon capitaine, que je suis ravi de rester chez les Bangala, et que j'arriverai à réduire tôt ou tard, par des moyens conformes aux instructions humanitaires de l'Association, le caractère farouche des sujets de Matamwiké. »

La flottille partie, Coquilhat se dévoua comme par le passé à l'accomplissement de sa mission délicate; le respect, la considération, l'attachement des cannibales bangala, à son égard, se fortifièrent de jour en jour. La station d'Iboko vit croître à pas de géant sa prospérité, et ce jalon capital de la route transcontinentale africaine restera désormais acquis aux mundelés avec l'assentiment des Bangala qualifiés de nègres indomptables, d'Achantis du Congo, par l'explorateur Stanley, mais domptés sans combats sanglants par les procédés bienveillants et la tactique intelligente du jeune lieutenant Coquilhat.

Le 25 juillet, après une courte halte à l'embouchure du Loulemgou où les natifs de l'Ouranga fêtèrent les steamers de Boula Matari II, la flottille du haut Congo jeta l'ancre devant la station de l'Équateur.

Avant de débarquer, Hanssens et ses compagnons de route promenèrent leurs regards sur les terres concédées de la rive gauche et sur l'île considérable située en face de la station, qui constituaient le domaine cultivé de l'Association.

Le panorama était ravissant; on se croyait en présence d'un des points les plus civilisés du Nil bleu. Des constructions élégantes, des chalets rustiques, des hangars aux parois de fer, émergeaient çà et là du sein de la verdure que nuançaient au loin des plantations de maïs, de manioc, de sorgho et de bananier. Un actif va-et-vient de population noire, convenablement habillée, sillonnait les allées sablées des parcs ; près de la rive, devant une longue maison d'argile, bâtiment principal de la station, un peloton de soldats haoussas et zanzibarites manœuvrait sous les ordres

d'un nyampara avec un ensemble digne d'un corps de troupe d'élite européen; dans les jardins potagers, quelques femmes bakouti vaquaient aux travaux de culture, elles bêchaient, émondaient, aéraient les carrés de légumes, en chantant des refrains monotones, comme pour couvrir les criailleries des nouveau-nés attachés sur leur dos et qu'elles secouaient d'avant en arrière, de droite et de gauche, sans souci de leur rompre les reins.

Van Gele se porta en toute hâte au-devant des arrivants, et leur fit avec sa cordialité habituelle les honneurs de sa magnifique résidence équatoriale. Depuis son séjour dans cette région, le lieutenant jouissait d'une excellente santé. Malgré les fatigues qu'entraînaient ses labeurs incessants, malgré son isolement et son genre de vie monotone, Van Gele se portait mieux sous l'Équateur qu'à la station de Louteté, fondée par lui en aval du Stanley-Pool.


FEMME BAKOUTÍ BÊCHANT.

Cette excellente santé, qui était peut-être le résultat d'une acclimatation complète en Afrique, Van Gele l'attribuait à la tranquillité, dont il jouissait près de ses voisins, êtres doux et inoffensifs, enclins au fétichisme et convaincus de la puissance surnaturelle des mundeles.

Parmi les innovations introduites par le chef de la station de l'Équateur dans le domaine qu'il gérait, Hanssens remarqua un niveau d'eau établi sur le bord du fleuve et permettant de calculer les diverses hauteurs des eaux du Congo.

Des observations faites par Van Gele il résultait que le fleuve atteint sa plus grande hauteur vers le 15 décembre, et que le niveau plus bas se manifeste à la fin de janvier. Cette différence de niveau, évaluée à trois mètres environ, survient donc pendant la période la plus sèche de l'année sous l'Équateur. Les mois pendant lesquels il tombe le plus d'eau sont octobre, novembre, avril, mai et juin.

Le climat, bien que n'étant pas absolument sec, n'offre point les inconvénients de l'humidité visqueuse particulière à la côte du Zanzibar et aux parages équatoriaux.

L'altitude de la région centrale africaine rend tolérables les ardeurs du soleil: et tandis qu'il est dangereux de voyager sans parasol dans le bas Congo et sur le littoral océanique entre l'Angola et le Gabon on peut aisément braver sous l'Équateur, dans les régions élevées du centre africain, les irradiations d'un soleil ardent et d'un ciel sans nuages avec une simple casquette de toile.

Des vents fréquents, originaires de la région tempérée de l'Atlantique méridional, passent sur le district Nakouti et y versent une bienfaisante fraîcheur, en même temps qu'ils détruisent ou diminuent l'humidité des saisons pluviales.

En somme, la température est constamment supportable à la station de l'Équateur, et seul le teint fortement bronzé accusait le long séjour de Van Gele sous le ciel si meurtrier de l'Équateur africain.

Le 26 juillet, notre officier accompagnait Hanssens à l'embarcadère de la station.

« Décidément, mon cher lieutenant, disait le capitaine Hanssens, votre station est un Eldorado; dès que j'aurai chargé mes bateaux de vivres et de matériel pour les postes du haut Congo, je reviendrai à toute vapeur près de vous, afin de pouvoir goûter ici quelques jours de repos : le comfort de votre hospitalité, le luxe oriental de vos parcs et de vos jardins, l'agrément de votre société, les relations agréables avec vos noirs sujets, la clémence du ciel même, tout me charme, je dirai mieux, me séduit.

— Pourquoi donc, s'il en est ainsi, mon capitaine, quittez-vous la Station? Restez, confiez-moi la mission de conduire la flottille à Léopoldville; je brûle de changer de place, de voyager, de connaître ces districts où vivent les cannibales bangala, oubika, basoko, vouénya. Le sceptre-fétiche des Baroumbé ne suffit pas à mon bonheur, je voudrais aller bien loin, vers les Falls, pour y fonder une station et poser ma candidature de souverain d'une tribu d'anthropophages.

— Prenez patience, lieutenant, le jour approche où, malgré tout mon bon vouloir, je ne suffirai plus à la surveillance de l'immense division du haut Congo; j'aurai besoin d'un second, d'un bras droit pour m'acquitter, au mieux des intérêts de l'Association, de cette besogne accablante, et vos services passés, votre infatigable dévouement à l'œuvre africaine, vous recommandent à mon choix avant tout autre. »

Sur ces bonnes paroles, Hanssens serra la main de son compatriote, monta sur le steamer *En Avant* et donna le signal du départ.

La descente vers Léopoldville, entre l'Équateur et la limite occidentale du Pool, s'accomplit le plus pacifiquement du monde; l'expédition rencontra dans ce trajet trop d'empressement de la part des natifs.

« Effectivement, ainsi que le note Hanssens dans son journal, les tribus vivant en aval du royaume de Van Gele aspirent à se ranger sous le protectorat des mundelés, et demandent parfois d'une façon impérieuse que je leur construise « un village des blancs. »

« S'il me fallait donner suite à toutes les demandes que je reçois, je devrais créer presque autant de stations qu'il y a de districts habités. Les ressources financières d'un gouvernement d'Europe ne suffiraient pas à combler les désirs de ces populations fétichistes. »

Le 6 août, après une absence de quatre mois et demi, Hanssens débarquait à Léopoldville. Une nombreuse colonie européenne, où l'élément belge dominait, fit aux arrivants des Falls une réception enthousiaste, et outre la joie de retrouver dans cette capitale du moyen Congo des compatriotes, des amis et des collaborateurs dévoués, Hanssens y reçut des nouvelles d'Europe, des lettres de famille et un autographe de S. M. Léopold II remerciant en termes élogieux le vaillant capitaine belge pour les éminents services qu'il rendait depuis des années à l'Association Internationale.

Le colonel sir Francis de Winton, depuis deux mois à peine administrateur général de l'Association, en remplacement de Stanley rentré en Europe, se trouvait aussi à Léopoldville lors de l'arrivée de Hanssens. Il félicita chaleureusement le chef de la division du haut Congo, de l'important succès de son dernier voyage.

« Vous allez bien nous faire défaut maintenant, ajoutait l'agent supérieur en terminant sa flatteuse harangue. Je présume, mon capitaine, que vous songez à rentrer en Europe aussitôt l'expiration de votre engagement.

— Pardon, mon colonel, répondit Hanssens : si vous le permettez, je ferai encore un voyage jusqu'aux Stanley-Falls avant de reprendre la route de ma patrie. Deux raisons me déterminent à vous adresser cette demande: la première, c'est que je n'ai pu jusqu'à présent qu'ébaucher la mission qui m'a été confiée, et il y a pour moi obligation morale à la compléter le plus possible, mon amour-propre et ma réputation y sont d'ailleurs intéressés; la seconde, c'est qu'en rentrant en Belgique juste trois ans apres mon départ, je me retrouverais sous le ciel de la zone tempérée (?) de ma patrie le premier février 1885, et il me resterait quatre mois de mauvais

temps avant de me réchauffer au pâle soleil de ma ville natale. La transition serait trop brusque et pourrait nuire à ma santé beaucoup plus que mes trois années de séjour en Afrique.

« En faisant encore un voyage à l'île Ouana-Rousari, j'aurai le loisir de conclure avec mes innombrables frères de sang, ou bien avec les chefs qui désirent fraterniser aussi avec Boula Matari II, les traités importants qui restent à faire ; je pourrai attacher mon nom à l'exploration de certains affluents que j'ai remarqués en route, faire des découvertes qui me donneront une notoriété enviable dans le monde géographique ; enfin je quitterai le Congo de manière à arriver en Belgique à la fin de mai ou au commencement de juin, c'est-à-dire au moment le plus favorable de l'année, puisque j'aurai devant moi toute la belle saison pour me refaire au climat de mon pays.

« Je suis convaincu que les miens approuveront ma résolution, quelque grand que soit leur désir de me revoir, et je sollicite, mon colonel, votre consentement à retarder mon rapatriement et votre adhésion à me laisser prendre ici même les quelques jours de congé que l'état actuel de ma santé réclame impérieusement. »

La réponse de l'administrateur général fut conforme aux désirs du vaillant capitaine.

Hanssens n'était pas précisément malade, mais il avait les genoux quelque peu ankylosés, par suite de son immobilité forcée durant des mois de navigation sur le pont d'un bateau minuscule et il lui fallait, aux termes de l'ordonnance du docteur Nilis, chef du service sanitaire à Léopoldville, plusieurs jours de locomotion, afin de faire disparaître ces raideurs articulaires.

Après cinq jours du traitement facile et même agréable prescrit par l'excellent docteur Nilis, Hanssens plus dispos que jamais sur ses jambes assouplies songea immédiatement à préparer une expédition vers le haut fleuve.

Le colonel de Winton, agissant à l'égard de l'éminent commandant de la division du haut Congo comme naguère l'agent supérieur Stanley, lui laissa toute initiative pour décréter et opérer les réformes utiles dans la région soumise à sa juridiction.

Libre dans ses déterminations, mais toujours guidé par les intérêts de l'Association, Hanssens résolut de procéder avec méthode à l'édification de stations indispensables sur certains points des rives du fleuve où le drapeau d'azur avait été arboré.

Tout d'abord et d'urgence, le capitaine, voulant conserver à l'Association les deux clefs du Stanley-Pool inférieur, décréta la fondation d'un poste de surveillance sur l'îlot sablonneux de Kallima, entre Brazzaville au nord et Kinchassa au sud.

Hanssens avait, on se le rappelle, déclaré à la mission de de Brazza une lutte à armes courtoises. La rapidité de son expédition première chez les Bangala, Oubika, etc., les heureux résultats de ses négociations avec les chefs des districts cannibales assuraient déjà à l'expédition internationale du Congo des avantages énormes dans le haut fleuve sur la mission française; il s'agissait pour l'intelligent et loyal rival de l'officier français de garder et de renforcer les situations acquises.

Depuis son arrivée à Léopoldville, et tout en suivant l'ordonnance de son docteur, Hanssens avait poussé à dessein ses promenades sur les divers chantiers où travaillaient les agents européens résidant à Léopoldville.

Le capitaine, ex-professeur à l'École militaire de la Cambre, était passé maître dans l'art difficile de juger les hommes, de les toiser à leur valeur intellectuelle et morale.La sureté de jugement n'était pas une de ses moindres qualités et parmi les nombreux pionniers de nationalités diverses qu'hébergeait alors la capitale du haut Congo il avait deviné à première vue les hommes d'action et de dévouement.

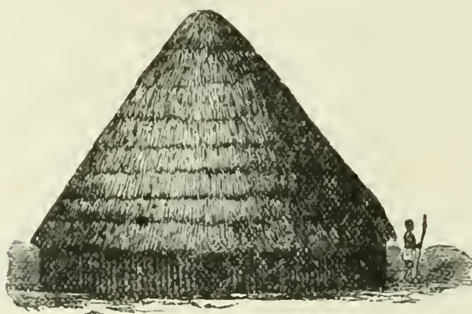
Au cours de l'une de ses promenades hygiéniques le capitaine, arrêté sur le bord du fleuve devant le chantier de réparation des steamers de la flottille, avait brusquement offert à l'un de ses compatriotes, Ed. Manduau, lieutenant de marine, la mission de fonder et de commander une station à Kallima-Point.

« Vous donnez bravement le coup de marteau, dit-il à cet officier, et l'apprentissage que vous avez fait au Congo comme constructeur de bateaux vous rendra facile votre nouvelle tâche de constructeur des maisons en bois de Kallima-Station. D'autre part, je sais que vous avez rempli avec beaucoup de zèle votre mission d'exploration de la rivière Gordon-Bennett, vous avez su entretenir avec les agents de la mission française établis sur la rive droite les rapports les plus cordiaux, et je ne doute pas que vous continuerez à vivre en bons termes avec vos voisins de Brazzaville.

— J'accepte de grand cœur, mon capitaine! Depuis mon arrivée en Afrique, où j'étais venu avec la promesse formelle de commander un des steamers de la flottille, j'ai été maintenu par M. Stanley dans des emplois répondant peu à mes aptitudes, mais je n'en ai pas moins et toujours consciencieusement rempli mon devoir.

— Je le sais, répondit Hanssens ; vous êtes destiné à prendre le commandement du steamer *Stanley* que Valcke a la mission de conduire à Léopoldville. Mais, en attendant, vous pourrez rendre à l'œuvre de notre Roi des services réels sur l'îlot de Kallina. »

Manduau remercia chaleureusement le chef qui lui permettait d'attacher son nom à la fondation d'un poste important de la route transocéanique, et d'y exercer les premières fonctions.





# CHAPITRE XIX

Fin tragique de M. Gamble-Keys. — Excursion de Hanssens sur le lac Mantounba. — L'*En Avant* à Nkoungou. — Les Bakanga. — Hanssens reçoit la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. — Expédition Casman : de Léopoldville à l'Équateur. — L'*A. I. A.* fait des siennes. — Mort de Bennie.



PRÈS un indispensable travail de radoub dont l'exécution avait été confiée à Manduau, la flottille du haut-Congo, reprenait la route de l'Équateur au commencement de Septembre. Sept Européens et quarante-huit hommes de couleur composaient l'expédition, mais une partie de ce personnel était destinée à l'île de Kallina. Un officier suédois, M. Gleerup, remplissait sur le steamer *En Avant* les fonctions de commandant adjoint de la flottille.

En quittant Kallima-Point, où l'on avait laissé les hommes et le matériel que nécessitait l'installation d'un poste sur ce coin sablonneux, l'expédition croisait, à quelques encâblures en aval de Kinchassa, une pirogue indigène montée par des Zanzibarites apportant un message du commandant de Loukoléla-Station.

M. Glave avait expédié en toute hâte vers Léopoldville son embarcation de service pour informer le capitaine Hanssens de la disette à laquelle était en proie la garnison de cette Station, et de la terrible catastrophe qui avait causé la mort de son second, M. Gamble-Keys.

On n'a pas oublié que Stanley avait vivement félicité cet agent subalterne de Loukoléla, pour la part active qu'il avait prise à la transformation de la forêt vierge où s'élève aujourd'hui un embryon de ville africaine.

M. Gamble-Keys, outre son zèle, était doué d'un courage qui allait parfois jusqu'à la témérité.

Le 16 août, peu après le passage devant Loukoléla de l'expédition Hanssens revenant des Falls, M. Glave avait fait part à son second de l'impérieuse nécessité de trouver sans retard des provisions de bouche pour la garnison.

Des voleurs, qui étaient restés inconnus, avaient enlevé pendant la nuit les chèvres et les poules de la station.

Les denrées contenues dans le magasin de vivres et consistant en riz, pois, haricots verts, sucre et café, ne pouvaient, même strictement rationnées, assurer l'existence du personnel de Loukoléla jusqu'à l'arrivée d'une flottille de ravitaillement.

Dans une conjoncture aussi critique, M. Glave ne voyait d'autre parti à prendre que d'envoyer sur le champ son second à la station de Bolobo, pour prier le lieutenant Liebrechts de lui céder quelques rations de vivres.

« Pourquoi tant vous inquiéter, commandant? répliqua M. Gamble-Keys; le lieutenant Liebrechts est peut-être lui-même à court de rations, et d'ailleurs nous avons dans nos parages tout ce qu'il faut pour assurer sans frais à la garnison un approvisionnement de viande fraîche. Ce matin, en me promenant sur la lisière de la forêt, j'ai remarqué les traces d'un troupeau de buffles rouges. Nous avons là un ravitaillement tout trouvé; c'est une petite affaire de quelques coups de fusil qui ne doit pas arrêter un seul instant un fervent disciple de saint Hubert. Accordez-moi mon après-midi, mettez à ma disposition quatre serviteurs noirs, et dès ce soir la viande de boucherie affluera dans notre garde-manger. »

Quelques minutes après cet entretien, M. Gamble-Keys, accompagné de

quatre Haoussas vigoureux armés de sniders, partait pour la chasse aux buffles rouges.

Les chasseurs suivirent un sentier pratiqué dans la forêt vierge et aboutissant, sur la droite de la station, à un étroit vallon traversé par un torrent dont les fécondants débordements amenaient, à l'époque des pluies, une végétation d'une vigueur sans pareille.



LE LIEUTENANT LIEBRECHTS.

Dans cette vallée dépourvue de grands arbres, mais tapissée de plantes sarmenteuses, de grandes herbes, d'arbrisseaux, d'arbustes épineux, de roseaux géants et de palmiers nains, les buffles rouges, froissant sous leurs sabots feuilles et fleurs, tiges et rameaux, prenaient bruyamment leurs ébats, mâchant les pousses tendres et flexibles des amomes ou se roulant, en mugissant sans trouble, au plus épais des plantureuses graminées.

M. Keys et son escouade suivant en silence les nombreuses empreintes du passage des buffles arrivèrent, sans donner l'éveil à ce gibier farouche,

jusqu'à une portée de fusil du groupe le plus considérable formé par ces animaux.

Sur un signal du maître, les quatre Haoussas firent avec lui coup double sur ces cibles vivantes; cinq buffles énormes s'abbatirent dans les grandes herbes.

Ce brillant résultat cynégétique ne fit qu'accroître l'ardeur des chasseurs qui rechargèrent leurs armes. Les buffles rouges, affolés par la fusillade, après s'être un instant débandés, venaient se reformer en troupeau autour des victimes.

Mais la seconde décharge d'ensemble fut moins heureuse que la première. un seul buffle tomba mortellement frappé; deux autres, blessés légèrement, bondirent, ivres de rage et de fureur, vers leurs antagonistes; le reste du troupeau s'éparpilla dans la vallée.

Les chasseurs gardèrent tout leur sang-froid devant l'attaque soudaine des blessés; ils achevèrent presque à bout portant les deux redoutables assaillants.

Huit buffles de forte taille abattus en moins d'une heure comblaient de joie les Haoussas, qui engageaient M. Keys à rentrer à Loukoléla afin de ramener un peloton de porteurs pour enlever le lourd et encombrant produit de cette chasse si rapidement abondante.

Mais M. Keys, grisé par le succès, persista à poursuivre les buffles; il renvoya ses serviteurs à la station pour annoncer à M. Glave les résultats obtenus. Puis, avec l'ivresse d'un chasseur heureux, insoucieux de l'heure, de la fatigue et des obstacles de la route, l'adjoint de Loukoléla, allant et venant parmi les hautes herbes, tiraillant derrière les fuyards, brûla tour à tour ses cartouches et ne songea à cesser l'extermination des buffles qu'au moment où ses munitions furent épuisées.

Cette poursuite acharnée l'avait conduit sur les bords du torrent desséché, ou les buffles traqués étaient venus chercher un refuge; non loin de lui, des massifs de calamus géants, aux soyeux panaches argentés, attirèrent son attention. Il résolut, en attendant l'arrivée des porteurs, de couper les tiges les plus élevés de ces roseaux pour signaler les endroits où les buffles étaient tombés dans les herbes.

A l'aide de son couteau de chasse, M. Gamble-Keys eut bientôt fait de tailler plus de hampes qu'il n'en fallait, et, ployé sous le faix d'une gerbe encombrante de longs roseaux, il sonda les fourrés et les massifs au sein desquels étaient tombés les animaux qu'avaient atteints les balles de son snider.

Ses pas le portèrent tout d'abord vers l'endroit où les cinq premières

victimes avaient, dans leur chute, froissé sur un vaste espace l'épais tapis de verdure. A deux mètres de ce champ de carnage, il aperçut un jeune buffle qui flairait le corps de l'une des victimes en poussant de sourds mugissements.

M. Keys s'arrêta, se débarrassa instinctivement de son fardeau et courut se blottir dans un épais fourré. L'animal l'avait aperçu; furieux, l'œil enflammé, il ne perdit point de vue le chasseur imprudent; puis, prenant un élan terrible, il bondit vers la cachette, se rua tête basse sur le malheureux agent qu'enserraient des branches d'arbustes, lui plongea ses cornes dans le corps et le lança à plusieurs reprises en l'air, aussi facilement qu'un enfant reçoit et renvoie un volant sur une raquette.

L'infortuné Gamble Keys dut être tué sur le coup, car les porteurs zanzibarites requis par les quatre Haoussas furent à distance témoins de la fin tragique de leur maître qui ne poussa aucun cri d'angoisse ou de douleur.

On releva le corps lacéré, criblé de blessures de l'adjoint de Loukoléla; la gaine de son couteau de chasse, toujours solidement fixée à sa ceinture, fut retrouvée sur les branches d'un arbuste, à plus de deux mètres du sol.

Pour la première fois, l'Association internationale avait à enregistrer au Congo la mort d'un de ses agents due à une bête féroce.

En apprenant cet effroyable accident, Hanssens fit accélérer la marche des vapeurs, et arriva sans retard à Loukoléla, car il ne s'était arrêté dans les postes d'aval que juste le temps indispensable pour le ravitaillement et la réception des rapports des divers commandants.

M. Glave, cruellement frappé par la mort de son adjoint, avait néanmoins réagi contre la consternation de ses serviteurs et contre la terreur superstitieuse des natifs qui, en apprenant cet accident de chasse, s'étaient rendus chez le mundelé pour lui demander de se mettre à leur tête et d'aller exterminer tous les buffles de la contrée qu'ils regardaient comme des fétiches de mauvais sort désormais déchaînés sur leurs terres.

Un autre fait qui a aussi son caractère et qui ne doit pas être omis, c'est que, malgré le manque absolu de viande, la garnison et les indigènes de Loukoléla ne voulurent point toucher à la chair des buffles qu'avait tués le second de la station.

Devant l'émoi général causé par ce terrible drame Hanssens réunit en palabra le personnel noir de la station et les principaux notables de la contrée, et releva le moral de ces pauvres êtres si enclins à la superstition et au fétichisme; il détermina en outre les natifs à vendre à M. Glave des

poules et des chèvres pour remplacer celles qui avaient été volées et les rassura sur les prétendus méfaits à venir des buffles rouges.

Le lendemain, Hanssens partait pour Ngombé (quelques-uns écrivent Ngondo) où il installait en qualité de chef de poste un de ses plus fidèles serviteurs le nyampara zanzibarite Ibrahim.

Pendant cette halte, le capitaine reçut la visite d'un trafiquant de l'Iribou qui lui apprit que les chefs de son village etaient fort irrités contre les blancs qui leur préféraient et favorisaient trop manifestement les populations disséminées en aval.

« Boula Matari, ajoutait-il, est venu chez nous; il a fait avec nos rois l'échange du sang, il nous a promis de bâtir sur nos terres une ville, un centre commercial; nous attendons toujours la réalisation de ses promesses, et vous venez bâtir sur les terres de Ngombé! Nos rois seront fâchés, ils vous déclareront la guerre.

— Eh bien, venez avec moi, lui répliqua le capitaine, embarquez sur nos bateaux, et nous irons ensemble faire la paix et renouer des traités d'alliance avec votre puissant souverain Mangombo!

Cette proposition fut acceptée et exécutée de point en point. Mangombo approuva le traité d'amitié que lui soumit Hanssens, fit avec lui le pacte du sang, et se déclara satisfait en apprenant que les natifs de l'Iribou auraient toujours accès dans la ville fondée à Ngombé par les blancs.

Hanssens, que ces divers événements avaient rapproché du lac Mantoumba, résolut d'en explorer les bords et remonta avec le steamer *En Avant* seulement la rivière qui relie le fleuve du Congo au Mantoumba offrant, par son énorme étendue, l'aspect d'une véritable mer intérieure.

Lorsque, par une délicieuse matinée, le steamer arriva devant le lac, il fut obligé de s'arrêter, car l'entrée en était littéralement barrée par un troupeau d'hippopotames. Ces amphibies sont inoffensifs, à condition toutefois que l'embarcation attende, pour avancer, qu'ils aient fini de défiler.

Ce contretemps permit au capitaine d'examiner a loisir le ravissant paysage qu'il avait sous les yeux.

Devant lui s'étalait une immense nappe grise aux reflets argentés, coupée, deçà, delà, par des bancs de sable ou des îles peuplées de grands échassiers, d'ibis, de pélicans. De longues bandes de canards sauvages, de martins-pêcheurs, d'aigles aquatiques fendaient l'espace à fleur d'eau.

A droite et à gauche, sur les bords de la rivière qui venait d'être remontée, une végétation luxuriante, une verdure richement nuancée, entouraient de nombreux villages. Les habitants à la vue du vapeur, abandonnaient leurs huttes ouvertes et couraient en désordre, les uns fuyant

vers l'intérieur, les autres, plus audacieux, se groupant sur les rives, se jetant dans l'eau et gagnant à la nage les flancs du navire.

« Quel plaisir c'eût été pour le pauvre Courtois, pensait le capitaine, de photographier ce spectacle incomparable! Cet amalgame confus, mais ravissant, de vert, de bleu, de gris, d'argent, de bronze, de noir, éclairé par un soleil splendide, compose un de ces tableaux qui défient le pinceau le plus habile et dont l'œil n'oublie jamais l'éclat. »

Des oiseaux au brillant plumage animent cette contrée fertile, et bien qu'ils fassent un grand tort aux plantations et aux récoltes, les natifs en les chassent jamais.

La pêche est la seule occupation des riverains du lac Mantoumba.

Les collines qui bordent et qui limitent de tous côtés cette immense nappe d'eau ont jusqu'à cinq cents mètres de hauteur.

Hanssens fit l'ascension d'un des pics les plus élevés de la berge occidentale, et entrevit de ce sommet le pays traversé par la rivière Mfini qui va se perdre dans le beau lac Léopold II.



UN TRAFIQUANT DE L'IRIBGU.

Cette région est composee en partie de bois, en partie de prairies couvertes de grandes herbes. Les forêts sont ravissantes; on y voit des futaies avec des sous-bois où les jasmins et mille variétés d'arbustes odoriférants mêlent leurs fleurs et leur feuillage aux tiges gracieuses des lissochilus, aux palmes élégantes des fougères, au velouté des mousses.

Pendant trois jours Hanssens parcourut avec un charme inexprimable les sites inconnus de ce lac enchanteur. Il avait fait amarrer l'*En Avant* dans une anse abritée par une île inhabitée, et il vivait dans la jungle, sous la tente, goûtant avec bonheur cette vie en plein air, ces journées de bonne fatigue, ces courses capricieuses par monts et par vaux, parcourant le matin la nappe d'eau paisible, escaladant vers midi la falaise escarpée pour y dîner à l'ombre des grands arbres, foulant ensuite les hautes herbes blondes pleines d'insectes multicolores, prolongeant ses excursions dans

la forêt vierge, pénétrant, ému et recueilli, dans ces vastes laboratoires de la nature dont les dômes touffus enserrent une atmosphère fraîche et saturée d'aromes enivrants. Puis, le soir venu, il rejoignait son campement pittoresque et s'attardait autour des feux, mollement bercé par les refrains monotones de ses serviteurs noirs et les harmonies sauvages de la jungle.

Si l'Europe s'était engloutie dans un grand cataclysme au cours de cette vie errante et pleine de charmes, si les natifs de l'Iribou s'étaient, manquant à toutes leurs promesses, mis en révolte ouverte contre les équipages restés à Ngombé, le capitaine n'en aurait rien su, car les derniers chaînons de la ceinture montueuse du lac Mantoumba le séparaient entièrement de la zone habitée. A peine quelques campements de pêcheurs indigènes indiquaient-ils sur les bords du lac la présence de l'homme.

Hanssens se laissait aller aux longues rêveries que rien ne troublait; il lui fallut pourtant non sans efforts et sans regrets, s'y arracher, rejoindre sa flottille et continuer la mission exploratrice qu'il avait à remplir.

La flottille s'arrêta dans la première semaine d'octobre devant Nkoungou, village bakouti situé en aval d'Équateur-Station.

C'était jour de marché à l'arrivée des steamers, et Hanssens compta près du rivage plus de cent pirogues indigènes.

Le chef de Nkoungou, toujours prévenant envers les blancs, vint porter au capitaine, à bord de l'*En Avant*, un superbe régime de bananes, et sollicita la permission de visiter en détail avec sa suite les belles embarcations des mundelés. Il avait, disait-il, vu souvent passer les bateaux de Boula Matari, mais jamais la faveur de courir sur le pont de ces grandes pirogues, de toucher la chaudière, d'examiner les roues, de descendre à la cale, ne lui avait été accordée, tandis qu'elle n'avait pas été refusée aux notables de Wangata (village d'amont).

Hanssens autorisa sur-le-champ le chef nègre et son escorte à fureter partout à bord de l'*En Avant*, mais à respecter, bien entendu, la cargaison du bâtiment.

Aussitôt chef et sous-chefs s'éparpillent sur le pont du navire, courent de l'avant à l'arrière, tirent sur les cordages, essayent d'ébranler la mâture, s'extasient devant la cheminée. L'un d'eux, plus curieux encore et sans songer au résultat qui allait s'ensuivre, ouvrit à l'improviste une des soupapes de la machine laissant échapper la vapeur. Un sifflement prolongé se fit entendre, et l'impression qu'il produisit fut si profonde, que le chef de Nkoungou et ses satellites sautèrent comme un seul homme par-dessus bord, effrayant dans leur chute les équipages des nombreuses

pirogues qui entouraient le steamer; et tout ce monde affolé regagna la rive à la nage.

Il y eut alors un brouhaha indescriptible, des cris, des gesticulations, des menaces, des imprécations; mais bientôt les grands éclats de rire, la gaieté aussi franche qu'avait été la terreur, succédèrent à ces manifestations hostiles, lorsque les natifs s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de raison d'être. Ils revinrent à bord et prièrent le mundelé de faire siffler encore la machine. Hanssens se prêta gracieusement à cette fantaisie, et profita de la joie des naturels pour en obtenir à bon compte un stock considérable des produits alimentaires du marché de Nkoungou.

Le lendemain, le capitaine Hanssens retrouvait son ami Van Gele à l'Équateur.

Le lieutenant revenait d'une excursion chez les Bakanga, habitants de la rive droite, en face de sa station. Il vantait l'industrie agricole de ces nègres; partout, racontait-il, chez les Bakanga comme dans les districts riverains du haut fleuve, on rencontre auprès des villages des champs bien cultivés où croît abondamment le manioc, ce précieux tubercule dont la farine sert à faire le pain indigène. L'igname, dont la racine remplace avantageusement la pomme de terre, le maïs et la patate douce ne sont point non plus négligés.

Ces quatre principaux produits font l'objet de la grande culture des natifs. Les champs sont généralement situés au milieu de la forêt vierge défrichée, à une centaine de mètres des villages.

Dans les jardins, autour des habitations, croissent presque sans soin · l'arachide, dont on fait chez les Bakanga, comme dans l'Iboko, trois récoltes par an; la canne a sucre, que les nègres mâchent par gourmandise, sans songer néanmoins à en faire du sucre; mais dans quelques villages où le palmier vinifère manque, les indigènes extraient du précieux roseau une bière qui, fermentée, est connue sous le nom de *pombé*.

Le tabac, également cultivé dans les districts équatoriaux, y est d'une espèce assez bonne, bien qu'assez amère et de beaucoup inférieure à celle de toute première qualité, pouvant rivaliser avec les plants de la Havane, qui fait dans les environs de Loukoléla l'objet d'un important trafic.

Enfin, partout aussi Van Gele avait rencontré le bananier et l'élaïs, dont les nègres récoltent l'huile et les graisses pour leur usage personnel, négligeant d'en faire l'objet d'un commerce sérieux.

A côté de ces divers produits exploités par les Bakanga, quantité d'autres plantes qui croissent à l'état sauvage pourraient, si la culture en était

sérieusement entreprise par des blancs, devenir une source intarissable de bien-être aussi bien pour les travailleurs noirs que pour les exploitants européens.

Parmi ces plantes nous citerons : le caoutchouc, qui pousse en quantité incommensurable dans toutes les forêts et qui n'est exploité nulle part, Van Gele avait pourtant trouvé près d'un village un tambour abandonné dont la membrane était en caoutchouc; le café, dont Van Gele avait remarqué des plants superbes, mais à l'état sauvage; enfin le cotonnier, l'indigotier, le cacaoyer, le muscadier, etc., etc.

« Mais, dit tout à coup Hanssens en interrompant Van Gele dans sa complaisante énumération des richesses qu'il avait entrevues, c'est une inépuisable mine de revenus agricoles que ce district des Bakanga. Nous allons, lieutenant, y retourner ensemble, nous en visiterons le chef et nous lui proposerons un traité d'alliance. Il importe de rattacher au plus tôt ce fertile territoire au protectorat de l'Association et d'y faire flotter le drapeau bleu à étoile d'or. »

L'effet suivit de près la parole. En moins d'une semaine le district bakanga, dans sa partie située entre l'Oubangi au sud et l'Iboko au nord, était parcouru et gagné au protectorat. C'était là une vraie conquête pacifique.

En rentrant à Équateur-Station, Hanssens prenait connaissance d'un message par lequel le colonel de Winton le mandait à Léopoldville.

L'administrateur général, qui venait avec le steamer *Peace* des missions anglaises, d'explorer le cours inférieur du Kwa, arrivait à Léopoldville deux jours seulement avant la flottille du haut Congo.

Hanssens, qui avait pris à Bolobo, sur son vapeur, le lieutenant Liebrechts également invité à se rendre dans la capitale du moyen Congo, s'arrêtait le 31 octobre au pied de la terrasse que l'on connaît et dont les constructions élégantes témoignent des labeurs de Braconnier et de Valcke.

La garnison de Léopoldville l'attendait en armes, devant le débarcadère; tous les Européens à demeure ou de passage dans la station, et parmi lesquels figuraient au premier rang le capitaine Zboïnski, Guillaume Casman, Delatte, Manduau, Van den Plas, Waterinckx, étaient groupés près du colonel de Winton.

Hanssens et Liebrechts, qui ne savaient à quelle cause attribuer l'éclat inusité de cette réception, se rapprochèrent fort intrigués du groupe des blancs.

Le colonel marchant alors à la rencontre des deux officiers, fit signe au capitaine de s'arrêter et lut à haute voix, mais non sans émotion, l'arrêté


CARTE DES COMMUNICATIONS
ENTRE L'EUROPE ET L'AFRIQUE
en Projection de Mercator
à l'Echelle de - 1.50,000,000
Chemins de fer en exploitation
Chemins de fer en Construction ou Projetés
Lignes maritimes sous pavillon anglais
allemand
français
italien
hollandais
austro-hongrois
portugais
russe
espagnol
Cables télégraphiques
ILES BRITANNIQUES
MER du NORD
DANEMARK
SUÈDE
Stockholm
St Petersbourg
Christiania
Riga
MER BALTIQUE
ALLEMAGNE
Berlin
Hambourg
Brême
Londres
Liverpool
Dublin
Portsmouth
Plymouth
Lizard Hd
Rotterdam
HOLLANDE
BELGIQUE
Anvers
FRANCE
Paris
Loire
Garonne
Marseille
Perpignan
Golfe de Gascogne
SUISSE
AUTRICHE
Vienne
HONGRIE
Budapest
Trieste
Danube
Vistule
R U S S I E
Kiew
Odessa
Mer d'Azof
Mer Noire
Constantinople
Batoum
Mer Caspienne
Volga
Oural
ROUMANIE
SERBIE
BULGARIE
MONTENEGRO
TURQUIE
Salonique
GRÈCE
Athènes
Rhodes
ITALIE
Gênes
Venise
Naples
Brindisi
Otrante
Palerme
ESPAGNE
Madrid
Barcelone
Ebre
Tage
PORTUGAL
Lisbonne
Cadix
Gibraltar
Açores
Madeire
Funchal
I. Canaries
Tenerife
C. Blanco
C. Juby
Cap Vert
MAROC
Fez
Maroc
ALGÉRIE
Alger
Constantine
Sétif
Batna
Géryville
Sch. Djerid
Insalah (Aïn Salah)
TUNIS
Tunis
Sousse
Malte
MÉDITERRANÉE
TRIPOLI
Tripoli
Bengazi
FEZZAN
DÉSERT de LIBYE
S A H A R A
Tropique du Cancer
EGYPTE
Alexandrie
Caire
Port Saïd
Suez
Siout
Assouan
Wadi Halfa
Souakim
Djiddah
ARABIE
ASIE MINEURE
Smyrne
Trébizonde
Chypre
Candie
Beyrouth
Jaffa
Mer Morte
Euphrate
Tigre
Aras
PERSE
O C E A N
Mer Rouge

SOUDAN
BORNOU
WADAI
SENEGAMBIE
HAUTE GUINEE
LIBERIA
SOKOTO
ADAMAOUA
DAR BANDA
EGYPTIEN
ABYSSINIE
SOMALI
GALLAS
KAFFA
Golfe de Guinée
Equateur
ETAT INDÉPENDANT DU CONGO
BASSE GUINEE
LOUNDA
ZANZIBAR
MOZAMBIQUE
Canal de Mozambique
MADAGASCAR
DAMARA
NAMAQUA
TRANSVAAL REPUBL.
ETAT D'ORANGE
COL. DU CAP
Tropique du Capricorne
ATLANTIQUE
OCEAN INDIEN
I. Ascension
I. S. Hélène
I. Fernando Po
I. S. Thomas
Seychelles
I. Maurice
I. Réunion (Bourbon)
C. Frio
Ville du Cap
C. Agulhas

Possessions des Européens

- Anglais
- Allemands
- Français
- Italiens
- Portugais
- Espagnols

- Etats vassaux de la Turquie
- Etat indépendant du Congo
- Etats et royaumes indigènes indépendants

Long. 0° Est de Greenwich

P. Maes, Editeur, Bruxelles

Lith. Anst. v. With. Hendt, Wien.

par lequel S. M. Léopold II conférait au capitaine Edmond Hanssens, la croix de chevalier de son ordre, en récompense des éminents services rendus par l'officier belge à l'œuvre internationale du Congo.

Le capitaine Zboïnski sortant des rangs des Européens, vint solennellement remettre au nouveau chevalier la croix et le ruban de l'ordre de Léopold. Les troupes zanzibarites présentèrent les armes; tous les blancs,



LE DOCTEUR NILIS.

tête découverte, acclamèrent le héros de cette touchante cérémonie. Puis, à tour de rôle, les Européens serrèrent affectueusement la main du nouveau légionnaire. Tous les visages étaient rayonnants, et parmi ces braves pionniers de nationalités diverses il n'était pas un cœur qui ne battît à l'unisson du cœur de Hanssens.

Un banquet splendide suivit cette réception. Les mets les plus recherchés, des vins de tout cru, mis depuis longtemps en réserve par les divers

agents qui s'étaient succédé à Léopoldville, des plumpuddings confectionnés par les missionnaires anglais du voisinage qui avaient réclamé la faveur de prendre part au festin avec leurs alliés, mirent le comble à l'entrain des convives; de nombreux toasts furent portés par des Anglais, des Suédois, des Italiens, des Français et des Belges à la santé du roi Léopold II et du vaillant capitaine Hanssens, à la prospérité des missions civilisatrices de l'Afrique centrale. Les applaudissements et le bruit des verres qui s'entrechoquaient ne firent point défaut à ces santés sympathiques.

« Il me sera impossible, écrivait le capitaine, d'oublier la journée du 31 octobre 1884. De ma vie je n'ai reçu autant que ce jour-là des preuves de reconnaissance, des marques d'intérêt, des protestations d'amitié et d'attachement de la part d'hommes de cœur originaires de toutes les nations du vieux-monde civilisé et incivilisé.

« Européens, Zanzibarites et indigènes m'ont témoigné les plus vives et les plus sincères félicitations; les noirs m'expliquaient à leur manière qu'ils savaient l'honneur suprême que le Chef du mpoutou venait de m'accorder.

« J'étais profondément ému, et du fond de l'âme j'ai béni les privations, les dangers, les fatigues, les rigueurs d'un ciel de feu, les miasmes pestilentiels, les moustiques, les insomnies, les heures de fièvre, les transes causées par la crainte de la famine, les ennuis, la nostalgie, les déboires, en un mot les misères de tout genre que j'avais bravées durant trois années en servant l'œuvre africaine, et qui me valaient une récompense enviable et les éloges flatteurs de mon auguste et généreux souverain. »

Le 3 novembre, les agents réunis à Léopoldville apprenaient qu'à la demande du gouvernement du roi Humbert, l'Association internationale allait envoyer une expédition chez les Basoko, pour tenter la délivrance d'un explorateur italien ayant nom Casati, capturé par les riverains du Népoko, au retour d'une campagne au Soudan.

A cette nouvelle officieusement communiquée par M. Saulez, chef de Léopoldville, l'âme chevaleresque de Hanssens tressaillit et le capitaine, oubliant les fatigues et les épreuves de ses longs et récents voyages, s'offrit spontanément pour voler à la libération de l'infortuné captif. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Trois jours plus tard, à l'issue d'un entretien avec le colonel de Winton, le capitaine Hanssens notifiait aux agents placés sous ses ordres, mais sans dire les motifs de sa résolution soudaine, son intention de rentrer en Europe par la malle portugaise quittant Banana le 17 novembre.

La foudroyante nouvelle de cette démission causa une impression douloureuse aux agents de la zone du haut Congo; quant aux pionniers belges

enrôlés sous la bannière bleue de l'Association, ils éprouvèrent une profonde tristesse : le départ du chef qu'ils adoraient laissaient dans leur cœur un vide que le temps ne comblerait jamais.

Avant de quitter Léopoldville, Hanssens partagea le commandement de la division du Stanley-Pool aux Stanley-Falls entre deux de ses compatriotes aussi estimés par les Européens qui les avaient vus à l'œuvre en Afrique que respectés et écoutés par les populations indigènes, entre Guillaume Casman et le lieutenant Van Gele.

Casman, dont on sait la belle conduite à Mukumbi, fut nommé commandant de la station de l'Équateur, avec juridiction sur la portion du fleuve située entre ce poste et le Stanley-Pool; le lieutenant Van Gele eut sous ses ordres la plus belle province du haut Congo, mais aussi la plus dangereuse, celle qui s'étend de l'Équateur aux Stanley-Falls.

Après la nomination de ces deux hommes d'élite, nomination qui fut unanimement approuvée par les agents internationaux des stations établies entre Léopoldville et Ouana-Rousari, le capitaine Hanssens quittait Léopoldville-station le 8 novembre, pour se rendre à Vivi.

En route, il rencontra à Manyanga-Nord son ami et compatriote le docteur Nilis, qui venait d'être chargé du service sanitaire de l'expédition organisée sous la direction du lieutenant Valcke, pour transporter de Banana au Pool le futur steamer-amiral de la flottille du haut Congo, le *Stanley*.

Entre-temps, Casman, chargé à brûle-pourpoint d'organiser en cinq jours une expédition vers le haut Congo, recrutait à Léopoldville les éléments réclamés par cet important voyage.

Sur les indications mêmes du capitaine Hanssens, le nouveau chef de la division du Pool à l'Équateur songeait à s'adjoindre en qualité de second un agent belge, Léon Stevart, remplissant depuis deux mois à Léopoldville les fonctions intérimaires de directeur des cultures.

Né à Somzée en 1846, Léon Stevart était au Congo depuis le mois d'août 1884. Arrivé en pleine saison sèche, il avait ressenti à Vivi les premières atteintes de la fièvre bilieuse. Quoique malade, il avait, d'étape en étape, gagné Léopoldville en septembre, avec l'intention d'y attendre le retour du capitaine Hanssens alors en expédition dans le haut Congo.

Ennemi du repos, brûlant du désir de se rendre utile et ne tenant pas assez compte de sa maladie, Stevart avait sollicité l'emploi d'agronome vacant à la station. Malheureusement, le mois d'octobre avait ramené son cortège ordinaire de pluies et de chaleurs intermittentes, source d'affections morbides de tout genre. Le nouveau venu mal acclimaté, travaillant

tantôt sous l'averse, tantôt sous les rayons brûlants du soleil, se trouvait, au moment du départ de l'expédition Casman, dans un état de santé fort critique; il dut se résigner a prendre à contre-cœur le chemin du sanitarium de Boma, pendant que Guillaume Casman quittait Léopoldville pour se rendre à la station de l'Équateur.

« Le 12 novembre 1884, dit Casman dans son journal de voyage auquel nous empruntons l'extrait suivant, nous quittons Léopoldville à deux heures de l'après-midi. La flottille se compose du *Royal*, capitaine Nicholls, mécanicien Hamberg (Belge); de l'*A. I. A.*, mécanicien Bennie, ayant à bord Liebrechts et Van den Plas; de l'*En Avant*, sur lequel j'ai pris passage, et d'une baleinière montée par neuf hommes.

« A trois heures et demie nous arrivons à Kinchassa, où nous débarquons; nous en repartons le lendemain matin à neuf heures.

« Chemin faisant, nous tuons cinq canards, de quoi garnir le garde-manger; nous touchons à Kimpoko, où M. Gleerup, agent suédois, prend place à bord de l'*A. I. A.*; il se rend aux Stanley-Falls en qualité de second du lieutenant Wester.

« Le 14 novembre, nous jetons l'ancre, à la sortie du Pool, dans un endroit facilement abordable. L'*A. I. A.* commence à nous jouer des tours; sa chaudière est avariée et nous devons procéder à sa réparation immédiate, besogne fort compliquée qui nous fait perdre plusieurs heures.

« Le 17, nous touchons à Msuata, où papa Gobila réclame avec instance un nouveau chef blanc; puis à la pointe de Ganchu, où le chef de ce nom m'envoie en échange d'un présent un superbe poisson tout frais pêché et un pot de malafou; à cinq heures du soir, nous débarquons à Kwamouth-Station, que commande le lieutenant suédois Paych.

« Les 19 et 20 novembre, l'*A. I. A.* continue à nous jouer des tours; sa chaudière subit un nettoyage en règle, et nous sommes retenus à l'embouchure du Kwa jusqu'au 21.

« Dans la nuit du 21 au 22, nous couchons à Loussala, petit village de la rive gauche, où la population nous témoigne une grande bienveillance.

« Le 22, nous stoppons à onze heures le long de la rive gauche, pour permettre à l'*A. I. A.*, qui nous suit avec peine, de nous rejoindre.

« Les natifs se rassemblent a la rive; la plupart ont le corps enduit d'ocre rouge; ils sont tous armés de lances, quelques-uns ont de vieux mousquets. Une femme a les cheveux réunis en un gros bourrelet qui va du front à la nuque; le reste de la tête est rasé et couvert d'un enduit couleur d'encre; de loin, cette coiffure bizarre produit l'effet d'un casque bavarois.

« A deux heures de l'après-midi, nous jetons l'ancre devant Mabimo, où Hanssens a depuis peu de temps installé un poste de Zanzibarites.

« Notre flottille est aussitôt entourée de pirogues; les steamers, littéralement pris d'assaut par une population sympathique, ont grand'peine à aborder.

« Les indigènes grimpent sur le pont des steamers; c'est à qui nous saluera le premier, nous pressera les mains; la curiosité est tellement forte



LÉON STEVART.

que les natifs essayent de pénétrer dans les cabines par les fenêtres.

« Le grand chef Mokatoula et sa femme Yekelle viennent à bord de l'*En Avant;* la digne dame porte à son cou un collier de cuivre pesant au moins vingt-cinq livres; elle est au demeurant charmante, bien disposée, trop bien disposée même en faveur des mundelés.

« Grâce aux nombreux cadeaux que j'offre à sa gracieuse épouse, Mokatoula consent à passer avec moi un traité rangeant sous le protectorat de l'Association le village et le territoire de Mabimo.

« Le 24, nous arrivons à Bolobo, où nous laissons Liebrechts, chef de cette station, et le mécanicien Nicholls, souffrant de la bilieuse.

« L'*A. I. A.* fait encore des siennes, et nous passons toute la journée du 25 à réparer et à essayer cette maudite embarcation.

« Le lendemain, au moment de notre départ de Bolobo-Station, MM. Jacques de Brazza et Pecili, agents de la mission française, viennent nous saluer : ils se rendent en pirogues à l'embouchure de l'Alima.

« Le 27, nous recueillons à bord de l'*En Avant* un chef indigène et ses trois épouses, qui se rendent à Bousindi, petit village en amont de Ngombé.

« La partie du fleuve que nous parcourons ce jour-là est réellement splendide.

« Le fleuve, parsemé d'îlots innombrables couverts de hautes herbes ou garnis d'une végétation luxuriante et touffue, coule entre deux rives assez basses où se massent en forêts primitives les plus beaux arbres des tropiques.

« Çà et là, dans les éclaircies des forêts, derrière d'épais rideaux d'arbres et d'arbustes habités par des singes qui font notre joie. nous apercevons des agglomérations de huttes, des villages dont les populations habituées déjà au passage des steamers ne manifestent, à notre approche, aucune surprise, aucune disposition hostile.

« Le 28, la navigation de nos vapeurs est fréquemment interrompue par des troupeaux d'hippopotames, parmi lesquels je fais plusieurs victimes. A neuf heures et demie du matin, nous atterrissons à la rive gauche pour renouveler notre provision de bois, des indigènes accourent en grand nombre et essayent de s'opposer à nos coupes de bois. Ils sont tous armés de lances, de flèches, d'arcs et de boucliers; mes hommes prennent les armes, tiraillent en l'air, et les sauvages se débandent et courent se cacher dans les hautes herbes.

« Au moment où nous recommençons nos coupes, les assaillants retournent offensivement, plus nombreux et poussant des clameurs terrifiantes.

« Afin d'éviter un conflit sanglant et inutile, je commande la retraite vers les bateaux. Nous partons sans coup férir, et nous allons faire du bois deux heures plus haut.

« Sur le fleuve, les bandes d'hippopotames continuent à se montrer en grand nombre. Mes camarades et moi nous en tuons en quantité suffisante pour alimenter une armée de soldats affamés.

« Le 29, nous voguons dans des parages qui rappellent une mer inté-

rieure par l'ampleur immense, la masse énorme des eaux du fleuve et de la fureur des vagues : L'es vapeurs sont ballotés par les lames, comme s'ils naviguaient sur un océan fouetté par la bourrasque ; le vent est d'une violence inouïe, des nuages noirs et épais obscurcissent le ciel, et les mille et une îles-bouées qui émaillent la nappe chiffonnée du fleuve, apparaissent comme autant de noirs écueils inabordables.

« Le 30, à deux heures et demie, l'orage avait cessé, et nous pûmes aborder à la rive gauche. en un endroit assez bas, mais couvert de hautes herbes



TROUPEAU D'HIPPOPOTAMES.

et d'épines. Pour installer notre bivouac de repos à l'abri d'arbres tutélaires. nous dûmes traverser un marais infect, patauger pendant une heure dans la fange et travailler ensuite jusqu'à minuit, à la lueur argentée de la lune.

« Vers six heures du soir, tandis que nous dressions nos tentes, une flottille indigène composée de quinze pirogues, stoppa près de nos vapeurs. La plus grande de ces embarcations était montée par vingt-cinq personnes les autres, plus petites, contenaient chacune environ quinze pagayeurs debout.

« Sur leur demande, ces indigènes, natifs de l'Iribou, furent admis à cam-

per près de nous. Leurs feux brûlèrent bientôt à côté des nôtres, et nous pûmes assister au curieux et bruyant spectacle d'un bivouac nègre.

« Le chef de cette caravane m'assura de l'amitié de Mangombo, makoko de l'Iribou, pour tous les enfants de Boula Matari, et m'invita à me rendre dans ce village, pour y faire l'échange du sang. Son accoutrement était fort simple ; il portait, comme la plupart de ses satellites, une peau de singe lui couvrant la tête et les épaules ; cette même fourrure lui servait de couverture de voyage, car il s'endormit à la belle étoile, sur une couche d'herbes sèches, n'ayant en guise de couvre-pieds que cette seule peau de soko.

« Le 1er décembre, nous levons l'ancre à cinq heures du matin, après avoir pris congé de nos voisins fort aimables, les caravaniers de l'Iribou. Dans l'après-midi, nous sommes assaillis par une épouvantable tempête accompagnée de tonnerre ; le fleuve devient terrible ; le *Royal* et l'*En Avant* remorquant la baleinière opposent aux lames irritées une résistance héroïque, mais l'*A. I. A.* recule devant la violence des flots, et Bennie amarre prudemment à la rive ce malencontreux bâtiment.

« Au coucher du soleil, le *Royal* et l'*En Avant* relâchaient dans une petite baie bien abritée ; et nous passions la nuit sans encombre, près d'une bourgade de la rive gauche, à la lisière d'une épaisse forêt.

« A l'aube nous reprenons notre route, sans nous soucier du bateau retardataire. Quel n'est pas notre étonnement en arrivant à Loukoléla de trouver l'*A. I. A.* mouillé au pied de la falaise au sommet de laquelle flotte le drapeau bleu !

« Bennie avait bravement piloté son embarcation à travers les îlots du fleuve, au cours de la nuit précédente, dans l'espoir de nous rejoindre ; n'ayant pas aperçu les steamers, il avait poursuivi sa route, et était arrivé avant nous à Loukoléla. L'*A. I. A.* avait encore fait des siennes, mais cette fois le vaillant steam-boat ou mieux son mécanicien méritait une mention honorable. Depuis que la navigation à vapeur était ouverte sur le haut Congo, c'était la première fois qu'un steamer effectuait de nuit et sans encombre une étape de plusieurs lieues marines, à travers un lacis d'îlots et de bancs de sable à fleur d'eau.

« A Loukoléla, nous trouvâmes M. Glave fort occupé avec les natifs de l'endroit ; l'agent anglais repoussait en termes indignés une invitation pressante des sauvages d'assister à une scène de meurtre au village de Loukoléla. Il s'agissait de la décapitation d'un esclave mâle qui avait tenté de s'évader.

« J'engageai M. Glave à accepter l'invitation, et nous nous rendîmes tous

deux en compagnie d'une foule d'indigènes sur la place du village où devait avoir lieu l'exécution.

« Le condamné était ficelé, garrotté, lorsque nous arrivâmes, et le bourreau, en lui caressant les omoplates du tranchant d'un énorme coutelas, avait déja marqué la place où il devait frapper. L'assistance délirait de joie; les lazzis allaient grand train et c'est à peine si notre approche fut remarquée, tant l'enthousiasme était grand. Cependant quelques voix crièrent : « Les mundelés! les mundelés!... » On nous livra passage jusqu'au billot.

« Je m'enquis aussitôt du délit du coupable.

« Un trafiquant bayanzi vint à moi et me déclara que l'esclave avait mérité la mort, pour avoir essayé de se soustraire a son autorité.

« Je l'ai acheté sur la rive droite, dit-il, je l'ai payé bien cher, et depuis plusieurs jours il brise à tout instant les cordes qui l'attachent, il tente de m'échapper, et par conséquent de me voler.

« — Mais, répliquai-je, si vous tuez cet homme, vous serez encore plus volé... Combien vous a-t-il coûté?... je vous rendrai en beaux mitakos la valeur de cet esclave, et je l'emmènerai avec moi... »

« Le marchand réfléchit et me demanda trois cents mitakos; je payai, et j'emmenai avec moi ce pauvre diable qui me promit de bien travailler et de ne me quitter jamais. Les natifs étaient désespérés, plusieurs murmuraient et auraient bien voulu me faire un mauvais parti, ma conduite les privait d'une distraction favorite : voir décoller un être humain.

« Le lendemain, M. Glave et moi, à bord du *Royal* et de l'*En Avant*, nous nous rendons à Mbounga (rive droite) pour acheter des pirogues. Le fleuve est si large en cet endroit que la traversée nous demande deux heures. En arrivant à Mbounga, nous ne sommes pas peu surpris d'y trouver un petit vapeur français ayant à bord MM. Dolisée et Michaud, de l'expédition de Brazza. Ces messieurs nous invitent à dîner à leur bord, et nous y prenons un repas peu copieux, mais très gai. M. Dolisée nous affirme qu'il a, pour sa part, fort regretté la démission du capitaine Hanssens.

« C'était l'émule de notre chef, dit-il, il a battu de Brazza à plate couture par la célérité de ses déplacements; il a planté partout en amont sur les rives du fleuve le drapeau de l'Association, avant que nos compagnons aient pu y faire pénétrer l'influence française; mais le vaillant officier belge était un rival franc et loyal, et pas un de nous, pas un homme de l'expédition française ne lui a gardé rancune, bien au contraire nous estimons à sa haute valeur cet explorateur infatigable. »

« J'éprouvais une bien vive satisfaction à entendre l'éloge de mon valeu-

reux compatriote fait par un agent d'une mission rivale. MM. Dolisée et Michaud ont acquis toute mon amitié; leur amabilité envers nous n'a pas cessé un seul instant; ils nous ont aidés à marchander les pirogues que nous avons achetées, et dans la soirée je leur ai offert un souper à bord de l'*En Avant*.

« Le lendemain, M. Dolisée revenait avec moi jusqu'à Loukoléla. En route, nous fûmes assaillis par une tempête épouvantable, qui nous obligea à chercher un refuge dans une crique abritée de la rive droite.

« Le 5 décembre, nous rentrions à Loukoléla-Station, et j'accordai à mes équipages une journée de repos.

« Trois jours après, la flottille jetait l'ancre devant Ngombé, poste fondé par Hanssens; j'inspectai cette petite station, où tout était en bon ordre, et je rendis visite au chef indigène, à qui je remis en présent quelques mètres d'étoffe: le bonhomme en avait grand besoin pour se vêtir d'une façon plus décente, car sa toilette de gala était d'un décolleté dont les gravures représentant Adam au paradis terrestre peuvent seules donner une idée.

« Le 9, à huit heures du matin, nous étions à Boutunu, village très populeux sis en aval d'Iribou.

« Les habitants de cette localité furent avec nous d'une courtoisie sans égale. C'était la première fois que les blancs les honoraient d'une visite; mais ils connaissaient par ouï-dire les exploits des enfants de Boula Matari. Leur grand chef me fit des avances, il sollicita la faveur de ranger son district sous le protectorat du drapeau bleu.

« A une heure de l'après-midi, nous arrivons à Bousindi, résidence du chef Mayongo, que nous avions avec ses trois épouses à bord de l'*En Avant*.

« On nous fit dans ce village une réception cordiale et tapageuse. Mayongo nous invita à prendre du malafou chez lui; je m'y rendis en compagnie de Van den Plas et de Bennie.

« Le soleil brillait alors de tout son éclat, et je fis à trois reprises différentes remarquer au mécanicien du *Royal* l'imprudence qu'il commettait en sortant à cette heure sans casque, la tête simplement coiffée d'un léger berret de soie. Bennie ne tint aucun compte de mes conseils.

« Chez Mayongo, nous fûmes naturellement fort entourés; les épouses en nombre illimité de ce riche potentat aimaient beaucoup les mundelés, à l'instar de leur seigneur et maître; nous ingurgitâmes de copieuses rasades de malafou et l'Anglais Bennie vida fébrilement des calebasses entières de cette boisson capiteuse.

« De retour à bord, le mécanicien se plaignit de violents maux de tête;

je l'obligeai de se coucher dans la cabine de l'*A. I. A.*, sorte de cage à claire-voie installée à l'arrière de ce steamer par Ed. Manduau, et je regagnai l'*En Avant* pour préparer un ballot de présents promis à Mayongo.

« Comme j'étais occupé à cette besogne, un coup de feu parti du pont de l'*A. I. A.* attira mon attention; je levai la tête et j'aperçus Bennie debout sur le tribord de son bateau, gesticulant et criant, un revolver a la main. Je lui ordonne de se mettre au lit, et M. Gleerup lui fait la même injonction. Bennie jette son arme au fond du bateau, mais il court la ramasser presque aussitôt, puis il la montre à tous les regards, balbutie des paroles sans suite et menace de son revolver tous ceux qui veulent l'approcher.

« Je saute par dessus le bord de l'*En Avant*, et je grimpe par le bordage de l'*A. I. A.* pour aller lui arracher le revolver des mains et pour tâcher de calmer ce pauvre malade.

« Mais, hélas! au moment où j'allais l'atteindre, je vois le malheureux placer sur sa tempe le canon de son revolver... Le coup part, et l'infortuné mécanicien tombe baigné dans son sang, et pour ne plus se relever! Il avait agi sous l'influence d'une insolation...

« Ce sombre drame nous consterna. Bennie était depuis longtemps au service de la flottille; les équipages noirs l'aimaient et le respectaient; les blancs de l'expédition trouvaient toujours en lui un compagnon serviable, un travailleur ingénieux et actif.

« Le 10 décembre, nous engageâmes des pourparlers avec les chefs de Bousindi. Mayongo nous accorda pour notre pauvre camarade la concession d'un petit terrain situé sur le bord du fleuve, à l'ombre d'un bombax séculaire.

« L'inhumation eut lieu à trois heures de l'après-midi.

« Témoin de nos regrets, Mayongo avait prescrit à quelques-uns de ses sujets de se joindre au cortège; et nous eûmes beaucoup de difficultés pour imposer à cette escorte sauvage le silence le plus absolu, pour défendre les danses, les chants et les libations sur les bords de la fosse entr'ouverte.

« Avant de quitter Bousindi, je fis planter sur la tombe de cet agent de l'Association une croix avec l'inscription : *A Bennie, décédé le 9 décembre 1884*. Il n'y a pas de pierres dans les environs pour élever un mausolée; mais les indigènes ont juré de respecter la dépouille mortelle de notre ami, et en revenant des Falls les bateaux rapporteront les matériaux nécessaires pour construire un tombeau digne de ce martyr d'une cause humanitaire, victime du soleil de l'Afrique équatoriale.

« Le 11, nous quittons Bousindi, et après une halte dans la capitale

de l'Iribou où je remets à Mangombo un présent de la part de Boula Matari II. »

Le 12, les steamers s'arrêtent devant Équateur-Station. A la vue des embarcations dont les pavillons sont en berne, le lieutenant Van Gele court à bord de l'*En Avant*, cherche du regard le capitaine Hanssens, et demande d'une voix saccadée s'il est arrivé malheur au commandant de la zone du haut Congo.

Casman rassure aussitôt son compatriote, puis il lui remet les plis cachetés qui l'investissent du commandement de la division du haut Congo. comprise entre l'Équateur et l'île Ouana-Rousari.





# CHAPITRE XX

Casman à l'Équateur-station. — Van Gele et Coquilhat dans l'Iboko. — Les Bangala et leur roi Matamwiké. — Entrevues de Van Gele et de Tippo-Tip. — Les traversées transcontinentales africaines. — L'explorateur Amelot sur la route des Falls à Zanzibar. — Le haut Congo ouvert à la civilisation.

Pour laisser le moins d'embarras possible à son successeur et le mettre tout à fait au courant de ses nouvelles fonctions, le lieutenant Van Gele retint du 12 au 20 novembre la flottille dans les eaux d'Équateur-Station.

Le fondateur de Moukumbi n'avait pas encore rencontré en Afrique un domaine aussi vaste et aussi confortable que celui où il allait établir son quartier général comme chef de division de la première zone du haut Congo.

Sur les trois bâtiments qui, à Équateur-Station, devaient servir de logement, de magasin, de caserne et d'arsenal, deux seulement étaient terminés. L'achèvement du troisième, en cours de construction, devait suivre de fort près, grâce aux améliorations introduites dans les travaux par Van Gele : une scierie à bras bien outillée fonctionnait sur le terrain concédé, à la lisière d'un bois magnifique où l'on pouvait à son aise abattre et équarrir des arbres pour les poutres et les planches destinés aux parquets, aux portes, aux fenêtres, aux volets, aux escaliers du dernier bâtiment.

Le personnel ouvrier était assez nombreux, et surtout très actif; il comprenait sept Zanzibarites, quatorze Haoussas, deux Kabindas et deux indigènes; des jardins maraîchers, une étable contenant trente chèvres et dix moutons, une volière où picoraient des poules en quantité et des perroquets gris par dizaines, une basse cour où s'ébattaient des canards, assuraient le ravitaillement des stationnaires et permettaient même au chef d'entretenir des animaux domestiques : deux chiens, un chat et un épervier apprivoisé.

Le lieutenant Van Gele léguait de plus avant son départ à son successeur, avec l'assentiment des natifs, son titre, ses prérogatives de moucounzou du district baroumbé, en un mot un grand ascendant moral sur les indigènes, à l'aide duquel Casman obtiendrait d'eux à bon compte les denrées et les matériaux dont il aurait besoin.

Afin de transmettre avec plus d'éclat son sceptre au nouveau chef, Van Gele convoqua le 18 novembre, à la station, tous les notables des villages de Wangata, d'Irekou, de Nkoli, etc., etc. Le moucounzou fit avec émotion ses adieux à ses fidèles vassaux et les invita à reporter leur dévouement sur son frère Guillaume Casman, que les peuplades du Niari appelaient Kata Mandala.

A l'unanimité, les seigneurs baroumbé reconnurent Casman pour leur grand chef; les édiles défilèrent tour à tour devant lui, en prêtant le serment de lui rester fidèles, puis la cérémonie du couronnement eut lieu séance tenante; les places et les allées de la station furent à la nuit tombante illuminées *à giorno* avec des torches de résine, les danses et les chants en chœur, entrecoupés par des libations copieuses, se prolongèrent jusqu'à l'aube.

Les blancs présents à ces interminables ébats avaient manifesté leur étonnement à la vue des négresses baroumbé, pirouettant pendant des heures, sans paraître, malgré leur lourd accoutrement, nullement fatiguées.

« C'est une affaire d'habitude. dit Van Gele en réponse à ces observations. Les femmes ici dansent à tout propos et à tout âge ; et depuis leur enfance elles portent un costume dont le poids minimum est de trente kilos.

« Quant à la préférence marquée des natifs pour les fêtes nocturnes, elle s'explique aisément. La nuit, le nègre baroumbé a un ennemi terrible contre lequel nous nous gardons par un bon moustiquaire formé de rideaux de gaze fermés hermétiquement.

« Le nègre en voyage se préserve des moustiques d'une façon originale ; il plante quatre perches en terre, les relie à six pieds du sol par des branches d'arbre, et fait ainsi un lit élevé sous lequel il entretient du feu ; il s'enfume et s'endort comme une souche. Dans dans sa case, une fumée le défend contre ses petits mais acharnés antagonistes.

« Lorsque, comme dans la circonstance actuelle, le Baroumbé n'est ni chez lui ni en expédition, il préfère passer la nuit à danser, à chanter et à boire : trois préservatifs infaillibles contre les piqûres des taons, des moustiques et des vampires de tout genre. »

Le 20 novembre, ainsi qu'il a été dit au commencement de ce chapitre, le lieutenant Van Gele, ayant définitivement installé Casman à l'Équateur, prit le commandement de la flottille et s'adjoignit comme seconds MM. Gleerup et Van den Plas, ces deux derniers allant rejoindre MM. Wester et Amelot à la station des Falls. Six jours après, les steamers naviguaient dans les parages des Bangala, non loin d'Iboko.

En cet endroit le Congo, qui vient de l'est-nord-est, change de direction et court vers le sud-sud-ouest. Ce changement est dû à la nature même du sol. La rive droite repose sur une assise de rochers empâtés dans l'argile et présentant des blocs arrondis et accotés, d'une consistance variable, tantôt friables, tantôt durs comme du métal ; on y trouve parfois des fragments de porphyre rouge, de mica et de quartz. Près d'Iboko, la largeur du fleuve diminue considérablement ; le courant est comme étranglé entre la rive gauche et les rochers de la rive droite, et obstrué par plusieurs grandes îles qui le divisent en larges canaux. L'une de ces îles, nommée Nsoumba, a plus de cent kilomètres de longeur.

L'aspect varie suivant que les rives sont habitées ou inhabitées. Là où l'homme n'apparaît pas, les rives sont couvertes de vastes et impénétrables forêts vierges qui s'arrêtent au bord de l'eau ; les clairières sont en fort petit nombre, et des bandes marécageuses, remplies de roseaux, d'ajoncs, de papyrus, de borassus, de pistia et de plantes parasites, en rendent l'accès difficile ou impossible en maints endroits.

Autour des villages, la forêt est défrichée en partie, les lianes, les ronces et les arbrisseaux ont disparu, le nègre n'a respecté que la grande futaie, et plus particulièrement les bombax et les tecks, les *manoumba*, essence gigantesque dont le tronc unique s'élance parfois à trente-cinq mètres au-dessus du sol.

Comme les rives, les îles sont couvertes de végétation luxuriante; et seuls quelques bancs de sable, découverts aux eaux basses, font tache dans cette nature féconde, où la sève déborde en un incomparable épanouissement.

Les Bangala ont des établissements sur les deux rives du fleuve. Ils sont originaires de l'intérieur des terres; leur pays d'origine, appelé Ibinza, est situé dans la presqu'île que forment les cours du Congo et de l'Oubangi Chassés de ce territoire par les inondations, ces farouches cannibales se sont établis sur les bords du Congo, à Iboko, à Loulanga, à Bolombo, à Boukoumbi, après en avoir banni les anciens possesseurs, notamment les gens de l'Oubika, avec lesquels ils sont encore en état d'hostilité permanente.

Le 28 novembre, Van Gele s'arrêtait à la station d'Iboko, centre du groupe le plus important de la confédération bangala.

Coquilhat avait su accomplir dans ce poste, depuis le départ de Hanssens, des travaux qui le plaçaient d'emblée au premier rang parmi les pionniers fondateurs des villes futures de l'Association. Le vaillant officier était fier de montrer à son ami et compatriote, les heureux aménagements de son installation.

Plus que jamais Stanley, qui avait une opinion des plus favorables à l'égard des lieutenants Van Gele et Coquilhat, eût été en droit d'écrire dans son livre sur *la fondation d'un État africain* :

« Lorsque l'Association internationale frappera des médailles pour récompenser le travail et l'application de ses agents en Afrique, qu'elle donne les premières aux lieutenants Van Gele et Coquilhat! »

Ce dernier avait triomphé des difficultés de tout genre rencontrées à Iboko, sans éprouver jamais la moindre défaillance. Sa bienveillance et son énergie avaient réussi à lui concilier le respect et l'affection des indigènes. Matamwiké était devenu l'hôte assidu de la station, l'allié le plus serviable du mundelé, et les notables bangala calquaient sur la conduite de leur chef leur attitude envers le blanc, commandant la station d'Iboko.

La nation bangala se divisait en trois castes : les *mouncounzi*, citoyens notables, les *somi*, hommes libres, les *mountamba*, esclaves. Le plus riche des mouncounzi d'un village était généralement placé à la tête des autres,



COMME LES RIVES, LES ILES SONT COUVERTES D'UNE VÉGÉTATION LUXURIANTE.

avec le titre de *monanga*, chef de village; le plus influent monanga gouvernait le district avec le titre de *monanga-momené*, grand chef ou roi.

Matamwiké, monanga-momené de l'Iboko, que nos lecteurs connaissent amplement et dont nous ne pouvons, à moins de nous répéter, refaire le portrait et physique et moral étonna Van Gele par son port imposant et majestueux, lorsque son ami Coquilhat le lui présenta.

Matamwiké était coiffé d'une sorte de tiare en peau de léopard, dont la queue lui pendait sur le dos; une pièce d'étoffe en fibres de palmier hyphœne lui entourait les hanches; il marchait en s'appuyant gravement sur un bâton haut de trois mètres.

« Ce grand personnage fait tout grandement, dit Coquilhat à son ami Van Gele; vous allez voir comme il sait boire. »

Effectivement, au cours de sa visite à la station, le monanga-momené d'Iboko ingurgita. sans en paraître incommodé le moins du monde, douze litres de pombé.

L'appétit de ce roi cannibale ne le cédait en rien a sa soif intarissable; les récoltes de ses jardins, les volatiles de sa basse-cour, les brebis et les chèvres de son étable n'eussent point suffi à calmer les réclamations incessantes de son estomac pendant une année. Par bonheur ce chef reconnu des districts bangala pouvait prélever en denrées alimentaires des impôts proportionnellement aux importantes transactions commerciales de ses vassaux.

Mais d'impérieux devoirs réclamaient la présence de la flottille en amont de l'Iboko, sur les bords de l'Arouhouimi et à la station d'Ouana-Rousari; Van Gele dut à regret et précipitamment interrompre sa première visite d'inspection et d'étude au pays des Bangala.

Des caravaniers indigènes, amplifiant ou plutôt dénaturant des faits qui s'étaient passés dans les parages des Stanley-Falls, prétendaient que des bandes d'Arabes fanatiques avaient envahi les territoires du haut Congo, capturé des convois d'ivoire appartenant aux mundelés, attaqué les postes de l'Association, pillé et incendié les maisons des blancs dans l'île d'Ouana-Rousari. Bref, il fallait s'attendre, d'après ces rumeurs alarmantes, à voir sous peu les rives du grand fleuve plus désolees que jamais par les chasseurs d'hommes.

Malgré toute sa perspicacité, le lieutenant Van Gele ne pouvait arriver à reconstituer, d'après les récits contradictoires des natifs, l'ensemble des événements du haut Congo; il résolut de gagner à toute vapeur le pays que l'on annonçait comme envahi, sans négliger toutefois de tenter chez les Basoko des démarches tendant à obtenir la mise en liberté du voyageur

italien Casati, que l'on avait tout lieu de croire retenu prisonnier par les riverains du Népoko.

En décembre 1884, la flottille était à quelques centaines de mètres en aval de la première cataracte des Stanley-Falls. Van Gele s'était à peine arrêté à l'embouchure de l'Arouhouimi pour palabrer avec les décemvirs basoko, qui déclarèrent ne point connaître l'explorateur Casati.

A la station des Falls, Wester et Amelot racontèrent exactement ce qui s'était passé.

Un certain nombre d'esclaves nègres, armés de fusils à tir rapide et guidés par des sous-chefs arabes obéissant au puissant Tippo-Tip, gouverneur de Nyangwé, avaient en effet détruit plusieurs villages indigènes non encore rangés sous le protectorat de l'Association, mais, malgré leur supériorité numérique, ils n'avaient même pas songé à attaquer le poste de l'Arouhouimi occupé par trois soldats haoussas, et la station défendue par Wester et vingt soldats zanzibarites.

Les bandes de Tippo-Tip étaient, d'après les rapports, campées dans une île du fleuve située en amont d'Ouana-Rousari.

Van Gele résolut d'aller au bivouac des Arabes; il fit préalablement annoncer sa visite au fameux Hamed-ben-Mohammed, *alias* Tippo-Tip, *alias* Mtipoula. Mais celui-ci, désireux de prouver sa courtoisie, devança la politesse de l'agent de l'Association et se présenta à la station des Falls, en compagnie de ses sous-chefs et sous la protection de vingt-cinq guerriers armés de fusils à piston.

L'important personnage, qui se donne à Nyangwé le titre de représentant du sultan de Zanzibar, est déjà connu de ceux de nos lecteurs qui ont lu les relations des voyages en Afrique des illustres explorateurs Livingstone, Cameron et Stanley. Le lieutenant Van Gele a complété les renseignements fournis sur Tippo-Tip par les voyageurs anglais, en communiquant à la presse belge le récit de ses entrevues avec cet aimable chef de bandits.

Tippo-Tip, de taille moyenne et d'un embonpoint assez prononcé, paraît être âgé de quarante-cinq ans, sa barbe courte et ses cheveux ras sont grisonnants.

Sa tenue est très soignée; il porte la chemise blanche des Zanzibarites et un long pardessus à larges manches de couleur grise avec galons d'argent; sur la tête, une calotte en fer-blanc brodé d'or; pour ceinture, un *dioulé*, étoffe de soie de Surate, garnie à Zanzibar d'une bordure de fil d'or et d'une frange encadrant harmonieusement un fond zébré de rouge, de jaune et de vert. Pour prouver aux mundelés son entière confiance,



P. Maes Éditeur Bruxelles. Imp. A. Mertens Bruxelles

CHEF GUERRIER

(Côte Occidentale du Lac Tanganika)

il ne portait aucune arme, mais son secrétaire avait une dague ornée d'un merveilleux filigrane d'argent et tenait en main un revolver au canon damassé.

L'entrevue fut des plus courtoises. Van Gele invita Tippo-Tip à dîner, et accepta de lui une invitation semblable pour le lendemain.

Contrairement à ce qu'avait fait le chef noir, le lieutenant belge se rendit chez lui sans armes, accompagné seulement de MM. Wester, Gleerup et Van den Plas, et de quatre serviteurs zanzibarites. Ce procédé, qui dénotait de la part des Européens une confiance entière dans leur hôte, produisit sur ce dernier, une impression favorable qu'il ne chercha pas à dissimuler.

La bande de Tippo-Tip se composait de trois cents hommes environ,



INDIGÈNES DU MANYÉMA.

esclaves nègres pour la plupart, originaires du Roua, du Manyéma, de l'Ounyamouési; le plus grand nombre avaient des fusils à tir rapide; d'autres étaient armés de lances et de boucliers de dimensions formidables. Cinquante d'entre eux, les plus vigoureux, âgés de vingt à vingt-cinq ans, élevés par Tippo-Tip, lui formaient une garde d'honneur imposante; ses femmes, au nombre de vingt, représentaient tous les types féminins de l'Afrique orientale; elles avaient été achetées avec de l'ivoire, des fusils, de l'étoffe ou des perles sur les divers marchés du Zanzibar et du Tanganîka.

Le dîner eut lieu sous la véranda d'un *tembé* en construction, sur des nattes d'alfa; la vaisselle était en ruolz.

La conversation ne se ralentit pas un seul instant. Tippo-Tip est un beau parleur, et, sans être fort instruit, il a vécu longtemps au contact

de Cameron et de Stanley; il possède quelques notions de politique générale et de géographie.

Les événements qui se sont succédé en Europe semblaient l'intéresser particulièrement; il s'occupait surtout de la situation respective des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens et des Belges, et ses nombreuses questions au sujet de ces nationalités diverses dénotaient un esprit élevé.

Son intention était de parcourir l'Europe, de rendre visite au roi des Belges, de faire le voyage de Constantinople, et de rentrer en Afrique après avoir accompli un pèlerinage à la Mecque.

D'autre part, il donnait à Van Gele l'assurance formelle de respecter les propriétés de l'Association internationale. Si ses lieutenants avaient détruit quelques bourgades nègres sur les bords du Congo, c'était en contrevenant à ses ordres, et parce que les natifs avaient refusé de leur vendre des vivres. Au surplus, afin de donner une preuve éclatante de sa bonne foi, il allait immédiatement rappeler tous ses sous-chefs dans le Manyéma, et il s'engageait à faire respecter par ses guerriers, non seulement les agents et les serviteurs de l'Association, mais encore la vie et les propriétés des indigènes habitant les territoires où flottait le pavillon bleu et or.

Enfin il témoignait le désir d'entamer avec les natifs riverains du haut Congo des relations commerciales régulières, et il priait Van Gele d'intervenir auprès des populations pour les rassurer sur les dispositions des Arabes et pour les décider à commercer avec eux.

Le lieutenant promit de seconder dans cette voie le célèbre traitant, susceptible de devenir en quelque sorte un trait d'union entre les agents du haut Congo et ceux de la côte orientale. Il obtint de Tippo-Tip l'envoi d'une caravane vers la région méridionale du Soudan égyptien, chargée de faire parvenir une lettre à l'explorateur Casati, de le délivrer au besoin, de prévenir les voyageurs blancs bloqués dans le Soudan des événements qui venaient de se passer à Khartoum et de les inviter à se rabattre vers le Congo, où des secours leur permettraient de regagner l'Europe.

Le gouverneur de Nyangwé, le noir traitant d'esclaves, promit de faire tous ses efforts pour sauver ceux qui se dévouaient à la découverte et à la civilisation du continent noir.

Au cours de cette longue entrevue, les quatre serviteurs zanzibarites de Van Gele avaient retrouvé des amis et des compatriotes parmi les soldats de Tippo-Tip; néanmoins pas un de ces fidèles agents n'hésita à reprendre avec les mundelés le chemin de la station des Falls.

Le lendemain de cette entrevue, au moment où l'expédition s'apprêtait à quitter Ouana-Rousari, laissant la garde de ce poste aux deux officiers suédois Wester et Gleerup, le lieutenant Van Gele revit Tippo-Tip venu



CHEF BAKOUMOU (STANLEY-FALLS).

pour saluer encore une fois son hôte de la veille et pour lui renouveler ses promesses d'alliance.

Tippo-Tip visita les steamers et s'intéressa beaucoup au fonctionnement des machines; puis il serra la main des blancs, débarqua et salua leur

départ en agitant sa coiffure au-dessus de sa tête: il demeura pensif sur la rive du fleuve jusqu'au moment où la flottille se déroba à sa vue derrière un îlot.

Le gouverneur de Nyangwé dîna avec les officiers suédois, et s'entretint du voyage que venait d'entreprendre l'intrépide marcheur Amelot.

On se rappelle que cet intrépide agent, soucieux de servir la cause de son Roi, avait prolongé son séjour en Afrique et offert spontanément au capitaine Hanssens, de remplir l'emploi de second, vacant au poste des Falls, jusqu'au retour des steamers. La flottille était revenue, mais Amelot avait demandé à ne point profiter de cette voie pour retourner en Europe, et il avait obtenu de rentrer dans sa patrie par Nyangwé et Zanzibar.

Van Gele s'était vainement opposé à l'exécution de ce projet aventureux. Le trajet était faisable, mais hérissé de dangers; entre les Falls et le Tanganika, sur un parcours de deux cents lieues, la route était à peine tracée, le drapeau bleu n'avait été hissé nulle part. Mais une expédition belge, sous les ordres du lieutenant Becker, expédition dont Ad. Burdo a décrit les préparatifs dans le premier volume de ce livre, devait, à l'heure actuelle, être en route pour Nyangwé: Amelot pouvait la rencontrer, fournir à ses compatriotes des renseignements précis sur ses découvertes et rendre de nouveaux services à l'œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale.

En outre, le pionnier belge nourrissait le généreux espoir de traverser, lui aussi, de part en part le noir continent et d'ajouter son nom à la liste courte et glorieuse sur laquelle figurent Livingstone, Cameron, Stanley, Serpa Pinto, Magyar, Giraud, Wissmann, Ivens, Capello et le missionnaire écossais Arnot.

Ces traversées africaines ne sont pas inspirées par une stérile vanité; elles ont pour objectif un grand intérêt scientifique, économique et social le désir de combler peu à peu les immenses lacunes qui existent sur la carte du continent noir.

Le voyage transcontinental de Livingstone en 1856, a révélé au monde savant l'existence des États du Muata Yamvo, du Cazembi, de la région des lacs Moéro et Bangwelo, sources de la Loualaba, branche initiale du Congo, et la position exacte des sources du Zambèze.

Plus tard, en 1873, Cameron, parti de Zanzibar, arriva, après deux ans de marche à travers des districts inexplorés, à Benguela (côte occidentale.)

De 1876 à 1879, eurent lieu la célèbre exploration de Stanley aux lacs Victoria et Tanganika et sa descente aventureuse du Congo, depuis Nyangwé jusqu'à Banana.

En 1878, le major portugais Serpa Pinto partit de Bihé, se dirigea vers

le Zambèze et les lac salés de l'Afrique méridionale, traversa le Transvaal et arriva à Durban.

De 1880 à 1882 le lieutenant allemand Wissmann, dont nous avons signalé le voyage sur le Kassaï, exécutait la cinquième traversée de l'Afrique par Malangé, Moukengi, Nyangwé et la route vers Zanzibar.

L'enseigne de vaisseau Giraud, de la marine française, et le docteur allemand Reichard venaient à peine de faire connaître le tracé de la route directe de Nyangwé à Zanzibar, qu'Amelot s'engageait résolument dans cette voie.



VILLAGE LACUSTRE.

Reichard, parti de la station de Mpala (Tanganîka) en 1883, avait conduit une expédition d'études à travers le Maroungou (district limité par la rive sud-sud-ouest du lac Tanganîka), puis exploré l'immense région comprise entre le Loualaba et le Louapoula, ces deux grandes rivières qui forment le Congo, et que jamais Européen n'avait parcourue.

Le Louapoula sort des lacs Moero et Bangwelo ; la longueur de son cours peut être approximativement fixée à treize cents kilomètres; le Loualaba se déverse dans le lac Kassali et prend a Nyangwé le nom de Congo, après un cours de neuf cents kilomètres environ.

Ces deux puissantes branches d'alimentation du fleuve gigantesque forment à leur confluent un lac très important nommé Lanji, relié au lac Tanganîka par un canal naturel découvert par Cameron en 1874 et exploré par Stanley en 1876. Ce lac présente des villages lacustres, des petites Venises africaines fort curieuses.

Ce canal, ou plutôt cette rivière, par laquelle le trop-plein du Congo s'écoule dans les eaux du lac Tanganîka, porte le nom de Loukouga. Ce cours d'eau est reconnu aujourd'hui d'une importance sans égale : il est la voie de communication la plus sûre et la plus facile entre les stations de l'Association internationale du Congo et les stations de la côte orientale.

Un officier belge, le lieutenant Storms, commandant des postes de Karéma et de Mpala, dont les travaux et les découvertes ont été relatées dans la première partie de cet ouvrage avait, dès le 16 juin 1883, entrepris la reconnaissance de la Loukouga. Amelot s'apprêtait à la longer, dix-huit mois plus tard, pour gagner à Mtowa la côte occidentale du lac Tanganîka et de là descendre à la station de Mpala, puis à Zanzibar par la route hospitalière tracée dans la zone orientale africaine sous les auspices de la Société jumelle de l'Association internationale du Congo.

Revenons maintenant aux deux compatriotes qu'Amelot laissait en décembre 1884 à la station des Stanley-Falls.

Le lieutenant Van Gele et son adjoint Van den Plas retournaient à petites journées vers l'Ouest, s'arrêtant sur les rives du fleuve, dans les districts des Mayombé, des Basoko, de l'Oupoto, des Oubika, des Bangala, partout, en un mot, où l'héroïque capitaine Hanssens avait réussi le premier par son initiative, son énergie et son éloquence persuasive à planter le drapeau de l'Association.

Le 24 février 1885, les steamers arrivaient à la station de l'Équateur, où Casman, tout heureux de revoir des compatriotes, décimait son étable et sa basse-cour, pillait ses jardins maraîchers et rançonnait ses sujets les pêcheurs baroumbé, pour leur offrir une hospitalité réconfortante, en même temps que pour ravitailler les agents de la Livingstone Inland Mission venus, sous la conduite de M. Petersen, avec l'intention d'élever une station évangélique à cent mètres à peine de sa résidence et sur le terrain déjà concédé à l'Association.

Casman avait eu, au début de son installation, quelques difficultés avec les indigènes bakouti : mais ses bons procédés, sa patience et son habileté lui avaient fini par lui concilier l'attachement et la confiance des natifs.

Un incident récent avait même prouvé au mouncounzou des Baroumbé

comment ses sujets entendaient faire respecter par tous la propriété et les prérogatives du mundelé commandant de l'Équateur.

Pendant la nuit du 12 février, un indigène s'était introduit dans l'un des magasins de la station et en avait enlevé un ballot d'étoffe d'échange. Les deux Haoussas de garde, interrogés le lendemain, déclarèrent ne rien avoir entendu, et des natifs insinuèrent malicieusement que le blanc ne serait pas assez puissant pour découvrir le ou les coupables.

Casman, piqué au vif, fit aussitôt des perquisitions dans les habitations de ses hommes, voire même dans celles des ouvriers du missionnaire anglais Petersen. Ces fouilles n'amenèrent aucun résultat.

Les blancs promirent alors de récompenser largement celui qui ferait découvrir le voleur, ou qui amènerait devant Casman tout porteur d'un vêtement de mérikani; c'était l'étoffe qui avait été volée et que possédait exclusivement sous l'Équateur l'agent de l'Association.

Le dimanche suivant, les serviteurs de la station prenaient leurs ébats, et le hasard de la promenade conduisait l'un d'eux, nyampara zanzibarite, au village de Wangata, capitale du district baroumbé.

Le nyampara remarqua, au milieu d'un groupe de négresses, la femme d'un natif nommé Eyambi, se pavanant, se laissant admirer, enveloppée de la tête aux pieds dans un morceau de mérikani faisant à la fois office de châle et de coiffure.

Le serviteur de Casman s'approcha aussitôt de la vaniteuse négresse et lui demanda de qui elle tenait son brillant vêtement.

« De mon aimable époux, » répondit-elle.

Alléché par la récompense promise, le Zanzibarite se mit en quête du natif, le découvrit et l'amena par persuasion devant le mundelé Casman.

« De qui tenez-vous l'étoffe dont votre épouse est parée? interrogea le mouncounzou baroumbé.

— Mais, répondit Eyambi avec hésitation, c'est Kindelé, un de mes frères, qui a remis en cadeau à mon épouse quelques brasses d'étoffe. Kindelé travaille là-bas à la maison des Anglais; il m'a dit que son maître blanc lui avait donné le mérikani.

— Pourtant votre femme affirme que c'est à vous qu'elle doit son nouveau vêtement, souligna Casman en toisant Eyambi à la façon d'un juge d'instruction.

— Effectivement, j'ai donné le mérikani à mon épouse favorite, mais je tenais ce présent de mon frère Kindelé. »

Les réponses contradictoires des époux Eyambi éveillèrent les soupçons

de Casman ; néanmoins, afin d'endormir leur méfiance, il ordonna l'arrestation de Kindelé.

Celui-ci protesta énergiquement, et par toutes les divinités fétichistes, de son innocence ; il demanda à cor et à cri d'être soumis par le sorcier de Wangata à l'épreuve du poison, habituellement appliquée aux natifs inculpés de vol.

M. Petersen et Casman rassurèrent de leur mieux ce pauvre diable ; ils le gardèrent à vue à la station en recommandant expressément qu'on usât envers lui, jusqu'à nouvel ordre, des meilleurs traitements.

Cette affaire criminelle assez insignifiante préoccupait outre mesure les chefs du district baroumbé, bien plus sévères pour les voleurs que les gens de l'Oupoto. Les conseillers de Wangata vinrent à la station et s'indignèrent en apprenant les soins et les ménagements dont Kindelé était l'objet ; ils insistèrent auprès de Casman pour que cet accusé leur fût livré, ils avaient l'intention de l'exécuter sommairement et sans autre forme de procès sur la place de leur village.

Le mouncounzou blanc eut fort à faire pour calmer ces forcenés « lyncheurs » ; il leur communiqua ses doutes concernant la culpabilité de Kindelé et ses soupçons sur Eyambi. Les notables tournèrent aussitôt leur fureur contre ce nouvel inculpé ; ils offrirent à Casman leurs bons offices pour fouiller de fond en comble, en compagnie de dix zanzibarites armés, la hutte d'Eyambi.

Cette perquisition amena la découverte de quelques mètres de l'étoffe volée ; on arrêta le recéleur qui persistait effrontément à protester de son innocence et à accuser Kindelé de la soustraction.

Les Zanzibarites le conduisirent, étroitement garrotté, à la station, pendant que les natifs de Wangata, excités par leurs chefs, brûlaient sa hutte et fustigeaient à coups de bâton ses femmes et ses enfants, ces derniers sans nul doute entièrement étrangers au vol.

Eyambi, confronté avec Kindelé, finit par avouer son crime et désigna l'endroit où était caché le restant de l'étoffe.

Casman s'apprêtait à punir sévèrement le voleur, afin d'empêcher le retour de pareils faits et d'arrêter la propension des natifs au vol mais en apprenant la vengeance que les notables de Wangata avaient au préalable exercée contre leur coupable administré, il lui accorda son pardon en l'engageant à quitter le district.

Ce dernier conseil n'était pas inutile, car les Baroumbé, beaucoup moins cléments que leur mouncounzou persistaient à réclamer la tête du voleur.

Casman ne tarda pas à regretter sa mansuétude à l'égard d'Eyambi; son autorité et son prestige sur les Baroumbé en furent amoindris; il reconnut la nécessité de n'avoir aucune indulgence pour les méfaits commis par ses sujets baroumbé.

L'attitude nouvelle du commandant de la zone équatoriale lui fit recouvrer assez vite le respect de ses noirs administrés.

« Malgré toute absence d'idées morales et de connaissances théoriques, écrit Guillaume Casman, malgré les coutumes barbares, les préjugés fétichistes, la superstition et l'indolence des indigènes qui m'environnent, on doit leur reconnaître certaines facultés intellectuelles qui les placent actuellement au-dessus de la brute, et qui pourront dans l'avenir les mettre au rang des nations policées.

« Les Bakouti et les Baroumbé comprennent les avantages qu'ils peuvent retirer de leurs relations amicales avec les blancs. Je leur parle de notre civilisation, lecture, écriture, chemins de fer, facilité d'envoyer leurs produits sur les marchés lointains, et même au delà des mers; je leur vante les bienfaits de l'agriculture et je les engage à défricher leurs terres, en leur faisant miroiter le bien-être qui résulterait pour eux de la vente de leurs récoltes.

« Certains d'entre eux m'écoutent attentivement et semblent comprendre la portée de mon langage; ils songent à développer la culture de la canne à sucre, du café, du caoutchouc *(Siphonia elastica)*, plantes qui croissent ici spontanément à l'état de nature.

« Tous d'ailleurs sont rusés vendeurs et madrés acheteurs; ils ont la bosse du trafic; cette bosse-là est par excellence l'agent civilisateur qui leur fera accepter toute innovation avantageuse, et les élèvera tôt ou tard dans l'échelle sociale au niveau des autres races. »

Les Baroumbé et les Bakouti attirent la sympathie par leur bonne humeur, leur caractère enjoué; ils sont toujours prêts à rire et s'amusent d'un rien; l'âge et la position sociale n'altèrent pas chez eux cette gaieté; ils n'ont pas le sentiment de la gravité dans la tenue et dans les allures.

L'esclavage et les sacrifices humains constituent les plaies de la contrée; ces deux odieuses coutumes dépeuplent la région et maintiennent les natifs dans un état d'infériorité et d'abjection qui doit fatalement étouffer en eux tous les bons sentiments. Néanmoins ces nègres de l'Afrique équatoriale ne resteront pas toujours des êtres habitués au mensonge, peu scrupuleux de la propriété d'autrui, paresseux et ivrognes à l'excès. Le jour où ils seront déclarés hommes libres, lorsque des philanthropes dévoués, tels que Van Gele et Casman, les auront patiemment guidés et soutenus

dans leurs premiers pas vers la vie nouvelle qui s'ouvre devant eux et pour laquelle ils n'étaient pas préparés, ils rejetteront bien loin derrière eux les liens traditionnels qui les rattachent encore à leur état de barbarie; ayant reconquis leur indépendance matérielle grâce au contact prolongé des blancs, ils marcheront à la conquête de leur indépendance morale; ils oublieront leur faiblesse et leur triste condition antérieure.

Comme la plupart des riverains du Congo, les nègres baroumbé et bakouti montrent beaucoup d'aptitude pour la musique, le chant et la danse.



UN NOTABLE WANGATA

Physique, ces noirs sont bien proportionnés; leurs formes sont régulières, leur force musculaire est considérable; ils tirent vanité de la couleur de leur peau, plus noire que celle des peuplades d'aval.

Leur costume est remarquable par sa simplicité; il se compose d'un pagne d'herbe graisseuse et très résistante; ce vêtement noirci par l'usage se transmet de père en fils pendant plusieurs générations. Nous engageons vivement les ouvriers tailleurs européens à ne pas se presser d'aller exercer leur profession dans ces parages.

Les pelletiers-fourreurs auraient plus de chance de faire fortune chez les Bakouti et les Baroumbé; les sous-chefs et les hommes libres de ces districts rafolent en effet des fourrures et ils se drapent avec orgueil, aux jours de gala, de réjouissances publiques, d'épousailles, d'obsèques, de levées de boucliers, dans des peaux de makis, de sokos, ou de vulgaires singes; les plus riches jettent sur leurs épaules des peaux de panthère et de léopard.

Casman avait en quelques semaines beaucoup vu et beaucoup écrit, et c'est à sa correspondance antérieure au retour de Van Gele à Équateur-Station que nous avons emprunté l'anecdote du vol et les renseignements ethnographiques qui précèdent.

Cet agent remplissait son devoir avec autant d'ardeur sur les bords du Congo qu'à Moukoumbi, sur les bords de la Mata. Le climat salubre et l'air vivifiant et pur de sa nouvelle résidence étaient pourtant impuissants à détruire les graves atteintes qu'avait subis la santé de l'explorateur, lors de son incursion de plusieurs jours chez les riverains du haut Niari; la fièvre

couchait périodiquement sur un lit de douleur ce valeureux pionnier que M. Petersen entourait des soins les plus assidus.

Van Gele, sans inquiétude sur le sort de la ville dont il avait jeté les bases sous l'Équateur et sur la prospérité à venir de la nation baroumbé qu'il avait confié à l'intelligente direction d'un homme aussi dévoué, éprouvait, et ce sentiment n'étonnera personne, un faible assez marqué pour la résidence équatoriale; il s'y attarda trois jours et ne donna aux mécaniciens de la flottille du haut Congo l'ordre de partir pour Léopoldville que le 27 février.

Ce voyage de retour s'effectua sans incident. Van Gele, rentré dans la capitale du moyen Congo, s'apprêta à retourner en Europe pour s'y reposer quelques mois au milieu des siens. Dès lors la flottille du haut Congo ne fut plus appelée à entreprendre des voyages de découverte. Les rapides steamers devenaient désormais des bateaux de transport de vivres, d'outillage et de matériel, destinés au ravitaillement, au développement des villes naissantes qui jalonnaient, sur un parcours de dix-sept cents kilomètres, les rives du Congo, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falls.

La navigation était libre et facile dans cette immense zone; le fleuve n'opposait même pas, comme en aval, la violence de son courant, les roches infranchissables de ses cataractes, les rugissements incessants de ses chutes, les dangers de ses tourbillons.

Partout, depuis Léopoldville jusqu'au poste avancé des Falls, les districts fertilisés par les eaux limoneuses du fleuve exploré étaient rangés sous l'autorité de l'Association, sous le protectorat salutaire du drapeau bleu et or, ou sous la protection non moins bienfaisante du pavillon d'une grande nation européenne; partout des terres fécondes, de riches gisements, des forêts tropicales, conviaient les émigrants, les ambitieux de la fortune et les déshérités des deux mondes; partout des populations primitives, favorables au commerce, avides d'échanger les productions locales contre les produits manufacturés des blancs, susceptibles de s'initier aux travaux de la culture, aux merveilles de l'industrie, désireuses de sortir graduellement de leur ornière matérielle et morale, jalouses de connaître et de mériter les bienfaits de la civilisation, acclamaient les mundelés par qui elles pressentaient qu'elles allaient être régénérées; partout aussi de valeureux enfants de la Belgique, Hanssens, Janssen, Liebrechts, Van Gele, Coquilhat, Brunfaut, Amelot, Casman, allaient leur disant que bien loin de leur pays, en Europe, un homme bienfaisant, un philanthrope illustre, roi d'une nation petite en étendue, mais grande par le cœur, riche par le

travail et la liberté, S. M. Léopold II. avait conçu le projet sublime d'élever la race noire au rang de la race blanche, de provoquer comme un rajeunissement de la vie africaine dans le monde et dans l'histoire de l'humanité.





# CHAPITRE XXI

Le Kwilou. — Expédition Grant Elliott et Van de Velde. — Hodister à Massabe. — Un Néron africain. — Enterré au rhum. — Husson explore la rivière Sette-Cama. — Sur la route de Tauntonville à Franktown. — Legat et Husson à Makaboua. — Les indigènes du Kwilou et l'Association.

Plusieurs fois, dans le cours de ce livre, nous avons mentionné en passant, et sans y insister davantage, l'arrivée au bas Congo de quelques Belges venus pour renforcer l'expédition du Kwilou, entreprise, elle aussi, avec le concours de l'Association internationale africaine. Voici l'heure pour nous de retourner sur nos pas et de parler plus amplement de cette expédition.

Le Kwilou, fleuve qui a son embouchure à quelques kilomètres au nord

d'un groupe de factoreries désignées sous le nom de « Ville de Loango », suit, en s'éloignant du littoral océanique, une direction parallèle au bas Congo, puis il décrit brusquement un coude vers le sud et peut, par l'une de ses branches initiales, la rivière Niari, servir de communication directe entre l'Océan et le Stanley-Pool.

Cette voie, dont l'importance n'a pas échappé à la sagacité des explorateurs, permet de pénétrer plus facilement dans l'Afrique centrale; en outre elle est moins onéreuse pour les trafiquants que la route de Banana à Léopoldville par le Congo, qui oppose ses chutes et son redoutable courant à la sécurité des trafics et des transports que recherche avant tout le commerce régulier.

En examinant attentivement la carte de l'Afrique, on remarque que les vallées du Kwilou et de ses affluents sont comme enclavées entre l'Océan à l'ouest, les vallées de l'Ogoué et de l'Alima au nord, le bassin du Congo au sud et à l'est. La configuration de cette vaste zone peut être géométriquement représentée par un triangle presque isocèle dont les trois sommets sont l'estuaire du Congo, l'embouchure de l'Ogoué, le confluent du Congo et de l'Alima.

En 1882, le voyageur français de Brazza avait étendu son action entre les deux derniers sommets de ce triangle et la rive occidentale du Congo en amont du Stanley-Pool. Le Comité d'études et l'Association occupaient déjà le troisième sommet et le côté sud-est de ce triangle.

Stanley, agent général de ce Comité, ne tarda pas à constater les avantages économiques que présentait pour ses expéditions africaines l'occupation par ses aides des vallées du Kwilou et du Niari; il forma donc en 1883 et plaça sous les ordres du capitaine Grant Elliott une sorte de subdivision expéditionnaire ayant pour mission de tracer une route hospitalière entre l'embouchure du Kwilou et le Stanley-Pool.

Le lieutenant Van de Velde fut adjoint au capitaine Elliott pour fonder tout d'abord dans le secteur méridional formé par l'embouchure du Kwilou et le littoral océanique la station de Rudolfstadt (lat. 4°, long. 11° 42'). C'est ainsi que l'on fonda successivement : Baudouinville, sur la rive droite du Kwilou, à 60 mètres de son embouchure; Tauntonville, sur la rive gauche, en face des premiers rapides de ce cours d'eau; Franktown, rive gauche, en face du confluent de la Louessa; enfin Stéphanieville (lat. 3° 59', long. 13° 15'), sur la rive gauche, au confluent de la Loudima, rivière dont l'une des sources surgit à quelques kilomètres de la station de Moukoumbi, dont Guillaume Casman allait jeter les bases dans la même année 1883.

Stéphanieville eut pour premier commandant Henri Destrain, ancien officier belge.

Pendant que le cours du Kwilou était ainsi exploré par Grant Elliott et Van de Velde, le lieutenant Harou fondait Massabe, au nord de l'embouchure du Tchiloango, entre le Congo et le Kouilou, et organisait une expédition pour tenir les points les plus importants de la zone occidentale africaine comprise dans le nouveau champ d'action des pionniers de l'Association internationale.

Le commandement de Massabe fut primitivement confié à un ancien sous-officier de l'armée belge, Hodister, appelé plus tard à la direction de l'importante station de Rudolfstadt.

Le 21 juillet 1883, un compatriote de Hodister, comme lui ancien sous-officier, Jean-Pierre Husson, arrivait à Massabe pour se mettre aux ordres du lieutenant Harou.

Husson fut présenté par Hodister au roi de Massabe, Tyabo, qui était employé au mois depuis douze ou treize ans, par le gérant d'une factorerie hollandaise établie sur ce point.

Tyabo savait lire et écrire, parlait le portugais et l'anglais aussi couramment que sa langue maternelle, s'habillait à l'européenne, fumait et se nourrissait comme un Européen, et n'en conservait pas moins le respect de tous ses sujets et l'estime de tous les rois et princes des districts environnants.

Mais la ressemblance du roi de Massabe avec un homme civilisé s'arrête là. Ce potentat nègre est un homme cruel à l'excès. Un de ses esclaves essaye-t-il de s'enfuir, il le fait brûler vif sur la place de son village, en présence de tout son peuple; une de ses épouses, voire même une négresse esclave de ces dernières est-elle surprise en conversation trop intime avec un de ses sujets, aussitôt Tyabo prend des tenailles et coupe lui-même, devant une nombreuse assistance, le nez et les oreilles de la délinquante. Il ignore la clémence et ne pardonne jamais; les efforts combinés des blancs, employés à la factorerie hollandaise, et des agents de l'Association n'ont pu adoucir le caractère cruel de ce faux civilisé.

« Si je ne punissais pas rigoureusement mes esclaves ou mes épouses coupables, tous et toutes partiraient, et alors je serais ruiné.

— Mais, demandait Husson à ce barbare monarque, que faites-vous des épouses à qui vous avez coupé les oreilles et le nez?

— Je les rends à leur famille, et je me hâte de les remplacer par de plus jeunes et plus chastes filles. Je suis à la veille de convoler en quinzième noce, et si vous voulez y assister, je serai heureux de vous recevoir.

— Comment refuser une offre aussi gracieuse, et surtout aussi galamment tournée? répondit le voyageur belge. »

Quelques jours après, Hodister et Husson assistaient à la cérémonie nuptiale.

L'usage veut à Massabe, comme dans tous les districts du littoral, entre Banana et le Gabon, que la jeune négresse devenue nubile soit placée dans une maison particulière, peu avant son mariage, pour y être instruite sur ses devoirs futurs par les soins d'une vieille matrone.

C'est de l'un de ces établissements d'éducation matrimoniale nègre, que sortait la quinzième épouse du roi Tyabo.

La fiancée fut, au matin de la noce. avant les épousailles, conduite en grande pompe, par la directrice et les élèves de ladite maison, sur les bords de la mer, où elle fut lavée par quelques unes de ses compagnes.

Cette excellente pratique hygiénique terminée, on conduit toujours avec bruyante escorte, la fiancée dans la hutte qui doit être son domicile conjugal.

Le fiancé est alors introduit auprès de sa future; la matrone en question les unit aux bravos de l'assistance entière. Puis la foule s'écoule, et la porte de la cabane se referme sur les deux époux.

Le lendemain, les ex-compagnes de la nouvelle épouse, pour être certaines de la consommation du mariage, viennent voir si le mari a retiré les anneaux qui ont été attachés la veille à la ceinture de la mariée.

L'époux est dès lors tenu de faire aux parents de sa femme un payement mensuel, ou mieux par lune, dont la valeur a été préalablement stipulée verbalement.

Lorsqu'un enfant vient au monde, les conjoints assemblent aussitôt le conseil de famille pour discuter quels seront les fétiches du nouveau-né. On décide en même temps le nom qui lui sera donné, les viandes et les boissons qu'il pourra prendre durant son enfance: certaines substances lui sont absolument interdites.

Le premier-né de Tyabo avait été voué dès sa plus tendre enfance à la chair de poulet, à la viande d'antilope et au gin. La chair de chèvre, les œufs et le rhum lui étaient défendus.

Lorsqu'un notable meurt, la famille du défunt simule un profond désespoir; enfants et veuves sanglotent, hurlent, poussent des cris déchirants; les oncles et les neveux frappent sur un tam-tam, et avertissent ainsi l'un ou l'autre féticheur de la localité.

Un sorcier, affublé d'un masque qui le rend entièrement méconnaissable, se précipite vers la hutte d'où partent les sanglots et les sons du tambour;

il se présente à la famille assemblée, en exécutant trois ou quatre pirouettes sur lui-même avec une agilité que lui envieraient les clowns les plus lestes; puis il se prosterne, se jette la face contre terre aux pieds des parents en deuil, et prononce d'une voix prophétique les noms de ceux ou de celles qui par leurs sortilèges ont provoqué le décès.

Aussitôt les héritiers cessent de hurler et de sangloter ; ils s'arment,



M. HUSSON.

sortent en masse de la hutte mortuaire et donnent la chasse aux malheureux dénoncés par le féticheur masqué.

Inutile d'ajouter que les soi-disant coupables, surpris à l'improviste par la meute frénétique qui les poursuit, se laissent, forts de leur innocence, arrêter sans opposition.

Une cérémonie complémentaire tendant à démontrer la culpabilité de ces pauvres diables doit être faite publiquement: mais il arrive parfois qu'elle n'a lieu qu'un an ou deux ans plus tard.

Le corps du défunt, conservé, séché et entouré comme une momie, est placé sur un chevalet installé dans la hutte mortuaire.

Lorsque tous les gens accusés si légèrement d'avoir causé le décès ont été arrêtés par les héritiers, ceux-ci rassemblent la population entière du village, roi, ministres, princes, seigneurs, féticheurs, hommes à médecine, sorciers et hommes libres, devant le cadavre momifié.

Le ministre du culte, faisant fonction d'accusateur public, prononce alors un violent réquisitoire contre les personnes soupçonnées d'avoir appelé le fétiche de mort sur la tête du notable défunt.

On interroge un à un les inculpés, qui affirment invariablement leur innocence et se prêtent docilement à l'épreuve du poison. Puis ils boivent le breuvage empoisonné, la *cassa*, décoction de l'écorce d'un arbre vénéneux très répandu en Afrique.

Les patients paraissent d'abord peu éprouvés par le liquide; ce n'est que dix minutes après l'avoir avalé, qu'ils ressentent une faiblesse générale et tombent à terre comme foudroyés. Les prêtres-sorciers les relèvent; mais les malheureux tombent de nouveau; relevés une troisième fois, ils retombent de tout leur poids.

La foule est désormais convaincue de la culpabilité de ces misérables créatures. C'est à qui se disputera l'honneur de leur porter les premiers coups de couteau, de les lacérer et de les traîner sanglants et défigurés sur des bûchers préalablement préparés.

Le feu achève l'œuvre du poison et du coutelas. Les cendres de ces infortunés sont ensuite jetées sur la tombe de celui qu'ils ont censément fait mourir.

Le roi Tyabo, ce Néron de l'Afrique, ne manque jamais d'assister et de prendre sa part de joyeuse émotion à ces innomables tueries.

Elles se font généralement la nuit; les spectateurs et les bourreaux estiment que dans l'obscurité, les flammes des bûchers ont plus d'éclat, et qu'on distingue moins les larmes des victimes.

Husson et Hodister, qui ont vu fréquemment ce déplorable spectacle, ont chaque fois regretté de ne pas se trouver à la tête d'un peloton d'infanterie belge, pour charger, baïonnette au canon, les assistants actifs et passifs de ces scènes manifestant par des hourras, des chants d'allégresse, le bonheur qu'elles leur procurent.

Malheureusement les deux agents de l'Association ne pouvaient recourir à la violence pour combattre et faire disparaître les barbares préjugés des natifs de Massabe. C'eût été du reste le moyen de ne jamais se concilier

leur confiance. Il fallait de la patience, des précautions diplomatiques, des réserves, pour accomplir leur mission philanthropique et civilisatrice.

Husson n'avait pas encore vu le lieutenant Harou, son chef direct; il l'attendit longtemps à Massabe, et pour occuper ses loisirs il seconda son ami et compatriote dans l'édification de ce poste hospitalier de la côte occidentale africaine, surveillant les travaux de construction, tenant la comptabilité et gérant les magasins de la station.

Le dimanche, jour traditionnel du repos, les deux chefs de Massabe, réunis aux agents de la factorerie hollandaise, organisaient des parties de chasse, des banquets et des concerts, où régnait la gaieté la plus franche.

Pourtant, l'une de ces journées dominicales fut, en mars 1884, troublée par un événement tragique, que Husson nous raconte ainsi :

« Dimanche dernier, Hodister et moi, nous partîmes à l'aube pour aller faire la chasse aux crocodiles sur la rivière Louemma, dont l'embouchure est située à une portée de fusil de la station de Massabe..

« Avant notre départ, un de nos pagayeurs krouboys avait, à notre insu, ingurgité le contenu d'une bouteille de rhum volée, et nous ne remarquâmes son ivresse qu'arrivés à bord de l'embarcation.

« L'ivrogne était d'une gaieté folle; il fit en partie les frais de la distraction de notre course sur les eaux paisibles de la Louemma.

« La matinée était ravissante, un pur soleil équatorial jetait, dans les massifs de végétation nuancée qui bordent le tranquille cours d'eau, des flamboiements de vert émeraude, de rubis et d'or. Les hérons, les ibis, les grues baléariques s'éveillaient dans les lacis de papyrus, d'arundos et de palmiers parasites; les martins-pêcheurs et les aigles aquatiques ridaient çà et là, la surface nacrée des eaux, et s'envolaient rapidement en emportant dans leurs serres un vairon minuscule aux écailles d'argent.

« Près de l'embouchure de la Louemma, on rencontre fort rarement des crocodiles; ces gigantesques batraciens fuient sans doute le flux et le reflux de l'Océan. Nous voguâmes donc sans chasser durant plusieurs milles; et vers midi, lassés par la forte chaleur, mais néanmoins doués d'un excellent appétit, nous résolûmes d'atterrir et de déjeuner sur les bords d'une petite crique.

« Le Krouboy, ivre de rhum, fut porté à terre par ses camarades, et, négligemment posé en plein soleil sur le sable, il s'endormit et ronfla bientôt de toute la force de ses poumons.

« Notre collation terminée, Hodister et moi nous fîmes une courte sieste à l'abri d'un délicieux bouquet d'arbres exotiques.

« A notre réveil, nos serviteurs atterrés nous prévenaient que le Krou-

boy malade dormait comme une souche, mais que son corps, exposé aux rayons brulants du soleil, était glacé.

« On essaya de réveiller ce pauvre diable; cris secousses, coups et le reste ne modifièrent pas un instant, l'état de torpeur de l'ivrogne. De guerre lasse, Hodister le fit transporter dans la pirogue. Abandonnant le projet de chasser aux crocodiles, nous redescendîmes à Massabe-Station.

« Le lundi, à huit heures du matin, le Krouboy était mort sans avoir recouvré la parole depuis la veille. Ses camarades, Kabindas et Krouboys, avaient fait, disaient-ils, tous leurs efforts pour le faire parler au cours de la nuit précédente. Peut-être ces prétendus efforts avaient-ils amené la catastrophe actuelle.

« Quoi qu'il en soit, ces pseudo-garde-malades manifestèrent, aussitôt après la constatation du décès, une douleur nègre, épouvantable, assourdissante; leurs criailleries, leurs sanglots, leurs gémissements ameutèrent autour de la station tous les natifs des alentours.

« Une députation de Krouboys vint prier Hodister de faire distribuer quelques litres de rhum aux amis inconsolables du défunt : « Notre cama-« rade est mort ivre de rhum, permettez-nous de l'enterrer au rhum, » ajoutaient les députés.

« Et ce fut effectivement au rhum que l'on célébra les funérailles. Chaque homme de la garnison, chaque indigène invité, défila verre en main devant le cadavre, et but le liquide cuivré en souhaitant au cher mort des joies éternelles dans l'autre monde.

« Hodister essaya de mettre fin à ces libations, en ordonnant la mise au cercueil immédiate; mais il fut impuissant à tempérer la soif des hommes de couleur. Ces derniers placèrent le cercueil en travers de la porte du chimbeck, et s'en servirent en guise de table à manger. Sur ce coffre de bois, les verres remplis de tafia et de gin se choquèrent et s'entrechoquèrent, tandis que les chants et les danses des natifs commençaient aux sons des tambours, aux stridulements des fifres, aux grincements des marimbas.

« A la nuit tombante on enfouit le cercueil, en ayant soin de placer dans la fosse une bouteille du liquide meurtrier et un verre vide.

« Ces précautions, disaient les Krouboys, assureront à notre regretté « camarade un secours contre la soif dans le voyage qu'il vient d'entre-« prendre vers le soleil. »

« De nouveau, les natifs qui s'étaient joints au cortège funèbre, se livrèrent pendant la cérémonie de l'inhumation aux pirouettes les plus périlleuses, aux contorsions les plus disloquées, aux acrobaties les plus abra-

cadabrantes, et avant de se retirer ils vidèrent le contenu alcoolisé de leurs calebasses sur la tombe du Krouboy mort ivre, et considéré en conséquence par les fétichistes comme un présage de bon augure, comme un Bacchus dont les faveurs divines s'étendaient sur le district de Massabe. »

Trois mois après l'entrée dans l'Olympe fétichiste de ce nouveau dieu des sujets de Tyabo, Husson reçut l'ordre de quitter Massabe pour aller commander une station à Sette-Cama; point extrême nord occupé sur le littoral océanique par l'expédition du Kwilou.



CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

Sette-Cama (lat 2° 40') fut bâti à l'embouchure du petit fleuve Sette, dans les premiers mois de l'année 1884, par le capitaine Grant Elliott.

Cette station, dont l'emplacement est on ne peut plus heureux, est située au milieu d'une contrée fertile et populeuse.

Des forêts peuplées de léopards, de singes de toute taille, de buffles, d'hyènes, de rhinocéros et d'éléphants, abondent dans son voisinage. Le petit fleuve pullule de crocodiles, d'hippopotames, de monitors, de tortues et de tapirs; quant à la savane, elle a des hôtes très dangereux pour l'espèce humaine, des variétés infinies de serpents venimeux, depuis le boa gigantesque jusqu'au cobra, sorte de vipère verte dont la blessure est mortelle.

La rivière Sette-Cama fut reconnue par Husson depuis son embouchure jusqu'au lac N'dongo, dont la nappe azurée s'étend au pied des montagnes qui séparent la vallée de l'Ogoué du bassin du Kwilou. Sa direction générale est entre ces deux points, sud-est, puis nord-quart-ouest; elle se jette dans l'Océan par deux bras assez larges. Le principal est situé à quinze kilomètres au nord des comptoirs européens de Sette-Cama; l'autre finit à la mer, à vingt kilomètres environ plus au nord que le premier, près du village nommé Kapouta.

La largeur de la Sette varie de 50 à 125 mètres; ses rives généralement boisées présentent de ravissants points de vue; le courant est émaillé de petites îles, dont quelques-unes sont habitées; la profondeur de ce cours d'eau permet aux navires à vapeur d'un assez fort tonnage de le remonter jusqu'au lac N'dongo, soit à trente milles environ de l'embouchure.

Ce lac, de soixante-quinze kilomètres de long sur quarante-cinq de large, est également parsemé d'îlots en partie habités; le premier que l'on rencontre en quittant le cours de la Setté se nomme Abinda; il est depuis longtemps occupé par une factorerie anglaise, succursale du comptoir de MM. Hatton et Cookson de Liverpool.

Ces îlots sont pour la plupart couverts d'une végétation vigoureuse et très giboyeux; le lac est de son côté très poissonneux; les riverains et les habitants des îles trouvent en abondance une nourriture saine et réconfortante.

A la sortie orientale du lac, on rencontre une rivière dont l'embouchure est signalée aux voyageurs par un piquet colorié planté dans l'eau. Les herbes et les joncs sont sur ce point en telle abondance et de dimensions si considérables, qu'ils ont envahi la surface liquide et la cachent aux regards. On croit plutôt se trouver devant une prairie tropicale submergée qu'en présence de l'estuaire d'un cours d'eau assez important.

Les pagayeurs de Husson éprouvèrent une peine sans pareille pour frayer un passage à l'embarcation exploratrice, dans l'emmêlement inextricable de cette végétation aquatique.

Après deux heures d'une navigation où les rames furent inutiles, car les hommes d'équipage halaient la pirogue en tirant de toutes leurs forces sur les tiges des joncs et des roseaux, on put atteindre la rivière appelée Rambo.

Partout, sur les rives de cette route fécondante, se développent à l'état sauvage la canne à sucre, le cotonnier, l'ananas, le bois de teck, les arbres de teinture et de construction, l'ébénier, le mahogoni, etc., etc.

Près du lac N'dongo, sur le Rambo, le commerce européen est représenté

par quelques factoreries importantes. On fait plus spécialement le trafic du caoutchouc.

Les riverains sont fort industrieux et ne redoutent pas les trafiquants européens; mais ils n'osent point s'aventurer dans les forêts trop profondes, ils craignent, disent-il, d'y retrouver quelques chasseurs d'esclaves échappés des bagnes du mpoutou.



ARACHIS HYPOGAEA.

Pour comprendre ces appréhensions, il faut savoir que la zone appelée aujourd'hui Kwilou était, il y a trente ans à peine, comme le vaste *hall* des marchands d'esclaves du centre africain; tous les cours d'eau grands et petits qui aboutissent à l'Océan, dans cette zone, ont servi d'assises aux flottilles des négriers.

Cet état de choses n'a cessé que depuis peu de temps, depuis que des

croiseurs de guerre, battant pavillon des nations européennes, fouillent sans cesse tous les points de cette côte, tout l'horizon, pour s'emparer des bateaux que l'on soupçonne chargés de *bois d'ébène*.

A l'abri de cette protection efficace, les populations du Kwilou peuvent désormais vaquer à leur besogne quotidienne sans craindre les chasseurs d'hommes.

Les riverains du Rambo s'appliquent surtout à fabriquer des articles en terre cuite, pipes, briques, ustensiles de ménage; puis des couteaux et des poignards dont ils sculptent les manches et ciselent les lames avec une habileté remarquable; à tisser des étoffes avec des fibres du palmier et de l'*Ananassa sativa*, plante très commune qui couvre d'un épais tapis de verdure le sol de cette région.

Le plus considérable des villages situés sur les bords du Rambo s'appelle Aschira; ses huttes, séparées par des jardins et des plantations, s'alignent sur une longueur de plusieurs kilomètres.

Le roi d'Aschira, entouré des grands de sa cour vint, remettre à Husson les présents de bienvenue : la noix de cola et le vin de palme; il conseilla au voyageur de ne pas continuer sa route vers le soleil levant, car de ce côté, et non loin de ses terres, habite une tribu sauvage hostile aux étrangers et surtout aux Européens.

La capitale de cette tribu s'appele Missoga; tout récemment un agent de l'expédition de Brazza, s'étant presenté devant ce village, avait été attaqué par les habitants et obligé de se replier vers l'Ogoué.

Husson ne tint aucun compte de ces recommandations; sa mission était d'explorer la rivière Rambo jusqu'à son confluent avec le fleuve Ogoué, et, fidèle à la consigne que lui avait donnée l'Association internationale, il marcha résolument au-devant du danger.

Il arriva devant Missoga le 14 septembre au matin. Sa petite caravane fut aperçue aussitôt; les femmes et les enfants du village s'enfuirent en poussant des cris d'alarme; les guerriers s'armèrent, se rassemblèrent et se ruèrent, au son du tambour de guerre, vers les étrangers, dans l'intention de leur barrer le chemin.

Husson ordonna à ses hommes d'escorte de ne point faire usage de leurs armes et de s'arrêter, de dresser le campement à l'endroit même où ils se trouvaient et sans prendre garde, en apparence, aux cris menaçants des sauvages; puis, remettant son fusil à son domestique, il s'avança d'un pas décidé, son bâton de touriste à la main, sans autre arme qu'un revolver caché dans sa ceinture.

Cette courageuse attitude impressionna favorablement les natifs; ils ces-

sèrent leurs clameurs, se consultèrent et laissèrent le blanc arriver jusqu'à eux.

Husson alla droit au chef de ses antagonistes, reconnaissable à sa coiffure de plumes multicolores et à la peau de léopard qui lui servait de vêtement; il tendit la main à ce noir potentat, et, faisant appel à tout ce qu'il savait du langage indigène, il lui exprima ses remerciements pour l'accueil sympathique que lui réservaient les natifs de Missoga.

Cette flatteuse confiance produisit un excellent effet. Le roi Missoga se montra fort courtois avec le courageux mundelé; il l'invita à visiter ses cabanes et ses femmes, et s'engagea à ne plus faire désormais aucune opposition aux visites des hommmes blancs.

Le 15 septembre, Husson reprenait la route de Sette-Cama; et regagnait cette station par le même chemin: rivière Rombo, lac N'dongo, fleuve Sette, le 12 octobre suivant.

Toutes les populations visitées pendant ce long trajet se montrèrent favorables envers les mundelés; elles connaissaient le drapeau bleu et promettaient de le respecter.

A Sette-Cama, Husson trouvait un Allemand, M. Crowther, envoyé pour prendre le commandement de ce poste, en remplacement de l'agent belge mandé à Grantville, nouveau quartier général du capitaine Grant Elliott.

Selon l'habitude du chef anglais de l'expédition du Kwilou, M. Crowther n'était nanti d'aucune commission manuscrite Husson dut croire sur parole l'agent qui venait le remplacer.

Notre compatriote s'exécuta de bonne grâce, il boucla sa valise et dîna avec ses amis qui lui offrirent un véritable festin où la chair de tapir, le *maugou* des natifs, était apprêtée à toutes les sauces. Le 20 octobre, il prit passage à bord du *Kinsembo*, paquebot postal desservant la côte occidentale africaine; trois jours après, il débarqua à Grantville (lat. 4° 35', long. 11° 46'), au sud de l'embouchure du Kwilou. Le capitaine Grant Elliott le nomma commandant de la station de Franktown, en remplacement de l'agent belge Legat, autorisé à revenir à la côte pour profiter d'un congé de convalescence.

Le 26, l'infatigable Husson quittait Grantville et se rendait par voie de terre a Rudolfstadt, d'où le petit vapeur allemand *Augusta* le transportait à Baudouinville.

Cette dernière station devait être bientôt commandée par Hodister, le sympathique chef du poste de Massabe.

De là, Husson conduisit une imposante caravane le long de la rive gau-

che du Kwilou. Franchissant les torrents qui roulent dans les profondes échancrures d'un sol tourmenté, montueux et couvert de forêts, cette vaillante colonne expéditionnaire s'arrêta le 1er novembre au bas de la colline, au sommet de laquelle flottait sur les bâtiments de Tauntonville-Station le drapeau bleu à étoile d'or.

Le marquis Buonfanti, chef de la division centrale du Kwilou, le Belge Waterinckx, commandant de Tauntonville Station, descendirent au-devant du voyageur pour lui souhaiter la bienvenue.

Les souhaits furent d'autant plus vifs et sincères, que Husson remit au marquis Buonfanti plusieurs plis du gouvernement italien, dont l'un contenait une décoration à l'adresse de ce vaillant explorateur qui représentait glorieusement le pavillon de la péninsule italienne dans la phalange internationale au service de l'Association.

C'était le jour de la Toussaint, jour de fête par conséquent. Waterinckx se mit en quatre pour célébrer dignement cet anniversaire, et le roi Maboukou contribua par ses présents, mouton, poulets, bananes, manioc et malafou, à grossir le menu du dîner.

Le 3 novembre, à six heures, la caravane de Husson défila, escortée jusqu'au bas de la colline de Tauntonville par Waterinckx et le marquis Buonfanti,

En route pour Franktown, les marcheurs intrépides gravirent montagne sur montagne, passèrent à gué ou à la nage des ruisseaux ou de larges rivières, se frayèrent dans la savane et les halliers des passages étroits à la hache et au couteau; parfois sous un soleil de feu, mais le plus souvent fouettés par l'averse, trempés jusqu'aux os; ils arrivèrent ainsi, exténués, brisés de fatigue, aux abords du village de Mengo, le 5 novembre au soir.

Au moment où Husson faisait dresser sa tente, son serviteur Ali vint lui rendre compte de l'animation extraordinaire qui régnait dans le village voisin.

Les nègres de Mengo défilaient au son du tambour dans les rues illuminées avec des torches de résine; la place de cette localité était encombrée de billots et de bûchers préparés. Il s'agissait sans nul doute d'une revoltante cérémonie de sacrifices humains. La population était fort occupée; elle n'avait prêté aux étrangers qu'une attention très médiocre.

A minuit Husson, que troublait cet effroyable vacarme, n'avait pu, malgré sa fatigue, trouver encore le sommeil; il se leva, et suivi de son interprète et de son domestique Ali, il s'aventura dans les rues de Mengo.

En suivant le courant de la foule indigène, le voyageur arriva jusqu'à

la place où les guerriers et les féticheurs forçaient de nombreuses victimes à prendre le poison.

Depuis près d'un an, le grand chef de Mengo était mort; ses héritiers vengeaient seulement alors, et à la manière fétichiste, son décès dû à une cause accidentelle.

Vingt créatures humaines, à savoir onze négresses, cinq nègres et quatre enfants, couvertes d'oripeaux, de feuillages et de plumes, étaient promenées, enchaînées et trébuchantes sous les coups de chicotte des bourreaux, devant l'assistance exaltée et attendant avec impatience l'heure de l'autodafé.

Husson, contenant son indignation, suivit un instant du regard ce lugubre cortège; mais son calme et son sang-froid s'évanouirent bientôt, son âme généreuse se révolta contre un acte odieux.

La plus âgée des négresses condamnées à être brûlées vives se traînait avec peine à côté de ses plus jeunes compagnes; ses noires épaules déchirées par les coups de fouet ruisselaient de sang, et d'une voix suppliante elle demandait grâce à ses bourreaux.

Ceux-ci s'acharnèrent avec plus de fureur sur la malheureuse; elle tomba, et fut aussitôt lardée de blessures par des natifs armés de lances, de coutelas et de poignards.

Husson franchit d'un bond la faible distance qui le séparait du groupe de ces fauves acharnés sur une si faible proie; il bouscula a droite et à gauche les prêtres et les bourreaux, et envoya à bout portant une balle de son revolver dans la tête de la négresse qui se tordait convulsivement.

Ce seul moyen de mettre fin au long martyre de cette infortunée provoqua une panique indescriptible. L'acte du mundelé avait été si prompt, sa venue si inattendue, qu'indigènes, exécuteurs des hautes œuvres, victimes et témoins croyaient avoir affaire à un être surnaturel tombé du pays des esprits.

Mais bientôt le fils aîné du roi défunt, mis au fait de cette étrange aventure, revint, flanqué de ses plus intrépides guerriers, vers l'endroit où s'étaient arrêtés Husson et son interprète.

« Qui êtes-vous et d'où venez-vous? demanda ce prince héritier en attachant sur le visage pâle du voyageur des regards empreints de stupeur.

— Je viens du mpoutou, et je vais rejoindre mes frères blancs campés en amont, sur les bords du fleuve qui arrose vos terres. Le hasard m'a amené près de votre village, au moment où vous alliez procéder à des sacrifices humains; j'ai cru devoir empêcher des misérables de torturer une

faible femme vouée par vous sans doute au poison et au bûcher. Je bénis les circonstances qui m'ont amené aujourd'hui dans votre village, car je pourrai sauver de la mort les innocents que vous avez à tort condamnés. L'homme blanc ne se trompe jamais, il est plus puissant et plus habile que vos féticheurs et vos sorciers; tu le sais et tu me croiras, car j'affirme sur ma vie que le décès du roi ton père n'est point dû aux sortilèges des femmes, des enfants et des nègres que tu veux brûler vivants sur tes bûchers.

— Et qui donc a fait mourir mon père? demanda le chef noir.

— Qui?... répliqua Husson. Qui?... Un esprit plus puissant encore que les rois alliés de la terre, une divinité dont tu ignores l'existence : le Dieu des mundelés; celui qui a créé le monde, qui ordonne au soleil de briller, aux étoiles et à la lune d'éclairer le firmament, celui qui a donné la vie aux arbres, aux animaux, aux hommes, et qui a seul le pouvoir de la leur retirer. »

Cette réponse évasive valut au blanc une ovation enthousiaste. On se pressa autour de lui, on le supplia de raconter en détail tout ce qu'il savait relativement à l'existence et au pouvoir du grand fétiche des mundelés.

Husson fit traduire à ces créatures primitives tout ce que ses lointains souvenirs d'enfant lui rappelaient de l'Histoire sainte. Bref il intéressa à tel point ses auditeurs, qu'ils ne pensèrent plus à terminer la fête de sang pour laquelle ils s'étaient rassemblés.

Husson s'éloignait de Mengo à l'aube du lendemain, en emportant la promesse faite au nom du Dieu des mundelés que les condamnés de la veille seraient épargnés.

Pour la première fois l'éloquence d'un blanc empêchait l'épilogue dramatique qui suit généralement, de près ou de loin, la mort d'un potentat de l'Afrique centrale.

Le 6 novembre, la caravane Husson s'arrêtait au village de Komé, sur l'un de ces pics capricieux, mais d'une beauté ravissante, qui constituent au nombre de deux cents environ, la chaîne des monts Malais, barrière méridionale du fleuve Kwilou.

Les marcheurs s'y reposèrent jusqu'à minuit, heure à laquelle ils se remirent en route pour traverser une immense plaine inhabitée, où les buffles seuls folâtrent et pâturent parmi les graminées gigantesques.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, une nouvelle étape amena les voyageurs au village de Tandenboukou, premier centre de population que l'on rencontre au delà de la plaine des buffles.

Au nord-est de ce village se déroule le plateau d'Angouela, vaste plate-

forme, en partie couverte de forêts vierges et en partie défrichée et parsemée de bourgades.

Enfin, le 8 novembre, Husson arrivait à Franktown, où il serrait la main de Legat, heureux de voir arriver son remplaçant. Car le pauvre Legat souffrait d'un mal atroce; il éprouvait depuis plusieurs semaines des insomnies que tous les baumes somnifères possibles étaient impuissants à combattre. Cette maladie, assez fréquente dans l'intérieur de l'Afrique intertropicale, provoque une lassitude générale du corps et amène la nostalgie, les regrets de la patrie lointaine.



HUSSON ET LEGAT A FRANCTOWN.

Aussi Legat s'empressa-t-il de remettre le commandement de la station à son compatriote, et dès le 12 novembre il s'apprêtait à partir pour Loanga, sur le littoral.

Jusqu'à cette époque, les chefs de stations de la zone du Kwilou n'avaient pas reçu l'ordre formel de s'opposer dans leur circonscription aux pratiques barbares des indigènes. M. Buonfanti, chef de la division centrale du Kwilou, transmit à tous ses sous-ordres, le 11 novembre 1884, des instructions pour interdire l'emploi du poison dans les causes de justice nègre.

Cet ordre parvint à Husson au moment où le roi Makaboua, du district de Franktown, se disposait, à l'occasion du décès de deux de ses enfants,

à empoisonner la population entière de son village, soit quelque deux mille créatures humaines.

Husson, informé de la résolution prise par ce potentat, expédia auprès de lui son interprète, et lui défendit, sous menace d'une déclaration de guerre acharnée, de faire prendre le poison à son peuple.

Dans la soirée du 11 novembre, une négresse du village de Makaboua, poursuivie par des féticheurs, fuyait vers la station en criant à tue-tête : « Je vais voir le mundelé, je ne veux pas prendre le poison. »

En entendant ces cris, Husson et Legat envoyèrent des Krouboys aux renseignements.

Ces estafettes rapportèrent que Makaboua, ne tenant aucun compte de la défense des blancs, s'obstinait à faire arrêter par ses guerriers des soi-disant coupables, passibles d'être empoisonnés.

Obéissant aux instructions humanitaires de leur chef direct, les blancs s'armèrent de revolvers et de lances en usage chez les natifs, et se rendirent, suivis de la petite garnison de Franktown, sept soldats krouboys armés de winchesters, au village de Makaboua.

La nuit était assez avancée, lorsque cette vaillante poignée d'hommes pénétra dans les rues de ce village ; quelques torches de résine et des bûchers flambant déjà sur la place jetaient une clarté lugubre dans les ténèbres.

Les blancs se mirent en quête du roi Makaboua; mais ce dernier fut introuvable, et les notables refusèrent de palabrer en alléguant que leur présence était indispensable à la fête sanglante qui se préparait.

« Cependant, dit Legat, vous nous écouterez. Nous avons donné l'ordre au roi Makaboua de cesser les sacrifices humains, et ces odieuses tueries ne s'accompliront pas. »

A cet énergique langage, les natifs répondirent par d'impudentes clameurs. Legat indigné jeta sa lance au plus épais des clabaudeurs.

Ce mouvement provoqua un sauve-qui-peut général.

Mais le retour offensif des sauvages ne se fit pas longtemps attendre; ils avaient pu compter, à la lueur des feux, le nombre peu imposant de leurs adversaires.

Après avoir éteint à coup de pieds et de lance les flammes des torches et des bûchers, les natifs se massèrent en armes sur la place et résolurent de combattre les mundelés.

L'un d'eux se glissa en rampant jusqu'aux pieds de Husson ; il se redressa soudain et s'apprêtait à le frapper à l'improviste d'un énorme coutelas,

lorsque Legat aperçut dans le clair-obscur de la nuit la lame étincelante du lache assaillant.

Legat saisit l'assassin à bras-le-corps et réussit à le désarmer. Les Krouboys garrottèrent étroitement ce prisonnier, pendant que Husson mettait à son tour les menottes de chanvre à un certain Makaïé-Sadi, édile du village et qui, mû par des intentions également offensives, s'était glissé, le long des huttes, à portée des mundelés.

Cette double capture parut suffisante aux agents de l'Association, qui décidèrent de se replier aussitôt sur la station.

Toute rixe eût été téméraire dans l'obscurité et désastreuse pour les blancs, vu l'importance numérique des indigènes.

Malheureusement, en retournant à Franktown, les Krouboys laissèrent échapper l'un des deux captifs. Makaïé-Sadi fut donc seul emprisonné à la station.

Le lendemain de cette affaire, les habitants de Makaboua, renforcés par la population d'un village voisin, arrêterent un Zanzibarite, serviteur de Legat, et lui déclarèrent leur intention d'attaquer dans la nuit la station pour délivrer le prisonnier et mettre à mort les deux blancs.

Ces menaces en l'air, familières aux peuplades incivilisées de l'Afrique, préoccupèrent très peu Legat et Husson. Néanmoins les deux chefs de Franktown, désireux d'éviter un conflit sanglant entre eux et leurs farouches voisins, proposèrent à Makaboua un arrangement amiable.

On se mit d'accord sur le choix d'un arbitre : le roi Mahinga, de N'dongo frère de sang de Legat.

Les décisions de ce juge nègre furent acceptées par les deux parties ; ces désisions étaient de tous points conformes aux désirs des mundelés. La liberté fut rendue à Makaïé-Sadi : le roi Makaboua garantissait en retour la vie aux nègres et aux négresses condamnés à prendre le poison, et s'engageait à payer à titre d'indemnité de guerre cinq chèvres et cinq moutons.

Les blancs exécutèrent fidèlement la clause qui les concernait ; mais Makaboua se montra moins docile. Il fallut l'arrivée du marquis Buonfanti avec un renfort de troupes zanzibarites et krouboys pour obtenir pacifiquement, aux termes de l'arbitrage, la solution de ce différend.

Les événements que nous venons de raconter firent ajourner au 3 décembre le départ de Legat.

Une fois seul, Husson se mit en devoir de terminer les constructions de Franktown, de renouveler tous les chimbecks primitivement installés et devenus des nids à serpents, crapauds, scorpions et cancrelats.

La garnison ne comptant pas un seul menuisier ou charpentier, le chef

se trouva dans l'obligation de prendre en main les outils de ces divers corps de métier, d'abattre les arbres, d'équarrir les troncs, de scier et de raboter les planches.

Les natifs du voisinage, paresseux à l'excès, refusèrent constamment d'aider en quoi que ce fût le mundelé, constructeur de village. Ils lui gardaient rancune de s'être immiscé dans les affaires du roi Makaboua, et finirent, en janvier 1885, par lui couper les vivres, par fermer à ses serviteurs l'accès de leurs marchés.

Le grand prêtre féticheur de Makaboua convoqua même à cette occasion toutes ses ouailles, battit les fétiches et leur adressa publiquement l'invocation suivante:

« Vous êtes des canailles, des dieux de mauvais sort d'avoir laissé venir sur notre territoire des hommes blancs qui défendent les sacrifices humains et qui ne nous donnent pas assez d'étoffes et de gin en échange de nos denrées! Désormais nous ne vous écouterons plus, à moins que vous ne nous aidiez à faire mourir de faim le mundelé et son personnel. »

Les fétiches battus répondirent par la voix d'un compère du grand prêtre que le seul moyen de faire mourir les étrangers était de leur fournir des vivres empoisonnés.

La réponse du soi-disant oracle fut saluée par des marques unanimes d'approbation, et les fidèles fétichistes résolurent d'user sans retard du procédé indiqué.

Husson fut, par bonheur, prévenu du complot d'empoisonnement. Il acheta néanmoins, en feignant de ne rien savoir, tous les paniers de vivres que lui apportèrent une trentaine de conjurés. Puis, priant les vendeurs d'attendre le payement de leur marchandise, le commandant de Franktown distribua des cartouches à ses hommes, fit cerner les empoisonneurs et les enferma sous clef dans l'un des magasins de la station.

Il se rendit ensuite en toute hâte avec ses soldats au village de Makaboua, où le vieux roi vint le saluer en souriant, et le complimenter sur l'achat de vivres qu'il avait dû faire dans la matinée.

« Effectivement, répondit Husson avec le plus grand calme, je suis satisfait de cet achat, et je voudrais remercier le grand féticheur à qui je suis redevable du zèle des natifs à m'apporter des denrées alimentaires. »

Le roi, pris au piège, indiqua la demeure de son ministre du culte. Husson s'y rendit avec ses soldats et s'empara sans obstacle du féticheur qu'il fit garrotter et conduire à la station.

La population, qui ne s'était point opposée à cette capture, était convaincue que l'homme blanc mourrait s'il touchait à un seul cheveu de la tête du représentant des divinités de Makaboua.

Pourtant, Husson et les Zanzibarites, qui avaient vigoureusement secoué le misérable instigateur des tentatives criminelles dirigées contre les agents de l'Association, ne succombèrent pas en route : le grand féticheur fut emmené à Franktown.

« On va te faire préparer un excellent repas, dit Husson à son prisonnier. Choisis au hasard parmi les provisions toutes fraîches que m'ont apportées ce matin tes administrés. Veux-tu de la chicoanga, des bananes, du pain de cassave ?... préfères-tu une côtelette grillée de ce mouton qui saigne encore, ou bien un de ces poulets rôtis et assaisonnés par tes amis ?... Allons, décide-toi, tu es mon hôte, je veux t'offrir à déjeuner !

— Non! non! répliqua habilement le féticheur terrifié; c'est aujourd'hui jour de jeûne pour moi, je ne puis goûter à aucun de ces mets, quelque appétissants qu'ils soient ! »

Une foule assez compacte d'indigènes assistait à ce singulier débat. Des hochements de tête significatifs, des lazzis, des sourires ponctuèrent la réponse du féticheur.

« Ah! je comprends ton refus, répondit Husson; mais, malgré tout, tu mangeras devant moi l'une ou l'autre des ces victuailles... N'hésite pas, prouve à ton entourage que tu sais avaler sans mourir un mets empoisonné.

— Oui! oui! hurlèrent les natifs; que le grand féticheur prenne à son tour le *cassa*,... le mundelé a dit vrai,... le mundelé a de l'esprit. »

Malgré le danger de perdre tout son prestige aux yeux des fétichistes, le ministre du culte persista dans ses refus et se retrancha dans son obligation de jeûner.

Les natifs huèrent à qui mieux mieux le misérable confondu, et saluèrent par des bravos frénétiques et de bruyants éclats de rire le prononcé par Husson d'un châtiment applicable au féticheur de Makaboua, coupable d'avoir voulu empoisonner l'homme blanc et son personnel.

Cette sentence portait que le ministre du culte recevrait séance tenante et *coram populo* cinquante coups de chicotte.

Au vingtième coup, le grand féticheur demanda grâce... Husson poussa la complaisance jusqu'à panser avec de l'ammoniaque les blessures de son ennemi vaincu ; il le laissa partir ensuite en liberté.

Désormais le prestige du grand féticheur était éteint, et bien éteint; le mundelé, en revanche, venait d'acquérir une influence énorme sur les fétichistes de la contrée et ce fut à lui que recoururent les peuplades voisines dans toutes les conjonctures difficiles de leur existence superstitieuse.

Les tribus de la circonscription de Franktown se composent de Bakongo

et de Bassongo; leurs mœurs rappellent celles des riverains du Congo inférieur; leurs croyances et leurs pratiques religieuses ne diffèrent pas de celles des peuplades du centre africain.

Les sorciers et les féticheurs ont tout à faire et à dire dans l'administration des cérémonies publiques; ils président aux réjouissances générales, noces, levées de boucliers et funérailles; ils essayent de faire la pluie ou le beau temps, d'apprivoiser les crocodiles ou les hippopotames, d'arrêter les fléaux, sauterelles ou fourmis blanches, qui dévastent les plantations, à l'aide des ordalies qui ont déjà été décrites.

Les guerres de tribu à tribu, de village à village, sont plus fréquentes dans le Kwilou et plus meurtrières que dans le bassin du Congo.

En général, les belligérants attendent la nuit pour combattre; ils envahissent, à la faveur de l'obscurité, le ou les villages ennemis, enfoncent les portes des huttes et tuent à bout portant les hommes, les femmes et les enfants surpris dans leur sommeil.

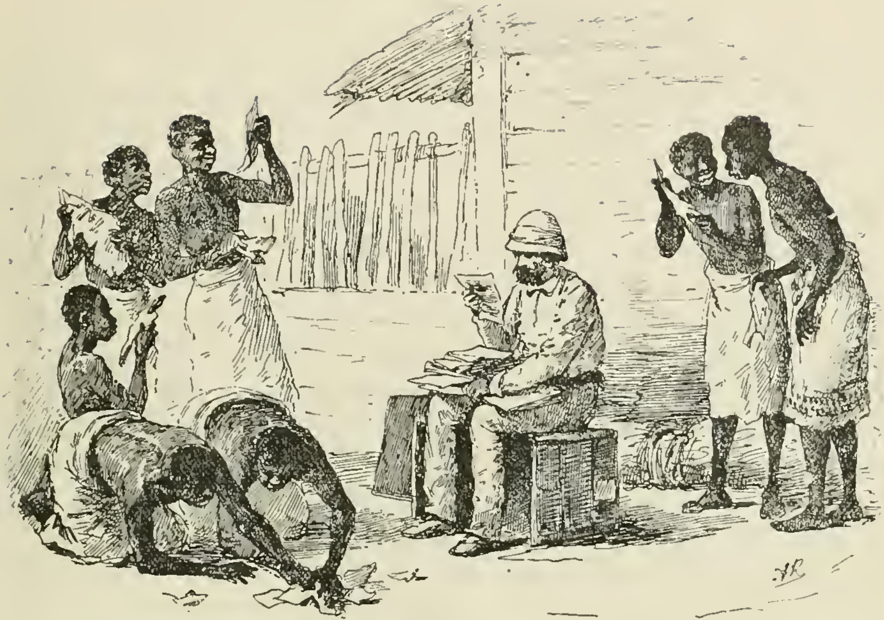
Ces massacres déciment la population et amènent des déplacements de tribus encore plus que la chasse à l'homme; ils expliquent aussi pourquoi l'on rencontre dans le bassin du Kwilou de nombreux villages déserts et dont le temps achève insensiblement la ruine.

Fort heureusement, l'arrivée des agents de l'Association internationale a marqué l'avènement d'une ère nouvelle pour les populations du bassin du Kwilou.

Deux ans après que le capitaine Elliott, secondé par le lieutenant Van de Velde, eut jeté les bases des stations diverses où nous avons tour à tour suivi le voyageur Husson, une amélioration sensible s'opérait dans les mœurs des indigènes; les prises volontaires du poison, les immolations d'esclaves, les guerres futiles suivies d'assassinats odieux devenaient moins fréquentes; les commerçants européens établis sur ce littoral océanique pouvaient sans danger étendre leurs relations jusqu'aux peuplades les plus reculées de la vallée du Kwilou.

Il en était de même dans la vallée du Niari où, depuis le mois de mars 1883, le valeureux capitaine Hanssens avait déployé et hissé le drapeau civilisateur de l'Association.





# CHAPITRE XXII

La rivière Niari. — Hanssens entre Manyanga et les rives du Niari. — Destrain, commandant de Stéphanieville. — S. M. M'Wala M'Bounga. — La station de Philippeville. — Les sources de l'Edwin Arnold. — Hanssens blessé au combat de Nganda. — Un guide à imagination féconde.

La rivière Niari se jette dans le Kwilou, dont elle est une des branches initiales, au confluent même du Lelalli, autre cours d'eau qui, sur la rive gauche, à quelques centaines de mètres en amont de Stéphanieville, est le plus important affluent du petit fleuve.

Dès que le capitaine Elliott eut acquis pour l'Association, en février 1883, l'emplacement que nécessitait cette Station, Destrain procéda sans désemparer au défrichement du sol. Stanley, qui revenait de l'Europe où il était

allé rétablir sa santé affaiblie, chargea Hanssens, à qui l'on devait la fondation de Bolobo-Station, de rattacher la ville naissante, portant le nom d'une princesse belge, aux stations du bas Congo par une voie qui devait être établie en dehors du territoire qu'un traité conclu entre M. de Brazza et le makoko des Bateké assurait à la France.

Sans parler des difficultés matérielles d'exécution, la mission de Hanssens était très délicate: il fallait éviter des froissements avec l'expédition française et acquérir sur de Brazza un droit de priorité. Ce côté moral de la situation explique, sans qu'il soit besoin d'y insister davantage, le choix de Stanley, qui en homme pratique, se déchargeait sur le capitaine belge d'une assez lourde part de responsabilité. Néanmoins Hanssens n'hésita pas un instant à l'accepter. Dès le 23 février 1883 il formait à Manyanga-Nord, avec l'assistance de Nilis, une imposante caravane, et partait pour l'inconnu dans la direction du nord-ouest magnétique.

Cette expédition de découverte eut, dès le début, à lutter contre des difficultés sans cesse renouvelées. La saison mi-pluvieuse et mi-sèche favorisait le développement des herbages. Il fallait se frayer dans la savane un passage à la hache et au couteau et surmonter un à un tous les obstacles d'un sol singulièrement accidenté.

« Cette vie d'activité au grand air est tout à fait dans mes goûts, raconte Hanssens. J'ai toujours été un peu bohème par tempérament, la liberté d'allures a toujours constitué mon plus grand désidératum. Ici j'en jouis complètement; je marche comme je veux et aussi longtemps que mes jambes me le permettent. Lorsque je suis fatigué, je m'arrête et je campe, ma tente est dressée en un coup de main; mon cuisinier allume ses feux, et une demi-heure après, mon appétit aidant, je dévore les provisions que j'ai pu, grâce à mes marchandises et à mon éloquence, me procurer dans le pays. C'est, si l'on veut, une existence de Juif errant; mais avec cette restriction que je n'ai pas constamment derrière moi une divinité en colère qui me crie : « Marche ! marche ! »

« Je me lève avec le soleil, c'est-à-dire un peu avant six heures; mon bain, préparé depuis la veille dans une grande baignoire circulaire en gutta-percha, m'attend chaque matin; je déjeune d'une tasse de thé sans lait ni sucre, de deux œufs quand il y en a, de bananes frites, ou d'un gâteau de maïs vert bouilli dans lequel je mords à même, comme un gamin dans une pomme tombée dans le verger; les hommes roulent ma tente, ficellent leur charge; et à sept heures je donne le coup de sifflet, signal du départ.

« Mon domestique me précède, portant mon fusil, ma cartouchière et

le drapeau déployé de l'Association; les porteurs me talonnent et nous marchons ainsi jusque vers midi, escaladant les collines, descendant les pentes, traversant les cours d'eau, contournant les obstacles insurmontables, jouant de la hache dans les forêts vierges, déchirant les tapisseries de lianes, ouvrant des routes dans les herbes enlacées, nous arrêtant de temps à autre pour reprendre haleine, et pour me permettre de crayonner sur le « taratara » les remarques que j'ai pu faire sur le terrain.

« Durant le trajet, nous rencontrons des villages; et neuf fois sur dix, en traversant ces agglomérations de huttes, nous les trouvons désertes, momentanément abandonnées : les habitants mâles et femelles, jeunes et vieux ont couru à notre approche se cacher dans les grandes herbes. Ce n'est qu'une heure ou deux après notre arrivée, et si nous séjournons entre leurs murs, que les villageois se hasardent vers nous un à un. Ces pauvres diables, habitués aux incursions des marchands d'hommes noirs s'imaginent toujours que lorsque des étrangers viennent chez eux, c'est pour les piller, les ficeler, assassiner les récalcitrants et brûler leurs bicoques.

« Ma couleur blanche n'exclut pas la frayeur des natifs; ils ont encore présentes à la mémoire les exactions et les razzias cruelles des traitants d'origine européenne, des forçats portugais évadés des bagnes de la côte.

« Mais si les natifs sont courageux comme des lièvres, ils sont en revanche d'une mauvaise foi à rendre des points à leurs congénères les plus effrontés du Congo. M'arrive-t-il de leur demander le chemin le plus court pour atteindre les bords du Niari qui coule au nord de l'endroit où je me trouve en les questionnant ils me désignent avec une touchante unanimité le côté sud, la direction de Manyanga, d'où je viens.

« Si j'interroge d'autres villageois sur le temps qu'il me faudra marcher encore pour arriver à la rivière en question, les uns me répondent deux jours, les autres me parlent de vingt à trente journées de marche forcée... »

Ce manque de renseignements précis augmentait singulièrement les difficultés matérielles de la mission de Hanssens, et n'était certes point fait pour accélerer sa marche retardée par les accidents du sol.

Les habitants de la forêt Noire, les bûcherons de la Suède et de la Norwège, les chasseurs de chamois des Alpes, les *gauchos*, bergers des pampas de la Plata et de l'Uruguay ne peuvent se figurer l'enchevêtrement de montagnes, de ravins, de forêts, de savanes, du chaos de verdure étincelante, de rochers sourcilleux, d'eaux roulantes et mugissantes, d'hommes, d'animaux sauvages, que présente la contrée entre Manyanga et les rives du Niari.

« Cette contrée, continue Hanssens, est une série interminable de montagnes en pain de sucre de deux à trois cents pieds de hauteur se succédant sans ordre, sans méthode, s'enchevêtrant les unes dans les autres, se juxtaposant, se superposant, se servant d'appui et formant un pêle-mêle, un fouillis inextricable de montées et de descentes vertigineuses. Des ravins avec berges à pic courent au fond de cette pâtée servant quelquefois de lit à de jolis petits ruisseaux à fond rocheux, d'autres fois à de larges rivières mesurant de vingt à trente mètres de largeur et qu'il faut traverser en ayant de l'eau jusqu'aux épaules.

« Au point de vue géologique, la contrée est formée de roches volcaniques, amenées à la surface par le même soulèvement qui a donné lieu à la création de l'immense contrefort soutenant le plateau central de l'Afrique.

« Le sol est sur les montagnes aride et généralement dénudé: il donne naissance à quelques herbes chétives, à de rares arbrisseaux faméliques dont les branches épineuses nous déchirent la figure et les mains. En certains endroits cependant, on trouve une couche argileuse plus fertile, sur laquelle les herbes atteignent deux ou trois mètres de hauteur, sont plantureuses, mais servent de repaire à des légions d'insectes et de reptiles, ignobles bêtes plus nuisibles les unes que les autres.

« Dans cette partie, la marche est plus pénible et dangereuse, surtout lorsqu'il a plu. L'eau désagrège alors la surface et en fait une espèce de savonnée sur laquelle on marche comme à la procession d'Echternach, un pas en avant et deux en arrière, en risquant à chaque instant de dégringoler au fond de ravins tapissés de mousses et de plantes sarmenteuses, qui ont l'air de vous inviter.

« Dans les profondes échancrures de cette zone montueuse, la végétation est entièrement touffue et vigoureuse; l'humidité a décomposé les roches, et, combinée avec les feuilles mortes et les détritus de toute nature, elle a donné naissance à un humus d'une fertilité exubérante. Aussi y voit-on d'immenses arbres reliés entre eux par des lianes d'une vivacité surprenante, belles à la vue, mais à travers lesquelles le fer seul réussit à nous frayer un passage.

« Par suite de sa constitution même, le pays est peu peuplé. On rencontre d'étape en étape un misérable village d'une vingtaine de cases. Ces localités sont reliées entre elles par des sentiers « nègres », des pistes qui tantôt descendent des hauteurs, suivant la ligne de plus grande pente, tantôt courent le long des flancs des montagnes en corniche et contournant en spirale les obstacles, les bouquets d'arbres, les blocs de rochers, les fourrés de buissons et d'épines. »

La marche, on le voit, était loin d'être agréable dans une sembable contrée ; mais Hanssens devait, là comme ailleurs, triompher par la persévérance, la volonté et l'énergie, des obstacles matériels et de la mauvaise foi des natifs.

Les hommes de couleur qu'il dirigeait se montraient dévoués et courageux. La plupart de ces pauvres diables transportaient chacun une caisse ou un ballot pesant vingt-sept kilogrammes, plus un fusil, cinquante cartouches à balle, des effets personnels, des vivres pour huit jours ou leur équivalent en étoffes. Le transport d'une pareille charge était écrasant, et pour ménager les forces de ses porteurs Hanssens ne faisait point de longues étapes.

Le 12 mars, dix-huit jours après son départ de Manyanga, l'intrépide chef de cette caravane d'exploration, arrivé au village d'Oumbi, situé à l'est de Moukoumbi, en territoire babouenndé, se voyait obligé de laisser en route trois de ses serviteurs, deux gardant l'autre. Cet autre était précisément le Zanzibarite Hamadi, domestique attaché à la personne de Hanssens depuis son arrivée au Congo.

Le pauvre Hamadi, que les forces trahissaient, avait des abcès aux jambes et ne pouvait presque plus marcher. On le débarrassa de sa charge, et Hanssens l'autorisa à poursuivre sa route à son aise, sans s'astreindre à suivre l'allure de la caravane, et à rejoindre plus tard les marcheurs sur les bords du Niari.

Fort heureusement, le capitaine Hanssens supportait bien ces fatigues et sa santé qui laissait à désirer lors de son départ de Manyanga, allait chaque jour s'améliorant. Le grand air et la locomotion avivaient son appétit; les forces revenaient, et maintenant sa bonne humeur même au milieu des tracasseries et des méchants tours pes indigènes,

Le 20 mars cependant le capitaine subit un accès de fièvre qui dura quelques heures, et disparut grâce à de fortes doses de sulfate de quinine. Cet accès de fièvre était dû à un violent accès de colère ressenti par l'explorateur à la suite d'un trait de mauvaise foi de deux Babouenndé.

Ces effrontés coquins s'étaient offerts pour guider la caravane, pour lui faire traverser à pied sec, par un sentier connu d'eux seuls, une immense vallée marécageuse qui se déroulait dans les passages du village de Moukaïé.

Le prix avait été convenu et accepté de part et d'autre; mais au lieu du sol ferme promis, ces guides d'un nouveau genre conduisirent les marcheurs au beau milieu du marécage, les firent patauger de droite et de

gauche à la recherche du prétendu sentier, et les ramenèrent couverts de fange à plus d'un kilomètre en arrière du point de départ.

Pour comble d'impudence, les noirs réclamèrent le payement du salaire convenu... Hanssens s'emporta et paya d'un vigoureux coup de pied dans le bas du dos chacun de ses malencontreux cicérones. Les deux indigènes comprirent ce langage cosmopolite et ne jugèrent pas prudent de réitérer leurs réclamations.

Le résultat de cette intervention fut une journée de marche sans profit, un accès de fièvre pour l'explorateur.

On conçoit sans peine qu'après une telle équipée Hanssens renonça pour toujours à l'emploi des guides, et ne consulta plus que sa boussole.

« Je suis certain de cette façon-là de ne pas marcher sur place, comme les choristes et les figurants de l'Opéra, » écrivait le 20 mars l'explorateur toujours enjoué et guéri de son double accès.

Parti le 21 mars de Moukaïé, Hanssens parcourut une contrée qui par l'aspect différait complètement de celles qu'il avait parcourues jusque-là. Au lieu du fouillis de montagnes et de ravins rencontrés dans la première section de son itinéraire, s'étalaient d'immenses et fertiles vallées, larges de plusieurs kilomètres, s'étendant du nord-ouest au sud-ouest et limitées par des collines à croupes moins sourcilleuses que les pics aigus menaçant au sud l'horizon.

Mais le fond de ces vallées plantureuses était, généralement, marécageux, fangeux, et les voyageurs marchèrent pendant des journées entières dans une boue épaisse collant à la chaussure et dégageant des émanations paludéennes fétides et nauséabondes.

En maints endroits le sol était inondé, et les marcheurs franchissaient avec de l'eau croupissante jusqu'aux genoux des espaces de deux à trois cents mètres de largeur couverts de joncs et de roseaux.

Par-dessus le marché, les populations de cette contrée insalubre se montraient fort peu sympathiques à l'homme blanc.

Il n'y eut pourtant pas un seul coup de fusil tiré contre les natifs; le capitaine passa devant les villages hostiles, sans se préoccuper des criailleries, des aboiements menaçants des habitants.

« Le comte de Brazza, le célèbre explorateur français, écrit à ce propos le capitaine Hanssens, a tenté, aux mois de septembre et d'octobre 1882, de longer cette partie de la vallée du Niari. Il n'y est pas parvenu, et a été obligé de se rabattre vers le Gordon-Bennett, par suite de l'hostilité des indigènes, qui ont à main armée refusé de lui laisser traverser leurs villages.

« M. Savorgnan de Brazza ne disposait, il est vrai, que d'un petit nombre de soldats sénégalais, et il ne pouvait s'imposer par la force.

« Plus favorisé que lui sous ce rapport, puisque je commande vingt-deux gaillards robustes et bien armés, sévèrement disciplinés, formant toujours un groupe compact dont l'aspect intimide les natifs et leur donne à réfléchir, je suis parvenu à traverser sans encombre cette contrée notoirement hostile aux blancs, en alliant la patience a la fermeté dans mes rapports avec les habitants.

« J'ai atteint la rive méridionale du Niari le 2 avril, au village de Kindamba ou Chintoumba (haut Niari). Dès mon arrivée, j'y fus salué par le chef indigène, qui m'annonça la présence d'une expédition comprenant cinq blancs et une soixantaine de Zanzibarites, bâtissant une ville à deux journées de marche en aval.

« J'envoyai aussitôt une patrouille de plusieurs hommes dans cette direction, pendant que je procédais à la reconnaissance du terrain aux environs de Kindamba.

« Mes émissaires revinrent le 6 avril, avec un billet du chef de la station voisine, Destrain, un compatriote, ancien officier de l'armée belge.

« Je me rendis avec empressement auprès de Destrain, afin de reconnaître la contrée intermédiaire et de raccorder mon travail avec celui de l'expédition Elliott.

« Je laissai la plus grande partie de mes charges à Kindamba, sous la garde de dix hommes, et je partis avec les douze autres, dès l'aube du 7 avril.

« Le lendemain dans l'après-midi, j'eus le plaisir de serrer la main de mon collègue, et de recevoir une hospitalité cordiale dans la hutte en paille qui lui sert provisoirement de logement.

« Depuis quarante-cinq jours je n'avais pas revu un visage pâle; j'avais vécu isolé, réduit à un silence forcé, sans pouvoir échanger mes idées dans mon idiome natal avec un camarade... C'est assez dire combien j'ai pris ma revanche, combien nous avons bavardé, causé, jasé avec mon charmant compatriote, excellent patriote qui avait fait arborer sur son habitation provisoire le drapeau belge à côté de celui de l'Association.

« Quand j'ai vu d'assez loin flotter les couleurs nationales dans cet endroit perdu, à plus de deux mille lieues de mon pays, j'ai agité mon casque en l'air, et j'ai lancé dans l'espace un vigoureux hip! hip! hourra!!! aussitôt répété par mes Zanzibarites... Ces joies spontanées consolent de bien des déboires et font bien vite oublier les ennuis de toute nature qu'on a rencontrés en chemin.

« La station de Destrain portera le nom de Stéphanieville. Elle est située sur le sommet d'une colline baignée par le Niari et à trois cents mètres environ du confluent de la Loulia ou Loudima.

« L'emplacement en est fort bien choisi et Destrain se propose d'y édifier un poste superbe. J'y suis resté jusqu'au 13, mettant mes loisirs à profit pour faire la connaissance des rois des districts environnants. Je dis des rois,... il y en a par douzaines, et l'éditeur de l'*Almanach Gotha* aurait fort à faire s'il voulait mentionner les généalogies des familles souveraines de cette contrée.

« Pendant mon séjour à Stéphanieville, mon brave serviteur Hamadi, laissé en route pour cause de maladie, m'a rejoint fortuitement, sur les indications des riverains du Niari.

« Le malheureux éclopé restera ici, voué aux bons soins de Destrain, et j'espère que, le repos aidant, il se remettra bientôt. Je ressens une véritable tristesse en me séparant de ce bon serviteur : voila treize mois et demi qu'il était à mon service, marchant le jour à mes côtés en déployant le drapeau bleu, dressant ma tente, surveillant les apprêts de mes repas, couchant la nuit au travers de ma porte et toujours prêt à donner sa vie pour défendre la mienne. Au cours de la grave maladie qui est venue m'accabler à l'époque de ma période d'acclimatation, Hamadi m'a soigné comme un frère, et j'aurais voulu pouvoir lui témoigner ma reconnaissance en le soignant à mon tour. Mais le devoir m'appelle sur les bords inexplorés du Niari et le pauvre Hamadi ne peut plus me suivre...

« Au moment de prendre congé de moi, le brave garçon avait les yeux remplis de larmes. Je lui ai remis un certificat constatant ses loyaux services, je lui ai donné un présent en étoffes, afin qu'il puisse se procurer quelques petites douceurs pendant mon absence; je lui ai serré la main en lui souhaitant cordialement un prompt et complet rétablissement, en lui assurant que je serai toujours heureux de le reprendre à mon service.

« Comme j'allais quitter Stéphanieville et donner l'accolade à mon collègue Destrain souffrant de la fièvre, mon compatriote m'avoua la situation très précaire où il se trouvait par suite de la désertion d'une caravane chargée de ravitailler la nouvelle station.

« Depuis la veille, Destrain entrevoyait à courte distance le spectre de la famine, et c'est là une perspective fort peu réjouissante.

« Dès qu'il m'eut fait part de ses préoccupations, je me hâtai de le rassurer en lui offrant de céder à la station de Stéphanieville une partie de mes étoffes. Destrain accepta ma proposition avec non moins d'empresse-

ment que j'en avais mis à la lui adresser, et il me proposa de m'accompagner à Kindamba pour les chercher lui-même.

« Son état de santé ne lui permettant pas de faire à pied le trajet, nous décidâmes d'effectuer cette route par la voie fluviale, en pirogue. Ce moyen me convenait du reste à un double point de vue : je rendais service à un camarade, et je me procurais l'occasion d'étudier le régime et le cours du Niari, de me rendre compte, *de visu*, de la possibilité de me servir plus tard de cette rivière pour les transports nécessaires à mon expédition.

« Nous fîmes donc accord avec le roi du Niari, S. M. M'Wala M'Bounga, un brave homme pas fier du tout, et moyennant le payement de quatre pièces de mouchoirs une grande pirogue devait se trouver prête à partir le lendemain, 13 avril, avec son personnel, son matériel, pour transporter à Kindamba Destrain, moi, nos hommes et nos bagages, et ramener ensuite à Stéphanieville Destrain et ses serviteurs.

« D'après des prévisions optimistes des natifs, nous devions atteindre Kindamba en moins de deux jours, et le voyage de retour de Destrain s'effectuerait en douze heures. Nous eûmes, Destrain et moi, la naïveté de croire à ces promesses, oubliant l'un et l'autre que par instinct les indigènes mentent pour le plaisir de mentir. Ah ! combien notre confiance avait été mal placée !

« Je fis d'abord un triage des hommes et des charges que nous devions emmener; je désignai à cet effet mon domestique Assani, successeur de Hamadi, mon cuisinier, et un interprète.

« Comme le voyage ne durerait que deux jours, pour moi je me contentai d'emporter une petite caisse contenant des menus objets de toilette, mon lit de camp avec matelas, couverture et oreiller, et mon fauteuil pliant. Je renvoyai tout le restant de mon bagage personnel avec neuf hommes de mon expédition, par la voie de terre, leur donnant rendez-vous pour le 14 au soir à Kindamba.

« Destrain prit de son côté deux serviteurs et quelques objets de première nécessité.

« Le 13 au matin, à l'heure fixée, nous nous présentons à l'embarcadère du village situé au pied de la colline, au sommet de laquelle s'élèvera Stéphanieville.

« Le brave homme de roi M'Wala avait envoyé la pirogue, mais sans pagayeurs; S. M. croyait probablement que nous pagayerions nous-mêmes, il n'avait pas songé à envoyer l'équipage nécessaire à la navigation du canot.

« Il ne fallut pas moins de trois heures pour parvenir à dénicher trois

natifs consentant à nous servir de rameurs. Mais, quand nous voulûmes nous mettre en mouvement, ces trois pagayeurs renoncèrent à leur besogne, sous le prétexte que le courant était trop violent et que le canot devait être mû par de longues perches prenant appui sur les berges.

« Or les berges en question sont couvertes d'une végétation si touffue, s'avançant tellement en maints endroits sur la rivière, que nous avons la perspective de nous déchirer pendant le trajet la figure et les mains aux ronces et aux épines à travers lesquelles nous serons obligés de nous frayer un passage.

« Néanmoins les désagréments prévus ne nous arrêtent pas; nous secondons de notre mieux les trois indigènes; le canot glisse doucement, très doucement au milieu des arundos, des pistia, des amones et des raquettes qui forment au bord de l'eau comme une madrague aux mailles hérissées.

« Tout alla bien pendant deux heures, mais après, alors que nous étions peut-être éloignés de deux kilomètres de notre point de départ, les natifs déclarèrent qu'ils étaient fatigués, et, sans demander leur compte et notre permission, ils déposèrent leurs perches et manifestèrent l'intention de déguerpir.

« Je leur fis observer qu'ils manquaient à tous leurs engagements, et qu'avec le système adopté par eux nous risquions fortement de ne pas être rendus à destination avant quinze ou vingt jours. Mes observations leur produisirent un singulier effet : ils restèrent, mais les bras croisés, dans notre embarcation.

« J'usai de patience et de douceur, je promis des présents et des pourboires, et j'obtins la reprise des manœuvres.

« Trois jours après, nous arrivions à peine au quart du trajet entre Stéphanieville et Kindamba.

« Diverses causes avaient amené ce fâcheux résultat : les nombreux méandres de la rivière, la force du courant et surtout la paresse de nos pagayeurs.

« Je ne trouve pas sous la plume une comparaison assez juste pour donner une idée de l'état d'exaspération où me mettait l'indolence des natifs.

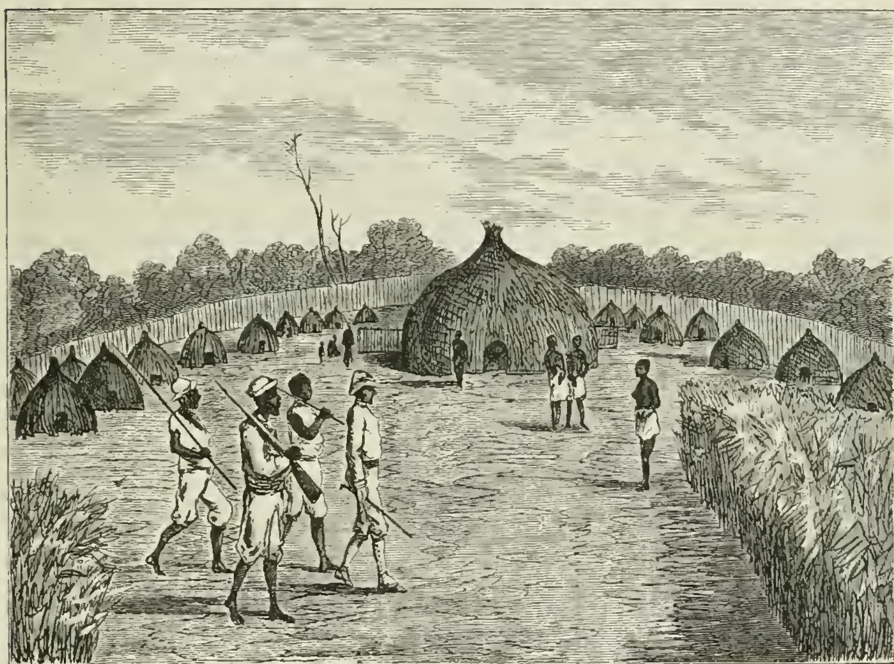
« Plus de vingt fois, en trois jours, je fus sur le point d'assommer à coups de bâton ces fieffés fainéants, et je dus sur moi-même faire de violents efforts pour ne pas donner suite à cette intention.

« Pour augmenter le désagrément, ces trois messieurs nous arrêtaient le soir, avant le coucher du soleil, à l'endroit qui leur plaisait, et j'étais obligé chaque jour de les menacer d'une correction bien sentie pour les

décider à hêler le canot au point le plus convenable à l'établissement d'un bivouac de nuit.

« Le matin, au moment de nous mettre en route, nos trois conducteurs brillaient généralement par leur absence; et nous perdions plusieurs heures à les faire dénicher par nos Zanzibarites dans les grandes herbes du rivage où ils paressaient délicieusement en fumant l'iamba, sans plus se soucier de nous que du grand Turc, dont ils ignorent l'existence.

« Une telle situation ne pouvait se prolonger sans conséquences graves.



UNE VISITE CHEZ UN CHEF.

Aussi le troisième jour je décidai de laisser la pirogue et ses trois aimables pagayeurs, et d'achever le trajet par voie de terre.

« Je louai des porteurs indigènes pour le transport de Destrain et de nos bagages; le 16 au matin, nous nous mîmes en marche, et nous arrivâmes à Kindamba le lendemain 17, vers midi.

« J'avais ainsi dépensé cinq grands jours pour faire au retour un trajet que j'avais parcouru en deux jours à l'aller. Je m'étais en outre fait plus de bile et de mauvais sang pendant ce court laps de temps qu'au cours des mois antérieurs de mon séjour en Afrique; j'avais failli maintes fois casser

les reins à trois créatures humaines, et chavirer avec un maudit canot loué fort cher au roi M'Wala ..

« Franchement, tout n'est pas rose dans la vie d'explorateur !

« Cependant, ce voyage fertile en incidents désagréables eut pour moi un résultat avantageux : il me permit de me rendre compte, par expérience personnelle, du degré de navigabilité du Niari.

« Si, comme on doit le supposer, cette rivière devient un jour notre ligne de communication entre la côte et le haut Congo, les transports pourront s'y effectuer au moyen de steamers à roues d'un assez fort tonnage, mais munis d'une machine assez puissante pour déterminer une vitesse moyenne de onze nœuds à l'heure.

« La profondeur du Niari est de deux à trois mètres près des berges; sa largeur varie de cinquante à trois cent vingt-cinq mètres. On y rencontre des bandes d'hippopotames et des crocodiles en quantité (ces rencontres ne sont pas tout ce qu'il y a de plus réjouissant).

« Enfin, à Kindamba, j'ai retrouvé tous mes hommes de couleur et toutes mes charges, dont j'ai remis une bonne partie à Destrain.

« Ce dernier, muni de marchandises qui le mettent pour longtemps à l'abri de la famine, est reparti le 18 pour Stéphanieville, tandis que je me mettais en route pour le haut Niari, avec l'intention d'aller choisir un terrain où je bâtirai une station du nom de Philippeville. Il y aura ainsi au Kwilou-Niari des noms de villes futures rappelant ceux des princes et princesses de la famille royale de Belgique. Si loin qu'on soit de la mère patrie, il est des noms qu'on n'oublie pas. »

Peu désireux de recommencer son expérience de navigation sur le Niari, Hanssens avait entrepris pédestrement le trajet de Kindamba à la localité qu'il appela Philippeville.

L'emplacement de cette station fut choisi non loin du village indigène de Kimbedi et en face du confluent d'une rivière importante, la Yambounza, apportant du nord un contingent d'eaux noirâtres aux flots couleur de rouille du haut Niari.

On compte huit jours de marche de Philippeville à Stephanieville; c'est donc une distance kilométrique un peu plus grande que celle qui existe entre Vivi et Issanghila.

Le terrain concédé, situé au bord même de la rivière, est d'une fertilité excessive; il est assez élevé au-dessus du niveau moyen du Niari pour répondre aux exigences de l'hygiène; la population du district dont il dépend est bienveillante; le capitaine Hanssens reçut un fort bon accueil du souverain de la contrée, nommé Loubanda.

Le district gouverné par ce monarque s'étend, sur la rive méridionale du Niari ou N'soundi, suivant l'appellation indigène de cette rivière, dans un rayon de quinze kilomètres à l'ouest de Philippeville, et, sur la rive droite, à soixante kilomètres des deux côtés de l'embouchure de la Yambouza.

Ce vaste territoire fut placé par traité, le lendemain de l'arrivée de Hanssens, sous le protectorat de l'Association.

La concession de Philippeville a une longueur de douze cents mètres le long du bord sud de la rivière, sur une largeur de huit cents mètres.

« Les négociations pour l'achat de ce terrain ont marché comme sur des roulettes, dit encore Hanssens dans sa correspondance. Le chef Loubanda est un bonhomme rond en affaires; il est enchanté de l'arrivée des blancs dans son royaume. D'ailleurs, avant de commencer la palabre d'affaires, j'avais préparé le succès, j'avais... séduit mon partenaire et ses multiples épouses.

« De mon expédition à Bolobo, j'ai conservé une grande caisse pleine d'objets de pacotille, de bimbeloterie et de quelques grosses de miroirs à dix centimes pièce.

« J'ai distribué aux dames des bijoux en cuivre repoussé, des boucles de ceinture avec diamants... en verre, des colliers de perles, des miroirs, etc., etc. Ces cadeaux m'ont valu les bonnes grâces du sexe faible du pays, et, comme corollaire inévitable, celles de leurs seigneurs et maîtres.

« En même temps j'ordonnai à mes hommes d'étaler au soleil mes plus brillantes étoffes, sous le fallacieux prétexte de les faire sécher.

« Après ces préliminaires diplomatiques, j'ai fait part à Loubanda de mon désir de fonder un village dans son district, un village où les mundelés donneraient, en échange de productions alimentaires, des présents encore plus nombreux et plus beaux que les miens.

« En accédant à mes vœux, Loubanda paraissait plus heureux que je ne l'étais moi-même. La concession de Philippeville m'a coûté en marchandises dix fois moins que mon acquisition de Bolobo.

« Je n'ai pu commencer immédiatement les travaux d'installation, n'ayant à ma disposition aucun blanc à laisser comme commandant de la station, et pas assez de Zanzibarites pour composer la garnison militaire et ouvrière d'un pareil poste.

« Stanley ne pourra guère envoyer avant deux ou trois mois le personnel nécessaire à la construction de Philippeville; en attendant, j'y ai laissé un poste de trois hommes avec un drapeau bleu et or, pour affirmer mon droit de propriété et le faire respecter par les agents de l'expédition de Brazza.

« Je me suis remis en marche le lendemain de cette occupation, allant dans la direction de Manyanga-Nord, c'est-à-dire vers le sud-est astronomique.

« Mon objectif était dès lors de rechercher la communication de raccordement entre le Niari et le Congo, de résoudre la partie la moins facile de ma mission actuelle.

« J'avais pu constater, au cours de mon voyage d'aller, que le terrain compris entre Manyanga et Kindamba est tellement accidenté qu'il ne convient nullement à la création d'une route, et encore moins à l'établissement d'une voie ferrée; il me fallait donc suivre au retour un autre itinéraire. Peut-être alors serais-je plus heureux dans mes découvertes.

« J'en doutais cependant, car le massif montagneux que j'avais récemment traversé se prolonge dans toute l'étendue de la vallée du Congo; il serait difficile d'y trouver une voie de raccordement convenable, à moins d'y rencontrer une fracture accidentelle imprévue.

« Pour résoudre la question, je jugeai utile de remonter le Niari jusqu'à ses sources, et de regagner le Congo en suivant la vallée du Gordon-Bennett ou celle de l'Edwin-Arnold. »

Mais le plan du sagace explorateur dut être modifié : les provisions de marchandises de sa caravane touchaient à leur fin; et sans ballots d'étoffes, sans pièces a mouchoirs, sans bibelots, sans articles de bazar, sans ces mille riens qui constituent la monnaie d'échange africaine, le mundelé ne peut s'aventurer chez les peuplades du centre africain.

Le 2 mai, Hanssens quitta donc Philippeville, mais il se dirigea vers Manyanga-Nord, en s'enfonçant bravement dans les régions mystérieuses qui s'étendent entre ces deux stations. La première partie du trajet s'effectua à travers des marécages, contrée essentiellement insalubre, qui ajoutait ses miasmes pestilentiels à l'inclémence du ciel.

C'était alors l'époque de transition assez brusque entre la saison des pluies (été) et la saison sèche (hiver). Cette période est la plus redoutable pour les Européens; elle est en quelque sorte le cap des tempêtes du voyageur dans la zone intertropicale africaine.

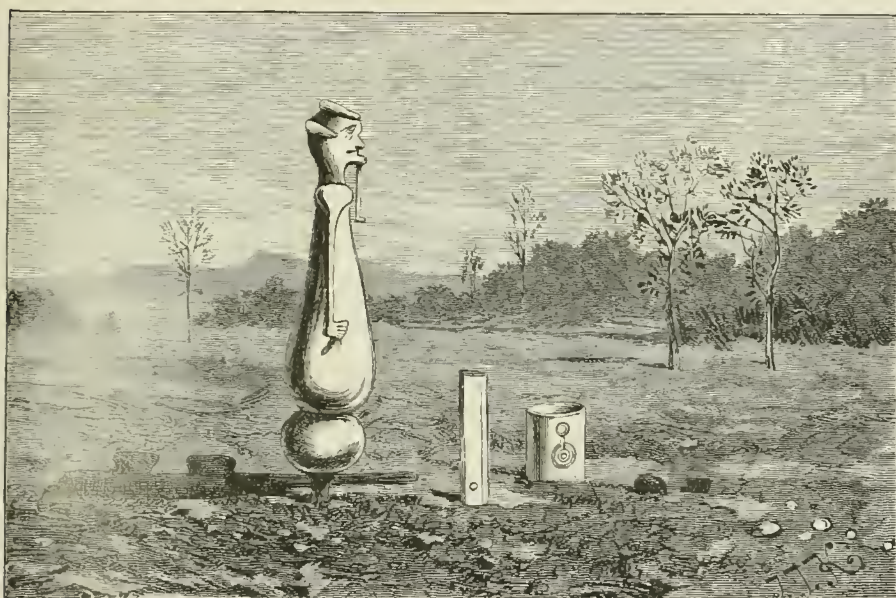
Épuisé par la marche à travers ces marécages, Hanssens arriva le 10 mai dans une région montagneuse. Il établit son camp au sommet d'une colline, et s'arrêta pendant deux jours pour combattre de terribles accès de fièvre. Un air pur et le repos ne tardèrent pas à faire disparaître toute trace de l'empoisonnement paludéen.

Dans la soirée du 13, il dressait sa tente près du village de Mounpanga, où la bonne réception des natifs le retint jusqu'au lendemain.

« Je me porte comme un charme, écrit à cette date le voyageur si éprouvé; je mange comme quatre, je me sens dispos et plein de force mon indisposition n'a été qu'un accident taut à fait passager.

« Quel temps ravissant doit-il faire en Belgique. Nous voici au milieu de mai. Un gai soleil resplendit sur nos vieilles cités flamandes; les toilettes claires font leur apparition; mamans, papas, bébés, désertent les grandes villes et s'échappent vers la campagne où les bourgeons s'épanouissent.

« Ici il fait un temps délicieux : la saison des pluies est décidément close jusqu'au mois de septembre prochain, l'ardeur de ce légendaire soleil



UNE FORGE AUX ENVIRONS DE MOUMPANGA.

d'Afrique est tempérée par les vents frais et secs du sud-est, qui passent constamment en renouvelant l'air et produisant une fraîcheur bienfaisante.

« Franchement, si nous avions toujours une température pareille, j'engagerais mes riches amis d'Europe à venir par plaisir, en villégiature d'été, dans la région pittoresque et sauvage où je campe, mais en leur recommandant expressément de se munir de plusieurs moustiquaires. »

Mounpanga est perché comme un nid d'aigle sur un pic sourcilleux qui se reflète dans les plaques d'eaux vives donnant naissance à la rivière Edwin-Arnold.

Rien n'est plus gracieux que ces sortes de larges vasques où l'eau murmure sous un lacis de nénufars ouvrant leurs calices d'or, et clapote contre des parois de granit rose supportant des couches d'humus couvertes de plantes grasses et frêles, hautes et basses, droites et rampantes, de grands arbres aromatiques, de palmiers, de sarments, les uns d'une verdure mate et intense, les autres d'un vert argenté étincelant.

On s'attarde à rêver devant ce panorama en écoutant les bruits d'ailes, les gazouillements d'oiseaux riches en couleurs séduisantes, les bêlements langoureux des antilopes, les miaulements lointains et affaiblis des chats-tigres ou des léopards.

Pour un touriste qui recherche la beauté et l'harmonie inimitable d'une luxuriante nature tropicale, les sources de l'Edwin-Arnold ont assurément des attraits; mais ce vivant tableau a un revers attristant : la barbarie des indigènes.

Le versant sud-est du Mounpanga, est habité par des tribus babouenndé. Contrairement à leurs frères des rives du Congo, qui ne sont ni avares ni inhospitaliers, les Babouenndé de l'intérieur sont rapaces et hostiles aux étrangers.

Hanssens, qui connaissait les défauts de ces indigènes, constata avec désespoir, au moment de pénétrer en territoire babouenndé, que son stock de monnaie d'échange lui prescrivait la plus sévère économie. En estimant à huit journées de marche la distance qui le séparait de Manyanga-Nord, il comptait de, par un ravitaillement économique et quotidien, conduire ses vingt-deux hommes dans le poste du bas Congo, sans les exposer aux tortures de la faim.

Quant à lui, son approvisionnement d'Obourg, son tabac de prédilection, étant épuisé, il devait même se refuser le tabac indigène, vendu trop cher par les natifs.

Cette économie forcée imposa de pénibles privations aux Zanzibarites et aux Krouboys de la caravane, qui ne pouvaieut mater aussi stoïquement que leur chef les exigences d'un estomac incomplètement satisfait.

Le 17 mai, l'expédition campait aux abords d'un important village appelé Nganda, où se tenait un marché de denrées alimentaires.

Hanssens, accompagné de deux serviteurs, vint dès le matin palabrer avec les chefs indigènes pour obtenir d'eux l'autorisation de faire quelques emplettes.

Le capitaine remarqua tout d'abord, et non sans émotion, la singularité de l'accueil qui lui fut fait.

Les chefs et les notables s'assirent en rond autour du mundelé, et, avant de l'inviter à en faire autant, ils se mirent tout à coup à grincer des dents, comme s'ils eussent voulu dévorer leur interlocuteur.

Le capitaine, qui selon sa courageuse habitude n'avait sur lui aucune arme lorsqu'il se présentait devant les seigneurs d'un village pour y traiter pacifiquement d'achat ou de concession, ne se rassura que lorsque le doyen des assistants eut, en prenant la parole, fait cesser comme par enchantement ces bizarres grincements de dents accompagnés de nòn moins bizarres contractions de mâchoires.

« Vous voyez devant vous l'élite de la nation babouenndé, commença l'orateur noir... Il en est parmi nous qui connaissent les fils de Boula Matari, mais ils n'ont pas à se louer du passage des mundelés sur leurs terres. Certains d'entre eux vivaient à Mowa lorsque vos frères sont venus brûler ce village. Cependant nous savons que les mundelés sont très riches et qu'il se montrent d'habitude fort généreux ; nous ne refuserons pas de vous céder des vivres, si vous voulez nous les payer grassement. »

Cette conclusion ne répondait pas aux secrets désirs de Hanssens pour les motifs que l'on connaît. Aussi mit-il à marchander avec ses rapaces vendeurs toute son éloquence et toute sa diplomatie. Ces décourageants débats durèrent plus de trois heures.

Entre-temps, un Zanzibarite et un Krouboy de l'expédition, ne voyant pas revenir leur chef et cédant aux mauvais conseils de la faim, pénétraient dans les basses-cours des villageois et tordaient le cou à des poules, à des canards, à des pintades.

Il n'en fallut pas davantage pour ameuter sur-le-champ contre la caravane toute la population guerrière de l'endroit.

Aux premiers coups de feu, Hanssens, occupé à déballer ses marchandises d'échange sur la place foraine du village, rejoignit ses soldats qui le mirent en quelques mots au courant de la situation. Les deux maraudeurs étaient en fuite.

Le capitaine essaya vainement de calmer l'exaspération des natifs. Cette fois chefs et notables grincèrent des dents et entrèrent véritablement en fureur ; ils exigèrent la tête des coupables, refusèrent de restituer au blanc les marchandise qu'il avait précipitamment abandonnées sur la place, sans lui laisser emporter les vivres qu'il avait achetés et payés.

Cette juste réclamation fut brusquement interrompue par des bandes d'énergumènes armés de lances, de sabres, de mousquets à silex, qui traversaient les rues du village en hurlant un chant de guerre, au son d'énor-

mes tambours, et en invitant les femmes, les enfants, les vieillards à se retirer dans les cabanes.

La défense devenait inévitable.

Hanssens et ses vingt soldats menacés, poursuivis comme des bêtes fauves par une meute de guerriers sauvages, forte de cinq à six cents hommes, purent, sans être atteints, se dégager des rues trop étroites où se défendre était impossible, et aller se former en peloton hors du village, dans la savane plantureuse.

Encouragés par leur valeureux chef, les vingt soldats africains se battirent comme des lions et tinrent en respect les forces ennemies pendant plus d'une heure... Mais alors, Hanssens s'affaissa; le mundelé, frappé au pied par un projectile, tomba dans les grandes herbes: sa voix ne vibra plus, son regard et son attitude héroïque ne soutinrent plus le courage de ses défenseurs; quelques-uns s'enfuirent à toutes jambes; d'autres, en plus grand nombre, s'empressèrent autour du maître qu'ils affectionnaient.

Les Babouenndé, enhardis, chargèrent à la lance et au sabre le groupe qui semblait avoir mis bas les armes.

Le fidèle Assami, digne émule de son prédécesseur Hamadi, n'eut que le temps de placer sur ses robustes épaules le glorieux blessé et de l'emporter, de battre en retaite, gardé des attaques des sauvages par une poignée de Krouboys et de Zanzibarites défendant pied à pied l'approche de leur maître, comme une lionne désespérée protège ses petits contre une bande de chats-tigres.

Bientôt, hélas! ployant sous le faix, entravé par les lianes et les plantes rampantes, le malheureux Assami tomba à son tour, entraînant dans sa chute l'infortuné capitaine.

Les hourras frénétiques des noirs chantant victoire couvrirent les plaintes du brave serviteur contusionné. Les plus audacieux se précipitèrent la lance au poing, pour constater de près la mort supposée du mundelé.

Mais au moment où l'un des assaillants s'appliquait à le piquer, à le martyriser avec sa lance, Hanssens, faisant un violent effort, se releva d'un bond, maîtrisa sa douleur, se maintint droit et ferme sur ses jambes et fit sauter à bout portant la cervelle de son bourreau. Puis d'une voix vibrante comme un appel de clairon, le capitaine rallia ses hommes, leur ordonna de continuer un feu nourri contre les ennemis terrifiés, fuyant en déroute vers leur village en criant au miracle.

Par un suprême effort de volonté et d'audace, le valeureux officier avait pu triompher du nombre et de la férocité de ses lâches antagonistes.

Si les Babouenndé trop prompts à s'effaroucher, à crier au miracle, s'étaient retournés dix minutes après l'exploit du soi-disant ressuscité; ils auraient vu quatre Zanzibarites ramper dans la savane en portant sur leurs épaules une litière de feuillage sur laquelle reposait l'héroïque blessé.



UNE CÉRÉMONIE FÉTICHISTE CHEZ LES BABOUENNDÉ.

Les deux serviteurs indisciplinés, cause première de l'échauffourée, avaient assisté de loin aux premières péripéties de la bataille. Après avoir vu tomber le capitaine, ils s'étaient enfuis à toutes jambes vers le sud, sans oser rejoindre leurs camarades et pour se soustraire à un châtiment inexorable.

Ces deux fuyards, arrivés le 19 mai sur les bords du Congo, non loin de

Manyanga, répandirent sur leur passage le bruit de la mort de Boula Matari II. Fort heureusement, cette fausse rumeur allait être promptement démentie par celui même qui en était l'objet.

Emporté par ses fidèles serviteurs, l'explorateur arrivait le 17 mai près d'un hameau bâti sur les bords d'une petite rivière, affluent de droite qui se jette dans le Congo à quelques kilomètres en amont de Manyanga-Nord. Le découragement n'avait pas de prise sur l'âme énergiquement trempée du capitaine; les privations, les excès de fatigue, le qui-vive perpétuel qui lui ôtait tout repos, l'avaient physiquement mais non moralement affaibli. Si alarmé que fût son cœur, si désespérée, si rude que fût sa situation, il affectait constamment en présence de ses noirs compagnons la tranquillité d'esprit la plus parfaite.

Avec une dextérité que lui eût enviée un chirurgien militaire, il avait extrait lui-même le projectile qui avait traversé sa chaussure et contusionné son pied droit, et dès le lendemain de la journée fatale il avait pu prendre un peu d'exercice en s'appuyant sur le bras du dévoué Assami.

Le 17, au coucher du soleil, pendant que les Zanzibarites suspendaient son hamac à de jeunes palmiers, près d'une crique en communication avec la petite rivière, Hanssens et Assami se dirigeaient à pas lents vers le hameau.

Le son du tambour les attira sur la place de cette localité, où la population venait de se grouper autour des ministres du culte battant les fétiches. Les prêtres et les habitants demandaient aux divinités locales d'intervenir en faveur du chef de la contrée, dont l'état paraissait désespéré, quoiqu'il n'eût qu'une indisposition passagère commune aux potentats de l'Afrique centrale : il avait bu trop de malafou.

Trois sorciers, ou hommes à médecine, en costume de cérémonie, les jambes cachées par un pagne d'étoffe attaché autour des reins, la tête couverte d'un immense bonnet à plumes, la figure blanchie, le cou et les épaules garantis par un mouchoir de couleur que retenait une volumineuse coiffure, accomplissaient leurs invocations sur la place, au pied du bombax traditionnel. Mais les fétiches consultés, statuettes en bois gisant à droite et à gauche du féticheur principal, s'obstinaient à ne pas répondre aux sollicitations des sorciers; le puissant malade, ivre-mort, aplati au soleil à quelques pas de ses docteurs, ne donnait aucun signe de vie.

L'arrivée de Hanssens interrompit brusquement la cérémonie. Les officiants se levèrent, cachèrent leurs idoles et leurs engins d'incantation, espècesde marteaux à boules en caoutchouc à l'aide desquels ils frappaient

sur des sortes de vannes portatives remplies de gravier, de becs d'oiseaux et de mkissis de tout genres; les assistants entourèrent le fâcheux interrupteur en poussant de sourds grognements, dans l'intention de lui faire un mauvais parti.

Hanssens, tout en comprenant le danger de sa situation, sut néanmoins cacher les inquiétudes auxquelles il était en proie.

« Ne faites aucun mal au mundelé, leur dit Assami; il vient expressément dans votre village pour sauver la vie de votre monarque. Le chef dont vous craignez la fin imminente va être instantanément guéri par ses soins »



.NE CHASSE AU LION DANS LA VALLÉE DE L'OGOUÉ.

Un revirement complet s'opéra dans l'assistance en faveur du mundelé. Hanssens envoya querir dans sa valise une fiole d'ammoniaque, qu'il passa à différentes reprises sous le nez du moribond. L'effet en fut merveilleux. L'auguste ivrogne respira bruyamment, ouvrit les yeux, se souleva a demi, arrêta sur le visage pâle de son sauveur un regard étonné et balbutia quelques paroles sans suite ; puis il reprit successivement son aplomb et demanda au blanc s'il venait du village construit par les enfants de Boula Matari sur les bords du Congo.

Hanssens répondit que Manyanga était le but de son voyage et il ajouta

qu'il se félicitait d'avoir pu, en passant, rendre service à un chef indigène que ses administrés paraissaient beaucoup aimer.

Sur les instances de ce notable buveur, il lui remit le flacon d'ammoniaque et obtint en échange un guide indigène chargé de le conduire directement à Manyanga-Station.

Pendant le trajet, Hanssens prit plaisir à faire causer son cicérone, esclave originaire de la vallée de l'Ogoué et qui professait une singulière doctrine. A l'entendre, le capitaine avait eu bien tort de ressusciter le chef noir ivre-mort. Lorsque le blanc avait opéré sa guérison miraculeuse, l'ivrogne essayait, disait-il, ses premiers pas sur le pont immense qui mène de la terre au paradis. Pour franchir cette passerelle il faut marcher mille ans, et l'on risque parfois d'en tomber, car elle est aussi étroite que le tranchant d'un couteau.

Ce fameux paradis est pavé de délices, d'éternelles félicités; des déesses enivrantes sont la récompense de ceux qui ont l'heur d'y pénétrer. Les yeux de ces beautés ravissantes ne sont autres que les étoiles qui brillent pendant les nuits sereines, etc., etc.

Ce guide à imagination féconde diminua les ennuis du trajet assez long qui sépare le dernier village babouenndé rencontré de la station de Manyanga. S'acquittant de sa tâche avec fidélité et intelligence, il laissa sans encombre Hanssens et sa caravane au pied de la colline de Manyanga, le 20 mai 1883.

Épuisé de fatigue, mais plein de vie et de santé, le capitaine rentrait après quatre mois de marche, d'exploration et de découverte, dans le poste commandé par Nilis, au moment même où le bruit de sa mort frappait stupeur la garnison de Manyanga-Nord.





# CHAPITRE XXIII

Le docteur Nilis. — Le transport du *Stanley*. — Mort du capitaine Hanssens. — Mort de Stevart. — L'acclimatement des Européens au Congo.

En se dirigeant sur Vivi d'où il devait regagner la Belgique, ce point de l'Europe auquel il ne pouvait penser sans émotion, Hanssens s'arrêta à Manyanga-Nord vers le commencement de novembre 1884. Il retrouvait là un compatriote dévoué, un ami bien cher, le docteur Nilis, frère du lieutenant de ce nom qui figure si honorablement dans les premiers chapitres de ce livre.

Le docteur Nilis fut le premier médecin de l'armée belge qui s'enrôla

volontairement sous le drapeau de l'Association, pour donner indistinctement ses soins aux serviteurs blancs et noirs de l'œuvre africaine.

Né à Brilow (Westphalie) en 1849, Nilis, après avoir terminé ses études médicales à l'Université de Bruxelles; fut attaché, en qualité de médecin militaire, aux troupes chargées de la construction des casernes d'Etterbeek. En 1877, il s'embarquait comme chef du service sanitaire à bord du trois-mâts *Mathilde*, navire du gouvernement en surveillance dans la mer du Nord ; puis il était successivement attaché au service des hôpitaux militaires de Bruxelles, de Louvain, de Bruges, au 2me régiment de ligne et enfin au 6me de ligne caserné à Anvers, d'où il partait en mai 1884 pour le Congo.

Arrivé à Banana le 27 juin, avec M. Georges Steleman, comptable belge qui fut adjoint au chef de la station d'Issanghila, le docteur Nilis se rendit à Vivi, où il séjourna jusqu'au 11 juillet. C'est à cette époque que, n'ayant pas encore eu le temps de s'acclimater, il fut choisi pour assurer le service sanitaire de Léopoldville où il arrivait atteint d'une grave fièvre bilieuse.

A peine convalescent, le docteur quitta Léopoldville le 23 octobre pour rejoindre l'expédition qui, sous les ordres du lieutenant Valcke, était chargée d'effectuer le transport du *Stanley*.

Le transfert de ce steamer qu'attendaient des milliers d'obstacles naturels à surmonter, était une opération non moins importante que laborieuse; aussi fut-elle confiée sans hésitation à cet intrépide officier du génie qui fut dans le bas Congo le droit de l'agent supérieur de l'Association, et qui concourut si activement à la fondation de Léopoldville.

Nous n'avons pas l'intention de redire l'histoire du chef de la division du bas Congo; ce n'est plus un nouveau venu pour les lecteurs, ils le connaissent depuis longtemps, ils savent les services signalés qu'il a rendus à l'Association pendant une campagne de près de cinq années en Afrique; mais lorsque le nom de Valcke se trouve sous notre plume, nous éprouvons un sentiment d'admiration que nous contenons a grand'peine. Revenons à l'odyssée du *Stanley* et décrivons en détail cette opération presque surhumaine : ce sera là le plus bel éloge qui puisse être fait d'un officier que la Belgique est fière de compter parmi ses enfants les plus illustres.

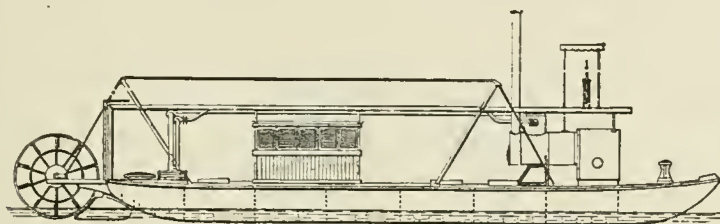
Ce petit bâtiment destiné à naviguer sur le haut Congo et ses affluents, fut construit, d'après les ordres de S. M. Léopold II, par MM. Yarrow, de Poplar (Angleterre), sur des plans tout à fait nouveaux.

Le *Stanley*, navire à très faible tirant d'eau, a pour propulseur une roue unique placée à l'arrière. La coque est aménagée de telle façon qu'elle peut être subdivisée et sectionnée en six compartiments étanches, flottables

séparément, ou que l'on transforme à volonté en caisses de chariots auxquelles s'adaptent de grandes roues ordinaires.

Ces roues, mises en place lorsque le bateau est à flot, permettent de se servir de chacune des sections, en guise de voitures pour le service de terre.

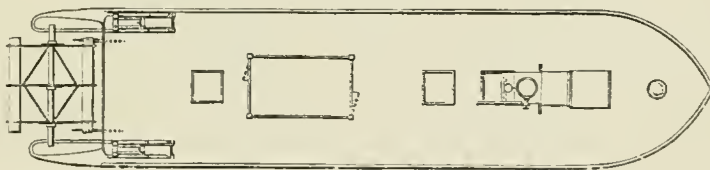
Ce curieux échantillon de l'art naval servira donc de moyen de locomotion sur le haut Congo tant que la profondeur de l'eau le permettra. Dès qu'on



COUPE DU STEAMER « LE STANLEY ».

le jugera utile, on fixera les roues de côté, on tirera le bateau à terre, en entier ou par sections suivant la nécessité, et il sera employé sous cette nouvelle forme au transport des marchandises et des approvisionnements.

Les essais du *Stanley* eurent lieu sur la Tamise en janvier 1884. L'embarcation, démontée et chargée sur un paquebot anglais, arriva à Banana au mois de mars suivant; là elle fut remontée et suivit le Congo navigable jusqu'à Vivi.



PLAN DU STEAMER.

De ce point, une expédition forte de sept cents indigènes, escortée par huit blancs et commandée par le lieutenant Valcke, se mit en devoir de transporter, le long des chutes Livingstone, ce bâtiment dont le poids total est de cinquante mille kilogrammes.

Le capitaine Zboïnski, alors en station à Vivi, fut détaché en avant par Stanley pour construire sur la rive droite, entre Vivi et Issanghila, une route de terre accessible aux six compartiments étanches du bateau transformés en chariots.

Ce rude labeur accompli, Zboïnski se rendit à pied, et par la rive gauche, jusqu'à Léopoldville, en étudiant sur le parcours la possibilité d'établir plus tard une voie ferrée.

On n'a pas oublié que le capitaine arriva dans la capitale du moyen Congo pour remettre à son infatigable collègue Hanssens les insignes de chevalier de l'ordre de Léopold.

Continuant ses travaux d'études techniques sur la rive droite du Congo, Zboïnski redescendit vers Vivi ; mais, arrivé à Manyanga-Nord, abattu par la fièvre, il dut interrompre sa mission, partit pour Mossamede, ville hospitalière aux pionniers éprouvés de l'Association, et de là retourna en Belgique.

Sur la route que les ouvriers de Zboïnski avaient ouverte à l'aide de la hache, de la pioche et de la mine, l'expédition du lieutenant Valcke avait réussi, après trois mois d'efforts et de soins incessants, à conduire intact à Issanghila, le 4 septembre, le steamer *Stanley* démonté.

Il est impossible de donner à ceux qui n'ont pas pris part à cette opération laborieuse une idée exacte des difficultés de la tâche assumée par le vaillant officier du génie. Néanmoins on peut s'imaginer les soucis et les préoccupations de tout genre qui incombèrent au chef de cette rude mission.

Voici en quelques lignes le résumé de ces efforts surhumains que nous livrons aux méditations du lecteur :

Conduire par monts et par vaux, sur une voie fraîchement déblayée, tantôt détrempée par les pluies, obstruée de troncs d'arbres ou de blocs de rochers et d'entraves provenant des éboulements du terrain, tantôt transformée en fournaise ardente sous les rayons inexorables du soleil africain, six pesants chariots encombrés de bagages et attelés de cinq à six cents hommes réduits à l'état de bêtes de somme ; assurer à grand renfort d'éloquence, de palabras interminables, de marchandages criards et décourageants, la vie quotidienne d'un personnel considérable ; réprimer par la douceur, par la persuasion ou par des procédés énergiques, la curiosité, la badauderie encombrante, l'enthousiasme effréné des innombrables indigènes rencontrés sur le trajet et barrant le chemin à la caravane extraordinaire ; enfin courir du matin au soir d'un équipage à l'autre, inspecter la route pour se rendre compte des réparations à y faire ou des améliorations à apporter, construire et jeter des ponts sur les rivières, établir des remblais sur les points ravinés, rendre en un mot l'accès plus facile sur la voie de communication existante ; enfin recruter, dans les districts tra-

versés, des indigènes de bonne volonté pour pourvoir au remplacement des malades et des déserteurs.

A Issanghila, l'expédition de transport s'arrêta pendant plusieurs jours qui furent employés par le lieutenant Valcke à étudier le problème fort compliqué d'amener par la voie fluviale le *Stanley* jusqu'à Manyanga.

Navigable entre Issanghila et Manyanga pour les vapeurs d'un tonnage peu considérable, le Congo présente, en amont de la grande île de Flamini,



LE LIEUTENANT VALCKE.

une succession de rapides dangereux. Valcke, admettant néanmoins la possibilité de les traverser, lança le 20 octobre, dans les eaux d'Issanghila-Station, le steamer *Stanley* remonté, équipé et paré. La plus grande partie des natifs recrutés pour le transport depuis Vivi furent payés généreusement et congédiés par lui; il garda seulement les hommes que nécessitait la manœuvre du bâtiment.

La première journée de navigation se passa sans incident. On se contenta pour franchir les rapides de Kilolo, de recourir à des pressions plus fortes

que celles employées pour la marche ordinaire du bateau : les obstacles du courant fluvial purent être surmontés avec une facilité relative.

Le deuxième jour des résistances plus sérieuses furent rencontrées près de l'île de Flamini. Il fallut racoler sur la rive gauche de nombreux indigènes et les atteler à des cordages de rotang reliés à l'embarcation, pour la hisser en quelque sorte au-dessus des blocs de granit formant les rapides.

Un peu plus loin, le fleuve opposait à la puissante machine du *Stanley* et aux bras des remorqueurs une barrière infranchissable : les cataractes de Tchoumbi.

Après deux heures d'efforts soutenus, on était parvenu à doubler sans dommage pour le steamer la première de ces cataractes, lorsque l'un des cordages de rotang sur lesquels tiraient et se courbaient une trentaine de natifs se brisa. Le *Stanley* n'étant plus soutenu tomba dans un abîme d'eaux mugissantes qui inondaient de leurs gerbes d'embrun des rochers à pic. L'arrière du bateau toucha violemment sur un de ces écueils, et la roue motrice subit une assez grave avarie.

Le troisième jour fut tout entier consacré à la réparation des dégâts. Le bâtiment ayant été allégé autant que faire se pouvait, on tenta une seconde fois, dans la journée du 23, de forcer le passage des cataractes de Tchoumbi.

Toutes les tentatives échouèrent; on dut rebrousser chemin.

Devant cet échec Valcke, qui manquait de personnel, résolut tout d'abord d'attendre la crue du fleuve pour faire de nouveaux efforts.

La passe la moins périlleuse de ce rapide côtoie la rive sud. Lorsque les eaux sont basses, ce détroit, bien que hérissé de rochers, est praticable par les embarcations d'un tirant d'eau insignifiant; mais pour qu'un bateau de l'importance du *Stanley* puisse s'y engager, le niveau de la nappe liquide doit s'élever de plusieurs pieds.

Interrogés par Valcke sur l'époque périodique de la crue du Congo devant Tchoumbi, les natifs furent unanimes à répondre que ce phénomène n'avait lieu qu'au mois de janvier de chaque année. Ces renseignements modifièrent les déterminations du lieutenant. Il trouvait, non sans raison, qu'attendre pendant trois mois, les bras croisés devant une embarcation en détresse, le bon vouloir d'un fleuve, dépassait toutes les bornes de la patience humaine. Il se mit donc en devoir de visiter les villages du district de Tchoumbi et de la région voisine afin d'y recruter des aides en nombre suffisant pour composer les attelages des six chariots du *Stanley*, et pour défricher au pied des falaises à croupe arrondie qui bordent au sud le lit accidenté du Congo un chemin accessible à ces multiples équipages.

Cette écrasante entreprise, devant laquelle eût reculé plus d'un explorateur, fut en peu de jours menée à bonne fin par le vaillant officier, qui parvint à enrôler environ huit cents hommes de couleur. Le *Stanley* put être amené à terre, devant le petit village de Tchoumbi, où l'on procéda à la disjonction des sections et à la formation des chariots.

A la fin d'octobre, l'expédition s'arrêtait à Loukoungou (rive gauche) où ne tardait pas à la venir rejoindre un jeune officier de l'armée belge, le sous-lieutenant Lemarinel, de l'arme du génie, adjoint en qualité de second au lieutenant Valcke.

Le nouvel arrivant apportait, malgré son extérieur d'une apparence peu vigoureuse, un précieux concours à l'entreprise hardie dirigée par son infatigable compatriote. Lemarinel déployait de son côté un zèle et une activité prodigieuses; il prenait alternativement en main les outils du mineur, du charpentier, du pontonnier et du cantonnier et se réservait la part la plus pénible dans ce véritable travail d'Hercule.

Plus favorisé par le sort que le courageux lieutenant Valcke qui, rappelé par ses supérieurs pour des raisons de santé, remit non sans regret son commandement au baron Von Nimpch, officier autrichien du régiment « Léopold II », alors que l'expédition du *Stanley* continuait avec succès sa marche devant les chutes de l'Inkissi, Lemarinel devait plus tard assister au lancement de ce bateau modèle sur les eaux du Pool.

Ce magnifique résultat assurait la liberté de la navigation sur un parcours de mille sept cents kilomètres, et désormais le vaisseau amiral de la flottille du haut Congo pouvait communiquer régulièrement avec les stations du centre de l'Afrique.

Si le nom de Stanley est indissolublement lié à l'histoire du parcours du haut Congo, il faut reconnaître que l'illustre explorateur anglais a été secondé par de hardis voyageurs européens, et qu'un officier belge, le capitaine Hanssens, a su conquérir une glorieuse place parmi eux.

Ce brillant officier, que nous avons laissé, au commencement de ce chapitre, à Manyanga-Nord, en compagnie du docteur Nilis, ne cachait pas à son ami combien il regrettait d'avoir trop vite renoncé à entreprendre une nouvelle campagne dans l'Afrique centrale,

« Ma santé est excellente, n'est-ce pas, cher docteur? disait Hanssens en lui serrant la main. Je suis maintenant fort bien acclimaté et peut-être ai-je tort d'aller affronter en plein hiver le ciel brumeux de la Belgique. Je ressens, il est vrai, une grande lassitude, mais cet abattement physique, je l'attribue à mes préoccupations morales du moment. Mon cœur et ma rai-

son se combattent depuis huit jours : le cœur me crie : Retourne en Belgique ! la raison me conseille de ne pas quitter l'Afrique. »

Arrivé à Vivi le 14 décembre, Hanssens hésitait à aller prendre à Banana la malle portugaise qui partait pour l'Europe le 17, lorsque, cédant aux pressantes instances du colonel sir Francis de Winton, il consentit à retirer sa démission de chef de la division du haut Congo et à passer quelque temps encore en Afrique.

Dix jours après, au moment où Hanssens, présumant trop de ses forces et dévoué à l'œuvre qu'il servait avec une énergie sans égale, s'apprêtait à partir de Vivi pour Léopoldville, le même jour de Noël, un terrible accès de fièvre bilieuse le clouait sur son lit.

Le docteur Leslie, chef du service sanitaire de la station, s'installa au chevet de l'illustre malade, et durant trois jours et trois nuits il le veilla avec la plus grande sollicitude.

Le 28 décembre, une violente hématurie venait compliquer les accès de la fièvre bilieuse.

« Adieu les rêves ! adieu à tous et à tout... murmura faiblement Hanssens,... Je connais le mal qui me tue : c'est le fléau qui a emporté Courtois. »

Une heure après, sans avoir pu exprimer un regret, l'héroïque soldat rendait le dernier soupir entre les bras du docteur Leslie et de son chef, le colonel sir Francis de Winton. Il succombait loin des siens et de sa chère Belgique, sur ce sol africain qu'il s'était refusé à quitter, auquel il prodiguait depuis trente-deux mois tous ses enthousiasmes, tout son zèle, toute son énergie.

Cette fin si rapide, si inattendue, impressionna profondément les agents de l'Association internationale et les populations indigènes qui avaient appris à connaître et à respecter l'intrépide Boula Matari II. Elle enlevait à l'œuvre du roi des Belges un de ses champions les plus distingués ; elle plongeait dans un inconsolable deuil une famille, des amis et des frères d'armes qui s'apprêtaient à fêter le retour dans ses foyers d'un fils, d'un frère, d'un ami, d'un collègue couvert de lauriers ; elle brisait une carrière pleine des perspectives les plus brillantes.

De tant d'espérances, il ne reste plus, hélas ! qu'une modeste tombe creusée près de la station de Vivi, sur le versant d'une colline, et ombragée par un grand sycomore.

Ce mausolée en pierres redira aux voyageurs européens de l'avenir le nom du grand pionnier, nom inséparable désormais de la fondation de l'État libre du Congo.

Lorsqu'un homme de la valeur de Hanssens disparaît, c'est une perte irréparable pour la patrie qu'il a honorée, c'est un deuil national.

Depuis le 28 décembre 1884, les fleurs et les couronnes venues de tous les points du vieux et du nouveau monde se succèdent de mois en mois sur l'humble et rayonnant tombeau. La famille du grand mort inoubliable, l'Association internationale, l'armée belge, les officiers du 11me régiment de ligne, aux cadres duquel appartenait le vaillant capitaine, les sociétés savantes et philanthropiques de la Belgique et de divers pays de l'Europe ont envoyé et envoient à Vivi ces sincères témoignages de leurs regrets et de leur sympathie.

Au milieu de ces regrets unanimes et mérités, les hommes de cœur en éprouvent un autre auquel nous nous associons et que nous devons formuler ici.

Si l'on jette les yeux sur les cartes modernes de l'Afrique, on y rencontre les appellations de Stanley-Pool, Stanley-Falls. Certes personne ne songe à blâmer l'emploi réitéré du nom de l'intrépide explorateur anglais pour baptiser les accidents les plus remarquables du cours du grand fleuve qu'il a remonté jusqu'à son origine. Personne non plus ne s'élèvera contre les noms de Léopoldville, de Stéphanieville, de Baudouinville, de Philippeville, qui rediront aux siècles futurs la part prise par la famille royale belge à l'œuvre de la civilisation africaine. Applaudis aussi sont les noms de Strauchville, de Grantville qui rappellent dans le Kwilou ceux du président et d'un agent supérieur de l'Association.

Pourquoi, ici commence le regret, pourquoi ne retrouve-t-on point sur cette carte de l'Afrique centrale un village, une station, une île, une baie, une rivière, une colline, un accident de terrain, un point quelconque enfin qui porte le nom du capitaine Hanssens à qui l'Association doit plus d'une concession de terrain, plus d'une fondation de station dans cette zone hier encore inconnue?

Les Anglais, les Français, les Portugais, les Espagnols, les Italiens, les Hollandais, les Russes, les Suédois, les Américains, les peuples en un mot qui comptent des navigateurs, des explorateurs, des découvreurs, des voyages illustres, ont inscrit les noms de tous ces illustres aventuriers non seulement dans leurs annales nationales, sur les monuments, aux angles des rues de leurs grandes cités, mais encore sur les feuilles de marine, sur les cartes géographiques.

Cet exemple, n'en doutons pas, sera suivi par la Belgique. Ce généreux pays. lui aussi a la mémoire du cœur. Le nom de Hanssens ne restera pas confié à une simple pierre funéraire à Vivi. La Belgique lui réserve

d'autres échos et une notoriété digne d'elle, car elle aussi a des cités, des rues, des places publiques, des atlas géographiques, des annales.

Elle se souvient. Attendons. Elle saura faire grand et bien.

Ce dernier mois de l'année 1884, déjà si lugubre, ne devait point s'écouler sans porter un autre coup à l'Association internationale et à la nation belge.

Le message qui apprenait à Bruxelles la luctueuse nouvelle que nous venons d'enregistrer, annonçait encore le décès de Léon Stevart, ce jeune voyageur belge présent à Léopoldville lors du départ de l'expédition Casman.

Notre pauvre compatriote, que sa mauvaise santé forçait de renoncer au voyage des Falls, avait quitté cette station dès les premiers jours de décembre, pour se rendre au sanitarium de Boma, où il arrivait dans un état déplorable, après vingt jours de marche ou de navigation, pendant lesquels les privations, les fatigues et les souffrances ne lui avaient point fait défaut.

Malgré les soins du docteur Allard et de son adjoint Émile Van den Heuvel, Stevart était emporté par la maladie qui le minait depuis son arrivée au Congo. L'infortuné jeune homme succombait à la peine, avant d'avoir pu recueillir le moindre fruit de son ardent dévouement.

Léon Stevart s'était en effet empressé de saisir au passage toutes les occasions de se rendre utile à l'Association. Ennemi du repos, il avait, dissipant imprudemment ses forces, refusé de subir à Vivi une période d'acclimatation suffisante, et, bravant le soleil et les pluies des tropiques, il tenait à remplir, même souffrant, ses fonctions intérimaires d'agronome à Léopoldville-Station.

L'annonce simultanée de ces deux morts si rapides souleva de plus belle dans une certaine presse du pays un cri d'alarme et de compassion feinte contre le Minotaure africain qui dévorait les plus généreux enfants de la Belgique.

Et cependant, nous le répétons, quoique nous l'ayons déjà dit ici même, les grandes entreprises qui intéressent l'humanité ont eu et auront toujours leurs martyrs. Les peuples, aussi bien que les particuliers, doivent supporter ces coups inéluctables avec résignation et grandeur d'âme. Ces victimes du présent se sont généreusement dévouées et sont tombées sans se plaindre pour assurer le bonheur, la prosperité, la civilisation et l'avenir de centaines de millions de leurs semblables.

Plusieurs de ces journaux que nous ne voulons pas nommer, emportés par une pseudo-philanthropie, ne se sont pas contentés de leur cri de rage

demeure sans écho, ils ont dirigé des attaques furibondes contre la grande œuvre même de S. M. Léopold II et ont conclu à l'insalubrité de l'immense et fertile territoire qu'arrose le Congo.

Quoi que puissent écrire ces grands critiques humanitaires de cabinet, l'état sanitaire du Congo n'est pas de nature à décourager les émigrants; le territoire baigné par le fleuve dans sa partie basse est le plus malsain. C'est d'ailleurs partout et presque toujours aux bords des embouchures des grands fleuves que se développent les maladies contagieuses : le choléra, au delta du Gange; la fièvre jaune, à l'estuaire du Mississipi, par exemple.

Qui donc, parmi les gens sérieux et qui voient sans passion, qui donc affirmera jamais que les travaux entrepris sur les bords du Congo, tels que fondation de stations, défrichements de sol, percements de routes à travers des forêts vierges ou des contrées marécageuses, n'engendrent aucune maladie et ne coûtent la vie d'aucun travailleur? Doit-on, devant l'inéluctable perspective de la perte de quelques-uns, sacrifier les incalculables intérêts de plusieurs mondes? Doit-on rétrograder? Doit-on abandonner l'œuvre de régénération morale et physique des noirs de l'Afrique centrale? Doit-on formuler de gaieté de cœur l'impossibilité de livrer à l'exploitation des peuples producteurs le territoire africain si étendu, si riche et si fertile?

Personne n'oserait donner de pareils conseils, encore moins les soutenir. Si le climat de la zone intertropicale africaine est fatal à certaines constitutions européennes; si les températures excessives sont de prime abord difficilement supportées par le blanc; si les miasmes paludéens, d'où résultent les fièvres malignes, la dysenterie, l'anémie, sont les écueils de l'acclimatement, la pratique de certaines grandes lois hygiéniques aidera les pionniers et les émigrants à en conjurer, à en combattre les dangers. Ces lois, ces indications salutaires, ces moyens préservateurs, ce sont les explorateurs eux-mêmes, ce sont ceux qui ont parcouru ou qui parcourent à l'heure où ces lignes paraîtront l'Afrique dans ses divers sens, qui vont nous les fournir.

Le docteur Von Danckelmann, qui a séjourné pendant deux ans à Vivi comme agent de l'Association internationale, a consigné dans son journal les observations météorologiques suivantes :

« La température moyenne de l'année est à Vivi de 24° 6. (centigrade). Les températures supérieures à 35° sont rares dans l'Afrique tropicale; la chaleur moyenne est semblable à celle que l'on ressent en Allemagne par une chaude journée d'été, sauf que dans cette dernière contrée les nuits

sont toujours assez fraîches, tandis qu'en Afrique la température nocturne ne descend pas au-dessous de 25°. Des températures de 40° et plus, comme on en observe dans le nord de l'Inde, aux États-Unis, dans la mer Rouge et à l'intérieur de l'Australie, sont aussi extraordinaires dans l'Afrique équatoriale que dans l'Europe centrale. »

Voici, d'après le docteur Nilis, des renseignements climatologiques concernant la partie la moins salubre du Congo : de Vivi à Léopoldville.

« Deux saisons, l'une pluvieuse, l'autre sèche, y divisent l'année climatérique. La grande période sèche ou cacimba, commence vers la mi-mai et finit vers la mi-octobre. Elle est suivie par une période pluvieuse que traverse, du 20 décembre au 1er février, une saison sèche secondaire.

« La saison sèche est la plus favorable à l'acclimatement des Européens, et il serait désirable que l'époque de l'arrivée des douveaux agents de l'Association coïncida avec les débuts de cette période clémente. On a peu de chance d'échapper à la fièvre, à la dysenterie, à l'hépatite, en un mot aux maladies endémiques, en stationnant à l'époque de la saison pluvieuse à Vivi, ou même sur le littoral, avant de pénétrer vers l'intérieur.

« Le fleuve, dont les bords sont très marécageux entre Vivi et Léopoldville, est encaissé entre deux chaînes montagneuses, qui retiennent les miasmes pestilentiels; il en résulte que les stations d'Issanghila et de Manyanga sont de véritables nécropoles.

« Sur le haut Congo, les stations sont au contraire très salubres; l'Association n'a eu à déplorer la perte d'aucun de ses agents stationnés.

« Il est certaines mesures hygiéniques recommandables aux voyageurs dans l'Afrique centrale, concernant le vêtement, l'alimentation et le logement.

« Les effets de laine et de flanelle doivent être adoptés; on doit, quelque soit la chaleur, éviter de se vêtir de toile ou d'étoffes légères, et avoir soin de ne jamais s'exposer tête nue aux rayons du soleil; les insolations ne pardonnent guère sous les tropiques.

« Une nourriture saine et bien dirigée, l'usage modéré du vin permettent de faire face aux effets débilitants du climat.

« Quand au logement, les Européens doivent suivre de point en point les précautions indiquées par le docteur Fischer, explorateur africain, relativement à la construction d'une maison d'habitation en Afrique centrale.

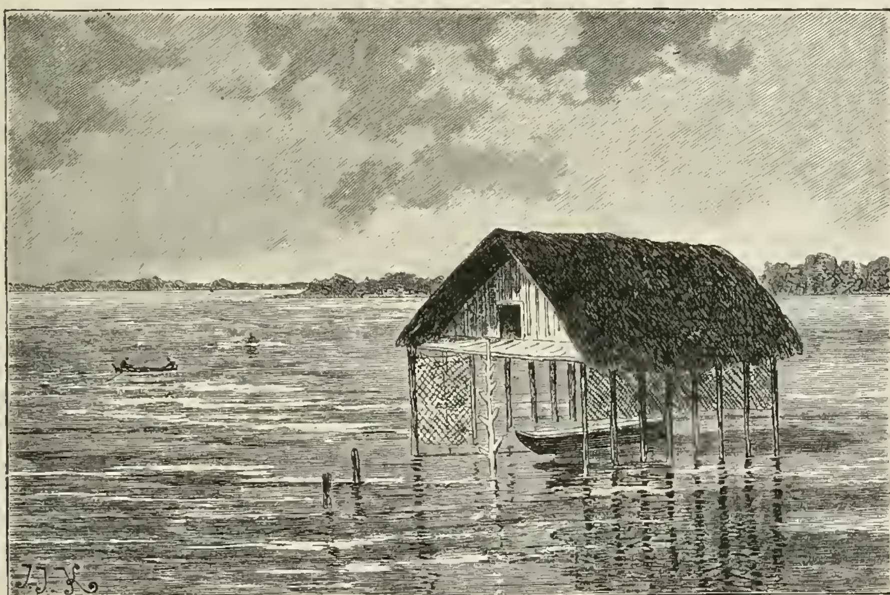
« Il faut avant tout, dit M. Fischer, prendre garde à l'emplacement sur lequel on élève sa maison, sa hutte, ou sur lequel on ne dresse qu'une simple tente. En outre il ne faut pas lésiner, faire des économies aux dépens

d'une installation vraiment saine, car la première condition du maintien de la santé, c'est une habitation et surtout une chambre à coucher salubre.

« Le voyageur doit emporter avec lui une tente qui réponde aux exigences du voyage, dût-il engager quelques porteurs de plus. Cette tente doit être à toiture double, le toit supérieur, d'un tissus imperméable, devra dépasser de beaucoup les parois de la tente.

« Par un temps humide, il importe de dresser la tente sur un sol imperméable: par un temps clair, il faut l'exposer au soleil.

« A l'époque des pluies, on évitera de camper sous les arbres ou sous un



UNE HABITATION LACUSTRE.

feuillage épais: le campement au vent et à la pluie est plus salubre que dans les endroits où l'air se renouvelle difficilement. Dans la saison sèche, on peut au contraire dresser sa tente sous les arbres, si le sol est sec et qu'il ne s'y trouve pas d'insectes rongeurs; mais si l'on a le choix entre un terrain sans arbres et une forêt humide, il convient de choisir le premier. Il est préférable de stationner au grand soleil et sur le sable, qu'à l'air de la forêt.

« Durant le jour, entre 9 heuree du matin et 4 heures de l'après-midi, il est quelquefois impossible, en raison de la forte chaleur, de se tenir sous une pareille tente ; il faut alors faire élever une toiture d'herbe ou de feuil-

lage, reposant sur des perches; les indigènes et les Zanzibarites sont très experts a élever en peu de temps de pareils arbres. On peut dès lors être sûr que dans une semblable hutte aérienne, dressée sur un terrain sec, exposée au soleil tout le jour, et dans laquelle la température monte parfois jusqu'à 50°, on sera pendant la nuit. préservé de toute infection de germes fébrigènes.

« Les cabanes ou les maisons seront construites autant que possible dans un endroit ouvert exposé au soleil et aux vents, loin des grands arbres ombreux qui retiennent l'humidité et empêchent l'air de se renouveler. Il faut laisser agir le soleil des tropiques, dont la force est souverainement efficace pour sécher et par là même pour désinfecter; résultats très importants, surtout lorsque les habitations sont recouvertes de toits en paille.

« Dans une hutte d'argile, couverte de chaume, on peut obtenir une fraîcheur bienfaisante. si le toit est suffisamment élevé et qu'on laisse de côté un espace libre pour un courant d'air.

« Le plancher doit être formé d'une couche d'un demi-pied de cendre et d'argile pétris ensemble; les fenêtres ou les ouvertures seront pratiquées de telle sorte qu'elles puissent établir beaucoup de courants d'air.

« Les toits doivent avancer, comme des marquises, pour garantir le plus possible de l'humidité les murs des huttes. Enfin, pendant la saison pluvieuse, il faut protéger le côté du vent au moyen d'une paroi tissée d'herbe ou de feuilles de palmier, que l'on enlève lorsque le soleil reparaît. »

Ces citations pourraient être multipliées. mais il faut savoir se borner. Des indications de même nature ont déjà figuré, çà et là, au cours de ce livre : celles-ci les complètent.

Si elles ont été groupées à la fin d'un chapitre dont plusieurs pages pourraient être bordées de noir comme les lettres de deuil, c'est pour répondre à des déclamations regrettables et surtout pour calmer les transes que ces déclamations ont jetées au sein des familles qui comptent des parents parmi les courageux pionniers actuels de l'Afrique centrale. Que les mères éplorées se rassurent et qu'elles attendent patiemment leurs chers fils qui, plus heureux que Hanssens et Stevart, leur reviendront chargés de lauriers et de souvenirs, et fier d'avoir participé à l'œuvre africaine d'affranchissement et de civilisation!

Néanmoins, pas trop d'optimisme. Cette œuvre sera longue. Il y a, même au sein des nations civilisées des deux mondes, bien des ignorances, bien des appréhensions, bien des légendes, bien des croyances superstitieuses

à combattre et à dissiper. Que de fables ont été répandues sur le soleil torride, le climat meurtrier, les cannibales, les hôtes monstrueux des forêts vierges, les déserts stériles du continent noir!

Que d'efforts il faudra pour persuader aux colons, aux spéculateurs, que cette route transocéanique est sûre et accessible, pour convaincre l'industrie et le commerce des avantages et des bénéfices incalculables qui leur sont réservés dans ces districts lointains!

Pour hâter cet avenir encore éloigné de l'occupation des bords du Congo par des légions de laborieux colons, la Société internationale africaine a, dès la fin de 1884, réalisé en majeure partie les plans d'exploration, de découverte et de conquête pacifique tracés le 12 septembre 1876 par les membres de la conférence géographique que réunissait à Bruxelles, dans son palais et sous sa présidence, Léopold II, ce roi modèle. L'idée humanitaire et philanthropique due à l'initiative et à l'impulsion de ce généreux monarque et qui a tant impressionné vieux monde, n'est plus une utopie, comme quelques-uns se sont plu à le dire, et tombe à une réalisation presque complète.

L'immense région où le Nil et le Zambèze prennent leur source, que traverse un fleuve gigantesque, le Congo; qui, au nord, touche aux frontières du Soudan égyptien et aux montagnes bordant l'Ogoué; qui s'arrête; au sud, à la ligne de faîte septentrionale du bassin hydrographique du Zambèze, bref, l'immense territoire désigné sous le nom d'Afrique centrale est exploré dans ses parties les plus importantes, des routes y sont tracées et le long de ces voies nouvelles de communication s'élèvent cinquante stations hospitalières et scientifiques.

Une grande part d'honneur et de gloire revient à la nation belge dans l'accomplissement de cette œuvre colossale. Grâce à ses enfants, grâce à leur dévouement sans borne, grâce à leur courage, le drapeau bleu et or de l'Association internationale flotte sur les points les plus importants de l'Afrique centrale.

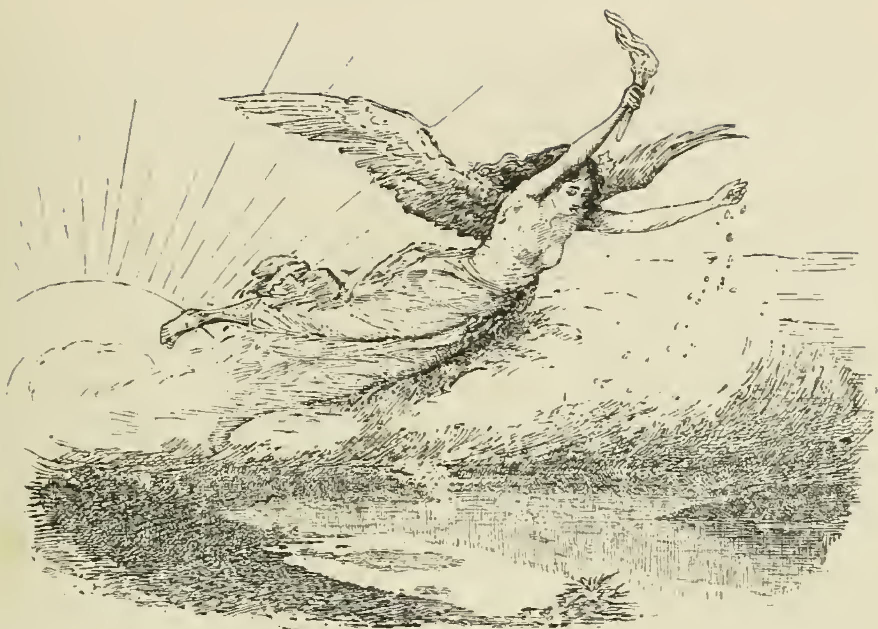
Devant ce pacifique drapeau promené tour à tour de Zanzibar au lac Tanganîka. de Banana aux Stanley-Falls, par des voyageurs intrépides qu'entraînaient et qu'enflammaient d'héroïques capitaines ayant nom Cambier et Hanssens, les hordes des traitants d'esclaves, Mirambo et ses égorgeurs, les flibustiers et les incendiaires d'Abed-ben-Selim, de Tippo-Tip, d'Ibaka, ont cessé leurs déprédations, leurs massacres, leurs incendies, au cœur même du continent noir. Cette noble bannière abrite et protége désormais sous ses plis des millions de nègres, incultes, grossiers, superstitieux, il est vrai, mais aspirant instinctivement aux bienfaits de la

civilisation, à la lumière, a l'instruction, a l'indépendance matérielle et morale.

Aussi, vers la fin de l'année 1884, le drapeau bleu et or de l'Association internationale africaine fut-il salué par les puissances de l'Europe et de l'Amérique à l'égal du pavillon d'une puissance amie, et à la plus grande partie de l'immense région sur laquelle il flotte les principaux gouvernements des nations civilisées ont donne le nom de .

« État libre du Congo ».





# CHAPITRE XXIV

La Conférence de Berlin. — Le prince de Bismarck. — Reconnaissance de l'État neutre et indépendant du Congo. — Les Chambres belges autorisant le Roi Léopold à accepter la souveraineté du nouvel État. — Les adresses des Communes. — Le Congo à l'Exposition d'Anvers. — Massala. — Promesses pour l'avenir.

L'INÉBRANLABLE conviction, l'énergique volonté, l'inépuisable largesse dont fit preuve Sa Majesté Léopold II, pour impulsionner et soutenir l'entreprise la plus belle du dix-neuvième siècle, furent universellement admirées jusqu'aux confins des deux mondes.

Le « pas de géant », cette heureuse expression de M. Adolphe Burdo, commencé le 12 septembre 1876, s'achevait en novembre 1884. Huit années avaient suffi pour conquérir sans effusion de sang et pour gagner à la cause

sacrée de la civilisation un territoire de plus de deux mille kilomètres qui va du Zambèze au lac Tanganîka et de Banana aux Falls, où le Congo coule étonné au pied de quarante-trois villes naissantes et emporte sur sa croupe frémissante et domptée une flottille de bateaux à vapeur dont le nombre va toujours croissant.

Les incessants efforts de Cambier, de Roger, de Van den Heuvel, de Valcke, de Nilis, de Van Gele, de Coquilhat et de cent autres non moins intrépides dont nous ne pourrions donner ici que la sèche nomenclature ; et ce long et douloureux nécrologe qu'ouvre Crespel et que clôt Stevart — puisse la liste funèbre ne plus se rouvrir de longtemps! — tous ces dévouements jusqu'au sacrifice de la vie, tous ces martyres, ne sont point demeurés stériles, car on leur doit la révélation du « mystérieux continent »; le voile qui l'enveloppait de toutes parts est en partie soulevé et le monde civilisé contemple avec une grave émotion l'aube naissante qui éclaire cette contrée hier si ténébreuse.

Le peuple des États-Unis a salué le premier cette aurore. En 1878, le sénateur Sanford, dans un discours qui a produit une grande sensation, a fait ressortir en termes émus le but tout humanitaire de l'œuvre de Léopold II et a appelé sur elle l'attention de son gouvernement.

Ces paroles furent entendues et le Sénat de la grande République américaine, reconnaissant d'une voix unanime la souveraineté de la Société fondée à Bruxelles, proclama la neutralisation du territoire sur lequel flottait le drapeau de l'Association.

L'Europe de son côté ne demeura pas inactive. Le prince de Bismarck, grand chancelier de l'empire d'Allemagne, provoqua la réunion à Berlin d'une conférence internationale pour régler équitablement en faveur des nations civilisées les conditions et l'accès de ce vaste marché ouvert en Afrique par une poignée d'hommes désintéressés, au commerce de tous les peuples.

C'est le 15 novembre 1884 que cette conférence, spécialement dénommée « Conférence de Berlin », se réunit au palais du ministre des affaires étrangères d'Allemagne, sous la présidence du prince de Bismarck.

Voici l'exorde de l'acte général de cet important aréopage :

« Au nom du Dieu tout puissant, Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse, Sa Majesté l'empereur d'Autriche, roi de Bohême, etc.,... et roi apostolique de Hongrie, Sa Majesté le roi des Belges, Sa Majesté le roi de Danemark, Sa Majesté le roi d'Espagne, le président des États-Unis d'Amérique, le président de la République française, Sa Majesté la reine du royaume-uni de la Grande Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes,

Sa Majesté le roi d'Italie, Sa Majesté le roi des Pays-Bas, grand-duc du Luxembourg, etc., Sa Majesté le roi du Portugal et des Algarves, etc. etc., Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, Sa Majesté le roi de Suède et de Norwège, etc. etc., Sa Majesté l'empereur des Ottomans,

« Voulant régler dans un esprit de bonne entente mutuelle les conditions les plus favorables au développement du commerce et de la civilisation dans certaines régions de l'Afrique et assurer à tous les peuples les avantages de la libre navigation sur les deux principaux fleuves africains qui se déversent dans l'Océan Atlantique; désireux, d'autre part, de prévenir les malentendus et les contestations que pourraient soulever à l'avenir les prises de possession nouvelles sur les côtes de l'Afrique, et préoccupés en même temps d'accroître le bien-être moral et matériel des populations indigènes, ont résolu, sur l'invitation qui leur a été adressée par le gouvernement impérial d'Allemagne, d'accord avec le gouvernement de la République française, de réunir à cette fin une conférence à Berlin, et ont désigné leurs plénipotentiaires... »

Suivent les noms des représentants des puissances participantes, parmi lesquels nous retrouvons les illustrations diplomatiques contemporaines : le prince de Bismarck et le comte de Hatzfeld pour l'Allemagne; le comte de Benomar pour l'Espagne; le baron Alphonse de Courcel pour la France, sir Edward Baldwin Malet pour l'Angleterre; le comte Édouard de Launay pour l'Italie; le marquis de Penafiel pour le Portugal; le comte Kapnist pour la Russie; le baron de Bildt pour la Suède et la Norwège; MM. Kasson et Sanford pour les État-Unis.

La Belgique y était représentée par M. le comte Van der Straeten-Ponthoz, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près S. M. l'empereur d'Allemagne, et par M. le baron Lambermont, aujourd'hui ministre d'État, alors ministre plénipotentiaire et secrétaire général au ministère des affaires étrangères.

En outre, M. Émile Banning, directeur général au même département, l'un des secrétaires de la conférence géographique de Bruxelles en 1876, assistait les délégués en qualité de conseiller technique; MM. le comte de Lalaing et le baron Goffinet, attachés au cabinet du Roi, remplissaient les fonctions de secrétaires de la mission.

Parmi les conseillers techniques et les experts on remarquait surtout l'ex-agent supérieur de l'Association africaine, l'illustre Stanley, dont le concours avait été sollicité par la Conférence, et qui reçut de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, du prince de Bismarck, et des plénipotentiaires

internationaux des témoignages honorables de bienveillance et de sympathie.

Rappelons également que le rapport qui a servi de base à la discussion des conférenciers, fut l'œuvre de l'un des délégués belges : M. le baron Lambermont, qui fit voir, dans l'accomplissement de cette mission délicate, que la Belgique possède en lui, un citoyen d'un rare mérite, un diplomate des plus distingués, qui la représente dignement à l'extérieur.

Si, à notre grand regret, nous ne pouvons nous faire ici l'historiographe minutieux des séances des conférenciers, des conseillers techniques et des experts, en revanche le lecteur trouvera plus loin, sous forme d'Appendice, la « Déclaration relative à la liberté du commerce dans le bassin du Congo. »

Cet acte général de la Conférence de Berlin réglemente l'État neutre et indépendant du Congo ; aussi l'avons-nous reproduit en entier à la fin de l'ouvrage, nous gardant bien de mutiler cet important document par la plus petite analyse, par le moindre commentaire.

Le 23 février 1885 eut lieu l'avant-dernière séance de la Conférence de Berlin ; elle fournit aux délégués des puissances l'occasion de manifester leur admiration et la sympathie de leurs gouvernements respectifs pour l'œuvre du Roi des Belges, et de formuler leurs vœux pour le succès complet de cette œuvre généreuse.

Avant d'arborder l'ordre du jour de cette séance, M. Busch, représentant de l'Allemagne, lut à l'assemblée qu'il présidait en l'absence de M. de Bismarck la lettre suivante, adressée à S. A. S. le prince président de la Conférence, par le colonel Strauch, président de l'Association internationale du Congo :

« Prince,

« L'Association internationale du Congo a successivement conclu avec les puissances représentées à la Conférence de Berlin (moins une : la Belgique) des traités qui, parmi leurs clauses, contiennent une disposition reconnaissant son pavillon comme celui d'un État ou d'un gouvernement ami. Les négociations engagées avec la dernière puissance aboutiront, tout permet de l'espérer, à une prochaine et favorable issue.

« Je me conforme aux intentions de S. M. le roi des Belges, agissant en qualité de fondateur de cette Association, en portant ce fait à la connais-de Votre Altesse Sérénissime.

« La réunion et les délibérations de l'éminente assemblée qui siège à Berlin sous votre haute présidence ont essentiellement contribué à hâter cet heureux résultat. La Conférence à laquelle j'ai le devoir de rendre

hommage, voudra bien, j'ose l'espérer, considérer l'avènement d'un pouvoir qui me donne la mission exclusive d'introduire la civilisation et le commerce au centre de l'Afrique, comme un gage de plus des fruits que doivent produire ses importants travaux. »

Après cette communication, les délégués de toutes les puissances ont pris tour à tour la parole, pour rendre hommage à l'auguste promoteur de l'œuvre de l'Afrique centrale.

Voici les paroles prononcées par le baron de Courcel, ambassadeur de la république française, délégué à la Conférence de Berlin.

« En qualité de représentant d'une puissance dont les possessions sont limitrophes de celles de l'État libre du Congo, je prends acte avec satisfaction de la démarche par laquelle cette Association nous notifie son entrée dans la vie internationale. J'émets au nom de mon gouvernement le vœu que l'État du Congo, territorialement constitué aujourd'hui dans des limites précises, arrive bientôt à pourvoir d'une organisation gouvernementale régulière le vaste domaine qu'il est appelé à faire fructifier. Ses voisins seront les premiers à applaudir à ses progrès, car ils seront également les premiers à profiter du développement de sa prospérité et de toutes les garanties d'ordre, de sécurité et de bonne administration dont il entreprend de doter le centre de l'Afrique.

« Le nouvel État doit sa naissance aux aspirations généreuses, à l'initiative éclairée d'un prince entouré du respect de l'Europe. Il a été voué dès son berceau, à la pratique de toutes les libertés. Assuré du bon vouloir unanime des puissances qui se trouvent ici représentées, souhaitons-lui de remplir les destinées qui lui sont soumises sous la sage direction de son auguste fondateur, dont l'influence modératrice sera le plus précieux gage de son avenir. »

Sir Edward Baldwin Malet, s'est exprimé de son côté, comme suit :

« La part que le gouvernement de la reine Victoria a prise dans la reconnaissance du drapeau de l'Association comme celui d'un gouvernement ami, m'autorise à exprimer la satisfaction avec laquelle nous envisageons la constitution de ce nouvel État, due à l'initiative de S. M. le roi des Belges.

« Pendant de longues années, le roi Léopold II, dominé par une idée purement philanthropique, n'a rien épargné, ni efforts personnels, ni sacrifices pécuniaires de ce qui pouvait contribuer à la réalisation de son but.

« Cependant le monde, en général, regardait ces efforts d'un œil presque indifférent. Par ci, par là, Sa Majesté soulevait la sympathie, mais c'était

en quelque sorte plutôt de la sympathie de condoléance que celle de l'encouragement. On croyait que l'entreprise était au-dessus de ses forces, qu'elle était trop grande pour réussir. On voit maintenant que le Roi avait raison et que l'idée qu'il poursuivait n'était pas une utopie.

« Il l'a menée à bonne fin, non sans difficultés; mais ces difficultés mêmes ont rendu le succès d'autant plus éclatant. En rendant à Sa Majesté cet hommage de reconnaître tous les obstacles qu'Elle a surmontés, nous saluons l'État nouveau-né, avec la plus grande cordialité et nous exprimons un désir sincère de le voir fleurir et croître sous son égide. »

A la séance de clôture de la conférence, le 26 février, M. le prince de Bismarck, présidant, a chaleureusement remercié les plénipotentiaires et rappelé les grands mérites du roi Léopold II, à qui doit revenir incontestablement le titre de premier souverain de l'État libre du Congo.

La conférence de Berlin les délégués de quatorze puissances avaient donc, à cette date, limité conventionnellement et reconnu l'État neutre et indépendant du Congo.

Cet État devait dès lors songer à se constituer. La troisième phase de l'œuvre africaine du roi des Belges commençait.

La Belgique ne pouvait rester indifférente aux vœux des représentants des puissances désireuses de voir le sceptre de l'État nouveau confié aux mains de S. M. Léopold II. Mais, l'article 62 de la Constitution belge dit :

« Le Roi ne peut-être en même temps chef d'un autre État sans l'assentiment des deux Chambres. Aucune des deux Chambres ne peut délibérer sur cet objet, si deux tiers au moins des membres qui la composent ne sont présents, et la résolution n'est adoptée qu'autant qu'elle réunit au moins les deux tiers des suffrages. »

Une situation absolument neuve, un événement sans précédent dans l'histoire d'un État constitutionnel, allait donc surgir par le seul fait de l'adhésion de S. M. Léopold II aux vœux des puissances signataires de la conférence de Berlin.

La Belgique, à tort ou a raison, n'a jamais voulu de colonies. Pousserait-elle la crainte des charges coloniales jusqu'à refuser une alliance, presque platonique, avec une immense colonie libre, qui sans lui imposer aucune charge, aucune responsabilité, lui offrirait de vastes et lucratifs débouchés, d'incalculables avantages économiques? Quel accueil feraitelle à la demande de son roi, jaloux de conserver la gestion souveraine d'un État qu'il avait fondé, en consacrant une partie importante de sa fortune privée à missionner des expéditions de découvertes et de conquêtes

pacifiques, auxquelles avaient participé des officiers, des savants, des citoyens de tous les pays ?

La réponse à ces questions ne se fit pas longtemps attendre.

Dans la séance de la Chambre des représentants du 21 avril 1885, M. Beernaert, ministre des finances, agissant comme président du conseil, donna lecture de la communication suivante, adressée par le roi Léopold II à son conseil des ministres :

« Bruxelles, le 16 avril 1885.

« Messieurs,

« L'œuvre créée en Afrique par l'Association internationale du Congo a pris un grand développement. Un nouvel État se trouve fondé, ses limites son déterminées et son pavillon est reconnu par presque toutes les puissances.

« Il reste à organiser sur les bords du Congo le gouvernement et l'administration.

« Les plénipotentiaires des nations représentées à la Conférence de Berlin se sont montrés favorables à l'œuvre entreprise, et depuis, les deux Chambres législatives, les principales villes du pays et un grand nombre de corps et d'associations importantes m'ont exprimé à ce sujet les sentiments les plus sympathiques.

« En présence de ces encouragements, je ne puis reculer devant la poursuite et l'achèvement d'une tâche à laquelle j'ai pris, en effet, une part importante, et puisque vous estimez comme moi, Messieurs, qu'elle peut-être utile au pays, je vous prie de demander aux Chambres législatives l'assentiment qu'il m'est nécessaire.

« Les termes de l'article 62 de la Constitution caractérisent par eux-mêmes la situation qu'il s'agirait d'établir:

« Roi des Belges, je serais en même temps le souverain d'un autre État.

« Cet État serait indépendant comme la Belgique, et il jouirait, comme elle des bienfaits de la neutralité.

« Il aurait à suffire à ses besoins, et l'expérience, comme l'exemple des colonies voisines, m'autorise à affirmer qu'il disposerait des ressources nécessaires.

« Sa défense et sa police reposeraient sur des forces africaines commandées par des volontaires européens.

« Il n'y aurait donc entre la Belgique et l'État nouveau-né qu'un lien personnel. J'ai la conviction que cette union serait avantageuse pour le pays, sans pouvoir lui imposer des charges en aucun cas.

« Si mes espérances se réalisent, je me trouverai suffisamment récompensé de mes efforts. Le bien de la Belgique, vous le savez, Messieurs, est le but de toute ma vie.....

« Léopold. »

A la suite de cette lettre royale, le gouvernement, par l'organe de M. Beernaert, président du conseil des ministres, demandait à la Chambre de ratifier le désir du Roi, et d'autoriser Léopold II a être le Souverain de l'État fondé en Afrique par l'Association internationale du Congo.

Pendant la discusion du projet de loi, une des illustrations politiques de la Belgique, un des derniers survivants du Congrès national, M. le chanoine de Haerne, vénérable vieillard de 83 ans, donnait la note virile du débat en disant qu'en 1885, comme en 1831, un peu d'inconnu ne le faisait pas hésiter, et qu'il retrouvait sa foi et son enthousiasme d'autrefois devant la grande œuvre du Congo.

Entraînée par l'élan du généreux octogénaire, la Chambre votait à l'unanimité, moins une voix et une abstention, le projet de loi ainsi conçu :

« La Chambre des représentants,

« Vu l'article 62 de la Constitution,

« Décide,

« Sa Majesté Léopold II, roi des Belges, est autorisé à être le chef de « l'État fondé en Afrique par l'Association internationale du Congo. »

« L'union entre la Belgique et le nouvel État du Congo sera exclusivement personnelle. »

Désormais deux États, neutres et indépendants, se tendent la main à travers l'océan Atlantique : l'un en Europe, la Belgique, où sont des hommes intelligents qu'enflamme tout ce qui est grand, où sont des travailleurs que le chômage attriste, des audacieux que tente la fortune, des philanthropes qu'anime l'amour de l'humanité ; l'autre en Afrique, le Congo, qui offre des millions d'hectares de terres fertiles à cultiver, de riches gisements de fer, de cuivre à exploiter, du travail pour les bras valides et inoccupés, des productions animales et végétales de tout genre, des millions de créatures humaines à éclairer, à régénérer, à relever par la civilisation.

Le vote de la Chambre des représentants a été approuvé aussi bien en Europe qu'en Amérique. Partout on reconnaît que l'avènement de S. M. Léopold II au trône de l'État du Congo assure pour le présent et l'avenir la transformation et l'assomption morale des peuplades du centre africain.

La prudence des jurisconsultes, la fermeté et l'expérience des fonction-

naires qui seront appelés par notre sage monarque à administrer les populations si diverses du nouvel État contribueront aussi à hâter ce mouvement de transformation, dont l'industrie et le commerce seront les premiers à profiter.

La Belgique restera, selon l'expression de S. M. Léopold II, le quartier général de cet admirable mouvement civilisateur, et Bruxelles ne cessera



UNE EXPÉDITION.

pas d'être la résidence du Roi, tout en étant le siège du gouvernement du royaume africain *avec l'assentiment unanime du pays*,

Nous soulignons avec intention ces cinq derniers mots, car toutes les cités flamandes et wallonnes, représentés par leurs collèges de bourgmestres et d'échevins, ont adressé au roi Léopold II, souverain de l'État du Congo, des témoignages de reconnaissance et d'admiration.

Parmi ces adresses, nous n'en citerons qu'une, celle vôtée à l'unanimité par le conseil communal de la ville d'Anvers :

« Sire,

« La reconnaissance de l'État indépendant du Congo par toutes les puis-

sances représentées à la conférence de Berlin, est l'un des faits les plus marquants de l'histoire diplomatique moderne.

« Digne couronnement des efforts de votre Majesté, elle consacre d'une manière définitive les succès de l'Association africaine que Votre Majesté a fondée et dont elle a dirigé et soutenu les travaux avec une persévérance qui ne s'est laissée rebuter par aucun obstacle, qui n'a reculé devant aucun sacrifice.

« Accueilli d'abord avec l'indifférence ou l'incrédulité qui s'attache trop souvent aux entreprises hardies, l'œuvre de Votre Majesté triomphe aujourd'hui, et il n'est plus personne qui ne rende justice à la haute prévoyance et aux généreux mobiles qui l'ont inspirée.



ACACIA GUMMIFERA.

« Un immense domaine colonial pacifiquement conquis, un des plus grands fleuves du monde donnant accès au centre du commerce africain, ouvert à la navigation, la civilisation apportée à des populations déshéritées; de vastes débouchés ouverts à l'activité industrielle et commerciale, et industrielle, ces précieuses conquêtes placées sous la sauvegarde du droit international, le nouvel État assuré de la sympathie et du bon vouloir des puissances, la liberté de conscience et la liberté du commerce proclamées comme base de son organisation gouvernementale, voilà certes des résultats qui commandent l'admiration et qui justifient les hommages unanimes dont la généreuse et sage initiative de Votre Majesté a été l'objet.

« Cette initiative, l'humanité tout entière est appelée à en recueillir les fruits: mais il nous appartient de le dire, c'est avant tout à la nation belge à faire fructifier les efforts patriotiques de son Roi et le dévouement des Belges, hommes de cœur qui ont donné leur vie pour l'accomplissement de cette grande œuvre.

« Les rives du Congo ouvertes au commerce et à l'industrie offrent un champ magnifique à l'intelligence et à l'activité nationales.

« La ville d'Anvers, qui s'honore d'avoir manifesté ses vives sympathies pour l'œuvre de la civilisation africaine, qui appécie hautement les avantages que le pays est appelé à en retirer au point de vue industriel et commercial, veut être aussi la première à offrir à Votre Majesté ses respec-



MASSALA ET SES COMPATRIOTES A L'EXPOSITION D'ANVERS.

tueuses félicitations pour le succès de son œuvre et l'hommage de sa profonde gratitude. »

Cette priorité de remerciements et de reconnaissance ambitionnée par notre grande cité maritime dans l'adresse qui précède revenait de droit à Anvers.

Anvers en effet est fort avantageusement situé pour le transit entre l'État du Congo et les nations du Nord de l'Europe; son port, l'un des plus



UNE FACTORERIE DU BAS CONGO

importants du monde, peut être facilement relié à celui de Banana par des services réguliers de steamers, et disputer à Liverpool le monopole de l'importation et de l'exportation sur le littoral occidental de l'Afrique.

Les négociants anversois, par leur concours actif et intelligent, vont faire entrer l'œuvre africaine dans une phase d'activité pratique. Ils savent que le territoire du haut Congo est très favorable à la culture des végétaux et des arbrisseaux dont les produits sont si recherchés en Europe : caféier, indigotier, cacaoyer, gommiers, arachides, palmiers à fruits et à graines oléagineuses, etc. Ils ne reculeront certainement pas devant des entreprises

de plantations destinées à étendre leur commerce maritime et à contre-balancer l'influence commerciale que les armateurs hollandais leur opposent depuis que les Indes néerlandaises sont devenues, sous l'impulsion progressive de nos voisins les Pays-Bas, des colonies riches et productives.

N'est-ce pas d'ailleurs un syndicat d'industriels et de commerçants anversois, qui, en conviant récemment les nations à une exposition universelle, a permis à l'État libre du Congo, d'entrer dans la vie active des peuples, de montrer, à côté des riches produits industriels mis en ligne par les deux mondes, des collections d'ethnographie et d'histoire naturelle, et d'offrir exhibition complète, de tous les articles d'exportation et d'importation en usage dans l'Afrique centrale?

Grâce à cette exposition universelle si bien organisée à Anvers en 1885, la nation belge a pu constater qu'il lui importe de prendre part au mouvement commercial qui entraîne toutes les nations vers le continent africain.

Les nombreux visiteurs de cette grande exhibition, ont pu voir à leur aise, et sans fatigue, quelques notables indigènes de l'État libre du Congo, parmi lesquels se trouvait une Majesté-noire, le roi Massala, cette ancienne connaissance de Stanley et de nos compatriotes.

Ces nègres du Congo n'étaient pas la moindre des attractions qu'offrait le palais d'Anvers, et chacun était avide d'écouter les descriptions enthousiastes de Massala, de contempler longuement les jeunes enfants de ce monarque africain, de suivre des yeux tous leurs mouvements, surtout lorsqu'ils se livraient aux exercices chorégraphiques de leur pays. Les cadeaux pleuvaient littéralement autour d'eux après chacun de ces exercices.

Aussi, en quittant la Belgique, pour retourner dans leur lointaine patrie, Massala et ses compagnons emportèrent-ils outre une véritable cargaison des présents offerts par leurs amis d'Europe un souvenir ineffaçable de l'hospitalité cordiale et généreuse des mundelés de la ville d'Anvers, de la ville de Bruxelles et du palais de Laeken.

A leur retour, les compagnons de Massala montreront ces présents, tout le long du chemin, de Banana aux Stanley-Falls; ils diront, dans leur langage imagé, la charité, la courtoisie, l'affabilité des bons blancs de la Belgique, les éblouissements qu'ils ont éprouvés en traversant les grandes villes, les villages et les campagnes du pays merveilleux où prospèrent les sujets blancs de leur nouveau « Grand Roi ».

Le nom et la munificence de S. M. Léopold II, la grandeur et les richesses

de la patrie belge, les bienfaits de la civilisation et du travail ne seront plus pour les populations du centre africain des mots insignifiants, des contes faits à plaisir.

Le Roi Léopold II, souverain du Congo, la nation belge, la civilisation, ont dès à présent sur la terre d'Afrique, parmi les noirs, des amis, des avocats, des apôtres, des conteurs à la parole ardente, à l'imagination féconde, qui, transmettant leurs récits d'une génération à l'autre, contribueront, eux aussi, d'une manière efficace, à l'achèvement d'une œuvre qui se place au premier rang des entreprises humaines.

Vers le milieu du siècle prochain, l'État neutre et indépendant du Congo aura sa place au banquet de la civilisation. Sur les emplacements des stations ouvertes par nos compatriotes, des villes somptueuses auront sur les bords du Congo leurs débarcadères, leurs docks, leurs hôpitaux, leurs écoles, leurs hôtels, leurs églises et leurs temples; les zones marécageuses



COIFFURES DU HAUT CONGO.

seront assainies, les savanes et les halliers défrichés, les forêts vierges exploitées, les champs plantés ou ensemencés; des routes, des chemins de fer, remplaceront les pistes des nègres; des flottilles de steamers parcourront en tout sens les eaux du grand fleuve et de ses affluents; des lignes télégraphiques et téléphoniques transmettront les dépêches de Banana à Zanzibar; la population noire, éclairée et laborieuse, fraternisera avec la population blanche.

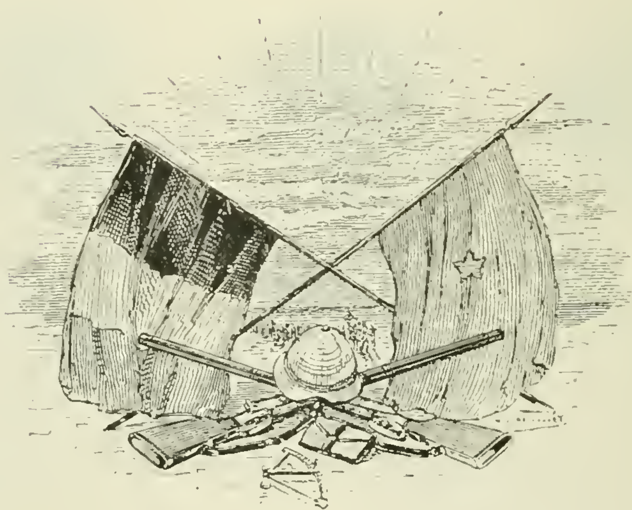
Et que ces lignes ne soient point taxées de rêve ou d'utopie. Cela doit être et cela sera, répondent tous les États civilisés, en deçà et au delà des mers.

Les enfants qui naissent à l'heure où paraîtra le troisième volume des *Belges dans l'Afrique centrale*, verront sur la place publique de l'une des cités africaines, à Vivi, à Léopoldville, à Iboko, aux Falls, n'importe, un imposant piédestal en granit que surmontera un bronze colossal, la statue de

Léopold II, roi des Belges et premier souverain du Congo.

Aux pieds du grand monarque le Lion de Belgique reposera dans une attitude fière et calme. De chaque côté du socle colossal, a droite et à gauche, deux autres statues rappelleront les deux immortels pionniers du Congo :

Henri Moreland Stanley,
Edmond Hanssens.



# ACTE GÉNÉRAL

de la

# CONFÉRENCE DE BERLIN

CHAPITRE I. — *Déclaration relative à la liberté du commerce dans le bassin du Congo, ses embouchures et pays circonvoisins, et dispositions connexes.*

Art. 1. — Le commerce de toutes les nations jouira d'une complète liberté.

1° Dans tous les territoires constituant le bassin du Congo et ses affluents. Ce bassin est limité par les crêtes des bassins contigus, à savoir : notamment les bassins du Niari, de l'Ogoué, du Schari et du Nil, au nord; par la ligne de faîte des affluents du lac Tanganika, à l'est; par les crêtes des bassins du Zambèze et de la Logé, au sud. Il embrasse en conséquence tous les territoires arrosés par le Congo et ses affluents y compris le lac Tanganika et ses tributaires orientaux.

2° Dans la zone maritime s'étendant sur l'océan Atlantique depuis le parallèle situé par 2° 30' de latitude sud jusqu'à l'embouchure de la Logé.

3° Dans la zone se prolongeant à l'est du bassin du Congo, jusqu'à l'océan Indien, depuis le cinquième degré de latitude nord jusqu'à l'embouchure du Zambèze au sud; de ce point la ligne de démarcation suivra le cours du Zambèze jusqu'à cinq milles en amont du confluent du Chiré, et continuera par cette ligne de faîte séparant les eaux qui coulent vers le lac Nyassa, des eaux tributaires du Zambèze, pour rejoindre enfin la ligne de partage des eaux du Zambèze et du Congo.

Art. 2. — Tous les pavillons, sans distinction de nationalité, auront libre accès à tout le littoral des territoires énumérés ci-dessus, aux rivières qui s'y déversent dans la mer, à toutes les eaux du Congo et de ses affluents, y compris les lacs, à tous les ports situés sur les bords de ces eaux, ainsi qu'à tous les canaux qui pourraient être creusés à l'avenir dans le but de relier entre eux les cours d'eau ou les lacs compris dans l'étendue des territoires décrits à l'article 1. Ils pourront entreprendre toute espèce de transports et exercer le cabotage fluvial et maritime ainsi que la batellerie sur le même pied que les nationaux.

Art. 3. — Les marchandises de toute provenance, importées dans ces territoires, sous quelque pavillon que ce soit, par la voie maritime ou fluviale ou par celle de terre, n'auront à acquitter d'autres taxes que celles qui pourraient être perçues comme une équitable compensation de dépenses utiles pour le commerce et qui, à ce titre, devront être également supportées par les nationaux et par les étrangers de toute nationalité. Tout traitement différentiel est interdit à l'égard des navires comme des marchandises.

Art. 4. — Les marchandises importées dans ces territoires resteront affranchies de droits d'entrée et de transit. Les puissances se réservent de décider, au terme d'une période de vingt années, si la franchise d'entrée sera ou non maintenue.

Art. 5. — Toute puissance qui exerce ou qui exercera des droits de souveraineté dans les territoires susvisés ne pourra y concéder ni monopole ni privilége d'aucune espèce en matière commerciale.

Les étrangers y jouiront indistinctement, pour la protection de leurs personnes et de leurs biens, pour l'acquisition et la transmission de leurs propriétés mobilières et immobilières, et pour l'exercice des professions, du même traitement et des mêmes droits que les nationaux.

Art. 6. — Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence dans les dits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs; elles protègeront et favoriseront, sans distinction de nationalités, ni de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables crées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation.

Les missionnaires, les savants, les explorateurs, leurs escortes, avoir et collecctions seront également l'objet d'une protection spéciale.

La liberté de conscience et la tolérance religieuse sont expressément garanties aux indigènes comme aux nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger des édifices religieux et d'organiser des missions appartenant à tous les cultes ne seront soumis à aucune restriction ni entrave.

Art. 7. — La convention de l'Union postale universelle révisée à Paris le 1er juin 1878, sera appliquée au bassin conventionnel du Congo.

Art. 8. — Dans toutes les parties du territoire visé par la présente déclaration où aucune puissance n'exercerait des droits de souveraineté ou de prote torat, la commission internationale de la navigation du Congo, instituée en vertu de l'article 17, sera chargée de surveiller l'application des principes proclamés et consacrés par cette déclaration.

CHAPITRE II. — *Déclaration concernant la traite des esclaves.*

Art. 9. — Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les puissances signataires, la traite des esclaves étant interdite et les opérations qui sur terre ou sur mer fournissent des esclaves à la traite devant être également considérées comme interdite, les puissances qui exercent ou exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves de quelque race que ce soit. Chacune des puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent.

CHAPITRE III. — *Déclaration relative à la neutralité des territoires compris dans le bassin conventionnel du Congo.*

Art. 10. — Afin de donner une garantie nouvelle de sécurité au commerce et à l'industrie et de favoriser, par le maintien de la paix le développement de la civilisation dans les contrées mentionnées à l'article 1, et placées sous le régime de la liberté commerciale, les hautes parties signataires du présent acte et celles qui y adhéreront par la suite s'engagent à respecter la neutralité des territoires ou parties de territoires dépendant des dites contrées, y compris les eaux territoriales, aussi longtemps que les puissances qui exercent ou qui exerceront des droits de souveraineté ou de protectorat sur ces territoires, usant de la faculté de se proclamer neutres, rempliront les devoirs que la neutralité comporte.

Art. 11. — Dans le cas où une puissance exerçant des droits de souveraineté ou de protectorat dans les contrées susdites serait impliquée dans une guerre, les hautes parties signataires du présent acte et celles qui y adhéreront plus tard s'engagent à prêter leurs bons offices pour que les territoires appartenant à cette puissance et compris dans la zone conventionnelle de la liberté

commerciale soient, du consentement commun de cette puissance et de l'autre ou des autres partie belligérantes, placés pour la durée de la guerre sous le régime de la neutralité et considérés comme appartenant à un État non belligérant; les parties belligérantes renonceraient dès lors à étendre les hostilités aux territoires ainsi neutralisés, aussi bien qu'à les faire servir de base à des opérations de guerre.

Art. 2. — Dans le cas où un dissentiment sérieux ayant pris naissance au sujet ou dans les limites des territoires mentionnés à l'article 1, et placés sous le régime de la liberté commerciale, viendrait à s'élever entre les puissances signataires du présent acte ou des puissances qui y adhéreraient par la suite, ces puissances s'engagent avant d'en appeler aux armes, à recourir à la médiation d'une ou de plusieurs puissances amies.

Pour le même cas, les mêmes puissances se réservent le recours facultatif à la procédure de l'arbitrage.

CHAPITRE IV. — *Acte de navigation du Congo.*

Art. 13. — La navigation du Congo, sans exception d'aucun des embranchements ni des issues de ce fleuve est et demeurera entièrement libre pour les navires marchands, en charge ou sur lest, de toutes les nations, tant pour le transport des marchandises que pour celui des voyageurs. Elle devra se conformer aux dispositions du présent acte de navigation et aux règlements à établir en exécution du même acte.

Dans l'exercice de cette navigation, les sujets et les pavillons de toutes les nations seront traités, sous tous les rapports, sur le pied d'une parfaite égalité, tant pour la navigation directe de la pleine mer vers les ports intérieurs du Congo, et *vice versa*, que pour le grand et petit cabotage ainsi que pour la batellerie sur le parcours de ce fleuve.

En conséquence, sur le parcours et aux embouchures du Congo, il ne sera fait aucune distinction entre les sujets des états riverains, et il ne sera concédé aucun privilège exclusif de navigation soit à des sociétés ou corporations quelconques, soit à des particuliers.

Ces dispositions sont reconnues par les puissances signataires comme faisant désormais partie du droit public international.

Art. 14. — La navigation du Congo ne pourra être assujettie à aucune entrave ni redevance qui ne seraient pas expressément stipulées dans le présent acte. Elle ne sera grévée d'aucune obligation d'échelle, d'étape, de dépôt, de rompre charge, ou de relâche forcée.

Dans toute l'étendue du Congo, les navires et les marchandises transitant sur le fleuve ne seront soumis à aucun droit de transit, quelle que soit leur provenance ou leur destination.

Il ne sera établi aucun péage maritime ni fluvial basé sur le seul fait de la navigation ni aucun droit sur les marchandises qui se trouvent à bord des navires. Pourront seuls être perçus des taxes ou des droits qui auront le caractère de rétribution pour services rendus à la navigation même, sàvoir :

1° Des taxes de port pour l'usage effectif de certains établissements locaux, tels que quais, magasins, etc., etc.

Le tarif de ces taxes sera calculé sur les dépenses de construction et d'entretien des dits établissements locaux, et l'application en aura lieu sans égard à la provenance des navires ni à leur cargaison ;

2° Des droits de pilotage sur les sections fluviales où il paraitrait nécessaire de créer des stations de pilotes brévetés.

Le tarif de ces droits sera fixe et proportionné au service rendu ;

3° Des droits destinés à couvrir les dépenses techniques et administratives, faites dans

l'intérêt général de la navigation, y compris les droits de phare, de fanal et de balisage.

Les droits de cette dernière catégorie seront basés sur le tonnage des navires tel qu'il résulte des papiers de bord et conformément aux règles adoptées sur le bas Danube.

Les tarifs d'après les taxes et les droits énumérés dans les trois paragraphes précédents seront perçus ne composeront aucun traitement différentiel et devront être officiellement publiés dans chaque port.

Les puissances se réservent d'examiner au bout d'une période de cinq ans, s'il y a lieu de réviser d'un commun accord, les tarifs ci-dessus mentionnés.

Art. 15. — Les affluents du Congo seront à tous égards soumis au même régime que le fleuve dont ils sont tributaires.

Le même régime sera appliqué aux fleuves et aux rivières ainsi qu'aux lacs et aux canaux des territoires déterminés part l'art. 1, §§ 2 et 3.

Toutefois, les attributions de la commission internationale du Congo ne s'étendront sur les dits fleuves, rivières, lacs et canaux, à moins de l'assentiment des États sous la souveraineté desquels ils sont placés. Il est bien entendu aussi que pour les territoires mentionnés dans l'article 1er § 3, le consentement des États souverains de qui ces territoires relèvent, demeure réservé.

Art. 16. — Les routes, les chemins de fer ou les canaux latéraux qui pourront être établis dans le but spécial de suppléer à l'innavigabilité ou aux imperfections de la voie fluviale sur certaines sections du parcours du Congo, de ses affluents et des autres cours d'eau qui leur sont assimilés par l'article 15, seront considérés en leur qualité de moyens de communication, comme des dépendances de ce fleuve, et seront également ouverts au trafic de toutes les nations.

De même que sur le fleuve, il ne pourra être perçu sur ces routes, ces chemins de fer et ces canaux que des péages calculés sur les dépenses de construction, d'entretien et d'administration, et sur les bénéfices dus aux entrepreneurs

Quant au taux de ces péages, les étrangers et les nationaux des territoires respectifs seront traités sur le pied d'une parfaite égalité.

Art. 17. — Il est institué une commission internationale chargée d'assurer l'exécution des dispositions du présent acte de navigation.

Les puissances signataires de cet acte, ainsi que celles qui y adhèreront postérieurement, pourront, en tous temps, se faire représenter par la dite commission, chacune par un délégué. Aucun délégué ne pourra disposer de plus d'une voix, même dans le cas où il représenterait plusieurs gouvernements.

Ce délégué sera directement désigné par son gouvernement.

Les traitements et les allocutions des agents et des employés de la Commission Internationale seront imputés sur le produit des droits perçus conformément à l'article 14.

Les chiffres des dits traitements et allocutions, ainsi que le nombre, le grade et les attributions des agents et des employés, seront inscrits dans le compte rendu qui sera adressé chaque année aux gouvernements représentés dans la Commission internationale.

Art. 18. — Les membres de la Commisson internationale, ainsi que les agents nommés par elle, sont investis du privilège de l'inviolabilité dans l'exercice de leurs fonctions. La même garantie s'étendra aux offices, aux bureaux et aux archives de la Commission.

Art. 19. — La Commission internationale de navigation du Congo se constituera aussitôt que cinq des puissances signataires du présent acte général auront nommé leurs délégués. En attendant la constitution de la Commission, la nomination des délégués sera notifiée au gouvernement

de l'Allemagne, par les soins duquel les démarches nécessaires seront faites pour provoquer la réunion de la Commission.

La Commission élaborera immédiatement des réglements de navigation, de police fluviale, de pilotage et de quarantaine.

Ces réglements, ainsi que les tarifs à établir par la Commission, avant d'être mis en vigueur, seront soumis à l'approbation des puissances représentées dans la Commission. Les puissances intéressées devront faire connaître leur avis dans le plus bref délai possible.

Les infractions à ces réglements seront réprimées par les agents de la Commission internationale, là où elle exercera directement son autorité, et ailleurs par la puissance riveraine.

Au cas d'un abus de pouvoir ou d'une injustice de la part d'un agent ou d'un employé de la Commission internationale, l'individu qui se regardera comme lésé dans sa personne ou dans ses droits pourra s'adresser à l'agent consulaire de sa nation. Celui-ci devra examiner la plainte, s'il la trouve *prima facie* raisonnable, il aura le droit de la présenter à la Commission. Sur son initiative, la Commission, représentée par trois au moins de ses membres, s'adjoindra à lui pour faire une enquête touchant la conduite de son agent ou employé. Si l'agent considère la décision de la Commission comme soulevant des objections de droit, il en fera un rapport à son gouvernement, que pourra recourir aux puissances représentées dans la Commission et les inviter à se concerter sur des instructions à donner à la Commission.

Art. 20. — La Commission internationale du Congo chargée aux termes de l'article 17 d'assurer l'exécution du présent acte de navigation, aura notamment dans ces attributions :

1° la désignation des travaux propres à assurer la navigabilité du Congo selon les besoins du commerce international.

Sur les sections du fleuve où aucune puissance n'exercera des droits de souveraineté, la Commission internationale prendre sur elle-même les mesures nécessaires pour assurer la navigabilité du fleuve.

Sur les sections du fleuve occupées par une puissance souveraine, la Commission internationale s'entendra avec l'autorité riveraine;

2° la fixation du tarif de pilotage et celle du tarif général des droits de navigation prévus aux 2e et 3e paragraphes de l'article 14.

Les tarifs mentionnés au 1er paragraphe de l'article 14 seront arrêtés par l'autorité territoriale, dans les limites prévues au dit article.

La perception de ces différents droits aura lieu par les soins de l'autorité internationale ou territoriale pour le compte de laquelle ils sont établis;

3° l'administration des revenus provenant de l'application du paragraphe 2 ci-dessus;

4° la surveillance de l'établissement quarantenaire établi en vertu de l'article 24;

5° la nomination des agents dépendant du service général de la navigation et celle de ses propres employés.

L'institution des sous-inspecteurs appartiendra à l'autorité territoriale sur les sections occupées par une puissance, et à la Commission internationale sur les autres sections du fleuve.

La puissance riveraine notifiera à la Commission internationale la nomination des sous-inspecteurs qu'elle aura institués, et cette puissance se chargera de leur traitement.

Dans l'exercice de ses attributions, telles qu'elles sont définies et limitées ci-dessus, la Commission internationale ne dépendra pas de l'autorité territoriale.

Ast. 21. — Dans l'accomplissement de sa tache, la Commission internationale pourra recourir, au besoin, aux bâtiments de guerre des puissances signataires de cet acte et de celles qui y

accèderont à l'avenir, sous toute réserve des instructions qui pourraient être données aux commandants de ces bâtiments par leurs gouvernements respectifs.

Art. 22. — Les bâtiments de guerre des puissances signataires du présent acte que pénètrent dans le Congo sont exempts du paiement de droit de navigation prévus au § 3 de l'article 14; mais ils acquitteront les droits éventuels de pilotage ainsi que les droits de port, à moins que leur intervention n'ait été réclamée par la Commission internationale ou ses agents, aux termes de l'article précédent.

Art. 23. — Dans le but de subvenir aux dépenses techniques et administratives qui lui incombent, la Commission internationale instituée par l'article 17 pourra négocier à son nom propre des emprunts exclusivement gagés sur les revenus attribués à ladite Commission internationale.

Les décisions de la Commission tendant à la conclusion d'un emprunt devront être prises à la majorité des deux tiers des voix. Il est entendu que les gouvernements représentés à la Commission ne pourront en aucun cas être considérés comme assumant aucune garantie ni contractant aucun engagement ni solidarité à l'égard des dits emprunts, à moins de conventions spéciales conclues par eux à cet effet.

Le produit des droits spécifiés au 3° paragraphe de l'article 14 sera affecté par priorité au service des intérêts et de l'amortissement des dits emprunts, suivant les conventions passées avec les prêteurs.

Art. 24. — Aux embouchures du Congo, il sera fondé soit par l'initiative des puissances riveraines, soit par l'intervention de la Commission internationale, un établissement quarantenaire qui exercera le contrôle sur les bâtiments tant à l'entrée qu'à la sortie.

Il sera décidé, plus tard, par les puissances si et dans quelles conditions un contrôle sanitaire devra être exercé sur les bâtiments dans le cours de la navigation fluviale.

Art. 25. — Les dispositions du présent acte de navigation demeureront en vigueur en temps de guerre. En conséquence, la navigation de toutes les nations, neutres et belligérantes, sera libre en tout temps pour les usages du commerce sur le Congo; ses embranchements, ses affluents et ses embouchures, ainsi que sur la mer territoriale faisant face aux embouchures de ce fleuve.

Le trafic demeurera également libre, malgré l'état de guerre, sur les routes, les chemins de fer, les lacs et les canaux mentionnés dans les articles 15 et 16.

Il ne sera apporté d'exception à ce principe qu'en ce qui concerne le transport des objets destinés à un belligérant et considérés, en vertu du droit des gens, comme articles de contrebande de guerre.

Tous les ouvrages et les établissements crées en exécution du présent acte, notamment les bureaux de perception et leurs caisses, de même que le personnel attaché d'une manière permanente au service de ces établissements, seront placés sous le régime de la neutralité, et, à ce titre, seront respectés et protégés par les belligérants.

# TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V.



CHAPITRE VI.



CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.



CHAPITRE XI.



CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.



CHAPITRE XIV.



CHAPITRE XV.



CHAPITRE XVI.



CHAPITRE XVII.



CHAPITRE XVIII.



CHAPITRE XIX.



CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI



CHAPITRE XXII



CHAPITRE XXIII

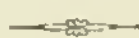


CHAPITRE XXIV



## ANNEXE





# TABLE DES GRAVURES





IMPRIMERIE
P. MAES
BRUXELLES

# CARTE DES POSSESSIONS EUROPÉENNES AU CONGO.



